


OCT 5 1960

OEUVRES
DE
CRÉBILLON.

TOME PREMIER.

Cette édition stéréotype, en 3 vol. in-18, se vend à Paris

Chez P. Didot l'aîné, imprimeur, aux galeries du Palais des sciences et arts, n°. 3;

Et chez Firmin Didot, libraire, rue de Thionville, n°. 1850.

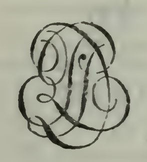
Prix en feuilles:

Papier ordinaire, ...	2 fr.	25 cent.
Papier fin d'Angoulême, . . .	3	75
Papier-vélin, ...	9	
Grand papier-vélin, ...	13	50

OEUVRES
DE
CRÉBILLON.

TOME PREMIER.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'après le procédé de FIRMIN DIDOT.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE PIERRE DIDOT L'AÎNÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.
AN X. (1802.)

NOTICE

SUR CRÉBILLON.

PROSPER JOLYOT DE CRÉBILLON naquit à Dijon, le 13 février 1674, de Melchior Jolyot, greffier en chef de la chambre des comptes de cette ville, et de Genevieve Cagnard, fille d'un lieutenant-général de Beaune.

On ignore le détail de ses premieres années; on sait seulement qu'il fit ses humanités au college des jésuites de Dijon (1), et son droit à Besançon; il fut ensuite reçu avocat au parlement. Son pere, qui vouloit lui faire avoir sa charge, le mit à Paris chez un procureur. Celui-ci, homme d'esprit (fils d'un nommé Prieur, à qui Scarron a adressé une

(1) L'abbé d'Olivet racontoit que, parlant avec Crébillon de leurs premieres classes, il lui dit que les jésuites avoient coutume d'exprimer par des épithetes, sur la liste de leurs écoliers, à côté de chaque nom, leurs bonnes et mauvaises qualités. Crébillon parut curieux de savoir quelles épithetes on lui avoit données: l'abbé d'Olivet lui proposa, pour satisfaire sa curiosité, d'écrire au célebre P. Oudin, à Dijon: Crébillon y consentit. Le P. Oudin consulta les catalògues. Après Prosper Jolyot de Crébillon, il trouva ces mots, *Puer ingeniosus, sed insignis nebulo;* enfant plein d'esprit, mais un franc polisson. Le P. Oudin l'écrivit à l'abbé d'Olivet, qui lut la réponse du jésuite en pleine académie, avant que la séance commençât. Crébillon éclata de rire à la derniere qualification; il étoit enchanté de cette découverte, et la racontoit à tout le monde.

épître) s'apperçut bientôt des dispositions de Crébillon pour le théâtre, lui conseilla d'entreprendre une tragedie. Crébillon, qui n'avoit d'autres garants de son talent pour la poésie que quelques chansons, qu'il ne prisoit guere, se revolta d'abord contre cette proposition: mais le procureur vint à bout de le persuader; et le poëte choisit pour son coup d'essai le sujet de la mort des enfants de Brutus. Il presenta la piece aux comédiens, qui la refuserent.

Désespéré de l'affront qu'il croyoit avoir reçu des comédiens, Crébillon ne rentra chez son procureur que pour se plaindre, et jura de ne faire de vers de sa vie. Prieur essuya d'abord le premier feu; puis, aidé de l'impulsion secrete qui portoit ce poëte vers le théâtre, il le ramena insensiblement à commencer une autre piece. Ce fut Idoménée, représentée, pour la premiere fois, le 29 décembre 1703, et reçue assez favorablement. Le dernier acte cependant ne fut pas goûté à la premiere représentation; Crébillon en fit un autre, qui fut composé, appris, et joué en cinq jours: c'est l'acte qui est resté.

Il donna Atrée en 1707. Son procureur, alors fort malade, se fit porter à la premiere représentation; et Crébillon étant allé le voir dans sa loge, à la fin du spectacle, Prieur lui dit en l'embrassant: « Je meurs content; je vous ai fait poëte, et je « laisse un homme à la nation. »

Melchior Jolyot n'étoit pas aussi satisfait que Prieur de ce que son fils étoit poëte. Dès Idoménée il en avoit marqué son mécontentement; et le succès d'Atrée ne l'avoit pas ramené sur cet article. Le pere et le fils se brouillerent donc; mais ce qui, selon toute apparence, contribua encore plus à entretenir cette désunion, c'est que Melchior, ayant perdu sa femme, s'étoit remarié; et ce second ma-

riage avoit fort déplu à son fils. D'ailleurs, Crébillon, né avec peu d'ordre dans ses affaires et beaucoup de goût pour la dépense, avoit fait en Bourgogne différents voyages très onéreux à son pere. Toutes ces causes réunies entretinrent la mésintelligence; et une derniere circonstance acheva de les brouiller. Crébillon venoit de se marier sans consulter son pere; il avoit épousé Charlotte Péaget, fille d'un apothicaire de Paris, dont il étoit vivement épris: cet amour et la vertu de Charlotte l'emporterent sur toute autre considération; mais le pere, outré de cette alliance, déshérita son fils, qui ne s'en appliqua que plus à la poésie.

Sur la fin de l'année 1707, Crébillon perdit son pere. Ce dernier, avant que de mourir, avoit révoqué l'exhérédation, mais ce qui restoit fut vendu, ou mis en décret. Crébillon ne trouva dans la perte de sa fortune qu'une raison de plus de chercher des ressources dans ses talents: il donna Électre en 1708, et Rhadamisthe en 1711.

Jusque-là les pieces de Crébillon s'étoient assez rapidement succédées; mais ce poëte aimoit le plaisir, et ses succès l'avoient jeté dans le plus grand monde: il ne pouvoit donc plus donner beaucoup de temps au travail. Ceux qui ont dit que, pour faire des vers, il étoit obligé de fermer ses fenêtres en plein jour, et d'allumer des bougies, ne l'ont pas connu. Il est vrai que quelquefois, en composant, il s'agitoit et se promenoit avec vivacité. On raconte que Duverney, célebre anatomiste, logeant au jardin du roi, dont Crébillon recherchoit la solitude, lui avoit donné une clef des petits enclos qu'on y voyoit alors. Le poëte travailloit à son Rhadamisthe. Croyant n'être vu de personne, il avoit quitté son habit, et, possédé de sa verve, il marchoit à pas

inégaux et précipités, et poussoit des cris effroyables. Un jardinier, qui l'observoit, persuadé que cet auteur, qu'il ne connoissoit pas, étoit ou un insensé, ou un homme chargé de quelque mauvaise affaire, alla sur-le-champ avertir Duverney. Celui-ci accourut aussitôt, et rit beaucoup de la méprise du jardinier.

L'éclatant succès de Rhadamisthe combla de gloire son auteur, à qui sa célébrité procura de très utiles amis. Tel fut, entre autres, le baron Hoguer. Dans le poste qu'il occupoit alors en France, il auroit fait à Crébillon une fortune aussi solide que brillante, si celui-ci eût jamais pu songer à l'avenir. Le régent lui-même, qui l'honoroit de sa bonté, les freres Pâris, d'autres personnes encore, ont vainement tenté de le rendre heureux de ce côté-là.

La tragédie de Xerxès parut en 1714, et ne fut jouée qu'une fois. Les comédiens voulurent en continuer les représentations, et la firent afficher pour le surlendemain. L'assemblée fut nombreuse; mais Crébillon fut inexorable: jugeant son ouvrage aussi sévèrement que le public, il le retira. Il n'a fait imprimer cette piece qu'en même temps que Catilina, et telle exactement qu'elle avoit paru au théâtre.

En 1715, l'auteur d'Électre et de Rhadamisthe fut pourvu de l'office de receveur ancien et mi-triennal des amendes de la cour des aides, et en jouit jusqu'en 1721, que cet office fut supprimé. Crébillon étoit si peu occupé de sa fortune, qu'ayant un récépissé de 57,000 liv., avec lequel cette charge lui avoit été remboursée, il le garda jusqu'à ce que ces sortes d'effets fussent, pour ainsi dire, comme proscrits; et alors il n'en trouva plus que deux cents pistoles. Ayant gagné au système, il lui étoit resté un assez grand nombre de billets; mais, également incapable

de les garder, ou de s'en faire des rentes, il les fondit peu-à-peu; et rien enfin ne lui resta, ni de son bien de patrimoine, ni de celui qu'il avoit acquis.

Sémiramis parut en 1717. Avant que de composer cette derniere piece, le poëte avoit eu l'idée de la tragédie de Cromwell; mais il n'en a jamais fait que la premiere scene, et la harangue de Cromwell en présentant l'infortuné Charles I au parlement pour être jugé. Peu de jours avant sa mort, il les récita à quelques personnes; et comme on desiroit de les écrire sous sa dictée, il remit à une autre fois. Jamais depuis on n'a pu l'engager à les réciter de nouveau.

Pendant les représentations de Pyrrhus, qui parut en 1726, Crébillon commença son Catilina. Le premier acte fut fait en moins de six semaines; mais tant de raisons différentes l'empêcherent de travailler à cette tragédie, qu'elle ne parut que vingt-deux ans après, c'est-à-dire à la fin de 1748.

Au mois de septembre de l'année 1731, Crébillon fut reçu à l'académie françoise, à la place de M. de la Faye, et fit en vers son remerciement; ensuite le récipiendaire récita le premier acte de son Catilina, que l'assemblée écouta avec une sorte de transport.

En 1735, Crébillon, déja nommé censeur royal, le fut aussi pour la police. Le comte de Clermont lui avoit donné un logement dans le palais du petit Luxembourg, qu'il occupoit alors: ce même prince lui continua sa bienveillance jusqu'aux derniers moments de sa vie.

Cependant un homme qui faisoit honneur à la nation languissoit dans une obscurité peu éloignée de l'indigence. Peut-être étoit-ce de sa faute, car il étoit très timide quand il s'agissoit de demander.

Sans être né sauvage, il aimoit la solitude; et des goûts assez bizarres la lui rendoient encore plus chere. D'ailleurs il ne pouvoit pas suivre une affaire, quelque légere qu'elle fût. Avec cette négligence, et une sorte de crainte de se montrer, comment améliorer sa fortune? Au milieu de l'espece d'oubli du monde et de lui-même, il travailloit de temps en temps à sa tragédie, mais avec tant d'indifférence, qu'elle n'eût peut-être jamais vu le jour si la marquise de Pompadour n'eût entrepris de ranimer une muse qui paroissoit totalement éteinte. Le desir qu'elle montra à Crébillon de lui voir finir son Catilina, et les encouragements de toute espece qu'elle lui prodigua, le tirerent de sa léthargie. Catilina enfin, mis en état de paroître lorsqu'on ne l'espéroit plus, fut joué avec beaucoup de magnificence, le roi ayant voulu que tous les habits des acteurs fussent à ses frais. Sa majesté avoit donné à Crébillon une pension de cent pistoles sur sa cassette, et une place à sa bibliotheque.

Le projet de l'auteur avoit été de mettre Catilina en sept actes, ne croyant pas pouvoir lui donner moins d'étendue. Il entroit dans son plan beaucoup plus de discussions politiques que n'en peut admettre le théâtre, et il devoit y avoir aussi plus d'action. La scene du serment sur le sang humain, qui étoit dans son premier plan, et auroit été d'un effet si terrible, fut supprimée. Ce n'étoit pas que l'auteur ne sentît tout ce qu'il en pouvoit tirer; mais, pour la placer, il auroit fallu retourner tout son plan; et c'est à quoi il ne put se résoudre.

Comme c'étoit à madame de Pompadour que l'on devoit la tragédie de Catilina, ce fut sous les mêmes auspices qu'à l'âge de soixante et seize ans Crébillon commença le Triumvirat, âge où les

plus grands hommes sont éteints. Il sentoit le tort que dans son Catilina il avoit fait à Cicéron, et vouloit, disoit-il, le réparer. Il avoit quatre-vingt un ans lorsqu'il donna cette tragédie.

Après le Triumvirat il en commença une autre toute d'imagination; elle devoit être intitulée Cléomede. L'auteur n'a point fait de piece où les évènements tragiques soient plus accumulés qu'ils paroissoient devoir l'être dans celle-ci. Il n'en a fait que les trois premiers actes, qu'une main infidele et servile lui a dérobés quelques jours avant sa mort.

Crébillon avoit une façon singuliere de travailler; jamais il n'a écrit le plan d'aucune de ses tragédies, si l'on en excepte Xerxès, qui n'est assurément pas la mieux conduite. Son génie ne souffroit point d'entraves, et plus de méthode l'auroit gêné: il n'écrivoit même jamais ses pieces que lorsqu'il falloit les donner au théâtre. Quand il présenta aux comédiens la tragédie de Catilina, on sait qu'il la leur récita toute de mémoire. Si on lui faisoit quelque critique qu'il crût devoir adopter, l'endroit critiqué s'effaçoit totalement de sa tête, il n'y restoit plus que ce qu'il y avoit substitué. Sa mémoire étoit prodigieuse; jamais il n'a rien oublié de ce qu'il avoit appris.

L'abondance de ses idées lui rendant celles des autres peu nécessaires, il lisoit peu dans ses dernieres années, aimant à s'occuper de ce qu'on appelle *châteaux en Espagne*. Quelquefois, au lieu de se perdre dans ses rêveries, il s'amusoit à composer dans sa tête des romans à la façon de la Calprenede, dont il estimoit les productions; mais comme il n'écrivoit jamais, il n'est rien resté de tout ce que lui offroit alors son imagination.

Depuis plus de cinquante ans Crébillon s'étoit

adonné à fumer du tabac, et la quantité qu'il en fumoit en un jour paroîtroit incroyable à ceux qui ne l'ont pas connu : comme il ne pouvoit pas fumer par-tout, il n'alloit volontiers que chez les personnes qui lui accordoient cette liberté ; et c'est une des plus fortes raisons qui le faisoient vivre dans la solitude.

Crébillon étoit grand, bien fait, avoit l'air noble, et un très beau caractere de tête, sur-tout quand il l'avoit nue : il avoit les yeux bleus, grands, et pleins de feu ; ses sourcils, quoique blonds, étoient fort marqués ; il les fronçoit volontiers, ce qui lui donnoit quelquefois un air dur. Quoique né impatient, et même un peu colere, il étoit fort doux, et ceux dont il croyoit avoir le plus à se plaindre rentroient aisément en grace auprès de lui. Il étoit très aisé à vivre, trop peut-être sur la fin de sa vie, que le poids des années, le retenant chez lui, l'avoit rendu peu difficile sur le choix de ses sociétés. Avec l'air sérieux, et même mélancolique, il avoit de la gaieté, et se permettoit des propos très badins, ou quelque chose de plus : mais il haïssoit l'épigramme ; et s'il lui en échappoit quelquefois, elles étoient du ton de son esprit, c'est-à-dire fortes et nerveuses. Il méprisoit la satire : « Jugez à quel point elle est méprisable (disoit-il à un « jeune homme qui étoit venu lui lire un ouvrage « de ce genre), puisque vous y réussissez même à « votre âge ». Aussi jamais n'a-t-il écrit contre personne ; et on le savoit si bien, que quand il récita ce vers, dans son discours à l'académie,

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume,

le public, par des applaudissements réitérés confirma la justice que se rendoit l'auteur.

Crébillon étoit simple dans ses mœurs. Né sans vanité, il parloit rarement de lui-même, et n'a jamais pu supporter la louange en face. Dans les derniers mois de sa vie, s'étant fait lire ses ouvrages, il n'en dissimula ni les beautés ni les défauts, et se jugea enfin aussi impartialement qu'il jugeoit les autres, conservant jusqu'à la fin de sa vie un sentiment et un tact extrêmement sûrs.

Crébillon ne faisoit jamais de visites, et ne comprenoit pas, disoit-il, comment on pouvoit en faire. Rien aussi n'étoit plus difficile que d'obtenir de lui une réponse quand on lui écrivoit. Tous les petits devoirs de la société lui étoient onéreux; mais il avoit l'équité de ne se pas offenser qu'on s'en dispensât à son égard. La dissipation dans laquelle il vécut sur-tout après le succès de Rhadamisthe, son silence sur ses propres ouvrages, son ton dans le monde, fort éloigné de celui de ses écrits, la jalousie peut-être de quelques auteurs moins accueillis du public, ont fait dire très longtemps qu'il n'étoit que le prête-nom de ses œuvres: comme on ne pouvoit les attribuer à aucun auteur connu, ce fut à un chartreux qu'on jugea à-propos d'en faire les honneurs, et ce chartreux, disoit-on, étoit un de ses parents. Ce bruit assurément étoit dénué de vraisemblance; Crébillon ne connoissoit personne aux chartreux, et son gout pour la solitude ne l'avoit même pas conduit dans leur jardin trois fois en sa vie; mais il n'en éprouva pas moins pendant quelque temps que les bruits les plus mal fondés ne manquent jamais d'être accrédités par la méchanceté, et adoptés par la sottise. Quand on le vit rester sur Catilina, on répandit que le chartreux étoit mort, et que c'étoit la cause du silence de Crébillon; lorsque cette tragédie parut, on n'eut pas la hardiesse de ressusciter le

défunt, et la piece resta à son véritable auteur.

Crébillon étant directeur de l'académie, eut deux fois l'occasion de haranguer le roi; et il lui parla avec une noble assurance.

Le roi faisoit à Crébillon une gratification annuelle de 600 livres, et une pension de 400 livres sur ses bâtiments: c'étoit pour le dédommager d'un logement qu'on lui avoit donné dans une de ces maisons de la cour du vieux Louvre, abattues depuis pour achever ce superbe palais. Sa majesté lui accorda encore une pension de 2000 livres sur le Mercure de France.

Crébillon dormoit peu, et le plus souvent à l'heure où les autres veillent: il étoit grand mangeur; mais les aliments les plus simples et même les plus grossiers étoient le plus de son goût: on ne pouvoit être couché plus durement. On lui connoissoit autrefois beaucoup d'amour pour les beaux meubles, et sur-tout pour la parure: qu'on se rappelle ce couplet de Rousseau:

Quel brillant habit, Crébillon, etc.

A la façon dont on l'a vu à sa mort on n'auroit pas imaginé qu'il eût jamais attaché un si grand prix à toutes ces choses.

Tous les malheureux avoient des droits sur son cœur; les bêtes mêmes, sur-tout si elles souffroient, excitoient sa commisération.

Vingt ans avant sa mort Crébillon fut attaqué d'un érésypele aux jambes; mais ce mal ne parut d'abord point devoir inquiéter: cependant, sur la fin de décembre de l'année 1761, étant dans une maison d'ami, il tomba dans une espece de syncope qui parut annoncer une dangereuse maladie: en même temps les plaies de ses jambes se fermerent;

mais comme cet accident lui étoit déja arrivé plus d'une fois, et n'avoit rien amené de sinistre, le malade ne crut pas devoir s'en inquiéter ni changer de régime ; sa santé parut même se raffermir assez pour faire espérer que cette maladie ne seroit pas sa derniere: et peut-être en effet ne l'eùt-elle pas été si l'on eût pu le résoudre à se ménager; mais, loin de s'assujettir au régime prescrit, il ne changea rien à une maniere de vivre dans laquelle une longue habitude l'avoit confirmé, et que la force de son tempérament lui avoit jusque-là fait soutenir : aussi son état ne fit-il qu'empirer; et il mourut, après une agonie assez douce, le jeudi 17 juin 1762, à neuf heures du soir, âgé de près de quatre-vingt huit ans et demi. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Gervais sa paroisse, laissant un fils, à qui, sans les bienfaits du roi, il n'eût resté exactement que le nom de son pere, et sa propre réputation.

ÉPITRE AU ROI,

SUR L'ÉDITION DU LOUVRE.

SIRE,

Votre majesté vient de me faire une grace si peu méritée, que j'ose à peine lui offrir l'hommage de ses propres bienfaits. Témoin des merveilles de votre regne, je devrois rougir de les avoir si mal célébrées, tandis que votre majesté daigne immortaliser mes ouvrages. Quel bonheur fut égal au mien? J'ai commencé de voir le jour sous l'empire d'un roi si grand, que, sans son successeur, il n'auroit jamais eu de rival. J'ai vieilli sous les lois du plus aimable et du meilleur de tous les rois, j'ai vu naître, pour ainsi dire, sa gloire; je l'ai vue chaque jour prendre un nouvel éclat, et je la vois enfin consommée par le don d'une paix qui ne peut être envisagée sans admiration, ni oubliée sans ingratitude.

Je suis avec le plus profond respect et la plus parfaite soumission,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très humble, très obéissant,
et très fidele sujet et serviteur,
PROSPER JOLYOT DE CRÉBILLON.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

J'AVOIS résolu de donner une Dissertation sur la tragédie; mais, depuis quelque temps, il a paru un si grand nombre de discours sur cette matiere déja tant rebattue, et presque toujours sans fruit, que j'ai craint de tomber dans des redites. Jamais les auteurs ne furent mieux instruits des regles et des finesses de l'art; on en peut juger par leurs préfaces: il seroit seulement à souhaiter que les ouvrages qui les occasionnent se ressentissent un peu plus de ces préliminaires si brillants. D'ailleurs que dirois-je à mes contemporains, qu'ils ne sussent aussi-bien que moi? Ceux qui sont doués d'un génie heureux puisent des leçons dans leurs propres talents; ceux qui en sont dénués n'ont besoin que d'un seul précepte, c'est de ne point écrire. On sera peut-être surpris que, dans le cours d'une assez longue vie, je ne me sois point occupé à retoucher mes ouvrages, sur-tout depuis que le roi a daigné en ordonner l'impression à son imprimerie royale; bienfait qui, en me comblant de gloire, seroit seul capable de confirmer le public dans la bienveillance dont il m'a toujours honoré, et dont il m'a donné des marques si particulieres: mais je n'ai jamais eu grande foi aux corrections; la plupart ne sont que des fautes nouvelles: lorsqu'on n'est plus dans la chaleur des premieres idées, on ne peut trop se défier des secondes. Un autre motif m'a engagé à me laisser tel que j'étois quand le

public m'a pris sous sa protection; comme je ne me flatte pas de pouvoir devenir un modele, mes défauts pourront servir d'instruction. Peut-être qu'en m'examinant de près, mes successeurs seront à leur tour tentés de faire l'examen de leur conscience; ils en sentiront mieux les dangers d'une carriere aussi épineuse que celle du théâtre, quand ils verront qu'un homme né avec une sorte de talent pour la tragédie, et éclairé par les pieces de Corneille et de Racine, n'a pu éviter des écueils que vraisemblablement il devoit avoir apperçus. Je suis d'autant moins excusable que j'ai connu parfaitement les beautés de la tragédie, et que j'ai mieux que qui que ce soit senti mes défauts. Ai-je atteint ce que j'ai si parfaitement connu? me suis-je corrigé de ce que j'ai si bien senti? Je n'ai pu me garantir d'un vice qui nous est commun à tous, et qui est la véritable source de nos déréglements poétiques, je veux dire l'impatience, quelquefois l'entêtement, et encore plus souvent l'orgueil. L'impatience n'est pas tout-à-fait sans fondement; un auteur qui a fait choix d'un sujet, et qui s'est cru obligé de le communiquer, ainsi que ses idées, craint qu'on ne le lui vole; et, à la honte des lettres, ces sortes de larcins ne sont que trop familiers, du moins si l'on s'en rapporte à ceux qui revendiquent ce qu'on leur a pris. Mais ces craintes doivent-elles l'emporter sur ce que nous devons au public, et sur ce que nous nous devons à nous-mêmes, et nous engager à précipiter nos compositions? Il vaut encore mieux être pillés que sifflés. Il n'y a pas un défaut dans nos plans dont nous

ne soyons frappés les premiers ; mais après les avoir bien discutés, nous ne songeons souvent qu'à nous les justifier, flattés du fol espoir de pouvoir les couvrir si bien, qu'on ne s'en doutera seulement pas. Si des amis clairvoyants nous en font appercevoir, nous répondons avec vivacité, que, pour ôter ce défaut prétendu, il faudroit refondre toute la piece ; que Corneille et Racine sont pleins de ces fautes : mais si à la fin on parvient à nous faire ouvrir les yeux ; alors, pour concilier le sentiment de nos amis avec notre amour-propre, nous employons plus d'esprit, d'art, et de temps pour pallier ce défaut, qu'il ne nous en auroit fallu pour faire deux nouveaux actes. Une autre erreur aussi dangereuse pour le moins, c'est de prétendre qu'un défaut qui produit de grandes beautés, ne doit pas être compté pour un défaut : je ne l'en trouve, moi, que plus énorme. Dès qu'on est capable d'enfanter de grandes beautés, on ne peut leur donner une source trop pure. Qu'arrive-t-il enfin? les défauts percent, et sont saisis par le public, à qui rien n'échappe ; et on ne manque pas de se récrier contre sa dureté. Nous avons tort : l'indulgence du public va jusqu'à l'extrême patience ; son amour pour les spectacles lui fait passer bien des choses que nos plus zélés partisans ne nous pardonneroient pas. Si on retranchoit de nos pieces tout ce qu'il y a d'inutile, nous mourrions de frayeur à l'aspect du squelette. Que de dissertations, que de métaphysique sur les effets des passions, que leurs seuls mouvements développeroient de reste, si nous nous attachions purement

et simplement à l'action, que nous interrompons sans cesse par des réflexions qui refroidissent également la piece, le spectateur, et l'acteur! A propos de passions, me sera-t-il permis de dire ici deux mots en faveur de l'amour, qu'une morale renouvelée (car elle n'a point le mérite de la nouveauté) veut bannir de la tragédie? Je ne crains pas qu'on soupçonne de partialité sur cet article un homme que l'on n'a point accusé jusqu'ici d'être fort doucereux. Le poëme tragique, supposé que je le connoisse bien, est, pour ainsi dire, le rendez-vous de toutes les passions: pourquoi en chasserions-nous l'amour, qui est souvent le mobile de toutes les passions ensemble? Les cœurs nés sans amour sont des êtres de raison; et je ne vois pas en quoi l'amour, nommément dit, peut dégrader l'honnête homme et le héros. Sophocle et Euripide, dit-on, se sont bien passés de l'amour; c'est un agrément de moins dans leurs ouvrages: ces deux grands hommes ont travaillé selon le goût de leur siecle; nous nous conformons au goût du nôtre. Voudroit-on nous persuader que Corneille et Racine doivent être moins grands pour nous que Sophocle et Euripide ne le furent pour les Grecs? Qui d'entre eux doit nous donner le ton? Que l'on blâme les analyses perpétuelles que nous faisons des sentiments amoureux, ces délicatesses, ces recherches puériles qui affadissent le cœur au lieu de l'émouvoir, et qui enlaidissent l'amour loin de l'embellir, je passe condamnation. Un homme d'esprit a dit:

Ce n'est point l'amour qui nous perd;
C'est la maniere de le faire.

Parmi nous, c'est la maniere de l'employer. Ce n'est pas la faute de l'amour si nous le mettons toujours à sa toilette : mais que nous le représentions impétueux, violent, injuste, malheureux, capable de nous porter aux plus grands crimes ou aux actions les plus vertueuses, l'amour alors deviendra la plus grande ressource du théâtre. J'oserai même soutenir qu'il est dangereux de s'en passer, et que, si on venoit à le supprimer, ce seroit priver la tragédie de l'objet le plus intéressant, et le plus capable de bien exercer sa morale.

Quant aux brochures que l'on fait courir contre moi, je ne me pique pas d'y répondre. Les critiques les plus envenimées me font encore beaucoup d'honneur : j'en aurois même remercié leurs auteurs, si j'y avois trouvé des instructions qui pussent m'être de quelque utilité : mais franchement je n'y ai entrevu que le dessein de m'humilier ou de me fâcher. Mes censeurs ont manqué leur coup ; la critique n'humilie que les orgueilleux, et ne fâche que les sots : j'aurois presque osé me flatter de n'être ni l'un ni l'autre.

IDOMÉNÉE,

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la premiere fois, le 29 décembre 1703.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR LE DUC.

Toi qui, par mille exploits divers,
Soutiens le poids d'un nom si fameux dans le monde,
Héros, à tes bontés souffre que je réponde,
Et reçois l'offre de mes vers.
Je méditois en vain de t'en faire l'hommage,
En vain je me l'étois promis;
Jamais ton nom sacré n'eût paré mon ouvrage,
Si toi-même ne l'eus permis.
Non; quel que soit pour toi le zele qui me guide,
Quel que fût de mes vers le prix ou le bonheur,
Grand prince, ma muse timide
Ne te les eût offerts que dans le fond du cœur.
Un auteur vainement, sous le nom de prémices,
Croit son hommage en sûreté;
Dans nos plus humbles sacrifices
On nous croit sans humilité.
C'est tendre à l'immortalité
Que de paroître au jour sous de si grands auspices;
C'est rendre enfin mes vers ou suspects ou complices
D'une coupable vanité.
Heureux que ma muse indiscrete
N'ait point suivi sa folle ardeur,
Et que, prête à livrer le héros au poëte,
Elle ait d'un front modeste épargné la pudeur!
Si, plus que toi peut-être, instruite de ta gloire,
Rappelant des périls que tu ne craignis pas,
Te les reprochant même au sein de la victoire,
Ma muse t'apprenoit tout ce que fit ton bras...
Non, ne crains point que son audace,

De Stinkerque ou Nervinde embrassant les exploits,
Fasse résonner une voix
A peine connue au Parnasse.
Mais si du dieu des vers je me fais avouer,
Si sur moi d'un rayon il répand la lumiere,
Je ne rentre dans la carriere
Que pour apprendre à te louer.

Jolyot de Crébillon.

ACTEURS.

IDOMÉNÉE, roi de Crete.
IDAMANTE, fils d'Idoménée.
ÉRIXENE, fille de Mérion, prince rebelle.
SOPHRONYME, ministre d'Idoménée.
ÉGÉSIPPE, officier du palais.
POLYCLETE, confident d'Idamante.
ISMENE, confidente d'Érixene.
SUITE DU ROI.
GARDES.

La scene est à Cydonie, capitale de la Crete, dans le palais d'Idoménée.

IDOMÉNÉE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

IDOMÉNÉE, *seul.*

Ou suis-je? quelle horreur m'épouvante et me suit!
Quel tremblement! ô ciel! et quelle affreuse nuit!
Dieux puissants, épargnez la Crete infortunée!

SCENE II.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

IDOMÉNÉE.
Sophronyme, est-ce toi?

SOPHRONYME.
Que vois-je? Idoménée!
Ah! seigneur, de quel bruit ont retenti ces lieux!

IDOMÉNÉE.
Eh quoi! tant de malheurs n'ont point lassé les dieux!
Depuis six mois entiers une fureur commune
Agite tour-à-tour Jupiter et Neptune.
La foudre est l'astre seul qui nous luit dans les airs:
Neptune va bientôt nous couvrir de ses mers.
C'en est fait; tout périt; la Crete désolée
Semble rentrer au sein de la terre ébranlée.

Chaque jour, entouré des plus tristes objets,
La mort jusqu'en mes bras moissonne mes sujets.
Jupiter, sur moi seul épuise ta vengeance;
N'afflige plus des lieux si chers à ton enfance.
Mes peuples malheureux n'esperent plus qu'en toi:
Si j'ai pu t'offenser, ne tonne que sur moi.
Pour les seuls innocents allumes-tu la foudre?
Sur son trône embrasé réduis le prince en poudre,
Épargne les sujets: pourquoi les frapper tous?
Qui d'eux, ou de leur roi, mérite ton courroux?

SOPHRONYME.

Quoi! toujours de nos maux vous croirez-vous coupable?
N'armez point contre vous une main redoutable.
Le ciel, depuis long-temps déclaré contre nous,
Semble, dans sa fureur, ne ménager que vous.
Dans les maux redoubles dont la rigueur nous presse
Votre seule pitié, seigneur, vous intéresse.

IDOMÉNÉE.

Les dieux voudroient en vain ne ménager que moi:
Eh! frapper tout son peuple, est-ce épargner un roi?
Hélas! pour me remplir de douleurs et de craintes,
Pour accabler mon cœur des plus rudes atteintes,
Il suffiroit des cris de tant d'infortunés,
Aux maux les plus cruels chaque jour condamnés:
Et c'est moi cependant, c'est leur roi sacrilege,
Qui répand dans ces lieux l'horreur qui les assiege.
Je ne gémirois point sur leur destin affreux,
Si le ciel étoit juste autant que rigoureux.
Mais ce n'est pas le ciel, c'est moi qui les foudroie:
Juge de quels remords je dois être la proie!
Quels regrets, quand je vois mes peuples malheureux
Craindre pour moi les maux que j'attire sur eux;
Prier que pour eux seuls le ciel inexorable
Porte loin de leur roi le coup qui les accable!

SOPHRONYME.

Quoi! seigneur, vous seriez l'auteur de tant de maux!
Et de vous seul la Crete attendroit son repos!
Quoi! des dieux irrités ce peuple la victime...

IDOMÉNÉE.

L'est moins de leur courroux, qu'il ne l'est de mon crime.
Cet aveu te surprend. A peine croirois-tu,
Sophronyme, à quel point j'ai manqué de vertu;
Mais telle est désormais ma triste destinée...

SOPHRONYME.

Quel crime a donc commis le sage Idoménée?
Fils de Deucalion, petit-fils de Minos,
Vos vertus ont passé celles de ces héros:
Nous trouvions tout en vous, un roi, les dieux, un pere.
Seigneur, par quel malheur, à vous-même contraire,
Avez-vous pu trahir des noms si glorieux?
Qui fit donc succomber votre vertu?

IDOMÉNÉE.

Les dieux.

SOPHRONYME.

Quel forfait peut sur vous attirer leur colere?

IDOMÉNÉE.

On n'est pas innocent, lorsqu'on peut leur déplaire:
Les dieux sur mes pareils font gloire de leurs coups;
D'illustres malheureux honorent leur courroux.
Entre le ciel et moi sois juge, Sophronyme:
Il prépara du moins, s'il ne fit pas mon crime.
Par vingt rois dès long-temps vainement rassemblés
Les Troyens à la fin se virent accablés;
De leurs bords désolés tout pressoit la retraite:
Ainsi, loin de nos Grecs, je voguai vers la Crete.
Le prince Mérion, prompt à m'y devancer,
Sur mon trône peut-être auroit pu se placer,
Si mon fils n'eût domté l'orgueil de ce rebelle.

A Samos, par tes soins, j'en reçus la nouvelle.
Je peindrois mal ici les transports de mon cœur,
Lorsque j'appris d'un traître Idamante vainqueur:
La gloire de mon fils me causa plus de joie,
Que ne firent jamais les dépouilles de Troie.
Après dix ans d'absence, empressé de revoir
Cet appui de mon trône, et mon unique espoir,
A regagner la Crete aussitôt je m'apprête,
Ignorant le péril qui menacoit ma tête.
Sans que je te rappelle un honteux souvenir,
Ni que de nos affronts je t'aille entretenir,
Tu sais de quels forfaits ma race s'est noircie.
Comme Pasiphaé, Phedre au crime endurcie,
Ne signale que trop et Minos et Vénus.
Tous nos malheurs, enfin, te sont assez connus.
Né de ce sang fatal, à la déesse en proie,
J'avois encor sur moi la querelle de Troie:
Juge de la vengeance, à ce titre odieux.
Ce fut peu; de sa haine elle arma tous les dieux.
La Crete paroissoit, tout flattoit mon envie;
Je distinguois déja le port de Cydonie;
Mais le ciel ne m'offroit ces objets ravissants,
Que pour rendre toujours mes desirs plus pressants.
Une effroyable nuit, sur les eaux répandue,
Déroba tout-à-coup ces objets à ma vue;
La mort seule y parut... Le vaste sein des mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers.
Par des vents opposés les vagues ramassées,
De l'abyme profond jusques au ciel poussées,
Dans les airs embrasés agitoient mes vaisseaux,
Aussi prêts d'y périr qu'à fondre sous les eaux.
D'un déluge de feux l'onde comme allumée
Sembloit rouler sur nous une mer enflammée;
Et Neptune en courroux à tant de malheureux
N'offroit, pour tout salut, que des rochers affreux.
Que te dirai-je enfin?... Dans ce péril extrême,

Je tremblai, Sophronyme, et tremblai pour moi-même...
Pour appaiser les dieux, je priai... je promis...
Non, je ne promis rien; dieux cruels! j'en frémis...
Neptune, l'instrument d'une indigne foiblesse,
S'empara de mon cœur, et dicta la promesse.
S'il n'en eût inspiré le barbare dessein,
Non, je n'aurois jamais promis de sang humain.
« Sauve des malheureux si voisins du naufrage,
« Dieu puissant, m'écriai-je, et rends-nous au rivage.
« Le premier des sujets rencontré par son roi
« A Neptune immolé satisfera pour moi... »
Mon sacrilege vœu rendit le calme à l'onde;
Mais rien ne put le rendre à ma douleur profonde;
Et, l'effroi succédant à mes premiers transports,
Je me sentis glacer en revoyant ces bords.
Je les trouvai déserts; tout avoit fui l'orage:
Un seul homme alarmé parcouroit le rivage;
Il sembloit de ses pleurs mouiller quelques débris:
J'en approche en tremblant... hélas! c'étoit mon fils...
A ce récit fatal tu devines le reste.
Je demeurai sans force à cet objet funeste;
Et mon malheureux fils eut le temps de voler
Dans les bras du cruel qui devoit l'immoler.

SOPHRONYME.

Ai-je bien entendu? quelle horrible promesse!
Ah! pere infortuné!

IDOMÉNÉE.

Rebelle à ma tendresse,
Je fus près d'obéir; mais Idamante enfin
Mit mon ame au-dessus des dieux et du destin:
Je n'envisageai plus le vœu, ni la tempête;
Je baignai de mes pleurs une si chere tête.
Le ciel voulut en vain me rendre furieux,
La nature, à son tour, fit taire tous les dieux.

Sophronyme, qui veut, peut braver leur puissance,
Mais ne peut pas, qui veut, éviter leur vengeance.
A peine de la Crete eus-je touché les bords,
Que je la vis remplir de mourants et de morts.
En vain j'adresse au ciel une plainte importune,
J'ai trouvé tous les dieux du parti de Neptune.

SOPHRONYME.

Qu'espérez-vous des dieux, en leur manquant de foi?

IDOMÉNÉE.

Que du moins leur courroux n'accablera que moi;
Que le ciel, fatigué d'une injuste vengeance,
Plus équitable enfin, punira qui l'offense;
Que je ne verrai point la colere des dieux
S'immoler par mes mains un sang si précieux.

SOPHRONYME.

Seigneur, à ce dessein vous mettez un obstacle:
Pourquoi par Égésippe interroger l'oracle?
Vos peuples, informés du sort de votre fils,
Voudront de leur salut que son sang soit le prix.

IDOMÉNÉE.

Que le ciel, que la Crete à l'envi le demandent,
N'attends point que mes mains à leur gré le répandent.
J'interroge les dieux: ce n'est pas sans frayeur;
L'oracle est trop écrit dans le fond de mon cœur.
J'interroge les dieux: que veux-tu que je fasse?
Pouvois-je à mes sujets refuser cette grace?
Un peuple infortuné m'en presse par ses cris;
J'ai résisté long-temps; à la fin j'y souscris.
Tu vois trop à quel prix il faut le satisfaire.
Ne puis-je être son roi qu'en cessant d'être pere?
Mais pourquoi m'alarmer? Les dieux pourroient parler:
Non, les dieux sur ce point n'ont rien à révéler.
Que le ciel parle, ou non, sur ce cruel mystere,
Ne puis-je pas forcer Égésippe à se taire?

SOPHRONYME.

Il se tairoit en vain; par le ciel irrité
Son silence, seigneur, sera-t-il imité?
A se taire long-temps pourrez-vous le contraindre?
Que je prévois de maux! que vous êtes à plaindre!

IDOMÉNÉE.

Tu me plains: mais, malgré ta sincere amitié,
Tu n'auras pas toujours cette même pitié,
Quand tu sauras les maux dont le destin m'accable,
Et que l'amour a part à mon sort déplorable...
Je vois, à ce nom seul, ta vertu s'alarmer,
Et la mienne a long-temps craint de t'en informer.
Tu sais que Mérion, à mon retour d'Asie,
De son sang criminel paya sa perfidie:
Lorsque je refusois une victime aux dieux,
J'osai bien m'immoler ce prince ambitieux.
Qu'il m'en coûte! sa fille, en ces lieux amenée,
Erixene, a comblé les maux d'Idoménée.
Croirois-tu que mon cœur, nourri dans les hasards,
N'a pu de deux beaux yeux soutenir les regards;
Et que j'adore enfin, trop facile et trop tendre,
Les restes de ce sang que je viens de répandre?

SOPHRONYME.

Quoi! seigneur, vous aimez! et, parmi tant de maux...

IDOMÉNÉE.

Cet amour dans mon cœur s'est formé dès Samos.
Mérion, incertain du succès de ses armes,
Y crut mettre sa fille à l'abri des alarmes.
Je la vis, je l'aimai; conduite par Arcas,
Je la fis dans ces lieux amener sur mes pas.
Il sembloit qu'une fille à mes regards si chere
Devoit me dérober la tête de son pere:
Mais Vénus, attentive à se venger de moi,
Fit bientôt dans mon cœur céder l'amant au roi.
J'immolai Mérion; et ma naissante flamme
En vain en sa faveur combattit dans mon ame:

Vénus, qui me gardoit de sinistres amours,
De ce prince odieux me fit trancher les jours.
Que dis-je? dans le sang du pere d'Érixene,
J'espérois étouffer mon amour et ma haine.
Je m'abusois; mon cœur, par un triste retour,
Défait de son courroux, n'en eut que plus d'amour:
Si, depuis mes malheurs, je ne l'ai pas vu naître,
En dois-je moins rougir d'avoir pu le connoître?

SOPHRONYME.

Menacé chaque jour du sort le plus affreux,
Nourrissez-vous, seigneur, un amour dangereux?

IDOMÉNÉE.

Je ne le nourris point, puisque je le déteste:
C'étoit des dieux vengeurs le coup le plus funeste.
Que n'a point fait mon cœur pour affoiblir le trait!

SCENE III.

IDOMÉNÉE, IDAMANTE, SOPHRONYME, POLYCLETE.

IDOMÉNÉE, *bas, à Sophronyme.*

Je vois mon fils; laissons cet entretien secret:
Je t'ai tout découvert, mon amour et mon crime.
Cache bien mon amour, encor mieux ma victime.
(*à Idamante.*)
Que cherchez-vous, mon fils, dans cette affreuse nuit?

IDAMANTE.

Long-temps épouvanté par un horrible bruit,
Tremblant pour des malheurs qui redoublent sans cesse,
Sans repos, toujours plein du trouble qui vous presse,
Alarmé pour des jours si chers, si précieux,
Je vous cherche. Pourquoi détournez-vous les yeux?
Seigneur, qu'ai-je donc fait? vous craignez ma présence.

Quel traitement, après une si longue absence?

IDOMÉNÉE.

Non, il n'est pas pour moi de spectacle plus doux,
Mon fils; je ne sais rien de plus aimé que vous.
Mais je ne puis vous voir que mon cœur ne frémisse.
Je crains le ciel vengeur, et qu'il ne me ravisse
Un bien...

IDAMANTE.

Ah! puisse-t-il, aux dépens de mes jours,
A des maux si cruels donner un prompt secours!
La mort du moins, seigneur, finiroit mes alarmes:
Vous ne paroissez plus sans m'arracher des larmes:
Triste, desespéré, vous cherchez à mourir,
Et vous m'aimez, seigneur! est-ce là me chérir?
Le ciel en vain de vous écarte sa colere,
Vous vous faites des maux qu'il ne veut pas vous faire:
Il vous rend à mes pleurs, quand je vous crois perdu;
M'ôterez-vous, seigneur, le bien qu'il m'a rendu?

IDOMÉNÉE.

Ah! mon fils, nos malheurs ont lassé ma constance;
Et de fléchir les dieux je perds toute espérance;
Trop heureux si le ciel, secondant mes souhaits,
Me rejoignoit bientôt à mes tristes sujets!

IDAMANTE.

Pour eux, plus que le ciel, vous seriez inflexible,
Si vous leur prépariez un malheur si terrible.
Tous les dieux ne sont point contre vous ni contre eux,
Puisqu'il nous reste encore un roi si généreux;
Conservez-le, seigneur, et terminez nos craintes.
Peut-être que le ciel, plus sensible à nos plaintes,
Va s'expliquer bientôt; et, fléchi désormais...

IDOMÉNÉE.

Ah! mon fils, puisse-t-il ne s'expliquer jamais!
Adieu.

SCENE IV.

IDAMANTE, POLYCLETE.

IDAMANTE.

De cet accueil qu'attendre, Polyclete?
Que ce silence affreux me trouble et m'inquiete!
Que m'annonce mon pere? Il me voit à regret;
Auroit-il pénétré mon funeste secret?
Sait-il par quel amour mon ame est entraînée?
Hélas! bien d'autres soins pressent Idoménée:
Ce roi, comble de gloire, et qui n'aima jamais,
Ne s'informera point si j'aime ou si je hais:
Il ignore qu'un sang qui fit toute sa haine
Fasse tout mon amour, que j'adore Érixene.
Que ne m'est-il permis d'ignorer à mon tour
Que la haine sera le prix de mon amour!
Je défis Mérion. Plus juste, ou plus sévere,
Le roi sacrifia ce prince téméraire;
Prémices d'un retour fatal à tous les deux,
Prémices d'un amour encor plus malheureux.
C'est en vain que mon cœur brûle pour Érixene,
En vain...

SCENE V.

IDAMANTE, ÉRIXENE, ISMENE.

IDAMANTE,

Dans cette nuit, ciel! quel dessein l'amene?
(*à Erixene.*)
Madame, quel bonheur! eussé-je cru devoir
A la fureur des dieux le plaisir de vous voir?

ERIXENE.

J'espérois, mais en vain, jouir de leur colere;

J'ai cru que cette nuit alloit venger mon pere,
Et que le juste ciel, de sa mort irrité,
N'en verroit point le crime avec impunité.
D'un courroux légitime inutile espérance!
Avec trop de lenteur le ciel sert ma vengeance.
En vain, pour vous punir, il remplit tout d'horreurs,
Puisqu'il peut de mes maux épargner les auteurs.

IDAMANTE.

J'ignore auprès des dieux ce qui nous rend coupables;
J'ignore quel forfait les rend inexorables;
Mais je sais que le sang qui fait couler vos pleurs
N'a point sur nous, madame, attiré ces malheurs.
Avant qu'un sang si cher eût arrosé la terre,
Le ciel avoit déja fait gronder son tonnerre.
Ainsi, pour vous venger, n'attendez rien des dieux,
Si ce n'est de l'Amour, qui peut tout par vos yeux.
Que le courroux du ciel de cent villes fameuses
Fasse de long déserts, des retraites affreuses;
Que les ombres du Styx habitent ce séjour,
Tout vous vengera moins qu'un téméraire amour.
Seul il a pu remplir vos vœux et votre attente:
Je défis votre pere; il vous livre Idamante.
Lorsque vous imploriez les traits d'un dieu vengeur,
Tous les traits de l'Amour vous vengeoient dans mon cœur.

ÉRIXENE.

Quoi! seigneur, vous m'aimez?

IDAMANTE.

Jamais l'amour, madame,
Dans le cœur des humains n'alluma plus de flamme:
Sans espoir, dans vos fers toujours plus engagé...

ÉRIXENE.

O mon pere! ton sang va donc être vengé!

IDAMANTE.

Si l'amour près de vous peut expier un crime,

Je rends grace à l'Amour du choix de la victime:
Heureux même, à ce prix, que vous daigniez souffrir
Les vœux qu'un tendre cœur brûloit de vous offrir!
Je sais trop que vos pleurs condamnent ma tendresse;
Au sang que vous pleurez, hélas! tout m'intéresse.

ÉRIXENE.

Que m'importent, cruel, les vains regrets du cœur,
Après que votre main a servi sa fureur?

IDAMANTE.

J'ai suivi mon devoir, madame; et sa défaite
Importoit à mes soins, importoit à la Crete.
La sûreté du prince ordonna ce trépas;
Et, pour comble de maux, j'ignorois vos appas.
Mérion a rendu sa perte légitime;
Sa mort, sans mon amour, ne seroit pas un crime.

ÉRIXENE.

C'est-à-dire, seigneur, qu'il mérita son sort.
Sans vouloir démêler les causes de sa mort,
Si de ces tristes lieux le funeste héritage
Du superbe Minos dut être le partage,
Si mon pere, sorti du sang de tant de rois,
D'Idoménée enfin a dû subir les lois,
Quel espoir a nourri cet amour qui m'outrage?
Et pourquoi m'en offrir un imprudent hommage?
Vainqueur de Mérion, fils de son assassin,
La source de mes pleurs s'ouvrit par votre main.
Est-ce pour les tarir que vos feux se déclarent?
Songez-vous que ces pleurs pour jamais nous séparent?
Sous le poids de vos fers, je n'arrive en ces lieux
Que pour y recevoir les plus tristes adieux.
Mérion expiroit; sa tremblante paupiere
A peine lui laissoit un reste de lumiere;
Son sang couloit encore, et couloit par vos coups:
Barbare, en cet état, me parloit-il pour vous?
Qu'il m'est doux de vous voir brûler pour Érixene!

Conservez votre amour, il servira ma haine.
Adieu, seigneur: c'est trop vous permettre un discours
Dont ma seule vengeance a dû souffrir le cours.

SCENE VI.

IDAMANTE, POLYCLETE.

POLYCLETE.

Ah! seigneur, falloit-il découvrir ce mystere?
Avez-vous dû parler?

IDAMANTE.

Ai-je donc pu me taire?
Près de l'objet enfin qui cause mon ardeur,
Pouvois-je retenir tant d'amour dans mon cœur?
Que dis-tu? toujours plein de cette ardeur extrême,
Le hasard sans témoins m'offre tout ce que j'aime,
Et tu veux de l'amour que j'étouffe la voix,
Libre de l'expliquer pour la premiere fois!
D'un attrait si puissant, eh! comment se défendre?
Mon amour malheureux vouloit se faire entendre.
Mais quel trouble inconnu remplit mon cœur d'effroi?
Cherchons dans ce palais à rejoindre le roi.
Allons: bientôt la nuit, moins terrible et moins sombre,
Va découvrir les maux qu'elle cachoit dans l'ombre.
Ces lieux sont éclairés d'un triste et foible jour:
Égésippe déja doit être de retour.
Suis-moi; près de mon pere il faut que je me rende.
Sachons, pour s'appaiser, ce que le ciel demande.
Quel présage! et qu'attendre en ces funestes lieux,
Si tout, jusqu'à l'amour, sert le courroux des dieux?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

ÉRIXENE, ISMENE.

ISMENE.

Madame, en ce palais pourquoi toujours errante?

ÉRIXENE.

Lieux cruels, soutenez ma fureur chancelante;
Lieux encor teints du sang qui me donna le jour,
Du tyran de la Crete infortuné séjour,
Éternels monuments d'une douleur amere;
Lieux terribles, témoins de la mort de mon pere;
Lieux où l'on m'ose offrir de coupables amours,
Prêtez à ma colere un utile secours;
Retracez-moi sans cesse une triste peinture;
Contre un honteux amour défendez la nature.
O toi, qui vois la peine où ce feu me réduit,
Vénus, suis-je d'un sang que ta haine poursuit?
Ou faut-il qu'en des lieux remplis de ta vengeance,
Les cœurs ne puissent plus brûler dans l'innocence?
Laisse au sang de Minos ses affronts, ses horreurs;
Sur ce sang odieux signale tes fureurs:
Laisse au sang de Minos Phedre et le labyrinthe,
Au mien sa pureté sans tache et sans atteinte.

ISMENE.

Madame, quel transport! qu'entends-je? et quel discours!
Quoi! vous vous reprochez de coupables amours!

ÉRIXENE.

Tout reproche à mon cœur le feu qui le dévore;
Je respire un amour que ma raison abhorre.
De mon pere en ces lieux j'ose trahir le sang;
De mon pere immolé je viens rouvrir le flanc;
A la main des bourreaux je joins ma main sanglante;
Enfin ce cœur si fier brûle pour Idamante.

ISMENE.

Vainqueur de votre pere...

ÉRIXENE.

Ismene, ce vainqueur
Sut sans aucun effort se soumettre mon cœur.
Je me défiois peu de la main qui m'enchaîne,
Ayant tant de sujets de vengeance et de haine,
Ni qu'Idamante en dût interrompre le cours,
Avec tant de raisons de le haïr toujours,
Comptant sur ma douleur, ma fierté, ma colere,
Et, pour tout dire enfin, sur le sang de mon pere;
Et mon pere en mes bras ne faisoit qu'expirer,
Lorsqu'un autre que lui me faisoit soupirer.
A des yeux encor pleins d'un spectacle effroyable
Idamante parut, et parut trop aimable.
Aujourd'hui même encor l'amour a prévalu:
J'allois céder, Ismene, ou peu s'en est fallu.
Quand le prince m'a fait le récit de sa flamme,
Il entraînoit mon cœur, il séduisoit mon ame:
Déja ce foible cœur, d'accord avec le sien,
Lui pardonnoit un feu qu'autorise le mien.
Des pleurs que j'ai versés prête à lui faire grace,
Mon amour m'allioit aux crimes de sa race:
Près de ce prince, enfin, mon esprit combattu,
Sans un peu de fierté, me laissoit sans vertu;
Et lorsque ma raison a rappelé ma gloire,
Dans le fond de mon cœur j'ai pleuré ma victoire.

ISMENE.

Votre cœur sans regret ne peut donc triompher

D'un feu qu'en sa naissance il falloit étouffer?
Ah! du moins, s'il n'en peut domter la violence,
Faites à vos transports succéder le silence.

ÉRIXENE.

Si je craignois qu'un feu, déclaré malgré moi,
Dût jamais éclater devant d'autres que toi,
Dans la nuit du tombeau toujours prête à descendre,
J'irois ensevelir ce secret sous ma cendre.
Quoiqu'à mes yeux, peut-être, Idamante ait trop plu,
Il me sera toujours moins cher que ma vertu.
D'un amour que je crains il aura tout à craindre;
Avec ma haine seule il seroit moins à plaindre.
Non, mon pere, ton sang, lâchement répandu,
A tes fiers ennemis ne sera point vendu;
Et le cruel vainqueur qui surprend ma tendresse
Ajoute à ses forfaits celui de ma foiblesse.
Je saurai le punir de son crime et du mien...
Le roi paroît... fuyons un fâcheux entretien.

SCENE II.

IDOMÉNÉE, ÉRIXENE, SOPHRONYME, ISMENE.

IDOMÉNÉE.

Madame, demeurez... demeurez, Érixene.
Mérion, par sa mort, vient d'éteindre ma haine;
Ainsi ne craignez point ma rencontre en ces lieux;
Vous pouvez y rester sans y blesser mes yeux.
Mérion me fut cher; mais de cet infidele
Mes bienfaits redoublés ne firent qu'un rebelle.
Vous le savez; l'ingrat, pour prix de ces bienfaits,
Osa contre leur roi soulever mes sujets.
Son crime fut de près suivi par son supplice,
Et son sang n'a que trop satisfait ma justice.
Je l'en vis à regret laver son attentat;

Mais je devois sa tête à nos lois, à l'état ;
Et près de vous j'oublie une loi trop sévere
Qui rend de mes pareils la haine héréditaire.

ÉRIXENE.

Si, content de sa mort, votre haine s'éteint
Dans le sang d'un héros dont ce palais est teint,
La mienne, que ce sang éternise en mon ame,
A votre seul aspect se redouble et s'enflamme.
J'ai vu mon pere, hélas ! de mille coups percé ;
Tout son sang cependant n'est pas encor versé...
Que sa mort fût enfin injuste ou légitime,
Auprès de moi, du moins, songez qu'elle est un crime :
Mon courroux là-dessus ne connoît point de loi
Qui puisse dans mon cœur justifier un roi.
De maximes d'état colorant ce supplice,
Vous prétendez en vain couvrir votre injustice.
Le ciel, qui contre vous semble avec moi s'unir,
De ce crime odieux va bientôt vous punir :
Contre vous dès long-temps un orage s'apprête ;
De mes pleurs chaque jour je grossis la tempête.
Puissent les justes dieux, sensibles à mes pleurs,
A mon juste courroux égaler vos malheurs !
Et puissé-je à regret voir que toute ma haine
Voudroit en vain y joindre une nouvelle peine !...

IDOMÉNÉE.

Ah ! madame, cessez de si funestes vœux ;
N'offrez point à nos maux un cœur si rigoureux.
Vous ignorez encor ce que peuvent vos larmes ;
Ne prêtez point aux dieux de si terribles armes,
Belle Érixene ; enfin n'exigez plus rien d'eux.
Non, jamais il ne fut un roi plus malheureux ;
Du destin ennemi je n'ai plus rien à craindre.
J'éprouve des malheurs dont vous pourriez me plaindre.
Ces beaux yeux, sans pitié qui pourroient voir ma mort,

Ne refuseroient pas des larmes à mon sort.
Sur mon peuple des dieux la fureur implacable
Des maux que je ressens est le moins redoutable.
Sur le sang de Minos un dieu toujours vengeur
A caché les plus grands dans le fond de mon cœur.
Objet infortuné d'une longue vengeance,
J'oppose à mes malheurs une longue constance.
Mon cœur, sans s'émouvoir, les verroit en ce jour,
S'il n'eût brûlé pour vous d'un malheureux amour.

ÉRIXENE.

C'étoit donc peu, cruel! qu'avec ignominie
Mon pere eût terminé sa déplorable vie!
Ce n'étoit point assez que votre bras sanglant
Eût jeté dans les miens Mérion expirant!
De son sang malheureux votre courroux funeste
Vient, jusque dans mon cœur, poursuivre encor le reste!
Oui, tyran, cet amour dont brûle votre cœur
N'est contre tout son sang qu'un reste de fureur.

IDOMÉNÉE.

Le reste de ce sang m'est plus cher que la vie;
Souffrez qu'un tendre amour me le réconcilie.
Madame, je l'aimai; je vous l'ai déja dit:
Songez que Mérion lui-même se perdit...
Quoi! rien ne peut fléchir votre injuste colere!
Trouverai-je par-tout le cœur de votre pere?
Sa révolte à vos yeux eut-elle tant d'attraits?
Mon amour aura-t-il le sort de mes bienfaits?
Vous verrai-je, au moment que cet amour vous flatte,
Achever les forfaits d'une famille ingrate?

ÉRIXENE.

Achever des forfaits! c'est au sang de Minos
A savoir les combler, non au sang d'un héros.

SCENE III.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

SOPHRONYME.

Que faites-vous, seigneur? est-il temps que votre ame
S'abandonne aux transports d'une honteuse flamme?

IDOMÉNÉE.

Pardonne; tu le vois, la raison à son gré
Ne regle pas un cœur par l'amour égaré.
Je me défends en vain; ma flamme impétueuse
Détruit tous les efforts d'une ame vertueuse:
D'un poison enchanteur tous mes sens prévenus
Ne servent que trop bien le courroux de Vénus.
Je sens toute l'horreur d'un amour si funeste;
Mais je chéris ce feu que ma raison déteste.
Bien plus, de ma vertu redoutant le retour,
Je combats plus souvent la raison que l'amour.

SOPHRONYME.

Ah! seigneur, est-ce ainsi que le héros s'exprime?
Est-ce ainsi qu'un grand cœur cede au joug qui l'opprime?
Le courroux de Vénus peut-il autoriser
Des fers que votre gloire a dû cent fois briser?
Parmi tant de malheurs, est-ce au vainqueur de Troie
A compter un amour dont il se fait la proie?
Qu'est devenu ce roi, plus grand que ses aïeux,
Que ses vertus sembloient élever jusqu'aux dieux,
Et qui, seul la terreur d'une orgueilleuse ville,
Cent fois aux Grecs tremblants fit oublier Achille?
L'amour, avilissant l'honneur de ses travaux,
Sous la honte des fers m'a caché le héros.
Peu digne du haut rang où le ciel l'a fait naître,
Un roi n'est qu'un esclave où l'Amour est le maître.
N'allez point établir sur son foible pouvoir

L'oubli de vos vertus ni de votre devoir.
Que l'amour soit en nous ou penchant, ou vengeance,
La foiblesse des cœurs fait toute sa puissance.
Mais, seigneur, s'il est vrai que, maîtres de nos cœurs,
De nos divers penchants les dieux soient les auteurs,
Quand même vous croiriez que ces êtres suprêmes
Pourroient déterminer nos cœurs malgré nous-mêmes,
Essayez sur le vôtre un effort glorieux;
C'est là qu'il est permis de combattre les dieux.
Ce n'est point en faussant une auguste promesse,
Qu'il faut contre le ciel vous exercer sans cesse.
Se peut-il que l'Amour vous impose des lois?
Et le titre d'amant est-il fait pour les rois?
Au milieu des vertus où sa grande ame est née,
Doit-on de ses devoirs instruire Idoménée?

IDOMÉNÉE.

A ma raison du moins laisse le temps d'agir,
Et combats mon amour sans m'en faire rougir.
Avec trop de rigueur ton entretien me presse:
Plains mes maux, Sophronyme, ou flatte ma foiblesse.
A ce feu que Vénus allume dans mon sein,
Reconnois de mon sang le malheureux destin.
Pouvois-je me soustraire à la main qui m'accable?
Respecte des malheurs dont je suis peu coupable.
Pasiphaé ni Phedre, en proie à mille horreurs,
N'ont jamais plus rougi dans le fond de leurs cœurs.
Mais, que dis-je? est-ce assez qu'en secret j'en rougisse,
Lorsqu'il faut de ce feu que mon cœur s'affranchisse?
Eh! d'un amour formé sous l'aspect le plus noir,
Dans mon cœur sans vertu quel peut être l'espoir?
Ennemi, malgré moi, du penchant qui m'entraîne,
Je n'ai point prétendu couronner Érixene.
Je m'ôte le seul bien qui pouvoit l'éblouir;

De ma couronne enfin un autre va jouir.

SOPHRONYME.

Gardez-vous de tenter un coup si téméraire.

IDOMÉNÉE.

Par tes conseils en vain tu voudrois m'en distraire :
A mon fatal amour tu connoîtras du moins
Que j'ai donné mon cœur, sans y donner mes soins :
Car enfin, dépouillé de cet auguste titre,
Ton roi de son amour ne sera plus l'arbitre ;
Dans ces lieux, où bientôt je ne pourrai plus rien,
Mon fils va devenir et ton maître et le mien.
Essayons si des dieux la colere implacable
Ne pourra s'appaiser par un roi moins coupable ;
Ou du moins, sur un vœu que le ciel peut trahir,
Mettons-nous hors d'état de jamais obéir.
Non comme une victime aux autels amenée,
Tu verras couronner le fils d'Idoménée.
Le ciel après, s'il veut, se vengera sur moi :
Mais il n'armera point ma main contre mon roi ;
Et si c'est immoler cette tête sacrée,
La victime par moi sera bientôt parée.
Ce prince ignore encor quel sera mon dessein :
Sait-il que je l'attends?

SOPHRONYME.

Dans le temple prochain
Au ciel, par tant d'horreurs qui poursuit son supplice,
Il prépare, seigneur, un triste sacrifice ;
Et, mouillant de ses pleurs d'insensibles autels,
Pour vous, pour vos sujets, il s'offre aux immortels.

IDOMÉNÉE.

Vous n'êtes point touchés d'une vertu si pure!
Pardonnez donc, grands dieux! si mon cœur en murmure.
O mon fils!

SCENE IV.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME, ÉGÉSIPPE.

IDOMÉNÉE.

Mais que vois-je? et quel funeste objet!
Égésippe revient, tremblant, triste, défait.
Que dois-je soupçonner? ah! mon cher Sophronyme,
Le ciel impitoyable a nommé sa victime.

ÉGÉSIPPE.

Quelle victime encor! que de pleurs, de regrets,
Nous vont coûter des dieux les barbares décrets!
Pourrai-je, sans frémir, nommer...

IDOMÉNÉE.

Je t'en dispense,
Couvre plutôt ce nom d'un éternel silence:
De ton secret fatal je suis peu curieux;
Et sur ce point, enfin, j'en sais plus que les dieux.

SOPHRONYME.

Écoutez cependant.

IDOMÉNÉE.

Que veux-tu que j'écoute?
D'un arrêt inhumain tu crois donc que je doute?
Mais poursuis, Égésippe.

ÉGÉSIPPE.

Au pied du mont sacré
Qui fut pour Jupiter un asyle assuré,
J'interroge, en tremblant, le dieu sur nos miseres.
Le prêtre destiné pour les secrets mysteres
Se traîne prosterné près d'un antre profond,
Ouvre... Avec mille cris le gouffre lui répond:
D'affreux gémissements et des voix lamentables
Formoient, à longs sanglots, des accents pitoyables,
Mais qui venoient à moi comme des sons perdus,
Dont résonnoit le temple en échos mal rendus.
Je prêtois cependant une oreille attentive,

Lorsqu'enfin une voix, plus forte et plus plaintive,
A paru rassembler tant de cris douloureux,
Et répéter cent fois : « O roi trop malheureux » !
Déja saisi d'horreur d'une si triste plainte,
Le prêtre m'a bientôt frappé d'une autre crainte,
Quand, relevant sur lui mes timides regards,
Je le vois, l'œil farouche et les cheveux épars,
Se débattre long-temps sous le dieu qui l'accable,
Et prononcer enfin cet arrêt formidable :
« Le roi n'ignore pas ce qu'exigent les dieux :
« Maître encor de la Crete et de sa destinée,
« Il porte dans ses mains le salut de ces lieux ;
« Il faut le sang d'Idoménée ».

IDOMÉNÉE.

Le roi n'ignore pas ce qu'exigent les dieux !
(*à Sophronyme.*)
Tu vois si les cruels pouvoient s'expliquer mieux.
Graces à leur fureur, toute erreur se dissipe ;
J'entrevois... Il suffit : laisse-nous, Égésippe :
Sur un secret enfin qui regarde ton roi,
Songe, malgré les dieux, à lui garder ta foi.

SCENE V.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

IDOMÉNÉE.

Tu vois sur nos destins ce que le ciel prononce :
Et redoutois-je à tort la funeste réponse ?
Il demande mon fils ; je n'en puis plus douter,
Ni de mon trépas même un instant me flatter.
Mânes de mes sujets, qui, des bords du Cocyte,
Plaignez encor celui qui vous y précipite,
Pardonnez ; tout mon sang, prêt à vous secourir
Auroit coulé, si seul il me falloit mourir :
Mais le ciel irrité veut que mon fils périsse,

Et mon cœur ne veut pas que ma main obéisse.
Moi ! je verrois mon fils sur l'autel étendu !
Tout son sang couleroit par mes mains répandu !
Non, il ne mourra point... je ne puis m'y résoudre :
Ciel, n'attends rien de qui n'attend qu'un coup de
foudre...

SCENE VI.

IDOMÉNÉE, IDAMANTE, SOPHRONYME.

IDAMANTE.

Par votre ordre, seigneur...

IDOMÉNÉE.

Dieux ! qu'est-ce que je voi?

IDAMANTE.

Quelles horreurs ici répandent tant d'effroi !
Quels regards! d'où vous vient cette sombre tristesse?
Quelle est en ce moment la douleur qui vous presse?
Du temple dans ces lieux aujourd'hui de retour,
Égésippe, dit-on, s'est fait voir à la cour.
Le ciel a-t-il parlé? sait-on ce qu'il exige?
Est-ce un ordre des dieux, seigneur, qui vous afflige?
Savons-nous par quel crime...

IDOMÉNÉE.

Un silence cruel
Avec le crime encor cache le criminel.
Ne cherchons point des dieux à troubler le silence;
Assez d'autres malheurs éprouvent ma constance...
Ah ! mon fils, si jamais votre cœur généreux
A partagé les maux d'un pere malheureux,
Si vous fûtes jamais sensible à ma disgrace,
Au trône en ce moment daignez remplir ma place.

IDAMANTE.

Moi ! seigneur.

IDOMÉNÉE.

Oui, mon fils : mon cœur reconnoissant
Ne veut point que ma mort vous en fasse un présent.
Je sais que c'est un rang que votre cœur dédaigne ;
Mais qu'importe? il le faut... régnez...

IDAMANTE.

Moi, que je regne !
Et que j'ose à vos yeux me placer dans un rang
Où je dois vous défendre au prix de tout mon sang !
A cet ordre, seigneur, est-ce à moi de souscrire?
Ciel ! est-ce à votre fils à vous ravir l'empire?

IDOMÉNÉE.

Régnez, mon fils, régnez sur la Crete et sur moi ;
Je le demande en pere, et vous l'ordonne en roi.
Cher prince, à mes desirs que votre cœur se rende ;
Pour la derniere fois peut-être je commande.

IDAMANTE.

Si votre nom ici ne doit plus commander,
N'attendez point, seigneur, de m'y voir succéder.
Et qui peut vous forcer d'abandonner le trône?

IDOMÉNÉE.

Eh bien ! régnez, mon fils... c'est le ciel qui l'ordonne...

IDAMANTE.

Le ciel lui-même, hélas ! le garant de ma foi,
Le ciel m'ordonneroit de détrôner mon roi !
De tout ce que j'entends que ma frayeur redouble !
Ah ! par pitié, seigneur, éclaircissez mon trouble ;
Dissipez les horreurs d'un si triste entretien :
Est-il dans votre cœur des secrets pour le mien?
Parlez, ne craignez point d'augmenter mes alarmes ;
C'est trop se taire. Ah ciel ! je vois couler vos larmes ;
Vous me cachez en vain ces pleurs que j'ai surpris.
Dieux ! que m'annoncez-vous? ah ! seigneur...

IDOMÉNÉE.

Ah ! mon fils !

Voyez où me réduit la colere céleste...
Sophronyme, fuyons cet entretien funeste...

IDAMANTE.

Où fuyez-vous, seigneur?

IDOMÉNÉE.

Je vous fuis à regret :
Mon fils, vous ne saurez que trop tôt le secret.

SCENE VII.

IDAMANTE, *seul.*

Dieux! quel trouble est le mien! quel horrible mystere
Fait fuir devant mes yeux Sophronyme et mon pere!
Non, suivons-le... Son cœur encor mal affermi
Ne me pourra cacher son secret qu'à demi :
Je l'ai vu s'émouvoir; et contre ma poursuite
Il se défendoit mal, sans une prompte fuite.
Pénétrons... Mais d'où vient que je me sens glacer?
Quelle horreur à mes sens vient de se retracer?
Quelle invisible main m'arrête et m'épouvante?
Allons... Ou veux-je aller? et qu'est-ce que je tente?
De quel secret encor prétends-je être informé?
Eh! ne connois-je pas le sang qui m'a formé?
Peu touché des vertus du grand Idoménée,
Le ciel rendit toujours sa vie infortunée;
Son funeste courroux l'arracha de sa cour,
Et n'a que trop depuis signalé son retour.
Ah! renfermons plutôt mon trouble et mes alarmes,
Que d'oser pénétrer dans d'odieuses larmes.
Suivons-le cependant... Pour calmer mon effroi,
Dieux, faites que ces pleurs ne coulent que pour moi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

ÉRIXENE, ISMENE.

ISMENE.

Enfin l'Amour soumet aux charmes d'Érixene
L'objet de sa tendresse et l'objet de sa haine.
Vous triomphez, madame; et vos fiers ennemis
Bientôt par vos appas se verront désunis.

ÉRIXENE.

Quel triomphe! peux-tu me le vanter encore,
Quand je ne puis domter le feu qui me dévore?
Après ce que mon cœur en éprouve en ce jour,
Du soin de me venger dois-je charger l'Amour?
En me livrant le fils, s'il flattoit ma colere,
Je ne l'implorois pas pour me venger du pere.
Tant qu'aux lois de l'Amour mon cœur sera soumis,
Que dois-je en espérer contre mes ennemis?

ISMENE.

Vous pouvez donc, madame, employant d'autres
armes,
Punir sans son secours l'auteur de tant de larmes,
Puisque le juste ciel, de concert avec vous,
Semble sur vos desirs mesurer son courroux.
Tout vous livre à l'envi le fier Idoménée.
Par un arrêt des dieux sa tête est condamnée;
L'oracle la demande; et ce funeste jour
Va le punir des maux que vous fit son retour.

Si vous voulez vous-même, achevant sa disgrace,
Hâter le coup affreux dont le ciel le menace,
Répandez le secret qui vous est dévoilé,
Et qu'Égésippe en vain ne l'ait point révélé.
Du prince votre pere ami toujours fidele,
Vous voyez à quel prix il vous marque son zele.
Imitez-le, madame; et qu'un sang odieux
Par vos soins aujourd'hui se répande en ces lieux.
De l'intérêt des dieux faites votre vengeance,
Et d'un peuple expirant faites-en la défense:
Montrez-lui son salut. Dans ce terrible arrêt,
Lui, vous, les dieux enfin, n'avez qu'un intérêt.
D'où vient que je vous vois interdite et tremblante?
Craignez-vous d'exciter les plaintes d'Idamante?

ÉRIXENE.

Hélas! si près des maux où je le vais plonger,
Un seul moment pour lui ne puis-je m'affliger?
Que veux-tu? je frémis du spectacle barbare
Que mon juste courroux en ces lieux lui prépare.
Je sens trop, par les pleurs que je verse aujourd'hui,
Quelle est l'horreur du coup qui va tomber sur lui.
Tu sais que pour son roi son amour est extrême.

ISMENE.

Il ne vous reste plus que d'aimer le roi même.
Qu'entends-je? de vos pleurs importunant les dieux,
Vos plaintes chaque jour font retentir ces lieux;
Et quand le ciel prononce au gré de votre envie,
Vous n'osez plus poursuivre une odieuse vie!
Songez, puisque les dieux vous ouvrent leurs secrets,
Qu'ils vous chargent par-là du soin de leurs décrets.
Et qu'auriez-vous donc fait, si, trompant votre attente,
L'oracle eût demandé la tête d'Idamante,
Puisque vous balancez...?

ÉRIXENE.

A quoi bon ces transports?

Je conçois bien sans toi de plus nobles efforts.
Malgré tout mon amour, mon devoir est le même:
Mais peut-on, sans trembler, opprimer ce qu'on aime?
Un je ne sais quel soin me saisit malgré moi,
Et mon propre courroux redouble mon effroi.
Ne crains rien cependant; mais laisse sans contrainte
A des cœurs malheureux le secours de la plainte.
Je n'ai point succombé pour avoir combattu,
Et tes raisons ici ne font point ma vertu.
Égésippe en ces lieux se fait long-temps attendre...

SCENE II.

ÉRIXENE, ISMENE, ÉGÉSIPPE.

ÉGÉSIPPE.

Madame, pardonnez; j'ai dû plutôt m'y rendre;
Mais un ordre pressant, que je n'attendois pas,
Malgré moi, loin de vous avoit porté mes pas.
C'en est fait, le tyran échappe à notre haine;
Hâtons notre vengeance, ou sa fuite est certaine:
Ses vaisseaux sont tout prêts; et déja sur les flots
Remontent à l'envi soldats et matelots.
Un gros de nos amis près d'ici se rassemble:
Tandis que dans ces lieux tout gémit et tout tremble,
On peut dans ce désordre échapper du palais;
Venez au peuple enfin vous montrer de plus près...
Mais le tyran paroît; évitez sa présence.
Je vais dès ce moment servir votre vengeance.

SCENE III.

IDOMÉNÉE, ÉGÉSIPPE.

IDOMÉNÉE.

Mes vaisseaux sont-ils prêts?

ÉGÉSIPPE.

Oui, seigneur; mais les eaux
D'un naufrage assuré menacent vos vaisseaux:
La mer gronde, et ses flots font mugir le rivage;
L'air s'enflamme, et ses feux n'annoncent que l'orage.
De qui doit s'embarquer je déplore le sort.
Seroit-ce vous, seigneur?

IDOMÉNÉE.

Qu'on m'aille attendre au port.

SCENE IV.

IDOMÉNÉE, *seul.*

Ainsi donc tout menace une innocente vie!
O mon fils! faudra-t-il qu'elle te soit ravie?
A des dieux sans pitié ne te puis-je arracher?
Quel asyle contre eux désormais te chercher?
Que n'ai-je point tenté! Je t'offre ma couronne;
Un départ rigoureux par moi-même s'ordonne:
Je crois t'avoir sauvé, quand j'y puis consentir;
Et les ondes déja s'ouvrent pour t'engloutir.
Fuis cependant, mon fils... l'orage qui s'apprête
Est le moindre péril qui menace ta tête.
Quoique je n'aie, hélas! rien de plus cher que toi,
Tu n'as point d'ennemis plus à craindre que moi.
O mon peuple! ô mon fils! promesse redoutable!
Roi, pere malheureux! dieux cruels! vœu coupable!
O ciel! de tant de maux toujours moins satisfait,
Tu n'as jamais tonné pour un moindre forfait.
Et vous, fatal objet d'une flamme odieuse,
Érixene, à mon cœur toujours trop précieuse,
Fuyez avec mon fils de ces funestes lieux;
Pour tout ce qui m'est cher j'y dois craindre les
dieux.

SCENE V.

IDOMÉNÉE, IDAMANTE.

IDAMANTE.

Malgré l'affreux péril du plus cruel naufrage,
On dit que nos vaisseaux vont quitter le rivage:
Quoique de ces apprêts mon cœur soit alarmé,
Je ne viens point, seigneur, pour en être informé.
Je sais de vos secrets respecter le mystere,
Et l'on ne m'en fait plus l'heureux dépositaire.

IDOMÉNÉE.

Mon cœur, que ce reproche accuse de changer,
Vous fait des maux qu'il craint de vous voir partager.
Il en est cependant dont il faut vous instruire.

(*à part.*)

Ces vaisseaux... ces apprêts... ciel! que lui vais-je dire?
Ah! mon fils... non, mon cœur n'y sauroit consentir.

IDAMANTE.

Dieux! que vous m'alarmez!...

IDOMÉNÉE.

Mon fils, il faut partir.

IDAMANTE.

Qui doit partir?

IDOMÉNÉE.

Vous.

IDAMANTE.

Moi! ciel! qu'entends-je?

IDOMÉNÉE.

Vous-même.

Il falloit accepter l'offre du diadème.
Fuyez, mon fils, fuyez un ciel trop rigoureux,
Un rivage perfide, un pere malheureux.

IDAMANTE.

Ciel! qui m'a préparé cette horrible disgrace?

La mort même entre nous ne peut mettre un espace.
N'accablez point mon cœur d'un pareil désespoir.
Je goûte à peine, hélas! le bien de vous revoir:
Pourquoi régner? pourquoi faut-il que je vous quitte?
Quel est donc le projet que votre ame médite?

IDOMÉNÉE.

Voyez par quels périls vos jours sont menacés;
Fuyez, n'insistez plus; je crains, c'en est assez.
Jugez par mon amour de ce que je dois craindre,
Puisqu'à nous séparer ce soin m'a pu contraindre;
Jugez de mes frayeurs... Ah! loin de ces climats,
Allez chercher des dieux qui ne se vengent pas.

IDAMANTE.

Eh! que pourroit m'offrir une terre étrangere,
Que des dieux ennemis, si je ne vois mon pere?
Vos dieux seront les miens: laissez-moi près de vous
De ces dieux irrités partager le courroux.

IDOMÉNÉE.

Ah! fuyez-moi... fuyez le ciel qui m'environne:
Fuyez, mon fils, fuyez... puisqu'enfin je l'ordonne,
Et, sans vous informer du secret de mes pleurs,
Fuyez, ou redoutez le comble des horreurs.
Avec vous à Samos conduisez Érixene...

IDAMANTE.

Seigneur...

IDOMÉNÉE.

Ce ne doit plus être un objet de haine:
Des crimes de son pere, immolé par nos lois,
La fille n'a point dû porter l'injuste poids.
Adieu: peut-être un jour le destin moins sévere
Vous permettra, mon fils, de revoir votre pere.
Dérobez cependant à des dieux ennemis
Une princesse aimable, un si généreux fils...

IDAMANTE.

Erixene! eh! pourquoi compagne de ma fuite?
Expliquez... Mais je vois que votre ame est instruite.

Erixene, seigneur, m'est un présent bien doux;
Mais tout cede à l'horreur de m'éloigner de vous.
A ce triste départ quel astre pourroit luire?
Voyez le désespoir où vous m'allez réduire.
En vain sur cet exil vous croyez me tenter:
Plus vous m'offrez, seigneur, moins je puis vous quitter.
Je vous dois trop, hélas!... Quelle tendresse extrême!
M'offrir en même jour, et sceptre, et ce que j'aime!
Non...

IDOMÉNÉE.

Ce que vous aimez?...

IDAMANTE.

Ah! pardonnez, seigneur;
Je le vois, vous savez les secrets de mon cœur.
Pardonnez; j'en ai fait un coupable mystere:
Non que, pour vous tromper, je voulusse m'en taire;
Mais d'un feu qu'en mon sein j'avois cru renfermer,
Eh! qui, seigneur, encore a pu vous informer?
Ah! quoiqu'il soit trop vrai que j'adore Érixene....

IDOMÉNÉE.

Poursuivez, dieux cruels! ajoutez à ma peine:
Me voilà parvenu, par tant de maux divers,
A pouvoir défier le ciel et les enfers.
Je ne redoute plus votre courroux funeste,
Impitoyables dieux! ce coup en est le reste.
Sur mon peuple à présent signalez vos fureurs,
Et, si ce n'est assez, versez-les dans nos cœurs.
Voyez-nous tous les deux, saisis de votre rage,
Egorgés l'un par l'autre, achever votre ouvrage.
Par de nouveaux dangers arrachez-moi des vœux:
Me ferez-vous jamais un sort plus rigoureux?

IDAMANTE.

Où s'égare, seigneur, votre ame furieuse?
Érixene cessoit de vous être odieuse,
Disiez-vous; et pour elle un reste de pitié

Sembloit vous dépouiller de toute inimitié.
Hairez-vous toujours cet objet adorable?

IDOMÉNÉE.

Si je le haïssois, seriez-vous si coupable?
O de tous les malheurs malheur le plus fatal!

IDAMANTE.

Seigneur!...

IDOMÉNÉE.

Ah! fils cruel, vous êtes mon rival.

IDAMANTE.

O ciel!

IDOMÉNÉE.

De quelle main part le trait qui me blesse!
Réserviez-vous, cruel! ce prix à ma tendresse?
Je ne verrai donc plus dans mes tristes états
Que des dieux ennemis et des hommes ingrats!
Quoi! toujours du destin la barbare injustice
De tout ce qui m'est cher fera donc mon supplice!
Imprudent que j'étois! et j'allois couronner
Ce fils qu'à ma fureur je dois abandonner!
Mais c'en est fait; l'amour de mon devoir décide.

IDAMANTE.

Mon pere!...

IDOMÉNÉE.

O nom trop doux pour un fils si perfide!

IDAMANTE.

N'accablez point, seigneur, un fils infortuné,
A des maux infinis par l'Amour condamné.
Puisqu'enfin votre cœur s'en est laissé surprendre,
Jugez si d'Érixene on pouvoit se défendre.
Hélas! je ne craignois, adorant ses appas,
Que d'aimer un objet qui ne vous plairoit pas;
Et mon cœur, trop épris d'une odieuse chaîne,
Oublioit son devoir dans les yeux d'Erixene.
Mais si l'aimer, seigneur, est un si grand forfait,
L'Amour m'en punit bien par les maux qu'il me fait.

IDOMÉNÉE.

Voilà l'unique fruit qu'il en falloit attendre.
D'un amour criminel qu'osiez-vous donc prétendre?
Et quel étoit l'espoir de vos coupables feux,
Quand chaque jour le crime augmentoit avec eux?
Qu'Érixene à mes yeux fût odieuse ou chere,
Vos feux également offensoient votre pere.
Je veux bien, cependant, juge moins rigoureux,
Vous en accorder, prince, un pardon généreux:
Mais pourvu que votre ame, à mes desirs soumise,
Renonce à tout l'amour dont je la vois éprise.

IDAMANTE.

Ah! quand même mon cœur oseroit le vouloir,
Aimer, ou n'aimer pas, est-il en mon pouvoir?
Je combattrois en vain une ardeur téméraire;
L'Amour m'en a rendu le crime nécessaire.
Malgré moi, de ce feu je vis mon cœur atteint;
Peut-être, malgré moi, je l'y verrois éteint.
Mais ce cœur, à l'amour que je n'ai pu soustraire,
Dans le rival du moins aime toujours un pere.
Par un nom si sacré, tout autre suspendu...

IDOMÉNÉE.

Dans le nom de rival tout nom est confondu.
Vous n'êtes plus mon fils, ou peu digne de l'être;
Je vois que tout mon sang n'en a formé qu'un traître.

IDAMANTE.

Où fuirai-je? grands dieux! De quels noms ennemis
Accablez-vous, seigneur, votre malheureux fils!
Ah! quels noms odieux me faites-vous entendre!
Quelle horreur pour un fils respectueux et tendre!
Songez-vous que ce fils est encor devant vous,
Ce fils long-temps l'objet de sentiments plus doux?
Brûlant d'un feu cruel que je ne puis éteindre,
Vous me devez, seigneur, moins haïr que me plaindre;
Et si ma flamme enfin est un crime si noir,
Vous êtes bien vengé par mon seul désespoir.

Cessez de m'envier une importune flamme.
Odieux à l'objet qui sait charmer mon ame,
Abhorré d'un rival que j'aimerai toujours,
Seigneur, voilà le fruit de mes tristes amours.
Mais puisque de ce feu qui tous deux nous anime
Sur mon cœur trop épris est tombé tout le crime,
Je saurai m'en punir; et je sens que ce cœur
Vous craint déja bien moins que sa propre fureur.
Désormais tout en proie au transport qui me guide,
Je vous délivrerai de ce fils si perfide.
Si mon coupable cœur vous trahit malgré moi,
Mon bras, plus innocent, saura venger mon roi:
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il sert votre vengeance;
Et je vais en punir ce cœur qui vous offense.
(*il tire son épée.*)
Soyez donc satisfait...

IDOMÉNÉE, *l'arrêtant.*

Arrêtez, furieux...

IDAMANTE.

Laissez couler le sang d'un rival odieux.

IDOMÉNÉE.

Mon fils...

IDAMANTE.

D'un nom si cher m'honorez-vous encore?
Laissez-moi me punir d'un feu qui me dévore.

IDOMÉNÉE.

Ma vertu jusque-là ne sauroit se trahir...
Va, fils infortuné... je ne te puis haïr...

IDAMANTE.

Ah! seigneur...

IDOMÉNÉE.

Laissez-moi, fuyez ma triste vue;
Ne renouvelons plus un discours qui me tue.

SCENE VI.

IDOMÉNÉE, *seul.*

Inexorables dieux, vous voilà satisfaits!
Pour un nouveau courroux vous reste-t-il des traits?
Finis tes tristes jours, pere, amant déplorable...
Vengeons-nous bien plutôt, si mon fils est coupable.
Que sais-je si l'ingrat ne s'est point fait aimer?
Sans doute, puisqu'il aime, il aura su charmer.
Il triomphe en secret de mon amour funeste;
Il est aimé; je suis le seul que l'on déteste.
Tout mon courroux renaît de ce seul souvenir.
Livrons l'ingrat aux dieux. Qui me peut retenir?
Coule sur nos autels tout le sang d'Idamante...
Coule plutôt le tien...

SCENE VII.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

IDOMÉNÉE.

Quel objet se présente?
Ah! c'est toi. Quel malheur au mien peut être égal!
Sophronyme, mon fils...

SOPHRONYME.

Seigneur?

IDOMÉNÉE.

Est mon rival!

SOPHRONYME.

Il est temps pour jamais d'oublier l'inhumaine.
Ignorez-vous, seigneur, le crime d'Erixene,
Celui de Mérion ici renouvelé?
L'arrêt des dieux enfin au peuple est révélé:
Par Égésippe instruit...

IDOMÉNÉE.

Ciel! que viens-tu m'apprendre?

SOPHRONYME.

Du port, où par votre ordre il m'a fallu descendre,
Je revenois, seigneur; un grand peuple assemblé
M'attire par ses cris, par un bruit redoublé.
Par le sens de l'oracle Érixene trompée,
Du soin de se venger toujours plus occupée,
De l'intérêt des dieux prétextant son courroux
Tâchoit de soulever vos sujets contre vous,
De tout par Égésippe encor plus mal instruite,
A vos sujets tremblants révéloit votre fuite,
Leur disoit que le Ciel, pour unique secours,
Attachoit leur salut à la fin de vos jours...
Pour eux, par leurs regrets, du grand Idoménée
Contents de déplorer la triste destinée,
Ils sembloient seuls frappés par l'arrêt du destin.
Égésippe a voulu les exciter en vain.
Pour moi, qui frémissois de tant de perfidie,
Je le poursuis, l'atteins, et le laisse sans vie,
Désabuse le peuple; et content désormais,
J'ai ramené, seigneur, la princesse au palais.

IDOMÉNÉE.

Sujets infortunés, qu'en mon cœur je déplore,
Au milieu de vos maux me plaignez-vous encore?
Ce qui m'aime, à sa perte est par moi seul livré;
Et tout ce qui m'est cher, contre moi conjuré!
Cruel à notre tour, qu'Idamante périsse;
De celui d'Érixene augmentons son supplice;
Faisons-leur du trépas un barbare lien;
Dans leur sang confondu mêlons encor le mien...
Vains transports qu'a formés ma fureur passagere!
Hélas! qui fut jamais plus amant et plus pere?...
Mes peuples cependant par moi seul accablés...

SOPHRONYME.

Ah! seigneur, leurs tourments sont encor redoublés.

Depuis que le destin a fait des misérables
On n'éprouva jamais de maux plus redoutables;
Je frémis des horreurs où ce peuple est réduit:
Un gouffre sous Ida s'est ouvert cette nuit;
Ce roc, qui jusqu'aux cieux sembloit porter sa cime,
Au lieu qu'il occupoit n'a laissé qu'un abyme;
Et de ce roc entier à nos yeux disparu,
Loin d'en être comblé, ce gouffre s'est accru;
Nous touchons tout vivants à la rive infernale:
De ce gouffre profond un noir venin s'exhale;
Et vos sujets, frappés par des feux dévorants,
Tombent de toutes parts, déja morts ou mourants;
Aux seuls infortunés le trépas se refuse...

IDOMÉNÉE.

Et c'est de tant d'horreurs les dieux seuls qu'on accuse!
Mais quoi! toujours les dieux! et qui d'eux ou de moi,
Négligeant sa promesse, a donc manqué de foi?
Malheureux! tes serments, qu'a suivis le parjure,
Ont soulevé les dieux et toute la nature.
Pour sauver un ingrat tes soins pernicieux
Trop long-temps sur ton peuple ont exercé les dieux;
A tes sujets enfin cesse d'être contraire.
Eh! que leur sert un roi, s'il ne leur sert de pere?
Leur salut désormais est ta suprême loi;
Et le sang de son peuple est le vrai sang d'un roi...
Depuis quand tes sujets t'éprouvent-ils si tendre?
Depuis quand ce devoir...? l'amour vient te l'apprendre:
Voilà de ces grands soins le retour trop fatal.
Tu n'es roi que depuis qu'un fils est ton rival;
Contre lui l'amour seul arme tes mains impies:
Voilà le dieu, barbare! à qui tu sacrifies.
Étouffons tout l'amour dont mon cœur est épris,
N'y laissons plus régner que la gloire et mon fils.

Sur les mêmes vaisseaux préparés pour sa fuite
Qu'Erixene à Samos aujourd'hui soit conduite.
Allons... et que mon cœur, délivré de ses feux,
Commence par l'Amour à triompher des dieux.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

ÉRIXENE, ISMENE.

ÉRIXENE.

En vain tu veux calmer le transport qui m'agite.
Foibles raisonnements dont ma douleur s'irrite!
Laisse-moi, porte ailleurs tes funestes avis;
Il m'en a trop coûté pour les avoir suivis.
Vois ce qu'à tes conseils aujourd'hui trop soumise
Je viens de recueillir d'une vaine entreprise:
Vois ce que ta fureur et la mienne ont produit;
Mon départ et ma honte en seront tout le fruit.
Je ne reverrai plus ce prince que j'adore;
Et, pour comble d'horreur, mon amour croît encore.
En armant contre lui mon devoir inhumain,
Cruelle! tu m'a mis un poignard dans le sein.
Cher prince, pardonnez...

SCENE II.

IDAMANTE, ÉRIXENE, ISMENE.

ISMENE.

Je le vois qui s'avance;
De vos transports du moins cachez la violence.

ÉRIXENE.

Eh! comment les cacher! je sais que je le dois;

Mais le puis-je, et le voir pour la derniere fois?
Fuyons-le cependant, sa présence m'étonne.

IDAMANTE.

Où fuyez-vous, madame?

ÉRIXENE.

Où mon devoir l'ordonne.

IDAMANTE.

Du moins à la pitié laissez-vous émouvoir:
Vous ne l'avez que trop signalé ce devoir.
Avec tant de courroux, hélas! qu'a-t-il à craindre?
Vous ne m'entendrez plus soupirer ni me plaindre.
Vous partez; je vous aime, et vous me haïssez;
Mes malheurs dans ces mots semblent être tracés.
Cependant ce départ, mon amour, votre haine,
Ne font pas aujourd'hui ma plus cruelle peine:
C'étoit peu que votre ame, insensible à mes vœux,
Eût de tout son courroux payé mes tendres feux;
Ce malheureux amour que votre cœur abhorre,
Malgré tous vos mépris, que je chéris encore,
Cet amour qui, malgré votre injuste rigueur,
N'a jamais plus régné dans le fond de mon cœur,
Cet amour qui faisoit le bonheur de ma vie,
Il faut à mon devoir que je le sacrifie:
Non que mon triste cœur par ce cruel effort
Renonce à vous aimer; mais je cours à la mort.
Heureux si mon trépas, devenu légitime,
Des pleurs que j'ai causés peut effacer le crime!
Mais si c'en étoit un d'adorer vos beaux yeux,
Je ne suis pas le seul criminel en ces lieux;
Ce qu'en vain Mérion attendoit de ses armes,
Vous seule en un moment l'avez pu par vos charmes.
Tout vous livre à l'envi cet empire fatal:
Régnez, vous le pouvez... mon pere est mon rival.

ÉRIXENE.

Je connois les transports et de l'un et de l'autre,
Et je sais jusqu'où va son audace et la vôtre;

Son téméraire amour n'a que trop éclaté.

IDAMANTE.

Sans vous en offenser vous l'avez écouté!
Je ne m'étonne plus du malheur qui m'accable,
Ni que vos yeux cruels me trouvent si coupable.
Votre cœur, à son tour épris pour un héros,
N'a pas toujours haï tout le sang de Minos;
Pour mon pere en secret vous brûliez, inhumaine!
Et moi seul en ces lieux j'exerçois votre haine.
Quoi! vous m'abandonnez à mes soupçons jaloux!
Suis-je le malheureux? madame, l'aimez-vous?

ÉRIXENE.

Moi, je pourrois l'aimer! et dans le fond de l'ame
J'aurois sacrifié mon devoir à sa flamme!
Dieux! qu'est-ce que j'entends! Seigneur, osez-vous bien
Reprocher à mon cœur l'égarement du sien?
Après ce qu'a produit sa cruauté funeste,
Qui? moi! j'approuverois des feux que je déteste,
Un amour par le sang, par mes pleurs condamné,
Et devenu forfait dès l'instant qu'il est né!
Ouvrez vos yeux, cruel! et voyez quel spectacle
A mis à son amour un invincible obstacle:
Son crime dans ces lieux est par-tout retracé;
Le sang qui les a teints n'en est point effacé;
Là mon pere sanglant vint s'offrir à ma vuè
Et tomber dans les bras de sa fille éperdue;
Vos yeux comme les miens l'ont vu sacrifier:
Faut-il d'autres témoins pour me justifier?
Tout ce que j'ai tenté pour m'immoler sa tête,
L'oracle révélé, mon départ qui s'apprête,
Ma fierté, ma vertu, cent outrages récents,
Voilà pour mon devoir des titres suffisants.
Ne croyez pas, seigneur, que mon cœur les oublie...
Mais que dis-je?... et d'où vient que je me justifie?
Gardez tous vos soupçons; bien loin de les bannir,

Je dois aider moi-même à les entretenir.

IDAMANTE.

Eh bien ! pour m'en punir, désormais moins sévere,
Regardez sans courroux la flamme de mon pere:
Il vous aime, madame, il est digne de vous.
Si j'ai fait éclater des sentiments jaloux,
Pardonnez aux transports de mon ame éperdue:
Je ne connoissois point le poison qui me tue;
Mais, quel que soit l'amour dont je brûle aujourd'hui,
Ma vertu contre vous deviendra mon appui ;
Je verrai sans regret parer du diadême
Un front que mon amour n'en peut orner lui-même.
Remontez dès ce jour au rang de vos aïeux ;
Votre vertu, madame, appaisera les dieux:
Que ne pourra sur eux une reine si belle !
Pour moi, jusqu'à la mort toujours tendre et fidele,
J'irai sans murmurer, loin de lui, loin de vous,
Sacrifier au roi mon bonheur le plus doux...
Mais on vient... C'est lui-même... il vous cherche,
madame.
Dieux! quel trouble cruel s'éleve dans mon ame!
Vous ne partirez point, puisqu'il veut vous revoir;
Vous régnerez: ô ciel ! quel est mon désespoir !

SCENE III.

IDOMÉNÉE, ÉRIXENE, SOPHRONYME, ISMENE.

ÉRIXENE.

Vous triomphez, seigneur; ma vengeance échouée
Par le sort ennemi se voit désavouée:
Ainsi ne forcez plus des yeux baignés de pleurs
A revoir de mes maux les barbares auteurs.
D'un sang qu'il faut venger par-tout environnée,
Et pour toute vengeance aux pleurs abandonnée,

Pour appaiser la voix de ce sang qui gémit
Je n'entends que soupirs dont ma vertu frémit.
Hâtez par mon départ la fin de ma misere;
Laissez-moi loin de vous aller pleurer mon pere;
Permettez...

IDOMÉNÉE.

Vous pouvez, libre dans mes états,
Au gré de vos souhaits déterminer vos pas:
Mes ordres sont donnés, et la mer appaisée
Offre de toutes parts une retraite aisée;
Mes vaisseaux sont tout prêts... Si la fin de mes jours
De vos pleurs cependant peut arrêter le cours,
Madame, demeurez.... Ma tête condamnée
Du funeste bandeau va tomber couronnée;
Je vais, pour contenter vous et les immortels...

ÉRIXENE.

Je vais donc de ce pas vous attendre aux autels.

SCENE IV.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

SOPHRONYME.

Quel orgueil! Mais quel est ce dessein qui m'étonne?
Par vos ordres exprès quand son départ s'ordonne,
Pourquoi l'arrêtez-vous sur l'espoir d'un trépas...?

IDOMÉNÉE.

Pourquoi le lui cacher et ne l'en flatter pas,
Puisque je vais mourir?

SOPHRONYME.

Vous mourir! dieux! qu'entends-je?

IDOMÉNÉE.

Pour t'étonner si fort qu'a ce dessein d'étrange?
Plût au sort que mes mains eussent moins différé
A rendre au ciel un sang dont il est altéré!
Pour conserver celui que sa rigueur demande

C'est le mien aujourd'hui qu'il faut que je répande.

SOPHRONYME.

Que dites-vous, seigneur? quel affreux désespoir!

IDOMÉNÉE.

D'un nom plus glorieux honore mon devoir:
Quand j'aurai vu mon fils, je cours y satisfaire.
Je n'attends plus de vous qu'une paix sanguinaire,
Dieux justes: cependant d'un peuple infortuné
Détournez le courroux qui m'étoit destiné;
Cessez à mes sujets de déclarer la guerre,
Et jusqu'à mon trépas suspendez le tonnerre;
Tout mon sang va couler.

SOPHRONYME.

D'un si cruel transport
Qu'espérez-vous?

IDOMÉNÉE.

Du moins la douceur de la mort.
Je n'obéirai point; le ciel impitoyable
M'offre en vain en ces lieux un spectacle effroyable.
Les mortels peuvent-ils vous offenser assez
Pour s'attirer les maux dont vous les punissez,
Dieux puissants? Qu'ai-je vu! quel funeste ravage!
J'ai cru me retrouver dans le même carnage
Où mon bras se plongeoit sur les bords phrygiens,
Pour venger Ménélas des malheureux Troyens.
Les maux des miens, hélas! sont-ils moins mon ouvrage?
Une seconde Troie a signalé ma rage:
J'ai revu mes sujets, si tendres pour leur roi,
Pâles et languissants se traîner après moi;
Tu les as vus, tout prêts à perdre la lumiere,
S'empresser pour revoir l'auteur de leur misere.
Non, j'ai le cœur encor tout percé de leurs cris;
J'ai cru dans chacun d'eux voir expirer mon fils.
De leur salut enfin cruel dépositaire,
Essayons si ma mort leur sera salutaire.

Meurs du moins, roi sans foi, pour ne plus résister
A ces dieux que ta main ne veut pas contenter.

SOPHRONYME.

Dans un si grand projet votre vertu s'égare;
A des crimes nouveaux votre cœur se prépare.
Vous mourrez moins, seigneur, pour contenter les dieux
Que pour vous dérober au devoir de vos vœux.
Voulez-vous, ajoutant le mépris à l'offense,
Porter jusqu'aux autels la désobéissance?
Vous vous offrez en vain pour fléchir sa rigueur;
Le ciel veut moins de nous l'offrande que le cœur.
Qu'espérez-vous, seigneur? que prétendez-vous faire?
Aux dieux, à vous, à nous, de plus en plus contraire,
Voulez-vous, n'écoutant qu'un transport furieux,
Faire couler sans fruit un sang si précieux?
Eh! qui de nous, hélas! témoin du sacrifice,
Voudra de votre mort rendre sa main complice?
Qui, prêt à se baigner dans le sang de son roi,
Voudroit charger sa main de cet horrible emploi?
Qui de nous contre lui n'armeroit pas la sienne?

IDOMÉNÉE.

Je le sais, et n'attends ce coup que de la mienne.

SOPHRONYME.

Eh bien! avant ce coup, de cette même main
Plongez-moi donc, seigneur, un poignard dans le sein:
Dût retomber sur moi le transport qui vous guide,
Je ne souffrirai point cet affreux parricide;
Nulle crainte en ce jour ne sauroit m'émouvoir
Lorsqu'il faut vous sauver de votre désespoir.
Je ne vous connois plus; le grand Idoménée
Laisse à tous ses transports son ame abandonnée;
Ce héros, rebuté d'avoir tant combattu,
A donc mis de lui-même un terme à sa vertu.
Jetez sur vos sujets un regard moins sévere;

Ils vous ont appelé du sacré nom de pere:
De cet auguste nom dédaignant tous les nœuds,
Avez-vous condamné vos sujets malheureux?
Abandonnerez-vous ce peuple déplorable,
Que votre mort va rendre encor plus misérable?
Que lui destinez-vous par ce cruel trépas,
Qu'un coup de désespoir qui ne le sauve pas?

IDOMÉNÉE.

Tu juges mal des dieux; leur courroux équitable
S'appaisera bientôt par la mort du coupable.
Je vais enfin, pour prix de ce qu'ils ont sauvé,
Rendre à ces mêmes dieux ce qu'ils ont conservé.
Mon cœur, purifié par le feu des victimes,
Mettra fin à vos maux, mettant fin à mes crimes.
Je sens même déja dans ce cœur s'allumer
L'ardeur du feu sacré qui le doit consumer.
Chaque pas, chaque instant qui retarde mon zele
Plonge de mes sujets dans la nuit éternelle.
Ne m'oppose donc plus d'inutiles discours;
Facilite plutôt le trépas où je cours.
Veux-tu, par les efforts que ton amitié tente,
Conduire le couteau dans le sein d'Idamante?
Si je pouvois, hélas! l'immoler en ce jour,
Je croirois l'immoler moins aux dieux qu'à l'amour.
Qu'il regne; que sa tête, aujourd'hui couronnée,
Redonne à Sophronyme un autre Idoménée:
Que mon fils, à son tour, assuré sur ta foi,
Retrouve dans tes soins tout ce qu'il perd en moi;
Que par toi tous ses pas, tournés vers la sagesse,
D'un torrent de flatteurs écartent sa jeunesse.
Accoutume son cœur à suivre l'équité;
Conserve-lui sur-tout cette sincérité
Rare dans tes pareils, aux rois si nécessaire;
Sois enfin à ce fils ce que tu fus au pere:
Surmonte ta douleur en ce dernier moment,
Et reçois mes adieux dans cet embrassement.

SOPHRONYME, *à genoux.*

Non, vous ne mourrez point; votre cœur inflexible
Nourrit en vain l'espoir d'un projet si terrible.
Immolez-moi, seigneur; ou craignez...

IDOMÉNÉE.

Leve-toi.
Quoique prêt à mourir je suis toujours ton roi:
Je veux être obéi; cesse de me contraindre.
Parmi tant de malheurs est-ce moi qu'il faut plaindre?
Vois quels sont les tourments qui déchirent mon cœur;
Et, par pitié du moins, laisse-moi ma fureur.

SCENE V.

IDAMANTE, IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

IDOMÉNÉE.

Je vois mon fils. Sur-tout que ta bouche fidele
De mes tristes projets lui cache la nouvelle:
Je n'en mourrois pas moins; et tes soins dangereux
Rendroient, sans me sauver, mon destin plus affreux.
Idamante, approchez; votre roi vous fait grace.
Venez, mon fils, venez, qu'un pere vous embrasse:
Ne craignez plus mes feux; par un juste retour
Je vous rends tout ce cœur que partageoit l'amour;
Oui, de ce même cœur qui s'en laissa surprendre,
Ce qu'il vous en ravit je vous le rends plus tendre.
Oublions mes transports, mon fils, embrassez-moi.

IDAMANTE.

Par quel heureux destin retrouvé-je mon roi?
Quel dieu, dans votre sein étouffant la colere,
Me rouvre encor les bras d'un si généreux pere?
Que cet embrassement pour un fils a d'appas!
Je le desirois trop pour ne l'obtenir pas.
Idamante, accablé des rigueurs d'Érixene,

N'en a point fait, seigneur, sa plus cruelle peine:
Hélas! quel bruit affreux a passé jusqu'à moi!
Vous m'en voyez tremblant et d'horreur et d'effroi.

IDOMÉNÉE.

Prince, de votre cœur que l'effroi se dissipe;
Ce n'est qu'un bruit semé par le traître Égésippe.
Quoi qu'il en soit, je vais, pour m'en éclaircir mieux,
Au pied de leurs autels interroger les dieux.
Heureux si, pour savoir leur volonté suprême,
Je les eusse plutôt consultés par moi-même!

IDAMANTE.

Permettez-moi, seigneur, d'accompagner vos pas.

IDOMÉNÉE.

Non, mon fils; où je vais vous ne me suivrez pas:
D'un mystere où des miens l'unique espoir se fonde
Je veux seul aujourd'hui percer la nuit profonde.
Vous apprendrez bientôt quel sang a dû couler;
Jusque-là votre cœur ne doit point se troubler.
Rejetez loin de vous une frayeur trop vaine.
J'appaiserai les dieux... Fléchissez Érixene...
Adieu...

IDAMANTE.

Permettez-moi...

IDOMÉNÉE.

Mon fils... Je vous l'ai dit...
Je vais seul aux autels, et ce mot vous suffit.

SCENE VI.

IDAMANTE, SOPHRONYME.

IDAMANTE.

Enfin à mes desirs on ne met plus d'obstacle.
Mais que vois-je? grands dieux! quel funeste spectacle!
Qui fait couler ces pleurs qui me glacent d'effroi?

Sophronyme, parlez...

SOPHRONYME.

Qu'exigez-vous de moi?
O déplorable sang! famille infortunée!
Fils trop digne des pleurs du grand Idoménée!

IDAMANTE.

A mon cœur éperdu quel soupçon vient s'offrir!
Parlez, où va le roi?

SOPHRONYME.

Seigneur, il va mourir.

IDAMANTE.

Ah ciel!

SOPHRONYME.

A sa fureur mettez un prompt obstacle:
Eh! ce n'est pas son sang que demande l'oracle.

IDAMANTE.

Quoi! ce n'est pas son sang! qu'entends-je? quelle horreur!
C'est donc le mien?

SOPHRONYME.

Hélas! j'en ai trop dit, seigneur.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

IDAMANTE, POLYCLETE.

IDAMANTE.

Qu'ai-je entendu? grands dieux! quel horrible mystere
M'avoit long-temps voilé l'amitié de mon pere!
A la fin, sans nuage il éclate à mes yeux,
Ce sacrilege vœu, ce mystere odieux.
Vous, peuples, qui craignez d'immoler la victime
Dont le sang doit fléchir le ciel qui vous opprime,
Peuples, cessez de plaindre un choix si glorieux;
Il est beau de mourir pour appaiser les dieux.
(*à Polyclete.*)
Seche ces pleurs honteux où ta douleur te livre:
Que servent tes regrets? que te sert de me suivre?
Dissipe tes soupçons; ne crains rien; laisse-moi:
Je te l'ordonne enfin, va retrouver le roi.
Hélas! quoique sa main, par mes soins désarmée,
Ne laisse aucune crainte à mon ame alarmée,
Quoique par-tout sa garde accompagne ses pas,
Cependant, s'il se peut, ne l'abandonne pas.
Je voudrois avec toi le rejoindre moi-même;
Mais je crains les transports de sa douleur extrême:
Je me sens pénétrer de ses tendres regrets,
Et ne puis, sans mourir, voir ces tristes objets.

SCENE II.

IDAMANTE, *seul.*

Enfin, loin des témoins dont l'aspect m'importune,
Je puis en liberté plaindre mon infortune;
Et mon cœur, déchiré des plus cruels tourments,
Peut donc jouir en paix de ses derniers moments.
Ciel! quel est mon malheur! quelle rigueur extrême!
Quel sort pour ennemis m'offre tout ce que j'aime!
Je trouve, en même jour, conjurés contre moi,
Les implacables dieux, ma princesse, et mon roi.
Pardonnez, dieux puissants, si je vous fais attendre;
Je le retiendrai peu ce sang qu'on va répandre:
Mon cœur de son destin n'est que trop éclairci.
Est-ce pour mes forfaits que vous tonnez ainsi,
Dieux cruels? Que dis-tu, misérable victime?
Né d'un sang criminel, te manque-t-il un crime?
Qu'avoient fait plus que toi ces peuples malheureux,
Que le ciel a couverts des maux les plus affreux?
Va, termine aux autels une innocente vie,
Sans accuser les dieux de te l'avoir ravie;
Et songe, en te flattant de leur choix rigoureux,
Que le sang le plus pur est le plus digne d'eux.
Pourrois-tu regretter, objet de tant de haine,
Quelques jours échappés aux rigueurs d'Érixene?
A qui peut éprouver un sort comme le mien,
La mort est-elle un mal, la vie est-elle un bien?
Hélas! si je me plains, et si mon cœur murmure,
Mes plaintes ne sont point l'effet de la nature:
Je crains bien moins le coup qui m'ôtera le jour,
Que le coup qui me doit priver de mon amour.
Allons, c'est trop tarder... D'où vient que je frissonne?
Est-ce qu'en ce moment ma vertu m'abandonne?

Hélas ! il en est temps, courons où je le doi ;
Je n'attends que la mort, et l'on n'attend que moi.
Assez sur ses projets mon ame combattue
A cédé...

SCENE III.

ÉRIXENE, IDAMANTE, ISMENE.

IDAMANTE.

Quel objet vient s'offrir à ma vue !
Ah ! fuyons... mon devoir parleroit vainement,
Si je pouvois encore...

ÉRIXENE.

Arrêtez un moment.
Vous me voyez, seigneur, inquiete, éperdue ;
De mortelles frayeurs je me sens l'ame émue.
De mon devoir toujours prête à subir la loi,
Je courois aux autels, peut-être malgré moi :
J'allois voir immoler, dans ma juste colere,
Le sang d'Idoménée aux mânes de mon pere.
Qu'ai-je fait ! et de quoi se flattoit mon courroux !
On dit que les effets n'en tombent que sur vous.
De grace, éclaircissez mon trouble et mes alarmes :
D'un peuple qui gémit et les cris et les larmes,
Des pleurs qu'en ce moment je ne puis retenir,
Tout dans ce trouble affreux sert à m'entretenir.

IDAMANTE.

Il est vrai que le ciel, juste, quoique sévere,
Semble enfin respecter la tête de mon pere :
Sous le couteau mortel la mienne va tomber,
Et sous l'arrêt fatal je dois seul succomber,
Madame ; trop heureux si la mort que j'implore
Appaise le courroux de tout ce que j'adore !
Si je puis désarmer le ciel et vos beaux yeux,
Je vais, par un seul coup, contenter tous mes dieux.

ÉRIXENE.

Seigneur, il est donc vrai qu'une promesse affreuse
Vous livre aux dieux vengeurs? Qu'ai-je fait, malheureuse!
J'ai révélé l'oracle; et ma funeste erreur
A d'un arrêt barbare appuyé la fureur.
Mais pouvois-je des dieux pénétrer le mystere,
Et croire vos vertus l'objet de leur colere;
Me défier enfin qu'avec eux de concert
J'eusse pu me prêter à la main qui vous perd?
Non, seigneur, non, jamais votre fiere ennemie
N'auroit voulu poursuivre une si belle vie.
Moi, la poursuivre! hélas! les dieux me sont témoins
Que mon cœur malheureux ne haït jamais moins.

IDAMANTE.

Quel bonheur est le mien! près de perdre la vie,
Qu'il m'est doux de trouver Erixene attendrie!

ÉRIXENE.

Oui, malgré mon devoir, je ressens vos malheurs;
Et ne puis les causer sans y donner des pleurs:
Je ne puis sans frémir voir le coup qui s'apprête;
Je ne le verrai point tomber sur votre tête.
Je vais quitter des lieux si terribles pour moi;
Mais je n'y crains pour vous, ni les dieux, ni le roi:
Non, je ne puis penser qu'avec tant d'innocence
On ne puisse du ciel suspendre la vengeance.

IDAMANTE.

Ah! plutôt, s'il se peut, demeurez en ces lieux,
Où je vais appaiser la colere des dieux.
Madame, s'il est vrai qu'Érixene sensible
Ait laissé désarmer son courroux inflexible,
Au nom d'un tendre amour, conservez pour le roi
Cette même pitié que vous marquez pour moi.
Le coup cruel qui va trancher ma destinée
Tombera moins sur moi que sur Idoménée:
Il n'a que trop souffert d'un devoir rigoureux.

N'accablez plus, madame, un roi si malheureux...
Laissez-vous attendrir à ma juste priere;
J'ose enfin implorer vos bontés pour mon pere.

ÉRIXENE.

Ciel! qu'est-ce que j'entends? et que me dites-vous?
Je sens, à ce nom seul, rallumer mon courroux.
Lui! votre pere! ô ciel! après son vœu funeste,
Gardez de proposer des nœuds que je déteste.
Que jusque-là mon cœur portât l'égarement!
Qui? lui!... le meurtrier d'un pere, d'un amant!
Ma haine contre lui sera toujours la même:
Je l'abhorre... ou plutôt je sens que je vous aime...
Où s'égare mon cœur!... de ce que je me dois
Quel oubli! mes remords ont étouffé ma voix...
Quand je crois rejeter des nœuds illégitimes,
Mon cœur, au même instant, respire d'autres crimes.
Qu'ai-je dit? quel secret osai-je révéler?
Me reste-t-il encor la force de parler?
Ah! seigneur, puisqu'enfin je n'ai pu m'en défendre,
A d'éternels adieux vous devez vous attendre.

IDAMANTE.

Que dites-vous? ô ciel! ainsi donc votre cœur
Garde, même en aimant, sa premiere rigueur!
Calmez de ce transport l'injuste violence.
Votre amour est-il donc un reste de vengeance?
Faut-il en voir, hélas! tous mes maux redoubler?
Ne le déclarez-vous que pour m'en accabler?
Ah! cruelle, du moins au moment qu'il éclate,
Cessez de m'envier le bonheur qui me flatte.

ÉRIXENE.

Si ce foible bonheur vous flatte, il vous séduit:
Seigneur, de cet aveu ma mort sera le fruit.
Si je cede au transport où mon amour me livre,
A ma gloire du moins je ne sais point survivre.
Mon malheureux amour passe tous mes forfaits;
Je ne survivrai point à l'aveu que j'en fais.

Faut-il jusqu'à ce point que ma gloire s'oublie?
Ah! seigneur, cet aveu me coûtera la vie:
Que le destin épargne ou termine vos jours,
Oui, cet aveu des miens doit terminer le cours;
Et, quel que soit le sort que vous deviez attendre,
Je ne vous verrai plus, je n'en veux rien apprendre.
Adieu, seigneur, adieu. Qu'à jamais votre cœur
Garde le souvenir d'une si tendre ardeur:
Pour moi, dès ce moment, je vais fuir de la Crete.
Heureuse si ma mort prévenoit ma retraite!

IDAMANTE.

Eh quoi! vous me fuyez! Ah! du moins, dans ces lieux,
Laissez-moi la douceur d'expirer à vos yeux:
Ne les détournez point dans ce moment funeste;
Laissez-moi voir encor le seul bien qui me reste.
Demeurez... ou ma mort...

ÉRIXENE.

Ah! de grace, seigneur,
Par ce cruel discours n'accablez pas mon cœur.
Mon devoir, malgré moi, vous défend de me suivre;
Mais l'amour, malgré lui, vous ordonne de vivre.

SCENE IV.

IDAMANTE, *seul.*

Vous l'ordonnez en vain, je remplirai mon sort;
Et votre seul départ suffisoit pour ma mort.
Rien ne s'oppose plus au devoir qui m'entraine:
Jusque-là, dieux puissants! suspendez votre haine.
Mais, qu'est-ce que j'entends?... je tremble, je frémis.

SCENE V.

IDOMÉNÉE, IDAMANTE, SOPHRONYME, POLYCLETE, GARDES.

IDOMÉNÉE.

Vous m'arrêtez en vain, je veux revoir mon fils.
Portez ailleurs les soins d'une amitié cruelle;
Respectez les transports de ma douleur mortelle.
Enfin je le revois... Je ne vous quitte pas:
Les dieux auront en vain juré votre trépas;
Ils ordonnent en vain cet affreux sacrifice;
Ma main de leur fureur ne sera point complice.

IDAMANTE.

Ah! seigneur, c'en est trop; n'irritez plus les dieux;
N'attirez plus enfin la foudre dans ces lieux;
Venez sans murmurer sacrifier ma vie.
Vous ignorez les maux dont elle est poursuivie.
Ah! si je vous suis cher, d'une tendre amitié
Je n'implore, seigneur, qu'un reste de pitié.
Terminez les malheurs d'un fils qui vous en presse;
Accomplissez enfin une auguste promesse.
De vos retardements voyez quel est le fruit:
D'ailleurs, de votre vœu tout le peuple est instruit.
Chaque instant de ma vie est au ciel un outrage;
Acquittez-en ce vœu, puisqu'elle en fut le gage.

IDOMÉNÉE.

Inexorables dieux, par combien de détours
Avez-vous de mes soins su traverser le cours!
Que de votre courroux la fatale puissance
A bien su se jouer de ma vaine prudence!
Barbares, quand je meurs, qu'exigez-vous de moi?
N'étoit-ce pas assez pour victime qu'un roi?
Par un sang que versoit un repentir sincere
Je courois aux autels prêt à vous satisfaire.

Hélas! quand j'ai cru voir la fin de mes malheurs,
Vous avez craint de voir la fin de vos fureurs.
Il eût fallu vous rendre au sang de la victime.
Gardez donc vos fureurs, et je reprends mon crime;
Je désavoue enfin d'inutiles remords.

IDAMANTE.

Désavouez plutôt ces horribles transports;
Voyez-en jusqu'ici l'audace infructueuse,
Et revenez aux soins d'une ame vertueuse.
De ces dieux, dont en vain vous bravez le courroux,
Examinez, seigneur, sur qui tombent les coups.
Faut-il, pour attendrir votre ame impitoyable,
Ramener sous vos yeux ce spectacle effroyable?
Tout périt; ce n'est plus qu'aux seuls gémissements
Qu'on peut ici des morts distinguer les vivants:
Dans la nuit du tombeau vos sujets vont descendre;
Un seul soupir encor semble les en défendre,
Seigneur; et ces sujets, prêts à s'immoler tous,
Offrent aux dieux vengeurs ce seul soupir pour vous.
D'un peuple pour son roi si tendre, si fidele,
Du sang de votre fils récompensez le zele.
Ces peuples, que le ciel soumit à votre loi,
Ne sont-ils pas, seigneur, vos enfants avant moi?
Terminez par ma mort l'excès de leur misere;
Dans ces tristes moments, soyez plus roi que pere:
Songez que le devoir de votre auguste rang
Ne permet pas toujours les tendresses du sang;
Versez enfin le mien, puisqu'il faut le répandre:
Par d'éternels forfaits voulez-vous le défendre?

IDOMÉNÉE.

Dût le ciel irrité nous rouvrir les enfers,
Dût la foudre à mes yeux embraser l'univers,
Dût tout ce qui respire, étouffé dans la flamme,
Servir de monument aux transports de mon ame,
Dussé-je enfin, de tout destructeur furieux,
Voir ma rage égaler l'injustice des dieux,

Je n'immolerai point une tête innocente.

IDAMANTE.

Ah! c'est donc trop long-temps épargner Idamante.
Après ce que je sais, après ce que je voi,
Qui fut jamais, seigneur, plus criminel que moi?
Chaque moment qui suit votre vœu redoutable
Rejette mille horreurs sur ma tête coupable:
Complice du refus que l'on en fait aux dieux,
Tout mon sang désormais me devient odieux.
Disputez-vous au ciel le droit de le reprendre?
M'enviez-vous, seigneur, l'honneur de vous le rendre?
Ah! d'un vœu, qui vous rend aux vœux de votre fils
Trop heureux que ce sang puisse faire le prix!
Sans ce vœu, triste objet de ma douleur profonde,
Je ne vous revoyois que le jouet de l'onde.
Le ciel, plus doux enfin, vous rend à mes souhaits:
Puis-je assez lui payer le plus grand des bienfaits?
Venez-en aux autels consacrer les prémices:
Signalons de grands cœurs par de grands sacrifices;
Et montrez-vous aux dieux plus grand que leur courroux,
Par un présent, seigneur, digne d'eux et de vous.

IDOMÉNÉE.

Pour ne t'immoler pas quand je me sacrifie,
Oses-tu me prier d'attenter à ta vie?
Fils ingrat, fils cruel, à périr obstiné,
Viens toi-même immoler ton pere infortuné:
N'attends pas que, touché d'une indigne priere,
J'arme contre tes jours une main meurtriere;
Je saurai, malgré toi, t'en sauver désormais;
Et de ces tristes lieux je vais fuir pour jamais.

IDAMANTE.

Que dites-vous, seigneur? et quel dessein barbare...

IDOMÉNÉE.

N'accusez que vous seul du coup qui nous sépare.

Mes peuples, par vous-même instruits de votre sort,
Ne laissent à mon choix que la fuite ou la mort.

IDAMANTE.

Si l'intérêt d'un fils peut vous toucher encore,
Accordez à mes pleurs la grace que j'implore.

IDOMÉNÉE.

Vous tentez sur mon cœur des efforts superflus:
Adieu, mon fils... mes yeux ne vous reverront plus.

IDAMANTE, *à genoux.*

Ah! seigneur, permettez qu'à vos desirs contraire
J'ose encore opposer les efforts...

IDOMÉNÉE.

Téméraire,
Arrêtez, ou craignez que mon juste courroux...

IDAMANTE.

Puisque par ma douleur je ne puis rien sur vous,
Soyez donc le témoin du transport qui m'anime.
(*il se tue.*)
Dieux, recevez mon sang; voilà votre victime...

IDOMÉNÉE.

Inhumain!... juste ciel!... Ah! pere malheureux,
Qu'ai-je vu?

IDAMANTE.

C'est le sang d'un prince généreux:
Le ciel pour s'appaiser n'en demandoit point d'autre.

IDOMÉNÉE.

Qu'avez-vous fait, mon fils?

IDAMANTE.

Mon devoir et le vôtre.
Telle en étoit, seigneur, l'irrévocable loi;
Il falloit le remplir, ou par vous, ou par moi.
Les dieux vouloient mon sang; ma main obéissante
N'a pas dû plus long-temps épargner Idamante.
De son sang répandu voyez quel est le fruit;
Le ciel est appaisé, l'astre du jour vous luit:

Trop heureux de pouvoir, dans mon malheur extrême,
Goûter, avant ma mort, les fruits de ma mort même!

IDOMÉNÉE.

Hélas! du coup affreux qui termine ton sort,
N'attends point d'autre fruit que celui de ma mort.
Dieux cruels! falloit-il qu'une injuste vengeance,
Pour me punir d'un crime, opprimât l'innocence?

FIN D'IDOMÉNÉE.

ATRÉE ET THYESTE,

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la premiere fois, le 14 mars 1707.

PRÉFACE.

Quoique je ne connoisse que trop combien il est inutile de répondre au public, cette tendresse si naturelle aux hommes pour leurs ouvrages l'a emporté sur mes réflexions. Toute la prudence humaine est un frein léger pour un auteur qui se croit lésé. Ce n'est pas que je ne sache qu'il n'y a plus de salut à faire dans quelque préface que ce soit. Le public semble être devenu d'airain pour nous : inaccessible désormais à tous ces petits traités de paix que nous faisions autrefois avec lui dans nos préfaces, il nous fait de sa critique une espece de religion incontestable, et veut nous forcer de reconnoître en lui une infaillibilité, dont nous ne conviendrons que quand il nous louera : cela n'empêche pas qu'avec les meilleures raisons du monde nous n'ayons souvent tort. Plus nous voulons nous justifier, plus on nous croit entêtés : si nous sommes humbles, on nous trouve rampants; si nous sommes modestes, hypocrites; si nous répondons avec fermeté, nous manquons de respect. Un auteur est précisément comme un esclave qui dépend d'un maître capricieux, qui le maltraite souvent sans sujet, et qui veut pourtant le maltraiter sans réplique. Que le lecteur ne me sache point mauvais gré si je me trouve aujourd'hui entre ses mains ; ce n'est assurément point ma faute. Je proteste, avec toute la bonne foi qu'on peut exiger de moi en pareille occasion, que j'avois renoncé pour jamais à la tentation de me faire mettre

sous la presse. Il y a près de trois ans que je refusois constamment mon Atrée; et je ne l'aurois effectivement jamais donné si on ne me l'eût fait voir imprimé en Hollande avec tant de fautes, que les entrailles de pere s'émurent: je ne pus sans pitié le voir ainsi mutilé. Les fautes d'un imprimeur avec celles d'un auteur, c'en est trop de moitié. C'est ce qui me détermina en même temps à donner Électre, pour qui je craignois un sort semblable; et avec une préface, qui pis est. Pour Idoménée, ce fut une témérité de jeune homme qui ne connoît point le risque de l'impression. Mais ce n'est pas cela dont il s'agit; c'est d'Atrée. Il n'y a presque personne qui ne se soit soulevé contre ce sujet. Je n'ai rien à répondre, si ce n'est que je n'en suis pas l'inventeur. Je vois bien que j'ai eu tort de concevoir trop fortement la tragédie comme une action funeste qui devoit être présentée aux yeux des spectateurs sous des images intéressantes, qui doit les conduire à la pitié par la terreur, mais avec des mouvements et des traits qui ne blessent ni leur délicatesse ni les bienséances. Il ne reste plus qu'à savoir si je les ai observées, ces bienséances si nécessaires: j'ai cru pouvoir m'en flatter. Je n'ai rien oublié pour adoucir mon sujet et pour l'accommoder à nos mœurs: pour ne point offrir Atrée sous une figure désagréable, je fais enlever Aerope aux autels mêmes, et je mets ce prince (s'il m'est permis d'en faire ici la comparaison) justement dans le cas de la Coupe enchantée de La Fontaine:

L'étoit-il? ne l'étoit-il point?

J'ai altéré par-tout la fable pour rendre sa vengeance moins affreuse; et il s'en faut bien que mon Atrée soit aussi cruel que celui de Séneque. Il m'a suffi de faire craindre pour Thyeste toutes les horreurs de la coupe que son frere lui prépare, et il n'y porte pas seulement les levres. J'avouerai cependant que cette scene me parut terrible à moi-même; elle me fit frémir, mais ne m'en sembla pas moins digne de la tragédie. Je ne vois pas qu'on doive plutôt l'en exclure que celle où Cléopâtre, dans Rodogune, après avoir fait égorger un de ses fils, veut empoisonner l'autre aux yeux des spectateurs. De quelque indignation qu'on se soit armé contre la cruauté d'Atrée, je ne crois pas qu'on puisse mettre sur la scene tragique un tableau plus parfait que celui de la situation où se trouve le malheureux Thyeste, livré sans secours à la fureur du plus barbare de tous les hommes. Quoiqu'on se fût laissé attendrir aux larmes et aux regrets de ce prince infortuné, on ne s'en éleva pas moins contre moi; on eut la bonté de me laisser tout l'honneur de l'invention; on me chargea de toutes les iniquités d'Atrée; et l'on me regarde encore dans quelques endroits comme un homme noir avec qui il ne fait pas sûr de vivre: comme si tout ce que l'esprit imagine devoit avoir sa source dans le cœur! Belle leçon pour les auteurs, qui ne peut trop leur apprendre avec quelle circonspection il faut comparoître devant le public! une jolie femme obligée de se trouver parmi des prudes ne doit pas s'observer avec plus de soin. Enfin je n'aurois jamais cru que, dans un pays où il y a

tant de maris maltraités, Atrée eût eu si peu de partisans. Pour ce qui regarde la double réconciliation qu'on me reproche, je déclare par avance que je ne me rendrai jamais sur cet article. Atrée éleve Plisthene pour faire périr un jour Thyeste par les mains de son propre fils; surprend un serment à ce jeune prince, qui désobéit cependant à la vue de Thyeste. Atrée n'a donc plus de ressource que dans la dissimulation: il feint une pitié qu'il ne peut sentir. Il se sert ensuite des moyens les plus violents pour obliger Plisthene à exécuter son serment; ce qu'il refuse de faire. Atrée, qui veut se venger de Thyeste d'une maniere digne de lui, ne peut donc avoir recours qu'à une seconde réconciliation. J'ose dire que tout ce qu'un fourbe peut employer d'adresse est mis en œuvre par ce prince cruel. Il est impossible que Thyeste lui-même, fût-il aussi fourbe que son frere, ne donne dans le piege qui lui est tendu. On n'a qu'à lire la piece sans prévention, l'on verra que je n'ai point tort; et si cela est, plus Atrée est fourbe, et mieux j'ai rempli son caractere; puisque la trahison et la dissimulation sont presque toujours inséparables de la cruauté.

Cette préface ne concerne que la premiere édition de mes œuvres, et j'ai cru devoir la laisser telle qu'elle est entre les mains de tout le monde: mais comme le public, à l'égard d'Atrée, ne s'est point piqué dans ses jugements de cette prétendue infaillibilité que j'ai osé lui reprocher, il est bien juste, puisqu'il a changé de sentiment, que je change de style, et que je fasse succéder la reconnoissance aux

plaintes : bien entendu que je ne les lui épargnerai pas, s'il s'avise jamais de ne prendre plus à quelques unes de mes pieces le même plaisir qu'il y a pris autrefois.

ACTEURS.

ATRÉE, roi d'Argos.

THYESTE, roi de Mycenes, frere d'Atrée.

PLISTHENE, fils d'Aerope et de Thyeste, cru fils d'Atrée.

THÉODAMIE, fille de Thyeste.

EURYSTHENE, confident d'Atrée.

ALCIMÉDON, officier de la flotte.

THESSANDRE, confident de Plisthene.

LÉONIDE, confidente de Théodamie.

SUITE D'ATRÉE.

GARDES.

La scene est à Chalcys, capitale de l'isle d'Eubée, dans le palais d'Atrée.

ATRÉE ET THYESTE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

ATRÉE, EURYSTHENE, ALCIMÉDON, GARDES.

ATRÉE.

Avec l'éclat du jour je vois enfin renaître
L'espoir et la douceur de me venger d'un traître.
Les vents, qu'un dieu contraire enchaînoit loin de nous,
Semblent avec les flots exciter mon courroux;
Le calme, si long-temps fatal à ma vengeance,
Avec mes ennemis n'est plus d'intelligence;
Le soldat ne craint plus qu'un indigne repos
Avilisse l'honneur de ses derniers travaux.
Allez, Alcimédon; que la flotte d'Atrée
Se prépare à voguer loin de l'isle d'Eubée:
Puisque les dieux jaloux ne l'y retiennent plus,
Portez à tous ses chefs mes ordres absolus;
Que tout soit prêt.

SCENE II.

ATRÉE, EURYSTHENE, GARDES.

ATRÉE, *à ses gardes.*

Et vous, que l'on cherche Plisthene;
Je l'attends en ces lieux. Toi, demeure, Eurysthene.

SCENE III.

ATRÉE, EURYSTHENE.

ATRÉE.

Enfin ce jour heureux, ce jour tant souhaité
Ranime dans mon cœur l'espoir et la fierté.
Athenes, trop long-temps l'asyle de Thyeste,
Éprouvera bientôt le sort le plus funeste,
Mon fils, prêt à servir un si juste transport,
Va porter dans ses murs et la flamme et la mort.

EURYSTHENE.

Ainsi, loin d'épargner l'infortuné Thyeste,
Vous détruisez encor l'asyle qui lui reste.
Ah! seigneur, si le sang qui vous unit tous deux
N'est plus qu'un titre vain pour ce roi malheureux,
Songez que rien ne peut mieux remplir votre envie
Que le barbare soin de prolonger sa vie:
Accablé des malheurs qu'il éprouve aujourd'hui,
Le laisser vivre encor, c'est se venger de lui.

ATRÉE.

Que je l'épargne, moi! lassé de le poursuivre,
Pour me venger de lui, que je le laisse vivre!
Ah! quels que soient les maux que Thyeste ait souf-
ferts,
Il n'aura contre moi d'asyle qu'aux enfers:
Mon implacable cœur l'y poursuivroit encore,

S'il pouvoit s'y venger d'un traître que j'abhorre:
Après l'indigne affront que m'a fait son amour
Je serai sans honneur tant qu'il verra le jour.
Un ennemi qui peut pardonner une offense,
Ou manque de courage, ou manque de puissance.
Rien ne peut arrêter mes transports furieux:
Je voudrois me venger, fût-ce même des dieux.
Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance;
Je le sens au plaisir que me fait la vengeance:
Enfin mon cœur se plaît dans cette inimitié;
Et s'il a des vertus, ce n'est pas la pitié.
Ne m'oppose donc plus un sang que je déteste;
Ma raison m'abandonne au seul nom de Thyeste:
Instruit par ses fureurs à ne rien ménager,
Dans les flots de son sang je voudrois le plonger.
Qu'il n'accuse que lui du malheur qui l'accable.
Le sang qui nous unit me rend-il seul coupable?
D'un criminel amour le perfide enivré
A-t-il eu quelque égard pour un nœud si sacré?
Mon cœur, qui sans pitié lui déclare la guerre,
Ne cherche à le punir qu'au défaut du tonnerre.

EURYSTHENE.

Depuis vingt ans entiers ce courroux affoibli
Sembloit pourtant laisser Thyeste dans l'oubli.

ATRÉE.

Dis plutôt qu'à punir mon ame ingénieuse
Méditoit dès ce temps une vengeance affreuse:
Je n'épargnois l'ingrat que pour mieux l'accabler:
C'est un projet enfin à te faire trembler.
Instruit des noirs transports où mon ame est livrée,
Lis mieux dans le secret et dans le cœur d'Atrée.
Je ne veux découvrir l'un et l'autre qu'à toi;
Et je te les cachois, sans soupçonner ta foi.
Écoute. Il te souvient de ce triste hyménée
Qui d'Aerope à mon sort unit la destinée:
Cet hymen me mettoit au comble de mes vœux;

Mais à peine aux autels j'en eus formé les nœuds,
Qu'à ces mêmes autels, et par la main d'un frere,
Je me vis enlever une épouse si chere.
Tes yeux furent témoins des transports de mon cœur:
A peine mon amour égaloit ma fureur;
Jamais amant trahi ne l'a plus signalée.
Mycenes, tu le sais, sans pitié désolée,
Par le fer et le feu vit déchirer son sein;
Mon amour outragé me rendit inhumain.
Enfin par ma valeur Aërope recouvrée
Après un an revint entre les mains d'Atrée.
Quoique déja l'hymen, ou plutôt le dépit,
Eussent depuis ce temps mis une autre en mon lit,
Malgré tous les appas d'une épouse nouvelle,
Aërope à mes regards n'en parut que plus belle.
Mais en vain mon amour brûloit de nouveaux feux,
Elle avoit à Thyeste engagé tous ses vœux;
Et liée à l'ingrat d'une secrete chaîne,
Aërope, le dirai-je? en eut pour fruit Plisthene.

EURYSTHENE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends? quoi! Plisthene, seigneur,
Reconnu dans Argos pour votre successeur,
Pour votre fils enfin?

ATRÉE.

C'est lui-même, Eurysthene;
C'est ce même guerrier, c'est ce même Plisthene,
Que ma cour aujourd'hui croit encor sous ce nom
Frere de Menelas, frere d'Agamemnon.
Tu sais, pour me venger de sa perfide mere,
A quel excès fatal me porta ma colere.
Heureux si le poison qui servit ma fureur
De mon indigne amour eût étouffé l'ardeur!
Celui de l'infidele éclatoit pour Thyeste
Au milieu des horreurs du sort le plus funeste.
Je ne puis, sans frémir, y penser aujourd'hui;

Aerope, en expirant, brûloit encor pour lui.
Voilà ce qu'en un mot surprit ma vigilance
A ceux qui de l'ingrate avoient la confidence.
(il lui montre en ce moment une lettre d'Aerope.)

LETTRE D'AEROPE.

« D'Atrée en ce moment j'éprouve le courroux,
« Cher Thyeste, et je meurs sans regretter la vie :
« Puisque je ne l'aimois que pour vivre avec vous,
« Je ne murmure point qu'elle me soit ravie.
« Plisthene fut le fruit de nos tristes amours :
« S'il passe jusqu'à vous, prenez soin de ses jours ;
« Qu'il fasse quelquefois ressouvenir son pere
« Du malheureux amour qu'avoit pour lui sa mere ».
Juge de quel succes ses soins furent suivis ;
Je retins à la fois son billet et son fils.
Je voulus etouffer ce monstre en sa naissance :
Mais mon cœur plus prudent l'adopta par vengeance ;
Et, méditant dès-lors le plus affreux projet,
Je le fis au palais apporter en secret.
Un fils venoit de naître à la nouvelle reine ;
Pour remplir mes projets, je le nommai Plisthene,
Et mis le fils d'Aerope au berceau de ce fils,
Dont depuis m'ont prive les destins ennemis.
C'est sous un nom si cher qu'Argos l'a vu paroître :
Je fis périr tous ceux qui pouvoient le connoître ;
Et, laissant ce secret entre les dieux et moi,
Je ne l'ai jusqu'ici confié qu'à ta foi.
Après ce que tu sais, sans que je te l'apprenne
Tu vois à quel dessein j'ai conserve Plisthene ;
Et, puisque la pitie n'a point sauvé ses jours,
A quel usage enfin j'en destine le cours.

EURYSTHENE.

Quoi ! seigneur, sans frémir du transport qui vous guide,
Vous pourriez réserver Plisthene au parricide !

ATRÉE.

Oui, je veux que ce fruit d'un amour odieux
Signale quelque jour ma fureur en ces lieux;
Sous le nom de mon fils, utile à ma colere,
Qu'il porte le poignard dans le sein de son pere;
Que Thyeste, en mourant, de son malheur instruit,
De ses lâches amours reconnoisse le fruit.
Oui, je veux que, baigné dans le sang de ce traître,
Plisthene verse un jour le sang qui l'a fait naître;
Et que le sien après, par mes mains répandu,
Dans sa source à l'instant se trouve confondu.
Contre Thyeste enfin tout paroit légitime;
Je n'arme contre lui que le fruit de son crime:
Son forfait mit au jour ce prince malheureux;
Il faut par un forfait les en priver tous deux.
Thyeste est sans soupçons; et son ame abusée
Ne me croit occupé que de l'isle d'Eubée:
Je ne suis en effet descendu dans ces lieux,
Que pour mieux dérober mon secret à ses yeux.
Athenes, disposée à servir ma vengeance,
Avec moi dès long-temps agit d'intelligence;
Et son roi, craignant tout de ma juste fureur,
De son nom seulement cherche à couvrir l'honneur.
Du jour que mes vaisseaux menaceront Athenes,
De ce jour tu verras Thyeste dans mes chaînes.
Ma flotte me répond de ce qu'on m'a promis,
Je répondrai bientôt et du pere et du fils.

EURYSTHENE.

Eh bien! sur votre frere épuisez votre haine;
Mais du moins épargnez les vertus de Plisthene.

ATRÉE.

Plisthene, né d'un sang au crime accoutumé,
Ne démentira point le sang qui l'a formé;
Et, comme il a déja tous les traits de sa mere,
Il auroit quelque jour les vices de son pere.
Quel peut être le fruit d'un couple incestueux?

Moi-même j'avois cru Thyeste vertueux;
Il m'a trompé; son fils me tromperoit de même.
D'ailleurs, il lui faudroit laisser mon diadême;
Le titre de mon fils l'assure de ce rang:
En faudra-t-il pour lui priver mon propre sang;
Que dis-je? pour venger l'affront le plus funeste,
En dépouiller mes fils pour le fils de Thyeste?
C'est ma seule fureur qui prolonge ses jours;
Il est temps désormais qu'elle en tranche le cours.
Je veux, par les forfaits où ma haine me livre,
Me payer des moments que je l'ai laissé vivre.
Que l'on approuve ou non un dessein si fatal,
Il m'est doux de verser tout le sang d'un rival.

SCENE IV.

ATRÉE, PLISTHENE, EURYSTHENE, THESSANDRE, GARDES.

ATRÉE, *bas, à Eurysthene.*
Mais Plisthene paroît. Songe que ma vengeance
Renferme des secrets consacrés au silence.
(*à Plisthene.*)
Prince, cet heureux jour, mais si lent à mon gré,
Presse enfin un départ trop long-temps différé.
Tout semble en ce moment proscrire un infidele;
La mer mugit au loin, et le vent vous appelle:
Le soldat, dont ce bruit a réveillé l'ardeur,
Au seul nom de son chef, se croit déja vainqueur.
Il n'en attend pas moins de sa valeur suprême
Que ce qu'en vit Élis, Rhodes, cette isle même;
Et moi, que ce héros ne sert point à demi,
J'en attends encor plus que n'en craint l'ennemi.
Je connois de ce chef la valeur et le zele;
Je sais que je n'ai point de sujet plus fidele.
Aujourd'hui cependant souffrez, sans murmurer,

Que votre pere encor cherche à s'en assurer.
L'affront est grand, l'ardeur de s'en venger extrême;
Jurez-moi donc, mon fils, par les dieux, par moi-
même,
Si le destin pour nous se déclare jamais,
Que vous me vengerez au gré de mes souhaits.
Oui, je puis m'en flatter, je connois trop Plisthene;
Plus ardent que moi-même, il servira ma haine:
A peine mon courroux égale son grand cœur:
Il vengera son pere.

PLISTHENE.

En doutez-vous, seigneur?
Eh! depuis quand ma foi vous est-elle suspecte?
Avez-vous des desseins que mon cœur ne respecte?
Ah! si vous en doutiez, de mon sang le plus pur...

ATRÉE.

Mon fils, sans en douter, je veux en être sûr.
Jurez-moi qu'à mes lois votre main asservie
Vengera mes affronts au gré de mon envie.

PLISTHENE.

Seigneur, je n'ai point cru que, pour servir mon roi,
Il fallût exciter ni ma main, ni ma foi.
Faut-il par des serments que mon cœur vous rassure?
Le soupçonner, seigneur, c'est lui faire une injure.
Vous me verrez toujours contre vos ennemis
Remplir tous les devoirs de sujet et de fils.
Oui, j'atteste des dieux la majesté sacrée
Que je serai soumis aux volontés d'Atrée;
Que par moi seul enfin son courroux assouvi
Fera voir à quel point je lui suis asservi.

ATRÉE.

Ainsi, prêt à punir l'ennemi qui m'offense,
Je puis tout espérer de votre obéissance;
Et le lâche, à mes yeux par vos mains égorgé,
Ne triomphera plus de m'avoir outragé.
Allez; que votre bras, à l'Attique funeste,

S'apprête à m'immoler le perfide Thyeste.

PLISTHENE.

Moi! seigneur?

ATRÉE.

Oui, mon fils. D'où naît ce changement?
Quel repentir succede à votre empressement?
Quelle étoit donc l'ardeur que vous faisiez paroître?
Tremblez-vous, lorsqu'il faut me délivrer d'un traître?

PLISTHENE.

Non; mais daignez m'armer pour un emploi plus beau:
Je serai son vainqueur, et non pas son bourreau.
Songez-vous bien quel nœud vous unit l'un et l'autre?
En répandant son sang, je répandrois le vôtre.
Ah! seigneur, est-ce ainsi que l'on surprend ma foi?

ATRÉE.

Les dieux m'en sont garants; c'en est assez pour moi.

PLISTHENE.

Juste ciel!

ATRÉE.

J'entrevois dans votre ame interdite
De secrets sentiments dont la mienne s'irrite.
Etouffez des regrets désormais superflus:
Partez, obéissez, et ne répliquez plus.
Des bords athéniens j'attends quelque nouvelle.
Vous, cependant, volez où l'honneur vous appelle.
Que ma flotte avec vous se dispose à partir;
Et quand tout sera prêt, venez m'en avertir:
Je veux de ce départ être témoin moi-même.

SCENE V.

PLISTHENE, THESSANDRE.

PLISTHENE.

Qu'ai-je fait, malheureux? quelle imprudence extrême!
Je ne sais quel effroi s'empare de mon cœur;
Mais tout mon sang se glace, et je frémis d'horreur.
Dieux, que dans mes serments malgré moi j'intéresse,
Perdez le souvenir d'une indigne promesse;
Ou recevez ici le serment que je fais,
En dussé-je périr, de n'obéir jamais.
Mais pourquoi m'alarmer d'un serment si funeste?
Que peut craindre un grand cœur, quand sa vertu lui reste?
Athenes me répond d'un trépas glorieux,
Et j'y cours m'affranchir d'un serment odieux.
Survivre aux maux cruels dont le destin m'accable,
Ce seroit, plus que lui, m'en rendre un jour coupable.
Haï, persécuté, chargé d'un crime affreux,
Dévoré sans espoir d'un amour malheureux,
Malgré tant de mépris, que je chéris encore,
La mort est désormais le seul dieu que j'implore;
Trop heureux de pouvoir arracher en un jour
Ma gloire à mes serments, mon cœur à son amour!

THESSANDRE.

Que dites-vous, seigneur? quoi! pour une inconnue...

PLISTHENE.

Peux-tu me condamner, Thessandre? tu l'as vue:
Non, jamais plus de grace et plus de majesté
N'ont distingué les traits de la divinité.
Sa beauté, tout enfin, jusqu'à son malheur même,
N'offre en elle qu'un front digne du diadême:

De superbes débris, une noble fierté,
Tout en elle du sang marque la dignité.
Je te dirai bien plus: cette même inconnue
Voit mon ame à regret dans ses fers retenue;
Et qui peut dédaigner mon amour et mon rang
Ne peut être formé que d'un illustre sang.
Quoi qu'il en soit, mon cœur, charmé de ce qu'il
aime,
N'examine plus rien dans son amour extrême.
Quel cœur n'eût-elle pas attendri, justes dieux!
Dans l'état où le sort vint l'offrir à mes yeux,
Déplorable jouet des vents et de l'orage,
Qui, même en l'y poussant, l'envioient au rivage;
Roulant parmi les flots, les morts, et les débris,
Des horreurs du trépas les traits déja flétris,
Mourante entre les bras de son malheureux pere,
Tout prêt lui-même à suivre une fille si chere!...
J'entends du bruit. On vient: peut-être c'est le roi...

SCENE VI.

THÉODAMIE, LÉONIDE, PLISTHENE, THESSANDRE.

PLISTHENE, *à Thessandre.*

Mais non; c'est l'étrangere. Ah! qu'est-ce que je voi,
Thessandre? un soin pressant semble occuper son
ame. (*à Théodamie.*)
Où portez-vous vos pas? me cherchez-vous, madame?
Du trouble où je vous vois ne puis-je être éclairci?

THÉODAMIE.

C'est vous-même, seigneur, que je cherchois ici.
D'Athenes dès long-temps embrassant la conquête,
On dit qu'à s'éloigner votre flotte s'apprête;
Que, chaque instant d'Atrée excitant le courroux,
Pour sortir de Chalcys, elle n'attend que vous.

Si ce n'est pas vous faire une injuste priere,
Je viens vous demander un vaisseau pour mon pere.
Le sien, vous le savez, périt presque à vos yeux,
Et nous n'avons d'appui que de vous en ces lieux.
Vous sauvâtes des flots et le pere et la fille,
Achevez de sauver une triste famille.

PLISTHENE.

Voyez ce que je puis, voyez ce que je dois.
D'Atrée en ce climat tout respecte les lois:
Il n'est que trop jaloux de son pouvoir suprême;
Je ne puis rien ici, si ce n'est par lui-même.
Il reverra bientôt ses vaisseaux avec soin,
Et du départ lui-même il doit être témoin:
Voyez-le. Il vous souvient comme il vous a reçue,
Le jour que ce palais vous offrit à sa vue;
Il plaignit vos malheurs, vous offrit son appui:
Son cœur ne sera pas moins sensible aujourd'hui;
Vous n'en éprouverez qu'une bonté facile.
Mais qui peut vous forcer à quitter cet asyle?
Quel déplaisir secret vous chasse de ces lieux?
Mon amour vous rend-il ce séjour odieux?
Ces bords sont-ils pour vous une terre étrangere?
N'y reverra-t-on plus ni vous, ni votre pere?
Quel est son nom, le vôtre? où portez-vous vos pas?
Ne connoîtrai-je enfin de vous que vos appas?

THÉODAMIE.

Seigneur, trop de bonté pour nous vous intéresse.
Mon nom est peu connu, ma patrie est la Grece;
Et j'ignore en quel lieu, sortant de ces climats,
Mon pere infortuné doit adresser ses pas.

PLISTHENE.

Je ne vous presse point d'éclaircir ce mystere;
Je souscris au secret que vous voulez m'en faire.
Abandonnez ces lieux, ôtez-moi pour jamais
Le dangereux espoir de revoir vos attraits.
Fuyez un malheureux; punissez-le, madame,

D'oser brûler pour vous de la plus vive flamme:
Et moi, prêt d'adorer jusqu'à votre rigueur,
J'attendrai que la mort vous chasse de mon cœur:
C'est, dans mon sort cruel, mon unique espérance.
Mon amour, cependant, n'a rien qui vous offense;
Le ciel m'en est témoin: et jamais vos beaux yeux
N'ont peut-être allumé de moins coupables feux.
Ce cœur, à qui le vôtre est toujours si sévere,
N'offrit jamais aux dieux d'hommage plus sincere.
Inutiles respects! reproches superflus!
Tout va nous séparer; je ne vous verrai plus.
Adieu, madame, adieu: prompt à vous satisfaire,
Je reviendrai pour vous m'employer près d'un pere:
Quel qu'en soit le succès, je vous réponds du moins,
Malgré votre rigueur, de mes plus tendres soins.

SCENE VII.

THÉODAMIE, LÉONIDE.

THÉODAMIE.

Où sommes-nous, hélas! ma chere Léonide?
Quel astre injurieux en ces climats nous guide?
O vous, qui nous jetez sur ces bords odieux,
Cachez-nous au tyran qui regne dans ces lieux,
Dieux puissants! sauvez-nous d'une main ennemie!
Quel séjour pour Thyeste et pour Théodamie!
Du sort qui nous poursuit vois quelle est la rigueur.
Atrée, après vingt ans, rallumant sa fureur,
Sous d'autres intérêts déguisant ce mystere,
Arme pour désoler l'asyle de son frere.
L'infortuné Thyeste, instruit de ce danger,
A son tour, en secret, arme pour se venger,
Flatté du vain espoir de rentrer dans Mycenes,
Tandis que l'ennemi vogueroit vers Athenes,
Ou pendant que Chalcys, par de puissants efforts,

Retiendroit le tyran sur ces funestes bords.
Inutiles projets! inutile espérance!
L'Euripe a tout détruit; plus d'espoir de vengeance:
Et c'est ce même amant, ce prince généreux,
Sans qui nous périssions sur ce rivage affreux,
Ce prince, à qui je dois le salut de mon pere,
Qui, la foudre à la main, va combler sa misere.
Athenes va tomber, si, pour comble de maux,
Thyeste dans ces murs n'accable ce héros.
Trop heureux cependant, si de l'isle d'Eubée
Il pouvoit s'éloigner sans le secours d'Atrée!
Sauvez-l'en, s'il se peut, grands dieux! votre courroux
Poursuit-il des mortels si semblables à vous?
Ciel, puisqu'il faut punir, venge-toi sur son frere:
Atrée est un objet digne de ta colere.
Je tremble à chaque pas que je fais en ces lieux:
Hélas! Thyeste en vain s'y cache à tous les yeux;
Quoique absent dès long-temps, on peut le reconnoître:
Heureux que sa langueur l'empêche d'y paroître!

LÉONIDE.

Espérez du destin un traitement plus doux;
Que craindre d'un tyran, quand son fils est pour vous?
Attendez tout d'un cœur et généreux et tendre:
La main qui nous sauva peut encor vous défendre.
Tout n'est pas contre vous dans ce fatal séjour,
Puisque déja vos yeux y donnent de l'amour.

THÉODAMIE.

Ne comptes-tu pour rien un amour si funeste?
Le fils d'Atrée aimer la fille de Thyeste!
Hélas! si cet amour est un crime pour lui,
Comment nommer le feu dont je brûle aujourd'hui?
Car enfin ne crois pas que j'y sois moins livrée;
La fille de Thyeste aime le fils d'Atrée.

Contre tant de vertus mon cœur mal affermi
Craint plus en lui l'amant qu'il ne craint l'ennemi.
Mais mon pere m'attend; allons lui faire entendre,
Pour un départ si prompt, le parti qu'il faut prendre :
Heureuse cependant si ce funeste jour
Ne voit d'autres malheurs que ceux de notre amour !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

THYESTE, THÉODAMIE, LEONIDE.

THYESTE.

Ce n'est plus pour tenter une grace incertaine;
Mais, avant son départ, je voudrois voir Plisthene:
Léonide, sachez s'il n'est point de retour.

SCENE II.

THYESTE, THÉODAMIE.

THYESTE.

Ma fille, il faut songer à fuir de ce séjour;
Tout menace à la fois l'asyle de Thyeste:
Défendons, s'il se peut, le seul bien qui nous reste.
D'un pere infortuné que prétendent vos pleurs?
Voulez-vous, dans ces lieux, voir combler mes malheurs?
Pourquoi, sur mes desirs cherchant à me contraindre,
Ne point voir le tyran? qu'en avez-vous à craindre?
Sans lui, sans son secours, quel sera mon espoir?
Vous voyez que Plisthene est ici sans pouvoir,
Qu'il va bientôt voguer vers le port de Pyrée; -
Voulez-vous qu'à ma fuite il en ferme l'entrée?
La voile se déploie, et flotte au gré des vents;
Laissez-moi profiter de ces heureux instants.

Voyez, puisqu'il le faut, l'inexorable Atrée.
Si sa flotte une fois abandonne l'Eubée,
Par quel autre moyen me sera-t-il permis
De sortir désormais de ces lieux ennemis?

THÉODAMIE.

Ne précipitez rien : quel intérêt vous presse?
Pourquoi, seigneur, pourquoi vous exposer sans cesse?
A peine enfin sauvé de la fureur des eaux,
Ne vous rejetez point dans des périls nouveaux.
A partir de Chalcys le tyran se prépare;
Les vents vont de cette isle éloigner ce barbare :
D'un secours dangereux sans tenter le hasard,
Cachez-vous avec soin jusques à son départ.

THYESTE.

Ma fille, quel conseil ! eh quoi ! vous pouvez croire
Que je veuille à mes jours sacrifier ma gloire !
Non, non, je ne puis voir désoler sans secours
Des états si long-temps l'asyle de mes jours.
Moi, qui ne prétendois m'emparer de Mycenes
Que pour forcer Atrée à s'éloigner d'Athenes,
Je l'abandonnerois lorsqu'elle va périr !
Non, je cours dans ses murs la défendre, ou mourir.
Vous m'opposez en vain l'impitoyable Atrée :
Peut-il me soupçonner d'être en cette contrée?
Sans appui, sans secours, sans suite dans ces lieux,
Sans éclat qui sur moi puisse attirer les yeux,
Dans l'état où m'a mis la colere céleste,
Hélas ! et qui pourroit reconnoître Thyeste?
Voyez donc le tyran : quel que soit son courroux,
C'est assez que mon cœur n'en craigne rien pour vous,
Ma fille; vous savez que sa main meurtriere
Ne poursuit point sur vous le crime d'une mere :
C'est moi seul, c'est Aerope enlevée à ses vœux;
Et vous ne sortez point de ce sang malheureux.
Allez : votre frayeur, qui dans ces lieux m'arrête,

Est le plus grand péril qui menace ma tête.
Demandez un vaisseau; quel qu'en soit le danger,
Mon cœur au désespoir n'a rien à ménager.

THÉODAMIE.

Ah! périsse plutôt l'asyle qui nous reste,
Que de tenter, seigneur, un secours si funeste!

THYESTE.

En dussé-je périr, songez que je le veux.
Sauvez-moi, par pitié, de ces bords dangereux:
Du soleil à regret j'y revois la lumiere;
Malgré moi, le sommeil y ferme ma paupiere.
De mes ennuis secrets rien n'arrête le cours:
Tout à de tristes nuits joint de plus tristes jours.
Une voix, dont en vain je cherche à me défendre,
Jusqu'au fond de mon cœur semble se faire entendre:
J'en suis épouvanté. Les songes de la nuit
Ne se dissipent point par le jour qui les suit:
Malgré ma fermeté, d'infortunés présages
Asservissent mon ame à ces vaines images.
Cette nuit même encor, j'ai senti dans mon cœur
Tout ce que peut un songe inspirer de terreur.
Près de ces noirs détours, que la rive infernale
Forme à replis divers dans cette isle fatale,
J'ai cru long-temps errer parmi des cris affreux,
Que des mânes plaintifs poussoient jusques aux cieux.
Parmi ces tristes voix, sur ce rivage sombre,
J'ai cru d'Aerope en pleurs entendre gémir l'ombre;
Bien plus, j'ai cru la voir s'avancer jusqu'à moi,
Mais dans un appareil qui me glaçoit d'effroi:
« Quoi! tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste!
« Suis-moi, m'a-t-elle dit, infortuné Thyeste ».
Le spectre, à la lueur d'un triste et noir flambeau,
A ces mots, m'a traîné jusque sur son tombeau.
J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,
Le geste menaçant, et la vue égarée,

Plus terrible pour moi, dans ces cruels moments,
Que le tombeau, le spectre, et ses gémissements.
J'ai cru voir le barbare entouré de furies:
Un glaive encor fumant armoit ses mains impies;
Et, sans être attendri de ses cris douloureux,
Il sembloit dans son sang plonger un malheureux.
Aerope, à cet aspect, plaintive et désolée,
De ses lambeaux sanglants à mes yeux s'est voilée.
Alors j'ai fait, pour fuir, des efforts impuissants;
L'horreur a suspendu l'usage de mes sens.
A mille affreux objets l'ame entiere livrée,
Ma frayeur m'a jeté sans force aux pieds d'Atrée.
Le cruel, d'une main, sembloit m'ouvrir le flanc.
Et de l'autre, à longs traits, m'abreuver de mon sang.
Le flambeau s'est éteint; l'ombre a percé la terre;
Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

THÉODAMIE.

D'un songe si cruel quelle que soit l'horreur,
Ce fantôme peut-il troubler votre grand cœur?
C'est une illusion...

THYESTE.

J'en croirois moins un songe,
Sans les ennuis secrets où ma douleur me plonge.
J'en crains plus du tyran qui regne dans ces lieux,
Que d'un songe si triste, et peut-être des dieux:
Je ne connois que trop la fureur qui l'entraîne.

THÉODAMIE.

Vous connoissez aussi les vertus de Plisthene...

THYESTE.

Quoiqu'il soit né d'un sang que je ne puis aimer,
Sa générosité me force à l'estimer.
Ma fille, à ses vertus je sais rendre justice;
Des fureurs du tyran son fils n'est point complice.
Je sens bien quelquefois que je dois le haïr;
Mais mon cœur sur ce point a peine à m'obéir.
Hélas! et plus je vois ce généreux Plisthene,

Plus j'y trouve des traits qui désarment ma haine.
Mon cœur, qui cependant craint de lui trop devoir,
Ni ne veut, ni ne doit compter sur son pouvoir.
Quoique sur sa vertu vous soyez rassurée,
Je suis toujours Thyeste, et lui le fils d'Atrée.
Je crois voir le tyran; je vous laisse avec lui:
Ma fille, devenez vous-même notre appui;
Tentez tout sur le cœur de mon barbare frere;
Songez qu'il faut sauver et vous et votre pere.

SCENE III.

ATRÉE, THÉODAMIE, EURYSTHENE, ALCIMEDON, LÉONIDE, GARDES.

ALCIMÉDON.

Vous tenteriez, seigneur, un inutile effort;
Je le sais d'un vaisseau qui vient d'entrer au port.
On ne sait s'il a pris la route de Mycenes:
Mais, depuis près d'un mois, il n'est plus dans Athenes.
Vous en pourrez vous-même être mieux éclairci;
Le chef de ce vaisseau sera bientôt ici.

ATRÉE.

Qu'il vienne: Alcimédon, allez; qu'on me l'amene;
Je l'attends: avec lui faites venir Plisthene;
Il doit être déja de retour en ces lieux.

SCENE IV.

ATRÉE, THÉODAMIE, LÉONIDE, EURYSTHENE, GARDES.

ATRÉE, *à Théodamie.*

Madame, quel dessein vous présente à mes yeux?

THÉODAMIE.

Prête à tenter, seigneur, la route du Bosphore,
Souffrez qu'une étrangere aujourd'hui vous implore.
J'éprouve dès long-temps qu'un roi si généreux
Ne voit point sans pitié le sort des malheureux.
Sur ces bords échappée au plus cruel naufrage,
Les flots de mes débris ont couvert ce rivage.
Sans appui, sans secours, dans ces lieux écartés,
J'attends tout désormais de vos seules bontés.
Vous parûtes sensible au destin qui m'accable:
Puis-je espérer, seigneur, qu'un roi si redoutable
Daigne, de mes malheurs plus touché que les dieux,
M'accorder un vaisseau pour sortir de ces lieux?

ATRÉE.

Puisque la mer vous laisse une libre retraite,
Ordonnez, et bientôt vous serez satisfaite;
Disposez de ma flotte avec autorité.
Un vaisseau suffit-il pour votre sûreté?
Prête à sortir des lieux qui sont sous ma puissance,
Où vous conduira-t-il?

THÉODAMIE.

Seigneur, c'est à Byzance
Que je prétends bientôt, au pied de nos autels,
Du prix de vos bienfaits charger les immortels.

ATRÉE.

Mais Byzance, madame, est-ce votre patrie?

THÉODAMIE.

Non; j'ai reçu le jour non loin de la Phrygie.

ATRÉE.

Par quel étrange sort, si loin de ces climats,
Vous retrouvez-vous donc dans mes nouveaux états?
Ce vaisseau, que les vents jeterent dans l'Eubée,
Sortoit-il de Byzance, ou du port de Pyrée?
En vous sauvant des flots, mon fils (je m'en souviens)
Ne trouva sur ces bords que des Athéniens.

THÉODAMIE.

Peut-être, comme nous le jouet de l'orage,
Ils furent comme nous poussés sur ce rivage:
Mais ceux qu'en ce palais a sauvés votre fils
Ne sont point nés, seigneur, parmi vos ennemis.

ATRÉE.

Mais, madame, parmi cette troupe étrangere,
Plisthene sur ces bords rencontra votre pere:
Dédaigne-t-il un roi qui devient son appui?
D'où vient que devant moi vous paroissez sans lui?

THÉODAMIE.

Mon pere infortuné, sans amis, sans patrie,
Traîne à regret, seigneur, une importune vie,
Et n'est point en état de paroître à vos yeux.

ATRÉE.

Gardes, faites venir l'étranger en ces lieux.
(*quelques gardes sortent.*)

THÉODAMIE.

On doit des malheureux respecter la misere.

ATRÉE.

Je veux de ses malheurs consoler votre pere;
Je ne veux rien de plus. Mais quel est votre effroi?
Votre pere, madame, est-il connu de moi?
A-t-il quelques raisons de redouter ma vue?
Quelle est donc la frayeur dont je vous vois émue?

THÉODAMIE.

Seigneur, d'aucun effroi mon cœur n'est agité:
Mon pere peut ici paroître en sûreté.
Hélas! à se cacher qui pourroit le contraindre?
Étranger dans ces lieux, eh! qu'auroit-il à craindre?
A ses jours languissants le péril attaché
Le retenoit, seigneur, sans le tenir caché.

SCENE V.

ATRÉE, THYESTE, THÉODAMIE, LÉONIDE, EURYSTHENE, GARDES.

THÉODAMIE, *à part.*

Le voilà: je succombe, et me soutiens à peine.
Dieux! cachez-le au tyran, ou ramenez Plisthene.

ATRÉE, *à Thyeste.*

Étranger malheureux, que le sort en courroux,
Lassé de te poursuivre, a jeté parmi nous;
Quel est ton nom, ton rang? quels humains t'ont
vu naître?

THYESTE.

Les Thraces.

ATRÉE.

Et ton nom?

THYESTE.

Pourriez-vous le connoître?
Philoclete.

ATRÉE.

Ton rang?

THYESTE.

Noble, sans dignité,
Et toujours le jouet du destin irrité.

ATRÉE.

Où s'adressoient tes pas? et de quelle contrée
Revenoit ce vaisseau brisé près de l'Eubée?

THYESTE.

De Sestos; et j'allois à Delphes implorer
Le dieu dont les rayons daignent nous éclairer.

ATRÉE.

Et tu vas de ces lieux...?

THYESTE.

Seigneur, c'est dans l'Asie

Que je vais terminer ma déplorable vie,
Espérant aujourd'hui que de votre bonté
J'obtiendrai le secours que les flots m'ont ôté.
Daignez...

ATRÉE.

Quel son de voix a frappé mon oreille!
Quel transport tout-à-coup dans mon cœur se réveille!
D'où naissent à la fois des troubles si puissants?
Quelle soudaine horreur s'empare de mes sens!
Toi, qui poursuis le crime avec un soin extrême,
Ciel, rends vrais mes soupçons, et que ce soit lui-
même!
Je ne me trompe point, j'ai reconnu sa voix;
Voilà ses traits encore: ah! c'est lui que je vois:
Tout ce déguisement n'est qu'une adresse vaine;
Je le reconnoîtrois seulement à ma haine:
Il fait pour se cacher des efforts superflus;
C'est Thyeste lui-même, et je n'en doute plus.

THYESTE.

Moi Thyeste, seigneur!

ATRÉE.

Oui, toi-même, perfide!
Je ne le sens que trop au transport qui me guide;
Et je hais trop l'objet qui paroît à mes yeux
Pour que tu ne sois point ce Thyeste odieux.
Tu fais bien de nier un nom si méprisable:
En est-il sous le ciel un qui soit plus coupable?

THYESTE.

Eh bien! reconnois-moi; je suis ce que tu veux,
Ce Thyeste ennemi, ce frere malheureux.
Quand même tes soupçons et ta haine funeste
N'eussent point découvert l'infortuné Thyeste,
Peut-être que la mienne, esclave malgré moi,
Aux dépens de mes jours m'eût découvert à toi.

ATRÉE.

Ah, traître! c'en est trop; le courroux qui m'anime

T'apprendra si je sais comme on punit un crime.
Je rends graces au ciel qui te livre en mes mains :
Sans doute que les dieux approuvent mes desseins,
Puisqu'avec mes fureurs leurs soins d'intelligence
T'amenent dans des lieux tout pleins de ma vengeance.
Perfide, tu mourras : oui, c'est fait de ton sort ;
Ton nom seul en ces lieux est l'arrêt de ta mort.
Rien ne peut t'en sauver ; la foudre est toute prête ;
J'ai suspendu long-temps sa chûte sur ta tête.
Le temps, qui t'a sauvé d'un vainqueur irrité,
A grossi tes forfaits par leur impunité.

THYESTE.

Que tardes-tu, cruel, à remplir ta vengeance?
Attends-tu de Thyeste une nouvelle offense?
Si j'ai pu quelque temps te déguiser mon nom,
Le soin de me venger en fut seul la raison.
Ne crois pas que la peur des fers ou du supplice
Ait à mon cœur tremblant dicté cet artifice :
Aerope par ta main a vu trancher ses jours ;
La même main des miens doit terminer le cours ;
Je n'en puis regretter la triste destinée.
Précipite, inhumain, leur course infortunée,
Et sois sûr que contre eux l'attentat le plus noir
N'égale point pour moi l'horreur de te revoir.

ATRÉE.

Vil rebut des mortels, il te sied bien encore
De braver dans les fers un frere qui t'abhorre !
Holà ! gardes, à moi !

THÉODAMIE, *à Atrée.*

Que faites-vous, seigneur?
Dieux ! sur qui va tomber votre injuste rigueur !
Ne suivrez-vous jamais qu'une aveugle colere?
Ah ! dans un malheureux reconnoissez un frere ;
Que sur ses noirs projets votre cœur combattu
Ecoute la nature, ou plutôt la vertu.

Immolez donc, seigneur, et le pere et la fille;
Baignez-vous dans le sang d'une triste famille.
Thyeste, par vous seul accablé de malheurs,
Peut-il être un objet digne de vos fureurs?

ATRÉE.

Vous prétendez en vain que mon cœur s'attendrisse.
Qu'on lui donne la mort, gardes; qu'on m'obéisse;
De son sang odieux qu'on épuise son flanc...
(*bas, à part.*)
Mais non; une autre main doit verser tout son sang.
(*aux gardes.*)
Oubliois-je... Arrêtez. Qu'on me cherche Plisthene.

SCENE VI.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHENE, THÉODAMIE, EURYSTHENE, THESSANDRE, LÉONIDE, GARDES.

PLISTHENE, *à Atrée.*

Ciel! qu'est-ce que j'entends? quelle fureur soudaine
De votre voix, seigneur, a rempli tous ces lieux?
Qui peut causer ici ces transports furieux?

THÉODAMIE, *à Plisthene.*

Ces transports où l'emporte une injuste colere
Ne menacent, seigneur, que mon malheureux pere:
Sauvez-le, s'il se peut, des plus funestes coups.

PLISTHENE.

Votre pere, madame! ô ciel! que dites-vous?
(*à Atrée.*)
A l'immoler, seigneur, quel motif vous engage?
De quoi l'accuse-t-on? quel crime, quel outrage
De l'hospitalité vous fait trahir les droits?
Auroit-il à son tour violé ceux des rois?
Étranger dans ces lieux, que vous a-t-il fait craindre
A le priver du jour qui puisse vous contraindre?

ATRÉE.

Étranger dans ces lieux! que tu le connois mal!
De tous mes ennemis tu vois le plus fatal;
C'est de tous les humains le seul que je déteste,
Un perfide, un ingrat; en un mot, c'est Thyeste.

PLISTHENE.

Qu'ai-je entendu, grands dieux! lui Thyeste, seigneur?
Eh bien! en doit-il moins fléchir votre rigueur?
Calmez, seigneur, calmez cette fureur extrême.

ATRÉE.

Que vois-je? quoi! mon fils armé contre moi-même!
Quoi! celui qui devroit m'en venger aujourd'hui
Ose à mes yeux encor s'intéresser pour lui!
Lâche, c'est donc ainsi qu'à ton devoir fidele
Tu disposes ton bras à servir ma querelle?

PLISTHENE.

Plutôt mourir cent fois: je n'ai point à choisir;
Dans mon sang, s'il le faut, baignez-vous à loisir.
Seigneur, par ces genoux que votre fils embrasse,
Accordez à mes vœux cette derniere grace:
Après l'avoir sauvé des ondes en courroux,
M'en coûtera-t-il plus de le sauver de vous?
A mes justes desirs que vos transports se rendent.
Voyez quel est le sang que mes pleurs vous demandent;
C'est le vôtre, seigneur, non un sang étranger:
C'est en lui pardonnant qu'il faut vous en venger.

ATRÉE.

Le perfide! si près d'éprouver ma vengeance,
Daigne-t-il seulement implorer ma clémence?

THYESTE.

Que pourroit me servir d'implorer ton secours,
Si ton cœur qui me hait veut me haïr toujours?
Eh! que n'ai-je point fait pour fléchir ta colere?
Qui de nous deux, cruel, poursuit ici son frere?

Depuis vingt ans entiers que n'ai-je point tenté
Pour calmer les transports de ton cœur irrité?
Surmonte, comme moi, la vengeance et la haine;
Regle tes soins jaloux sur les soins de Plisthene,
Et tu verras bientôt, si j'en donne ma foi,
Que tu n'as point d'ami plus fidele que moi.

ATRÉE.

Quels seront tes garants? Lorsque le nom de frere
N'a pu garder ton cœur d'un amour téméraire,
Quand je t'ai vu souiller par tes coupables feux
Les autels où l'hymen alloit combler mes vœux,
Que peux-tu m'opposer qui parle en ta défense?
Les droits de la nature ou bien de l'innocence?

THYESTE.

Ne me reproche plus mon crime ni mes feux;
Tu m'as vendu bien cher cet amour malheureux.
Pour t'attendrir enfin, auteur de ma misere,
Considere un moment ton déplorable frere:
Que peux-tu souhaiter qui te parle pour moi?
Regarde en quel état je parois devant toi.

PLISTHENE.

Ah! rendez-vous, seigneur: je vois que la nature
Dans votre cœur sensible excite un doux murmure;
Ne le combattez point par des soins odieux;
Elle n'inspire rien qui ne vienne des dieux.
C'est votre frere enfin; que rien ne vous arrête:
De sa fidélité je réponds sur ma tête.

ATRÉE.

Plisthene, c'en est fait; je me rends à ta voix;
Je me sens attendri pour la premiere fois;
Je veux bien oublier une sanglante injure.
Thieste, sur ma foi que ton cœur se rassure:
De mon inimitié ne crains point les retours;
Ce jour même en verra finir le triste cours;
J'en jure par les dieux, j'en jure par Plisthene;
C'est le sceau d'une paix qui doit finir ma haine.

Ses soins et ma pitié te répondront de moi,
Et mon fils à son tour me répondra de toi;
Je n'en demande point de garant plus sincere.
Prince, c'est donc sur vous que s'en repose un pere.
Allez; et que ma cour, témoin de mon courroux,
Soit témoin aujourd'hui d'un entretien plus doux.

SCENE VII.

ATRÉE, EURYSTHENE, GARDES.

ATRÉE.

Toi, fais-les avec soin observer, Eurysthene;
Disperse les soldats les plus chers à Plisthene,
Écarte les amis de cet audacieux,
Et viens, sans t'arrêter, me rejoindre en ces lieux.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

ATRÉE, EURYSTHENE.

ATRÉE.

Enfin, graces aux dieux, je tiens en ma puissance
Le perfide ennemi que poursuit ma vengeance :
On l'observe en ces lieux, il ne peut échapper ;
La main qui l'a sauvé ne sert qu'à le tromper.
Vengeons-nous ; il est temps que ma colere éclate ;
Profitons avec soin du moment qui la flatte,
Et que l'ingrat Thyeste éprouve dans ce jour
Tout ce que peut un cœur trahi dans son amour.

EURYSTHENE.

Eh ! qui vous répondra que Plisthene obéisse,
Que de cette vengeance il veuille être complice ?
Ne vous souvient-il plus que, prêt à la trahir,
Il n'a point balancé pour vous désobéir ?

ATRÉE.

Il est vrai qu'au refus qu'il a fait de s'y rendre
Je me suis vu contraint de n'oser l'entreprendre,
D'en différer enfin le moment malgré moi.
Mais qui l'a pu porter à me manquer de foi ?
N'avoit-il pas juré de servir ma colere ?
Tant de soins redoublés pour la fille et le pere
Ne sont-ils les effets que d'un cœur généreux ?
Non, non ; la source en est dans un cœur amoureux ;
Tant d'ardeur à sauver cette race ennemie

Me dit trop que Plisthene aime Théodamie:
Je n'en puis plus douter; il la voit chaque jour,
Il a pris dans ses yeux ce détestable amour;
Et je m'étonne encor d'une ardeur si funeste!
Que pouvoit-il sortir d'Aerope et de Thyeste,
Qu'un sang qui dût un jour assouvir mon courroux?
Le crime est fait pour lui; la vengeance, pour nous.
Livrons-le aux noirs forfaits où son penchant le guide;
Joignons à tant d'horreurs l'horreur d'un parricide.
Puis-je mieux me venger de ce sang odieux
Que d'armer contre lui son forfait et les dieux?
Heureux qu'en ce moment le crime de Plisthene
Me laisse sans regret au courroux qui m'entraîne!
Qu'il vienne seul ici.

SCENE II.

ATRÉE, *seul.*

Le soldat écarté
Permet à ma fureur d'agir en liberté:
De son amour pour lui ma vengeance alarmée
Déja loin de Chalcys a dispersé l'armée;
Tout ce que ce palais rassemble autour de moi
Sont autant de sujets dévoués à leur roi.
Mais pourquoi contre un traître exercer ma puissance?
Son amour me répond de son obéissance.
Par un coup si cruel je m'en vais l'éprouver,
Et de si près encor je m'en vais l'observer,
Que, malgré tous ses soins, ma vengeance assurée
Lavera par ses mains les injures d'Atrée.

SCENE III.

ATRÉE, PLISTHENE.

ATRÉE, *bas.*

Je le vois; et pour peu qu'il ose la trahir,
Je sais bien le secret de le faire obéir.
(*haut.*)
Lassé des soins divers dont mon cœur est la proie,
Prince, il faut à vos yeux que mon cœur se déploie.
Tout semble offrir ici l'image de la paix;
Cependant ma fureur s'accroît plus que jamais.
L'amour, qui si souvent loin de nous nous entraîne,
N'est point dans ses retours aussi prompt que la haine.
J'avois cru par vos soins mon courroux étouffé;
Mais je sens qu'ils n'en ont qu'à demi triomphé:
Ma fureur désormais ne peut plus se contraindre,
Ce n'est que dans le sang qu'elle pourra s'éteindre;
Et j'attends que le bras chargé de la servir,
Loin d'arrêter son cours, soit prêt à l'assouvir.
Plisthene, c'est à vous que ce discours s'adresse.
J'avois cru, sur la foi d'une sainte promesse,
Voir tomber le plus fier de tous mes ennemis;
Mais Plisthene tient mal ce qu'il m'avoit promis,
Et bravant sans respect et les dieux et son pere,
Son cœur pour eux et lui n'a qu'une foi légere.

PLISTHENE.

Où sont vos ennemis? j'avois cru que la paix
Ne vous en laissoit point à craindre en ce palais;
Je n'y vois que des cœurs pour vous remplis de zele,
Et qu'un fils pour son roi respectueux, fidele,
Qui n'a point mérité ces cruels traitements.
Où sont vos ennemis? et quels sont mes serments?

ATRÉE.

Où sont mes ennemis? Ciel! que viens-je d'entendre?
Thyeste est dans ces lieux, et l'on peut s'y méprendre!
Vous deviez l'immoler à mon ressentiment:
Voilà mon ennemi, voilà votre serment.

PLISTHENE.

Quelle que soit la foi que je vous ai jurée,
J'aurois cru que la vôtre eût été plus sacrée;
Qu'un frere, dans vos bras, à la face des dieux,
M'eût assez acquitté d'un serment odieux.
D'un pareil souvenir ma vertu me dispense;
Je ne me souviens plus que de votre clémence.
Mon devoir a ses droits, mais ma gloire a les siens,
Et vos derniers serments m'ont dégagé des miens.

ATRÉE.

Sans vouloir dégager un serment par un autre,
Veux-tu que tous les deux nous remplissions le nôtre?
Et tu verras bientôt, si j'explique le mien,
Que ce dernier serment ajoute encore au tien.
J'ai juré par les dieux, j'ai juré par Plisthene,
Que ce jour qui nous luit mettroit fin à ma haine.
Fais couler tout le sang que j'exige de toi,
Ta main de mes serments aura rempli la foi.
Regarde qui de nous fait au ciel une injure,
Qui de nous deux enfin est ici le parjure.

PLISTHENE.

Ah! seigneur, puis-je voir votre cœur aujourd'hui
Descendre à des détours si peu dignes de lui?
Non, par de feints serments je ne crois point qu'Atrée
Ait pu braver des dieux la majesté sacrée,
Se jouer de la foi des crédules humains,
Violer en un jour tous les droits les plus saints.
Enchanté d'une paix si long-temps attendue,
Je vous louois déja de nous l'avoir rendue;
Et je m'applaudissois, dans des moments si doux,
D'avoir pu d'un héros désarmer le courroux.

J'admirois un grand cœur au milieu de l'offense,
Qui, maître de punir, méprisoit la vengeance.
Thyeste est criminel, voulez-vous l'être aussi?
Sont-ce-là vos serments? pardonnez-vous ainsi?

ATRÉE.

Qui! moi, lui pardonner! les fieres Euménides
Du sang des malheureux sont cent fois moins avides,
Et leur farouche aspect inspire moins d'horreur,
Que Thyeste aujourd'hui n'en inspire à mon cœur.
Quels que soient mes serments, trop de fureur m'anime.
Perfide, il te sied bien d'oser m'en faire un crime!
Laisse là ces serments; si j'ai pu les trahir,
C'est au ciel d'en juger, à toi de m'obéir.
Dans un fils qui faisoit ma plus chere espérance,
Je ne vois qu'un ingrat qui trahit ma vengeance.
Plisthene est un héros, son pere est outragé;
Il a de la valeur, je ne suis pas vengé!
Ah! ne me force point, dans ma fureur extrême,
(Que sais-je? hélas!) peut-être à t'immoler toi-même!
Car enfin, puisqu'il faut du sang à ma fureur,
Malheur à qui trahit les transports de mon cœur!

PLISTHENE.

Versez le sang d'un fils, s'il peut vous satisfaire;
Mais n'en attendez rien à sa vertu contraire.
S'il faut voir votre affront par un crime effacé,
Je ne me souviens plus qu'on vous ait offensé;
Oui, seigneur; et ma main, loin d'être meurtriere,
Défendra contre vous les jours de votre frere.
Seconder vos fureurs, ce seroit vous trahir:
Votre gloire m'engage à vous désobéir.

ATRÉE.

Enfin j'ouvre les yeux; ta lâcheté, perfide,
Ne me fait que trop voir l'intérêt qui te guide.
Tu trahis pour Thyeste et les dieux et ta foi;
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il est connu de toi.

Ose encor me jurer que pour Théodamie
Ton cœur ne brûle point d'une flamme ennemie.

PLISTHENE.

Ah! si c'est là trahir mon devoir et ma foi,
Non, jamais on ne fut plus coupable que moi.
Oui, seigneur, il est vrai, la princesse m'est chere;
Jugez si c'est à moi d'assassiner son pere.
Vous connoissez le feu qui dévore mon sein;
Et, pour verser son sang, vous choisissez ma main!

ATRÉE.

Ce n'est pas la vertu, c'est donc l'amour, parjure,
Qui te force au refus de venger mon injure!
Voyons si cet amour, qui t'a fait me trahir,
Servira maintenant à me faire obéir.
Tu n'auras pas en vain aimé Théodamie;
Venge-moi dès ce jour, ou c'est fait de sa vie.

PLISTHENE.

Ah! grands dieux!

ATRÉE.

Tu frémis; je t'en laisse le choix,
Et te le laisse, ingrat, pour la derniere fois.

PLISTHENE.

Ah! mon choix est tout fait dans ce moment funeste;
C'est mon sang qu'il vous faut, non le sang de Thyeste.

ATRÉE.

Quand l'amour de mon fils semble avoir fait le sien,
Il ne m'importe plus de son sang ou du tien.
Obéis cependant, acheve ma vengeance;
L'instant fatal approche, et Thyeste s'avance:
S'il n'est mort lorsqu'enfin je reverrai ces lieux,
J'immole sans pitié ton amante à tes yeux.
Rappelle tes esprits; avec lui je te laisse.
Au secours de ta main appelle ta princesse;
Le soin de la sauver doit exciter ton bras.

PLISTHENE.

Quoi! vous l'immoleriez! je ne vous quitte pas.
Je crois voir dans Thyeste un dieu qui m'épouvante.
Ah! seigneur!

ATRÉE.

Viens donc voir expirer ton amante;
Du moindre mouvement sa mort sera le fruit.

SCENE IV.

PLISTHENE, *seul.*

Dieux! plongez-moi plutôt dans l'éternelle nuit.
Non, cruel, n'attends pas que ma main meurtriere
Fasse couler le sang de ton malheureux frere.
Assouvis, si tu veux, ta fureur sur le mien:
Mais, dussé-je en périr, je défendrai le sien.

SCENE V.

THYESTE, PLISTHENE.

THYESTE.

Prince, qu'un tendre soin dans mon sort intéresse,
Héros dont les vertus charment toute la Grece,
Qu'il m'est doux de pouvoir embrasser aujourd'hui
De mes jours malheureux l'unique et sûr appui!

PLISTHENE.

Quel appui, juste ciel! quel cœur impitoyable
Ne seroit point touché du sort qui vous accable!
Ah! plût aux dieux pouvoir, aux dépens de mes jours,
D'une si chere vie éterniser le cours!
Que je verrois couler tout mon sang avec joie,
S'il terminoit les maux où vous êtes en proie!
Ce n'est point la pitié qui m'attendrit, seigneur:
Je sens des mouvements inconnus à mon cœur.

THYESTE.

Seigneur, soit amitié, soit raison, qui m'inspire,
Tout m'est cher d'un héros que l'univers admire.
Que ne puis-je exprimer ce que je sens pour vous!
Non, l'amitié n'a point de sentiments si doux.

PLISTHENE.

Ah! si je vous suis cher, que mon respect extrême
M'acquitte bien, seigneur, de ce bonheur suprême!
On n'aima jamais plus; le ciel m'en est témoin;
A peine la nature iroit-elle aussi loin:
Et ma tendre amitié, par vos maux consacrée,
A semblé redoubler par les rigueurs d'Atrée.
Vous m'aimez; le ciel sait si je puis vous haïr,
Ce qu'il m'en coûteroit s'il falloit obéir.

THYESTE.

Seigneur, que dites-vous? qui fait couler vos larmes?
Que tout ce que je vois fait renaître d'alarmes!
Vous soupirez; la mort est peinte dans vos yeux;
Vos regards attendris se tournent vers les cieux:
Quel malheur si terrible a pu troubler Plisthene?
Jusqu'au fond de mon cœur je ressens votre peine.
Voulez-vous dérober ce secret à ma foi?
Quand je suis tout à vous, n'êtes-vous point à moi?
Cher prince, ignorez-vous à quel point je vous aime?
Ma fille ne m'est pas plus chere que vous-même.

PLISTHENE.

Faut-il la voir périr dans ces funestes lieux?

THYESTE.

Quel étrange discours! cher prince, au nom des dieux,
Au nom d'une amitié si sincere et si tendre,
Daignez m'en éclaircir.

PLISTHENE.

Ah! dois-je vous l'apprendre?
Mais, dût tomber sur moi le plus affreux courroux,
Je ne puis plus trahir ce que je sens pour vous.

Fuyez, seigneur, fuyez.

THYESTE.

Quel est donc ce mystere,
Cher prince? et qu'ai-je encore à craindre de mon frere?

SCENE VI.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHENE.

PLISTHENE, *appercevant Atrée.*

Ah ciel!

ATRÉE, *à Plisthene.*

C'est donc ainsi que, fidele à son roi...
Mais je sais de quel prix récompenser la foi...

PLISTHENE.

Ah! seigneur, si jamais...

ATRÉE.

Que voulez-vous me dire?
Sortez: en d'autres lieux vous pourrez m'en instruire.
Votre frivole excuse exige un autre temps;
Et mon cœur est rempli de soins plus importants.

SCENE VII.

ATRÉE, THYESTE.

THYESTE.

De ce transport, seigneur, que faut-il que je pense?
Qui peut vous emporter à tant de violence?
Qu'a fait ce fils? qui peut vous armer contre lui?
Ou plutôt contre moi qui vous arme aujourd'hui?
Ne m'offrez-vous la paix...?

ATRÉE.

Quel est donc ce langage?
A me l'oser tenir quel soupçon vous engage?

Quelle indigne frayeur a troublé vos esprits?
Quel intérêt enfin prenez-vous à mon fils?
Ne puis-je menacer un ingrat qui m'offense,
Sans aigrir de vos soins l'injuste défiance?
Allez: de mes desseins vous serez éclairci;
Et d'autres intérêts me conduisent ici.

SCENE VIII.

ATRÉE, *seul.*

Quoi! même dans des lieux soumis à ma puissance
J'aurai tenté sans fruit une juste vengeance!
Et le lâche qui doit la servir en ce jour
Trahit, pour la tromper, jusques à son amour!
Ah! je le punirai de l'avoir différée,
Comme fils de Thyeste, ou comme fils d'Atrée.
Mériter ma vengeance est un moindre forfait
Que d'oser un moment en retarder l'effet.
Perfide, malgré toi, je t'en ferai complice,
Ton roi, pour tant d'affronts, n'a pas pour un supplice.
Je ne punirois point vos forfaits différents,
Si je ne m'en vengeois par des forfaits plus grands.
Où Thyeste paroît, tout respire le crime;
Je me sens agité de l'esprit qui l'anime;
Je suis déja coupable. Etoit-ce me venger
Que de charger son fils du soin de l'égorger?
Qu'il vive, ce n'est plus sa mort que je médite,
La mort n'est que la fin des tourments qu'il mérite.
Que le perfide, en proie aux horreurs de son sort,
Implore comme un bien la plus affreuse mort.
Que ma triste vengeance, à tous les deux cruelle,
Étonne jusqu'aux dieux qui n'ont rien fait pour elle.
Vengeons tous nos affronts, mais par un tel forfait,
Que Thyeste lui-même eût voulu l'avoir fait.

Lâche et vaine pitié, que ton murmure cesse ;
Dans les cœurs outragés tu n'es qu'une foiblesse ;
Abandonne le mien : qu'exiges-tu d'un cœur
Qui ne reconnoît plus de dieux que sa fureur ?
Courons tout préparer ; et, par un coup funeste,
Surpassons, s'il se peut, les crimes de Thyeste.
Le ciel, pour le punir d'avoir pu m'outrager,
A remis à son sang le soin de m'en venger.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

PLISTHENE, THESSANDRE.

THESSANDRE.

Ou courez-vous, seigneur? qu'allez-vous entreprendre?

PLISTHENE.

D'un cœur au désespoir tout ce qu'on peut attendre.

THESSANDRE.

Quelle est donc la fureur dont je vous vois épris?
Ciel! dans quel trouble affreux jetez-vous mes esprits!
D'où naît ce désespoir que chaque instant irrite?
Pour qui préparez-vous ces vaisseaux, cette fuite?
Quel intérêt enfin arme ici votre bras,
Et ces amis tout prêts à marcher sur vos pas?
Parlez, seigneur: le roi, désormais plus sévere...

PLISTHENE.

Qu'avois-je fait aux dieux pour naître d'un tel pere?
O devoir, dans mon cœur trop long-temps respecté,
Laisse un moment l'amour agir en liberté.
Les rigoureuses lois qu'impose la nature
Ne sont plus que des droits dont la vertu murmure.
Secrets persécuteurs des cœurs nés vertueux,
Remords, qu'exigez-vous d'un amant malheureux?

THESSANDRE.

Que dites-vous, seigneur? quelle douleur vous presse?

PLISTHENE.

Thessandre, il faut périr, ou sauver ma princesse.

THESSANDRE.

La sauver! et de qui?

PLISTHENE.

Du roi, dont la fureur
Va lui plonger peut-être un poignard dans le cœur.
C'est pour la dérober au coup qui la menace,
Que je n'écoute plus qu'une coupable audace.
Non, cruel, ce n'est point pour la voir expirer,
Que du plus tendre amour je me sens inspirer.
Croirois-tu que du roi la haine sanguinaire
A voulu me forcer d'assassiner son frere;
Que, pour mieux m'obliger à lui percer le flanc,
De sa fille, au refus, il doit verser le sang?
Ah! je me sens saisir d'une fureur nouvelle:
Courons, pour la sauver, où mon honneur m'appelle.
Mais où la rencontrer? Eh quoi! les justes dieux
M'ont-ils déja puni d'un projet odieux?
Que fait Thyeste? hélas! qu'est-elle devenue?
Qui peut dans ce palais la soustraire à ma vue?
Je frémis: retournons les chercher en ces lieux,
Les en sauver, Thessandre, ou périr à leurs yeux.
Allons: ne laissons point, dans l'ardeur qui m'anime,
Un cœur comme le mien réfléchir sur un crime.
Étouffons des remords que j'avois dû prévoir,
Lorsque je n'attends rien que de mon désespoir.
Suis-moi; c'est trop tarder; et d'un péril extrême
On doit moins balancer à sauver ce qu'on aime.
Ce n'est point un forfait; c'est imiter les dieux,
Que de remplir son cœur du soin des malheureux.

SCENE II.

PLISTHENE, THÉODAMIE, THESSANDRE, LÉONIDE.

PLISTHENE.

Mais que vois-je, Thessandre? ô ciel! quelle est ma joie!
(*à Théodamie.*)
Se peut-il qu'en ces lieux Plisthene vous revoie?
L'unique objet des soins de mon cœur éperdu,
Hélas! par quel bonheur nous est-il donc rendu?
Quoi! c'est vous, ma princesse! ah! ma fureur calmée
Fait place à la douceur dont mon ame est charmée.
Dieux! qu'allois-je tenter? Mais quel est votre effroi?
Qui fait couler vos pleurs? et qu'est-ce que je voi?

THÉODAMIE.

Seigneur, vous me voyez les yeux baignés de larmes,
Et le cœur agité des plus vives alarmes.
Thyeste va bientôt ensanglanter ces lieux,
Si vous ne retenez ce prince furieux.
Trop sûr que votre mort, que la sienne est jurée,
Il veut la prévenir par la perte d'Atrée.
Il erre en ce palais dans ce cruel dessein,
Tout prêt à lui plonger un poignard dans le sein.
Il est perdu, seigneur, ce prince qui vous aime,
Si vous ne le sauvez d'Atrée, ou de lui-même.
Il voit de tous côtés qu'on observe ses pas;
Le péril cependant ne l'épouvante pas.
Si la pitié pour nous peut émouvoir votre ame,
Si moi-même en secret j'approuvai votre flamme,
S'il est vrai que l'amour ait pu vous attendrir,
Au nom de cet amour daignez le secourir.
Je vous dirois qu'un cœur plein de reconnoissance

D'un service si grand sera la récompense,
S'il avoit attendu que tant de soins pour nous
Vinssent justifier ce qu'il sentoit pour vous.

PLISTHENE.

Dissipez vos frayeurs, et calmez vos alarmes;
Vos yeux, pour m'attendrir, n'ont pas besoin de larmes.
Hélas! qui plus que moi doit plaindre vos malheurs?
Ne craignez rien; mes soins ont prévenu vos pleurs.
De ces funestes lieux votre fuite assurée
Va vous mettre à couvert des cruautés d'Atrée;
Et je vais, s'il le faut, aux dépens de ma foi,
Prouver à vos beaux yeux ce qu'ils peuvent sur moi.
Oui, croyez-en ces dieux que mon amour atteste,
Croyez-en ces garants du salut de Thyeste:
Il m'est plus cher qu'à vous: sans me donner la mort,
Le roi ne sera point l'arbitre de son sort.
Votre pere vivra; vous vivrez; et Plisthene
N'aura point eu pour vous une tendresse vaine.
Je sauverai Thyeste. Eh! que n'ai-je point fait?
Hélas! si vous saviez d'un barbare projet
A quel prix j'ai déja tenté de le défendre...
Venez; pour lui, pour vous, je vais tout entreprendre;
Heureux si je pouvois, en vous sauvant tous deux,
Près de ne vous voir plus, expirer à vos yeux!

SCENE III.

THYESTE, PLISTHENE, THÉODAMIE, THESSANDRE, LÉONIDE.

PLISTHENE.

Mais Thyeste paroît: quel bonheur est le nôtre!
Quel favorable sort nous rejoint l'un et l'autre!

THYESTE, *appercevant Plisthene.*

Que vois-je? Dieux puissants, après un si grand bien,
Non, Thyeste de vous ne demande plus rien.
Quoi! prince, vous vivez! eh! comment d'un perfide
Avez-vous pu fléchir le courroux parricide?
Que faisiez-vous, cher prince? et dans ces mêmes lieux
Qui pouvoit si long-temps vous cacher à nos yeux?
Effrayé des fureurs où mon ame est livrée,
Je vous croyois déja la victime d'Atrée:
Plisthene dans ces lieux n'étoit plus attendu.
Je l'avoue, à mon tour je me suis cru perdu:
J'allois tenter...

PLISTHENE.

Calmez le soin qui vous dévore;
Vous n'êtes point perdu, puisque je vis encore.
Tant que l'astre du jour éclairera mes yeux,
Il n'éclairera point votre perte en ces lieux:
Malgré tous mes malheurs, je vis pour vous défendre.
De ces bords cependant fuyez, sans plus attendre;
Et, sans vous informer d'un odieux secret,
Croyez-en un ami qui vous quitte à regret.
Adieu, seigneur, adieu: mon ame est satisfaite
D'avoir pu vous offrir une sûre retraite.
Thessandre doit guider, au sortir du palais,
Des pas que je voudrois n'abandonner jamais.

THYESTE.

Moi fuir, prince! qui? moi! que je vous abandonne!
Ah! ce n'est pas ainsi que ma gloire en ordonne.
Instruit par vos bontés pour un sang malheureux,
Je n'en trahirai point l'exemple généreux.
Accablé des malheurs où le destin me livre,
Je veux mourir en roi, si je ne puis plus vivre.
Laissez-moi près de vous: je ne puis vous quitter.
De noirs pressentiments viennent m'épouvanter;
Je sens à chaque instant que mes craintes redoublent,

Que pour vous, en secret, mes entrailles se troublent :
Je combats vainement de si vives douleurs ;
Un pouvoir inconnu me fait verser des pleurs.
Laissez-moi partager le sort qui vous menace.
Au courroux du tyran la tendresse a fait place ;
Les noms de fils pour lui sont des noms superflus ;
Et ce n'est pas son sang qu'il respecte le plus.

PLISTHENE.

Ah ! qu'il verse le mien : plût au ciel que mon pere
Dans le sang de son fils eût éteint sa colere !
Fuyez, seigneur, fuyez ; et ne m'exposez pas
A l'horreur de vous voir égorger dans mes bras.
Hélas ! je ne crains point pour votre seule vie :
Ne fuyez pas pour vous, mais pour Théodamie.
C'est vous en dire assez, seigneur, sauvez du moins
L'objet de ma tendresse, et l'objet de mes soins ;
Et ne m'exposez pas à l'horreur légitime
D'avoir, sans fruit pour vous, osé tenter un crime.
Fuyez, n'abusez point d'un moment précieux.
Cherchez-vous à périr dans ces funestes lieux ?
Thessandre, conduisez...

THESSANDRE.

Seigneur, le roi s'avance.

PLISTHENE.

Il en est temps encore, évitez sa présence.

SCENE IV.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHENE, THÉODAMIE, EURYSTHENE, THESSANDRE, LÉONIDE, GARDES.

ATRÉE.

D'où vient, à mon abord, le trouble où je vous voi ?
Ne craignez rien, les dieux ont fléchi votre roi.
Ce n'est plus ce cruel guidé par sa vengeance ;

Et le ciel dans son cœur a pris votre défense.
(*à Thyeste.*)
Ne crains rien pour des jours par ma rage proscrits.
Gardes, éloignez-vous.

SCENE V.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHENE, THÉODAMIE, EURYSTHENE, THESSANDRE, LÉONIDE.

ATRÉE, *à Thyeste.*
Rassure tes esprits :
D'une indigne frayeur je vois ton ame atteinte;
Thyeste, chasse-s-en les horreurs et la crainte.
Ne redoute plus rien de mon inimitié
Toute ma haine cede à ma juste pitié.
Ne crains plus une main à te perdre animée;
Tes malheurs sont si grands qu'elle en est désarmée :
Et les dieux, effrayés des forfaits des humains,
Jamais plus à propos n'ont trahi leurs desseins.
Quelle étoit ma fureur! et que vais-je t'apprendre!
Ton cœur déja tremblant va frémir de l'entendre.
Je le répete encor; tes malheurs sont si grands,
Qu'à peine je les crois, moi qui te les apprends.
(*il lui montre un billet d'Aerope.*)
Ce billet seul contient un secret si funeste...
Mais, avant de l'ouvrir, écoute tout le reste.
Tu n'as pas oublié les sujets odieux
D'un courroux excité par tes indignes feux :
Souviens-t'en; c'est à toi d'en garder la mémoire :
Pour moi, je les oublie; ils blessent trop ma gloire.
Cependant contre toi que n'ai-je point tenté!
J'en sens encor frémir mon cœur épouvanté.
En vain sur mes serments ton ame rassurée
Comptoit sur une paix que je t'avois jurée;
Car, dans l'instant fatal où j'attestois les cieux,

Je me jurois ta mort, et j'imposois aux dieux.
Je n'en veux pour témoin que ce même Plisthene,
Par de pareils serments qui sut tromper ma haine.
C'étoit lui qui devoit me venger aujourd'hui
D'un crime dont l'affront rejaillissoit sur lui;
Et, pour mieux l'engager à t'arracher la vie,
J'en devois, au refus, priver Théodamie.
De ce récit affreux ne prends aucun effroi:
Tu dois te rassurer en le tenant de moi.

(*à Plisthene.*)

Et toi, dont la vertu m'a garanti d'un crime,
Ne crains rien d'un courroux peut-être légitime.
Si c'est un crime à toi de ne le point servir,
Quelle eût été l'horreur d'avoir pu l'assouvir!
Enfin, c'eût été peu que d'immoler mon frere,
Le malheureux auroit assassiné son pere.

THYESTE.

Moi, son pere!

ATRÉE.

Ces mots vont t'en instruire. Lis.

(*il lui donne la lettre d'Aerope.*)

THYESTE.

Dieux! qu'est-ce que je vois? c'est d'Aerope. Ah! mon fils!
La nature en mon cœur éclaircit ce mystere.
Thyeste t'aimoit trop pour n'être point ton pere.
Cher Plisthene, mes vœux sont enfin accomplis.

PLISTHENE.

Ciel! qu'est-ce que j'entends? moi, seigneur, votre fils!
Tout sembloit réserver, dans un jour si funeste,
Ma main au parricide, et mon cœur à l'inceste.
Grands dieux, qui m'épargnez tant d'horreurs en ce jour,
Dois-je bénir vos soins, ou plaindre mon amour?

(à Atrée.)

Vous qui, trompé long-temps dans une injuste haine,
Du nom de votre fils honorâtes Plisthene ;
Quand je ne le suis plus, seigneur, il m'est bien doux
D'être du moins sorti d'un même sang que vous.
Je ne suis consolé de perdre en vous un pere,
Que lorsque je deviens le fils de votre frere.
Mais ce fils, près de vous, privé d'un si haut rang,
L'est toujours par le cœur, s'il ne l'est par le sang.

ATRÉE.

C'eût été pour Atrée une perte funeste,
S'il eût fallu te rendre à d'autres qu'à Thyeste.
Le destin ne pouvoit, qu'en te donnant à lui,
Me consoler d'un bien qu'il m'enleve aujourd'hui.
Eurysthene, sensible aux larmes de ta mere,
Est celui qui me fit, de son bourreau, ton pere.
Instruit de mes fureurs, c'est lui dont la pitié
Vient de vous sauver tous de mon inimitié.

(à Thyeste.)

Thyeste, après ce fils que je viens de te rendre,
Tu vois si desormais je cherche à te surprendre.
Reçois-le de ma main pour garant d'une paix
Que mes soupçons jaloux ne troubleront jamais :
Enfin, pour t'en donner une entiere assurance,
C'est par un fils si cher que ton frere commence.
En faveur de ce fils, qui fut long-temps le mien,
De mon sceptre aujourd'hui je détache le tien.
Rentre dans tes états sous de si doux auspices,
Qui de notre union ne sont que les prémices.
Je prétends que ce jour, que souilloit ma fureur,
Acheve de bannir les soupçons de ton cœur.
Thyeste, en croiras-tu la coupe de nos peres ?
Est-ce offrir de la paix des garants peu sinceres ?
Tu sais qu'aucun de nous, sans un malheur soudain,
Sur ce gage sacré n'ose jurer en vain :
C'est sa perte, en un mot : cette coupe fatale

Est le serment du Styx pour les fils de Tantale.
Je veux bien aujourd'hui, pour lui prouver ma foi,
En mettre le péril entre Thyeste et moi :
Veut-il bien, à son tour, que la coupe sacrée
Acheve l'union de Thyeste et d'Atrée?

THYESTE.

Pourriez-vous m'en offrir un gage plus sacré,
Que de me rendre un fils? Mon cœur est rassuré;
Et je ne pense pas que le don de Plisthene
Soit un présent, seigneur, que m'ait fait votre haine.
J'accepte cependant ces garants d'une paix
Qui fait depuis long-temps mes plus tendres souhaits.
Non que d'aucun détour un frere vous soupçonne;
A la foi d'un grand roi Thyeste s'abandonne:
S'il en reçoit enfin des gages en ce jour,
C'est pour vous rassurer sur la sienne à son tour.

ATRÉE.

Pour cet heureux moment qu'en ces lieux tout s'apprête;
Qu'un pompeux sacrifice en précede la fête;
Trop heureux si Thyeste, assuré de la paix,
Daigne la regarder comme un de mes bienfaits!
Vous qui de mon courroux avez sauvé Plisthene,
C'est vous, de ce grand jour, que je charge, Eurysthene;
J'en remets à vos soins la fête et les apprêts.
Courez tout préparer au gré de mes souhaits.
Mon frere n'attend plus que la coupe sacrée:
Offrons-lui ce garant de l'amitié d'Atrée.
Puisse le nœud sacré qui doit nous réunir
Effacer de son cœur un triste souvenir!
Pourra-t-il oublier...?

THYESTE.

Tout, jusqu'à sa misere.
Il ne se souvient plus que d'un fils et d'un frere.

SCENE VI.

PLISTHENE, THESSANDRE.

PLISTHENE, *à Thessandre.*

Dès ce moment, au port précipite tes pas ;
Que le vaisseau, sur-tout, ne s'en écarte pas.
De mille affreux soupçons j'ai peine à me défendre.
Cours ; et que nos amis viennent ici m'attendre.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

PLISTHENE, *seul.*

Thessandre ne vient point, rien ne l'offre à mes
yeux;
Tout m'abandonne-t-il dans ces funestes lieux?
Tristes pressentiments que le malheur enfante,
Que la crainte nourrit, que le soupçon augmente;
Secrets avis des dieux, ne pressez plus un cœur
Dont toute la fierté combat mal la frayeur.
C'est en vain qu'elle veut y mettre quelque obstacle;
Le cœur des malheureux n'est qu'un trop sûr oracle.
Mais pourquoi m'alarmer? et quel est mon effroi?
Puis-je, sans l'outrager, me défier d'un roi
Qui semble désormais, cédant à la nature,
Oublier qu'à sa gloire on ait fait une injure?
L'oublier! ah! moi-même, oublié-je aujourd'hui
Ce qu'il vouloit de moi, ce que j'ai vu de lui?
Puis-je en croire une paix deja sans fruit jurée?
Des qu'il faut pardonner, n'attendons rien d'Atrée.
Je ne connois que trop ses transports furieux;
Et sa fausse pitié n'éblouit point mes yeux.
C'est en vain de sa main que je reçois un pere;
Tout ce qui vient de lui cache quelque mystere.
J'en ai trop éprouvé de son perfide cœur,
Pour oser, sur sa foi, déposer ma frayeur.
Je ne sais quel soupçon irrite mes alarmes;

Mais du fond de mon cœur je sens couler mes larmes.
Thessandre ne vient point : tant de retardements
Ne confirment que trop mes noirs pressentiments.

SCENE II.

PLISTHENE, THESSANDRE.

PLISTHENE.

Mais je le vois. Eh bien ! en est-ce fait, Thessandre ?
Sur les bords de l'Euripe est-il temps de nous rendre ?
Pour cet heureux moment as-tu tout préparé ?
De nos amis secrets t'es-tu bien assuré ?

THESSANDRE.

Il ne tient plus qu'à vous d'éprouver leur courage ;
Je les ai dispersés, ici, sur le rivage ;
Tout est prêt. Cependant, si Plisthene aujourd'hui
Veut en croire des cœurs pleins de zele pour lui,
Il ne partira point : ce dessein téméraire
Pourroit causer sa perte et celle de son pere.

PLISTHENE.

Ah ! je ne fuirois pas, quel que fût mon effroi,
Si mon cœur aujourd'hui ne trembloit que pour moi.
Thessandre, il faut sauver mon pere et la princesse ;
Ce n'est plus que pour eux que mon cœur s'intéresse.
Cherche Théodamie, et ne la quitte pas ;
Moi, je cours retrouver Thyeste de ce pas.

THESSANDRE.

Eh ! que prétendez-vous, seigneur, lorsque son frere
Semble de sa présence accabler votre pere ?
Il ne le quitte point ; ses longs embrassements
Sont toujours resserrés par de nouveaux serments.
Un superbe festin par son ordre s'apprête ;
Il appelle les dieux à cette auguste fête.
Mon cœur, à cet aspect qui s'est laissé charmer,
Ne voit rien dont le vôtre ait lieu de s'alarmer.

PLISTHENE.

Et moi, je ne vois rien dont le mien ne frémisse.
De quelque crime affreux cette fête est complice;
C'est assez qu'un tyran la consacre en ces lieux;
Et nous sommes perdus s'il invoque les dieux.
Va, cours avec ma sœur nous attendre au rivage;
Moi, je vais à Thyeste ouvrir un sûr passage.

SCENE III.

PLISTHENE, *seul.*

Dieux puissants, secondez un si juste dessein,
Et dérobez mon pere aux coups d'un inhumain.

SCENE IV.

ATRÉE, PLISTHENE, GARDES.

ATRÉE.

Demeure, digne fils d'Aerope et de Thyeste;
Demeure, reste impur d'un sang que je déteste.
Pour remplir de tes soins le projet important,
Demeure, c'est ici que Thyeste t'attend;
Et tu n'iras pas loin pour rejoindre, perfide,
Les traitres qu'en ces lieux arme ton parricide.
Prince indigne du jour, voilà donc les effets
Que dans ton ame ingrate ont produits mes bienfaits!
A peine le destin te redonne à ton pere,
Que ton cœur aussitôt en prend le caractere;
Et plus ingrat que lui, puisqu'il me devoit moins,
L'attentat le plus noir est le prix de mes soins.
Va, pour le prix des tiens, retrouver tes complices;
Va périr avec eux dans l'horreur des supplices.

PLISTHENE.

Pourquoi me supposer un indigne forfait?

Est-ce pour vos pareils que le prétexte est fait?
Vos reproches honteux n'ont rien qui me surprenne,
Et je ne sens que trop ce que peut votre haine.
Aurois-je prétendu, né d'un sang odieux,
Vous être plus sacré que n'ont été les dieux?
A travers les détours de votre ame parjure,
J'entrevois des horreurs dont frémit la nature.
Dans la juste fureur dont mon cœur est épris...
Mais non, je me souviens que je fus votre fils.
Malgré vos cruautés, et malgré ma colere,
Je crois encore ici m'adresser à mon pere.
Quoique trop assuré de ne point l'attendrir,
Je sens bien que du moins je ne dois point l'aigrir,
Dans l'espoir que ma mort pourra vous satisfaire,
Que vous épargnerez votre malheureux frere.
Le crime supposé qu'on m'impute aujourd'hui,
Tout, jusqu'à son départ, est un secret pour lui.
Sur la foi d'une paix si saintement jurée,
Il se croit sans péril entre les mains d'Atrée :
J'ai pénétré moi seul au fond de votre cœur;
Et mon malheureux pere est encor dans l'erreur.
Je ne vous parle point d'une jeune princesse,
A la faire périr rien ne vous intéresse.

ATRÉE.

Va, tu prétends en vain t'éclaircir de leur sort;
Meurs dans ce doute affreux, plus cruel que la mort.
De leur sort aux enfers va chercher qui t'instruise.
Où l'on doit l'immoler, gardes, qu'on le conduise,
Versez à ma fureur ce sang abandonné,
Et songez à remplir l'ordre que j'ai donné.

SCENE V.

ATRÉE, *seul.*

Va périr, malheureux, mais, dans ton sort funeste,

Cent fois moins malheureux que le lâche Thyeste.
Que je suis satisfait ! que de pleurs vont couler
Pour ce fils qu'à ma rage on est près d'immoler !
Quel que soit en ces lieux son supplice barbare,
C'est le moindre tourment qu'à Thyeste il prépare.
Ce fils infortuné, cet objet de ses vœux,
Va devenir pour lui l'objet le plus affreux.
Je ne te l'ai rendu que pour te le reprendre,
Et ne te le ravis que pour mieux te le rendre.
Oui, je voudrois pouvoir, au gré de ma fureur,
Le porter tout sanglant jusqu'au fond de ton cœur.
Quel qu'en soit le forfait, un dessein si funeste,
S'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste.
De son fils tout sanglant, de son malheureux fils,
Je veux que dans son sein il entende les cris.
C'est en toi-même, ingrat, qu'il faut que ma victime,
Ce fruit de tes amours, aille expier ton crime.
Je frissonne, et je sens mon ame se troubler;
C'est à mon ennemi qu'il convient de trembler.
Qui cede à la pitié mérite qu'on l'offense;
Il faut un terme au crime, et non à la vengeance.
Tout est prêt ; et déja, dans mon cœur furieux,
Je goûte le plaisir le plus parfait des dieux.
Je vais être vengé ; Thyeste, quelle joie !
Je vais jouir des maux ou tu vas être en proie.
Ce n'est de ses forfaits se venger qu'à demi,
Que d'accabler de loin un perfide ennemi :
Il faut, pour bien jouir de son sort déplorable,
Le voir dans le moment qu'il devient misérable,
De ses premiers transports irriter la douleur,
Et lui faire à longs traits sentir tout son malheur.

SCENE VI.

ATRÉE, THYESTE, GARDES.

ATRÉE, *bas.*

Thyeste vient; feignons; il semble, à sa tristesse,
Que de son sort affreux quelque soupçon le presse.
(*haut.*)
Cher Thyeste, approchez: d'où naît cette frayeur?
Quel déplaisir si prompt peut troubler votre cœur?
Vous paroissez saisi d'une douleur secrete,
Et ne me montrez plus cette ame satisfaite
Qui sembloit respirer la douceur de la paix:
Ne seroit-elle plus vos plus tendres souhaits?
Quoi! de quelques soupçons votre ame est-elle atteinte?
Ce jour, cet heureux jour est-il fait pour la crainte?
Mon frere, vous devez la bannir désormais;
La coupe va bientôt nous unir pour jamais.
Goûtez-vous la douceur d'une paix si parfaite?
Et la souhaitez-vous comme je la souhaite?
N'êtes-vous pas sensible à ce rare bonheur?

THYESTE.

Qui? moi vous soupçonner, ou vous haïr, seigneur?
Les dieux m'en sont témoins, ces dieux qu'ici j'atteste,
Qui lisent mieux que vous dans l'ame de Thyeste.
Ne vous offensez point d'une vaine terreur
Qui semble, malgré moi, s'emparer de mon cœur:
Je le sens agité d'une douleur mortelle;
Ma constance succombe; en vain je la rappelle;
Et, depuis un moment, mon esprit abattu
Laisse d'un poids honteux accabler sa vertu.
Cependant, près de vous, un je ne sais quel charme
Suspend dans ce moment le trouble qui m'alarme.

Pour rassurer encor mes timides esprits,
Rendez-moi mes enfants, faites venir mon fils;
Qu'il puisse être témoin d'une union si chere,
Et partager, seigneur, les bontés de mon frere.

ATRÉE.

Vous serez satisfait, Thyeste; et votre fils
Pour jamais en ces lieux va vous être remis.
Oui, mon frere, il n'est plus que la Parque inhumaine
Qui puisse séparer Thyeste de Plisthene.
Vous le verrez bientôt; un ordre de ma part
Le fait de ce palais hâter votre départ.
Pour donner de ma foi des preuves plus certaines,
Je veux vous renvoyer dès ce jour à Mycenes.
Malgré ce que je fais, peu sûr de cette foi,
Je vois que votre cœur s'alarme auprès de moi.
J'avois cru cependant qu'une pleine assurance
Devoit suivre...

THYESTE.

Ah! seigneur, ce reproche m'offense.

ATRÉE, *à un garde.*

Qu'on cherche la princesse; allez, et qu'en ces lieux
Plisthene, sans tarder, se présente à ses yeux.
Il faut...

SCENE VII.

ATRÉE, THYESTE, EURYSTHENE, GARDES.

EURYSTHENE *apporte la coupe.*

ATRÉE.

Mais j'apperçois la coupe de nos peres:
Voici le nœud sacré de la paix de deux freres;
Elle vient à propos pour rassurer un cœur
Qu'alarme en ce moment une indigne terreur.
Tel qui pouvoit encor se défier d'Atrée
En croira mieux peut-être à la coupe sacrée.

Thyeste veut-il bien qu'elle acheve en ce jour
De réunir deux cœurs désunis par l'amour?
Pour engager un frere à plus de confiance,
Pour le convaincre enfiu, donnez, que je commence.
(*il prend la coupe de la main d'Eurysthene.*)

THYESTE.

Je vous l'ai déja dit, vous m'outragez, seigneur,
Si vous vous offensez d'une vaine frayeur.
Que voudroit désormais me ravir votre haine,
Après m'avoir rendu mes états et Plisthene?
Du plus affreux courroux quel que fût le projet,
Mes jours infortunés valent-ils ce bienfait?
Eurysthene, donnez; laissez-moi l'avantage
De jurer le premier sur ce précieux gage.
Mon cœur, à son aspect, de son trouble est remis;
Donnez. Mais cependant je ne vois point mon fils.
(*il prend la coupe des mains d'Atrée.*)

ATRÉE.

(*à ses gardes.*) (*à Thyeste.*)
Il n'est point de retour? rassurez-vous, mon frere;
Vous reverrez bientôt une tête si chere:
C'est de notre union le nœud le plus sacré;
Craignez moins que jamais d'en être séparé.

THYESTE.

Soyez donc les garants du salut de Thyeste,
Coupe de nos aïeux, et vous, dieux que j'atteste.
Puisse votre courroux foudroyer désormais
Le premier de nous deux qui troublera la paix!
Et vous, frere aussi cher que ma fille et Plisthene,
Recevez de ma foi cette preuve certaine.
Mais que vois-je, perfide? Ah! grands dieux! quelle horreur!
C'est du sang! tout le mien se glace dans mon cœur.
Le soleil s'obscurcit; et la coupe sanglante
Semble fuir d'elle-même à cette main tremblante.
Je me meurs. Ah! mon fils, qu'êtes-vous devenu?

SCENE VIII.

ATRÉE, THYESTE, THÉODAMIE, EURYSTHENE, LÉONIDE, GARDES.

THÉODAMIE.

L'avez-vous pu souffrir, dieux cruels? qu'ai-je vu?
Ah, seigneur! votre fils, mon déplorable frere,
Vient d'être pour jamais privé de la lumiere.

THYESTE.

Mon fils est mort, cruel, dans ce même palais,
Et dans le même instant où l'on m'offre la paix!
Et, pour comble d'horreurs, pour comble d'épouvante,
Barbare, c'est du sang que ta main me présente!
O terre, en ce moment, peux-tu nous soutenir?
O de mon songe affreux triste ressouvenir!
Mon fils, est-ce ton sang qu'on offroit à ton pere?

ATRÉE.

Méconnois-tu ce sang?

THYESTE.

Je reconnois mon frere.

ATRÉE.

Il falloit le connoître, et ne point l'outrager;
Ne point forcer ce frere, ingrat, à se venger.

THYESTE.

Grands dieux, pour quels forfaits lancez-vous le tonnerre?
Monstre, que les enfers ont vomi sur la terre,
Assouvis la fureur dont ton cœur est épris;
Joins un malheureux pere à son malheureux fils;
A ses mânes sanglants donne cette victime,
Et ne t'arrête point au milieu de ton crime.
Barbare, peux-tu bien m'épargner en des lieux
Dont tu viens de chasser et le jour et les dieux?

ATRÉE.

Non, à voir les malheurs où j'ai plongé ta vie,
Je me repentirois de te l'avoir ravie.
Par tes gémissements je connois ta douleur :
Comme je le voulois tu ressens ton malheur ;
Et mon cœur, qui perdoit l'espoir de sa vengeance,
Retrouve dans tes pleurs son unique espérance.
Tu souhaites la mort, tu l'implores ; et moi,
Je te laisse le jour pour me venger de toi.

THYESTE.

Tu t'en flattes en vain, et la main de Thyeste
Saura bien te priver d'un plaisir si funeste.

(*il se tue.*)

THÉODAMIE.

Ah ciel !

THYESTE.

Consolez-vous, ma fille ; et de ces lieux
Fuyez, et remettez votre vengeance aux dieux.
Contente, par vos pleurs, d'implorer leur justice,
Allez loin de ce traître attendre son supplice.
Les dieux, que ce parjure a fait pâlir d'effroi,
Le rendront quelque jour plus malheureux que moi ;
Le ciel me le promet, la coupe en est le gage ;
Et je meurs.

ATRÉE.

A ce prix, j'accepte le présage :
Ta main, en t'immolant, a comblé mes souhaits,
Et je jouis enfin du fruit de mes forfaits.

FIN D'ATRÉE ET THYESTE.

ÉLECTRE,

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la premiere fois, le 14 décembre 1708.

PRÉFACE.

Se louer ou se plaindre du public, style ordinaire des préfaces. Jamais auteur dramatique n'eut une plus belle occasion de suivre un usage que la vanité de ses confreres a consacré dès long-temps. En effet je sais peu de pieces dont on ait parlé plus diversement que de celle-ci; et il n'y en a peut-être point qui ait mieux mérité tout le bien et tout le mal qu'on en a dit. Mes amis d'une part, les critiques de l'autre, ont outré la matiere sur cet article. C'est donc aux gens indifférents que ceci s'adresse, puisque ce sont ceux qui doivent être précisément à notre égard ce qu'on appelle public. On me reproche des longueurs dans mes deux premiers actes, trop de complication dans le sujet. Je passe condamnation. La sortie d'Électre de dessus la scene, dans le premier acte, y laisse un vide qui le fait languir dans tout le reste. Une bonne partie du second tient plus du poëme épique que du tragique: en un mot, les descriptions y sont trop fréquentes. Trop de complication? A cela je n'ai qu'une chose à répondre: le sujet d'Électre est si simple de lui-même, que je ne crois pas qu'on puisse le traiter avec quelque espérance de succès en le dénuant d'épisodes. Il s'agit de faire périr les meurtriers d'Agamemnon; on n'attend pour cela que le retour d'Oreste. Oreste arrivé, sa reconnoissance faite avec sa sœur, voilà la piece à son dénouement. Quelque peine qu'ait l'action à être une

parmi tant d'intérêts divers, j'aime mieux encore avoir chargé mon sujet d'épisodes que de déclamations. D'ailleurs notre théâtre soutient mal-aisément cette simplicité si chérie des anciens, non qu'elle ne soit bonne, mais on n'est pas toujours sûr de plaire en s'y attachant exactement. Pour l'anachronisme qu'on m'impute sur l'âge d'Oreste, ce seroit faire injure à ceux qui ont fait cette critique que d'y répondre. Il faut ne pas entendre le théâtre, pour ne pas savoir quels sont nos droits sur les époques. Je renvoie là-dessus à Xipharès, dans Mithridate, à Narcisse, dans Britannicus. Faire naître Oreste avant ou après le siege de Troie n'est pas un point qui doive être litigieux dans un poëme. J'ai bien un autre procès à soutenir contre les zélateurs de l'antiquité, plus considérable selon eux, plus léger encore selon moi que le précédent; c'est l'amour d'Electre; c'est l'audace que j'ai eue de lui donner des sentiments que Sophocle s'est bien gardé de lui donner. Il est vrai qu'ils n'étoient point en usage sur la scene de son temps, que, s'il eût vécu du nôtre, il eût peut-être fait comme moi. Cela ne laisse pas d'être un attentat jusque-là inoui, qui a soulevé contre un moderne inconsidéré toute cette région idolâtre, où il ne manque plus au culte qu'on y rend aux anciens que des prêtres et des victimes. En vain quelques sages protestent contre cet abus, les préjugés prévalent, et la prévention va si loin, que tels qui ne connoissent les anciens que de nom, qui ne savent pas seulement si Sophocle étoit Grec ou François, sur la foi des dévots de l'antiquité, ont prononcé hardiment

contre moi. Ce n'est point la tragédie de Sophocle, ni celle d'Euripide que je donne: c'est la mienne. A-t-on fait le procès aux peintres qui depuis Apelle ont peint Alexandre autrement que le foudre à la main?

Dussent les Grecs encor fondre sur un rebelle,

je dirai que si j'avois quelque chose à imiter de Sophocle ce ne seroit assurément pas son Electre; qu'aux beautés près, desquelles je ne fais aucune comparaison, il y a peut-être dans sa piece autant de défauts que dans la mienne. Loin que cet amour, dont on fait un monstre, en soit un, je prétends qu'il donne encore plus de force au caractere d'Électre, qui a dans Sophocle plus de férocité que de véritable grandeur: c'est moins la mort de son pere qu'elle venge que ses propres malheurs. Triste objet des fureurs d'Égisthe et de Clytemnestre, n'y a-t-il pas bien à s'étonner qu'Électre ne soit occupée que de sa vengeance? Ne faire précisément que ce qu'on doit, quand rien ne s'y oppose en secret, n'est pas une vertu; mais vaincre un penchant presque toujours insurmontable dans le cœur humain, pour faire son devoir, en est une des plus grandes. Une princesse, dans un état aussi cruel que celui où se trouve Électre, dira-t-on, être amoureuse! Oui, amoureuse. Quels cœurs sont inaccessibles à l'amour? quelles situations dans la vie peuvent nous mettre à l'abri d'une passion si involontaire? Plus on est malheureux, plus on a le cœur aisé à attendrir. Ce n'est point un grand fonds de vertu qui

nous garantit de l'amour; il nous empêche seulement d'y succomber. Il y a bien de la différence d'ailleurs de la sensibilité d'Électre à une intrigue amoureuse. Les soins de son amour ne sont pas de ces soins ordinaires qui font toute la matiere de nos romans; c'est pour se punir de la foiblesse qu'elle a d'aimer le fils du meurtrier de son pere qu'elle veut précipiter les moments de sa vengeance, sans attendre le retour de son frere. Enfin, selon le systême de mes censeurs, il ne s'agit que de rendre Électre tout-à-fait à plaindre: je crois y avoir mieux réussi que Sophocle, Euripide, Eschyle, et tous ceux qui ont traité le même sujet. C'est ajouter à l'horreur du sort de cette princesse que d'y joindre une passion dont la contrainte et les remords ne font pas toujours les plus grands malheurs. Le seul défaut de l'amour d'Électre, si j'en crois mes amis qui me flattent le moins, c'est qu'il ne produit pas assez d'évènements dans toute la piece: et c'est en effet tout ce qu'on peut raisonnablement me reprocher sur ce chapitre.

ACTEURS.

CLYTEMNESTRE, veuve d'Agamemnon, et femme d'Égisthe.

ORESTE, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre, roi de Mycenes, élevé sous le nom de Tydée.

ÉLECTRE, sœur d'Oreste.

ÉGISTHE, fils de Thyeste, meurtrier d'Agamemnon.

ITYS, fils d'Égisthe, mais d'une autre mere que Clytemnestre.

IPHIANASSE, sœur d'Itys.

PALAMEDE, gouverneur d'Oreste.

ARCAS, ancien officier d'Agamemnon.

ANTÉNOR, confident d'Oreste.

MÉLITE, confidente d'Iphianasse.

GARDES.

La scene est à Mycenes, dans le palais de ses rois.

ÉLECTRE,
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

ÉLECTRE, *seule*.

Témoin du crime affreux que poursuit ma vengeance,
O nuit! dont tant de fois j'ai troublé le silence,
Insensible témoin de mes vives douleurs,
Électre ne vient plus te confier des pleurs.
Son cœur, las de nourrir un désespoir timide,
Se livre enfin sans crainte au transport qui le guide.
Favorisez, grands dieux, un si juste courroux;
Électre vous implore et s'abandonne à vous.
Pour punir les forfaits d'une race funeste,
J'ai compté trop long-temps sur le retour d'Oreste:
C'est former des projets et des vœux superflus;
Mon frere malheureux sans doute ne vit plus.
Et vous, manes sanglants du plus grand roi du monde,
Triste et cruel objet de ma douleur profonde,
Mon pere, s'il est vrai que sur les sombres bords
Les malheurs des vivants puissent toucher les morts,
Ah! combien doit frémir ton ombre infortunée
Des maux où ta famille est encor destinée!
C'étoit peu que les tiens, altérés de ton sang,
Eussent osé porter le couteau dans ton flanc;

Qu'à la face des dieux le meurtre de mon pere
Fût, pour comble d'horreurs, le crime de ma mere;
C'est peu qu'en d'autres mains la perfide ait remis
Le sceptre qu'après toi devoit porter ton fils,
Et que, dans mes malheurs, Égisthe, qui me brave,
Sans respect, sans pitié, traite Électre en esclave;
Pour m'accabler encor, son fils audacieux,
Itys, jusqu'à ta fille ose lever les yeux.
Des dieux et des mortels Électre abandonnée
Doit, ce jour, à son sort s'unir par l'hyménée,
Si ta mort, m'inspirant un courage nouveau,
N'en éteint par mes mains le coupable flambeau.
Mais qui peut retenir le courroux qui m'anime?
Clytemnestre osa bien s'armer pour un grand crime.
Imitons sa fureur par de plus nobles coups;
Allons à ces autels où m'attend son époux
Immoler avec lui l'amant qui nous outrage:
C'est là le moindre effort digne de mon courage.
Je le dois.... D'où vient donc que je ne le fais pas?
Ah! si c'étoit l'amour qui me retînt le bras!
Pardonne, Agamemnon, pardonne, ombre trop chere;
Mon cœur n'a point brûlé d'une flamme adultere.
Ta fille, de concert avec tes assassins,
N'a point porté sur toi de parricides mains;
J'ai tout fait pour venger ta perte déplorable;
Électre cependant n'en est pas moins coupable.
Le vertueux Itys, à travers ma douleur,
N'en a pas moins trouvé le chemin de mon cœur.
Mais Arcas ne vient point! Fidele en apparence,
Trahit-il en secret le soin de ma vengeance?

SCENE II.

ÉLECTRE, ARCAS.

ÉLECTRE.
(*à Arcas.*)
Il vient, rassurons-nous. Pleine d'un juste effroi,
Je me plaignois déja qu'on me manquoit de foi;
Je craignois qu'un ami, qui pour moi s'intéresse,
N'osât plus... Mais quoi! seul?

ARCAS.
Malheureuse princesse,
Hélas! que votre sort est digne de pitié!
Plus d'amis, plus d'espoir.

ÉLECTRE.
Quoi! leur vaine amitié,
Après tant de serments...

ARCAS.
Non, n'attendez rien d'elle.
Madame, en vain pour vous j'ai fait parler mon zele:
Eux-mêmes, à regret, ces trop prudents amis
S'en tiennent au secours qu'on leur avoit promis.
Qu'Oreste, disent-ils, vienne par sa présence
Rassurer des amis armés pour sa vengeance.
Palamede, chargé d'élever ce héros,
Promettoit avec lui de traverser les flots;
Son fils même avant eux devoit ici se rendre.
C'est se perdre, sans eux qu'oser rien entreprendre;
Bientôt de nos projets la mort seroit le prix.
D'ailleurs, pour achever de glacer leurs esprits,
On dit que ce guerrier, dont la valeur funeste
Ne se peut comparer qu'à la valeur d'Oreste,
Qui de tant d'ennemis délivre ces états,
Qui les a sauvés seul par l'effort de son bras,
Qui, chassant les deux rois de Corinthe et d'Athenes,

De morts et de mourants vient de couvrir nos plaines,
Hier, avant la nuit, parut dans ce palais;
Cet étranger, qu'Egisthe a comblé de bienfaits,
A qui ce tyran doit le salut de sa fille,
De lui, d'Itys, enfin de toute sa famille,
Est un rempart si sûr pour vos persécuteurs,
Que de tous nos amis il a glacé les cœurs.
Au seul nom du tyran que votre ame déteste,
On frémit; cependant on veut revoir Oreste.
Mais le jour, qui paroît, me chasse de ces lieux:
Je crois voir même Itys. Madame, au nom des dieux,
Loin de faire éclater le trouble de votre ame,
Flattez plutôt d'Itys l'audacieuse flamme:
Faites que votre hymen se differe d'un jour;
Peut-être verrons-nous Oreste de retour.

ÉLECTRE.

Cesse de me flatter d'une espérance vaine.
Allez, lâches amis, qui trahissez ma haine,
Électre saura bien, sans Oreste et sans vous,
Ce jour même, à vos yeux, signaler son courroux.

SCENE III.

ÉLECTRE, ITYS.

ÉLECTRE.

En des lieux où je suis, trop sûr de me déplaire,
Fils d'Égisthe, oses-tu mettre un pied téméraire?

ITYS.

Madame, pardonnez à l'innocente erreur
Qui vous offre un amant guidé par sa douleur.
D'un amour malheureux la triste inquiétude
Me faisoit de la nuit chercher la solitude.
Pardonnez si l'amour tourne vers vous mes pas;
Itys vous souhaitoit, mais ne vous cherchoit pas.

ÉLECTRE.

Dans l'etat où je suis, toujours triste, quels charmes
Peuvent avoir des yeux presque éteints dans les larmes?
Fils du tyran cruel qui fait tous mes malheurs,
Porte ailleurs ton amour, et respecte mes pleurs.

ITYS.

Ah! ne m'enviez pas cet amour, inhumaine!
Ma tendresse ne sert que trop bien votre haine.
Si l'amour cependant peut désarmer un cœur,
Quel amour fut jamais moins digne de rigueur?
A peine je vous vis que mon ame éperdue
Se livra sans réserve au poison qui me tue.
Depuis dix ans entiers que je brûle pour vous,
Qu'ai-je fait qui n'ait dû fléchir votre courroux?
De votre illustre sang conservant ce qui reste,
J'ai de mille complots sauvé les jours d'Oreste.
Moins attentif au soin de veiller sur ses jours,
Déja plus d'une main en eût tranché le cours:
Plus accablé que vous du sort qui vous opprime,
Mon amour malheureux fait encor tout mon crime.
Enfin, pour vous forcer à vous donner à moi,
Vous savez si jamais j'exigeai rien du roi.
Il prétend qu'avec vous un nœud sacré m'unisse;
Ne m'en imputez point la cruelle injustice:
Au prix de tout mon sang je voudrois être à vous,
Si c'étoit votre aveu qui me fît votre époux.
Ah! par pitié pour vous, princesse infortunée,
Payez l'amour d'Itys par un tendre hyménée.
Puisqu'il faut l'achever, ou descendre au tombeau,
Laissez-en à mes feux allumer le flambeau.
Regnez donc avec moi; c'est trop vous en défendre;
C'est un sceptre qu'un jour Egisthe veut vous rendre.

ÉLECTRE.

Ce sceptre est-il à moi, pour me le destiner?
Ce sceptre est-il à lui, pour te l'oser donner?

C'est en vain qu'en esclave il traite une princesse,
Jusqu'à le redouter que le traître m'abaisse;
Qu'il fasse que ces fers, dont il s'est tant promis,
Soient moins honteux pour moi que l'hymen de son fils.
Cesse de te flatter d'une espérance vaine;
Ta vertu ne te sert qu'à redoubler ma haine.
Égisthe ne prétend te faire mon époux,
Que pour mettre sa tête à couvert de mes coups.
Mais sais-tu que l'hymen dont la pompe s'apprête
Ne se peut achever qu'aux dépens de sa tête?
A ces conditions je souscris à tes vœux;
Ma main sera le prix d'un coup si généreux.
Électre n'attend point cet effort de la tienne:
Je connois ta vertu; rends justice à la mienne.
Crois-moi, loin d'écouter ta tendresse pour moi,
De Clytemnestre ici crains l'exemple pour toi.
Romps toi-même un hymen où l'on veut me contraindre;
Les femmes de mon sang ne sont que trop à craindre.
Malheureux! de tes vœux quel peut être l'espoir?
Hélas! quand je pourrois, rebelle à mon devoir,
Brûler un jour pour toi de feux illégitimes,
Ma vertu t'en feroit bientôt les plus grands crimes.
Je te hairai moins, fils d'un prince odieux;
Ne sois point, s'il se peut, plus coupable à mes yeux;
Ne me peins plus l'ardeur dont ton ame est éprise.
Que peux-tu souhaiter? Itys, qu'il te suffise
Qu'Électre, tout entiere à son inimitié,
Ne fait point tes malheurs sans en avoir pitié.
Mais Clytemnestre vient. Ciel! quel dessein l'amene?
Te sers-tu contre moi du pouvoir de la reine?

SCENE IV.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, ITYS, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Dieux puissants, dissipez mon trouble et mon effroi,
Et chassez ces horreurs loin d'Egisthe et de moi!

ITYS.

Quelle crainte est la votre? où courez-vous, madame?
Vous vous plaignez; quel trouble a pu saisir votre ame?

CLYTEMNESTRE.

Prince, jamais effroi ne fut égal au mien:
Mais ce récit demande un secret entretien.
Jamais sort ne parut plus à craindre et plus triste.
(à ses gardes.)
Qu'on sache, en ce moment, si je puis voir Égisthe.

SCENE V.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, ITYS.

CLYTEMNESTRE.

Mais vous, qui vous guidoit aux lieux où je vous voi?
Électre se rend-elle aux volontés du roi?
A votre heureux destin la verrons-nous unie?
Sait-elle à résister qu'il y va de sa vie?

ITYS.

Ah! d'un plus doux langage empruntons le secours;
Madame, épargnez-lui de si cruels discours:
Adoucissez plutôt sa triste destinée;
Électre n'est déja que trop infortunée.
Je ne puis la contraindre; et mon esprit confus...

CLYTEMNESTRE.

Par ce raisonnement je conçois ses refus.

Mais, pour former l'hymen et de l'un et de l'autre,
On ne consultera ni son cœur ni le vôtre.
C'est, pour vous, de son sort prendre trop de souci:
Allez, dites au roi que je l'attends ici.

SCENE VI.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE.

CLYTEMNESTRE.

Ainsi, loin de répondre aux bontés d'une mere,
Vous bravez de ce nom le sacré caractere;
Et, lorsque ma pitié lui fait un sort plus doux,
Électre semble encor défier mon courroux.
Bravez-le; mais du moins du sort qui vous accable
N'accusez donc que vous, princesse inexorable.
Je fléchissois un roi de son pouvoir jaloux;
Un héros, par mes soins, devenoit votre époux;
Je voulois, par l'hymen d'Itys et de ma fille,
Voir rentrer quelque jour le sceptre en sa famille:
Mais l'ingrate ne veut que nous immoler tous.
Je ne dis plus qu'un mot: Itys brûle pour vous;
Ce jour même à son sort vous devez être unie;
Si vous n'y souscrivez, c'est fait de votre vie.
Égisthe est las de voir son esclave en ces lieux
Exciter par ses pleurs les hommes et les dieux.

ÉLECTRE.

Contre un tyran si fier, juste ciel! quelles armes!
Qui brave les remords peut-il craindre mes larmes?
Ah, madame! est-ce à vous d'irriter mes ennuis?
Moi, son esclave! hélas! d'où vient que je le suis?
Moi, l'esclave d'Égisthe! Ah! fille infortunée!
Qui m'a fait son esclave? et de qui suis-je née?
Étoit-ce donc à vous de me le reprocher?
Ma mere, si ce nom peut encor vous toucher,
S'il est vrai qu'en ces lieux ma honte soit jurée,

Ayez pitié des maux où vous m'avez livrée;
Précipitez mes pas dans la nuit du tombeau,
Mais ne m'unissez pas au fils de mon bourreau,
Au fils de l'inhumain qui me priva d'un pere,
Qui le poursuit sur moi, sur mon malheureux frere;
Et de ma main encore il ose disposer!
Cet hymen, sans horreur, se peut-il proposer?
Vous m'aimâtes; pourquoi ne vous suis-je plus chere?
Ah! je ne vous hais point; et, malgré ma misere,
Malgré les pleurs amers dont j'arrose ces lieux,
Ce n'est que du tyran dont je me plains aux dieux.
Pour me faire oublier qu'on m'a ravi mon pere,
Faites-moi souvenir que vous êtes ma mere.

CLYTEMNESTRE.

Que veux-tu désormais que je fasse pour toi,
Lorsque ton hymen seul peut désarmer le roi?
Souscris sans murmurer au sort qu'on te prépare,
Et cesse de gémir de la mort d'un barbare,
Qui, s'il eût pu trouver un second Ilion,
T'auroit sacrifiée à son ambition.
Le cruel qu'il étoit, bourreau de sa famille,
Osa bien, à mes yeux, faire égorger ma fille!

ÉLECTRE.

Tout cruel qu'il étoit, il étoit votre époux:
S'il falloit l'en punir, madame, étoit-ce à vous?
Si le ciel, dont sur lui la rigueur fut extrême,
Réduisit ce héros à verser son sang même,
Du moins, en se privant d'un sang si précieux,
Il ne le fit couler que pour l'offrir aux dieux.
Mais vous, qui de ce sang immolez ce qui reste,
Mere dénaturée et d'Électre et d'Oreste,
Ce n'est point à des dieux jaloux de leurs autels,
Vous nous sacrifiez au plus vil des mortels.

SCENE VII.

ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE.

ÉLECTRE.

Il paroit, l'inhumain! a cette affreuse vue,
Des plus cruels transports je me sens l'ame émue.

ÉGISTHE, *à Clytemnestre.*

Madame, quel malheur, troublant votre sommeil,
Vous a fait de si loin devancer le soleil?
Quel trouble vous saisit? et quel triste présage
Couvre encor vos regards d'un si sombre nuage?
Mais Electre avec vous! que fait-elle en ces lieux?
Auriez-vous pu fléchir ce cœur audacieux?
A mes justes desirs aujourd'hui moins rebelle,
A l'hymen de mon fils Electre consent-elle?
Voit-elle sans regret préparer ce grand jour
Qui doit combler d'Itys et les vœux et l'amour?

ÉLECTRE.

Oui, tu peux désormais en ordonner la fête;
Pour cet heureux hymen ma main est toute prête:
Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang,
Et je la garde à qui te percera le flanc.
(*elle sort.*)

ÉGISTHE.

Cruelle! si mon fils n'arrêtoit ma vengeance,
J'éprouverois bientôt jusqu'où va ta constance.

SCENE VIII.

ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, n'irritez point son orgueil furieux.
Si vous saviez les maux que m'annoncent les dieux...

J'en frémis. Non, jamais le ciel impitoyable
N'a menacé nos jours d'un sort plus déplorable.
Deux fois mes sens frappés par un triste réveil
Pour la troisieme fois se livroient au sommeil,
Quand j'ai cru, par des cris terribles et funebres,
Me sentir entrainer dans l'horreur des ténebres.
Je suivois, malgré moi, de si lugubres cris;
Je ne sais quels remords agitoient mes esprits;
Mille foudres grondoient dans un épais nuage
Qui sembloit cependant céder à mon passage.
Sous mes pas chancelants un gouffre s'est ouvert;
L'affreux séjour des morts à mes yeux s'est offert.
A travers l'Achéron, la malheureuse Electre,
A grands pas, où j'étois sembloit guider un spectre.
Je fuyois, il me suit. Ah! seigneur, à ce nom
Mon sang se glace: hélas! c'étoit Agamemnon.
« Arrête, m'a-t-il dit d'une voix formidable,
« Voici de tes forfaits le terme redoutable:
« Arrête, épouse indigne, et frémis de ce sang
« Que le cruel Égisthe a tiré de mon flanc ».
Ce sang, qui ruisseloit d'une large blessure,
Sembloit, en s'écoulant, pousser un long murmure.
A l'instant j'ai cru voir aussi couler le mien:
Mais, malheureuse! à peine a-t-il touché le sien,
Que j'en ai vu renaitre un monstre impitoyable,
Qui m'a lancé d'abord un regard effroyable.
Deux fois le Styx, frappé par ses mugissements,
A long-temps répondu par des gémissements.
Vous êtes accouru: mais le monstre en furie,
D'un seul coup, à mes pieds vous a jeté sans vie,
Et m'a ravi la mienne avec le même effort,
Sans me donner le temps de sentir votre mort.

EGISTHE.

Je conçois la douleur où la crainte vous plonge.
Un présage si noir n'est cependant qu'un songe,
Que le sommeil produit et nous offre au hasard,

Où, bien plus que les dieux, nos sens ont souvent
part.
Pourrois-je craindre un songe à vos yeux si funeste,
Moi qui ne compte plus d'autre ennemi qu'Oreste?
Au gré de sa fureur qu'il s'arme contre nous;
Je saurai lui porter d'inévitables coups.
Ma haine à trop haut prix vient de mettre sa tête,
Pour redouter encor les malheurs qu'il m'apprête.
C'est en vain que Samos la défend contre moi;
Qu'elle tremble à son tour pour elle et pour son roi.
Athenes, désormais de ses pertes lassée,
Nous menace bien moins qu'elle n'est menacée;
Et le roi de Corinthe, épris plus que jamais,
Me demande aujourd'hui ma fille avec la paix.
Quel que soit son pouvoir, quoi qu'il en ose attendre,
Sans la tête d'Oreste, il n'y faut point prétendre.
D'ailleurs, pour cet hymen le ciel m'offre une main,
Dont j'attends pour moi-même un secours plus
certain.
Ce héros, défenseur de toute ma famille,
Est celui qu'en secret je destine à ma fille.
Ainsi je ne crains plus qu'Électre et sa fierté,
Ses reproches, ses pleurs, sa fatale beauté,
Les transports de mon fils: mais, s'il peut la contraindre
A recevoir sa foi, je n'aurai rien à craindre;
Et la main que prétend employer mon courroux
Mettra bientôt le comble à mes vœux les plus doux.

SCENE IX.

IPHIANASSE, MÉLITE, CLYTEMNESTRE, ÉGISTHE.

ÉGISTHE.

Mais ma fille paroît: madame, je vous laisse,
Et je vais travailler au repos de la Grece.

SCÈNE X.

CLYTEMNESTRE, IPHIANASSE, MÉLITE.

IPHIANASSE.

On dit qu'un noir présage, un songe plein d'horreur,
Madame, cette nuit, a troublé votre cœur.
Dans le tendre respect qui pour vous m'intéresse,
Je venois partager la douleur qui vous presse.

CLYTEMNESTRE.

Princesse, un songe affreux a frappé mes esprits;
Mon cœur s'en est troublé, la frayeur l'a surpris:
Mais, pour en détourner les funestes auspices,
Ma main va l'expier par de prompts sacrifices.

SCENE XI.

IPHIANASSE, MÉLITE.

IPHIANASSE.

Mélite, plût au ciel qu'en proie à tant d'ennuis,
Un songe seul eût part à l'état où je suis!
Plût au ciel que le sort, dont la rigueur m'outrage,
N'eût fait que menacer!

MÉLITE.

Madame, quel langage!
Quel malheur de vos jours a troublé la douceur,
Et la constante paix que goûtoit votre cœur?

IPHIANASSE.

Tes soins n'ont pas toujours conduit Iphianasse;
Et ce calme si doux a bien changé de face.
Quelques jours malheureux, écoulés sans te voir,
D'un cœur qui s'ouvre à toi font tout le désespoir.

MÉLITE.

A finir nos malheurs, quoi! lorsque tout conspire,

Qu'un roi jeune et puissant à votre hymen aspire,
Votre cœur désolé se consume en regrets!
Quels sont vos déplaisirs? ou quels sont vos souhaits?
Corinthe, avec la paix, vous demande pour reine:
Ce grand jour doit former une si belle chaîne.

IPHIANASSE.

Plût aux dieux que ce jour, qui te paroît si beau,
Dût des miens, à tes yeux, éteindre le flambeau!
Mais lorsque tu sauras mes mortelles alarmes,
N'irrite point mes maux, et fais grace à mes larmes.
Il te souvient encor de ces temps où, sans toi,
Nous sortîmes d'Argos à la suite du roi.
Tout sembloit menacer le trône de Mycenes,
Tout cédoit aux deux rois de Corinthe et d'Athenes.
Pour retarder du moins un si cruel malheur,
Mon frere, sans succès, fit briller sa valeur;
Égisthe fut défait, et trop heureux encore
De pouvoir se jeter dans les murs d'Épidaure.
Tu sais tout ce qu'alors fit pour nous ce héros,
Qu'Itys avoit sauvé de la fureur des flots.
Peins-toi le dieu terrible adoré dans la Thrace;
Il en avoit du moins et les traits et l'audace.
Quels exploits! non, jamais avec plus de valeur
Un mortel n'a fait voir ce que peut un grand cœur:
Je le vis; et le mien, illustrant sa victoire,
Vaincu, quoiqu'en secret, mit le comble à sa gloire:
Heureuse si mon ame, en proie à tant d'ardeur,
Du crime de ses feux faisoit tout son malheur!
Mais hier je revis ce vainqueur redoutable
A peine s'honorer d'un accueil favorable.
De mon coupable amour l'art déguisant la voix,
En vain sur sa valeur je le louai cent fois;
En vain, de mon amour flattant la violence,
Je fis parler mes yeux et ma reconnoissance:
Il soupire, Mélite; inquiet et distrait,
Son cœur paroît frappé d'un déplaisir secret.

Sans doute il aime ailleurs ; et, loin de se contraindre...
Que dis-je ? malheureuse ! est-ce à moi de m'en plaindre ?
Esclave d'un haut rang, victime du devoir,
De mon indigne amour quel peut être l'espoir ?
Ai-je donc oublié tout ce qui nous sépare ?
N'importe, détournons l'hymen qu'on me prépare ;
Je ne puis y souscrire. Allons trouver le roi :
Faisons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

TYDÉE, ANTÉNOR.

TYDÉE.

EMBRASSE-MOI, reviens de ta surprise extrême.
Oni, mon cher Anténor, c'est Tydée; oui, lui-même;
Tu ne te trompes point.

ANTÉNOR.

Vous, seigneur, en ces lieux,
Parmi des ennemis défiants, furieux!
Au plaisir de vous voir, ciel! quel trouble succede!
Dans le palais d'Argos le fils de Palamede,
D'une pompeuse cour attirant les regards,
Et de vœux et d'honneurs comblé de toutes parts!
Je sais jusques où va la valeur de Tydee;
D'un heureux sort toujours qu'elle fut secondée:
Mais ce n'est pas ici qu'on doit la couronner.
A la cour d'un tyran...

TYDÉE.

Cesse de t'étonner.
Le vainqueur des deux rois de Corinthe et d'Athenes,
Le guerrier défenseur d'Egisthe et de Mycenes,
N'est autre que Tydée.

ANTÉNOR.

Et quel est votre espoir?

TYDÉE.

Avant que d'éclaircir ce que tu veux savoir,

Dans ce fatal séjour dis-moi ce qui t'amene.
Que dit-on à Samos? que fait l'heureux Thyrrhene?

ANTÉNOR.

Ce grand roi, qui chérit Oreste avec transport,
Depuis plus de six mois incertain de son sort,
Alarmé chaque jour et du sien et du vôtre,
M'envoie en ces climats vous chercher l'un et l'autre.
Mais puisque je vous vois, tous mes vœux sont comblés.
Le fils d'Agamemnon... Seigneur, vous vous troublez!
Malgré tous les honneurs qu'ici l'on vous adresse,
Vos yeux semblent voilés d'une sombre tristesse.
De tout ce que je vois mon esprit éperdu...

TYDÉE.

Anténor, c'en est fait; Tydée a tout perdu.

ANTÉNOR.

Seigneur, éclaircissez ce terrible mystere.

TYDÉE.

Oreste est mort.

ANTÉNOR.

Grands dieux!

TYDÉE.

Et je n'ai plus de pere.

ANTÉNOR.

Palamede n'est plus! ah! destin rigoureux!
Et qui vous l'a ravi? par quel malheur affreux...

TYDÉE.

Tu sais ce qu'en ces lieux nous venions entreprendre;
Tu sais que Palamede, avant que de s'y rendre,
Ne voulut point tenter son retour dans Argos,
Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.
A de si justes soins on souscrivit sans peine:
Nous partîmes comblés des bienfaits de Tyrrhene;
Tout nous favorisoit; nous voguâmes long-temps
Au gré de nos desirs bien plus qu'au gré des vents:
Mais, signalant bientôt toute son inconstance,

La mer en un moment se mutine et s'élance.
L'air mugit, le jour fuit; une épaisse vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur;
La foudre, éclairant seule une nuit si profonde,
A sillons redoublés ouvre le ciel et l'onde,
Et, comme un tourbillon, embrassant nos vaisseaux,
Semble, en source de feu, bouillonner sur les eaux.
Les vagues quelquefois nous portant sur leurs cimes
Nous font rouler après sous de vastes abymes,
Où les éclairs pressés, pénétrant avec nous,
Dans des gouffres de feu sembloient nous plonger tous.
Le pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyoit lui-même s'abandonne.
A travers les écueils notre vaisseau poussé,
Se brise, et nage enfin sur les eaux dispersé.
Dieux! que ne fis-je point dans ce moment funeste
Pour sauver Palamede, et pour sauver Oreste?
Vains efforts! la lueur qui partoit des éclairs
Ne m'offrit que des flots de nos débris couverts;
Tout périt.

ANTÉNOR.

Eh! comment, dans ce désordre extrême,
Pûtes-vous au péril vous dérober vous-même?

TYDÉE.

Tout offroit à mes yeux l'inévitable mort;
Mais j'y courois en vain, la rigueur de mon sort
A de plus grands malheurs me réservoit encore,
Et me jeta mourant vers les murs d'Épidaure.
Itys me secourut, et de mes tristes jours,
Malgré mon désespoir, il prolongea le cours.
Juge de ma douleur, quand je sus que ma vie
Étoit le prix des soins d'une main ennemie.
Des périls de la mer Tydée enfin remis
Une nuit alloit fuir loin de ses ennemis,
Lorsque, la même nuit, d'un vainqueur en furie

Épidaure éprouva toute la barbarie.
Figure-toi les cris, le tumulte, et l'horreur.
Dans ce trouble, soudain je m'arme avec fureur,
Incertain du parti que mon bras devoit prendre,
S'il faut presser Egisthe, ou s'il faut le défendre.
L'ennemi cependant occupoit les remparts,
Et sur nous, à grands cris, fondoit de toutes parts.
Le sort m'offrit alors l'aimable Iphianasse,
Et ma haine bientôt à d'autres soins fit place.
Ses pleurs, son désespoir, Itys pres de périr,
Quels objets pour un cœur facile à s'attendrir!
Oreste ne vit plus, mais, pour la sœur d'Oreste,
Il faut de ses états conserver ce qui reste,
Me disois-je à moi-même; et, loin de l'accabler,
Secourir le tyran qu'on devoit immoler.
Je chasserai plutôt Egisthe de Mycenes,
Que d'en chasser les rois de Corinthe et d'Athenes.
Par ce motif secret mon cœur déterminé,
Ou par des pleurs touchants bien plutôt entraîné,
Du soldat qui fuyoit ranimant le courage,
A combattre, du moins, mon exemple l'engage;
Et le vainqueur pressé, pâlissant à son tour,
Vers son camp à grands pas médite son retour.
Que ne peut la valeur où le cœur s'intéresse!
J'en fis trop, Anténor; je revis la princesse:
C'est t'en apprendre assez; le reste t'est connu.
D'un péril si pressant Egisthe revenu
Me comble de bienfaits, me charge de poursuivre
Deux rois épouvantés, dont mon bras le délivre.
Je porte la terreur chez des peuples heureux;
Et la paix va se faire aux dépens de mes vœux.

ANTÉNOR.

Ah! seigneur, falloit-il, à l'amour trop sensible,
Armer pour un tyran votre bras invincible?
Et que prétendez-vous d'un succès si honteux?

TYDÉE.

Anténor, que veux-tu? prends pitié de mes feux,
Plains mon sort: non, jamais on ne fut plus à plaindre.
Il est encor pour moi des maux bien plus à craindre.
Mais apprends des malheurs qui te feront frémir,
Des malheurs dont Tydée à jamais doit gémir.
Entraîné malgré moi dans ce palais funeste,
Par un desir secret de voir la sœur d'Oreste,
Hier, avant la nuit, j'arrive dans ces lieux;
La superbe Mycene offre un temple à mes yeux:
Je cours y consulter le dieu qu'on y révere
Sur mon sort, sur celui d'Oreste et de mon pere.
Mais à peine aux autels je me fus prosterné,
Qu'à mon abord fatal tout parut consterné;
Le temple retentit d'un funebre murmure:
Je ne suis cependant meurtrier ni parjure.
J'embrasse les autels, rempli d'un saint respect;
Le prêtre épouvanté recule à mon aspect,
Et, sourd à mes souhaits, refuse de répondre:
Sous ses pieds et les miens tout semble se confondre;
L'autel tremble; le dieu se voile à nos regards
Et de pâles éclairs s'arme de toutes parts.
L'antre ne nous répond qu'à grands coups de tonnerre,
Que le ciel en courroux fait gronder sous la terre.
Je l'avoue, Anténor, je sentis la frayeur,
Pour la premiere fois, s'emparer de mon cœur.
A tant d'horreurs enfin succede un long silence;
Du Dieu qui se voiloit j'implore l'assistance.
« Écoute-moi, grand Dieu, sois sensible à mes cris;
« D'un ami malheureux, d'un plus malheureux fils,
« Dieu puissant, m'écriai-je, exauce la priere;
« Daigne, sur ce qu'il craint, lui prêter ta lumiere ».
Alors, parmi les pleurs et parmi les sanglots,
Une lugubre voix fit entendre ces mots:

« Cesse de me presser sur le destin d'Oreste ;
« Pour en être éclairci tu m'implores en vain :
« Jamais destin ne fut plus triste et plus funeste ;
« Redoute pour toi-même un semblable destin.
« Appaise cependant les mânes de ton pere ;
« Ton bras seul doit venger ce héros malheureux
« D'une main qui lui fut bien fatale et bien chere :
« Mais crains, en le vengeant, le sort le plus affreux ».
Une main qui lui fut bien fatale et bien chere !
Ma mere ne vit plus, et je n'ai point de frere.
Juste ciel ! et sur qui doit tomber mon courroux ?
De ces lieux cependant fuyons, arrachons-nous.
Allons trouver le roi... Mais je vois la princesse.
Ah ! fuyons ; mes malheurs, mon devoir, tout m'en presse.
Partons, dérobons-nous la douceur d'un adieu.

SCENE II.

IPHIANASSE, TYDÉE, MÉLITE, ANTÉNOR.

IPHIANASSE.

(*à Mélite.*) (*à Tydée.*)
Ah, Mélite ! que vois-je? On disoit qu'en ce lieu,
En ce moment, seigneur, mon pere devoit être.
Je croyois...

TYDÉE.

En effet, il y devoit paroître.
Madame, même soin nous conduisoit ici ;
Vous y cherchez le roi, je l'y cherchois aussi.
Pénétré des bienfaits qu'Égisthe me dispense,
Je venois, plein de zele et de reconnoissance,
Rendre grace à la main qui les répand sur moi,
Et, dans le même temps, prendre congé du roi.

IPHIANASSE.

Ce départ aura lieu, seigneur, de le surprendre :

Moi-même, en ce moment, j'ai peine à le comprendre.
Et pourquoi de ces lieux vous bannir aujourd'hui,
Et dépouiller l'état de son plus ferme appui?
Vous le savez; la paix n'est pas encor jurée:
La victoire, sans vous, seroit-elle assurée?

TYDÉE.

Oui, madame; et vos yeux n'ont-ils pas tout soumis?
Le roi peut-il encor craindre des ennemis?
Que ne vaincrez-vous point? quelle haine obstinée
Tiendroit contre l'espoir d'un illustre hyménée?
Du bonheur qui l'attend Téléphonte charmé,
Sur cet espoir flatteur, a déja désarmé;
Et, si j'en crois la cour, cette grande journée
Doit voir Iphianasse à son lit destinée.

IPHIANASSE.

Non, le roi de Corinthe en est en vain épris,
Si la tête d'Oreste en doit être le prix.

TYDÉE.

Quoi! la tête d'Oreste! Ah! la paix est conclue,
Madame; et de ces lieux ma fuite est résolue;
Vous n'avez plus besoin du secours de mon bras.
Ah! quel indigne prix met-on à vos appas?
Juste ciel! se peut-il qu'une loi si cruelle
Fasse de vous le prix d'une main criminelle?
Ainsi, dans sa fureur, le plus vil assassin
Pourra donc, à son gré, prétendre à votre main;
Lorsqu'avec tout l'amour qu'un doux espoir anime
Un héros ne pourroit l'obtenir sans un crime!
Ah! si, pour se flatter de plaire à vos beaux yeux,
Il suffisoit d'un bras toujours victorieux,
Peut-être à ce bonheur aurois-je pu prétendre:
Avec quelque valeur, et le cœur le plus tendre,
Quels efforts, quels travaux, quels illustres projets,
N'eût point tenté ce cœur charmé de vos attraits?

IPHIANASSE.

Seigneur!

TYDÉE.

Je le vois bien, ce discours vous offense.
Je n'ai pu vous revoir et garder le silence;
Mais je vais m'en punir par un exil affreux,
Et cacher loin de vous un amant malheureux,
Qui, trop plein d'un amour qu'Iphianasse inspire,
En dit moins qu'il ne sent, mais plus qu'il n'en doit dire.

IPHIANASSE.

J'ignore quel dessein vous a fait révéler
Un amour que l'espoir semble avoir fait parler.
Mais, seigneur, je ne puis recevoir sans colere
Ce téméraire aveu que vous osez me faire.
Songez qu'on n'ose ici se déclarer pour moi,
Sans la tête d'Oreste, ou le titre de roi;
Qu'un amant comme vous, quelque feu qui l'inspire,
Doit soupirer, du moins, sans oser me le dire.

SCENE III.

TYDÉE, ANTÉNOR.

TYDÉE.

Qu'ai-je dit? où laissé-je égarer mes esprits?
Moi parler, pour me voir accabler de mépris!
Les ai-je mérités, cruelle Iphianasse?
Mais quel étoit l'espoir de ma coupable audace?
Que venois-je chercher dans ce cruel séjour?
Moi, dans la cour d'Argos entraîné par l'amour!
Rappelons ma fureur. Oreste, Palamede...
Ah! contre tant d'amour inutile remede!
Que servent ces grands noms dans l'état où je suis,
Qu'à me couvrir de honte et m'accabler d'ennuis?
Ah! fuyons, Anténor; et, loin d'une cruelle,
Courons où mon devoir, où l'oracle m'appelle.
Ne laissons point jouir de tout mon désespoir
Des yeux indifférents que je ne dois plus voir.

SCENE IV.

ÉGISTHE, TYDÉE, ANTÉNOR,

TYDÉE.

Le roi vient; dans mon trouble il faut que je l'évite.

ÉGISTHE, *à Tydée.*

Demeurez, et souffrez qu'envers vous je m'acquitte.
Ainsi que le heros brille par ses exploits,
La grandeur des bienfaits doit signaler les rois.
Tout parle du guerrier qui prit notre défense;
Mais rien ne parle encor de ma reconnoissance.
Il est temps cependant que mes heureux sujets,
Témoins de sa valeur, le soient de mes bienfaits.
Que pourriez-vous penser? et que diroit la Grece?
Mais quoi! vous soupirez! quelle douleur vous presse?
Malgré tous vos efforts, elle éclate, seigneur;
Un déplaisir secret trouble votre grand cœur:
Même ici mon abord a paru vous surprendre.
Avez-vous des secrets que je ne puisse apprendre?

TYDÉE.

De tels secrets, seigneur, sont peu dignes de vous;
Je crains peu qu'un grand roi puisse en être jaloux.
Permettez cependant qu'à mon devoir fidele
Je retourne en des lieux où ce devoir m'appelle.
J'ai fait peu pour Égisthe; et de quelque succès
Sa bonté chaque jour s'acquitte avec excès.
S'il est vrai que mon bras eut part à la victoire,
Il suffit à mon cœur d'en partager la gloire.
Ne m'arrêtez donc plus sur l'espoir des bienfaits;
Les vôtres n'ont-ils pas surpassé mes souhaits?
J'en suis comblé, seigneur; mon ame est satisfaite;
Je ne demande plus qu'une libre retraite.

ÉGISTHE.

Un intérêt trop cher s'oppose à ce départ ;
Argos perdroit en vous son plus ferme rempart.
Des héros tels que vous, sitôt qu'on les possede,
Sont pour les plus grands rois d'un prix à qui tout cede.
Heureux, si je pouvois par les plus forts liens
Attacher pour jamais vos intérêts aux miens !
Je vous dois le salut de toute ma famille,
Et ne veux point sans vous disposer de ma fille.

TYDÉE, *à part.*

Ciel ! où tend ce discours ?

ÉGISTHE.

Oui, seigneur, c'est en vain
Qu'avec la paix un roi me demande sa main :
Quelque éclatant que soit un pareil hyménée,
Au sort d'un autre époux ma fille est destinée.
Sûr de vaincre avec vous, je crains peu désormais
Tout le péril que suit le refus de la paix.
Il ne tient plus qu'à vous d'affermir ma puissance.
J'ai besoin d'une main qui serve ma vengeance,
Et qui fasse tomber dans l'éternelle nuit
L'ennemi déclaré que ma haine poursuit,
Qui me poursuit moi-même, et que mon cœur déteste.
Point d'hymen, quel qu'il soit, sans la tête d'Oreste.
Ma fille est à ce prix ; et cet effort si grand,
Ce n'est que de vous seul que ma haine l'attend.

TYDÉE.

De moi, seigneur ? de moi ! juste ciel !

ÉGISTHE.

De vous-même.
Calmez de ce transport la violence extrême.
Quelle horreur vous inspire un si juste dessein ?
Je demande un vengeur, et non un assassin.
Lorsque, pour détourner ma mort qu'il a jurée,
J'exige tout le sang du petit-fils d'Atrée,

Je n'ai point prétendu, seigneur, que votre bras
Le fît couler ailleurs qu'au milieu des combats.
Oreste voit par-tout voler sa renommée;
La Grece en est remplie, et l'Asie alarmée;
Ses exploits seuls devroient vous en rendre jaloux;
C'est le seul ennemi qui soit digne de vous.
Courez donc l'immoler; c'est la seule victoire,
Parmi tant de lauriers, qui manque à votre gloire.
Dites un mot, seigneur, soldats et matelots
Seront prêts, avec vous, à traverser les flots.
Si ma fille est un bien qui vous paroisse digne
De porter votre cœur à cet effort insigne,
Pour vous associer à ce rang glorieux,
Je ne consulte point quels furent vos aïeux:
Lorsqu'on a les vertus que vous faites paroître,
On est du sang des dieux, ou digne au moins d'en être.
Quoi qu'il en soit, seigneur, pour servir mon courroux
Je ne veux qu'un héros, et je le trouve en vous.
Me serois-je flatté d'une vaine espérance,
Quand j'ai fondé sur vous l'espoir de ma vengeance?
Vous ne répondez point. Ah! qu'est-ce que je voi?

TYDÉE.

La juste horreur du coup qu'on exige de moi.
Mais il faut aujourd'hui, par plus de confiance,
Payer de votre cœur l'affreuse confidence.
Votre fille, seigneur, est d'un prix, à mes yeux,
Au-dessus des mortels, digne même des dieux.
Je vous dirai bien plus: j'adore Iphianasse;
Tout mon respect n'a pu surmonter mon audace;
Je l'aime avec transport; mon trop sensible cœur
Peut à peine suffire à cette vive ardeur:
Mais quand, avec l'espoir d'obtenir ce que j'aime,
L'univers m'offriroit la puissance suprême,
Contre votre ennemi bien loin d'armer mon bras,
Je ne sais point quel sang je ne répandrois pas.

Revenez d'une erreur à tous les deux funeste.
Qui? moi! grands dieux! qui? moi! vous immoler
Oreste!
Ah! quand vous le croyez seul digne de mes coups,
Savez-vous qui je suis? et me connoissez-vous?
Quand même ma vertu n'auroit pu l'en défendre,
N'eût-il pas eu pour lui l'amitié la plus tendre?
Ah! plût aux dieux cruels, jaloux de ce héros,
Aux dépens de mes jours, l'avoir sauvé des flots!
Mais hélas! c'en est fait: Oreste et Palamede...

ÉGISTHE.

Ils sont morts? Quelle joie à mes craintes succede!
Grands dieux, qui me rendez le plus heureux des rois,
Qui pourra m'acquitter de ce que je vous dois?
Mon ennemi n'est plus! ce que je viens d'entendre
Est-il bien vrai, seigneur? daignez au moins m'ap-
prendre
Comment le juste ciel a terminé son sort,
En quels lieux, quels témoins vous avez de sa mort.

TYDÉE.

Mes pleurs. Mais au transport dont votre ame est
éprise,
Je me repens déja de vous l'avoir apprise.
Vous voulez de son sort en vain vous éclaircir;
Il me fait trop d'horreur, à vous trop de plaisir:
Je ne ressens que trop sa perte déplorable,
Sans m'imposer encore un récit qui m'accable.

ÉGISTHE.

Je ne vous presse plus, seigneur, sur ce récit:
Oreste ne vit plus; son trépas me suffit.
Votre pitié pour lui n'a rien dont je m'offense;
Et quand le ciel sans vous a rempli ma vengeance,
Puisque c'est vous du moins qui me l'avez appris,
Je crois vous en devoir toujours le même prix:
Je vous l'offre, acceptez-le; aimons-nous l'un et
l'autre:

Vous fites mon bonheur ; je veux faire le vôtre.
Sur le trône d'Argos désormais affermi,
Qu'Egisthe en vous, seigneur, trouve un gendre, un ami.
Si sur ce choix votre ame est encore incertaine,
Je vous laisse y penser, et je cours chez la reine.

SCENE V.

TYDÉE, ANTÉNOR.

TYDÉE.

Et moi, de toutes parts, de remords combattu,
Je vais sur mon amour consulter ma vertu.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

TYDEE, *seul.*

ÉLECTRE veut me voir ! Ah ! mon ame éperdue
Ne soutiendra jamais ni ses pleurs, ni sa vue.
Trop infidele ami du fils d'Agamemnon,
Oserai-je en ces lieux lui déclarer mon nom :
Lui dire que je suis le fils de Palamede ;
Qu'aux devoirs les plus saints un lâche amour succede ;
Qu'Oreste me fut cher ; que, de tant d'amitié,
L'amour me laisse à peine un reste de pitié ;
Que, loin de secourir une triste victime,
J'abandonne sa sœur au tyran qui l'opprime ;
Que cette même main, qui dut trancher ses jours,
Par un coupable effort en prolonge le cours ;
Et que, prête à former des nœuds illégitimes,
Peut-être cette main va combler tous mes crimes ;
Qu'elle n'a désormais qu'à répandre en ces lieux
Le reste infortuné d'un sang si précieux ?
Mais seroit-ce trahir les mânes de son frere,
Que de vouloir d'Electre adoucir la misere ?
D'Iphianasse enfin si je deviens l'époux,
Je puis, dans ses malheurs, lui faire un sort plus doux.
D'ailleurs un roi puissant m'offre son alliance ;
Je n'ai, pour l'obtenir, dignité ni naissance.
Que me sert ma valeur, étant ce que je suis,

Si ce n'est pour jouir d'un sort..? Lâche, poursuis.
Je ne m'étonne plus si les dieux te punissent;
A ton fatal aspect si les autels frémissent.
Ah! cesse sur l'amour d'excuser le devoir:
Pour être vertueux on n'a qu'à le vouloir.
D'Électre, en ce moment, foible cœur, cours l'apprendre.
Qu'attends-tu? que l'amour vienne encor te surprendre?
Qu'un feu...

SCENE II.

ÉLECTRE, TYDÉE.

TYDÉE, *à lui-même.*

Mais quel objet se présente à mes yeux?
Dieux! quels tristes accents font retentir ces lieux!
C'est une esclave en pleurs; hélas! qu'elle a de charmes!
Que mon ame en secret s'attendrit à ses larmes!
Que je me sens touché de ses gémissements!
Ah! que les malheureux éprouvent de tourments!

ÉLECTRE, *à part.*

Dieux puissants, qui l'avez si long-temps poursuivie,
Épargnez-vous encore une mourante vie?
Je ne le verrai plus, inexorables dieux!
D'une éternelle nuit couvrez mes tristes yeux.

TYDÉE, *à Electre.*

Je sens qu'à votre sort la pitié m'intéresse:
Ne pourrai-je savoir quelle douleur vous presse?

ÉLECTRE.

Hélas! qui ne connoît mon nom et mes malheurs?
Et qui peut ignorer le sujet de mes pleurs?
Un désespoir affreux est tout ce qui me reste.
O déplorable sang! ô malheureux Oreste!

TYDÉE.

Ah! juste ciel! quel nom avez-vous prononcé!
A vos pleurs, à ce nom, que mon cœur est pressé!
Qu'il porte à ma pitié de sensibles atteintes!
Ah! je vous reconnois à de si tendres plaintes.
Malheureuse princesse, est-ce vous que je voi?
Électre, en quel état vous offrez-vous à moi!

ÉLECTRE.

Et qui donc s'attendrit pour une infortunée,
A la fureur d'Égisthe, aux fers abandonnée?
Mais Oreste, seigneur, vous étoit-il connu?
A mes pleurs, à son nom, votre cœur s'est ému.

TYDÉE.

Dieux! s'il m'étoit connu! mais dois-je vous l'apprendre,
Après avoir trahi l'amitié la plus tendre?
Dieux! s'il m'étoit connu, ce prince généreux!
Ah! madame, c'est moi qui de son sort affreux
Viens de répandre ici la funeste nouvelle.

ÉLECTRE.

Il est donc vrai, seigneur? et la Parque cruelle
M'a ravi de mes vœux et l'espoir et le prix?
Mais quel étonnement vient frapper mes esprits!
Vous, qui montrez un cœur à mes pleurs si sensible,
N'êtes-vous pas, seigneur, ce guerrier invincible,
D'un tyran odieux trop zélé défenseur?
Qui peut donc pour Électre attendrir votre cœur?
Pouvez-vous bien encor plaindre ma destinée,
Tout rempli de l'espoir d'un fatal hyménée?

TYDÉE.

Eh! que diriez-vous donc, si mon indigne cœur
De ses coupables feux vous découvroit l'horreur?
De quel œil verriez-vous l'ardeur qui me possede,
Si vous voyiez en moi le fils de Palamede?

ÉLECTRE.

De Palamede? vous? qu'ai-je entendu, grands dieux!

Mais vous ne l'êtes point; Tydée est vertueux;
Il n'eût point fait rougir les mânes de son pere;
Il n'auroit point trahi l'amitié de mon frere,
Ma vengeance, mes pleurs, ni le sang dont il sort.
Si vous étiez Tydée, Égisthe seroit mort!
Bien loin de consentir à l'hymen de sa fille,
Il eût de ce tyran immolé la famille.
De Tydée, il est vrai, vous avez la valeur;
Mais vous n'en avez pas la vertu ni le cœur.

TYDÉE.

A mes remords du moins faites grace, madame.
Il est vrai, j'ai brulé d'une coupable flamme;
Il n'est point de devoirs plus sacrés que les miens:
Mais l'amour connoît-il d'autres droits que les siens?
Ne me reprochez point le feu qui me dévore,
Ni tout ce que mon bras a fait dans Épidaure:
J'ai dû tout immoler à votre inimitié;
Mais que ne peut l'amour? que ne peut l'amitié?
Itys alloit périr; je lui devois la vie;
Sa mort bientôt d'une autre auroit été suivie;
L'amour et la pitié confondirent mes coups;
Tydée en ce moment crut combattre pour vous.
D'ailleurs, à la fureur de Corinthe et d'Athenes
Pouvois-je abandonner le trône de Mycenes?

ÉLECTRE.

Juste ciel! et pour qui l'avez-vous conservé?
Cruel! si c'est pour moi que vous l'avez sauvé,
Venez donc de ce pas immoler un barbare;
Il n'est point de forfaits que ce coup ne répare.
Oreste ne vit plus; achevez aujourd'hui
Tout ce qu'il auroit fait pour sa sœur et pour lui.
A l'aspect de mes fers êtes-vous sans colere?
Est-ce ainsi que vos soins me rappellent mon frere?
Ne m'offrirez-vous plus pour essuyer mes pleurs
Que la main qui combat pour mes persécuteurs?
Cessez de m'opposer une funeste flamme:

Si je vous laissois voir jusqu'au fond de mon ame,
Votre cœur excité par l'exemple du mien
Détesteroit bientôt un indigne lien;
D'un cœur, que malgré lui l'amour a pu séduire,
Il apprendroit du moins comme un grand cœur soupire.
Vous y verriez l'amour, esclave du devoir,
Languir parmi les pleurs, sans force et sans pouvoir.
Occupé, comme moi, d'un soin plus légitime,
Faites-vous des vertus de votre propre crime.
Du sort qui me poursuit pour détourner les coups,
Non, je n'ai plus ici d'autre frere que vous.
Mon frere est mort, c'est vous qui devez me le rendre,
Vous qu'un serment affreux engage à me défendre.
Ah, cruel! cette main, si vous m'abandonnez,
Va trancher à vos yeux mes jours infortunés.

TYDÉE.

Moi, vous abandonner! ah! quelle ame endurcie
Par des pleurs si touchants ne seroit adoucie!
Moi, vous abandonner! plutôt mourir cent fois:
Jugez mieux d'un ami dont Oreste fit choix.
Je conçois, quand je vois les yeux de ma princesse,
Jusqu'où peut d'un amant s'étendre la foiblesse;
Mais quand je vois vos pleurs, je conçois encor mieux
Ce que peut le devoir sur un cœur vertueux.
Pourvu que votre haine épargne Iphianasse,
Il n'est rien que pour vous ne tente mon audace.
Je ne sais, mais je sens qu'à l'aspect de ces lieux
Égisthe à chaque instant me devient odieux.

ÉLECTRE.

A l'ardeur dont enfin ma haine est secondée,
A ce noble transport, je reconnois Tydée.
Malgré tous mes malheurs, que ce moment m'est doux!

Je pourrai donc venger... Mais quelqu'un vient à nous;
Il faut que je vous quitte, on pourroit nous surprendre.
En secret chez Arcas, seigneur, daignez vous rendre:
Seul espoir que le ciel m'ait laissé dans mes maux,
Courez, en me vengeant, signaler un héros,
Pour peu qu'à ma douleur votre cœur s'intéresse.

SCENE III.

TYDÉE, *seul.*

Mais qui venoit à nous?

SCENE IV.

TYDÉE, IPHIANASSE, MÉLITE.

TYDÉE, *à lui-même.*

Ah dieux! c'est la princesse.
Quel dessein en ce lieu peut conduire ses pas?
Dans le trouble où je suis, que lui dirai-je? hélas!
Que je crains les transports où mon ame s'égare!

IPHIANASSE.

Quel trouble à mon aspect de votre cœur s'empare?
Vous ne répondez point, seigneur; je le vois bien,
J'ai troublé la douceur d'un secret entretien:
Electre, comme vous, s'offensera peut-être
Qu'ici sans son aveu quelqu'un ose paroître:
Elle semble à regret s'éloigner de ces lieux;
La douleur qu'elle éprouve est peinte dans vos yeux;
Interdit et confus... Quel est donc ce mystere?

TYDÉE.

Madame, vous savez qu'elle a perdu son frere,
Que c'est moi seul qui viens d'en informer le roi.

Électre a souhaité s'en instruire par moi;
Mon cœur, toujours sensible au sort des misérables,
N'a pu, sans s'attendrir à ses maux deplorables,
Après le coup affreux qui vient de la frapper...

IPHIANASSE.

N'est-il que sa douleur qui vous doive occuper?
Ce n'est pas que mon cœur veuille vous faire un crime
D'un soin que ses malheurs rendent si legitime;
Mais, seigneur, je ne sais si ce soin généreux
A dû seul vous toucher, quand tout flatte vos vœux.

TYDÉE.

Non, des bontés du roi mon ame enorgueillie
Ne se méconnoit point, quand lui-même il s'oublie:
S'il descend jusqu'à moi pour le choix d'un époux,
Mon respect me défend l'espoir d'un bien si doux;
Et telle est de mon sort la rigueur infinie,
Que, lorsqu'à mon destin vous devez être unie,
Votre rang, ma naissance, un barbare devoir,
Tout défend à mon cœur un si charmant espoir.

IPHIANASSE.

Je comprends la rigueur d'un devoir si barbare,
Et conçois mieux que vous tout ce qui nous sépare:
Plus que vous ne voulez j'entrevois vos raisons.
Si ma fierté pouvoit descendre à des soupçons...
Mais non, sur votre amour que rien ne vous contraigne;
Je ne vois rien en lui que mon cœur ne dédaigne.
Cependant à mes yeux, fier de cet attentat,
Gardez-vous pour jamais de montrer un ingrat.

SCENE V.

TYDÉE, *seul.*

Qu'ai-je fait, malheureux! y pourrai-je survivre?
Mais, quoi! l'abandonner! non, non, il faut la suivre.

Allons. Qui peut encor m'arrêter en ces lieux?
Courons où mon amour...

SCENE VI.

PALAMEDE, TYDÉE.

TYDÉE.

Que vois-je? justes dieux!
O sort, à tes rigueurs quelle douceur succede!
O mon pere, est-ce vous? est-ce vous, Palamede?

PALAMEDE.

Embrassez-moi, mon fils; après tant de malheurs,
Qu'il m'est doux de revoir l'objet de tant de pleurs!

TYDÉE.

S'il est vrai que les biens qui nous coûtent des larmes
Doivent pour un cœur tendre avoir le plus de charmes,
Hélas! après les pleurs que j'ai versés pour vous,
Que cet heureux instant me doit être bien doux!
Ah! seigneur, qui m'eût dit qu'au moment qu'un oracle
Sembloit mettre à mes vœux un éternel obstacle,
Palamede à mes yeux s'offriroit aujourd'hui,
Malgré le sort affreux dont j'ai tremblé pour lui?
Est-ce ainsi que des dieux la suprême sagesse
Doit braver des mortels la crédule foiblesse?
Mais puisqu'enfin ici j'ai pu vous retrouver,
Je vois bien que le ciel ne veut que m'éprouver;
Qu'avec vous sa bonté va désormais me rendre
Un ami qu'avec vous je n'osois plus attendre.
Mais vous versez des pleurs! Ah! n'est-ce que pour lui
Que les dieux sans détours s'expliquent aujourd'hui?

PALAMEDE.

N'accusons point des dieux la sagesse suprême;

Croyez, mon fils, croyez qu'elle est toujours la même :
Gardons-nous de vouloir, foibles et curieux,
Pénétrer des secrets qu'ils voilent à nos yeux :
Ils ont du moins parlé sans détour sur Oreste ;
Un triste souvenir est tout ce qui m'en reste.
J'ai vu ses yeux couverts des horreurs du trépas ;
Je l'ai tenu long-temps mourant entre mes bras.
Sa perte de la mienne alloit être suivie,
Si l'intérêt d'un fils n'eût conservé ma vie,
Si j'eusse, dans l'horreur d'un transport furieux,
Soupçonné, comme vous, la sagesse des dieux.
Conduit par elle seule au sein de la Phocide,
Cette même sagesse auprès de vous me guide ;
Trop heureux désormais si le sort moins jaloux
M'eût rendu tout entier mon espoir le plus doux !
Mais, hélas ! que le ciel, qui vers vous me renvoie,
Mêle dans ce moment d'amertume à ma joie !
D'un fils que j'admirois que mon fils est changé !
Tydée, Oreste est mort ; Oreste est-il vengé ?
Depuis quel temps, si près de l'objet de ma haine,
Arrêtez-vous vos pas à la cour de Mycene ?
Arcas ne m'a point dit que vous fussiez ici ;
Mon fils, d'où vient qu'Arcas n'en est point éclairci ?
Pourquoi ne le point voir ? vous connoissez son zele ;
Deviez-vous vous cacher à cet ami fidele ?
Parlez enfin, quel soin vous retient en des lieux
Où vous n'osez punir un tyran odieux ?

TYDÉE.

Prévenu des malheurs d'une tête si chere,
Ma premiere vèngeance étoit due à mon pere.
Mais, seigneur, n'est-ce point dans ces funestes lieux
Trop exposer des jours qu'ont respectés les dieux ?
N'est-ce point trop compter sur une longue absence
Que d'oser s'y montrer avec tant d'assurance ?

PALAMEDE.

Mon fils, j'ai tout prévu ; calmez ce vain effroi ;

C'est à mes ennemis à trembler, non à moi.
Eh ! comment en ces lieux craindrois-je de paroître,
Moi que d'abord Arcas a paru méconnoître,
Moi que devance ici le bruit de mon trépas,
Moi dont enfin le ciel semble guider les pas?
D'ailleurs, un sang si cher m'appelle à sa défense,
Que tout cede en mon cœur au soin de sa vengeance.
La sœur d'Oreste, en proie à ses persécuteurs,
Doit ce jour éprouver le comble des horreurs.
Je viens contre un tyran prêt à tout entreprendre
Reconnoître les lieux où je veux le surprendre.
Puisqu'il faut l'immoler, ou périr cette nuit,
Qu'importe à mes desseins le péril qui me suit?
Mon fils, si même ardeur eût guidé votre audace,
Vous n'auriez pas pour moi ce souci qui vous glace.
Comment dois-je expliquer vos regards interdits?
Je ne trouve par-tout que des cœurs attiédis,
Que des amis troublés, sans force et sans courage,
Accoutumés au joug d'un honteux esclavage.
Par ma présence en vain j'ai cru les rassembler;
Un guerrier les retient et les fait tous trembler:
Mais moi, seul au-dessus d'une crainte si vaine,
Je prétends immoler ce guerrier à ma haine;
C'est par là que je veux signaler mon retour.
Un défenseur d'Égisthe est indigne du jour.
Parlez, connoissez-vous ce guerrier redoutable,
Pour le tyran d'Argos rempart impénétrable?
Pourquoi sous vos efforts n'a-t-il pas succombé?
Parlez, mon fils ; qui peut vous l'avoir dérobé?
Votre haute valeur, désormais ralentie,
Pour lui seul aujourd'hui s'est-elle démentie?
Vous rougissez, Tydée! Ah! quel est mon effroi!
Je vous l'ordonne enfin, parlez, répondez-moi.
D'un désordre si grand que faut-il que je pense?

TYDÉE.

Ne pénétrez-vous point un si triste silence?

PALAMEDE.

Qu'entends-je? quel soupçon vient s'offrir à mon cœur!
Quoi! mon fils!... Dieux puissants! laissez-moi mon erreur.
Ah, Tydée! est-ce vous qui prenez la défense
De l'indigne ennemi que poursuit ma vengeance?
Puis-je croire qu'un fils ait prolongé les jours
Du cruel qui des miens cherche à trancher le cours?
Falloit-il vous revoir pour vous voir si coupable?

TYDÉE.

N'irritez point, seigneur, la douleur qui m'accable:
Votre vertu, toujours constante en ses projets,
Ne fait que redoubler l'horreur de mes forfaits.
Il suffit qu'à vos yeux la honte m'en punisse;
Ne m'en souhaitez pas un plus cruel supplice.
D'un malheureux amour ayez pitié, seigneur;
Le ciel, qui m'en punit avec tant de rigueur,
Sait les tourments affreux où mon ame est en proie:
Mais vainement sur moi son courroux se déploie;
Je sens que les remords d'un cœur né vertueux
Souvent pour le punir vont plus loin que les dieux.

PALAMEDE.

Qu'importe à mes desseins le remords qui l'agite?
Croyez-vous qu'envers moi le remords vous acquitte?
Perfide, il est donc vrai? je n'en puis plus douter,
Ni de votre innocence un moment me flatter.
Quoi! pour le sang d'Égisthe, aux yeux de Palamede,
Tydée ose avouer l'amour qui le possede!
S'il vous rend, malgré moi, criminel aujourd'hui,
Cette main vous rendra vertueux malgré lui.
Fils ingrat, c'est du sang de votre indigne amante
Qu'à vos yeux trop charmés je veux l'offrir fumante.

TYDÉE.

Il faudra donc, avant que de verser le sien,
Commencer aujourd'hui par répandre le mien.

Puisqu'à votre courroux il faut une victime,
Frappez, seigneur, frappez: voilà l'auteur du crime.

PALAMEDE.

Juste ciel! se peut-il qu'à l'aspect de ces lieux,
Fumants encor d'un sang pour lui si précieux,
Dans le fond de son cœur la voix de la nature
N'excite en ce moment ni trouble ni murmure?

TYDÉE.

Et que m'importe à moi le sang d'Agamemnon?
Quel intérêt si saint m'attache à ce grand nom
Pour lui sacrifier les transports de mon ame
Et le prix glorieux qu'on propose à ma flamme?
Et pourquoi votre fils lui doit-il immoler...?

PALAMEDE.

Si je disois un mot, je vous ferois trembler.
Vous n'êtes point mon fils, ni digne encor de l'être;
Par d'autres sentiments vous le feriez connoître.
Mon fils infortuné, soumis, respectueux,
N'offroit à mon amour qu'un héros vertueux.
Il n'auroit point brûlé pour le sang de Thyeste;
Un si coupable amour n'est digne que d'Oreste.
Mon fils de son devoir eût été plus jaloux.

TYDÉE.

Et quel est donc, seigneur, cet Oreste?

PALAMEDE.

C'est vous.

ORESTE.

Oreste, moi, seigneur! Dieux! qu'entends-je?

PALAMEDE.

Oui, vous-même,
Qui ne devez vos jours qu'à ma tendresse extrême.
Le traître dont ici vous protégez le sang
Auroit sans moi du vôtre épuisé votre flanc.
Ingrat, si désormais ma foi vous paroît vaine,
Retournez à Samos interroger Thyrrhene.
Instruit de votre sort, sa constante amitié

A secondé pour vous mes soins et ma pitié :
Il sait, pour conserver une si chere vie
Par le tyran d'Argos sans cesse poursuivie,
Que, sous le nom d'Oreste, à des traits ennemis
J'offris sans balancer la tête de mon fils.
C'est sous un nom si grand que, de vengeance avide,
Il venoit en ces lieux punir un parricide.
Je l'ai vu, ce cher fils, triste objet de mes vœux,
Mourir entre les bras d'un pere malheureux.
J'ai perdu pour vous seul cette unique espérance;
Il est mort; j'en attends la même récompense.
Sacrifiez ma vie au tyran odieux
A qui vous immolez des noms plus précieux:
Qu'à votre lâche amour tout autre intérêt cede;
Il ne vous reste plus qu'à livrer Palamede:
Il vivoit pour vous seul, il seroit mort pour vous;
C'en est assez, cruel, pour exciter vos coups.

ORESTE.

Poursuivez, ce transport n'est que trop légitime;
Égalez, s'il se peut, le reproche à mon crime:
Accablez-en, seigneur, un amour odieux,
Trop digne du courroux des hommes et des dieux.
Qui? moi! j'ai pu brûler pour le sang de Thyeste!
A quels forfaits, grands dieux! réservez-vous Oreste?
Ah! seigneur, je frémis d'une secrete horreur;
Je ne sais quelle voix crie au fond de mon cœur.
Hélas! malgré l'amour qui cherche à le surprendre,
Mon pere mieux que vous a su s'y faire entendre.
Courons, pour appaiser son ombre et mes remords,
Dans le sang d'un barbare éteindre mes transports.
Honteux de voir encor le jour qui nous éclaire,
Je m'abandonne à vous; parlez, que faut-il faire?

PALAMEDE.

Arracher votre sœur à mille indignités;
Appaiser d'un grand roi les mânes irrités,
Les venger des fureurs d'une barbare mere;

Venir sur son tombeau jurer à votre pere
D'immoler son bourreau, d'expier aujourd'hui
Tout ce que votre bras osa tenter pour lui;
Rassurer votre sœur, mais lui cacher son frere
(Ses craintes, ses transports trahiroient ce mystere);
Vous offrir à ses yeux sous le nom de mon fils;
Sous le vôtre, seigneur, assembler nos amis;
Que vous dirai-je enfin? contre un amour funeste
Reprendre avec le nom des soins dignes d'Oreste.

ORESTE.

Ne craignez point qu'Oreste, indigne de ce nom,
Démente la fierté du sang d'Agamemnon.
Venez, si vous doutez qu'il méritât d'en être,
Voir couler tout le mien pour le mieux reconnoître.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

ÉLECTRE, *seule.*

Ou laissé-je égarer mes vœux et mes esprits !
Juste ciel ! qu'ai-je vu? mais, hélas ! qu'ai-je appris !
Oreste ne vit plus ; tout veut que je le croie,
Le trouble de mon cœur, les pleurs où je me noie.
Il est mort : cependant, si j'en crois à mes yeux,
Oreste vit encore, Oreste est en ces lieux.
Ma douleur m'entraînoit au tombeau de mon pere
Pleurer auprès de lui mes malheurs et mon frere :
Qu'ai-je vu? quel spectacle à mes yeux s'est offert?
Son tombeau de présents et de larmes couvert;
Un fer, signe certain qu'une main se prépare
A venger ce grand roi des fureurs d'un barbare.
Quelle main s'arme encor contre ses ennemis?
Qui jure ainsi leur mort, si ce n'est pas son fils?
Ah ! je le reconnois à sa noble colere ;
Et c'est du moins ainsi qu'auroit juré mon frere.
Quelqu'ardent qu'il paroisse à venger nos malheurs,
Tydée eût-il couvert ce tombeau de ses pleurs?
Ce ne sont point non plus les pleurs d'une adultere
Qui ne veut qu'insulter aux mânes de mon pere :
Ce n'est que pour braver son époux et les dieux
Qu'elle éleve à sa cendre un tombeau dans ces lieux.
Non, elle n'a dressé ce monument si triste
Que pour mieux signaler son amour pour Égisthe,

Pour lui rendre plus chers son crime et ses fureurs,
Et pour mettre le comble à mes vives douleurs.
Qu'ils tremblent cependant, ces meurtriers impies,
Qu'il semble que deja poursuivent les Furies!
J'ai vu le fer vengeur, Égisthe va périr;
Mon frere ne revient que pour me secourir.
Flatteuse illusion à qui l'effroi succede,
Puis-je encor soupçonner le fils de Palamede?
Un témoin si sacré peut-il m'être suspect?
On vient: c'est lui; mon cœur s'émeut à son aspect.
Mon frere... Quel transport s'empare de mon ame!

SCENE II.

ÉLECTRE, ORESTE.

ÉLECTRE, *à part.*

Mais, hélas! il est seul.

ORESTE.

Je vous cherche, madame.
Tout semble désormais servir votre courroux;
Votre indigne ennemi va tomber sous nos coups.
Savez-vous quel heros vient à votre défense,
Quelle main avec nous frappe d'intelligence?
Le ciel à vos amis vient de joindre un vengeur
Que nous n'attendions plus.

ÉLECTRE.

Et quel est-il, seigneur?
Que dis-je! puis-je encor méconnoître mon frere?
N'en doutons plus, c'est lui.

ORESTE.

Madame, c'est mon pere.

ÉLECTRE.

Votre pere, seigneur! et d'où vient qu'aujourd'hui
Oreste à mon secours ne vient point avec lui?
Peut-il abandonner une triste princesse?

Est-ce ainsi qu'à me voir son amitié s'empresse?

ORESTE.

Vous le savez, Oreste a vu les sombres bords;
Et l'on ne revient point de l'empire des morts.

ÉLECTRE.

Et n'avez-vous pas cru, seigneur, qu'avec Oreste
Palamede avoit vu cet empire funeste?
Il revoit cependant la clarté qui nous luit:
Mon frere est-il le seul que le destin poursuit?
Vous-même, sans espoir de revoir le rivage,
Ne trouvâtes-vous pas un port dans le naufrage?
Oreste, comme vous, peut en être échappé.
Il n'est point mort, seigueur; vous vous êtes trompé:
J'ai vu dans ce palais une marque assurée
Que ces lieux ont revu le petit-fils d'Atrée,
Le tombeau de mon pere encor mouillé de pleurs;
Qui les auroit versés? qui l'eût couvert de fleurs?
Qui l'eût orné d'un fer? quel autre que mon frere
L'eût osé consacrer aux mânes de mon pere?
Mais quoi! vous vous troublez! Ah! mon frere est ici.
Hélas! qui mieux que vous en doit être éclairci?
Ne me le cachez point, Oreste vit encore.
Pourquoi me fuir? pourquoi vouloir que je l'ignore?
J'aime Oreste, seigneur; un malheureux amour
N'a pu de mon esprit le bannir un seul jour;
Rien n'égale l'ardeur qui pour lui m'intéresse,
Si vous saviez pour lui jusqu'où va ma tendresse,
Votre cœur frémiroit de l'état où je suis,
Et vous termineriez mon trouble et mes ennuis.
Hélas! depuis vingt ans que j'ai perdu mon pere,
N'ai-je donc pas assez éprouvé de misere?
Esclave dans les lieux d'où le plus grand des rois
A l'univers entier sembloit donner des lois,
Qu'a fait aux dieux cruels sa malheureuse fille?
Quel crime contre Électre arme enfin sa famille?
Une mere en fureur la hait et la poursuit;

Ou son frere n'est plus, ou le cruel la fuit.
Ah! donnez-moi la mort, ou me rendez Oreste;
Rendez-moi par pitié le seul bien qui me reste.

ORESTE.

Eh bien! il vit encore, il est même en ces lieux;
Gardez-vous cependant...

ÉLECTRE.

Qu'il paroisse à mes yeux.
Oreste, se peut-il qu'Électre te revoie?
Montrez-le moi, dussé-je en expirer de joie.
Mais, hélas! n'est-ce point lui-même que je voi?
C'est Oreste, c'est lui, c'est mon frere et mon roi.
Aux transports qu'en mon cœur son aspect a fait naître,
Eh! comment si long-temps l'ai-je pu méconnoître?
Je vous revois enfin, cher objet de mes vœux!
Moments tant souhaités! ô jour trois fois heureux!
Vous vous attendrissez, je vois couler vos larmes.
Ah! seigneur, que ces pleurs pour Électre ont de charmes!
Que ces traits, ces regards, pour elle ont de douceur!
C'est donc vous que j'embrasse, ô mon frere!

ORESTE.

Ah, ma sœur!
Mon amitié trahit un important mystere;
Mais, hélas! que ne peut Électre sur son frere?

ÉLECTRE.

Est-ce de moi, cruel, qu'il faut vous défier,
D'une sœur qui voudroit tout vous sacrifier?
Et quelle autre amitié fut jamais si parfaite?

ORESTE.

Je n'ai craint que l'ardeur d'une joie indiscrete.
Dissimulez des soins, quoique pour moi si doux;
Ma sœur, à me cacher j'ai plus souffert que vous:
D'ailleurs, jusqu'à ce jour je m'ignorois moi-même.
Palamede, pour moi rempli d'un zele extrême,

Pour conserver des jours à sa garde commis,
M'élevoit à Samos sous le nom de son fils.
Le sien est mort, ma sœur; la colere celeste
A fait périr l'ami le plus chéri d'Oreste;
Et peut-être sans vous, moins sensible à vos maux,
Envierois-je le sort qu'il trouva dans les flots.

ÉLECTRE.

Se peut-il qu'en regrets votre cœur se consume?
Ah, seigneur! laissez-moi jouir sans amertume
Du plaisir de revoir un frere tant aimé.
Quel entretien pour moi! que mon cœur est charmé!
J'oublie en vous voyant qu'ailleurs peut-être on m'aime;
J'oublie auprès de vous jusques à l'amant même:
Surmontez, comme moi, ce penchant trop flatteur
Qui semble malgré vous entrainer votre cœur.
Quel que soit votre amour, les traits d'Iphianasse
N'ont rien de si charmant que la vertu n'efface.

ORESTE.

La vertu sur mon cœur n'a que trop de pouvoir,
Ma sœur, et mon nom seul suffit à mon devoir.
Non, ne redoutez rien du feu qui me possede.
On vient; séparons-nous.

SCENE III.

ORESTE, ÉLECTRE, PALAMEDE, ANTÉNOR.

ORESTE, *à Electre.*

Mais non, c'est Palamede.

PALAMEDE.

Anténor, demeurez; observez avec soin
Que de notre entretien quelqu'un ne soit témoin.

SCENE IV.

ÉLECTRE, PALAMEDE, ORESTE.

ORESTE.

Vous revoyez, ma sœur, cet ami si fidele
Dont nos malheurs, les temps, n'ont pu lasser le zele.

ÉLECTRE, *à Palamede.*

Qu'avec plaisir, seigneur, je revois aujourd'hui
D'un sang infortuné le généreux appui !
Ne soyez point surpris ; attendri par mes larmes,
Mon frere a dissipé mes mortelles alarmes :
De cet heureux secret mon cœur est éclairci.

PALAMEDE.

Je rends graces au ciel qui vous rejoint ici.
Oreste m'est témoin avec quelle tendresse
J'ai déploré le sort d'une illustre princesse,
Avec combien d'ardeur j'ai toujours souhaité
Le bienheureux instant de votre liberté.
Je vous rassemble enfin, famille infortunée,
A des malheurs si grands trop long-temps condamnée :
Qu'il m'est doux de vous voir où régnoit autrefois
Ce pere vertueux, ce chef de tant de rois,
Que fit périr le sort trop jaloux de sa gloire !
O jour, que tout ici rappelle à ma mémoire,
Jour cruel, qu'ont suivi tant de jours malheureux,
Lieux terribles, témoins d'un parricide affreux,
Retracez-nous sans cesse un spectacle si triste !
Oreste, c'est ici que le barbare Egisthe,
Ce monstre détesté, souillé de tant d'horreurs,
Immola votre pere à ses noires fureurs.
Là, plus cruelle encor, pleine des Euménides,
Son épouse sur lui porta ses mains perfides ;
C'est ici que, sans force et baigné dans son sang,
Il fut long-temps traîné le couteau dans le flanc ;

Mais c'est là que, du sort lassant la barbarie,
Il finit dans mes bras ses malheurs et sa vie.
C'est là que je reçus, impitoyables dieux!
Et ses derniers soupirs et ses derniers adieux.
« A mon triste destin puisqu'il faut que je cede,
« Adieu, prends soin de toi ; fuis, mon cher Palamede;
« Cesse de m'immoler d'odieux ennemis :
« Je suis assez vengé, si tu sauves mon fils.
« Va, de ces inhumains sauve mon cher Oreste :
« C'est à lui de venger une mort si funeste ».
Vos amis sont tout prêts; il ne tient plus qu'à vous;
Une indigne terreur ne suspend plus leurs coups;
Chacun à votre nom et s'excite et s'anime;
On n'attend pour frapper que vous et la victime.
(*à Electre.*)
De votre part, madame, on croit que votre cœur
Voudra bien seconder une si noble ardeur.
C'est parmi les flambeaux d'un coupable hyménée
Que le tyran doit voir trancher sa destinée
Princesse, c'est à vous d'assurer nos projets;
Flattez-le d'un hymen si doux à ses souhaits:
C'est sous ce faux espoir qu'il faut que votre haine
Au temple où je l'attends ce jour même l'entraîne.
Mais en flattant ses vœux dissimulez si bien
Que de tous nos desseins il ne soupçonne rien.

ÉLECTRE.

L'entraîner aux autels! ah! projet qui m'accable!
Itys y périroit; Itys n'est point coupable.

PALAMEDE.

Il ne l'est point, grands dieux! né du sang dont il sort,
Il l'est plus qu'il ne faut pour mériter la mort.
Juste ciel! est-ce ainsi que vous vengez un pere?
L'un tremble pour la sœur, et l'autre pour le frere.
L'amour triomphe ici! quoi! dans ces lieux cruels
Il fera donc toujours d'illustres criminels?
Est-ce donc sur des cœurs livrés à la vengeance

Qu'il doit un seul moment signaler sa puissance?
Rompez l'indigne joug qui vous tient enchaînés;
Eh! l'amour est-il fait pour les infortunés?
Il a fait les malheurs de toute votre race;
Jugez si c'est à vous d'oser lui faire grace.
Songez, pour mieux domter le feu qui vous surprend,
Que le crime qui plaît est toujours le plus grand;
Faites voir qu'un grand cœur que l'amour peut séduire
Ne manque à son devoir que pour mieux s'en instruire:
Ne vous attirez point le reproche honteux
D'avoir pu mériter d'être si malheureux.
Peut-être sans l'amour seriez-vous plus séveres:
Vous savez sur les fils si l'on poursuit les peres.
Songez, si le supplice en est trop odieux,
Que c'est du moins punir à l'exemple des dieux.
Mais je vois que l'honneur, qui vous en sollicite,
De nos amis en vain rassemble ici l'élite:
C'en est fait, de ce pas je vais les disperser,
Et conserver ce sang que vous n'osez verser.
En effet que m'importe à moi de le répandre?
Ce n'est point malgré vous que je dois l'entreprendre.
Pour venger vos affronts j'ai fait ce que j'ai pu;
Mais vous n'avez point fait ce que vous avez dû.

ÉLECTRE.

Ah! seigneur, arrêtez, remplissez ma vengeance;
Je sens de vos soupçons que ma vertu s'offense:
Percez le cœur d'Itys; mais respectez le mien;
Il n'est point retenu par un honteux lien;
Et quoique ma pitié fasse, pour le défendre,
Tout ce qu'eût fait l'amour sur le cœur le plus tendre,
Ce feu, ce même feu dont vous me soupçonnez,
Loin d'arrêter, seigneur...

PALAMEDE.

Madame, pardonnez.
J'ai peut-être à vos yeux poussé trop loin mon zele;
Mais tel est de mon cœur l'empressement fidele.
Je ne hais point Itys; et sa fiere valeur
Pourra seule aujourd'hui faire tout son malheur.
Oreste est généreux; il peut lui faire grace,
J'y consens: mais d'Itys vous connoissez l'audace;
Il défendra le sang qu'on va faire couler;
Cependant il nous faut périr ou l'immoler;
Et ce n'est qu'aux autels qu'avec quelque avantage
On peut jusqu'au tyran espérer un passage;
La garde qui le suit, trop forte en ce palais,
Rend le combat douteux, encor plus le succès,
Puisque votre ennemi pourroit encor sans peine,
Quoique vaincu, sauver ses jours de votre haine:
Mais ailleurs, malgré lui par la foule pressé,
Vous le verrez bientôt à vos pieds renversé.

ORESTE.

Venez, seigneur, venez; si l'amour est un crime,
Vous verrez que mon cœur en est seul la victime;
Qu'il peut bien quelquefois toucher les malheureux,
Mais qu'il est sans pouvoir sur les cœurs généreux.

PALAMEDE.

Il est vrai, j'ai tout craint du feu qui vous anime,
Mais j'ai tout espéré d'un cœur si magnanime;
Et je connois trop bien le sang d'Agamemnon
Pour soupçonner qu'Oreste en démente le nom.
Mon cœur, quoiqu'alarmé des sentiments du vôtre,
N'en présumoit pas moins et de l'un et de l'autre.
Si de votre vertu ce cœur a pu douter,
Mes soupçons n'ont servi qu'à la faire éclater.
Mais, pour mieux signaler ce que j'en dois attendre,
Après moi chez Arcas, seigneur, daignez vous rendre:
Vous me verrez bientôt expirer à vos yeux,
Ou venger d'un cruel, vous, Électre, et les dieux.

SCENE V.

ORESTE, ÉLECTRE.

ORESTE.

Adieu, ma sœur; calmez la douleur qui vous presse :
Vous savez à vos pleurs si mon cœur s'intéresse.

ÉLECTRE.

Allez, seigneur, allez; vengez tous nos malheurs,
Et que bientôt le ciel vous redonne à mes pleurs.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

ÉLECTRE, *seule.*

Tandis qu'en ce palais mon hymen se prépare,
Dieux! quel trouble secret de mon ame s'empare!
Le sévere devoir qui m'y fait consentir
Est-il sitôt suivi d'un honteux repentir?
Croirai-je qu'un amour proscrit par tant de larmes
Puisse encor me causer de si vives alarmes?
Non, ce n'est point l'amour; l'amour seul dans un cœur
Ne pourroit exciter tant de trouble et d'horreur:
Non, ce n'est point un feu dont ma fierté s'irrite.
Ah! si ce n'est l'amour, qu'est-ce donc qui m'agite?
Un amour si long-temps sans succès combattu
Voudroit-il d'aujourd'hui respecter ma vertu?
Festins cruels, et vous, criminelles tenebres,
Plaintes d'Agamemnon, cris perçants, cris funebres,
Sang que j'ai vu couler, pitoyables adieux,
Soyez à ma fureur plus qu'Oreste et les dieux!
Échauffez des transports que mon devoir anime;
Peignez à mon amour un héros magnanime...
Non, ne me peignez rien; effacez seulement
Les traits trop bien gravés d'un malheureux amant,
D'une injuste fierté trop constante victime,
Dont un pere inhumain fait ici tout le crime,
Toujours prêt à défendre un sang infortuné

Aux caprices du sort long-temps abandonné.
On vient. Hélas! c'est lui : que mon ame éperdue
S'attendrit et s'émeut à cette chere vue!
Dieux, qui voyez mon cœur dans ce triste moment,
Ai-je assez de vertu pour perdre mon amant?

SCENE II.

ÉLECTRE, ITYS.

ITYS.

Pénétré d'un malheur où mon cœur s'intéresse,
M'est-il enfin permis de revoir ma princesse?
Si j'en crois les apprêts qui se font en ces lieux,
Je puis donc, sans l'aigrir, m'offrir à ses beaux yeux?
Quelque prix qu'on prépare au feu qui me dévore,
Malgré tout mon espoir, que je les crains encore!
Dieux! se peut-il qu'Électre, après tant de rigueurs,
Daigne choisir ma main pour essuyer ses pleurs?
Est-ce elle qui m'éleve à ce comble de gloire?
Mon bonheur est si grand que je ne le puis croire.
Ah! madame, à qui dois-je un bien si doux pour moi?
Amour, fais, s'il se peut, qu'il ne soit dû qu'à toi!
Électre, s'il est vrai que tant d'ardeur vous touche,
Confirmez notre hymen d'un mot de votre bouche;
Laissez-moi dans ces yeux, de mon bonheur jaloux,
Lire au moins un aveu qui me fait votre époux.
Quoi! vous les détournez! Dieux! quel affreux silence!
Ma princesse, parlez; vous fait-on violence?
De tout ce que je vois que je me sens troubler!
Ah! ne me cachez point vos pleurs prêts à couler:
Confiez à ma foi le secret de vos larmes,
N'en craignez rien; ce cœur, quoiqu'épris de vos charmes,
N'abusera jamais d'un pouvoir odieux.
Madame, par pitié, tournez vers moi les yeux.

C'en est trop : je pénetre un mystere funeste ;
Vous cédez au destin qui vous enleve Oreste ;
Vous croyez désormais que pour vous aujourd'hui
L'univers tout entier doit périr avec lui.
Votre cœur cependant, à sa haine fidele,
Accablé des rigueurs d'une mere cruelle,
Au moment que je crois qu'il s'attendrit pour moi,
M'abhorre, et ne se rend qu'aux menaces du roi.

ÉLECTRE.

Fils d'Égisthe, reviens d'un soupçon qui me blesse ;
Électre ne connoît ni crainte ni foiblesse ;
Son cœur, dont rien ne peut abaisser la fierté,
Même au milieu des fers agit en liberté.
Quelque appui que le sort m'enleve dans mon frere,
Je crains plus tes vertus que les fers ni ton pere.
Ne crois pas qu'un tyran pour toi puisse en ce jour
Ce que ne pourroit pas ou l'estime ou l'amour.
Non, quel que soit le sang qui coule dans tes veines,
Je ne t'impute rien de l'horreur de mes peines.
Je ne puis voir en toi qu'un prince généreux,
Que, de tout mon pouvoir, je voudrois rendre heureux.
Non, je ne te hais point ; je serois inhumaine
Si je pouvois payer tant d'amour de ma haine.

ITYS.

Je ne suis point haï ! comblez donc tous les vœux
Du cœur le plus fidele et le plus amoureux.
Vous n'avez plus de haine ! eh bien ! qui vous arrête ?
Les autels sont parés, et la victime est prête.
Venez, sans différer, par des nœuds éternels,
Vous unir à mon sort aux pieds des immortels.
Égisthe doit bientôt y conduire la reine ;
Souffrez que sur leurs pas mon amour vous entraîne :
On n'attend plus que vous.

ÉLECTRE, *à part.*

On n'attend plus que moi !

Dieux cruels ! que ce mot redouble mon effroi !
(*haut.*)
Quoi ! tout est prêt, seigneur?

ITYS.

Oui, ma chere princesse. *

ÉLECTRE.

Hélas !

ITYS.

Ah ! dissipez cette sombre tristesse.
Vos yeux d'assez de pleurs ont arrosé ces lieux ;
Livrez-vous à l'époux que vous offrent les dieux.
Songez que cet hymen va finir vos miseres,
Qu'il vous fait remonter au trône de vos peres,
Que lui seul peut briser vos indignes liens,
Et terminer les maux qui redoublent les miens.
Le plus grand de mes soins, dans l'ardeur qui m'anime,
Est de vous arracher au sort qui vous opprime.
Mycenes vous déplaît ; eh bien ! j'en sortirai ;
Content du nom d'époux, par-tout je vous suivrai ;
Trop heureux, pour tout prix du feu qui me consume,
Si je puis de vos pleurs adoucir l'amertume !
Aussi touché que vous du destin d'un héros...

ÉLECTRE.

Hélas ! que ne fait-il le plus grand de mes maux !
Et que ce triste hymen où ton amour aspire...
Cet hymen... Non, Itys, je ne puis y souscrire.
J'ai promis ; cependant je ne puis l'achever.
Ton pere est aux autels, je m'en vais l'y trouver :

---

(1) *Oui, ma chere princesse*, est conforme au manuscrit de la comédie françoise. On trouve dans l'édition du Louvre, 1750, in-4°, *Oui, divine princesse.*

Attends-moi dans ces lieux.

ITYS.

Et vous êtes sans haine?
Aux autels! quoi! sans moi! Demeurez, inhumaine;
Demeurez, ou bientôt d'un amant odieux
Ma main fera couler tout le sang à vos yeux.
Vous gardiez donc ce prix à ma persévérance?

ÉLECTRE.

Ah! plus tu m'attendris, moins notre hymen s'avance.

ITYS, *se jetant à ses genoux.*

Quoi! vous m'abandonnez à mes cruels transports?

ÉLECTRE.

Que fais-tu, malheureux? laisse-moi mes remords;
Leve-toi; ce n'est point la haine qui me guide.

SCENE III.

ÉLECTRE, ITYS, IPHIANASSE.

IPHIANASSE.

Que faites-vous, mon frere, aux pieds d'une perfide?
On assassine Égisthe; et, sans un prompt secours,
D'une si chere vie on va trancher le cours.

ITYS.

On assassine Égisthe! ah! cruelle princesse!

SCENE IV.

ÉLECTRE, IPHIANASSE.

ÉLECTRE, *à elle-même.*

Quoi! malgré la pitié qui pour toi m'intéresse,
Ta mort de tant d'amour va donc être le fruit!
Je n'ai pu t'arracher au sort qui te poursuit,
Prince trop généreux!

IPHIANASSE.

Cessez, cessez de feindre,
Ingrate; c'est plutôt l'insulter que le plaindre.
La pitié vous sied bien, au moment que c'est vous
Qui le faites tomber sous vos barbares coups!
J'entends par-tout voler le nom de votre frere.
Quel autre que ce traître, ennemi de mon pere...

ÉLECTRE.

Respectez un héros qui ne fait en ces lieux
Que son devoir, le mien, et que celui des dieux.
Le crime n'a que trop triomphé dans Mycene,
Il est temps qu'un barbare en reçoive la peine;
Qu'il éprouve ces dieux qu'il bravoit, l'inhumain!
Quoique lents à punir, ils punissent enfin.
Si le ciel indigné n'eût hâté son supplice,
Il eût fait à la fin soupçonner sa justice.
Entendez-vous ces cris, et ce tumulte affreux,
Ce bruit confus de voix de tant de malheureux?
Tels furent les apprêts de ce festin impie
Qu'Égisthe par sa mort dans ce moment expie.
Mais ce que j'ai souffert de nos cruels malheurs
M'apprend, en les vengeant, à respecter vos pleurs.
Je ne vous offre point une pitié suspecte;
Un intérêt sacré veut que je les respecte.
Vous insultiez mon frere, et ma juste fierté
Avec trop de rigueur a peut-être éclaté.
D'ailleurs, c'est un héros que vous devez connoître;
A vos yeux, comme aux miens, tel il a dû paroître.

SCENE V.

ÉLECTRE, IPHIANASSE, ARCAS.

ARCAS.

Madame, c'en est fait; tout cede à nos efforts;
Ce palais se remplit de mourants et de morts.

Vous savez qu'aux autels notre chef intrépide
Devoit d'Agamemnon punir le parricide ;
Mais les soupçons d'Égisthe, et des avis secrets,
Ont hâté ce grand jour si cher à nos souhaits.
Oreste regne enfin ; ce héros invincible
Semble armé de la foudre en ce moment terrible.
Tout fuit à son aspect, ou tombe sous ses coups :
De longs ruisseaux de sang signalent son courroux.
J'ai vu prêt à périr le fier Itys lui-même
Désarmé par Oreste en ce désordre extrême.
Ce prince au désespoir, cherchant le seul trépas,
Portant par-tout la mort, et ne la trouvant pas,
A son pere peut-être eût ouvert un passage ;
Mais sa main désarmée a trompé son courage.
Ainsi, de ses exploits interrompant le cours,
Le sort, malgré lui-même, a pris soin de ses jours.
Oreste, qu'irritoit une fureur si vaine,
A sa valeur bientôt fait tout céder sans peine.
J'ai cru de ce succès devoir vous avertir,
De ces lieux cependant gardez-vous de sortir,
Madame ; la retraite est pour vous assurée,
Des amis affidés en défendent l'entrée :
Votre ennemi d'ailleurs, au gré de vos desirs,
Aux pieds de son vainqueur rend les derniers soupirs.

IPHIANASSE.

O mon pere ! à ta mort je ne veux point survivre :
Je ne puis la venger, je vais du moins te suivre.
(*à Electre.*)
Cruelle, redoutez, malgré tout mon malheur,
Que l'amour n'arme encor pour moi plus d'un vengeur.

SCENE VI.

ORESTE, ÉLECTRE, IPHIANASSE, ARCAS, GARDES.

ORESTE.

Amis, c'en est assez; qu'on épargne le reste;
Laissez, laissez agir la clémence d'Oreste:
Je suis assez vengé.

IPHIANASSE.

Dieux! qu'est-ce que je voi?
Sort cruel, c'en est fait; tout est perdu pour moi;
Celui que j'implorois est Oreste.

ORESTE.

Oui, madame,
C'est lui, c'est ce guerrier, que la plus vive flamme
Vouloit en vain soustraire aux devoirs de ce nom,
Et qui vient de venger le sang d'Agamemnon.
Quel que soit le courroux que ce nom vous inspire,
Mon devoir parle assez, je n'ai rien à vous dire;
Votre pere en ces lieux m'avoit ravi le mien.

IPHIANASSE.

Oui; mais je n'eus point part à la perte du tien.
(*elle sort.*)

SCENE VII.

ORESTE, ÉLECTRE, PALAMEDE, ARCAS, GARDES.

ORESTE, *à ses gardes.*

Suivez-la. Dieux! quels cris se font encore entendre!
D'un trouble affreux mon cœur a peine à se défendre.
Palamede, venez rassurer mes esprits.
Que vous calmez l'horreur qui les avoit surpris!

Ami trop généreux, mon défenseur, mon pere,
Ah! que votre présence en ce moment m'est chere!
Quel triste et sombre accueil! Seigneur, qu'ai-je
donc fait?
Vos yeux semblent sur moi ne s'ouvrir qu'à regret.
N'ai-je pas assez loin étendu la vengeance?

PALAMEDE.

On la porte souvent bien plus loin qu'on ne pense.
Oui, vous êtes vengé; les dieux le sont aussi;
Mais, si vous m'en croyez, éloignez-vous d'ici.
Ce palais n'offre plus qu'un spectacle funeste;
Ces lieux, souillés de sang, sont peu dignes d'Oreste.
Suivez-moi l'un et l'autre.

ORESTE.

Ah! que vous me troublez!
Pourquoi nous éloigner? Palamede, parlez.
Craint-on quelque transport de la part de la reine?

PALAMEDE.

Non, vous n'avez plus rien à craindre de sa haine.
De son triste destin laissez le soin aux dieux:
Mais, pour quelques moments, abandonnez ces
lieux;
Venez.

ORESTE.

Non, non; ce soin cache trop de mystere;
Je veux en être instruit: parlez, que fait ma mere?

PALAMEDE.

Eh bien! un coup affreux...

ORESTE.

Ah dieux! quel inhumain
A donc jusque sur elle osé porter la main?
Qu'a donc fait Anténor, chargé de la défendre?
Et comment, et par qui s'est-il laissé surprendre?
Ah! j'atteste les dieux que mon juste courroux...

PALAMEDE.

Ne faites point, seigneur, de serment contre vous.

ORESTE.

Qui? moi! j'aurois commis une action si noire!
Oreste parricide! ah! pourriez-vous le croire?
De mille coups plutôt j'aurois percé mon sein.
Juste ciel! et qui peut imputer à ma main...?

PALAMEDE.

J'ai vu, seigneur, j'ai vu; ce n'est point l'imposture
Qui vous charge d'un coup dont frémit la nature.
De vos soins généreux plus irritée encor,
Clytemnestre a trompé le fidele Anténor;
Et, remplissant ces lieux et de cris et de larmes,
S'est jetée à travers le péril et les armes.
Au moment qu'à vos pieds son parricide époux
Etoit près d'éprouver un trop juste courroux,
Votre main redoutable alloit trancher sa vie:
Dans ce fatal instant la reine l'a saisie.
Vous, sans considérer qui pouvoit retenir
Une main que les dieux armoient pour le punir,
Vous avez d'un seul coup, qu'ils conduisoient peut-être,
Fait couler tout le sang dont ils vous firent naître.

ORESTE.

Sort, ne m'as-tu tiré de l'abyme des flots
Que pour me replonger dans ce gouffre de maux;
Pour me faire attenter sur les jours de ma mere?

SCENE VIII.

CLYTEMNESTRE, ORESTE, ÉLECTRE, PALAMEDE, ARCAS, ANTÉNOR, MÉLITE, GARDES.

ORESTE.

Elle vient; quel objet! où fuirai-je?

ÉLECTRE.

Ah, mon frere!

CLYTEMNESTRE.

Ton frere! quoi! je meurs de la main de mon fils!
Dieux justes! mes forfaits sont-ils assez punis?
Je ne te revois donc, fils digne des Atrides,
Que pour trouver la mort dans tes mains parricides?
Jouis de tes fureurs, vois couler tout ce sang,
Dont le ciel irrité t'a formé dans mon flanc.
Monstre, que bien plutôt forma quelque Furie,
Puisse un destin pareil payer ta barbarie!
Frappe encor, je respire, et j'ai trop à souffrir
De voir qui je fis naître, et qui me fait mourir:
Acheve, épargne-moi le tourment qui m'accable.

ORESTE.

Ma mere!

CLYTEMNESTRE.

Quoi! ce nom qui te rend si coupable,
Tu l'oses prononcer! N'affecte rien, cruel;
La douleur que tu feins te rend plus criminel.
Triomphe, Agamemnon, jouis de ta vengeance;
Ton fils ne dément point ton nom ni sa naissance.
Pour l'en voir digne au gré de mes vœux et des tiens
Je lui laisse un forfait qui passe tous les miens.

SCENE IX.

ORESTE, ÉLECTRE, PALAMEDE, ANTENOR, ARCAS, GARDES.

ORESTE.

Frappez, dieux tout-puissants, que ma fureur implore:
Dieux vengeurs, s'il en est, puisque je vis encore,
Frappez; mon crime affreux ne regarde que vous.
Le ciel n'a-t-il pour moi que des tourments trop doux?
Je vois ce qui retient un courroux légitime:
Dieux, vous ne savez point comme on punit mon crime.

ÉLECTRE.

Ah, mon frere! calmez cette aveugle fureur.
N'ai-je donc pas assez de ma propre douleur?
Voulez-vous me donner la mort, mon cher Oreste?

ORESTE.

Ah! ne prononcez plus ce nom que je déteste.
Et toi, que fait frémir mon aspect odieux,
Nature, tant de fois outragée en ces lieux,
Je viens de te venger du meurtre de mon pere,
Mais qui te vengera du meurtre de ma mere?
Ah! si pour m'en punir le ciel est sans pouvoir,
Prêtons-lui les fureurs d'un juste désespoir.
O dieux! que mes remords, s'il se peut, vous flé-
chissent!
Que mon sang, que mes pleurs, s'il se peut, t'at-
tendrissent,
Ma mere! vois couler...

(*il veut se tuer.*)

PALAMEDE, *le désarmant.*

Ah, seigneur!

ORESTE.

Laisse-moi.
Je ne veux rien, cruel, d'Électre ni de toi:
Votre cœur, affamé de sang et de victimes,
M'a fait souiller ma main du plus affreux des crimes.
Mais quoi! quelle vapeur vient obscurcir les airs?
Grace au ciel, on m'entr'ouvre un chemin aux enfers;
Descendons: les enfers n'ont rien qui m'épouvante;
Suivons le noir sentier que le sort me presente;
Cachons-nous dans l'horreur de l'éternelle nuit.
Quelle triste clarté dans ce moment me luit?
Qui ramene le jour dans ces retraites sombres?
Que vois-je? mon aspect épouvante les ombres!
Que de gémissements! que de cris douloureux!
« Oreste! » Qui m'appelle en ce séjour affreux?
Égisthe! ah! c'en est trop; il faut qu'à ma colere...

Que vois-je? dans ses mains la tête de ma mere!
Quels regards! où fuirai-je? Ah! monstre furieux,
Quel spectacle oses-tu présenter à mes yeux!
Je ne souffre que trop; monstre cruel, arrête;
A mes yeux effrayés dérobe cette tête.
Ah, ma mere! épargnez votre malheureux fils.
Ombre d'Agamemnon, sois sensible à mes cris;
J'implore ton secours, chere ombre de mon pere;
Viens défendre ton fils des fureurs de sa mere;
Prends pitié de l'état où tu me vois réduit.
Quoi! jusque dans tes bras la barbare me suit!
C'en est fait; je succombe à cet affreux supplice.
Du crime de ma main mon cœur n'est point complice;
J'éprouve cependant des tourments infinis.
Dieux! les plus criminels seroient-ils plus punis?

FIN D'ÉLECTRE.

TABLE
DES PIECES
CONTENUES
DANS LE PREMIER VOLUME.

NOTICE sur Crébillon. Page 5
Épître au roi, sur l'édition du Louvre. 16
Préface de l'auteur. 17
IDOMÉNÉE, tragédie. 23
A S. A. S. monseigneur le Duc. 24
ATRÉE ET THYESTE, tragédie. 89
Préface. 90
ÉLECTRE, tragédie. 157
Préface. 158

FIN DU PREMIER VOLUME.

OEUVRES

DE

CRÉBILLON.

TOME SECOND.

OEUVRES
DE
CRÉBILLON.

TOME SECOND.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'après le procédé de Firmin Didot.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE PIERRE DIDOT L'AÎNÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.
AN X. (1802.)

RHADAMISTHE
ET ZÉNOBIE,

TRAGEDIE
EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la premiere fois
le 14 décembre 1711.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

Mgr LE PRINCE DE VAUDEMONT.

Monseigneur.

Je n'ai jamais douté du succès de Rhadamisthe. Une tragédie qui vous avoit plu pouvoit-elle n'être pas approuvée? Le public l'a applaudie en effet; et ce sont ces mêmes applaudissements qui me donnent aujourd'hui la hardiesse de la dédier à V. A. S. Ne craignez pas, monseigneur, que cette liberté soit suivie d'aucune autre. Votre modestie n'aura rien à souffrir avec moi. Tel affronte la mort avec intrépidité; tel, par son habileté à la guerre, échappe à des périls certains, et sait se couvrir de gloire dans le temps qu'il paroît le plus près de sa perte, qui ne soutiendroit pas la plus petite louange sans se déconcerter. Accoutumé d'ailleurs à peindre des héros de mon imagination, peut-être réussirois-je mal en peignant d'après le plus parfait modele. Et quels éloges encore que ceux d'une épître, pour un prince consacré à l'histoire et à la tradition! L'histoire, sans se charger d'un encens superflu, par le simple récit des faits, loue avec plus de noblesse que les traits les plus recherchés; ainsi le lecteur trouvera bon que je l'y renvoie: c'est là où, mieux que dans une épître, souvent suspecte de flatterie, il verra quel

prix étoit réservé aux grandes actions de V. A. S. Trop heureux que la permission, que vous avez eu la bonté de me donner, de placer votre nom à la tête de cet ouvrage, me mette à portée de vous assurer que personne au monde n'est avec plus de vénération, et un plus profond respect que moi,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très humble et très obéissant serviteur,

JOLYOT DE CRÉBILLON.

ACTEURS.

Pharasmane, roi d'Ibérie.

Rhadamisthe, roi d'Arménie, fils de Pharasmane.

Zénobie, femme de Rhadamisthe, sous le nom d'Isménie.

Arsame, frere de Rhadamisthe.

Hiéron, ambassadeur d'Arménie, et confident de Rhadamisthe.

Mitrane, capitaine des gardes de Pharasmane.

Hidaspe, confident de Pharasmane.

Phénice, confidente de Zénobie.

Gardes.

La scene est dans Artanisse, capitale de l'Ibérie, dans le palais de Pharasmane.

RHADAMISTHE ET ZÉNOBIE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

ZÉNOBIE, *sous le nom d'Isménie;* PHÉNICE.

ZÉNOBIE.

Ah! laisse-moi, Phénice, à mes mortels ennuis;
Tu redoubles l'horreur de l'état où je suis.
Laisse-moi : ta pitié, tes conseils, et la vie,
Sont le comble des maux pour la triste Isménie.
Dieux justes! ciel vengeur, effroi des malheureux,
Le sort qui me poursuit est-il assez affreux?

PHÉNICE.

Vous verrai-je toujours, les yeux baignés de larmes,
Par d'éternels transports remplir mon cœur d'alarmes?
Le sommeil en ces lieux verse en vain ses pavots;
La nuit n'a plus pour vous ni douceur, ni repos.
Cruelle, si l'amour vous éprouve inflexible,
A ma triste amitié soyez du moins sensible.
Mais quels sont vos malheurs? captive dans des lieux
Où l'amour soumet tout au pouvoir de vos yeux,
Vous ne sortez des fers où vous fûtes nourrie,

Que pour vous asservir le grand roi d'Ibérie.
Et que demande encor ce vainqueur des Romains?
D'un sceptre redoutable il veut orner vos mains.
Si, rebuté des soins où son amour l'engage,
Il s'est enfin lassé d'un inutile hommage,
Par combien de mépris, de tourments, de rigueur,
N'avez-vous pas vous-même allumé sa fureur?
Flattez, comblez ses vœux, loin de vous en défendre;
Vous le verrez bientôt plus soumis et plus tendre.

ZÉNOBIE.

Je connois mieux que toi ce barbare vainqueur,
Pour qui, mais vainement, tu veux fléchir mon cœur.
Quels que soient les grands noms qu'il tient de la victoire,
Et ce front si superbe où brille tant de gloire,
Malgré tous ses exploits, l'univers à mes yeux
N'offre rien qui me doive être plus odieux.
J'ai trahi trop long-temps ton amitié fidele;
Il faut d'un autre prix récompenser ton zele,
Me découvrir: du moins, quand tu sauras mon sort,
Je ne te verrai plus t'opposer à ma mort.
Phénice, tu m'as vue aux fers abandonnée,
Dans un abaissement où je ne suis point née.
Je compte autant de rois que je compte d'aïeux,
Et le sang dont je sors ne le cede qu'aux dieux.
Pharasmane, ce roi qui fait trembler l'Asie,
Qui brave des Romains la vaine jalousie,
Ce cruel, dont tu veux que je flatte l'amour,
Est frere de celui qui me donna le jour.
Plût aux dieux qu'à son sang le destin qui me lie
N'eût point par d'autres nœuds attaché Zénobie!
Mais, à ces nœuds sacrés joignant des nœuds plus doux,
Le sort l'a fait encor pere de mon époux,
De Rhadamisthe enfin.

PHÉNICE.

Ma surprise est extrême.
Vous, Zénobie! ô dieux!

ZÉNOBIE.

Oui, Phénice, elle-même,
Fille de tant de rois, reste d'un sang fameux,
Illustre, mais, hélas! encor plus malheureux.
Après de longs débats, Mithridate mon pere
Dans le sein de la paix vivoit avec son frere:
L'une et l'autre Arménie, asservie à nos lois,
Mettoit cet heureux prince au rang des plus grands rois.
Trop heureux en effet, si son frere perfide
D'un sceptre si puissant eût été moins avide!
Mais le cruel, bien loin d'appuyer sa grandeur,
Le dévora bientôt dans le fond de son cœur.
Pour éblouir mon pere, et pour mieux le surprendre,
Il lui remit son fils dès l'âge le plus tendre.
Mithridate charmé l'éleva parmi nous,
Comme un ami pour lui, pour moi comme un époux.
Je l'avouerai, sensible à sa tendresse extrême,
Je me fis un devoir d'y répondre de même;
Ignorant qu'en effet sous des dehors heureux
On pût cacher au crime un penchant dangereux.

PHÉNICE.

Jamais roi cependant ne se fit dans l'Asie
Un nom plus glorieux, et plus digne d'envie.
Déja, des autres rois devenu la terreur...

ZÉNOBIE.

Phénice, il n'a que trop signalé sa valeur.
A peine je touchois à mon troisieme lustre,
Lorsque tout fut conclu pour cet hymen illustre.
Rhadamisthe déja s'en croyoit assuré,
Quand son pere cruel, contre nous conjuré,
Entra dans nos états, suivi de Tiridate,
Qui brûloit de s'unir au sang de Mithridate;

Et ce Parthe, indigné qu'on lui ravît ma foi,
Sema par-tout l'horreur, le désordre, et l'effroi.
Mithridate, accablé par son perfide frere,
Fit tomber sur le fils les cruautés du pere;
Et, pour mieux se venger de ce frere inhumain,
Promit à Tiridate et son sceptre et ma main.
Rhadamiste, irrité d'un affront si funeste,
De l'état à son tour embrasa tout le reste,
En dépouilla mon pere, en repoussa le sien;
Et, dans son désespoir ne ménageant plus rien,
Malgré Numidius, et la Syrie entiere,
Il força Pollion de lui livrer mon pere.
Je tentai, pour sauver un pere malheureux,
De fléchir un amant que je crus généreux.
Il promit d'oublier sa tendresse offensée,
S'il voyoit de ma main sa foi récompensée;
Qu'au moment que l'hymen l'engageroit à moi,
Il remettroit l'état sous sa premiere loi.
Sur cet espoir charmant aux autels entraînée,
Moi-même je hâtois ce fatal hyménée;
Et mon parjure amant osa bien l'achever,
Teint du sang qu'à ce prix je prétendois sauver:
Mais le ciel, irrité contre ces nœuds impies,
Éclaira notre hymen du flambeau des Furies.
Quel hymen, justes dieux! et quel barbare époux!

PHÉNICE.

Je sais que tout un peuple, indigné contre vous,
Vous imputant du roi la triste destinée,
Ne vit qu'avec horreur ce coupable hyménée.

ZÉNOBIE.

Les cruels, sans savoir qu'on me cachoit son sort,
Oserent bien sur moi vouloir venger sa mort.
Troublé de ses forfaits, dans ce péril extrême,
Rhadamisthe en parut comme accablé lui-même.
Mais ce prince, bientôt rappelant sa fureur,
Remplit tout, à son tour, de carnage et d'horreur

« Suivez-moi, me dit-il : ce peuple qui m'outrage
« En vain à ma valeur croit fermer un passage :
« Suivez-moi ». Des autels s'éloignant à grands pas,
Terrible et furieux, il me prit dans ses bras,
Fuyant parmi les siens à travers Artaxate,
Qui vengeoit, mais trop tard, la mort de Mithridate.
Mon époux cependant, pressé de toutes parts,
Tournant alors sur moi de funestes regards...
Mais, loin de retracer une action si noire,
D'un époux malheureux respectons la mémoire;
Épargne à ma vertu cet odieux récit;
Contre un infortuné je n'en ai que trop dit :
Je ne puis rappeler un souvenir si triste,
Sans déplorer encor le sort de Rhadamisthe.
Qu'il te suffise enfin, Phénice, de savoir,
Victime d'un amour réduit au désespoir,
Que, par une main chere et de mon sang fumante,
L'Araxe dans ses eaux me vit plonger mourante.

PHÉNICE.

Quoi! ce fut votre époux...? Quel inhumain! grands dieux!

ZÉNOBIE.

Les horreurs de la mort couvroient déja mes yeux,
Quand le ciel, par les soins d'une main secourable,
Me sauva d'un trépas sans elle inévitable.
Mais, à peine échappée à des périls affreux,
Il me fallut pleurer un époux malheureux.
J'appris, non sans frémir, que son barbare pere,
Prétextant sa fureur sur la mort de son frere,
De la grandeur d'un fils en effet trop jaloux,
Lui seul avoit armé nos peuples contre nous;
Qu'introduit en secret au sein de l'Arménie
Lui-même de son fils avoit tranché la vie.
A ma douleur alors laissant un libre cours,
Je détestai les soins qu'on prenoit de mes jours;
Et, quittant sans regret mon rang et ma patrie,

Sous un nom déguisé j'errai dans la Médie.
Enfin, après dix ans d'esclavage, d'ennui,
Étrangere par-tout, sans secours, sans appui,
Quand j'espérois goûter un destin plus tranquille,
La guerre en un moment détruisit mon asyle.
Arsame, conduisant la terreur sur ses pas,
Vint, la foudre à la main, ravager ces climats;
Arsame, né d'un sang à mes yeux si coupable,
Arsame cependant à mes yeux trop aimable,
Fils d'un pere perfide, inhumain, et jaloux,
Frere de Rhadamisthe, enfin de mon époux.

PHÉNICE.

Quel que soit le devoir du nœud qui vous engage,
Aux mânes d'un époux est-ce faire un outrage
Que de céder aux soins d'un prince généreux,
Qui par tant de bienfaits a signalé ses feux?

ZÉNOBIE.

Encor si dans nos maux une cruelle absence
Ne nous ravissoit point notre unique espérance...
Mais Arsame, éloigné par un triste devoir,
Dans mon cœur éperdu ne laisse plus d'espoir;
Et, pour comble de maux, j'apprends que l'Arménie,
Qu'un droit si légitime accorde à Zénobie,
Va tomber au pouvoir du Parthe ou des Romains,
Ou peut-être passer en de moins dignes mains.
Dans son barbare cœur flatté de sa conquête,
A quitter ces climats Pharasmane s'apprête.

PHÉNICE.

Eh bien! dérobez-vous à ses injustes lois.
N'avez-vous pas pour vous les Romains et vos droits?
Par un ambassadeur parti de la Syrie,
Rome doit décider du sort de l'Arménie.
Reine de ces états, contre un prince inhumain
Faites agir pour vous l'ambassadeur romain.
On l'attend aujourd'hui dans les murs d'Artanisse:
Implorez de César le secours, la justice;

De son ambassadeur faites-vous un appui;
Forcez-le à vous défendre, ou fuyez avec lui.

ZÉNOBIE.

Comment briser les fers où je suis retenue?
M'en croira-t-on d'ailleurs, fugitive, inconnue?
Comment...

SCENE II.

ZÉNOBIE, *sous le nom d'Isménie;* ARSAME, PHÉNICE.

ZÉNOBIE.

Mais quel objet! Arsame dans ces lieux

ARSAME.

M'est-il encor permis de m'offrir à vos yeux?

ZÉNOBIE.

C'est vous-même, seigneur? quoi! déja l'Albanie...

ARSAME.

Tout est soumis, madame; et la belle Isménie,
Quand la gloire paroît me combler de faveurs,
Semble seule vouloir m'accabler de rigueurs.
Trop sûr que mon retour d'un inflexible pere
Va sur un fils coupable attirer la colere,
Jaloux, désespéré, j'ose, pour vous revoir,
Abandonner des lieux commis à mon devoir.
Ah! madame, est-il vrai qu'un roi fier et terrible
Aux charmes de vos yeux soit devenu sensible;
Que l'hymen aujourd'hui doive combler ses vœux?
Pardonnez aux transports d'un amant malheureux.
Ma douleur vous aigrit: je vois qu'avec contrainte
D'un amour alarmé vous écoutez la plainte.
Ce n'est pas sans raison que vous la condamnez;
Le reproche ne sied qu'aux amants fortunés:
Mais moi, qui fus toujours à vos rigueurs en butte,
Qu'un amour sans espoir dévore et persécute;

Mais moi, qui fus toujours à vos lois si soumis,
Qu'ai-je à me plaindre? hélas! et que m'a-t-on promis?
Indigné cependant du sort qu'on vous prépare,
Je me plains et de vous et d'un rival barbare.
L'amour, le tendre amour qui m'anime pour vous,
Tout malheureux qu'il est, n'en est pas moins jaloux.

ZÉNOBIE.

Seigneur, il est trop vrai qu'une flamme funeste
A fait parler ici des feux que je déteste:
Mais, quel que soit le rang et le pouvoir du roi,
C'est en vain qu'il prétend disposer de ma foi.
Ce n'est pas que, sensible à l'ardeur qui vous flatte,
J'approuve ces transports où votre amour éclate.

ARSAME.

Ah! malgré tout l'amour dont je brûle pour vous,
Faites-moi seul l'objet d'un injuste courroux;
Imposez à mes feux la loi la plus sévere,
Pourvu que votre main se refuse à mon pere.
Si pour d'autres que moi votre cœur doit brûler,
Donnez-moi des rivaux que je puisse immoler,
Contre qui ma fureur agisse sans murmure.
L'amour n'a pas toujours respecté la nature:
Je ne le sens que trop à mes transports jaloux.
Que sais-je, si le roi devenoit votre époux,
Jusqu'où m'emporteroit sa cruelle injustice?
Ce n'est pas le seul bien que sa main me ravisse.
L'Arménie, attentive à se choisir un roi,
Par les soins d'Hiéron se déclare pour moi.
Ardent à terminer un honteux esclavage,
Je venois, à mon tour, vous en faire un hommage.
Mais un pere jaloux, un rival inhumain,
Veut me ravir encor ce sceptre et votre main.
Qu'il m'enleve à son gré l'une et l'autre Arménie,
Mais qu'il laisse à mes vœux la charmante Isménie.
Je faisois mon bonheur de plaire à ses beaux yeux,

Et c'est l'unique bien que je demande aux dieux.

ZÉNOBIE.

Et pourquoi donc ici m'avez-vous amenée?
Quelle que fût ailleurs ma triste destinée,
Elle couloit du moins dans l'ombre du repos.
C'est vous, par trop de soins, qui comblez tous mes maux.
D'ailleurs, qu'espérez-vous d'une flamme si vive?
Tant d'amour convient-il au sort d'une captive?
Vous ignorez encor jusqu'où vont mes malheurs:
Rien ne sauroit tarir la source de mes pleurs.
Ah! quand même l'amour uniroit l'un et l'autre,
L'hymen n'unira point mon sort avec le vôtre.
Malgré tout son pouvoir, et son amour fatal,
Le roi n'est pas, seigneur, votre plus fier rival.
Un devoir rigoureux, dont rien ne me dispense,
Doit forcer pour jamais votre amour au silence.
J'entends du bruit: on ouvre. Ah! seigneur, c'est le roi.
Que je crains son abord et pour vous et pour moi!

SCENE III.

PHARASMANE, ZÉNOBIE, *sous le nom d'Isménie;* ARSAME, MITRANE, HIDASPE, PHÉNICE, GARDES.

PHARASMANE.

Que vois-je? c'est mon fils! dans Artanisse Arsame!
Quel dessein l'y conduit? Vous vous taisez, madame!
Arsame près de vous, Arsame dans ma cour,
Lorsque moi-même ici j'ignore son retour!
De ce trouble confus que faut-il que je pense?
(*à Arsame.*)
Vous à qui j'ai remis le soin de ma vengeance,
Que j'honorois enfin d'un choix si glorieux,

Parlez, prince; quel soin vous ramene en ces lieux?
Quel besoin, quel projet a pu vous y conduire,
Sans ordre de ma part, sans daigner m'en instruire?

ARSAME.

Vos ennemis domtés, devois-je présumer
Que mon retour, seigneur, pourroit vous alarmer?
Ah! vous connoissez trop et mon cœur et mon zele,
Pour soupçonner le soin qui vers vous me rappelle.
Croyez, après l'emploi que vous m'avez commis,
Puisque vous me voyez, que tout vous est soumis.
Lorsqu'au prix de mon sang je vous couvre de gloire,
Lorsque tout retentit du bruit de ma victoire,
Je l'avouerai, seigneur, pour prix de mes exploits,
Que je n'attendois pas l'accueil que je reçois.
J'apprends de toutes parts que Rome et la Syrie,
Que Corbulon armé, menacent l'Ibérie:
Votre fils se flattoit, conduit par son devoir,
Qu'avec plaisir alors vous pourriez le revoir.
Je ne soupçonnois pas que mon impatience
Dût dans un cœur si grand jeter la défiance.
J'attendois qu'on ouvrît, pour m'offrir à vos yeux,
Quand j'ai trouvé, seigneur, Isménie en ces lieux.

PHARASMANE.

Je crains peu Corbulon, les Romains, la Syrie;
Contre ces noms fameux mon ame est aguerrie;
Et je n'approuve pas qu'un si généreux soin
Vous ait, sans mon aveu, ramené de si loin.
D'ailleurs, qu'a fait de plus, qu'a produit ce grand zele,
Que le devoir d'un fils et d'un sujet fidele?
Doutez-vous, quels que soient vos services passés,
Qu'un retour criminel les ait tous effacés?
Sachez que votre roi ne s'en souvient encore,
Que pour ne point punir des projets qu'il ignore.
Quoi qu'il en soit, partez avant la fin du jour,
Et courez à Colchos étouffer votre amour.

Je vous défends sur-tout de revoir Isménie.
Apprenez qu'à mon sort elle doit être unie ;
Que l'hymen, dès ce jour, doit couronner mes feux ;
Que cet unique objet de mes plus tendres vœux
N'a que trop mérité la grandeur souveraine ;
Votre esclave autrefois, aujourd'hui votre reine.
C'est vous instruire assez que mes transports jaloux
Ne veulent point ici de témoins tels que vous.
Sortez.

SCENE IV.

PHARASMANE; ZENOBIE, *sous le nom d'Isménie;* MITRANE, HIDASPE, PHÉNICE, GARDES.

ZÉNOBIE.

Et de quel droit votre jalouse flamme
Prétend-elle à ses vœux assujettir mon ame?
Vous m'offrez vainement la suprême grandeur :
Ce n'est pas à ce prix qu'on obtiendra mon cœur.
D'ailleurs, que savez-vous, seigneur, si l'hyménée
N'auroit point à quelque autre uni ma destinée?
Savez-vous si le sang à qui je dois le jour
Me permet d'écouter vos vœux et votre amour?

PHARASMANE.

Je ne sais en effet quel sang vous a fait naître :
Mais, fût-il aussi beau qu'il mérite de l'être,
Le nom de Pharasmane est assez glorieux
Pour oser s'allier au sang même des dieux.
En vain à vos rigueurs vous joignez l'artifice :
Vains détours, puisqu'enfin il faut qu'on m'obéisse.
Je n'ai rien oublié pour obtenir vos vœux ;
Moins en roi qu'en amant j'ai fait parler mes feux :
Mais mon cœur, irrité d'une fierté si vaine,
Fait agir à son tour la grandeur souveraine.

Et puisqu'il faut en roi m'expliquer avec vous,
Redoutez mon pouvoir, ou du moins mon courroux;
Et sachez que, malgre l'amour et sa puissance,
Les rois ne sont point faits à tant de resistance;
Quoi que de mes transports vous vous soyez promis,
Que tout, jusqu'à l'amour, doit leur être soumis.
J'entrevois vos refus; c'est au retour d'Arsame
Que je dois le mépris dont vous payez ma flamme:
Mais craignez que vos pleurs, avant la fin du jour,
D'un téméraire fils ne vengent mon amour.

SCENE V.

ZÉNOBIE, PHÉNICE.

ZÉNOBIE.

Ah, tyran! puisqu'il faut que ma tendresse agisse,
Et que de tes fureurs ma haine te punisse,
Crains que l'amour, armé de mes foibles attraits,
Ne te rende bientôt tous les maux qu'il m'a faits.
Et qu'ai-je à ménager? Mânes de Mithridate,
N'est-il pas temps pour vous que ma vengeance éclate?
Venez à mon secours, ombre de mon époux,
Et remplissez mon cœur de vos transports jaloux.
Vengez-vous par mes mains d'un ennemi funeste;
Vengeons-nous-en plutôt par le fils qui lui reste:
Le crime que sur vous votre pere a commis
Ne peut être expié que par son autre fils:
C'est à lui que les dieux réservent son supplice.
Armons son bras vengeur. Va le trouver, Phénice:
Dis-lui qu'à sa pitié, qu'à lui seul j'ai recours;
Mais, sans me découvrir, implore son secours.
Dis-lui, pour me sauver d'une injuste puissance,
Qu'il intéresse Rome à prendre ma défense;
De son ambassadeur, qu'on attend aujourd'hui,

Dans ces lieux, s'il se peut, qu'il me fasse un appui.
Fais briller à ses yeux le trône d'Arménie;
Retrace-lui les maux de la triste Isménie;
Par l'intérêt d'un sceptre ébranle son devoir.
Pour l'attendrir enfin peins-lui mon désespoir.
Puisque l'amour a fait les malheurs de ma vie,
Quel autre que l'amour doit venger Zénobie?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

RHADAMISTHE, HIÉRON.

HIÉRON.

Est-ce vous que je vois? en croirai-je mes yeux?
Rhadamisthe vivant! Rhadamisthe en ces lieux!
Se peut-il que le ciel vous redonne à nos larmes,
Et rende à mes souhaits un jour si plein de charmes?
Est-ce bien vous, seigneur? Et par quel heureux sort
Démentez-vous ici le bruit de votre mort?

RHADAMISTHE.

Hiéron, plût aux dieux que la main ennemie
Qui me ravit le sceptre eût terminé ma vie!
Mais le ciel m'a laissé, pour prix de ma fureur,
Des jours qu'il a tissus de tristesse et d'horreur.
Loin de faire éclater ton zele ni ta joie
Pour un roi malheureux que le sort te renvoie,
Ne me regarde plus que comme un furieux,
Trop digne du courroux des hommes et des dieux,
Qu'a proscrit dès long-temps la vengeance céleste;
De crimes, de remords assemblage funeste;
Indigne de la vie, et de ton amitié;
Objet digne d'horreur, mais digne de pitié;
Traître envers la nature, envers l'amour perfide;
Usurpateur, ingrat, parjure, parricide.
Sans les remords affreux qui déchirent mon cœur,
Hiéron, j'oublierois qu'il est un ciel vengeur.

HIÉRON.

J'aime à voir ces regrets que la vertu fait naître :
Mais le devoir, seigneur, est-il toujours le maître?
Mithridate lui-même, en vous manquant de foi,
Sembloit de vous venger vous imposer la loi.

RHADAMISTHE.

Ah ! loin qu'en mes forfaits ton amitié me flatte,
Peins-moi toute l'horreur du sort de Mithridate.
Rappelle-toi ce jour et ces serments affreux
Que je souillai du sang de tant de malheureux.
S'il te souvient encor du nombre des victimes,
Compte, si tu le peux, mes remords par mes crimes.
Je veux que Mithridate, en trahissant mes feux,
Fût digne même encor d'un sort plus rigoureux ;
Que je dusse son sang à ma flamme trahie :
Mais à ce même amour qu'avoit fait Zénobie?
Tu frémis, je le vois : ta main, ta propre main,
Plongeroit un poignard dans mon perfide sein,
Si tu pouvois savoir jusqu'où ma barbarie
De ma jalouse rage a porté la furie.
Apprends tous mes forfaits, ou plutôt mes malheurs;
Mais, sans les retracer, juge-s-en par mes pleurs.

HIÉRON.

Aussi touché que vous du sort qui vous accable,
Je n'examine point si vous êtes coupable.
On est peu criminel avec tant de remords ;
Et je plains seulement vos douloureux transports.
Calmez ce désespoir où votre ame se livre,
Et m'apprenez...

RHADAMISTHE.

Comment oserai-je poursuivre?
Comment de mes fureurs oser t'entretenir,
Quand tout mon sang se glace à ce seul souvenir?
Sans que mon désespoir ici le renouvelle,
Tu sais tout ce qu'a fait cette main criminelle.
Tu vis comme aux autels un peuple mutiné

Me ravit le bonheur qui m'étoit destiné;
Et, malgré les périls qui menaçoient ma vie,
Tu sais comme à leurs yeux j'enlevai Zénobie.
Inutiles efforts! je fuyois vainement.
Peins-toi mon désespoir dans ce fatal moment:
Je voulus m'immoler; mais Zénobie en larmes,
Arrosant de ses pleurs mes parricides armes,
Vingt fois pour me fléchir embrassant mes genoux,
Me dit ce que l'amour inspire de plus doux.
Hiéron, quel objet pour mon ame éperdue!
Jamais rien de si beau ne s'offrit à ma vue:
Tant d'attraits cependant, loin d'attendrir mon cœur,
Ne firent qu'augmenter ma jalouse fureur.
Quoi! dis-je en frémissant, la mort que je m'apprête
Va donc à Tiridate assurer sa conquête!
Les pleurs de Zénobie irritant ce transport,
Pour prix de tant d'amour je lui donnai la mort;
Et, n'écoutant plus rien que ma fureur extrême,
Dans l'Araxe aussitôt je la traînai moi-même.
Ce fut là que ma main lui choisit un tombeau,
Et que de notre hymen j'éteignis le flambeau.

HIÉRON.

Quel sort pour une reine à vos jours si sensible!

RHADAMISTHE.

Après ce coup affreux, devenu plus terrible,
Privé de tous les miens, poursuivi, sans secours,
A mon seul désespoir j'abandonnai mes jours.
Je me précipitai, trop indigne de vivre,
Parmi des furieux, ardents à me poursuivre,
Qu'un pere, plus cruel que tous mes ennemis,
Excitoit à la mort de son malheureux fils:
Enfin percé de coups j'allois perdre la vie,
Lorsqu'un gros de Romains sorti de la Syrie,
Justement indigné contre ces inhumains,
M'arracha tout sanglant de leurs barbares mains,

Arrivé, mais trop tard, vers les murs d'Artaxate,
Dans le juste dessein de venger Mithridate,
Ce même Corbulon, armé pour m'accabler,
Conserva l'ennemi qu'il venoit immoler.
De mon funeste sort touché sans me connoître,
Ou de quelque valeur que j'avois fait paroître,
Ce Romain, par des soins dignes de son grand cœur,
Me sauva, malgré moi, de ma propre fureur.
Sensible à sa vertu, mais sans reconnoissance,
Je lui cachai long-temps mon nom et ma naissance;
Traînant avec horreur mon destin malheureux,
Toujours persécuté d'un souvenir affreux,
Et, pour comble de maux, dans le fond de mon ame
Brûlant plus que jamais d'une funeste flamme,
Que l'amour outragé, dans mon barbare cœur,
Pour prix de mes forfaits, rallume avec fureur,
Ranimant, sans espoir, pour d'insensibles cendres
De la plus vive ardeur les transports les plus tendres.
Ainsi dans les regrets, les remords, et l'amour,
Craignant également et la nuit et le jour,
J'ai traîné dans l'Asie une vie importune.
Mais au seul Corbulon attachant ma fortune,
Avide de périls, et, par un triste sort,
Trouvant toujours la gloire où j'ai cherché la mort,
L'esprit sans souvenir de ma grandeur passée,
Lorsque dix ans sembloient l'en avoir effacée,
J'apprends que l'Arménie, après différents choix,
Alloit bientôt passer sous d'odieuses lois,
Que mon pere, en secret méditant sa conquête,
D'un nouveau diadême alloit ceindre sa tête.
Je sentis à ce bruit ma gloire et mon courroux
Réveiller dans mon cœur des sentiments jaloux.
Enfin à Corbulon je me fis reconnoître;
Contre un pere inhumain trop irrité peut-être,
A mon tour en secret jaloux de sa grandeur,
Je me fis des Romains nommer l'ambassadeur.

HIÉRON.

Seigneur, et sous ce nom quelle est votre espérance?
Quel projet peut ici former votre vengeance?
Avez-vous oublié dans quel affreux danger
Vous a précipité l'ardeur de vous venger?
Gardez-vous d'écouter un transport téméraire.
Chargé de tant d'horreurs, que prétendez-vous faire?

RHADAMISTHE.

Et que sais-je, Hiéron? furieux, incertain,
Criminel sans penchant, vertueux sans dessein,
Jouet infortuné de ma douleur extrême,
Dans l'état où je suis me connois-je moi-même?
Mon cœur de soins divers sans cesse combattu,
Ennemi du forfait sans aimer la vertu,
D'un amour malheureux déplorable victime,
S'abandonne aux remords sans renoncer au crime.
Je cede au repentir, mais sans en profiter,
Et je ne me connois que pour me détester.
Dans ce cruel séjour sais-je ce qui m'entraîne;
Si c'est le desespoir, ou l'amour, ou la haine?
J'ai perdu Zénobie; après ce coup affreux
Peux-tu me demander encor ce que je veux?
Désespéré, proscrit, abhorrant la lumiere,
Je voudrois me venger de la nature entiere.
Je ne sais quel poison se répand dans mon cœur;
Mais, jusqu'à mes remords, tout y devient fureur.
Je viens ici chercher l'auteur de ma misere,
Et la nature en vain me dit que c'est mon pere.
Mais c'est peut-être ici que le ciel irrité
Veut se justifier de trop d'impunité;
C'est ici que m'attend le trait inévitable
Suspendu trop long-temps sur ma tête coupable:
Et plût aux dieux cruels que ce trait suspendu
Ne fût pas en effet plus long-temps attendu!

HIÉRON.

Fuyez, seigneur, fuyez de ce séjour funeste,

Loin d'attirer sur vous la colere céleste.
Que la nature au moins calme votre courroux;
Songez que dans ces lieux tout est sacré pour vous,
Que s'il faut vous venger c'est loin de l'Ibérie:
Reprenez avec moi le chemin d'Arménie.

RHADAMISTHE.

Non, non, il n'est plus temps; il faut remplir mon sort,
Me venger, servir Rome, ou courir à la mort.
Dans ses desseins toujours à mon pere contraire,
Rome de tous ses droits m'a fait dépositaire;
Sûre, pour rétablir son pouvoir et le mien,
Contre un roi qu'elle craint que je n'oublierai rien.
Rome veut éviter une guerre douteuse,
Pour elle contre lui plus d'une fois honteuse;
Conserver l'Arménie, ou, par des soins jaloux,
En faire un vrai flambeau de discorde entre nous.
Par un don de César je suis roi d'Arménie,
Parcequ'il croit par moi détruire l'Ibérie:
Les fureurs de mon pere ont assez éclaté
Pour que Rome entre nous ne craigne aucun traité.
Tels sont les hauts projets dont sa grandeur se pique;
Des Romains si vantés telle est la politique.
C'est ainsi qu'en perdant le pere par le fils
Rome devient fatale à tous ses ennemis.
Ainsi, pour affermir une injuste puissance,
Elle ose confier ses droits à ma vengeance,
Et, sous un nom sacré, m'envoyer en ces lieux
Moins comme ambassadeur que comme un furieux,
Qui, sacrifiant tout au transport qui le guide,
Peut porter sa fureur jusques au parricide.
J'entrevois ses desseins; mais mon cœur irrité
Se livre au désespoir dont il est agité.
C'est ainsi qu'ennemi de Rome et des Iberes,
Je revois aujourd'hui le palais de mes peres.

HIÉRON.

Député comme vous, mais par un autre choix,

L'Arménie à mes soins a confié ses droits.
Je venois de sa part offrir à votre frere
Un trône où malgré nous veut monter votre pere ;
Et je viens annoncer à ce superbe roi
Qu'en vain à l'Arménie il veut donner la loi.
Mais ne craignez-vous pas que malgré votre absence...

RHADAMISTHE.

Le roi ne m'a point vu dès ma plus tendre enfance,
Et la nature en lui ne parle point assez
Pour rappeler des traits dès long-temps effacés.
Je ne crains que tes yeux ; et, sans mes soins peut-être,
Malgré ton amitié, tu m'allois méconnoître.
Le roi vient : que mon cœur à ce fatal abord
A de peine à domter un funeste transport !
Surmontons cependant toute sa violence,
Et d'un ambassadeur employons la prudence.

SCENE II.

PHARASMANE, RHADAMISTHE, HIÉRON, MITRANE, HIDASPE, GARDES.

RHADAMISTHE, *à Pharasmane.*

Un peuple triomphant, maître de tant de rois,
Qui vers vous en ces lieux daigne emprunter ma voix,
De vos desseins secrets instruit comme vous-même,
Vous annonce aujourd'hui sa volonté suprême.
Ce n'est pas que Néron, de sa grandeur jaloux,
Ne sache ce qu'il doit à des rois tels que vous ;
Rome n'ignore pas à quel point la victoire
Parmi les noms fameux éleve votre gloire ;
Ce peuple enfin si fier et tant de fois vainqueur
N'en admire pas moins votre haute valeur ;

Mais vous savez aussi jusqu'où va sa puissance ;
Ainsi gardez-vous bien d'exciter sa vengeance.
Alliée, ou plutôt sujette des Romains,
De leur choix l'Arménie attend ses souverains.
Vous le savez, seigneur, et du pied du Caucase
Vos soldats cependant s'avancent vers le Phase,
Le Cyrus, sur ses bords chargés de combattants,
Fait voir de toutes parts vos étendards flottants.
Rome, de tant d'apprêts qui s'indigne et se lasse,
N'a point accoutumé les rois à tant d'audace.
Quoique Rome, peut-être au mépris de ses droits,
N'ait point interrompu le cours de vos exploits,
Qu'elle ait abandonné Tigrane et la Médie,
Elle ne prétend point vous céder l'Arménie.
Je vous déclare donc que César ne veut pas
Que vers l'Araxe enfin vous adressiez vos pas.

PHARASMANE.

Quoique d'un vain discours je brave la menace,
Je l'avouerai, je suis surpris de votre audace.
De quel front osez-vous, soldat de Corbulon,
M'apporter dans ma cour les ordres de Néron?
Et depuis quand croit-il qu'au mépris de ma gloire,
A ne plus craindre Rome instruit par la victoire,
Oubliant désormais la suprême grandeur,
J'aurai plus de respect pour son ambassadeur;
Moi qui, formant au joug des peuples invincibles,
Ai tant de fois bravé ces Romains si terribles;
Qui fais trembler encor ces fameux souverains,
Ces Parthes aujourd'hui la terreur des Romains?
Ce peuple triomphant n'a point vu mes images
A la suite d'un char en butte à ses outrages:
La honte que sur lui répandent mes exploits
D'un airain orgueilleux a bien vengé les rois.
Mais quel soin vous conduit en ce pays barbare?
Est-ce la guerre enfin que Néron me déclare?
Qu'il ne s'y trompe pas; la pompe de ces lieux,

Vous le voyez assez, n'éblouit point les yeux :
Jusques aux courtisans qui me rendent hommage,
Mon palais, tout ici n'a qu'un faste sauvage ;
La nature marâtre en ces affreux climats
Ne produit au lieu d'or, que du fer, des soldats ;
Son sein tout hérissé n'offre aux desirs de l'homme
Rien qui puisse tenter l'avarice de Rome.
Mais, pour trancher ici d'inutiles discours,
Rome de mes projets veut traverser le cours ?
Et pourquoi, s'il est vrai qu'elle en soit informée,
N'a-t-elle pas encore assemblé son armée?
Que font vos légions? Ces superbes vainqueurs
Ne combattent-ils plus que par ambassadeurs?
C'est la flamme à la main qu'il faut dans l'Ibérie
Me distraire du soin d'entrer dans l'Arménie,
Non par de vains discours, indignes des Romains,
Quand je vais par le fer m'en ouvrir les chemins ;
Et peut-être bien plus, dédaignant Artaxate,
Défier Corbulon jusqu'aux bords de l'Euphrate.

HIÉRON.

Quand même les Romains, attentifs à vos lois,
S'en remettroient à nous pour le choix de nos rois,
Seigneur, n'espérez pas au gré de votre envie
Faire en votre faveur expliquer l'Arménie :
Les Parthes envieux, et les Romains jaloux,
De toutes parts bientôt armeroient contre nous.
L'Arménie, occupée à pleurer sa misere,
Ne demande qu'un roi qui lui serve de pere ;
Nos peuples désolés n'ont besoin que de paix ;
Et sous vos lois, seigneur, nous ne l'aurions jamais.
Vous avez des vertus qu'Artaxate respecte ;
Mais votre ambition n'en est pas moins suspecte,
Et nous ne soupirons qu'après des souverains
Indifférents au Parthe, et soumis aux Romains.
Sous votre empire enfin prétendre nous réduire,
C'est moins nous conquérir que vouloir nous dé-
truire.

PHARASMANE.

Dans ce discours rempli de prétextes si vains,
Dicté par la raison moins que par les Romains,
Je n'entrevois que trop l'intérêt qui vous guide.
Eh bien! puisqu'on le veut, que la guerre en décide:
Vous apprendrez bientôt qui de Rome ou de moi
Dut prétendre, seigneur, à vous donner la loi;
Et, malgré vos frayeurs et vos fausses maximes,
Si quelque autre eut sur vous des droits plus légitimes.
Et qui doit succéder à mon frere, à mon fils?
A qui des droits plus saints ont-ils été transmis?

RHADAMISTHE.

Quoi! vous, seigneur, qui seul causâtes leur ruine?
Ah! doit-on hériter de ceux qu'on assassine?

PHARASMANE.

Qu'entends-je! dans ma cour on ose m'insulter?
Holà! gardes...

HIÉRON, *à Pharasmane.*

Seigneur, qu'osez-vous attenter?

PHARASMANE, *à Rhadamisthe.*

Rendez graces au nom dont Néron vous honore:
Sans ce nom si sacré que je respecte encore,
Eu dussé-je périr, l'affront le plus sanglant
Me vengeroit bientôt d'un ministre insolent.
Malgré la dignité de votre caractere,
Croyez-moi cependant, évitez ma colere.
Retournez dès ce jour apprendre à Corbulon
Comme on reçoit ici les ordres de Néron.

SCENE III.

RHADAMISTHE, HIÉRON.

HIÉRON.

Qu'avez-vous fait, seigneur? Quand vous devez tout craindre...

RHADAMISTHE.

Hiéron, que veux-tu? je n'ai pu me contraindre.
D'ailleurs, en l'aigrissant, j'assure mes desseins:
Par un pareil éclat j'en impose aux Romains.
Pour remplir les projets que Rome me confie,
Il ne me reste plus qu'à troubler l'Ibérie,
Qu'à former un parti qui retienne en ces lieux
Un roi que ses exploits rendent trop orgueilleux.
Indociles au joug que Pharasmane impose,
Rebutés de la guerre où lui seul les expose,
Ses sujets en secret sont tous ses ennemis.
Achevons contre lui d'irriter les esprits;
Et, pour mieux me venger des fureurs de mon pere,
Tâchons dans nos desseins d'intéresser mon frere.
Je sais un sûr moyen pour surprendre sa foi;
Dans le crime du moins engageons-le avec moi.
Un roi, pere cruel et tyran tout ensemble,
Ne mérite en effet qu'un sang qui lui ressemble.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

RHADAMISTHE, *seul.*

Mon frere me demande un secret entretien !
Dieux ! me connoîtroit-il ? quel dessein est le sien ?
N'importe, il faut le voir. Je sens que ma vengeance
Commence à se flatter d'une douce espérance.
Il ne peut en secret s'exposer à me voir
Que réduit par un pere à trahir son devoir.
On ouvre...

SCENE II.

ARSAME, RHADAMISTHE.

RHADAMISTHE, *continuant.*

Je le vois. Malheureuse victime !
Je ne suis pas le seul qu'un roi cruel opprime.

ARSAME.

Si j'en crois le courroux qui se lit dans ses yeux,
Peu content des Romains, le roi quitte ces lieux.
Je connois trop l'orgueil du sang qui m'a fait naître
Pour croire qu'à son tour Rome ait sujet de l'être.
Seigneur, sans abuser de votre dignité,
Puis-je sur ce soupçon parler en sûreté ?
Puis-je espérer que Rome exauce ma priere,
Et ne confonde point le fils avec le pere ?

RHADAMISTHE.

Quoiqu'il ait violé le respect qui m'est dû,
Attendez tout de Rome et de votre vertu :
Ce n'est pas d'aujourd'hui que Rome la respecte.

ARSAME.

Ah! que cette vertu va vous être suspecte !
Que je crains de détruire en ce même entretien
Tout ce que vous pensez d'un cœur comme le mien!
En effet, quel que soit le regret qui m'accable,
Je sens bien que ce cœur n'en est pas moins coupable,
Et de quelques remords que je sois combattu,
Qu'avec plus d'appareil c'est trahir ma vertu.
Dès qu'entre Rome et nous la guerre se déclare,
Que même avec éclat mon pere s'y prépare,
Je sais que je ne puis vous parler ni vous voir
Sans trahir à la fois mon pere et mon devoir ;
Je le sais ; cependant, plus criminel encore,
C'est votre pitié seule aujourd'hui que j'implore.
Un pere rigoureux, de mon bonheur jaloux,
Me force en ce moment d'avoir recours à vous.
Pour me justifier, lorsque tout me condamne,
Je ne veux point, seigneur, vous peignant Pharasmane,
Répandre sur sa vie un venin dangereux.
Non, quoiqu'il soit pour moi si fier, si rigoureux,
Quoique de son courroux je sois seul la victime,
Il n'en est pas pour moi moins grand, moins magnanime.
La nature, il est vrai, d'avec ses ennemis
N'a jamais dans son cœur su distinguer ses fils :
Je ne suis pas le seul de ce sang invincible
Qu'ait proscrit en naissant sa rigueur inflexible.
J'eus un frere, seigneur, illustre et généreux,
Digne par sa valeur du sort le plus heureux.
Que je regrette encor sa triste destinée !
Et jamais il n'en fut de plus infortunée.

Un pere, conjuré contre son propre sang,
Lui-même lui porta le couteau dans le flanc.
De ce jeune héros partageant la disgrace,
Peut-être qu'aujourd'hui même sort me menace:
Plus coupable en effet n'en attends-je pas moins;
Mais ce n'est pas, seigneur, le plus grand de mes soins.
Non, la mort désormais n'a rien qui m'intimide.
Qu'un soin bien différent et m'agite et me guide!

RHADAMISTHE.

Quels que soient vos desseins, vous pouvez sans effroi,
Sûr d'un appui sacré, vous confier à moi.
Plus indigné que vous contre un barbare pere,
Je sens, à son nom seul, redoubler ma colere.
Touché de vos vertus, et tout entier à vous,
Sans savoir vos malheurs, je les partage tous.
Vous calmeriez bientôt la douleur qui vous presse,
Si vous saviez pour vous jusqu'où je m'intéresse.
Parlez, prince: faut-il contre un pere inhumain
Armer avec éclat tout l'empire romain?
Soyez sûr qu'avec vous mon cœur d'intelligence
Ne respire aujourd'hui qu'une même vengeance.
S'il ne faut qu'attirer Corbulon en ces lieux,
Quels que soient vos projets, j'ose attester les dieux
Que nous aurons bientôt satisfait votre envie,
Fallût-il pour vous seul conquérir l'Arménie.

ARSAME.

Que me proposez-vous? quels conseils! ah! seigneur,
Que vous pénétrez mal dans le fond de mon cœur!
Qui? moi! que, trahissant mon pere et ma patrie,
J'attire les Romains au sein de l'Ibérie!
Ah! si jusqu'à ce point il faut trahir ma foi,
Que Rome en ce moment n'attende rien de moi.
Je n'en exige rien, dès qu'il faut par un crime
Acheter un bienfait que j'ai cru légitime;

Et je vois bien, seigneur, qu'il me faut aujourd'hui
Pour des infortunés chercher un autre appui.
Je croyois, ébloui de ses titres suprêmes,
Rome utile aux mortels autant que les dieux mêmes;
Et, pour en obtenir un secours généreux,
J'ai cru qu'il suffisoit que l'on fût malheureux.
J'ose le croire encore; et, sur cette espérance,
Souffrez que des Romains j'implore l'assistance:
C'est pour une captive asservie à nos lois,
Qui, pour vous attendrir, a recours à ma voix;
C'est pour une captive aimable, infortunée,
Digne par ses appas d'une autre destinée;
Enfin, par ses vertus à juger de son rang,
On ne sortit jamais d'un plus illustre sang.
C'est vous instruire assez de sa haute naissance,
Que d'intéresser Rome à prendre sa défense.
Elle veut même ici vous parler sans témoins;
Et jamais on ne fut plus digne de vos soins.
Pharasmane, entraîné par un amour funeste,
Veut me ravir, seigneur, ce seul bien qui me reste,
Le seul où je faisois consister mon bonheur,
Et le seul que pouvoit lui disputer mon cœur.
Ce n'est pas que, plus fier d'un secours que j'espere,
Je prétende à mon tour l'enlever à mon pere.
Quand même il céderoit sa captive à mes feux,
Mon sort n'en seroit pas plus doux ni plus heureux.
Je ne veux qu'éloigner cet objet que j'adore,
Et même sans espoir de le revoir encore.

RHADAMISTHE.

Suivi de peu des miens, sans pouvoir où je suis,
Vous offrir un asyle est tout ce que je puis.

ARSAME.

Et tout ce que je veux: mon ame est satisfaite.
Je vais tout disposer, seigneur, pour sa retraite.
Je ne sais: mais, pressé d'un mouvement secret,
J'abandonne Isménie avec moins de regret.

Pour calmer la douleur de mon ame inquiete,
Il suffit qu'en vos mains Arsame la remette.
Encor si je pouvois, aux dépens de mes jours,
M'acquitter envers vous d'un généreux secours!
Mais je ne puis offrir, dans mon malheur extrême,
Pour prix d'un tel bienfait, que le bienfait lui-même.

RHADAMISTHE.

Je n'en demande pas, cher prince, un prix plus doux;
Il est digne de moi, s'il n'est digne de vous.
Souffrez que désormais je vous serve de frere.
Que je vous plains d'avoir un si barbare pere!
Mais de ses vains transports pourquoi vous alarmer?
Pourquoi quitter l'objet qui vous a su charmer?
Daignez me confier et son sort et le vôtre;
Dans un asyle sûr suivez-moi l'un et l'autre.
Sensible à ses malheurs, je ne puis sans effroi
Abandonner Arsame aux fureurs de son roi.
Prince, vous dédaignez un conseil qui vous blesse;
Mais si vous connoissiez celui qui vous en presse...

ARSAME.

Donnez-moi des conseils qui soient plus généreux,
Dignes de mon devoir, et dignes de tous deux.
Le roi doit dès demain partir pour l'Arménie;
Il s'agit à ses vœux d'enlever Isménie.
Mon pere en ce moment peut l'éloigner de nous,
Et sa captive en pleurs n'espere plus qu'en vous:
Déja sur vos bontés pleine de confiance,
Elle attend votre vue avec impatience.
Adieu, seigneur, adieu: je craindrois de troubler
Des secrets qu'à vous seul elle veut révéler.

SCENE III.

RHADAMISTHE, *seul.*

Ainsi, pere jaloux, pere injuste et barbare,
C'est contre tout ton sang que ton cœur se déclare?
Crains que ce même sang, tant de fois dédaigné,
Ne se souleve enfin, de sa source indigné,
Puisque déja l'amour, maître du cœur d'Arsame,
Y verse le poison d'une mortelle flamme.
Quel que soit le respect de ce vertueux fils,
Est-il quelques rivaux qui ne soient ennemis?
Non, il n'est point de cœur si grand, si magnanime,
Qu'un amour malheureux n'entraine dans le crime.
Mais je prétends en vain l'armer contre son roi;
Mon frere n'est point fait au crime comme moi.
Méritois-tu, barbare, un fils aussi fidele?
Ta rigueur semble encore en accroître le zele:
Rien ne peut ébranler son devoir, ni sa foi;
Et toujours plus soumis... Quel exemple pour moi!
Dieux, de tant de vertus n'ornez-vous donc mon frere,
Que pour me rendre seul trop semblable à mon pere?
Que prétend la fureur dont je suis combattu?
D'un fils respectueux séduire la vertu?
Imitons-la plutôt, cedons à la nature;
N'en ai-je pas assez étouffé le murmure?
Que dis-je? dans mon cœur, moins rebelle à ses lois,
Dois-je plutôt qu'un pere en écouter la voix?
Peres cruels, vos droits ne sont-ils pas les nôtres?
Et nos devoirs sont-ils plus sacrés que les vôtres?
On vient: c'est Hiéron.

SCENE IV.

RHADAMISTHE, HIÉRON.

RHADAMISTHE.

Cher ami, c'en est fait:
Mes efforts redoublés ont été sans effet.
Tout malheureux qu'il est, le vertueux Arsame,
Presque sans murmurer, voit traverser sa flamme;
Et qu'en attendre encor, quand l'amour n'y peut rien?
Hiéron, que son cœur est différent du mien!
J'ai perdu tout espoir de troubler l'Ibérie,
Et le roi va bientôt partir pour l'Arménie :
Devançons-y ses pas, et courons achever
Des forfaits que le sort semble me réserver.
Pour partir avec toi je n'attends qu'Isménie :
Tu sais qu'à Pharasmane elle doit être unie.

HIÉRON.

Quoi! seigneur...

RHADAMISTHE.

Elle peut servir à mes desseins;
Elle est d'un sang, dit-on, allié des Romains.
Pourrois-je refuser à mon malheureux frere
Un secours qui commence à me la rendre chere?
D'ailleurs, pour l'enlever, ne me suffit-il pas
Que mon pere cruel brûle pour ses appas?
C'est un garant pour moi. je veux ici l'attendre.
Daigne observer des lieux où l'on peut nous surprendre.
Adieu: je crois la voir; favorise mes soins,
Et me laisse avec elle un moment sans témoins.

SCENE V.

RHADAMISTHE, ZÉNOBIE.

ZÉNOBIE.

Seigneur, est-il permis à des infortunées,
Qu'au joug d'un fier tyran le sort tient enchaînées,
D'oser avoir recours, dans la honte des fers,
A ces mêmes Romains, maîtres de l'univers?
En effet, quel emploi pour ces maîtres du monde,
Que le soin d'adoucir ma misere profonde!
Le ciel, qui soumit tout à leurs augustes lois...

RHADAMISTHE, *à part.*

Que vois-je? ah, malheureux! quels traits! quel son de voix!
Justes dieux! quel objet offrez-vous à ma vue?

ZÉNOBIE.

D'où vient à mon aspect que votre ame est émue,
Seigneur?

RHADAMISTHE, *à part.*

Ah! si ma main n'eût pas privé du jour...

ZÉNOBIE.

Qu'entends-je? quels regrets? et que vois-je à mon tour?
Triste ressouvenir! je frémis, je frissonne.
Où suis-je? et quel objet! La force m'abandonne.
Ah! seigneur, dissipez mon trouble et ma terreur:
Tout mon sang s'est glacé jusqu'au fond de mon cœur.

RHADAMISTHE, *à part.*

Ah! je n'en doute plus au transport qui m'anime.
Ma main, n'as-tu commis que la moitié du crime?
(*à Zénobie.*)
Victime d'un cruel contre vous conjuré,
Triste objet d'un amour jaloux, désespéré,

Que ma rage a poussé jusqu'à la barbarie,
Apres tant de fureurs, est-ce vous, Zénobie?

ZÉNOBIE.

Zénobie! ah, grands dieux! Cruel, mais cher époux,
Après tant de malheurs, Rhadamisthe, est-ce vous?

RHADAMISTHE.

Se peut-il que vos yeux le puissent méconnoître?
Oui, je suis ce cruel, cet inhumain, ce traître,
Cet époux meurtrier. Plût au ciel qu'aujourd'hui
Vous eussiez oublié ses crimes avec lui!
O dieux, qui la rendez à ma douleur mortelle,
Que ne lui rendez-vous un époux digne d'elle!
Par quel bonheur le ciel, touché de mes regrets,
Me permet-il encor de revoir tant d'attraits?
Mais, helas! se peut-il qu'à la cour de mon pere
Je trouve dans les fers une épouse si chere?
Dieux! n'ai-je pas assez gemi de mes forfaits,
Sans m'accabler encor de ces tristes objets?
O de mon desespoir victime trop aimable,
Que tout ce que je vois rend votre époux coupable!
Quoi! vous versez des pleurs?

ZÉNOBIE.

Malheureuse! eh! comment
N'en répandrois-je pas dans ce fatal moment?
Ah, cruel! plut aux dieux que ta main ennemie
N'eût jamais attenté qu'aux jours de Zénobie!
Le cœur, à ton aspect, desarmé de courroux,
Je ferois mon bonheur de revoir mon époux;
Et l'amour, s'honorant de ta fureur jalouse,
Dans tes bras avec joie eût remis ton épouse.
Ne crois pas cependant que, pour toi sans pitié,
Je puisse te revoir avec inimitié.

RHADAMISTHE.

Quoi! loin de m'accabler, grands dieux! c'est Zénobie
Qui craint de me haïr, et qui s'en justifie!

Ah! punis-moi plutôt; ta funeste bonté,
Même en me pardonnant, tient de ma cruauté.
N'épargne point mon sang, cher objet que j'adore;
Prive-moi du bonheur de te revoir encore.
(*il se jette à ses genoux.*)
Faut-il, pour t'en presser, embrasser tes genoux?
Songe au prix de quel sang je devins ton époux.
Jusques à mon amour, tout veut que je périsse.
Laisser le crime en paix, c'est s'en rendre complice.
Frappe; mais souviens-toi que, malgré ma fureur,
Tu ne sortis jamais un moment de mon cœur;
Que, si le repentir tenoit lieu d'innocence,
Je n'exciterois plus ni haine, ni vengeance;
Que, malgré le courroux qui te doit animer,
Ma plus grande fureur fut celle de t'aimer.

ZÉNOBIE.

Leve-toi; c'en est trop. Puisque je te pardonne,
Que servent les regrets où ton cœur s'abandonne?
Va, ce n'est pas à nous que les dieux ont remis
Le pouvoir de punir de si chers ennemis.
Nomme-moi les climats où tu souhaites vivre;
Parle: dès ce moment je suis prête à te suivre,
Sûre que les remords qui saisissent ton cœur
Naissent de ta vertu, plus que de ton malheur.
Heureuse, si pour toi les soins de Zénobie
Pouvoient un jour servir d'exemple à l'Arménie,
La rendre comme moi soumise à ton pouvoir,
Et l'instruire du moins à suivre son devoir!

RHADAMISTHE.

Juste ciel! se peut-il que des nœuds légitimes
Avec tant de vertus unissent tant de crimes?
Que l'hymen associe au sort d'un furieux
Ce que de plus parfait firent naître les dieux?
Quoi! tu peux me revoir, sans que la mort d'un pere,
Sans que mes cruautés, ni l'amour de mon frere,
Ce prince, cet amant si grand, si généreux,

Te fassent détester un époux malheureux!
Et je puis me flatter qu'insensible à sa flamme
Tu dédaignes les vœux du vertueux Arsame?
Que dis-je? trop heureux que pour moi, dans ce jour,
Le devoir dans ton cœur me tienne lieu d'amour!

ZÉNOBIE.

Calme les vains soupçons dont ton ame est saisie,
Ou cache-m'en du moins l'indigne jalousie;
Et souviens-toi qu'un cœur qui peut te pardonner
Est un cœur que sans crime on ne peut soupçonner.

RHADAMISTHE.

Pardonne, chere épouse, à mon amour funeste;
Pardonne des soupçons que tout mon cœur déteste.
Plus ton barbare époux est indigne de toi,
Moins tu dois t'offenser de son injuste effroi.
Rends-moi ton cœur, ta main, ma chere Zénobie,
Et daigne dès ce jour me suivre en Arménie.
César m'en a fait roi: viens me voir désormais
A force de vertus effacer mes forfaits.
Hiéron est ici: c'est un sujet fidele;
Nous pouvons confier notre fuite à son zele.
Aussitôt que la nuit aura voilé les cieux,
Sûre de me revoir, viens m'attendre en ces lieux.
Adieu: n'attendons pas qu'un ennemi barbare,
Quand le ciel nous rejoint, pour jamais nous sépare.
Dieux, qui me la rendez, pour combler mes souhaits
Daignez me faire un cœur digne de vos bienfaits!

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

ZÉNOBIE, PHÉNICE.

PHÉNICE.

Ah! madame, arrêtez : quoi! ne pourrai-je apprendre
Qui fait couler les pleurs que je vous vois répandre?
Après tant de secrets confiés à ma foi,
En avez-vous encor qui ne soient pas pour moi?
Arsame va partir; vous soupirez, madame!
Plaindriez-vous le sort du généreux Arsame?
Fait-il couler les pleurs dont vos yeux sont baignés?
Il part; et prévenu que vous le dédaignez,
Ce prince malheureux, banni de l'Ibérie,
Va pleurer à Colchos la perte d'Isménie.

ZÉNOBIE.

Loin de te confier mes coupables douleurs,
Que n'en puis-je effacer la honte par mes pleurs!
Phénice, laisse-moi; je ne veux plus t'entendre :
L'ambassadeur romain près de moi va se rendre;
Laisse-moi seule.

SCENE II.

ZÉNOBIE, *seule.*

Où vais-je? et quel est mon espoir?

Imprudente, où m'entraîne un aveugle devoir?
Je devance la nuit; pour qui? pour un parjure
Qu'a proscrit dans mon cœur la voix de la nature.
Ai-je donc oublié que sa barbare main
Fit tomber tous les miens sous un fer assassin?
Que dis-je? le cœur plein de feux illégitimes,
Ai-je assez de vertu pour lui trouver des crimes?
Et me paroîtroit-il si coupable en ce jour,
Si je ne brûlois pas d'un criminel amour?
Étouffons sans regret une honteuse flamme;
C'est à mon époux seul à régner sur mon ame.
Tout barbare qu'il est, c'est un présent des dieux,
Qu'il ne m'est pas permis de trouver odieux.
Hélas! malgré mes maux, malgré sa barbarie,
Je n'ai pu le revoir sans en être attendrie.
Que l'hymen est puissant sur les cœurs vertueux!
On vient.

SCENE III.

ZÉNOBIE, ARSAME.

ZÉNOBIE.

Dieux! quel objet offrez-vous à mes yeux!

ARSAME.

Eh quoi! je vous revois! c'est vous-même, madame!
Quel dieu vous rend aux vœux du malheureux Arsame?

ZÉNOBIE.

Ah! fuyez-moi, seigneur; il y va de vos jours.

ARSAME.

Dût mon pere cruel en terminer le cours,
Hélas! quand je vous perds, adorable Isménie,
Voudrois-je prendre encor quelque part à la vie?
Accablé de mes maux, je ne demande aux dieux
Que la triste douceur d'expirer à vos yeux.

Le cœur aussi touché de perdre ce que j'aime,
Que si vous répondiez à mon amour extrême,
Je ne veux que mourir. Je vois couler des pleurs:
Madame, seriez-vous sensible à mes malheurs?
Le sort le plus affreux n'a plus rien qui m'étonne.

ZÉNOBIE.

Ah! loin qu'à votre amour votre cœur s'abandonne,
Vous voyez et mon trouble, et l'état où je suis,
Seigneur, ayez pitié de mes mortels ennuis;
Fuyez; n'irritez point le tourment qui m'accable.
Vous avez un rival, mais le plus redoutable.
Ah! s'il vous surprenoit en ce funeste lieu,
J'en mourrois de douleur. Adieu, seigneur, adieu.
Si sur vous ma priere eut jamais quelque empire,
Loin d'en croire aux transports que l'amour vous inspire...

ARSAME.

Quel est donc ce rival si terrible pour moi?
En ai-je à craindre encor quelque autre que le roi?

ZÉNOBIE.

Sans vouloir pénétrer un si triste mystere,
N'en est-ce pas assez, seigneur, que votre pere?
Fuyez, prince, fuyez; rendez-vous à mes pleurs;
Satisfait de me voir sensible à vos malheurs,
Partez, éloignez-vous, trop généreux Arsame.

ARSAME.

Un infidele ami trahiroit-il ma flamme?
Dieux! quel trouble s'éleve en mon cœur alarmé!
Quoi! toujours des rivaux, et n'être point aimé!
Belle Isménie, en vain vous voulez que je fuie;
Je ne le puis, dussé-je en perdre ici la vie.
Je vois couler des pleurs qui ne sont pas pour moi.
Quel est donc ce rival? dissipez mon effroi.
D'où vient qu'en ce palais je vous retrouve encore?
Me refuseroit-on un secours que j'implore?
Les perfides Romains m'ont-ils manqué de foi?

Ah! daignez m'éclaircir du trouble où je vous voi :
Parlez ; ne craignez pas de lasser ma constance.
Quoi ! vous ne romprez point ce barbare silence?
Tout m'abandonne-t-il en ce funeste jour?
Dieux ! est-on sans pitié pour être sans amour?

ZÉNOBIE.

Eh bien! seigneur, eh bien! il faut vous satisfaire ;
Je me dois plus qu'à vous cet aveu nécessaire.
Ce seroit mal répondre à vos soins généreux,
Que d'abuser encor votre amour malheureux.
Le sort a disposé de la main d'Isménie.

ARSAME.

Juste ciel!

ZÉNOBIE.

Et l'époux à qui l'hymen me lie,
Est ce même Romain dont vos soins aujourd'hui
Ont imploré pour moi le secours et l'appui.

ARSAME.

Ah ! dans mon désespoir, fût-ce César lui-même...

ZÉNOBIE.

Calmez de ce transport la violence extrême.
Mais c'est trop l'exposer à votre inimitié.
Moins digne de courroux que digne de pitié,
C'est un rival, seigneur, quoique pour vous terrible,
Qui n'éprouvera point votre cœur insensible,
Qui vous est attaché par les nœuds les plus doux,
Rhadamiste, en un mot.

ARSAME.

Mon frere?

ZÉNOBIE.

Et mon époux.

ARSAME.

Vous Zénobie ! ô ciel ! étoit-ce dans mon ame
Où devoit s'allumer une coupable flamme?
Apres ce que j'éprouve, ah ! quel cœur desormais
Osera se flatter d'être exempt de forfaits?

Madame, quel secret venez-vous de m'apprendre!
Réserviez-vous ce prix à l'amour le plus tendre?

ZÉNOBIE.

J'ai résisté, seigneur, autant que je l'ai pu;
Mais puisque j'ai parlé, respectez ma vertu.
Mon nom seul vous apprend ce que vous devez faire;
Mon secret échappé, votre amour doit se taire.
Mon cœur de son devoir fut toujours trop jaloux...
Quelqu'un vient.

SCENE IV.

RHADAMISTHE, ZÉNOBIE, ARSAME, HIÉRON.

ZÉNOBIE, *à Arsame.*

Ah! fuyez, seigneur, c'est mon époux.

RHADAMISTHE, *à part.*

Que vois-je? quoi! mon frere!... Hiéron, va m'attendre.

SCENE V.

RHADAMISTHE, ZÉNOBIE, ARSAME.

RHADAMISTHE, *à part.*

D'un trouble affreux mon cœur a peine à se défendre.
(*haut.*)
Madame, tout est prêt; les ombres de la nuit
Effaceront bientôt la clarté qui nous luit.

ZÉNOBIE.

Seigneur, puisqu'à vos soins désormais je me livre,
Rien ne m'arrête ici; je suis prête à vous suivre.
Seul maître de mon sort, quels que soient les climats
Où le ciel avec vous veuille guider mes pas,
Vous pouvez ordonner, je vous suis.

RHADAMISTHE, *à part.*

(*à Arsame.*) Ah, perfide!
Prince, je vous ai cru parti pour la Colchide.
Trop instruit des transports d'un pere furieux,
Je ne m'attendois pas à vous voir en ces lieux:
Mais, si près de quitter pour jamais Isménie,
Vous vous occupez peu du soin de votre vie;
Et d'un pere cruel quel que soit le courroux,
On s'oublie aisément en des moments si doux.

ARSAME.

Lorsqu'il faut au devoir immoler sa tendresse,
Un cœur s'alarme peu du péril qui le presse;
Et ces moments si doux, que vous me reprochez,
Coûtent bien cher aux cœurs que l'amour a touchés.
Je vois trop qu'il est temps que le mien y renonce;
Quoi qu'il en soit, du moins votre cœur me l'annonce.
Mais avant que la nuit vous éloigne de nous,
Permettez-moi, seigneur, de me plaindre de vous.
A qui dois-je imputer un discours qui me glace?
Qui peut d'un tel accueil m'attirer la disgrace?
Ce jour même, ce jour, il me souvient qu'ici
Votre vive amitié ne parloit pas ainsi.
Ce rival qu'avec soin on me peint inflexible
N'est pas de mes rivaux, seigneur, le plus terrible;
Et, malgré son courroux, il en est aujourd'hui,
Pour mes feux et pour moi, de plus cruels que lui.
Ce discours vous surprend: il n'est plus temps de feindre;
La nature en mon cœur ne peut plus se contraindre.
Ah! seigneur, plût aux dieux qu'avec la même ardeur
Elle eût pu s'expliquer au fond de votre cœur!
On ne m'eût point ravi, sous un cruel mystere,
La douceur de connoître et d'embrasser mon frere.
Ne vous dérobez point à mes embrassements;
Pourquoi troubler, seigneur, de si tendres moments?

Ah! revenez à moi sous un front moins sévere,
Et ne m'accablez point d'une injuste colere.
Il est vrai, j'ai brûlé pour ses divins appas;
Mais, seigneur, mais mon cœur ne la connoissoit pas.

RHADAMISTHE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends? Quoi! prince, Zénobie
Vient de vous confier le secret de ma vie?
Ce secret de lui-même est assez important,
Pour n'en point rendre ici l'aveu trop éclatant.
Vous connoissez le prix de ce qu'on vous confie,
Et je crois votre cœur exempt de perfidie.
Je ne puis cependant approuver qu'à regret
Qu'on vous ait révélé cet important secret:
Du moins, sans mon aveu, l'on n'a point dû le faire;
A mon exemple enfin on devoit vous le taire;
Et si j'avois voulu vous en voir éclairci,
Ma tendresse pour vous l'eût découvert ici.
Qui peut à mon secret devenir infidele
Ne peut, quoi qu'il en soit, n'être point criminelle.
Je connois, il est vrai, toute votre vertu;
Mais mon cœur de soupçons n'est pas moins combattu.

ARSAME.

Quoi! la noire fureur de votre jalousie,
Seigneur, s'étend aussi jusques à Zénobie!
Pouvez-vous offenser...

ZÉNOBIE.

Laissez agir, seigneur,
Des soupçons en effet si dignes de son cœur:
Vous ne connoissez pas l'époux de Zénobie,
Ni les divers transports dont son ame est saisie.
Pour oser cependant outrager ma vertu,
Réponds-moi, Rhadamisthe, et de quoi te plains-tu?
De l'amour de ton frere? ah, barbare! quand même
Mon cœur eût pu se rendre à son amour extrême,

Le bruit de ton trépas, confirmé tant de fois,
Ne me laissoit-il pas maîtresse de mon choix?
Que pouvoient te servir les droits d'un hyménée
Que vit rompre et former une même journée?
Ose te prévaloir de ce funeste jour
Où tout mon sang coula pour prix de mon amour;
Rappelle-toi le sort de ma famille entiere;
Songe au sang qu'a versé ta fureur meurtriere;
Et considere après sur quoi tu peux fonder
Et l'amour et la foi que j'ai dû te garder.
Il est vrai que, sensible aux malheurs de ton frere,
De ton sort et du mien j'ai trahi le mystere.
J'ignore si c'est là le trahir en effet;
Mais sache que ta gloire en fut le seul objet:
Je voulois de ses feux éteindre l'espérance,
Et chasser de son cœur un amour qui m'offense.
Mais puisqu'à tes soupçons tu veux t'abandonner,
Connois donc tout ce cœur que tu peux soupçonner;
Je vais, par un seul trait, te le faire connoître,
Et de mon sort après je te laisse le maître.
Ton frere me fut cher; je ne le puis nier;
Je ne cherche pas même à m'en justifier:
Mais, malgré son amour, ce prince qui l'ignore,
Sans tes lâches soupçons, l'ignoreroit encore.
(*à Arsame.*)
Prince, après cet aveu, je ne vous dis plus rien.
Vous connoissez assez un cœur comme le mien,
Pour croire que sur lui l'amour ait quelque empire:
Mon époux est vivant, ainsi ma flamme expire.
Cessez donc d'écouter un amour odieux,
Et sur-tout gardez-vous de paroître à mes yeux.
(*à Rhadamisthe.*)
Pour toi, dès que la nuit pourra me le permettre,
Dans tes mains, en ces lieux, je viendrai me remettre.
Je connois la fureur de tes soupçons jaloux;
Mais j'ai trop de vertu pour craindre mon époux.
(*elle sort.*)

SCENE VI.

RHADAMISTHE, ARSAME.

RHADAMISTHE.

Barbare que je suis ! quoi ! ma fureur jalouse
Déshonore à la fois mon frere et mon épouse !
Adieu, prince ; je cours, honteux de mon erreur,
Aux pieds de Zénobie expier ma fureur.

SCENE VII.

ARSAME, *seul.*

Cher objet de mes vœux, aimable Zénobie,
C'en est fait, pour jamais vous m'êtes donc ravie !
Amour, cruel amour, pour irriter mes maux,
Devois-tu dans mon sang me choisir mes rivaux ?
Ah ! fuyons de ces lieux...

SCENE VIII.

ARSAME, MITRANE, GARDES.

ARSAME, *à part.*

Ciel ! que me veut Mitrane ?

MITRANE.

J'obéis à regret, seigneur ; mais Pharasmane,
Dont en vain j'ai tenté de fléchir le courroux...

ARSAME.

Eh bien !

MITRANE.

Veut qu'en ces lieux je m'assure de vous.
Souffrez...

ARSAME.

Je vous entends. Et quel est donc mon crime?

MITRANE.

J'en ignore la cause injuste ou légitime;
Mais je crains pour vos jours; et les transports du roi
N'ont jamais dans mon cœur répandu plus d'effroi.
Furieux, inquiet, il s'agite, il vous nomme;
Il menace avec vous l'ambassadeur de Rome:
On vous accuse enfin d'un entretien secret.

ARSAME.

C'en est assez, Mitrane, et je suis satisfait.
O destin! à tes coups j'abandonne ma vie;
Mais sauve, s'il se peut, mon frere et Zénobie.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

PHARASMANE, HIDASPE, GARDES.

PHARASMANE.

Hidaspe, il est donc vrai que mon indigne fils,
Qu'Arsame est de concert avec mes ennemis?
Quoi! ce fils autrefois si soumis, si fidele,
Si digne d'être aimé, n'est qu'un traître, un rebelle!
Quoi! contre les Romains ce fils tout mon espoir
A pu jusqu'à ce point oublier son devoir!
Perfide! c'en est trop que d'aimer Isménie,
Et que d'oser trahir ton pere et l'Ibérie!
Traverser à la fois et ma gloire et mes feux...
Pour de moindres forfaits ton frere malheureux...
Mais en vain tu séduis un prince téméraire,
Rome; de mes desseins ne crois pas me distraire:
Ma défaite ou ma mort peut seule les troubler;
Un ennemi de plus ne me fait pas trembler.
Dans la juste fureur qui contre toi m'anime,
Rome, c'est ne m'offrir de plus qu'une victime.
C'est assez que mon fils s'intéresse pour toi;
Dès qu'il faut me venger, tout est Romain pour moi.
Mais que dit Hiéron? t'es-tu bien fait entendre?
Sait-il enfin de moi tout ce qu'il doit attendre
S'il veut dans l'Arménie appuyer mes projets?

HIDASPE.

Peu touché de l'espoir des plus rares bienfaits,

A vos offres, seigneur, toujours plus inflexible,
Hiéron n'a fait voir qu'un cœur incorruptible,
Soit qu'il veuille en effet signaler son devoir,
Ou soit qu'à plus haut prix il mette son pouvoir.
Trop instruit qu'il peut seul vous servir ou vous nuire,
Je n'ai rien oublié, seigneur, pour le séduire.

PHARASMANE.

Eh bien! c'est donc en vain qu'on me parle de paix;
Dussé-je sans honneur succomber sous le faix,
Jusque chez les Romains je veux porter la guerre,
Et de ces fiers tyrans venger toute la terre.
Que je hais les Romains! Je ne sais quelle horreur
Me saisit au seul nom de leur ambassadeur;
Son aspect a jeté le trouble dans mon ame:
Ah! c'est lui qui sans doute aura séduit Arsame.
Tous deux en même jour arrivés dans ces lieux...
Le traître! C'en est trop; qu'il paroisse à mes yeux.
Mais je le vois; il faut...

SCENE II.

PHARASMANE, ARSAME, HIDASPE, MITRANE, GARDES.

PHARASMANE.

Fils ingrat et perfide,
Que dis-je? au fond du cœur peut-être parricide,
Esclave de Néron, et quel est ton dessein?
(*à Hidaspe.*)
Qu'on m'amene en ces lieux l'ambassadeur romain.

SCENE III.

PHARASMANE, ARSAME, MITRANE, GARDES.

PHARASMANE, *à Arsame.*

Traître, c'est devant lui que je veux te confondre.
Je veux savoir du moins ce que tu peux répondre;
Je veux voir de quel œil tu pourras soutenir
Le témoin d'un complot que j'ai su prévenir;
Et nous verrons après si ton lâche complice
Soutiendra sa fierté jusque dans le supplice.
Tu ne me vantes plus ton zele, ni ta foi.

ARSAME.

Elle n'en est pas moins sincere pour mon roi.

PHARASMANE.

Fils indigne du jour, pour me le faire croire,
Fais que de tes projets je perde la mémoire.
Grands dieux! qui connoissez ma haine et mes desseins,
Ai-je pu mettre au jour un ami des Romains?

ARSAME.

Ces reproches honteux, dont en vain l'on m'accable,
Ne rendront pas, seigneur, votre fils plus coupable.
Que sert de m'outrager avec indignité?
Donnez-moi le trépas, si je l'ai mérité:
Mais ne vous flattez point que tremblant pour ma vie
Jusqu'à la demander la crainte m'humilie.
Qui ne cherche en effet qu'à me faire périr
En faveur d'un rival pourroit-il s'attendrir?
Je sais que près de vous, injuste ou légitime,
Le plus léger soupçon tint toujours lieu de crime,
Que c'est être proscrit que d'être soupçonné,
Que votre cœur enfin n'a jamais pardonné.
De vos transports jaloux qui pourroit me défendre,
Vous, qui m'avez toujours condamné sans m'entendre?

PHARASMANE.

Pour te justifier, eh! que me diras-tu?

ARSAME.

Tout ce qu'a dû pour moi vous dire ma vertu;
Que ce fils si suspect, pour trahir sa patrie,
Ne vous fût pas venu chercher dans l'Ibérie.

PHARASMANE.

D'où vient donc aujourd'hui ce secret entretien,
S'il est vrai qu'en ces lieux tu ne médites rien?
Quand je voue aux Romains une haine immortelle,
Voir leur ambassadeur est-ce m'être fidele?
Est-ce pour le punir de m'avoir outragé,
Qu'à lui parler ici mon fils s'est engagé?
Car il n'a point dû voir l'ennemi qui m'offense,
Que pour venger ma gloire, ou trahir ma vengeance.
Un de ces deux motifs a dû seul le guider;
Et c'est sur l'un des deux que je dois décider.
Éclaircis-moi ce point, je suis prêt à t'entendre;
Parle.

ARSAME.

Je n'ai plus rien, seigneur, à vous apprendre.
Ce n'est pas un secret qu'on puisse révéler;
Un intérêt sacré me défend de parler.

SCENE IV

PHARASMANE, ARSAME, MITRANE, HIDASPE, GARDES.

HIDASPE.

L'ambassadeur de Rome et celui d'Arménie...

PHARASMANE.

Eh bien!

HIDASPE.

De ce palais enlevent Isménie.

PHARASMANE.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ? Ah, traître ! en est-ce assez ?
Qu'on rassemble en ces lieux mes gardes dispersés ;
Allez ; dès ce moment qu'on soit prêt à me suivre.
(*à Arsame.*)
Lâche, à cet attentat n'espere pas survivre.

HIDASPE.

Vos gardes rassemblés, mais par divers chemins,
Déja de toutes parts poursuivent les Romains.

PHARASMANE.

Rome, que ne peux-tu, témoin de leurs supplices,
De ma fureur ici recevoir les prémices !
(*il veut sortir.*)

ARSAME.

Je ne vous quitte point, en dussé-je périr.
Eh bien ! écoutez-moi, je vais tout découvrir.
Ce n'est pas un Romain que vous allez poursuivre.
Loin qu'à votre courroux sa naissance le livre,
Du plus illustre sang il a reçu le jour,
Et d'un sang respecté même dans cette cour ;
De vos propres regrets sa mort seroit suivie :
Ce ravisseur enfin est l'époux d'Isménie...
C'est...

PHARASMANE.

Acheve, imposteur ; par de lâches détours
Crois-tu de ma fureur interrompre le cours ?

ARSAME.

Ah ! permettez du moins, seigneur, que je vous suive ;
Je m'engage à vous rendre ici votre captive.

PHARASMANE.

Retire-toi, perfide, et ne réplique pas.
(*à une partie de sa garde.*)
Mitrane, qu'on l'arrête : et vous, suivez mes pas.

SCENE V.

ARSAME, MITRANE, GARDES.

ARSAME.

Dieux, témoins des fureurs que le cruel médite,
L'abandonnerez-vous au transport qui l'agite?
Par quel destin faut-il que ce funeste jour
Charge de tant d'horreurs la nature et l'amour?
Mais je devois parler; le nom de fils peut-être...
Hélas! que m'eût servi de le faire connoitre?
Loin que ce nom si doux eût fléchi le cruel,
Il n'eût fait que le rendre encor plus criminel.
Que dis-je? malheureux! que me sert de me plaindre?
Dans l'état où je suis, eh! qu'ai-je encore à craindre?
Mourons; mais que ma mort soit utile en ces lieux
A des infortunés qu'abandonnent les dieux.
Cher ami, s'il est vrai que mon pere inflexible
Aux malheurs de son fils te laisse un cœur sensible,
Dans mes derniers moments à toi seul j'ai recours.
Je ne demande point que tu sauves mes jours;
Ne crains pas que pour eux j'ose rien entreprendre:
Mais si tu connoissois le sang qu'on va répandre,
Au prix de tout le tien tu voudrois le sauver.
Suis-moi; que ta pitié m'aide à le conserver.
Désarmé, sans secours, suis-je assez redoutable
Pour alarmer encor ton cœur inexorable?
Pour toute grace enfin, je n'exige de toi
Que de guider mes pas sur les traces du roi.

MITRANE.

Je ne le nierai point, votre vertu m'est chere;
Mais je dois obéir, seigneur, à votre pere.
Vous prétendez en vain séduire mon devoir.

ARSAME.

Eh bien! puisque pour moi rien ne peut t'émouvoir...

Mais, hélas! c'en est fait, et je le vois paroître.
Justes dieux! de quel sang nous avez-vous fait naître!

SCENE VI.

PHARASMANE, ARSAME, MITRANE, HIDASPE, GARDES.

ARSAME.

(*à part.*) (*au roi.*)
Ah! mon frere n'est plus. Seigneur, qu'avez-vous fait?

PHARASMANE.

J'ai vengé mon injure, et je suis satisfait.
Aux portes du palais j'ai trouvé le perfide,
Que son malheur rendoit encor plus intrépide.
Un long rempart des miens, expirés sous ses coups,
Arrêtant les plus fiers, glaçoit les cœurs de tous.
J'ai vu deux fois le traître, au mépris de sa vie,
Tenter, même à mes yeux, de reprendre Isménie:
L'ardeur de recouvrer un bien si précieux
L'avoit déja deux fois ramené dans ces lieux.
A la fin, indigné de son audace extrême,
Dans la foule des siens je l'ai cherché moi-même.
Ils en ont pâli tous; et, malgré sa valeur,
Ma main a dans son sein plongé ce fer vengeur.
Va le voir expirer dans les bras d'Isménie;
Va partager le prix de votre perfidie.

ARSAME.

Quoi! seigneur, il est mort? après ce coup affreux,
Frappez, n'épargnez plus votre fils malheureux.
(*à part.*)
Dieux! ne me rendiez-vous mon déplorable frere,
Que pour le voir périr par les mains de mon pere?
Mitrane, soutiens-moi.

PHARASMANE.

D'où vient donc que son cœur

Est si touché du sort d'un cruel ravisseur?
Le Romain dont ce fer vient de trancher la vie,
Si j'en crois ses discours, fut l'époux d'Isménie;
Et cependant mon fils, charmé de ses appas,
Quand son rival périt, gémit de son trépas!
Qui peut lui rendre encor cette perte si chere?
Des larmes de mon fils quel est donc le mystere?
Mais, moi-même, d'où vient qu'après tant de fureur
Je me sens, malgré moi, partager sa douleur?
Par quel charme, malgré le courroux qui m'enflamme,
La pitié s'ouvre-t-elle un chemin dans mon ame?
Quelle plaintive voix trouble en secret mes sens,
Et peut former en moi de si tristes accents?
D'où vient que je frissonne? et quel est donc mon crime?
Me serois-je mépris au choix de la victime?
Ou le sang des Romains est-il si précieux
Qu'on n'en puisse verser sans offenser les dieux?
Par mon ambition, d'illustres destinées,
Sans pitié, sans regrets, ont été terminées;
Et lorsque je punis qui m'avoit outragé,
Mon foible cœur craint-il de s'être trop vengé?
D'où peut naître le trouble où son trépas me jette?
Je ne sais; mais sa mort m'alarme et m'inquiete.
Quand j'ai versé le sang de ce fier ennemi,
Tout le mien s'est ému, j'ai tremblé, j'ai frémi:
Il m'a même paru que ce Romain terrible,
Devenu tout-à-coup à sa perte insensible,
Avare de mon sang quand je versois le sien,
Aux dépens de ses jours s'est abstenu du mien.
Je rappelle en tremblant ce que m'a dit Arsame.
Éclaircissez le trouble où vous jetez mon ame;
Écoutez-moi, mon fils, et reprenez vos sens.

ARSAME.

Que vous servent, hélas! ces regrets impuissants?

Puissiez-vous à jamais, ignorant ce mystere,
Oublier avec lui de qui vous fûtes pere !

PHARASMANE.

Ah ! c'est trop m'alarmer : expliquez-vous, mon fils.
De quel effroi nouveau frappez-vous mes esprits ?

SCENE VII.

PHARASMANE; RHADAMISTHE, *porté par des soldats;* ZENOBIE, ARSAME, HIERON, MITRANE, HIDASPE, PHENICE, GARDES.

PHARASMANE, *appercevant Rhadamisthe.*

Mais, pour le redoubler dans mon ame éperdue,
Dieux puissants, quel objet offrez-vous à ma vue ?
(*à Rhadamisthe.*)
Malheureux, quel dessein te ramene en ces lieux ?
Que cherches-tu ?

RHADAMISTHE.

Je viens expirer à vos yeux.

PHARASMANE.

Quel trouble me saisit !

RHADAMISTHE.

Quoique ma mort approche,
N'en craignez pas, seigneur, un injuste reproche.
J'ai reçu par vos mains le prix de mes forfaits ;
Puissent les justes dieux en être satisfaits !
Je ne méritois pas de jouir de la vie.
(*à Zénobie.*)
Seche tes pleurs ; adieu, ma chere Zénobie ;
Mithridate est vengé.

PHARASMANE.

Grands dieux ! qu'ai-je entendu ?
Mithridate ! ah ! quel sang ai-je donc répandu ?

Malheureux que je suis! puis-je le méconnoître?
Au trouble que je sens, quel autre pourroit-ce être?
Mais, hélas! si c'est lui, quel crime ai-je commis!
Nature! ah! venge-toi, c'est le sang de mon fils.

RHADAMISTHE.

La soif que votre cœur avoit de le répandre
N'a-t-elle pas suffi, seigneur, pour vous l'apprendre?
Je vous l'ai vu poursuivre avec tant de courroux,
Que j'ai cru qu'en effet j'étois connu de vous.

PHARASMANE.

Pourquoi me le cacher? Ah! pere déplorable!

RHADAMISTHE.

Vous vous êtes toujours rendu si redoutable,
Que jamais vos enfants, proscrits et malheureux,
N'ont pu vous regarder comme un pere pour eux.
Heureux, quand votre main vous immoloit un traître,
De n'avoir point versé le sang qui m'a fait naître;
Que la nature ait pu, trahissant ma fureur,
Dans ce moment affreux s'emparer de mon cœur!
Enfin, lorsque je perds une épouse si chere,
Heureux, quoiqu'en mourant, de retrouver mon pere!
Votre cœur s'attendrit; je vois couler vos pleurs.
(*à Arsame.*)
Mon frere, approchez-vous; embrassez-moi: je meurs.

ZÉNOBIE.

S'il faut par des forfaits que ta justice éclate,
Ciel, pourquoi vengeois-tu la mort de Mithridate?
(*elle sort.*)

PHARASMANE.

O mon fils! ô Romains! êtes-vous satisfaits?
(*à Arsame.*)
Vous, que pour m'en venger j'implore désormais,

Courez vous emparer du trône d'Arménie.
Avec mon amitié je vous rends Zénobie :
Je dois ce sacrifice à mon fils malheureux.
De ces lieux cependant éloignez-vous tous deux ;
De mes transports jaloux mon sang doit se défendre :
Fuyez ; n'exposez plus un pere à le répandre.

FIN DE RHADAMISTHE ET ZÉNOBIE.

XERXÈS,

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la premiere fois, le 7 février 1714.

ACTEURS.

XERXÈS, roi de Perse.

DARIUS, fils aîné de Xerxès.

ARTAXERCE, frere de Darius, nommé à l'empire.

AMESTRIS, princesse du sang royal de Perse.

ARTABAN, capitaine des gardes, et ministre de Xerxès.

BARSINE, fille d'Artaban.

TISSAPHERNE, confident d'Artaban.

PHÉNICE, confidente d'Amestris.

CLÉONE, confidente de Barsine.

ARSACE, officier de l'armée de Darius.

MÉRODATE, confident de Darius.

SUITE DU ROI.

La scene est à Babylone, dans le palais des rois de Perse.

XERXÈS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

ARTABAN, TISSAPHERNE.

TISSAPHERNE.

C'en est donc fait, seigneur, et l'heureux Artaxerce
Va faire désormais le destin de la Perse,
Tandis que Darius, au mépris de nos lois,
Sera sujet d'un trône ou l'appeloient ses droits?
Xerxès peut à son gré disposer de l'empire;
Quelque injuste qu'il soit, son choix doit me suffire;
Mais, sans vouloir entrer dans le secret des rois,
Le grand cœur d'Artaban approuve-t-il ce choix?
Verra-t-il sans regret priver du diadême...

ARTABAN.

Et si de son malheur j'étois auteur moi-même?
Je suis prêt d'éclaircir tes doutes curieux;
Mais, avant que d'ouvrir cet abyme à tes yeux,
Dis-moi, d'un grand dessein te sens-tu bien capable?
Ton ame au repentir est-elle inébranlable?
Je connois ta valeur, j'ai besoin de ta foi;
Tissapherne, en un mot, puis-je compter sur toi?
Examine-toi bien, rien encor ne t'engage.

TISSAPHERNE.

D'où peut naître, seigneur, ce soupçon qui m'outrage?

Tant de bienfaits sur moi versés avec éclat
Vous font-ils présumer que je sois un ingrat?

ARTABAN.

Je ne fais point pour toi ce que je voudrois faire;
Xerxès souvent lui-même a soin de m'en distraire;
Il voit notre union avec quelque regret.
Je te dirai bien plus, il te hait en secret.

TISSAPHERNE.

Ah! seigneur, que Xerxès ou me haïsse ou m'aime,
Tissapherne pour vous sera toujours le même.
Vous pouvez disposer de mon cœur, de mon bras;
J'affronterois pour vous le plus affreux trépas.

ARTABAN.

Ami, c'en est assez, ne crois pas que j'en doute:
Mais prends garde qu'ici quelqu'un ne nous écoute.

TISSAPHERNE.

Ces lieux furent toujours des Perses révérés;
Nul autel n'a pour eux des titres plus sacrés.
Xerxès par vos emplois vous en a rendu maître:
Quel mortel sans votre ordre oseroit y paroître?

ARTABAN.

N'importe; craignons tout d'un perfide séjour;
On n'observe que trop mes pareils à la cour.
Xerxès vient de nommer Artaxerce à l'empire;
C'est moi qui l'ai forcé malgré lui de l'élire:
J'ai fait craindre à ce roi, facile à s'alarmer,
Cent périls pour un fils qui l'a trop su charmer;
Et, jaloux d'un héros qu'idolâtre la Perse,
J'ai fait par mes conseils couronner Artaxerce.
Pour mieux y réussir, j'ai pris soin d'éloigner
Celui que tant de droits destinoient à régner.
Taudis que Darius chez des peuples barbares
Nous force d'admirer les exploits les plus rares,
Je ne peins à Xerxès ce fils si vertueux,
Qu'avide de régner, cruel, impétueux.
Du bruit de sa valeur, du prix de ses services,

D'un pere qui le craint je nourris les caprices;
Enfin tous mes projets étoient évanouis
Si jamais sa prudence eût couronné ce fils.
Moins Artaxerce est cru digne du diadême,
Plus j'ai cru le devoir placer au rang suprême.
Avec tant de secret ce projet s'est conduit
Qu'aucun en cette cour n'en est encore instruit;
Et je ne prétends pas qu'elle en soit éclaircie
Que lorsque ma fureur en instruira l'Asie.
Tu vois ce qu'aujourd'hui je confie à ta foi;
Garde bien un secret si dangereux pour toi.
Va trouver cependant, ramene à Babylone
Ce prince à qui mes soins ont ravi la couronne;
Offre-lui de ma part trésors, armes, soldats;
De ma fille sur-tout vante-lui les appas;
Dis-lui qu'avec plaisir mon respect lui destine
Et le bras d'Artaban et la main de Barsine.

TISSAPHERNE.

Darius, autrefois sensible à ses attraits,
M'a paru plein d'un feu qui flatte vos projets.

ARTABAN.

Non, je m'y connois mal, ou moins ardent pour elle
Ce prince brûle ailleurs d'une flamme infidele.
Même avant son départ, malgré les soins du roi,
Son mépris pour Barsine a passé jusqu'à moi;
De ma feinte amitié l'adroite vigilance
N'en pouvoit plus surprendre accueil ni confidence:
Trop heureux cependant de pouvoir aujourd'hui
D'un prétexte si vrai me parer envers lui!
Quoi qu'il en soit, pourvu qu'il souleve l'empire,
Il ne m'importe pas pour qui son cœur soupire.
Ce n'est qu'en le portant aux plus noirs attentats
Que je puis à mes lois soumettre ces états.
Détruisons, pour remplir une place si chere,
Le pere par les fils, et les fils par le pere.
Je veux, à chacun d'eux me livrant à la fois,

Paroître les servir, mais les perdre tous trois.
Voilà ce que mon cœur dès long-temps se propose;
Qu'en liberté le tien consulte ce qu'il ose.

TISSAPHERNE.

Seigneur, je l'avouerai, ce dessein me surprend :
Le péril est certain, mais le projet est grand.
Cependant, sans compter ce qu'on appelle crime,
Craignez de vous creuser vous-même un noir abyme.
Darius est chéri, sage, plein de valeur;
Vous verrez l'univers partager son malheur.
Daignez de vos desseins peser la violence:
Non qu'à les soutenir mon amitié balance ;
N'en attendez pour vous que d'éclatants efforts;
Je n'ai pas seulement écouté mes remords.
Cette foi des serments parmi nous si sacrée,
Cette fidélité ce jour même jurée,
Tant de devoirs enfin deviennent superflus ;
Vous n'avez qu'à parler, rien ne m'arrête plus.

ARTABAN.

Laisse ces vains devoirs à des ames vulgaires;
Laisse à de vils humains ces serments mercenaires.
Malheur à qui l'ardeur de se faire obéir,
En nous les arrachant, nous force à les trahir!
Quoi! toujours enchaîné par une loi suprême,
Un cœur ne pourra donc disposer de lui-même!
Et du joug des serments esclaves malheureux,
Notre honneur dépendra d'un vain respect pour eux!
Pour moi, que touche peu cet honneur chimérique,
J'appelle à ma raison d'un joug si tyrannique:
Me venger et régner, voilà mes souverains ;
Tout le reste pour moi n'a que des titres vains.
Le soin de m'élever est le seul qui me guide,
Sans que rien sur ce point m'arrête ou m'intimide.
Il n'est lois ni serments qui puissent retenir
Un cœur débarrassé du soin de l'avenir.
A peine eus-je connu le prix d'une couronne

Que mes yeux éblouis dévorerent le trône,
Et mon cœur, dépouillant toute autre passion,
Fit son premier serment à son ambition :
De froids remords voudroient en vain y mettre
obstacle ;
Je ne consulte plus que ce superbe oracle ;
Un cœur comme le mien est au-dessus des lois :
La crainte fit les dieux, l'audace a fait les rois.
Le moment est venu qu'il faut que son courage
Affranchisse Artaban d'un indigne esclavage.
Ce Darius si grand, qui cause ta frayeur,
Deviendra le premier l'objet de ma fureur :
Je prétends que dans peu la Perse qui l'adore
Autant qu'il lui fut cher le déteste et l'abhorre.
Mais Xerxès vient à nous : attends pour me quitter
Que je sache quels soins le peuvent agiter.

SCENE II.

XERXÈS, ARTABAN, TISSAPHERNE.

ARTABAN.

Dans un jour où Xerxès dispose de l'empire,
Où son choix donne un maître à tout ce qui respire,
Quel malheur imprévu, quel déplaisir si prompt
De ce monarque heureux peut obscurcir le front ?

XERXÈS.

Quel jour ! quel triste jour ! Et que viens-je de faire !
Pourquoi t'ai-je écouté sur un choix téméraire ?

ARTABAN.

Seigneur, qui peut causer ce repentir soudain ?

XERXÈS.

Juge toi-même, ami, si je m'alarme en vain.
Tu sais, par une loi des Perses révérée,
Que tant d'évènements n'ont que trop consacrée,
Qu'un prince désigné pour régner en ces lieux,

Du moment qu'il obtient ce titre glorieux,
Peut du roi qui le nomme exiger une grace,
A laquelle, sans choix, il faut qu'il satisfasse.
Artaxerce, mon fils, trop instruit de ses droits,
Vient de m'en imposer les tyranniques lois:
Il prétend dès ce jour obtenir de son pere
Le seul bien que ma main réservoit à son frere;
Il exige, en un mot, la princesse Amestris,
Des exploits d'un héros unique et digne prix.

ARTABAN.

Quoi! seigneur, Darius oseroit y prétendre?

XERXÈS.

Jamais, si je l'en crois, amour ne fut plus tendre.
Je vais te découvrir un funeste secret,
Qu'à ta fidélité je cachois à regret:
Darius autrefois soupira pour Barsine.

ARTABAN.

Pour ma fille!

XERXÈS.

Je sais quelle est son origine,
Ami; mais je craignis, s'il s'allioit à toi,
Qu'il ne s'en fît un jour un appui contre moi,
Contre un fils qui m'est cher: enfin, dès leur naissance,
Je combattis ses feux de toute ma puissance:
Je priai, menaçai; je fis plus, je feignis
Que j'étois devenu le rival de mon fils.
A la fin je forçai son amour à se taire,
Et le contraignis même à t'en faire un mystere.
Je fis venir alors la princesse Amestris;
A son aspect charmant mon fils parut surpris.
Soit qu'en effet son cœur brûlât pour la princesse,
Ou qu'il crût à ce prix regagner ma tendresse,
Soit qu'il fût rebuté d'un amour malheureux,
Je crus voir Darius brûler de nouveaux feux.
D'un si juste penchant bien loin de le distraire,

J'offris à son amour la fille de mon frere;
Mais, de Barsine encor respectant les attraits,
Ses feux furent toujours inconnus et secrets.
Artaxerce lui-même en ce moment ignore
Qu'Amestris soit l'objet que Darius adore.
Enfin d'un prompt hymen je flattai son ardeur,
Si de nos ennemis il revenoit vainqueur.
Il en triomphe; et moi, pour toute récompense,
Après l'avoir privé des droits de sa naissance,
Je lui ravis encor le prix de sa valeur!
Qui pourra triompher de sa juste fureur?
Tu vois de quels soucis mon ame est accablée;
Calme par tes conseils l'effroi qui l'a troublée.

(*Tissapherne sort.*)

SCENE III.

XERXÈS, ARTABAN.

ARTABAN.

Quels conseils vous donner, seigneur, lorsque les lois
Sont le plus ferme appui de la grandeur des rois?
Respectez un pouvoir au-dessus de tout autre,
Si vous voulez, seigneur, qu'on respecte le vôtre.
Si Darius se plaint, qu'il s'en prenne à la loi,
Qui seule vous contraint à lui manquer de foi.

XERXÈS.

Quand il pourroit céder à cette loi suprême,
Amestris voudra-t-elle y souscrire de même?
Elle aime Darius.

ARTABAN.

Eh bien! feignez, seigneur,
Que Darius retourne à sa premiere ardeur,
Qu'épris plus que jamais il revient à ma fille.
A vos moindres desseins je livre ma famille;

Disposez-en, seigneur, dût Barsine en ce jour
Devenir le jouet d'une envieuse cour.
Pour prévenir les maux qui vous glacent de crainte,
On peut, sans s'abaisser, aller jusqu'à la feinte.
Arsace est dans ces lieux, forcez-le à déclarer
Pour ce nouvel hymen qu'il vient tout préparer;
Que, sûr de votre aveu, Darius qui l'envoie
A l'amour de Barsine est tout entier en proie :
Dès qu'Amestris croira qu'épris de nouveaux feux
Ce prince porte ailleurs ses desseins et ses vœux,
Vous la verrez bientôt, à vos lois moins rebelle,
Prévenir d'elle-même un amant infidele.
Enfin, si ce projet ne peut vous réussir,
Contre de vains remords il faut vous endurcir;
Détruire ce rival de la grandeur suprême,
Peut-être dans ces lieux plus puissant que vous-même,
Dans le fond de son cœur de votre rang jaloux;
Apprendre à vos sujets à n'adorer que vous;
Sacrifier ce fils trop chéri de la Perse,
Et forcer son amante à l'hymen d'Artaxerce.

SCENE IV.

TISSAPHERNE, XERXÈS, ARTABAN.

TISSAPHERNE, *à Xerxès.*

Mérodate, seigneur, demande à vous parler.

XERXÈS.

Qu'il entre.

SCENE V.

XERXÈS, ARTABAN, TISSAPHERNE, MERODATE.

XERXÈS, *à part.*

A son aspect que je me sens troubler!

(*haut.*)
Mérodate, quel soin peut ici te conduire?

MÉRODATE.

Du retour d'un héros chargé de vous instruire...

XERXÈS.

Quoi! Darius...

MÉRODATE.

Seigneur, avant la fin du jour
Ce fils victorieux va paroitre à la cour.
Pour ne point retarder une si juste envie,
Permettez...

XERXÈS.

Non, demeure, il y va de ta vie.
Tissapherne, prends soin d'écarter du palais
Ce témoin qui pourroit traverser nos projets.

SCENE VI.

XERXÈS, ARTABAN.

XERXÈS.

Pour toi, cher Artaban, si ton devoir fidele
Fit jamais éclater ton respect et ton zele,
Dans ce moment fatal ne m'abandonne pas;
Au-devant de mon fils précipite tes pas;
Offre-lui de ma part et l'Egypte et Barsine;
Fais-lui valoir ce prix que son roi lui destine;
Mais qu'il se garde bien de paroître à mes yeux.
Dis-lui qu'il est perdu, s'il se montre en ces lieux.
A ce prince sur-tout fais un profond mystere
Du rang où mon amour vient d'élever son frere.
Va, cours, tandis qu'ici semant mille soupçons
De tes sages conseils je suivrai les leçons.
Pour en hâter l'effet qu'on cherche la princesse.

SCENE VII.

XERXÈS, *seul.*

O toi! dieu de la Perse, à qui seul je m'adresse,
Soleil! daigne éclairer mon cœur et mes desseins,
Et préserver ces lieux des malheurs que je crains.
Pardonne-moi du moins un honteux artifice
Dont mon cœur en secret déteste l'injustice.
Tu vois combien ce cœur, de remords agité,
Regrette de descendre à cette indignité.
Mais Artaxerce vient.

SCENE VIII.

ARTAXERCE, XERXÈS.

XERXÈS, *à part.*

Ciel! dans mon trouble extrême
Ne pourrai-je jouir un moment de moi-même?
(*haut.*)
Ah! mon fils, laissez-moi; pourquoi me cherchez-vous?

ARTAXERCE.

Dût sur ce fils tremblant tomber votre courroux,
Je ne puis résister à mon impatience;
Chaque pas, chaque instant aigrit ma défiance.
A d'injustes soupçons Xerxès abandonné
Se repentiroit-il de m'avoir couronné?
A peine ses bontés m'élevent à l'empire
Que son cœur inquiet en gémit, en soupire.
Privez-moi pour jamais d'un rang si glorieux,
Et me rendez, seigneur, un bien plus précieux,
Rendez-moi ces bontés et cet amour de pere
Qu'à tout autre bienfait Artaxerce préfere.

Mais quelle est mon erreur! plût au ciel que mon roi
Ne fît que soupçonner mon respect et ma foi!
J'aurois bientôt calmé le souci qui m'accable:
Que je crains bien plutôt qu'Amestris trop aimable
Avec une beauté qui l'égale à nos dieux
N'ait peut-être trouvé grace devant vos yeux!
Car enfin, indigné de l'ardeur qui me presse,
Je vous ai vu frémir au nom de la princesse.
Seigneur, que ce silence irrite encor mes maux!

XERXÈS.

Sans vous inquiéter du nom de vos rivaux,
Ne vous suffit-il pas qu'à son devoir soumise
Amestris à vos vœux soit désormais acquise?
Elle ne dépend plus ni d'elle ni de moi;
Son sort est dans vos mains, je vous ai fait son roi:
Je vous crois cependant l'ame trop généreuse
Pour vouloir abuser d'une loi rigoureuse:
Consultez Amestris; elle mérite bien
Que votre cœur soumis attende tout du sien.
Si je l'aimois, du moins j'en userois de même;
Et c'est ainsi qu'on doit disputer ce qu'on aime.
Voyez-la, j'y consens; c'est vous en dire assez.

ARTAXERCE.

Non, seigneur...

XERXÈS.

C'en est trop: allez, et me laissez.
(*Artaxerce sort.*)

SCENE IX.

XERXÈS, *seul.*

Que je viens à regret d'alarmer sa tendresse!
Que pour un fils si cher ma pitié s'intéresse!

SCENE X.

AMESTRIS, XERXÈS.

XERXÈS, *bas.*

La princesse paroît. Que de pleurs vont couler!
Qu'à son aspect mon cœur commence à se troubler!
(*haut.*)
Madame, quelque amour qui puisse vous séduire,
D'un secret sur ce point j'ai voulu vous instruire:
L'orgueilleux Darius, dépouillé de ses droits,
N'a plus rien à prétendre au rang de roi des rois;
Artaxerce, aujourd'hui paré de ce grand titre,
Du sort de l'univers est devenu l'arbitre.
Je vois à ce discours votre cœur s'émouvoir:
Mais d'un profond respect écoutez le devoir;
Et de quelque douleur que vous soyez atteinte,
J'interdis à vos feux le reproche et la plainte.
Sur-tout, si Darius vous est cher aujourd'hui,
Cachez-lui des secrets qui ne sont pas pour lui.

AMESTRIS.

Ah! seigneur, pardonnez au transport qui m'agite.
En vain à mon amour la plainte est interdite;
Après le coup affreux dont vous frappez mon cœur
Rien ne peut plus ici contraindre ma douleur:
Qu'elle éclate à vos yeux cette douleur mortelle,
A qui vous imposez une loi si cruelle.
Juste ciel! se peut-il qu'un fils victorieux,
Votre image, ou plutôt l'image de nos dieux,
Soit privé par vous seul de l'honneur de prétendre
A ces mêmes états qu'il sait si bien défendre?
Pardonnez, je sais bien qu'il ne m'est pas permis
De prononcer, seigneur, entre vous et vos fils;
Mais, si jamais des dieux la majesté suprême
Prenant soin sur un front de s'empreindre elle-même,

Si l'éclat des vertus, la gloire des hauts faits,
Le besoin de l'empire, et les vœux des sujets,
En un mot, si jamais la valeur, la naissance,
Furent des droits, seigneur, pour la toute-puissance,
Qui mieux a mérité ce haut degré d'honneur
Que celui qu'on en prive avec tant de rigueur?
Je vois de mes discours que votre cœur s'offense;
Mais, seigneur, d'un héros j'entreprends la défense:
Il a tant fait pour vous que Xerxès aujourd'hui
Ne doit pas s'offenser que je parle pour lui.
Heureuse si l'amour instruisoit la nature
A le dédommager d'une cruelle injure!

XERXÈS.

D'un choix qui pour ce fils vous semble injurieux,
Madame, je ne dois rendre compte qu'aux dieux;
Quand je ne tiendrois pas de la grandeur suprême
Le droit de disposer du sacré diadème,
Ma volonté suffit pour établir des lois,
Et la terre en tremblant doit souscrire à mon choix.
Et sur quoi jugez-vous que le prince Artaxerce
Soit si peu digne encor de régner sur la Perse?
Darius, je l'avoue, a quelques faits de plus;
Mais son frere a mon cœur, et n'est pas sans vertus.
Il sait aimer du moins; et c'est vous qu'il adore.

AMESTRIS.

Dieux! qu'est-ce que j'entends?

XERXÈS.

Ce n'est pas tout encore;
A son auguste hymen il faut vous préparer,
Et je me suis chargé de vous le déclarer.

AMESTRIS.

Moi, seigneur?

XERXÈS.

Oui, madame; il vous a demandée;
La loi veut qu'à ses feux vous soyez accordée:
Vous savez ce qu'impose une si dure loi.

AMESTRIS.

Ainsi, sans mon aveu, l'on dispose de moi;
On dispense à son gré la grandeur souveraine.
La parole des rois n'est plus qu'une ombre vaine.
Frein, par qui les tyrans sont même retenus,
Serments sacrés des rois, qu'êtes-vous devenus?
Quoi! seigneur, Artaxerce à mon hymen aspire,
Peu content de priver Darius de l'empire?
Et c'est vous qui, pour prix de tant d'exploits fameux,
Accablez de ces coups un fils si généreux?
Mais, seigneur, c'est en vain qu'à vos ordres suprêmes
Vous joignez une loi qui commande aux rois mêmes;
Je n'ai pas oublié qu'au plus grand des héros
Vous promîtes ma main pour prix de ses travaux.
Vous reçûtes ma foi pour le don de la sienne;
La mort, la seule mort peut lui ravir la mienne.
Il n'est loi ni pouvoir que je craigne en ces lieux:
Les promesses des rois sont des décrets des dieux.
Ainsi, dans quelque rang qu'Artaxerce puisse être,
Darius de ma main sera toujours le maître.
Tout malheureux qu'il est, dépouillé, sans appui,
Jamais de tant d'amour je ne brûlai pour lui.
Hier sur ses vertus il fondoit sa victoire;
Mais aujourd'hui, seigneur, il y va de ma gloire;
Et plus vous ravissez d'états à ce vainqueur,
Plus l'amour indigné le couronne en mon cœur.
Eh! plût aux dieux, seigneur, lorsque tout l'abandonne,
Pouvoir lui tenir lieu de pere et de couronne!

XERXÈS.

Que sert de vous flatter sur ce que j'ai promis,
Quand la loi me dégage envers vous et mon fils?
Ainsi, sans vous parer d'une vaine constance,
Méritez mes bontés par votre obéissance,

Et craignez qu'Amestris avant la fin du jour
Ne déteste peut-être et l'amant et l'amour.
Quel que soit Darius, madame, je souhaite
Qu'il puisse mériter une ardeur si parfaite.
Je ne sais cependant si ce héros fameux,
Pour qui vous témoignez des soins si généreux,
Est si digne en effet des transports de votre ame.
Eh! quel garant si sûr avez-vous de sa flamme?
Pour fixer un amant quels que soient vos attraits,
Peut-être qu'en ces lieux il est d'autres objets
Qui pourroient bien encor partager sa tendresse.
Je ne dis rien de plus, madame; je vous laisse,
Sûr de vous voir bientôt m'obéir sans regret.

SCENE XI.

AMESTRIS, *seule.*

Juste ciel! quel est donc ce terrible secret?
Quel orage nouveau contre moi se prépare?
Quelle horreur tout-à-coup de mon ame s'empare!
Je me sens accabler de trouble et de douleurs;
Et, malgré ma fierté, je sens couler mes pleurs.
Quoi! ce héros, l'objet d'une flamme si belle,
Ce Darius si cher seroit un infidele!
Malheureuse Amestris! voilà donc ce retour
Pour qui de tant de vœux j'importunois l'amour!
Quoi! tandis que pour lui ma folle ardeur éclate,
Une autre à ses attraits soumet son ame ingrate!
Lui que j'ai toujours cru si grand, si généreux,
Que l'amour me peignoit au-dessus de mes vœux,
Que j'égalois aux dieux dans mon ame insensée,
Trahit donc tant d'amour! ah! mortelle pensée!
Mais que dis-je? où mon cœur va-t-il s'abandonner?
Et sur la foi de qui l'osé-je soupçonner?
Sur la foi d'un cruel qui cherche à me surprendre;

Qu'à des détours plus bas on vit cent fois descendre.
Darius me trahir! je ne le puis penser;
Le croire un seul moment, ce seroit l'offenser.
Non, le ciel ne fit pas un cœur si magnanime
Pour le laisser souiller de parjure et de crime.
Cependant Mérodate a paru dans ces lieux
Sans nul empressement de s'offrir à mes yeux.
Tout parle du héros où mon cœur s'intéresse,
Mais rien ne m'entretient ici de sa tendresse.
D'où peut naître l'effroi dont je me sens saisir?
Ah! d'un mortel soupçon courons nous éclaircir,
Mourir pour Darius si ma gloire l'ordonne,
Ou punir sans regret l'ingrat, s'il m'abandonne,
Et, quelque affreux tourment qu'il en coûte à mon cœur,
Mesurer ma vengeance au poids de ma douleur.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

BARSINE, ARSACE, CLÉONE.

BARSINE.

Qu'un si rare bonheur, si j'osois vous en croire,
Auroit de quoi flatter mes desirs et ma gloire !
Mais je ne puis penser qu'une si vive ardeur
Puisse encor pour Barsine occuper ce grand cœur,
Ni que de tant d'exploits que l'univers admire
Ma main soit le seul prix où Darius aspire.
Et de ce même hymen, si doux à mes souhaits,
Xerxès vient, dites-vous, d'ordonner les apprêts?
Arsace, à tant d'honneurs aurois-je osé prétendre?

ARSACE.

C'est par l'ordre du roi que je viens vous l'apprendre :
Lui-même en un moment vous en instruira mieux;
Ce prince va bientôt se montrer en ces lieux.

SCENE II.

BARSINE, CLÉONE.

BARSINE.

Qu'à cet espoir flatteur j'ai de peine à me rendre !

CLÉONE.

Madame, qu'a-t-il donc qui doive vous surprendre?
A quels charmes plus grands un héros si fameux

Pouvoit-il espérer d'offrir jamais ses vœux ?

BARSINE.

Cléone, la beauté, quelque amour qu'elle inspire,
Ne fait pas sur les cœurs notre plus sûr empire;
Pour en fixer les vœux il est d'autres attraits,
Malgré tout son éclat, plus doux et plus parfaits:
C'est d'un amour constant la vertu qui décide,
Et non la beauté seule avec un cœur perfide.
Et tu veux que le mien, méprisé sur l'écueil
Où l'a précipité son téméraire orgueil,
Puisse croire un moment que Darius m'adore!
Il faudroit que son cœur pût m'estimer encore,
Que le mien plus fidele eût fait tout son bonheur
De l'honneur d'asservir cet illustre vainqueur:
Mais le frivole éclat qui sort du diadême
M'a fait porter mes vœux jusqu'à Xerxès lui-même;
Sur quelques soins légers qu'il faisoit éclater
Mon cœur d'un vain espoir crut pouvoir se flatter.
En vain à ce desir qui séduisoit mon ame,
Darius opposoit ses vertus et sa flamme;
Tout aimable qu'il est, dans l'ardeur de régner,
Ma folle ambition me le fit dédaigner.
Juge, après cet aveu, si son retour m'accable;
Et plus il fait pour moi, plus je deviens coupable.
Prince trop généreux, quel malheur te poursuit!
Lorsque je puis t'aimer, d'un vain espoir séduit,
A de vaines grandeurs mon cœur te sacrifie;
Quand je t'aime en effet, tout veut que je te fuie.
Mais si je puis jamais disposer de ta foi...
J'entends du bruit. On vient.

SCENE III.

XERXÈS, BARSINE, TISSAPHERNE, CLÉONE.

BARSINE, *à part.*

Juste ciel! c'est le roi.

XERXÈS.

Madame, en ce moment Arsace a dû vous dire
Quel est l'heureux hymen où Darius aspire.
Mon cœur en fit long-temps ses desirs les plus doux,
Mais les ans m'ont ravi le bonheur d'être à vous.
Plus digne de jouir d'un si rare avantage,
Souffrez que Darius répare cet outrage,
Et que par votre main Xerxès puisse aujourd'hui
Du prix de ses exploits s'acquitter envers lui.
Dans les murs de Memphis, où vous irez l'attendre,
Par mon ordre bientôt Darius doit se rendre.
Allez; puisse le ciel, au gré de mes souhaits,
Vous y faire un bonheur digne de vos attraits!
Daignez-en quelquefois employer la puissance
Pour retenir mon fils dans mon obéissance;
Fixez de ses desirs le cours ambitieux;
Et s'il osoit jamais...

SCENE IV.

XERXÈS, DARIUS, BARSINE, TISSAPHERNE, CLÉONE.

XERXÈS, *à part.*

Que vois-je, justes dieux!

DARIUS.

Enfin, libre des soins que m'imposoit la guerre,
Je puis à vos genoux, monarque de la terre,
Faire éclater d'un fils la joie et le respect.
Qu'il m'est doux...

XERXÈS.

Porte ailleurs ton hommage suspect;
Et, loin de me vanter le respect qui te guide,
A ma juste fureur derobe-toi, perfide.
Eh! comment oses-tu te montrer à mes yeux?
Quel ordre de ma part te rappelle en ces lieux?

DARIUS.

Et depuis quand, seigneur, indigne d'y paroître...

XERXÈS.

Depuis qu'à mes regards tu n'offres plus qu'un
traître,
Que mes ordres sacrés ne peuvent retenir,
Et que tout mon courroux ne peut assez punir.
Mais, malgré tes complots, et malgré ton audace,
Avant qu'ici du jour la lumiere s'efface,
Malgré les soins de ceux qui m'ont osé trahir,
Je te forcerai bien, perfide, à m'obéir.

(*il sort; Tissapherne le suit.*)

SCENE V.

DARIUS, BARSINE, CLÉONE.

DARIUS.

Quels discours! quels transports! et que viens-je
d'entendre?
O ciel! à cet accueil aurois-je dû m'attendre?
Et depuis quand, chargé de noms injurieux,
Darius n'est-il plus qu'un objet odieux,
Madame? et quel est donc ce funeste mystere?
Déplorable jouet des caprices d'un pere,
Oserois-je un moment à l'objet de ses vœux
Confier la douleur d'un prince malheureux?
Quel que soit mon destin, vous pouvez me l'ap-
prendre:
Je ne veux que savoir, je ne crains point d'entendre.
Vous vous taisez! O ciel! à l'exemple du roi,
Tous les cœurs aujourd'hui sont-ils glacés pour moi?
Hé quoi! Barsine aussi contre moi se déclare!

BARSINE.

Non; je sais mieux le prix d'une vertu si rare.
Croyez, si je régnois sur le cœur de Xerxès,

Que son amour pour vous iroit jusqu'à l'excès;
Que du moins à mes yeux d'un odieux caprice
Vous n'auriez pas, seigneur, éprouvé l'injustice;
Et qu'enfin, si son cœur se régloit sur le mien,
Darius même aux dieux pourroit n'envier rien.
Interdite et confuse encor plus que vous-même,
Je ne puis revenir de ma surprise extrême.
Tout confond à tel point mon esprit éperdu,
Que je ne sais, seigneur, si j'ai bien entendu;
Car enfin, ce Xerxès, si fier et si terrible,
Jamais à nos desirs n'a paru si sensible.
Hélas! si vous saviez de quel espoir flatteur
En ce même moment il remplissoit mon cœur!
De la part d'un héros chéri de la victoire,
Aimable, généreux, et tout brillant de gloire,
Il venoit m'assurer d'une constante foi.
Ah! qu'un retour si tendre auroit d'attraits pour moi,
Si ce même héros, sensible à mes alarmes,
Touché de mes remords, attendri par mes larmes,
Si Darius enfin, l'objet de tant d'ardeur,
De mes premiers dédains oubliant la rigueur,
Daignoit en ce moment me confirmer lui-même
Qu'on ne m'abuse point, quand on me dit qu'il m'aime!
Mon cœur, toujours tremblant sur un espoir si doux,
Ne veut tenir, seigneur, cet aveu que de vous.
Quoi! vous baissez les yeux! dieux! quel affreux silence!
Qu'ai-je dit? où m'emporte une vaine espérance?

DARIUS.

Quelle fureur nouvelle, agitant tous les cœurs,
A donc pu les remplir de si tristes erreurs?
Ai-je bien entendu, Barsine? est-ce vous-même
Qui méprisez pour moi l'éclat du diadême?
Vous qui, de tant d'amour dédaignant les transports...

BARSINE.

Ah! ne redoublez point ma honte et mes remords.
Cessez de rappeler des injures passées,
Que mes larmes, seigneur, n'ont que trop effacées.
Mais vous, qui m'accablez d'un reproche odieux
Sans daigner seulement sur moi tourner les yeux,
Parlez; méritez-vous mon amour ou ma haine?
Le roi m'abuse-t-il d'une espérance vaine?
Comme il me l'a promis, serez-vous mon époux?
Dois-je enfin vous aimer, ou me venger de vous?

DARIUS.

Grands dieux! ce que j'ai vu, ce que je viens d'entendre,
Pouvoit-il se prévoir, et peut-il se comprendre?
Chaque mot, chaque instant, redouble mon effroi.
Ah! quel aveu, madame, exigez-vous de moi?
Peu digne de vos feux et de votre vengeance,
Pourquoi me forcez-vous à vous faire une offense?
Mais je fus trop long-temps soumis à vos attraits,
Pour vouloir vous tromper par d'indignes secrets:
Darius, ennemi d'une injuste contrainte,
Ne sait point en esclave appuyer une feinte.
Contre un fils malheureux Xerxès peut éclater:
Mais si de notre hymen il a pu vous flatter,
Madame, il vous a fait une mortelle injure;
Il ne peut nous unir sans devenir parjure.
Lui-même, à mon départ, confident d'autres feux,
Des serments les plus saints a scellé tous mes vœux.
Enfin, c'est Amestris pour qui mon cœur soupire,
Qui daigna m'accepter sortant de votre empire...

SCENE VI.

AMESTRIS, PHÉNICE, DARIUS, BARSINE, CLÉONE.

DARIUS.

Je la vois; quel bonheur la présente à mes yeux!

BARSINE, *bas, à Darius.*

Ah! c'en est trop, cruel: je te laisse en ces lieux
Signaler de tes soins l'inconstance fatale.
Cependant tremble, ingrat; je connois ma rivale.
(*elle sort; Cléone la suit.*)

SCENE VII.

DARIUS, AMESTRIS, PHÉNICE.

DARIUS.

Quoi! madame, c'est vous? et le ciel irrité
Me laisse encor jouir de ma félicité!
Que mon cœur est touché! qu'une si chere vue
Calme le désespoir de mon ame éperdue!
Malgré tous mes malheurs... Mais, qu'est-ce que je voi?

AMESTRIS.

On disoit qu'en ces lieux je trouverois le roi;
Le dessein de l'y voir est le seul qui me guide,
Et non l'indigne soin d'y chercher un perfide.

DARIUS.

Moi, perfide! qui? moi! dieux! qu'est-ce que j'entends?

AMESTRIS.

Cesse de feindre, ingrat; tes vœux seront contents;
Mais n'attends pas ici que j'éclate en injures:
Je laisse aux dieux le soin de punir les parjures:
Va, cours où te rappelle un plus doux entretien,
Et songe pour jamais à renoncer au mien.

SCENE VIII.

DARIUS, *seul.*

O mort! des malheureux triste et chere espérance,
J'implore désormais ta funeste assistance.
J'éprouve en ces moments, si douloureux pour moi,
Des tourments plus cruels et plus affreux que toi.
Dieux, qui semblez vous faire une loi rigoureuse
De rendre la vertu pesante et malheureuse,
Qui, la foudre à la main, l'effrayez parmi nous
Pour ne nous rien laisser qui nous égale à vous,
Contentez-vous d'avoir presque ébranlé la mienne;
Souffrez qu'un saint respect dans mon cœur la retienne;
Que je puisse du moins, malgré tout mon courroux,
D'un reste de vertu vous rendre encor jaloux.

SCENE IX.

DARIUS, ARTAXERCE.

ARTAXERCE.

Enfin le ciel, sensible aux souhaits d'Artaxerce,
Nous ramene un héros adoré de la Perse,
Le plus grand des mortels et le plus généreux.

DARIUS.

Mais de tous les mortels, ciel! le plus malheureux.
O mon cher Artaxerce, est-ce vous que j'embrasse?
Venez-vous partager mes maux et ma disgrace?
Si vous saviez quel prix on gardoit à ma foi!

ARTAXERCE.

De vos regrets, seigneur, confident malgré moi,
J'en ai le cœur frappé des plus rudes atteintes.

Que je crains d'avoir part à de si justes plaintes !

DARIUS.

Vous, mon frere ! eh ! pourquoi vous confondrois-je, hélas !
Avec tant de vertus, parmi des cœurs ingrats ?
J'éprouverai long-temps une injuste colere,
Avant que je me plaigne un moment de mon frere ;
Trop heureux que le sort m'ait laissé la douceur
De pouvoir dans son sein déposer ma douleur !
Quelque amour que pour vous fasse éclater mon pere,
Il ne m'en rendra pas notre amitié moins chere.
Si je jouis jamais du pouvoir souverain,
Vous verrez si mon cœur vous la juroit en vain.

ARTAXERCE.

Ah ! seigneur, je vois bien que Darius ignore
Toute l'horreur des maux qui l'attendent encore.
Je me reprocherois de laisser son grand cœur
Plus long-temps le jouet d'une funeste erreur.
C'est trop de vos bontés vous-même être victime ;
Il faut vous découvrir la main qui vous opprime.
Et quelle main, grands dieux ! mais qui, sans le vouloir,
De toutes vos vertus vous a ravi l'espoir.
Coupable seulement par mon obéissance,
Ne me soupçonnez pas d'avoir part à l'offense.
Croyez que malgré moi l'on vous prive d'un rang
Où vous plaçoient mes vœux encor plus que le sang ;
Croyez qu'en me parant de la grandeur suprême
Xerxès n'a sur son choix consulté que lui-même,
Et qu'enfin je ne veux souscrire aux dons du roi
Qu'autant que vous voudrez en jouir avec moi.

DARIUS.

Content par ma valeur d'en être jugé digne,
Je renonce sans peine à cet honneur insigne ;
Et si je suis touché de quelque déplaisir,
C'est de voir que mon frere ait osé s'en saisir ;

Souffrir que l'on me fit une mortelle injure.
Et vous ne voulez pas que mon cœur en murmure?
Malheureux que je suis! faut-il, en même jour,
Voir s'armer contre moi la nature et l'amour,
Et me voir, par des mains qui me furent si cheres,
Arracher sans honneur du trône de mes peres?
O sort! pour m'accabler te reste-t-il des traits?

ARTAXERCE.

Ah! daignez, par pitié, m'épargner ces regrets.

DARIUS.

Eh! pourquoi voulez-vous que je m'en prive encore,
Lorsque tout me trahit, quand on me déshonore;
Lorsqu'au lieu des bienfaits que j'avois mérités
Je me vois accablé de mille indignités;
Lorsqu'un pere cruel ose avec perfidie,
Sous des prétextes vains, m'éloigner de l'Asie,
Troubler des nations qui ne l'offensoient pas,
Bien moins dans le dessein d'agrandir ses états,
Que pour me dépouiller avec plus d'assurance
D'un sceptre dont mon bras est l'unique défense?
D'autant plus irrité qu'à tout autre que vous
J'aurois déja ravi l'espoir d'un bien si doux;
Mais d'autant plus contraint dans ma fureur extrême,
Que je ne puis frapper sans me percer moi-même.
Je ne m'étonne plus de voir de toutes parts
Mes amis éviter jusques à mes regards;
Une amante en courroux me traiter d'infidele:
Un prince sans états n'étoit plus digne d'elle.
Pour vous, je l'avouerai, que parmi mes ingrats,
Après ce que je sens, je ne vous comptois pas.
Cruel! en dépouillant mon front du diadême,
Il ne vous reste plus qu'à m'ôter ce que j'aime.
Libre de l'obtenir d'une superbe loi,
Que ne m'arrachez-vous et son cœur et sa foi?

ARTAXERCE.

Eh! comment voulez-vous que je vous la ravisse?

Voyez de vos soupçons jusqu'où va l'injustice :
Je vous l'ai déja dit, croyez que malgré moi
Je souscris aux bontés dont m'honore le roi,
Que par mon malheur seul je vous ravis l'empire.
Ah ! seigneur, ce n'est pas au trône que j'aspire,
Mais ce n'est pas non plus à l'objet de vos vœux :
Je sais trop respecter vos desirs et vos feux.
Je sais que votre cœur soupire pour Barsine,
Qu'avec l'Egypte encor le roi vous la destine.
Ce n'est pas que l'objet dont mon cœur est charmé
Mérite moins, seigneur, la gloire d'être aimé.
Ce jour doit éclairer notre auguste hyménée ;
Daignez ne point troubler cette heureuse journée.
Sans offenser l'ardeur dont vous êtes épris,
Je crois, seigneur, pouvoir vous nommer Amestris.

DARIUS.

Dieux cruels, jouissez du transport qui m'anime !
C'en est fait, je sens bien que j'ai besoin d'un crime.
Perfide, plus que tous contre moi conjuré,
Je puis donc désormais vous haïr à mon gré !
O ciel ! lorsque je crois, dans mon malheur extrême,
Pouvoir du moins compter sur un frere que j'aime,
Je viens, en imprudent, confier ma douleur
Au fatal ennemi qui me perce le cœur !

ARTAXERCE.

Ah ! c'est trop m'alarmer : expliquez-vous, de grace.
D'un si dur entretien mon amitié se lasse.
Ou calmez les transports d'un injuste courroux,
Ou, si vous vous plaignez, du moins expliquez-vous.

DARIUS.

Avec ce fer, qui fait le destin de la Perse,
Je suis prêt, s'il le veut, d'éclaircir Artaxerce.
S'il est autant que moi blessé de vains discours,
Voilà le sûr moyen d'en terminer le cours ;
De l'amour outragé c'est l'interprete unique ;

Entre rivaux du moins c'est ainsi qu'on s'explique.
Tant que vous oserez vous déclarer le mien,
N'attendez pas de moi de plus doux entretien.

ARTAXERCE.

Vous, mon rival? ô ciel!

DARIUS.

Mais un rival à craindre.

ARTAXERCE.

Hélas! que je vous plains!

DARIUS.

Je ne suis point à plaindre.
Plaindre un amant trahi, c'est s'avouer heureux.
La pitié d'un rival n'est pas ce que je veux;
Ainsi que mon amour, ma fierté la dédaigne:
Qui ne veut que haïr ne veut pas qu'on le plaigne.
Ce seroit sans danger faire des malheureux,
Dès qu'il leur suffiroit qu'on s'attendrît pour eux.
Pour moi, qui vois le but d'une pitié si vaine,
Je ne veux plus de vous que fureur et que haine.
L'amour qui vous attache à l'objet de mes vœux
Du sang qui nous unit a rompu tous les nœuds.
Dans l'état où je suis, opprimé par un pere,
Méprisé d'une amante, et trahi par un frere,
Plus de leur amitié les soins me furent doux,
Et plus leur perfidie excite mon courroux.

ARTAXERCE.

Je pardonne aux malheurs dont le sort vous accable
Un transport que l'amour rend encor moins coupable;
Et plus vous m'outragez, plus je sens ma pitié
D'un oubli généreux flatter mon amitié.
Qu'à mon exemple ici Darius se souvienne
Qu'Artaxerce n'est pas indigne de la sienne:
Mais s'il veut l'oublier, en s'adressant à moi,
Qu'il apprenne du moins qu'il s'adresse à son roi.

DARIUS.

Vous, ingrat, vous, mon roi! quelle audace est la vôtre!
Songez...

SCENE X.

DARIUS, ARTAXERCE, ARTABAN, TISSAPHERNE.

ARTABAN.

Seigneurs, Xerxès vous mande l'un et l'autre.

ARTAXERCE.

Adieu, prince; bientôt nous verrons à ses yeux...

DARIUS.

Qui de nous méritoit de régner en ces lieux.

(*Artaxerce sort.*)

SCENE XI.

DARIUS, ARTABAN, TISSAPHERNE.

DARIUS, *à Artaban.*

Pour vous, qui désormais, soigneux de me déplaire,
N'offrez à mes regards qu'un sujet téméraire;
Qui dans un foible cœur, par vos conseils séduit,
M'avez de mes exploits enleve tout le fruit:
Enfin, qui, n'écoutant qu'un orgueil qui me brave,
De roi que j'étois né n'avez fait qu'un esclave:
Si les dieux et les lois ne vous retiennent pas,
Indigne favori, craignez du moins mon bras.

(*il sort.*)

SCENE XII.

ARTABAN, TISSAPHERNE.

ARTABAN.

D'une vaine fureur je crains peu la menace;

Va, je saurai bientôt réprimer ton audace.

TISSAPHERNE.

Ah! seigneur, que pour vous aujourd'hui j'ai tremblé!
Du courroux de Xerxès je suis encor troublé.

ARTABAN.

Peux-tu craindre pour moi la colere d'un maître
Tremblant d'avoir parlé dès qu'il me voit paroître?
Je n'ai pas dit un mot, que d'un si vain transport
J'ai fait sur son fils seul retomber tout l'effort.
Du chemin qu'il tenoit instruit par Mérodate,
Je me suis à sa vue écarté de l'Euphrate;
Résolu d'attirer ce prince dans ces lieux,
J'ai fait croire à Xerxès que cet ambitieux
Avec tant de secret n'avoit caché sa route,
Qu'avec quelque dessein de le trahir sans doute.
Rien n'est moins apparent; cependant, sans raison,
Il a d'un vain rapport saisi tout le poison.
Darius est perdu si, pour sauver sa vie,
Il n'arme en sa faveur la moitié de l'Asie.
J'acheverai bientôt d'ébranler la vertu
D'un cœur de ses malheurs plus aigri qu'abattu.
Tu vois comme il me hait; mais, malgré sa colere,
Je prétends, dès ce jour, le voir contre son pere
Revenir de lui-même implorer mon secours,
A ceux qu'il outrageoit avoir enfin recours.
Artaxerce le craint, son pere le déteste;
C'est où je les voulois, je me charge du reste.
Viens, Tissapherne, viens; le moment est venu:
Laissons agir un cœur qui n'est plus retenu;
Courons où nous entraîne un espoir magnanime;
Viens; je réponds de tout: il ne faut plus qu'un crime.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

AMESTRIS, PHÉNICE.

AMESTRIS.

Non, je veux voir Xerxès ; tu m'arrêtes en vain ;
Rien ne peut plus troubler un si juste dessein.

PHÉNICE.

Et quel soin si pressant à le voir vous invite?

AMESTRIS.

Le soin de contenter le transport qui m'agite,
De me venger du moins, Phenice, avec éclat,
D'un amant odieux, d'un traître, d'un ingrat.

PHÉNICE.

Sur quelques vains apprêts, madame, osez-vous croire
Qu'un cœur qui fut toujours si sensible à la gloire,
Après tant de serments, ait pu sacrifier...

AMESTRIS.

Vois son empressement à se justifier.
Le perfide, enchanté d'une flamme nouvelle,
Pense-t-il seulement à ma douleur mortelle?
Sait-il qu'il est ailleurs des cœurs infortunés,
Aux plus affreux tourments par lui seul condamnés?
Hélas! tandis qu'ici ma douleur se signale,
Peut-être que l'ingrat, aux pieds de ma rivale,
Aux dépens de ma gloire accréditant sa foi,
Rougit d'être accusé d'avoir brûlé pour moi.

Pour mieux persuader, peut-être qu'à Barsine
Il offre en ce moment la main qui m'assassine.
Si son cœur à ce soin n'étoit abandonné,
Ne suffiroit-il pas qu'il en fût soupçonné,
Pour venir à mes pieds dissiper mes alarmes,
Et m'offrir cette main pour essuyer mes larmes?
Qu'un soin bien différent le soustrait à mes yeux!
Le perfide, occupé d'un amour odieux,
Ne songe qu'aux apprêts d'un funeste hyménée,
Qui peut-être sera ma derniere journée.
Que dis-je? où ma douleur me va-t-elle engager?

SCENE II.

ARTAXERCE, AMESTRIS, PHÉNICE.

AMESTRIS.

Artaxerce paroît; songeons à nous venger.
Puisqu'avec lui les lois ordonnent que je regne,
Offrons-lui cette main qu'un parjure dédaigne;
Profitons du moment; peut-être que demain,
Malgré tout mon courroux, je le voudrois en vain.

ARTAXERCE.

Le rival d'un héros si digne de vous plaire,
Un prince que séduit un amour téméraire,
Qui vient, sans votre aveu, de le faire éclater,
Malgré le peu d'espoir dont il doit se flatter,
Sans crainte d'offenser les charmes qu'il adore,
Peut-il à vos regards se présenter encore,
Madame? Pardonnez; non, je n'ignore pas
Tout le devoir d'un cœur épris de vos appas:
Mais aurois je voulu, sans vous offrir l'empire,
Apprendre à l'univers que pour vous je soupire?
N'osant vous faire entendre une timide voix,
J'ai fait parler pour moi l'autorité des lois;
Non que, fier du haut rang dont on me favorise,

A contraindre vos vœux mon amour s'autorise;
Je ne voulois régner que pour me faire honneur
D'en être plus soumis au choix de votre cœur;
D'autant plus résolu de ne le pas contraindre,
Que mon amour tremblant semble avoir tout à craindre;
Que je vous vois déja détourner malgré vous
Des yeux accoutumés à des objets plus doux;
Qu'enfin je ne vois rien qui ne me désespere.
Que de maux, sans compter les vertus de mon frere!

AMESTRIS.

Seigneur, il me fut cher; je ne veux point nier
Un feu que tant de gloire a dû justifier.
Tant que l'ingrat n'a point trahi sa renommée,
J'ai fait tout mon bonheur, seigneur, d'en être aimée;
Je le ferois encor, si lui-même aujourd'hui
N'avoit forcé ma gloire à se venger de lui.
Arrachez-moi, seigneur, à ce penchant funeste,
J'y consens; vos vertus vous répondent du reste.
Vous ne me verrez point opposer à vos feux
Le triste souvenir d'un amour malheureux;
Nul retour vers l'ingrat ne vous sera contraire;
Moi-même j'instruirai votre amour à me plaire.
Donnez-vous tout entier à ce généreux soin;
Rendons de notre hymen un parjure témoin.
Vous pouvez assurer de mon obéissance
Un roi dont aujourd'hui j'ai bravé la puissance.
Allez tout préparer; je vous donne ma foi
De ne pas résister un moment à la loi.

ARTAXERCE.

Non, je ne reçois point ce serment téméraire,
En vain vous me flattez du bonheur de vous plaire,
En vain votre dépit me nomme votre époux,
Lorsque l'amour, d'un autre, a fait le choix pour vous.
Je vous aime, Amestris; et jamais dans une ame

La vertu ne fit naître une plus belle flamme ;
J'aurois de tout mon sang acheté la douceur
De pouvoir un moment régner sur votre cœur :
Mais quoiqu'en obtenant le seul bien où j'aspire
Mon bonheur, quel qu'il soit, dût ici me suffire,
J'estime trop ce cœur pour vouloir aujourd'hui
Obtenir notre hymen d'un autre que de lui.
Dût le funeste soin d'éclaircir ma princesse
Rallumer dans son cœur sa premiere tendresse,
Dussé-je enfin la perdre, et voir évanouir
Ce bonheur si charmant dont je pouvois jouir,
Je ne puis sans remords abandonner mon frere
Aux coupables transports d'une injuste colere.
S'il y va de mes feux à le sacrifier,
Il y va de ma gloire à le justifier.
Je vous ai vu traiter Darius d'infidele :
Je conçois d'où vous vient une erreur si cruelle ;
Mais si vous aviez vu ses transports comme moi,
Vous ne soupçonneriez ni son cœur ni sa foi.
Adieu, madame, adieu : quelque soin qui le guide,
Darius n'est ingrat, parjure, ni perfide ;
Croyez-en un rival charmé de vos appas :
Il me haïroit moins, s'il ne vous aimoit pas.

SCENE III.

AMESTRIS, PHÉNICE.

AMESTRIS.

Je demeure interdite, et mon ame abattue
Succombe au coup mortel dont ce discours me tue.
Quoi ! Darius m'aimoit, et par un sort fatal
Il faut que je l'apprenne encor de son rival,
D'un rival qui le plaint et qui le justifie,
Tandis qu'à de faux bruits mon cœur le sacrifie !
Ai-je bien pu revoir ce prince si chéri

Sans que de ses malheurs mon cœur fût attendri,
D'un mensonge odieux sans percer le nuage?
Le crime et la vertu n'ont-ils donc qu'un langage?
Et des cœurs par l'amour unis si tendrement
Se doivent-ils, hélas! méconnoitre un moment?
A sa vertu du moins j'aurois dû reconnoitre
Le mortel le plus grand que le ciel ait ſait naître;
Et cependant, pour prix de sa fidélité,
Je l'outrage moi-même avec indignité!
Je me joins au cruel dont la fureur l'opprime!
Je pare de mes mains l'autel et la victime!
J'acheve d'accabler, au mépris de ma foi,
Un cœur qui n'espéroit peut-être plus qu'en moi!
Ah! j'en mourrai, Phénice; et ma douleur extrême...
On ouvre...

SCENE IV.

DARIUS, AMESTRIS, PHÉNICE.

AMESTRIS.

Quel objet! c'est Darius lui-même.
Fuyons, dérobons-nous de ces funestes lieux;
Je ne mérite plus de paroître à ses yeux.

DARIUS.

Demeurez, Amestris, et d'une ame adoucie
Contemplez les horreurs dont mon ame est saisie;
Non que ce triste objet de votre inimitié
Ose encore implorer un reste de pitié.
Ce n'étoit pas assez qu'on m'eût ravi l'empire;
On me ravit encor le seul bien où j'aspire.
J'ai beau porter par-tout mes funestes regards,
Je ne vois qu'ennemis, qu'horreurs de toutes parts.
Je ne veux point ici justifier ma flamme;
Je sais par quels détours on a surpris votre ame;
J'aimerois mieux mourir encor plus malheureux

Que de vous accabler d'un repentir affreux.
Pourvu que dans l'éclat de la grandeur suprême
Vous ne méprisiez plus un prince qui vous aime,
Qui, né pour commander un jour à l'univers,
S'honoroit cependant de vivre dans vos fers;
J'irai, sans murmurer de mon sort déplorable,
Terminer loin de vous les jours d'un misérable.
Adieu, chere Amestris. Quoi! vous versez des pleurs!
Qu'une pitié si tendre adoucit mes malheurs!

AMESTRIS.

Ah! prince infortuné, le destin qui t'accable
De tes persécuteurs n'est pas le plus coupable.
Pour prix de tant de soins, pour prix de tant d'ardeur,
C'est donc ton Amestris qui te perce le cœur!
Qu'ai-je fait? malheureuse! et par quel artifice
A-t-on de tant d'horreurs rendu mon cœur complice,
Ce cœur à tes desirs si charmé de s'offrir,
A tes moindres discours si prêt à s'attendrir,
Ce cœur qui, tout ingrat qu'il eût lieu de te croire,
Te gardoit cependant la plus tendre mémoire,
Mais, hélas! aujourd'hui plus coupable à tes yeux
Qu'un ministre insolent, un roi foible, et les dieux?
C'est en vain que ton cœur absout le mien du crime;
Avec mon repentir ma fierté se ranime.
Ce n'est plus par des pleurs et par de vains transports
Que je puis contenter mon cœur et mes remords:
Viens me voir, tout en proie à ma juste colere,
Braver la cruauté de ton barbare pere,
Te jurer à ses yeux les transports les plus doux,
Malgré tout son pouvoir t'accepter pour époux,
T'offrir de mon amour les plus précieux gages,
Ou du moins par ma mort expier mes outrages.

DARIUS.

Arrêtez, ma princesse; ah! c'en est trop pour moi!
Je ne crains plus le sort, mon frere, ni le roi.
Laissez-moi seul ici conjurer la tempête.

Je vais à mon rival disputer sa conquête ;
Ce cœur qui m'est rendu décide de son sort ;
Son hymen désormais est moins sûr que sa mort.

AMESTRIS.

Garde-toi sur ses jours d'aller rien entreprendre ;
Souffre sans t'alarmer que j'ose le défendre.
Si les rivaux étoient tous aussi généreux,
On ne verroit pas tant de criminels entre eux.
C'est lui qui, dans l'aveu qu'il m'a fait de sa flamme,
Sur de cruels soupçons vient d'éclaircir mon ame,
Qui, sensible à tes maux, bien loin d'en abuser,
A l'offre de ma main vient de se refuser.
Je crains trop les transports où ton amour te livre :
Partons, si tu le veux ; je suis prête à te suivre.
Fuyons loin de Xerxès ; mais en quittant ces lieux,
Sortons-en, s'il se peut, encor plus vertueux.
Laissons à l'univers plaindre des misérables,
Qu'il abandonneroit, s'il les croyoit coupables.
J'aime mieux que Xerxès plaigne un jour nos malheurs,
Que de voir ses états en proie à nos fureurs.
Les dieux protégeront des amours légitimes,
Qui ne seront souillés ni d'horreurs, ni de crimes.
Contente pour tout bien de l'honneur d'être à toi,
Je ne demande plus que ton cœur et ta foi.
Xerxès vient ; garde-toi d'un seul mot qui l'offense,
D'armer contre tes jours une injuste vengeance :
Il sera moins aigri d'entendre ici ma voix.
Feignons...

SCENE V.

XERXÈS, DARIUS, AMESTRIS, ARTABAN, TISSAPHERNE, PHÉNICE.

XERXÈS, *à Darius.*

C'est donc ainsi que respectant mes lois

Vous osez d'Amestris chercher ici la vue?

AMESTRIS, *à Xerxès.*

Depuis quand à ses feux est-elle défendue?
Ah, seigneur! se peut-il que ce fils malheureux
Vous éprouve toujours si contraire à ses vœux?
Ne peut-il d'un adieu soulager sa misere?
Et ses moindres regrets offensent-ils son pere?
Ne craignez point que prêt à vous désobéir
Il apprenne avec moi, seigneur, à vous trahir;
D'un héros si soumis vous n'avez rien à craindre,
Et vous ne l'entendrez vous braver ni se plaindre.
De vos cruels détours moi seule je gémis:
Mais mes larmes n'ont point corrompu votre fils;
De la foi des serments l'autorité blessée,
Des droits les plus sacrés la justice offensée,
De vos détours enfin l'exemple dangereux
N'ébranlera jamais un cœur si généreux.

XERXÈS.

Pour son propre intérêt je veux bien vous en croire;
Je n'en soupçonne rien de honteux à sa gloire:
Qu'il parte cependant, et que la fin du jour
Le trouve, s'il se peut, déja loin de ma cour.
Vous, suivez-moi, madame, où vous attend son frere.

AMESTRIS.

Où, seigneur?

XERXÈS.

Aux autels.

AMESTRIS.

C'est en vain qu'il l'espere:
Un autre hymen plus doux m'engage sous ses lois;
Regardez ce héros, et jugez de mon choix.
Adieu, cher Darius: je mourrai ton épouse,
Crois-en de ses serments une amante jalouse,
Ou j'apprendrai du moins aux malheureux amants
Le moyen de braver la fureur des tyrans.

SCENE VI.

XERXÈS, DARIUS, ARTABAN, TISSAPHERNE.

XERXÈS.

Où suis-je? de quel nom l'orgueilleuse m'outrage!
Quoi! dans ces mêmes lieux où tout me rend hommage,
Où je tiens dans mes mains le sort de tant de rois,
On m'ose faire entendre une insolente voix!

DARIUS.

Seigneur, qu'attendiez-vous d'une amante irritée
De ses premiers transports encor tout agitée?
Vous étiez-vous flatté de désunir deux cœurs
Qu'à s'aimer encor plus invitent leurs malheurs?
Du moins, pour m'accabler avec quelque justice,
Nommez-moi des forfaits dignes de mon supplice.
Si je suis criminel, et que n'immolez-vous
Ce fils infortuné qui se livre à vos coups?
Oui, seigneur (car enfin il n'est plus temps de feindre,
Mon cœur au désespoir ne peut plus se contraindre),
Avant que de m'ôter l'objet de mon amour
Il faudra me priver de la clarté du jour;
Tant que d'un seul soupir j'aurai part à la vie,
Amestris à mes vœux ne peut être ravie;
Je la disputerai de ce reste de sang
Que mes derniers exploits ont laissé dans mon flanc,
A moins que votre bras, plus cruel que la guerre,
De ce malheureux sang n'arrose ici la terre,
De ce sang toujours prêt à couler pour son roi,
Tant de fois hasardé pour lui prouver ma foi.
Eh! qui de vos sujets plus soumis, plus fidele,
Jamais par plus de soins sut signaler son zele?

Eh! qu'a donc fait, seigneur, ce rival si chéri,
Loin du bruit de la guerre et des tentes nourri,
Peut-être sans vertus que l'honneur de vous plaire,
Pour être de mes droits l'heureux dépositaire?
Pour faire à vos soldats approuver votre choix
Qu'il nomme les états conquis par ses exploits,
Qu'il montre sur son sein ces nobles cicatrices,
Titres que pour régner m'ont acquis mes services.
Droits du sang, zele, exploits, seigneur, j'ai tout pour moi;
Et cependant c'est lui que vous faites mon roi.

XERXÈS.

Si vous eussiez moins fait vous le seriez peut-être;
Mais je n'ai pas voulu m'associer un maître.
Darius pour régner comptant pour rien ma voix
A cru qu'il suffisoit que mon peuple en fît choix;
On ne vous voit jamais traverser Babylone
Qu'aussitôt à grands flots il ne vous environne;
Vous semblez ne courir à de nouveaux exploits
Que pour venir après nous imposer des lois:
Artaxerce d'ailleurs est issu d'une mere
Qu'un tendre souvenir me rendra toujours chere;
La vôtre, de concert avec mes ennemis,
De mon sceptre en naissant déshérita son fils.
Non que de mon courroux la constance inhumaine
Vous ait fait après elle hériter de ma haine;
Je veux bien avouer qu'après tant de hauts faits
Vous ne méritez pas le sort que je vous fais.
Prince, quoi qu'il en soit, je veux qu'on m'obéisse;
J'exige encor de vous ce second sacrifice.
Partez.

DARIUS.

Qui? moi, seigneur?

XERXÈS.

Oui, vous, audacieux.
Avant que le soleil disparoisse à nos yeux,

Si vous n'êtes parti, c'est fait de votre vie:
Artaban, c'est à toi que ton roi le confie;
De son sort désormais je te laisse le soin.

DARIUS.

Roi cruel, pere injuste, il n'en est pas besoin;
Mon sort est dans mes mains.

(*Il porte la main sur son épée.*)

SCENE VII.

DARIUS, ARTABAN, TISSAPHERNE.

ARTABAN.

Que prétendez-vous faire?
Gardez-vous d'écouter un transport téméraire;
Le roi n'est pas encore éloigné de ces lieux.

DARIUS.

Porte ailleurs tes conseils et tes soins odieux;
Remplis sans discourir les ordres de mon pere,
Si tu ne veux toi-même éprouver ma colere.

ARTABAN.

Seigneur, écoutez-moi, le cœur moins prévenu.
Je vois bien que le mien ne vous est pas connu;
De vos cruels soupçons l'injuste défiance.
Vos mépris pour Barsine et pour mon alliance,
Un roi que je pourrois nommer votre tyran,
N'ont point changé pour vous le respect d'Artaban.
Touché de vos vertus plus que de vos outrages,
Mon cœur à vos mépris répond par des hommages.
Heureux si, dans l'ardeur de me venger de vous,
Ce cœur d'un vain honneur eût été moins jaloux!
C'est moi qui par mes soins ai porté votre pere
A parer de vos droits un fils qu'il vous préfere;
Mais, hélas! qu'ai-je fait en y forçant son choix,
Que priver l'univers du plus grand de ses rois?
Je sens que contre vous un dessein si perfide

Est moins un attentat qu'un affreux parricide
Que ne sauroit jamais réparer ma douleur
Qu'en signalant pour vous une juste fureur.
Ce discours, je le vois, a de quoi vous surprendre,
Et ce n'est pas de moi que vous deviez l'attendre :
Mais votre pere en vain me comble de bienfaits
Lorsqu'il s'agit, seigneur, d'expier mes forfaits.
Dans la nécessité de me donner un maître,
J'en veux du moins prendre un qui soit digne de l'être,
Qui de nos ennemis sache percer le flanc,
Et qui sache juger du prix de notre sang ;
Non de ces foibles rois, dont la grandeur captive
S'entoure de flatteurs dans une cour oisive,
Mais un roi vertueux, connu par ses hauts faits,
Tel enfin que le ciel vous offre à nos souhaits.
Artaban désormais n'en reconnoît point d'autre :
Il ne tiendra qu'à vous d'être bientôt le nôtre.
Je vous offre, seigneur, mes trésors et mon bras :
Faisons sur votre choix prononcer les soldats ;
Vous verrez quel secours vous en pouvez attendre.

DARIUS.

Quel étrange discours m'ose-t-on faire entendre !
Je n'ai que trop souffert ce coupable entretien.
Artaban juge-t-il de mon cœur par le sien ?
S'il est assez ingrat, assez lâche, assez traître
Pour oublier sitôt tous les bienfaits d'un maître
Qui l'a de tant d'honneurs comblé jusqu'aujourd'hui,
Il peut chercher ailleurs des ingrats tels que lui.
Pour moi, soumis aux lois qu'impose la nature,
Je me reproche même un frivole murmure :
Je respecte en mon roi le maître des humains ;
J'adore en lui du ciel les décrets souverains,
Dont les rois sont ici les seuls dépositaires,
Et non pas des sujets foibles et téméraires.

Qui? moi, trahir Xerxès! moi, troubler ses états!
Ah! ne me parlez plus de pareils attentats.

ARTABAN.

C'est mal interpréter le zele qui me guide.

DARIUS.

Ce zele, quel qu'il soit, ne peut qu'être perfide.

ARTABAN.

Seigneur, dès que le ciel vous fit naître mon roi...

DARIUS.

Laissons là ce vain titre; il n'est plus fait pour moi.
Ce zele est trop outré pour être exempt de piege;
Je ne puis estimer qui me veut sacrilege.

ARTABAN.

Et moi, seigneur, et moi, charmé de vos vertus,
J'admire Darius, et l'en aime encor plus.
Je suis touché de voir un cœur si magnanime,
Avec tant de raisons de recourir au crime,
Conserver cependant pour son pere et son roi,
Malgré son injustice, une si tendre foi.
Que je plains l'univers de perdre un si grand maître!
Ah! seigneur, c'est ainsi qu'on est digne de l'être;
C'est par des sentiments si grands, si généreux,
Qu'on mérite en effet notre encens et nos vœux.
Il n'est que Darius, seul semblable à lui-même,
Qui puisse renoncer à la grandeur suprême,
A l'éclat, aux honneurs d'une pompeuse cour,
Et peut-être immoler jusques à son amour.

DARIUS.

Ah, cruel Artaban! quelle fureur vous guide!
Et que prétend de moi votre adresse perfide?
Laissez-moi mon respect, laissez-moi mes remords;
N'excitez point contre eux de dangereux transports.
Je sens qu'au souvenir de ma chere princesse
Toute ma vertu cede à l'ardeur qui me presse.
Pour conserver un bien qui fait tout mon bonheur,
Il n'est rien qu'en ces lieux ne tente ma fureur.

S'il est vrai que mon sort vous intéresse encore,
Sur ce point seulement Darius vous implore.

ARTABAN.

Eh bien! seigneur, eh bien! pour vous la conserver,
De ces lieux, s'il le faut, je la vais enlever.
Je vous puis cependant offrir une retraite
Contre vos ennemis, sûre autant que secrete.

DARIUS.

En quels lieux?

ARTABAN.

C'est ici, dans ce même palais
Dont Xerxès prétendoit vous exclure à jamais.
Pour mieux vous y cacher, j'écarterai la garde;
Le droit d'en disposer seul ici me regarde.
Du moment que la nuit aura voilé les cieux,
Nous pourrons enlever Amestris de ces lieux.
Quoi! Darius balance! et quelle est son attente?
Qu'on lui vienne ravir le jour et son amante?
Acceptez le secours que j'ose vous offrir;
A vos ordres, seigneur, ce palais va s'ouvrir.

DARIUS.

Moi, dans ces lieux sacrés que j'ose m'introduire!

ARTABAN.

Quel remords sur ce point peut encor vous séduire?
Et dans quels lieux, seigneur, puis-je mieux vous cacher?
Quel mortel osera jamais vous y chercher?

DARIUS.

C'en est fait, à vos soins Darius se confie.
Je ne hasarde rien en hasardant ma vie;
Et, pour toutes faveurs, je ne demande aux dieux
Que de pouvoir sortir innocent de ces lieux.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

ARTABAN, TISSAPHERNE.

ARTABAN.

Tout succede à mes vœux ; la nuit la plus obscure,
Au gré de mes desirs, a voilé la nature.
Du sort de Darius je puis donc disposer.
La nuit s'avance ; ami, nous pouvons tout oser.
C'est ici que bientôt Amestris doit se rendre ;
Le prince impatient se lasse de l'attendre.
Cours informer de tout son rival avec soin ;
D'un si rare entretien je veux qu'il soit témoin :
Dis-lui ce que j'ai fait pour trahir sa tendresse,
Nos desseins concertés d'enlever la princesse ;
Parle comme un ami peu satisfait de moi,
Indigné de me voir tromper ainsi son roi.
Cette précaution, étrange en apparence,
Plus que le reste encore importe à ma vengeance.
Le temps est précieux ; ne perds pas un moment ;
J'attendrai ton retour dans cet appartement.

SCENE II.

ARTABAN, *seul.*

Amour d'un vain renom, foiblesse scrupuleuse,
Cessez de tourmenter une ame généreuse,

Digne de s'affranchir de vos soins odieux:
Chacun a ses vertus, ainsi qu'il a ses dieux.
Dès que le sort nous garde un succès favorable,
Le sceptre absout toujours la main la plus coupable;
Il fait du parricide un homme généreux.
Le crime n'est forfait que pour les malheureux.
Pâles divinités, qui tourmentez les ombres,
Et répandez l'effroi dans les royaumes sombres,
Venez voir un mortel, plus terrible que vous,
Surpasser vos fureurs par de plus nobles coups.
Du plus illustre sang ma main bientôt fumante
Va tout remplir ici d'horreur et d'épouvante;
Tout va trembler, frémir; et moi, je vais régner.
Vertu, c'est à ce prix qu'on peut te dédaigner.

SCENE III.

DARIUS, ARTABAN.

ARTABAN, *à part.*
J'apperçois Darius: une affreuse tristesse
Semble occuper son cœur.

DARIUS.
Où donc est la princesse?
Ne viendra-t-elle point?

ARTABAN.
Dissipez ce souci;
Je vais dans le moment vous l'envoyer ici.
Pour vous livrer, seigneur, une amante si chere,
J'attendois de la nuit le sombre ministere.
J'ai moi-même avec soin fait le choix des soldats
Qui doivent en Égypte accompagner nos pas.
Je ne crains qu'Amestris: soit crainte ou prévoyance,
Je n'ai trouvé qu'un cœur armé de défiance,
Elle hésite à vous voir; je lui parois suspect.
Donnez-moi ce poignard, seigneur; à son aspect,

Peut-être qu'Amestris, qui doutoit de mon zele,
N'osera soupçonner un témoin si fidele.

(*Darius lui remet son poignard.*)

Adieu: je vais presser un si doux entretien;
Puisse-t-il vous unir d'un éternel lien!

DARIUS.

Allez; le temps est cher; mon ame impatiente
Commence à se lasser d'une si longue attente.

SCENE IV.

DARIUS, *seul.*

Où vais-je, malheureux? et quel est mon espoir?
Qu'est devenu ce cœur si plein de son devoir?
Quoi! j'ose violer le palais de mon pere!
Moi qui me reprochois une plainte légere,
Qui m'enorgueillissois d'une austere vertu,
Je me rends sans avoir seulement combattu!
D'amant infortuné devenu fils perfide,
J'abandonne mon cœur au transport qui le guide!
C'est ainsi que, de nous disposant à son gré,
L'amour sait de nos cœurs s'emparer par degré;
Et d'appât en appât conduisant la victime,
Il la fait à la fin passer de crime en crime.
Lieux où je prétendois un jour entrer en roi,
Où j'entre en malheureux qui viole sa foi,
Puissent les soins cruels où mon amour m'engage
Vous épargner encore un plus sanglant outrage!
Je ne sais quel effroi vient ici me troubler,
Mais je sens qu'un grand cœur peut quelquefois trembler.
Je combats vainement un trouble si funeste;
En vain je vais revoir le seul bien qui me reste;
Loin de pouvoir goûter un espoir si charmant,

Je ne ressens qu'horreur et que saisissement.
Ce cœur, dans les hasards, fameux par son audace,
S'alarme sans savoir quel péril le menace.
On vient...

SCENE V.

AMESTRIS, DARIUS.

DARIUS.

C'est Amestris : que dans son désespoir
Mon triste cœur avoit besoin de la revoir !
Je vous revois enfin, mon aimable princesse ;
A votre aspect charmant toute ma crainte cesse.
Je me plaignois de vous ; et mon cœur éperdu,
Impatient, troublé d'avoir tant attendu,
Vous accusoit déja...

AMESTRIS.

Si je m'en étois crue,
Vous ne jouiriez pas de ma funeste vue.
Quel affreux confident vous êtes-vous choisi !
Avec un tel secours que cherchez-vous ici ?
A quoi destinez-vous des mains si criminelles ?
De tant d'amis, pour vous autrefois si fideles,
Ne vous reste-t-il plus que le seul Artaban,
Ce ministre odieux des fureurs d'un tyran,
De tous vos ennemis le plus cruel peut-être,
Caché sous des écueils familiers à ce traître ?
Contre de vains détours ce grand cœur affermi,
Qui sait avec tant d'art surprendre un ennemi,
Avec tant de valeur, si plein de prévoyance,
A des amis de cour se livre sans prudence !
Je frémis chaque instant, chaque pas que je fais.
Jusqu'au silence affreux qui regne en ce palais,
Tout me remplit d'effroi ; mille tristes présages
Semblent m'offrir la mort sous d'horribles images.
Vous ne la voyez pas, seigneur ; votre grand cœur

S'est fait un soin cruel d'en mépriser l'horreur.
Mais moi, de vos mépris instruite par les larmes
Qu'arrachent de mon cœur mes secretes alarmes,
Je crois déja vous voir, le couteau dans le flanc,
Expirer à mes pieds, noyé dans votre sang.
Fuyez, épargnez-moi le terrible spectacle
De vous voir dans mes bras égorger sans obstacle.
Fuyez, ne souillez point d'un plus long attentat
Ces lieux où vous devez n'entrer qu'avec éclat.
Je vous dirai bien plus; quoique je la respecte,
Votre vertu commence à m'être ici suspecte.
Allez m'attendre ailleurs; laissez à mon amour
Le soin de vous rejoindre, et de fuir de la cour.
Sur-tout, n'exposez plus une si chere vie.

DARIUS.

Ma princesse, eh! comment voulez-vous que je fuie?
De ce palais sacré j'ignore les détours;
Et, quand je les saurois, quel odieux recours!
Dût le ciel irrité lancer sur moi la foudre,
A vous abandonner rien ne peut me résoudre.
C'est pour vous enlever de ces funestes lieux
Qu'à mille affreux périls je ferme ici les yeux.
Dussé-je contre moi voir s'armer ma princesse,
J'attendrai qu'Artaban me tienne sa promesse.
Après ce qu'il a fait, et ce qu'il m'a promis,
Nul soupçon de sa foi ne peut m'être permis.

SCENE VI.

ARTAXERCE, DARIUS, AMESTRIS.

AMESTRIS.

Malheureux! à l'objet que vous voyez paroître,
Reconnoissez les soins que vous gardoit le traître.

ARTAXERCE.

Sur des avis secrets, peu suspects à ma foi,
En vain je m'attendois à voir ce que je voi.

Au milieu de la nuit, une telle entrevue,
En des lieux si sacrés, étoit si peu prévue,
Que, malgré le courroux dont mon cœur est saisi,
J'ai peine à croire encor ce que je vois ici.
Depuis quand aux humains ces lieux inaccessibles
Prêtent-ils aux amants des retraites paisibles?
Ignore-t-on encor que ce lieu redouté
Est le séjour du trône et de la majesté?
C'est pousser un peu loin l'audace et l'imprudence,
Que d'oser de vos feux lui faire confidence.
Qui jamais eût pensé qu'un prince vertueux,
Devenu moins soumis et moins respectueux,
N'écoutant désormais qu'un désespoir injuste,
Eût osé violer une retraite auguste,
Braver son pere, avoir un odieux recours
A ceux qu'il a chargés de veiller sur ses jours?
Avec un tel appui que prétendez-vous faire?
Qui vous fait en ces lieux mettre un pied téméraire?

DARIUS.

Cesse de t'informer où tendent mes projets,
Et ne pénetre point jusque dans mes secrets.
Crois-moi, loin d'abuser d'une injuste puissance,
Ingrat, ressouviens-toi des droits de ma naissance,
Qu'à moi seul appartient celui de commander.

ARTAXERCE.

Je crains bien qu'en effet l'espoir d'y succéder,
Déguisant dans ton cœur la fureur qui te guide,
Ici, moins qu'un amant, n'ait conduit un perfide.
Si tu n'avois cherché qu'à revoir Amestris,
Ce n'est pas dans ces lieux que je t'aurois surpris:
L'amour ne cherche pas un si terrible asyle.
D'ailleurs, à ce mystere Artaban inutile
N'eût pas été choisi pour servir tes amours:
On a bien d'autres soins avec un tel secours.
D'où vient que ce palais, devenu solitaire,
Se trouve dépouillé de sa garde ordinaire?

Je n'entrevois ici que projets pleins d'horreur.

DARIUS.

Ah! c'est trop m'outrager, il faut qu'à ma fureur...

AMESTRIS.

Arrêtez, gardez-vous d'oser rien entreprendre;
Je ne sais quelle voix vient de se faire entendre.
Mais d'effroyables cris sont venus jusqu'à moi;
Tout mon sang dans mon cœur s'en est glacé d'effroi.

ARTAXERCE.

Tremble; c'est à ce bruit qui t'annonce mon pere
Qu'il faut... Va, malheureux, évite sa colere.

SCENE VII.

ARTAXERCE, DARIUS, AMESTRIS, ARTABAN.

ARTAXERCE.

Que vois-je! quel objet se présente à mes yeux!
Artaban, est-ce vous?

ARTABAN.

O dieux! injustes dieux!

ARTAXERCE.

Quel horrible transport! expliquez-vous, de grace;
Dans ces augustes lieux qu'est-ce donc qui se passe?

ARTABAN.

Grands dieux, qui connoissez les forfaits des humains,
A quoi sert désormais la foudre dans vos mains?
Souverain protecteur de ce superbe empire,
Ame de l'univers, par qui seul tout respire,
Ne dissipe jamais les ombres de la nuit
Si tu ne veux souiller la clarté qui te suit;
Dès que de tels forfaits les mortels sont capables
Ils ne méritent plus tes regards favorables.

ARTAXERCE.

D'où naît ce désespoir? quel étrange malheur...

ARTABAN.

Ah! seigneur, est-ce vous? ô comble de douleur!
Hélas! mon roi n'est plus.

ARTAXERCE.

Il n'est plus?

DARIUS.

O mon pere!

AMESTRIS.

Qu'un trépas si soudain m'annonce un noir mystere!

ARTABAN.

Seigneur, Xerxès est mort; une barbare main
De trois coups de poignard vient de percer son sein.

ARTAXERCE.

Ah! qu'est-ce que j'entends, Darius!

DARIUS.

Artaxerce!

ARTABAN.

Grands dieux, réserviez-vous ce forfait à la Perse?

DARIUS.

Laissez de ces transports le vain emportement,
Ou donnez-leur du moins plus d'éclaircissement.
Est-ce ainsi que, chargé d'une tête si chere,
Artaban veille ici sur les jours de mon pere?
De ce dépôt sacré qu'avez-vous fait? parlez.

ARTABAN.

Moi, ce que j'en ai fait? quelle audace! tremblez.

DARIUS.

Parlez, expliquez-vous.

ARTABAN.

Non, la même innocence
N'auroit pas un maintien plus rempli d'assurance;
Il faut avoir un cœur au crime bien formé
Pour m'entendre sans trouble et sans être alarmé.

DARIUS.

Je ne puis plus souffrir cette insolence extrême.
A qui s'adresse donc ce discours?

ARTABAN.

A vous-même.

DARIUS.

A moi, perfide? à moi?

ARTABAN.

Barbare, à qui de nous,
Puisque ce coup affreux n'est parti que de vous?

DARIUS.

Ah, monstre! imposteur!

ARTABAN.

Frappe, immole encor ton frere;
Joins notre sang au sang de ton malheureux pere.

DARIUS.

Quoi! prince, vous souffrez qu'il ose m'accuser!

ARTAXERCE.

Darius, c'est à toi de m'en désabuser.

DARIUS.

Quoi! d'un esclave indigne appuyant l'imposture,
Vous-même à votre sang vous feriez cette injure!
J'avois cru que ce cœur, qu'Artaxerce connoît...

ARTABAN.

Traître, on n'est pas toujours tout ce que l'on paroît.
Mais d'un crime si noir il est plus d'un complice;
Le cruel n'a pas seul mérité le supplice.
Seigneur, apprenez tout: c'est moi qui cette nuit
L'ai dans ces lieux sacrés en secret introduit.
Comme il ne demandoit qu'à revoir la princesse,
Touché de ses malheurs, j'ai cru qu'à sa tendresse
Je pouvois accorder ce généreux secours;
Mais, tandis qu'à servir ses funestes amours
Loin de ces tristes lieux m'occupoit le perfide,
Sa main les a souillés du plus noir parricide.
De mes soins pour l'ingrat j'allois voir le succès,
Quand, passant près des lieux retraite de Xerxès,
Dont une lueur foible écartoit les ténebres,
Votre nom, prononcé parmi des cris funebres,

M'a rempli tout-à-coup et d'horreur et d'effroi.
J'entre : jugez, seigneur, quel spectacle pour moi,
Quand ce prince, autrefois si grand, si redoutable,
Des peres malheureux exemple déplorable,
S'est offert à mes yeux sur son lit étendu,
Tout baigné dans son sang lâchement répandu,
Qui de ce même sang, mais d'une main tremblante,
Nous traçoit de sa mort une histoire sanglante,
Puisant dans les ruisseaux qui couloient de son flanc
Le sang accusateur des crimes de son sang.
Monument effroyable à la race future!
Caracteres affreux dont frémit la nature !
Ce prince, à mon aspect rappelant ses esprits,
S'est fait voir dans l'état où ce traître l'a mis :
« Tu frémis, m'a-t-il dit, à cet objet funeste ;
« Tu frémiras bien plus quand tu sauras le reste.
« Quelle barbare main a commis tant d'horreurs !
« Cher Artaban, approche, et lis par qui je meurs :
« Le fils cruel, que j'ai dépouillé de l'empire,
« Dans le sein paternel »... A ces mots il expire.
Traître, d'aucun remords si ton cœur n'est pressé,
Viens voir ces traits de sang où ton crime est tracé.

DARIUS.

Où tend de ce trépas la funeste peinture?
Crois-tu par ce récit prouver ton imposture?
Ne crois pas ébranler un cœur comme le mien ;
Je confondrai bientôt l'artifice du tien.
Dis-moi, traître, dis-moi, puisque mon innocence
Est contre un tel témoin réduite à la défense,
Qui peut m'avoir conduit jusqu'à ce lit sacré,
Du reste des mortels, hors toi seul, ignoré,
Dont n'auroit pu m'instruire une foible lumiere?

ARTABAN.

Que sais-je? le destin ennemi de ton pere.

AMESTRIS, *à Artaxerce.*

Ah, seigneur! c'en est trop ; et mon cœur irrité

Ne peut, sans murmurer de cette indignité,
Voir le vôtre souffrir qu'avec tant d'insolence
Un traitre ose à mes yeux opprimer l'innocence;
Que, la main teinte encor du sang qu'il fit couler,
De sa fausse douleur prêt à vous aveugler,
Il ose de son crime accabler votre frere,
Sans exciter en vous une juste colere.
Il ne vous reste plus, crédule et soupçonneux,
Que de nous partager un crime si honteux.

DARIUS.

Ah, madame! souffrez que ma seule innocence
Se charge contre lui du soin de ma défense.
Pour convaincre de crime un prince tel que moi,
Malheureux, il faut bien d'autres témoins que toi:
Tu n'es que trop connu.

ARTABAN.

J'ai voulu voir, barbare,
Jusqu'où pourroit aller une audace si rare;
Mais sous tes propres coups il te faut accabler:
Regarde, si tu peux, ce temoin sans trembler.
(*il lui montre son poignard.*)

DARIUS.

Grands dieux!

ARTABAN.

Voyez, seigneur, voyez ce fer perfide,
Que du sang de son pere a teint le parricide,
Encor tout dégouttant de ce sang precieux
Dont l'aspect fait frémir la nature et les dieux.
Roi des rois, c'est à toi que ma douleur l'adresse;
Arme-s-en désormais une main vengeresse;
Efface, en le plongeant dans son perfide sein,
Ce qui reste dessus du crime de sa main.

DARIUS.

Je demeure interdit. Dieux puissants! quoi! la foudre
Ne sort pas de vos mains pour le réduire en poudre?
Ah, traître! oses-tu bien employer contre moi

Ce fer que l'amour seul a commis à ta foi?
Barbare, c'étoit donc à ce funeste usage
Que ta main réservoit un si précieux gage!
Prince, je n'ai besoin pour me justifier
Que de ce même fer qu'il s'est fait confier.
Il a feint qu'Amestris...

ARTAXERCE.

Ah! misérable frere!
Malheureux assassin de ton malheureux pere,
Que peux-tu m'opposer qui puisse dans mon cœur
Balancer ce témoin de ta noire fureur?
Juste ciel! se peut-il que de tels sacrifices
De mon regne naissant consacrent les prémices!

DARIUS.

C'en est fait, je succombe; et mon cœur abattu
Contre tant de malheurs se trouve sans vertu.

AMESTRIS.

Défends-toi, Darius; que ton cœur se rassure:
L'innocence a toujours confondu l'imposture;
C'est un droit qu'en naissant elle a reçu des dieux,
Qui partagent l'affront qu'on te fait en ces lieux.

DARIUS.

Je n'en ai que trop dit; et la fiere innocence
Souffre mal-aisément une longue défense.
Quoi! vous voulez, madame, encor m'humilier
Au point de me forcer à me justifier!
De quel droit mon sujet, paré d'un plus haut titre,
Du destin de son roi deviendra-t-il l'arbitre?
Né le premier d'un sang souverain en ces lieux,
Je ne connois ici de juges que les dieux.

ARTAXERCE.

Ne crains point qu'abusant du pouvoir arbitraire
Ton frere de ton sort décide en téméraire;
Du sang de tes pareils on ne doit disposer
Qu'au poids de la justice on ne l'ait su peser.
Tout parle contre toi; mais telle est la victime

Qu'il faut aux yeux de tous la convaincre de crime;
Pour en décider seul mon cœur est trop troublé.
(*à Artaban.*)
Allez: que par vos soins le conseil rassemblé
Se joigne en ce moment aux mages de la Perse;
C'est sur leurs voix que doit prononcer Artaxerce;
Consultons sur ce point les hommes et les dieux.
(*aux personnes de sa suite.*)
Vous, observez le prince, et gardez-le en ces lieux.
Adieu. Puisse le ciel s'armer pour l'innocence,
Ou de ton crime affreux m'épargner la vengeance!

SCENE VIII.

DARIUS, AMESTRIS.

DARIUS.

Ce n'est donc plus qu'à vous, grands dieux, que j'ai recours!
Non pas dans le dessein de conserver mes jours;
Sauvez-moi seulement d'une indigne mémoire;
Que du moins ces lauriers fameux par tant de gloire,
Des honneurs souverains par le sort dépouillés,
D'un opprobre éternel ne soient jamais souillés.
Ah, ma chere Amestris! quelle horreur m'environne!
Quel sceptre! quels honneurs! quels titres pour le trône!
Faut-il que tant de gloire et que des feux si beaux
Se trouvent terminés par la main des bourreaux?

AMESTRIS.

Non, mon cher Darius, ne crains rien de funeste;
Les dieux seront pour toi, puisqu'Amestris te reste:
Je n'offre point de pleurs à ton sort malheureux;
L'amour attend de moi des soins plus généreux.
Je vais dans tous les cœurs enchantés de ta gloire

Te laver du soupçon d'une action si noire :
Tu verras ton triomphe éclater en ce jour ;
Crois-en le ciel vengeur, tes vertus, mon âmour.
J'armerai tant de bras, que ton barbare frere
Me rendra mon amant, ou rejoindra ton pere.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

ARTABAN, *seul.*

Le soleil va bientôt d'ici chasser la nuit,
Et de mon crime heureux éclairer tout le fruit.
Darius est perdu; sa tête infortunée
Sous le couteau mortel va tomber condamnée.
De ma fureur sur lui rejetant les horreurs,
De la soif de son sang j'ai rempli tous les cœurs :
De leur amour pour lui je ne crains plus l'obstacle;
Sa tête, à ses sujets triste et nouveau spectacle,
Va me servir enfin dans ce jour éclatant
De degré pour monter au trône qui m'attend.
Il ne me reste plus qu'à frapper Artaxerce :
Il est si peu fameux, si peu cher à la Perse,
Que parmi les frayeurs d'un peuple épouvanté
A peine ce forfait me sera-t-il compté.
A travers tant de joie un seul souci me reste;
C'est de mes attentats le complice funeste,
Le lâche Tissapherne, indigne d'être admis
A l'honneur du forfait que ma main a commis.
Je l'ai vu, dans le temps que mon cœur magnanime
S'immoloit sans frémir une illustre victime,
Pâlir d'effroi, m'offrir d'une tremblante main
Le secours égaré d'un vulgaire assassin;
On eût dit à le voir, dans ce moment terrible,
Où le sang et les cris me rendoient inflexible,

Considérer l'autel, la victime, et le lieu,
Que sa main sacrilege alloit frapper un dieu.
Dès qu'à de tels forfaits l'ambition nous livre,
Tout complice un moment n'y doit jamais survivre;
C'est vouloir qu'un secret soit bientôt révélé :
Ou complice, ou témoin, tout doit être immolé.
Tandis qu'ici la nuit répand encor ses ombres,
Précipitons le mien dans les royaumes sombres;
Il faut que de ce fer, teint d'un si noble sang,
Pour prix de sa pitié je lui perce le flanc.
Allons...

SCENE II.

ARTABAN, BARSINE.

ARTABAN.

Mais quel objet à mes yeux se présente?

BARSINE.

Seigneur, vous me voyez éperdue et tremblante;
Je vous cherche, le cœur plein d'horreur et d'effroi.
Quelle affreuse nouvelle a passé jusqu'à moi!
Tout se remplit ici de troubles et d'alarmes :
Vos gardes désolés versent par-tout des larmes.
On dit...

ARTABAN.

Et que dit-on?

BARSINE.

Qu'une perfide main
Du malheureux Xerxès vient de percer le sein.

ARTABAN.

Que peut vous importer cette affreuse nouvelle?
Et quel soin si pressant près de moi vous appelle?

BARSINE.

On dit que Darius de ces barbares coups,
Peut-être injustement, est accusé par vous.

Je vois qu'ici pour lui tous les cœurs s'intéressent.

ARTABAN.

Je vois en sa faveur que trop de soins vous pressent;
C'est vous inquiéter du sort d'un malheureux
Plus que vous ne devez, et plus que je ne veux.

BARSINE.

Je vois qu'ici l'envie attaque votre gloire;
Pour moi, je sais, seigneur, tout ce que j'en dois croire.
Mais si, malgré l'horreur d'un si noir attentat,
Vous pouviez conserver Darius à l'état,
Les Perses, enchantés de sa valeur suprême,
Croiroient ne le devoir désormais qu'à vous-même;
En les satisfaisant vous pourriez aujourd'hui
De ce prince d'ailleurs vous faire un sûr appui.
Rendez à l'univers ce héros magnanime,
Que malgré vous le peuple absout déja du crime.

ARTABAN.

C'est-à-dire qu'il faut, pour contenter vos vœux,
Que je mette aujourd'hui le crime entre nous deux;
Et peut-être bien plus, pour sauver le perfide,
Que je me charge ici moi seul du parricide?
Fille indigne de moi, qui crois m'en imposer,
Ce n'est pas à mes yeux qu'il faut se déguiser:
Les cœurs me sont ouverts; rien ne te sert de feindre;
Des foiblesses du tien parle sans te contraindre.
Dis-moi que pour l'ingrat ton lâche cœur épris
Des transports les plus doux paye tous ses mépris
Que, ce cœur démentant et sa gloire et ma haine,
Le soin de le sauver est le seul qui t'amene;
Et je te répondrai ce qu'un cœur généreux
Doit répondre, indigné d'un amour si honteux.
Lâche, pour ton amant n'attends aucune grace;
La pitié dans mon cœur n'a jamais trouvé place:
Pour peu qu'à l'émouvoir elle ose avoir recours,
Barsine peut compter que c'est fait de ses jours.

BARSINE.

C'en est donc fait, seigneur ; vous n'avez plus de fille.

ARTABAN.

Opprobre désormais d'une illustre famille,
Et qu'importe à ton pere ou ta vie ou ta mort ?
Va, fuis loin de mes yeux, crains un juste transport.
On vient ; éloigne-toi, si tu ne veux d'un pere
Éprouver ce que peut une juste colere.

(*Barsine sort.*)

SCENE III.

ARTABAN, *seul.*

Ce n'est point par des pleurs que l'on peut émouvoir
Un cœur qui ne connoît amour, lois, ni devoir.
Artaxerce paroît ; achevons notre ouvrage :
Mais avant que ce coup signale mon courage,
Je veux que par mes soins Darius immolé
Souleve contre lui le peuple désolé ;
Faisons-en sur lui seul tomber toute la haine.

SCENE IV.

ARTAXERCE, ARTABAN.

ARTABAN.

Vous soupirez, seigneur ; un soin secret vous gêne ;
Mais de votre pitié reconnoissez le fruit.
Par les pleurs d'Amestris tout le peuple est séduit :
L'ingrate, n'écoutant que l'amour qui la guide,
Rejette sur vous seul un affreux parricide :
On l'a vue en fureur s'échapper de ces lieux,
Porter de toutes parts ses pleurs séditieux.
A sauver Darius Babylone s'apprête,
A moins que par sa mort votre main ne l'arrête.

De ses fausses vertus un vain peuple abusé,
Malgré le crime affreux dont il est accusé,
Non seulement, seigneur, le plaint et lui pardonne,
Mais va jusqu'à vouloir le placer sur le trône.
Si jamais Darius échappe de vos mains,
Pour vous le conserver nos efforts seront vains;
Les soldats éblouis, plus touchés de sa gloire
Qu'indignés d'un forfait si difficile à croire,
Ardents à le servir, viendront de toutes parts
A flots impétueux grossir ses étendards:
Jugez alors, jugez si, bourreau de son pere,
Sa main balancera pour immoler un frere,
Qui retient, en faveur d'un lâche meurtrier,
Ce bras qui l'auroit dû déja sacrifier.
Signalez par les soins d'une prompte vengeance
Votre justice ainsi que votre prévoyance;
Songez que vous avez plus à le prévenir,
Que vous n'avez encor, seigneur, à le punir.

ARTAXERCE.

Vous ignorez, hélás! combien je suis à plaindre,
Non point par les périls que vous me faites craindre,
Mais par le souvenir d'un frere trop chéri,
Que je ne puis frapper sans en être attendri.
On l'a jugé coupable, et c'est fait de sa vie:
Mais, avant qu'à Xerxès mon cœur le sacrifie,
Je veux le voir encor dans ses derniers moments;
Je n'en saurois vouloir trop d'éclaircissements.

ARTABAN.

Sur quoi prétendez-vous que l'on vous éclaircisse?
Pourriez-vous de ma part craindre quelque artifice?

ARTAXERCE.

Non; mais je veux enfin, quoiqu'il soit condamné,
Voir encore un moment ce prince infortuné.
Qu'on se garde sur-tout de hâter son supplice.

SCENE V.

ARTAXERCE, *seul.*

Toi, qui de ma douleur attends ce sacrifice,
Ombre du plus grand roi qui fut dans l'univers,
Qu'une barbare main fit descendre aux enfers,
Dissipe les horreurs d'un doute qui m'accable :
Le vengeur est tout prêt, montre-moi le coupable.
N'expose point un cœur qu'irrite ton trépas
A des crimes certains, pour un qui ne l'est pas :
Prends pitié de ton sang; fais que ma main funeste,
En croyant le venger, n'en verse pas le reste.
Je ne sais quelle voix me parle en sa faveur;
Mais jamais la pitié n'attendrit tant un cœur.
Dieux vengeurs des forfaits, appuis de l'innocence,
Vous sur qui nous osons usurper la vengeance,
Grands dieux, épargnez-moi le reproche fatal
De n'avoir immolé peut-être qu'un rival!

SCENE VI.

ARTAXERCE, AMESTRIS.

AMESTRIS.

C'en est donc fait, cruel! sans que rien vous arrête
A le sacrifier votre fureur s'apprête!
Barbare! pouvez-vous sans mourir de douleur
Prononcer un arrêt qui fait frémir d'horreur?
Quoi! d'aucune pitié votre ame n'est émue!
Quel funeste appareil vient de frapper ma vue?
Ah! seigneur, se peut-il qu'un cœur si généreux,
Altéré désormais du sang d'un malheureux,
Sur la foi d'un cruel bourreau de votre pere,
De ses propres forfaits puisse punir un frere!

Et quel frere, grands dieux! le plus grand des mortels,
Moins digne de soupçons que d'encens et d'autels.
Est-ce à moi de venir dans votre ame attendrie
De cet infortuné solliciter la vie?
Si rien en sa faveur ne peut vous émouvoir,
Craignez du moins, craignez mon juste désespoir,
Et ne présumez pas qu'au sein de Babylone
A de lâches complots le peuple l'abandonne.
O desir de régner! que ne peut ta fureur,
Puisqu'elle a pu sitôt corrompre un si grand cœur?
Car ne vous flattez pas que d'un tel sacrifice
On puisse à d'autres soins imputer l'injustice.
Dites du moins, cruel, à quel prix en ces lieux
Vous prétendez donc mettre un sang si précieux.
Est-ce au prix de ma main? est-ce au prix de ma vie?
Barbare, vous pouvez contenter votre envie:
Prononcez; j'en attends l'arrêt à vos genoux;
Et l'attends sans trembler, s'il est digne de vous.

SCENE VII.

ARTAXERCE, DARIUS, AMESTRIS.

DARIUS.

Ah! madame, cessez de prendre ma défense;
Laissez aux dieux le soin d'appuyer l'innocence;
C'est rendre en ce moment mon rival trop heureux,
Que de vous abaisser à des soins si honteux.
Solliciter pour moi, c'est m'avouer coupable.
Laissez, sans le flétrir, périr un misérable.
Quand vous triompheriez de son inimitié,
Ma vertu ne veut rien devoir à sa pitié.
Puisqu'on m'a prononcé ma sentence mortelle,
Parle, d'où vient qu'ici ta cruauté m'appelle?
Que prétends-tu de moi dans ces moments affreux?
Est-ce pour insulter au sort d'un malheureux?

Va, cruel, sois content; le ciel impitoyable
Ne peut rien ajouter au destin qui m'accable.
Jouis d'un sceptre acquis au mépris de mes droits;
Soumets, si tu le peux, Amestris à tes lois;
Pour combler de ton cœur toute la barbarie
Acheve de m'ôter et l'honneur et la vie :
Mais laisse-moi mourir sans m'offrir des objets
Qui ne font qu'irriter mes maux et mes regrets.
Je ne veux point, ingrat, dans ton ame cruelle
Te rappeler pour toi mon amitié fidele;
Rien ne me serviroit de t'en entretenir,
Puisqu'il t'en reste à peine un triste souvenir.
Rappelle seulement mes premieres années,
Glorieuses pour moi, quoique peu fortunées;
Cet amour scrupuleux et des dieux et des lois;
Cet austere devoir signalé tant de fois;
Ces transports de vertu; cette ardeur pour la gloire
Dont nul autre penchant n'a flétri la mémoire;
Ce respect pour mon roi, que rien n'a pu m'ôter :
C'est avec ces témoins qu'il me faut confronter;
Non avec Artaban, souillé de trop de crimes
Pour donner de sa foi des garants légitimes;
Qui pour t'en imposer ne produit contre moi
Qu'un poignard désormais peu digne de ta foi.
« Amestris, m'a-t-il dit, doute encor de mon zele;
« Ce fer peut me servir de garant auprès d'elle;
« Un moment à mes soins daignez le confier ».
Mais c'est trop m'abaisser à me justifier.
Tout est prêt, m'a-t-on dit : adieu, barbare frere,
Plus injuste pour moi que ne le fut mon pere :
Les dieux te puniront un jour de mes malheurs.
Tu détournes les yeux ! je vois couler tes pleurs!
Hélas! et que me sert que ton cœur s'attendrisse,
Tandis que ta fureur me condamne au supplice?
Quel opprobre, grands dieux ! et quelle indignité !
Au supplice! qui? moi! l'avois-je mérité?

De tant de noms fameux en ce moment funeste
Le nom de parricide est le seul qui me reste !
Je me sens, à ce nom, agité de fureur.
Ah ! cruel, s'il se peut, épargne-m'en l'horreur.

ARTAXERCE.

Ah ! frere infortuné, plus cruel que moi-même !
Eh ! que puis-je pour toi dans ce malheur extrême ?
Est-ce moi qui t'ai seul chargé d'un crime affreux ?
Ai-je prononcé seul un arrêt rigoureux ?
Que n'ai-je point ici tenté pour ta défense ?
J'aurois de tout mon sang payé ton innocence ;
Et, si je n'avois craint que d'un si noir forfait
Ma pitié ne m'eût fait soupçonner en secret,
J'aurois, pour conserver une tête si chere,
Trahi les lois, trahi jusqu'au sang de mon pere.
Plains-toi, si tu le veux, d'un devoir trop fatal ;
Accuse-s-en le juge, et non pas le rival.
Quels que soient ses appas, quelque ardeur qui me presse,
Je te donne ma foi que jamais la princesse,
Libre par ton trépas d'obéir à la loi,
Ne me verra tenter un cœur qui fut à toi.
L'instant fatal approche : adieu, malheureux frere,
Victime qu'à regret je dévoue à mon pere ;
Dans ces moments affreux, si terribles pour toi,
Victime cependant moins à plaindre que moi.
Adieu : malgré les coups dont le destin t'accable,
Va mourir en héros, et non pas en coupable.

DARIUS.

Va, je n'ai pas besoin de conseils pour mourir.
La mort, sans m'effrayer, à mes yeux peut s'offrir :
C'est le supplice, et non le trépas qui m'offense ;
C'est de te voir, cruel, braver mon innocence,
Te plaire en ton erreur, chercher à t'abuser.

ARTAXERCE.

Ingrat, qui veux-tu donc que je puisse accuser ?

Croirai-je qu'Artaban, qui perd tout en mon pere,
Ait porté sur son prince une main meurtriere?
Quel espoir sous mon regne auroit flatté son cœur,
Moi qui ne l'ai jamais pu voir qu'avec horreur?
Rien ne peut désormais retarder ton supplice.

DARIUS.

Et le ciel peut souffrir cette horrible injustice!
Ah! misérable honneur! malheureuse vertu!
Hélas! que m'a servi d'en être revêtu?
Quoi! je meurs accusé du meurtre de mon pere,
Et, pour comble d'horreurs, condamné par mon frere!
Allons; c'est trop se plaindre, il faut remplir mon sort,
Et subir sans frémir la honte de ma mort.
Adieu, chere Amestris: ne versez plus de larmes;
Contre cet inhumain ce sont de foibles armes;
Les cœurs ne sont plus faits ici pour s'attendrir.
Il faut nous séparer, madame; il faut mourir.

AMESTRIS.

Vous mourir! ah! seigneur, c'est en vain qu'un barbare...

ARTAXERCE.

Otez-moi ces objets, gardes; qu'on les sépare.

SCENE VIII.

DARIUS, ARTAXERCE, AMESTRIS, BARSINE, GARDES.

BARSINE.

Arrête, Darius; arrête, roi des rois,
Et sois en frémissant attentif à ma voix.
La justice du ciel, lente, mais toujours sûre,
S'est lassée à la fin d'appuyer l'imposture.
Apprends un crime affreux qui te fera trembler...

Mais ce n'est pas à moi de te le révéler;
Tu n'apprendras que trop une action si noire:
C'est pour m'en épargner l'odieuse mémoire,
Pour n'en point partager et l'horreur et l'affront,
Que ma main a fait choix du poison le plus prompt.
Tout ce qu'en ce moment Barsine te peut dire,
C'est qu'elle est innocente, et qu'Artaban expire.
Tissapherne qui vit, quoique prêt à mourir,
Complice du forfait, peut seul le découvrir.
(*à Darius.*)
Adieu, prince: je meurs à plaindre, mais contente
D'avoir pu conserver une tête innocente:
Heureuse d'effacer dans ces tristes moments
Ce qu'un pere cruel t'a causé de tourments!

SCENE IX.

DARIUS, ARTAXERCE, AMESTRIS, GARDES.

DARIUS.
Achevez, justes dieux, d'éclairer l'innocence;
Mais ne vous chargez point du soin de ma vengeance.

ARTAXERCE.
Qu'ai-je entendu, mon frere? et que dois-je penser?

DARIUS.
A m'aimer, à me plaindre, et ne plus m'offenser.
Et si quelque soupçon peut encor te séduire,
Tissapherne paroît qui pourra le détruire;
Daigne l'interroger.

SCENE X.

DARIUS, ARTAXERCE, AMESTRIS, TISSAPHERNE, GARDES.

TISSAPHERNE, *aux gardes.*
Vos soins sont superflus:

Barbares, laissez-moi; je ne me connois plus.
Que vois-je? Darius! Ah! prince magnanime,
Que j'ai craint de vous voir succomber sous le crime!
Quoi! vous vivez encor! mes vœux sont satisfaits;
Le ciel, sans m'effrayer, peut frapper désormais.
Je ne craignois, seigneur, que de voir l'imposture
Triompher aujourd'hui d'une vertu si pure;
Mais puisque vous vivez, quel que soit mon forfait,
Je vais en ce moment l'avouer sans regret.
C'est Artaban et moi dont la fureur impie
Du malheureux Xerxès vient de trancher la vie:
Séduit par les projets d'un odieux ami,
Contre la majesté par l'ingrat affermi,
Sur quelque vain espoir aux forfaits enhardie
Ma main a seule ici servi sa perfidie.
Il prétendoit régner, et vous perdre tous deux;
Mais, craignant de ma part des remords dangereux,
Il en a cru devoir prévenir la justice:
Et le traitre n'a fait que hâter son supplice;
Je viens de l'immoler aux mânes de mon roi.

ARTAXERCE.

Penses-tu par sa mort t'acquitter envers moi?

TISSAPHERNE.

Je ne sais si son sang pourra vous satisfaire;
Mais je puis sans péril braver votre colere.
Dans l'état où je suis je ne crains que les dieux.

(*On emporte Tissapherne.*)

SCENE XI.

DARIUS, ARTAXERCE, AMESTRIS, GARDES.

ARTAXERCE.

Que je dois désormais te paroître odieux!
Ah! mon cher Darius! par quels soins, quels hommages

Pourrai-je dans ton cœur réparer tant d'outrages?

DARIUS.

Seigneur, vous le pouvez; rendez-moi le seul bien
Qui puisse désarmer un cœur comme le mien.

ARTAXERCE.

Si sur le moindre espoir je pouvois y prétendre,
Ce bien n'est pas celui que je voudrois te rendre;
J'en connois trop le prix: mais, malgré mon ardeur,
Prince, je ne sais pas tyranniser un cœur;
Dès qu'on a pu porter l'amour de la justice
Jusqu'à vouloir livrer son sang même au supplice,
Tout doit dans notre cœur céder à l'équité.
Reçois-en donc ce prix de ta fidélité:
Afin qu'à mes bienfaits tout le reste réponde,
Je te rends la moitié de l'empire du monde.

FIN DE XERXÈS.

SÉMIRAMIS,

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la premiere fois, le 10 avril 1717.

ACTEURS.

SÉMIRAMIS.

NINIAS, fils de Sémiramis, élevé sous le nom d'Agénor.

BÉLUS, frere de Sémiramis.

TÉNÉSIS, fille de Bélus.

MERMÉCIDE, gouverneur de Ninias.

MADATE, confident de Bélus.

MIRAME, confident de Ninias.

ARBAS, capitaine des gardes.

PHÉNICE, confidente de Sémiramis.

GARDES.

La scene est à Babylone, dans le palais de Sémiramis.

SÉMIRAMIS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

BÉLUS, *seul.*

Hé quoi! toujours du sort la barbare constance
De mes justes desseins trahira la prudence,
Tandis que de ma sœur appuyant les forfaits
Il semble chaque jour prévenir ses souhaits!
O justice du ciel, que j'ai peine à comprendre,
Quel crime faut-il donc pour te faire descendre?
Quels forfaits aux mortels ne seront pas permis
Si tu vois sans courroux ceux de Sémiramis?
Mere dénaturée, épouse parricide,
Moins reine que tyran dans un sexe timide,
Idole d'une cour sans honneur et sans foi;
Voilà ce que le ciel protege contre moi.
En vain à son devoir Bélus toujours fidele
Implore le secours d'une main immortelle;
Loin de me seconder dans mon juste transport,
Avec Sémiramis tout semble ici d'accord:
Elle triomphe; et moi je suis seul sans défense.
Et depuis quand les dieux sont-ils donc sans vengeance?
Mais que dis-je? eh! les dieux ne me laissent-ils pas,
Pour tout oser, un cœur; et pour frapper, un bras?

Le crime est avéré; pour lui livrer la guerre
Ma vertu me suffit au défaut du tonnerre.
Puisque les noms de fils, et de mere, et d'époux,
Sont désormais des noms peu sacrés parmi nous,
Qui peut me retenir? est-ce le nom de frere
Qui puisse être un obstacle à ma juste colere?
Ombre du grand Ninus, Bélus te fera voir
Qu'il ne connoît de nom que celui du devoir.
Eh! ne suffit-il pas au courroux qui m'anime
Que ton sang m'ait tracé le nom de la victime?

SCENE II.

MADATE, BÉLUS.

BÉLUS.

Mais que vois-je? déja Madate de retour
Devance dans ces lieux la lumiere du jour:
Qu'il m'est doux de revoir un ami si fidele!
Je n'eus jamais ici plus besoin de ton zele.

MADATE.

Et quel secours encor vous en promettez-vous
Quand le ciel en fureur éclate contre nous?
Seigneur, ne comptez plus, si voisin du naufrage,
Que sur les immortels, ou sur votre courage.
Sémiramis triomphe, Agénor est vainqueur;
Rien n'a pu soutenir sa funeste valeur.
Ce héros, que le ciel, jaloux de votre gloire,
Forma pour vous ravir tant de fois la victoire,
Chéri d'elle encor plus que de Sémiramis,
Inonde nos sillons du sang de vos amis.
Mais ce n'est pas pour vous le sort le plus à craindre;
Si j'en crois mes soupçons, que vous êtes à plaindre!
Vous êtes découvert, Mégabise a parlé.

BÉLUS.

Mégabise?

MADATE.

Sans doute, il a tout révélé.
Seigneur, il vous souvient que de notre entreprise
Vous aviez nommé chef le traître Mégabise :
Cet infidele et moi nous nous étions promis
De faire sous nos coups tomber Sémiramis.
Déja, le bras levé, sa mort étoit certaine ;
Nous nous étions tous deux placés près de la reine,
Tout prêts en l'immolant à vous proclamer roi ;
Mégabise un instant s'est approché de moi :
« Gardons-nous d'achever, m'a-t-il dit, cher Madate ;
« Il faut qu'en lieux plus sûrs notre courage éclate.
« Tu sais que nous verrons bientôt Sémiramis
« Voler avec fureur parmi ses ennemis ;
« Laissons-la s'y porter, sans nous éloigner d'elle ;
« Observons cependant cette reine cruelle ».
Je ne sais quel soupçon tout-à-coup m'a saisi.
Je l'observois, seigneur, et Mégabise aussi.
Le combat cependant de toutes parts s'engage,
Et n'offre à nos regards qu'une effroyable image :
« Mégabise, ai-je dit, il est temps de frapper ;
« La victime à nos coups ne sauroit échapper ;
« On ne se connoît plus, le désordre est extrême...
« Je réserve, a-t-il dit, cet honneur pour moi-même » ;
Et le lâche a tant fait que par mille détours
Il a de nos malheurs éternisé le cours.
Seigneur, j'ai vu périr tous ceux que votre haine
Avec tant de prudence armoit contre la reine.
Au retour du combat jugez de ma douleur,
Quand j'ai vu, l'œil terrible et rempli de fureur,
Votre sœur en secret parler à Mégabise ;
A ce cruel aspect peignez-vous ma surprise.
Le perfide, à son tour, surpris, déconcerté,
De la reine à l'instant vers moi s'est écarté.
Je l'attire aussitôt dans la forêt prochaine ;
Et là, sans consulter qu'une rage soudaine,

Furieux, j'ai percé le sein où trop de foi
Vous avoit fait verser vos secrets malgré moi.
J'ai mieux aimé porter trop loin ma prévoyance,
Que de risquer vos jours par trop de confiance.

BÉLUS.

Tout est perdu, Madate; il n'en faut plus douter.
Si tu pouvois savoir ce qu'il m'en va coûter...
Mais ce seroit te faire une injure nouvelle
Que de cacher encor ce secret à ton zele.
Cher ami, ne crois pas qu'un soin ambitieux
Arme contre sa sœur un frere furieux.
Ce n'est pas qu'à regret la fierté de mon ame
N'ait ployé jusqu'ici sous les lois d'une femme:
Mais je suis peu jaloux du pouvoir souverain;
Jamais sceptre sanglant ne souillera ma main;
Tu ne me verras point, quelque gloire où j'aspire,
Du sang des malheureux acheter un empire.
De soins plus généreux mon esprit agité
N'aime que du devoir l'âpre sévérité.
Ce n'en est pas l'éclat, c'est la vertu que j'aime.
Je fais la guerre au crime, et non au diadême.
Je veux venger Ninus, et couronner son fils.
Voilà ce qui m'a fait soulever tant d'amis;
Et d'une sœur enfin qui souille ici ma gloire
Je ne veux plus laisser qu'une triste mémoire.

MADATE.

Que parlez-vous, seigneur, d'un fils du grand Ninus?
Toute la cour prétend que ce fils ne vit plus.

BÉLUS.

Depuis dix ans entiers qu'une fuite imprudente
Le dérobe à mes vœux, et trompe mon attente,
Je commence en effet à douter à mon tour
S'il vit, et si je dois compter sur son retour.
Les malheurs de son pere ont trop rempli l'Asie
Pour retracer ici l'histoire de sa vie.
L'univers jusqu'à lui n'avoit point vu ses rois

Couronner une femme et s'imposer ses lois.
Tu sais comme ce prince, autrefois si terrible,
Devenu foible amant de monarque invincible,
Perdu d'un fol amour pour mon indigne sœur,
Osa de son vivant s'en faire un successeur.
Rien ne put me contraindre à celer ma pensée
Sur ce coupable excès d'une flamme insensée:
Mais je voulus en vain déchirer le bandeau;
L'amour avoit juré ce prodige nouveau.
Tu sais quel prix suivit le don du diadême,
Et l'essai que ma sœur fit du pouvoir suprême.
Ninus fut égorgé, sans secours, sans amis,
Au pied du même trône où Ninus fut assis;
Et, pour comble d'horreurs, je vis la cour souscrire
Aux noirs commencements de ce nouvel empire.
Pour moi, je renfermai mon courroux dans mon cœur,
Où les dieux l'ont laissé vivre de ma douleur:
Mais redoutant toujours, après son parricide,
De nouveaux attentats d'une reine perfide,
Je lui ravis son fils, ce dépôt précieux,
Que me cache à son tour la colere des dieux.
Je m'étois apperçu que sa cruelle mere
Craignoit de voir en lui croître un vengeur sévere;
J'engageai Mermécide à sauver de la cour
Ce gage malheureux d'un trop funeste amour.
Tu dois avoir connu ce fameux Mermécide,
Sa farouche vertu, son courage intrépide:
Il fit passer long-temps Ninias pour son fils;
Mais ce secret parvint jusqu'à Sémiramis.

MADATE.

Seigneur, et par quel sort, dévoilant ce mystere,
N'a-t-elle point porté ses soupçons sur son frere?

BÉLUS.

J'employai tant de soins à calmer sa fureur,
Que je ne fus jamais moins suspect à son cœur;

Mais, craignant le courroux dont elle étoit saisie,
Mermécide courut jusqu'au fond de l'Asie
Cacher dans les déserts ce pupille sacré,
Qu'à ses fideles mains la mienne avoit livré.
Cependant, pour tromper une mere cruelle,
De la mort de son fils je semai la nouvelle:
On la crut; et bientôt j'eus la douceur de voir
Mes projets réussir au gré de mon espoir.
Ninias qui croissoit, héros dès son enfance,
Réchauffoit chaque jour le soin de ma vengeance.
Tu sais, pour occuper mon odieuse sœur,
Tout ce que j'ai tenté dans ma juste fureur;
Par combien de détours, armé contre sa vie,
J'ai de fois en dix ans soulevé l'Assyrie.
Je fis plus: tu connois ma fille Ténésis,
Délices de Bélus et de Sémiramis,
Qui, l'entraînant par-tout où l'entraînent ses armes,
L'éleve, malgré moi, dans le sein des alarmes,
Et que rien jusqu'ici n'en a pu séparer,
Mes dégoûts sur ce point n'osant se déclarer.
D'elle et de Ninias par un saint hyménée
Je formai le dessein d'unir la destinée,
Pour rendre encor mon cœur par un lien si doux
Plus avide du sang qu'exige mon courroux.
Près de Sinope enfin je conduisis ma fille,
Ce reste précieux d'une illustre famille;
Là dans un bois aux dieux consacré dès long-temps
J'unis par de saints nœuds ces augustes enfants.
L'un et l'autre touchoient à peine au premier lustre
Quand je serrai les nœuds de cet hymen illustre;
Avec tant de mystere on les unit tous deux,
Que tout, jusqu'à leur nom, fut un secret pour eux.
Depuis vingt ans mes yeux n'ont point revu le prince;
On le cherche sans fruit de province en province:
Depuis dix ans en vain Mermécide a couru
Après ce fils si cher tout-à-coup disparu.

SCENE III.

MERMÉCIDE, BÉLUS, MADATE.

BÉLUS.

Mais qui vient nous troubler? quelle indiscrete audace!
Que vois-je? Mermécide, est-ce toi que j'embrasse?
Ah, cher ami! le jour qui te rend à mes vœux
Ne sauroit plus pour nous être qu'un jour heureux.
Du sort de Ninias ton retour va m'instruire...

MERMÉCIDE.

Plaise au ciel que ce jour qui commence à nous luire
N'éclaire pas du moins le sort le plus affreux
Qui puisse menacer un cœur si généreux!
Seigneur, n'attendez plus d'une recherche vaine
Un prince dont la vie est assez incertaine.
Depuis dix ans entiers je parcours ces climats;
J'ai fait deux fois le tour de ces vastes états.
J'eusse dû mieux veiller depuis cette journée
Où par vous Ténésis à Sinope amenée,
A la face des dieux, dans un bois consacré,
Au roi de l'univers vit son hymen juré:
Je crus que sa beauté, qui devançoit son âge,
Fléchiroit vers l'amour ce jeune et fier courage;
Mais je ne vis en lui qu'une bouillante ardeur;
Déja sa destinée entraînoit ce grand cœur.
Je fis pendant dix ans des efforts inutiles
Pour remplir Ninias de desirs plus tranquilles.
Son cœur ne respiroit que l'horreur des combats;
Il rougissoit souvent de me voir sans états;
Déja, peu satisfait de n'avoir qu'un tel pere,
Il sembloit de son sort pénétrer le mystere:
Enfin il disparut, et je le cherche en vain.
Mais, Seigneur, de Bélus quel sera le destin?

Hier, sans me fixer une route certaine,
En attendant la nuit dans la forêt prochaine,
Je vis un corps sanglant étendu sous mes pas,
Qu'un reste de chaleur déroboit au trépas:
J'en approche aussitôt; jugez de ma surprise
Lorsque dans ce mourant je trouvai Mégabise.
Il méconnut long-temps ma secourable main;
Mais ses regards sur moi s'arrêtant à la fin:
« Que vois-je? me dit-il; est-ce vous, Mermécide,
« Qui, le cœur indigné des fureurs d'un perfide,
« Venez pour conserver les restes de ce sang
« Que le cruel Madate a tiré de mon flanc?
« C'est ainsi que Bélus traite un ami fidele ».
A ces mots, peu content du succès de mon zele,
Peut-être que la main qui prolongeoit ses jours,
Plus prudente, bientôt en eût tranché le cours,
Si de quelques soldats la troupe survenue
Ne m'eût forcé de fuir leur importune vue.
Si Mégabise vit, nous sommes découverts.

BÉLUS, *à Madate.*

Trop prévoyant ami, qu'as-tu fait? tu nous perds.

MERMÉCIDE.

Non, seigneur; il ne faut que prévenir la reine.
C'est à nous désormais à servir votre haine.
Si Ninias n'est plus, c'est à vous de régner.
Vous me voyez tout prêt à ne rien épargner,
A vous immoler même un guerrier redoutable,
Imprudent défenseur d'une reine coupable.
Vous n'avez qu'à parler, seigneur, et cette main
Va percer dès ce jour et l'un et l'autre sein.
J'entends du bruit; on vient: c'est la reine elle-même.

BÉLUS.

Fuis, Mermécide, fuis; le péril est extrême.
Sa haine trop avant t'a gravé dans son cœur,
Pour abuser des yeux qu'instruiroit sa fureur.

SCENE IV.

SÉMIRAMIS, BÉLUS, TÉNÉSIS, MADATE, GARDES.

SÉMIRAMIS.

Je triomphe, Bélus : une heureuse victoire
Combleroit aujourd'hui mes desirs et ma gloire,
Si le sort, dangereux même dans ses bienfaits,
Ne m'eût fait triompher de mes propres sujets.
Verrai-je encor long-temps la rebelle Assyrie
Attaquer en fureur et mon sceptre et ma vie?
Vous, de qui la vertu soutenant le devoir
Contre mes ennemis fut toujours mon espoir,
A qui j'ai confié les murs de Babylone,
Ou plutôt partagé le poids de ma couronne,
Mon frere, je ne sais, malgré ce nom si doux,
Si mon cœur n'auroit pas à se plaindre de vous.

BÉLUS.

De moi?

SÉMIRAMIS.

Je sais, Bélus, que de vos soins fideles
Je dois mieux présumer : mais enfin les rebelles
De mes desseins contre eux sont si bien informés,
Qu'ils sont tous prévenus aussitôt que formés.

BÉLUS.

Suis-je de vos secrets le seul dépositaire?
Et sur quoi fondez-vous un soupçon téméraire?
Sur quelle conjecture? ou sur quelle action?
Vous savez que mon cœur est sans ambition.

SÉMIRAMIS.

On me trahit ; c'est tout ce que je puis vous dire.
Allez ; c'en est assez.

(*à ses gardes.*)

Et vous, qu'on se retire.

(*à Ténésis.*)
Princesse, demeurez. L'aimable Ténésis
Sait qu'elle fut toujours chere à Sémiramis.

SCENE V.

SÉMIRAMIS, TÉNÉSIS.

SÉMIRAMIS.

Je vois qu'on me trahit, et je crains votre pere,
Mais sans le soupçonner d'un odieux mystere ;
Et quand même il auroit mérité mon courroux,
Mon injuste rigueur n'iroit point jusqu'à vous.

TÉNÉSIS.

Au grand cœur de Bélus rendez plus de justice ;
Sa vertu n'admet point un si noir artifice.

SÉMIRAMIS.

C'est de cette vertu que je crains les transports.
Bélus ne me tient point compte de mes remords.
Quelque tendre amitié que m'inspire mon frere,
Je crois toujours en lui voir un juge sévere,
Dont les troubles cruels qui déchirent mon cœur
Me font plus que jamais redouter la rigueur.
De quel œil verra-t-il une superbe reine
Le front humilié d'une honteuse chaîne?
Ninus, que de ta mort le ciel s'est bien vengé!
Ma chere Ténésis, que mon cœur est changé!
Cette Sémiramis si fiere et si hautaine,
Du sort de l'univers arbitre et souveraine,
Rivale des héros dont on vante les faits,
Qui de son sexe enfin n'avoit que les attraits,
Vile esclave au milieu de la grandeur suprême,
Maîtresse des humains, ne l'est plus d'elle-même.
Je ne triomphe pas de tous mes ennemis.
Qu'il en est que mon cœur voudroit avoir soumis!
Je vois que Ténésis, indignée et surprise,

Condamne des transports que sa vertu méprise;
Mais de notre amitié les liens sont trop doux
Pour me permettre encor quelques secrets pour vous.
Je vous en dis assez pour vous faire comprendre
Tout ce que ma fierté craint de vous faire entendre.

TÉNÉSIS.

Je conçois aisément qu'une cruelle ardeur
De vos jours malgré vous a troublé la douceur.
Le reste est un secret que mon respect, madame,
Me défend de chercher jusqu'au fond de votre ame.
Votre défaite en vain me suppose un vainqueur;
J'ignore qui s'est pu soumettre un si grand cœur:
Je n'ose le chercher dans la foule importune
Qu'attire sur vos pas votre auguste fortune;
J'avois cru jusqu'ici que pour plaire à vos yeux
Il falloit ou des rois, ou des enfants des dieux.

SÉMIRAMIS.

Et voilà ce qui met le trouble dans mon ame,
Et qui me fait rougir d'une honteuse flamme.
Agénor inconnu ne compte point d'aïeux,
Pour me justifier d'un amour odieux.

TÉNÉSIS.

Agénor!

SÉMIRAMIS.

Le voilà ce vainqueur redoutable,
Qu'un front sans ornement ne rend pas moins aimable,
Plus terrible lui seul que tous mes ennemis,
Et plus cruel pour moi que ceux qu'il m'a soumis.
Ma raison s'arme en vain de quelques étincelles,
Mon cœur semble grossir le nombre des rebelles.

TÉNÉSIS.

Madame, et quel dessein a-t-il donc pu former?
En aimant Agénor, que prétend-il?

SÉMIRAMIS.

L'aimer;

Et, si ce n'est assez, lui partager encore
Un sceptre, qu'aussi-bien mon amour déshonore.

TÉNÉSIS.

Ah ciel! et que dira l'univers étonné?
A quels soins ce grand cœur s'est-il abandonné?

SÉMIRAMIS.

J'ai fait taire ma gloire, et tu veux que je craigne
Les discours importuns de ceux sur qui je regne!
Ténésis, plût aux dieux que mon funeste amour
N'eût d'autres ennemis à combattre en ce jour!
Je braverois bientôt ce que dira l'Asie:
Ce n'est pas là l'effroi dont mon ame est saisie.
Qu'aux mortels indignés le ciel se joigne encor,
De l'univers entier je ne crains qu'Agénor...
C'est ce rebelle cœur que je voudrois soumettre,
Et c'est ce que le mien n'oseroit se promettre.
Des Medes aujourd'hui je l'ai déclaré roi:
Mais je l'éleve en vain pour l'approcher de moi;
En vain, dans les transports de mon amour extrême,
Sur son front dépouillé j'attache un diadême:
Pour toucher ce héros, mes bienfaits superflus
Échauffent sa valeur, et ne font rien de plus.
De tant d'amour, hélas! foible reconnoissance!
Ses exploits font encor toute ma récompense.
Ténésis, c'est à toi que ma flamme a recours.
Souffre que de tes soins j'implore le secours.
C'est sur eux désormais que mon cœur se repose.
Tu sais ce que pour moi notre amitié t'impose;
J'en exige aujourd'hui des efforts généreux...

TÉNÉSIS.

Eh! que puis-je pour vous qui réponde à vos vœux?

SÉMIRAMIS.

Il faut faire approuver mon amour à mon frere,
Fléchir en sa faveur sa vertu trop austere,
Retenir dans son cœur des leçons que je crains.
Pour relever le mien tous reproches sont vains.

Ce n'est pas tout: il faut de l'amour le plus tendre
Informer un héros qui le voit sans l'entendre,
Soulager sur ce point mon courage abattu,
Quand ma timidité fait toute ma vertu.
J'ai détrôné des rois, porté par-tout la guerre;
Nul héros plus que moi n'a fait trembler la terre;
Tout respecte ma voix, et je crains de parler.
Le seul nom d'Agénor suffit pour me troubler;
Je ne sais quoi dans lui me fait sentir un maître:
C'est ainsi que l'amour en ordonne peut-être.
Peins-lui si bien le feu qui dévore mon cœur,
Qu'à son tour ce héros reconnoisse un vainqueur;
Et si l'amour pour moi n'avoit rien à lui dire,
Tente du moins son cœur par l'offre d'un empire.
Ce guerrier va bientôt se montrer à nos yeux:
Pour moi, que mille soins rappellent dans ces lieux,
Adieu; pour un moment souffre que je te laisse.
Ma chere Ténésis, pardonne à ma foiblesse
Des soins dont sur ta foi mon amour s'est remis:
Juge par ses transports quel en sera le prix.

SCENE VI.

TÉNÉSIS, *seule*.

Est-ce à moi, juste ciel! que ce discours s'adresse?
Qu'oses-tu m'avouer, téméraire princesse?
Que je plains ton amour, foible Sémiramis,
Si son espoir dépend des soins de Ténésis!
Pour t'en remettre à moi du succès de ta flamme
Je vois bien que tu n'as consulté que ton ame;
Tu m'aurois mieux caché ses secrets odieux,
Si l'amour d'un bandeau n'avoit couvert tes yeux.
Et toi, cruel amour, qui me poursuis sans cesse,
Est-ce pour éprouver une triste princesse
Qui t'ose disputer l'empire de son cœur

Que tu m'as confié les soins d'une autre ardeur?
Tu ne peux mieux combler ta vengeance fatale
Qu'en me faisant servir les feux de ma rivale;
Et, pour comble de maux, quelle rivale encor!
Quel triomphe pour toi, redoutable Agénor!
J'ai dédaigné tes soins; ma fierté trop farouche
A vingt fois étouffé tes soupirs dans ta bouche;
Et l'amour jusque-là vient de m'humilier
Que peut-être à mon tour il faudra supplier.
Entre une reine et moi sur quoi puis-je prétendre
Que ton cœur un moment balance pour se rendre?
S'il se laisse éblouir par les offres du sien,
Que de mépris suivront la défaite du mien!
Eh! que m'importe, hélas! qu'Agénor me méprise?
Est-ce assez pour l'aimer qu'une autre m'autorise?
Un cœur né sans vertu, sans honneur, et sans foi,
Peut-il être en effet un exemple pour moi?
Que dis-je? quoi! déja ma prompte jalousie
Joint l'outrage aux transports dont mon ame est saisie!
Ténésis, pour te faire un généreux effort,
Songe que tu n'es plus maîtresse de ton sort.
Ah! Bélus, plût aux dieux qu'en mon triste hyménée
Mon cœur eût de ma main subi la destinée!
Vains regrets! c'est assez, égarements jaloux;
Mon austere vertu n'est point faite pour vous.
Parlons; n'exposons pas la tête de mon pere
Aux noirs ressentiments d'une reine en colere.
Que de malheurs suivroient son amour outragé!
Puisqu'à servir ses feux mon cœur est engagé,
Instruisons Agénor de cet amour funeste;
A mes foibles attraits laissons le soin du reste.
Vains desirs, taisez-vous pour la derniere fois;
C'est à d'autres que vous qu'il faut prêter ma voix.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

AGÉNOR, MIRAME.

AGÉNOR.

Ou suis-je? dans quels lieux la fortune me guide!
Dieux, que réservez-vous au fils de Mermécide?
Vains honneurs, qu'Agénor n'a que trop recherchés,
Sous vos appas flatteurs que de soins sont cachés!
Depuis dix ans entiers éloigné de mon pere,
Loin de me rapprocher d'une tête si chere,
Je transporte mes dieux en ce fatal séjour,
Pour n'y sacrifier qu'au seul dieu de l'amour:
Mais que j'en suis puni! que l'hymen, cher Mirame,
Se venge avec rigueur d'une coupable flamme!
Moi qui, long-temps porté de climats en climats,
Fis le destin des rois, subjuguai tant d'états;
Qui semblois, pour me faire une gloire immortelle,
N'avoir plus à domter qu'une reine cruelle;
Quand l'univers en moi croit trouver un vengeur,
Mon bras de son tyran devient le défenseur!
Enchanté, malgré moi, des exploits d'une reine
Qui ne devroit peut-être exciter que ma haine,
Je viens en imprudent grossir des étendards
Sous qui l'amour m'a fait tenter tant de hasards.
Pourrois-je sans rougir imputer à la gloire
Des faits où Ténésis attache la victoire?
J'ai tout fait pour lui plaire; et mon cœur jusqu'ici

N'a dans ce triste soin que trop mal réussi.

MIRAME.

Eh quoi! seigneur, l'éclat d'un nouveau diadême
Ne pourra dissiper votre douleur extrême!
Voulez-vous, trop sensible aux peines de l'amour,
Le front chargé d'ennuis, vous montrer à la cour?
Songez que ce vain peuple, attentif à vous plaire,
En volant sur vos pas, de plus près vous éclaire.
Après ce que pour vous a fait Sémiramis...

AGÉNOR.

Laissons là ses bienfaits: parle de Ténésis.
Dans ces superbes lieux voilà ce qui m'amene;
Tout autre soin ne fait que redoubler ma peine.

MIRAME.

Seigneur, vous n'êtes plus dans ces camps où vos pas
N'avoient d'autres témoins que les yeux des soldats.
Agénor y voyoit Ténésis sans contrainte;
Le courtisan oisif n'y causoit nulle crainte;
La reine, dont la guerre occupoit tous les jours,
A vos amours d'ailleurs laissoit un libre cours:
Mais c'est ici qu'il faut dans le fond de votre ame
Renfermer les transports d'une indiscrete flamme.
Sémiramis, en proie à la plus vive ardeur,
Laisse trop voir le feu qui dévore son cœur,
Pour oser vous flatter de tromper sa tendresse:
Songez à quels périls vous livrez la princesse.

AGÉNOR.

Je ne le sais que trop, et c'est le seul effroi
Qui de tant de dangers soit venu jusqu'à moi;
D'autant plus alarmé, que déja las de feindre
Mon cœur n'est point nourri dans l'art de se contraindre.
Mirame, tu connois jusqu'où va mon malheur,
Et tu peux condamner l'excès de ma douleur.
Dieux cruels, falloit-il prendre tant de vengeance
De l'oubli d'un serment juré dans mon enfance?

Mais qu'ai-je à redouter? et qu'importe à mes feux
Que la reine en courroux se déclare contre eux?
Ce n'est pas sous ses lois que le ciel m'a vu naître;
Et l'amour jusqu'ici n'a point connu de maître.
J'avouerai cependant que l'éclat de ces lieux
A plus ému mon cœur qu'il n'a frappé mes yeux.
Je ne sais, mais l'aspect des murs de Babylone
M'a rempli tout-à-coup d'un trouble qui m'étonne.
Quoi que m'inspire enfin leur redoutable aspect,
Ces lieux n'ont rien qui doive exciter mon respect:
A la reine, en un mot, nul devoir ne m'engage;
Ses bienfaits, quels qu'ils soient, sont dus à mon courage.
C'est assez que ce jour m'ait vu déclarer roi,
Pour ne vouloir ici dépendre que de moi.
Souffre que j'en excepte une princesse aimable,
Qui soumit d'un coup-d'œil un courage indomtable
Qui peut-être auroit moins fait pour Sémiramis,
Si le sort à mes yeux n'eût offert Ténésis.
Mais je la vois; vers nous c'est elle qui s'avance.
Laisse-moi seul ici jouir de sa présence:
Prends garde cependant que la reine en ces lieux
Ne trouble un entretien qui m'est si précieux.

SCENE II.

AGÉNOR, TÉNÉSIS.

TÉNÉSIS.

Je vous cherche, seigneur.

AGÉNOR.

Moi, madame?

TÉNÉSIS.

Oui, vous-même,
Et vous cherche de plus par un ordre suprême.
Pour remplir votre espoir par des soins éclatants

Je viens vous révéler des secrets importants.

AGÉNOR.

Quel que soit le dessein qui vers moi vous adresse,
Madame, plût au ciel, dans le soin qui vous presse,
Que de tous les secrets qu'on veut me révéler,
A quelques uns des miens un seul pût ressembler!
Que, las de les garder, mon cœur souffre à les taire!

TÉNÉSIS.

Je n'en viens point, seigneur, pénétrer le mystere;
Je n'ai pas prétendu vous déclarer les miens,
Et votre cœur pour lui peut réserver les siens;
Le soin de les savoir n'est pas ce qui m'amene,
Je ne m'empresse ici que pour ceux de la reine.

AGÉNOR.

Ah! madame, daignez vous épargner ce soin.
Votre zele pour elle iroit en vain plus loin;
Je ne veux rien savoir des secrets de la reine
Que lorsqu'il faut servir sa justice ou sa haine.
Ministre à son courroux malgré moi dévoué,
Combien de fois mon cœur m'en a désavoué!
S'il s'agissoit ici de domter les rebelles,
Ou de tenter encor des conquêtes nouvelles,
On ne vous auroit pas confié ces secrets.
Quoique tout soit sur moi possible à vos attraits,
La reine, dont l'Asie admire la prudence,
A-t-elle pu si mal placer sa confidence?
Et quel est son espoir, ou plutôt son erreur?
Que vous pénétrez peu l'une et l'autre en mon cœur!

TÉNÉSIS.

Qu'elle s'abuse ou non sur ce qu'elle en espere,
Vous pourrez avec elle éclaircir ce mystere.
Je ne me charge ici que de vous informer
Qu'Agénor de la reine a su se faire aimer,
Que l'unique bonheur où son grand cœur aspire,
Seigneur, c'est de vous voir partager cet empire.
Sa tendresse et sa main sont d'un assez grand prix

Pour ne pas s'attirer un injuste mépris.

AGÉNOR.

Les dieux, pour ajouter à sa grandeur suprême,
Eussent-ils dans ses mains mis leur puissance même,
Il est pour Agénor un bien plus précieux
Que toutes les grandeurs de la reine et des dieux.
Mais, puisque, malgré moi, vous avez pu m'apprendre
Ce dangereux secret que je craignois d'entendre,
Madame, permettez que mon cœur à son tour
Entre la reine et vous s'explique sans détour.
J'aime, je l'avouerai: mon courage inflexible
N'a pu me préserver d'un penchant invincible;
Un regard a suffi pour mettre dans les fers
Celui qui prétendoit y mettre l'univers.
J'aime; le digne objet pour qui mon cœur soupire,
Quoiqu'il ne brille point par l'éclat d'un empire,
N'en mérite pas moins par sa seule beauté
Tout l'hommage qu'on rend à la divinité;
Le ciel mit dans son cœur la vertu la plus pure
Dont il puisse enrichir les dons de la nature:
Jugez à ce portrait, que je n'ai point flatté,
Si le nom de la reine y peut être ajouté.
Vous me vantez en vain son rang et sa tendresse;
En vain à la servir votre bouche s'empresse;
Que pourroit-elle, hélas! me dire en sa faveur
Que vos yeux aussitôt n'effacent de mon cœur?
Ah! ne les armez point d'une injuste colere,
Princesse; mon dessein n'est pas de leur déplaire:
Les miens ne sont ouverts que pour les admirer,
Et mon cœur n'étoit fait que pour les adorer.

TÉNÉSIS.

Je n'ai que trop prévu que l'amour de la reine
Exciteroit en vous une audace si vaine,
Et, mesurant bientôt tous les cœurs sur le sien,
Que parmi les vaincus vous compteriez le mien.
Fier de tant de hauts faits, vous avez cru peut-être

Que la seule valeur vous en rendroit le maître;
Mais si jamais l'amour le soumet à vos lois,
Ce sera le plus grand de vos fameux exploits.
Vingt royaumes conquis, l'Égypte subjuguée,
L'Afrique en ses déserts par vous seul reléguée,
N'ont que trop signalé votre invincible cœur,
Sans enchaîner le mien au char de leur vainqueur.
Seigneur, et quel espoir a donc pu vous promettre
Qu'à vos desirs un jour vous pourriez le soumettre?
Car si vous n'en eussiez jamais rien attendu,
Vous auriez mieux gardé le respect qui m'est dû.
J'estimois vos vertus, et ce n'est pas sans peine
Que je vous vois chercher à mériter ma haine.
Je ne vous parle point du péril où vos feux
Exposent tous les miens, et moi-même avec eux:
Vous l'auriez dû prévoir; une plus belle flamme
De ce soin généreux eût occupé votre ame.
Je veux bien vous cacher d'autres secrets encor,
Plus terribles cent fois pour l'amour d'Agénor:
Mais si vous en voulez pénétrer le mystere,
Daignez, si vous l'osez, interroger mon pere.
Il vient: vous en pourrez mieux apprendre aujourd'hui
Ce qu'il faut espérer de sa fille et de lui.

(*elle sort.*)

SCENE III.

AGÉNOR, *seul.*

Qu'entends-je? quel mépris! Ah! c'en est trop, ingrate;
Vous n'abuserez plus d'un amour qui vous flatte.

SCENE IV.

BÉLUS, AGÉNOR.

AGÉNOR.

Mais j'apperçois Bélus; fuyons un entretien
Qui ne peut plus qu'aigrir et son cœur et le mien.

BÉLUS.

Arrêtez un moment; j'ai deux mots à vous dire,
Qui me regardent, vous, la reine, et tout l'empire.
Au mépris de son sang, plus encor de nos lois
Qui n'ont jamais admis d'étrangers pour nos rois,
De ma sœur et de vous on dit que l'hyménée,
Seigneur, doit dès ce jour unir la destinée.
L'esprit avec justice indigné de ce bruit,
J'ai voulu par vous-même en être mieux instruit.

AGÉNOR.

Si ce bruit, quel qu'il soit, a de quoi vous surprendre,
De la reine, seigneur, ne pouviez-vous l'apprendre?

BÉLUS.

Ah! je ne sais que trop ses projets insensés.

AGÉNOR.

Et moi de vos secrets plus que vous ne pensez.

BÉLUS.

Si jamais votre cœur fut vraiment magnanime
Vous n'aurez donc pour moi conçu que de l'estime.

AGÉNOR.

Je ne démêle point les divers intérêts
Qui vous font en ces lieux former tant de projets;
Il m'a suffi, savant dans l'art de les détruire,
D'en préserver l'état, mais sans vouloir vous nuire.
Ce discours vous surprend: mais, prince, poursuivez,
Et ne regardez point ce que vous me devez.

BÉLUS.

Je vous devrois beaucoup pour tant de retenue,

Si la cause, seigneur, m'en étoit mieux connue.
Mon cœur n'est point ingrat ; cependant je sens bien
Qu'il voudroit vous haïr, et ne vous devoir rien.

AGÉNOR.

Je vais donc aujourd'hui par un aveu sincere
Justifier ici cette haine si chere.
Vous avez cru sans doute en votre vain courroux
Qu'un étranger sans nom fléchiroit devant vous,
Et sur-tout au milieu d'une cour ennemie
Où l'on voit sa puissance encor mal affermie ;
Que vous n'aviez, seigneur, qu'à venir m'annoncer
Qu'à l'hymen de la reine il falloit renoncer,
Pour me voir au dessein de conserver ma vie
Sacrifier l'espoir de régner sur l'Asie :
Mais de mes ennemis je brave les projets ;
Je crains peu la menace, encor moins les effets ;
Et, si jamais l'amour m'entraînoit vers la reine,
Je consulterois peu ni Bélus ni sa haine.
Mais pour un autre objet dès long-temps prévenu,
Dans des liens plus doux mon cœur fut retenu.
Votre fille, seigneur, est celle que j'adore,
Ou que, sans ses mépris, j'adorerois encore.

BÉLUS.

Ma fille ! Ténésis !

AGÉNOR.

Un captif tel que moi
Honoreroit ses fers même sans qu'il fût roi.

BÉLUS.

Seigneur, si mes secrets ont besoin de silence,
Les vôtres n'avoient pas besoin de confidence.
Quoi ! d'aïeux sans éclat Agénor descendu
A l'hymen de ma fille auroit-il prétendu ?

AGÉNOR.

On vante peu le sang dont je reçus la vie,
Mais je n'en connois point à qui je porte envie ;
D'aucun soin sur ce point mon cœur n'est combattu.

Le destin m'a fait naître au sein de la vertu;
C'est elle qui prit soin d'élever mon enfance,
Et ma gloire a depuis passé mon espérance.
Quiconque peut avoir un cœur tel que le mien
Ne connoît point de sang plus digne que le sien;
Et, quand j'ai recherché votre auguste alliance,
J'ai compté vos vertus, et non votre naissance.

BÉLUS.

C'est elle cependant qui décide entre nous.
Il est plus d'un mortel aussi vaillant que vous;
Mais je n'en connois point, quelque grand qu'il
puisse être,
Dont le sang d'où je sors ne doive être le maître.
La valeur ne fait pas les princes et les rois;
Ils sont enfants des dieux, du destin, et des lois.
La valeur, quels que soient ses droits et ses maximes,
Fait plus d'usurpateurs que de rois légitimes.
Si la valeur plutôt que la splendeur du sang
Au-dessus des humains pouvoit nous faire un rang,
Il n'est point de soldat qu'un peu de gloire inspire
Qui ne pût à son tour aspirer à l'empire.
En vain sur vos exploits vous fondez votre espoir.
Vous voilà revêtu de l'absolu pouvoir;
Mais comment? et par qui? Seigneur, une couronne
N'est jamais bien à nous si le sang ne la donne.
La reine, comme moi, sort de celui des dieux;
Elle regne : est-ce assez pour oser autant qu'eux?
Imitons leur justice, et non pas leur puissance.
L'équité doit régler et peine et récompense.
Quoi qu'il en soit, parmi de peu dignes aïeux
Ma fille n'ira point mêler le sang des dieux.
Sur un sang aussi beau si votre amour se fonde,
Venez la disputer au souverain du monde.

AGÉNOR.

L'orgueil de ces grands noms n'éblouit point mes
yeux;

Le mien, sans ce secours, est assez glorieux
Pour ne rien voir ici dont ma fierté s'étonne.
Un guerrier généreux que la vertu couronne
Vaut bien un roi formé par le secours des lois:
Le premier qui le fut n'eut pour lui que sa voix.
Quiconque est élevé par un si beau suffrage
Ne croit pas du destin déshonorer l'ouvrage.
Seigneur, à Ténésis je réservois ma foi,
Parceque mon amour la crut digne de moi:
J'ai voulu vous l'offrir, dans la crainte peut-être
De me voir obligé de vous donner un maître.
La reine m'offre ici l'empire avec sa main;
Puisque vous m'y forcez, ce sera dès demain,
Ne fût-ce qu'à dessein, seigneur, de vous instruire
Qu'un soldat n'en est pas moins digne de l'empire.

BÉLUS.

Eh bien! poursuivez donc; tâchez de l'obtenir;
Mais songez aux moyens de vous y maintenir.
(*il sort.*)

SCENE V.

AGÉNOR, *seul.*

Ah! dût-il m'en coûter le repos de ma vie,
Je veux de leur mépris punir l'ignominie.
La reine vient: parlons; irritons son ardeur;
Associons ma haine aux transports de son cœur;
Employons, s'il se peut, à flatter sa tendresse
Le moment de raison que mon dépit me laisse.

SCENE VI.

SÉMIRAMIS, AGÉNOR.

SÉMIRAMIS.

Invincible héros, seul appui de mes jours,

A quel autre aujourd'hui pourrois-je avoir recours?
Je viens de pénétrer le plus affreux mystere:
On me trahit, seigneur; et le traître est mon frere.
Cette austere vertu dont se paroit l'ingrat
Ne servoit que de voile au plus noir attentat;
Comblé de tant d'honneurs, ce perfide que j'aime
De mes propres bienfaits s'arme contre moi-même;
C'est lui dont la fureur, séduisant mes sujets,
M'en fait des ennemis déclarés ou secrets.
L'auriez-vous soupçonné d'une action si noire?

AGÉNOR.

D'un prince tel que lui vous devez peu la croire.

SÉMIRAMIS.

Seigneur, il n'est plus temps de le justifier;
Il ne faut plus songer qu'à le sacrifier.
Ma tendresse pour lui ne fut que trop sincere,
Je n'en ai que trop fait pour cet indigne frere,
Malgré moi, car enfin ce n'est pas d'aujourd'hui
Que mon cœur en secret s'éleve contre lui.
Si vous saviez quelle est la fureur qui le guide,
Et tout ce qu'en ces lieux méditoit le perfide!
Il en veut à vous-même, à mon trône, à mes jours,
Si de tant de complots vous n'arrêtez le cours.
Mourant, percé de coups par l'ordre de ce traître,
Mégabise, seigneur, dans ces murs va paroître;
Je le fais en secret apporter en ces lieux.

AGÉNOR.

Madame, devez-vous en croire un furieux?
Il est vrai qu'il accuse et Bélus et Madate.

SÉMIRAMIS.

Vous voyez s'il est temps que ma vengeance éclate.

AGÉNOR.

Il faut dissimuler un si juste courroux:
Bélus est dans ces lieux aussi puissant que vous;
Gardez-vous d'éclater; plus que jamais, madame,
Vous devez renfermer vos transports dans votre ame.

Tout un peuple pour lui prêt à se déclarer...

SÉMIRAMIS.

Eh bien! pendant la nuit il faut s'en assurer.
C'est de vous que j'attends cet important service,
Vous, pour qui seul ici j'ordonne son supplice.
Seigneur, vous vous troublez! je ne sais quels transports
Éclatent dans vos yeux malgré tous vos efforts.

AGÉNOR.

Reine, je l'avouerai, qu'à regret contre un frere
Mon bras vous prêteroit ici son ministere:
Non que de vous servir il néglige l'emploi;
Mais daignez le commettre à quelque autre que moi;
Vous ne m'en verrez pas moins prompt à vous défendre,
Contre des jours si chers si l'on ose entreprendre.

SÉMIRAMIS.

Ah! seigneur, ce n'est pas l'intérêt de mes jours
Qui me fait d'un héros implorer le secours.
Plût au ciel que Bélus n'en voulût qu'à ma vie!
D'un courroux moins ardent on me verroit saisie:
Mais, hélas! le cruel attaque en sa fureur
Tout ce qui fut jamais de plus cher à mon cœur:
Ce n'est qu'à le sauver que ma tendresse aspire,
Et ce n'est pas pour moi que je défends l'empire.
Seigneur, si Ténésis eût rempli mon espoir,
Mon cœur n'auroit plus rien à vous faire savoir;
Et le vôtre du moins, plein de reconnoissance,
Rassureroit du mien la timide espérance.

AGÉNOR.

La princesse a daigné dans un long entretien...

SÉMIRAMIS.

Eh quoi! vous l'avez vue, et ne m'en dites rien?
On sait tout, cependant on garde un froid silence!
On se trouble, on soupire, et même en ma présence!
Quels regards! quel accueil! et qu'est-ce que je voi?

Sans doute on vous aura prévenu contre moi.
Ah! seigneur, pardonnez ces pleurs à mes alarmes,
Et n'accusez que vous de mes premieres larmes.

AGÉNOR.

Quand on est comme vous si ressemblante aux dieux,
Dans le cœur des mortels on devroit lire mieux.
Que n'en doit point attendre une reine si belle!
Quel cœur à ses desirs pourroit être rebelle?
Sans vous offrir ici des soupirs ni des soins,
Peut-être qu'Agénor n'en aimera pas moins.
Son cœur, né pour la guerre, et non pour la tendresse,
Des camps qui l'ont nourri garde encor la rudesse;
Et je crois qu'en effet vous n'en attendez pas
Des vulgaires amants les frivoles éclats;
Mais tel qu'il est enfin, si ce cœur peut vous plaire,
J'accepte tous les dons que vous voulez me faire.

SÉMIRAMIS.

Que vous me rassurez par un aveu si doux!
Qu'avec crainte, seigneur, j'ai paru devant vous!
Hélas! sans se flatter, une reine coupable
Pouvoit-elle espérer de vous paroître aimable?
Pour toucher votre cœur je n'ai que mes transports;
Pour me justifier je n'ai que mes remords.
Mais que dis-je? et pourquoi me reprocher un crime
Que mon amour pour vous va rendre légitime?
Si jamais dans le sang mes mains n'eussent trempé,
Si quelque heureux forfait ne me fût échappé,
Je ne goûterois pas la douceur infinie
De pouvoir vous aimer le reste de ma vie.
Venez, seigneur, venez donner à l'univers,
Qui me vit si long-temps lui préparer des fers,
Un spectacle pompeux qu'il n'osoit se promettre,
C'est de voir à son tour un mortel me soumettre.
Venez, par un hymen si cher à mes souhaits,
Du perfide Bélus confondre les projets.

Par ces nœuds, dont je cours hâter l'auguste fête,
Venez de l'univers m'annoncer la conquête.
Hélas! je l'ai privé du plus grand de ses rois;
Mais je lui rends en vous plus que je ne lui dois.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

BÉLUS, MADATE.

BÉLUS.

MADATE, c'en est fait; la fortune cruelle
A juré que ma sœur l'éprouveroit fidele.
Le traître Mégabise à tes coups échappé
Nous vend cher à tous deux le trait qui l'a frappé;
Il a de nos complots fait avertir la reine,
Et je sais que près d'elle en secret on l'amene.
Il ne nous reste plus, dans un si triste sort,
D'autre espoir que celui d'illustrer notre mort.
Mourons : mais, s'il se peut, avant qu'on nous opprime,
Honorons mon trépas de plus d'une victime.
Seul espoir dont mon cœur s'est trop entretenu,
Imprudent Ninias, qu'êtes-vous devenu?

MADATE.

Seigneur, dès que le sort contre nous se déclare
Que pourroit contre lui la vertu la plus rare?
Et quel espoir encor peut vous être permis
Dans ces perfides lieux à la reine soumis?
C'est loin d'ici qu'il faut conjurer un orage
Que prétendroit en vain braver votre courage.

BÉLUS.

Qui? moi! qu'en fugitif j'abandonne ces lieux!
Mes ennemis y sont, et je ne cherche qu'eux.

Le ciel même dût-il m'accabler sous sa chûte,
Mon cœur n'est pas de ceux que le péril rebute;
Il n'a jamais formé que d'illustres desseins,
Et ma perte aujourd'hui n'est pas ce que je crains.
As-tu fait de ma part avertir Mermécide?
C'est de lui que j'attends un conseil moins timide.
Il vient: cours cependant informer Agénor
Qu'un moment sans témoins je veux le voir encor.
Je conçois un projet qui flatte ma vengeance,
Et rend à mon courroux sa plus chere espérance.

SCENE II.

BÉLUS, MERMÉCIDE.

BÉLUS.

Mermécide, sais-tu jusqu'où vont nos malheurs?
Que ce funeste jour nous prépare d'horreurs!
Nous sommes découverts; et bientôt de la reine
Nous allons voir sur nous tomber toute la haine.

MERMÉCIDE.

Je vous ai déja dit, seigneur, que cette main
N'attend qu'un mot de vous pour lui percer le sein.
Malgré le faix des ans, l'âge enfin qui tout glace,
Je sens par vos périls réchauffer mon audace.
Prononcez son arrêt, condamnez votre sœur;
J'immole avant la nuit elle et son défenseur;
Il semble qu'avec nous le sort d'intelligence
Livre à tous vos desseins ce guerrier sans défense.

BÉLUS.

Non, Mermécide, non, je n'y puis consentir;
Épargne à ma vertu l'horreur d'un repentir.
Mon bras ne s'est armé que pour punir des crimes,
Et non pour immoler d'innocentes victimes.
Je l'ai vu, ce héros; tremblant à son aspect,
Je n'ai senti pour lui qu'amour et que respect.

De quel crime en effet ce guerrier redoutable
Envers les miens et moi peut-il être coupable?
On n'est point criminel pour être ambitieux.
On offre à ses desirs un trône glorieux;
A ses vœux les plus doux moi seul ici contraire,
Je dédaigne un héros qui m'est si nécessaire:
Cependant je l'estime, et je sens dans mon cœur
Je ne sais quel penchant parler en sa faveur.
Je n'ai peut-être ici qu'avec trop d'imprudence
Laissé d'un vain mépris éclater l'apparence.
Perdons ma sœur; pour lui, consens à l'épargner;
Loin de le perdre, il faut tâcher de le gagner.
Je sais un sûr moyen de l'armer pour moi-même.
Que te dirai-je enfin? c'est Ténésis qu'il aime.

MERMÉCIDE.

Mais pour en disposer, seigneur, est-elle à vous?
Ninias, engagé dans des liens si doux,
En a gardé peut-être une tendre mémoire.

BÉLUS.

Cette union n'étoit que trop chere à ma gloire!
Qui doit plus que Bélus en regretter les nœuds?
Cet hymen auroit mis le comble à tous mes vœux:
Mais un plus digne soin veut qu'on lui sacrifie
L'espoir qu'eut Ténésis au trône de l'Asie;
Il faut à Ninias conserver désormais
Un sceptre qui doit seul attirer ses souhaits.
Ma fille fut à lui; mais ce n'est pas un gage
Qui lui puisse assurer un si noble avantage.
A son premier hymen arrachons Ténésis,
Si je veux d'un second priver Sémiramis.
Ninias n'auroit plus qu'une espérance vaine,
Si jamais Agénor s'unissoit à la reine.
Enfin, puisque le sort m'y contraint aujourd'hui,
Il faut sans murmurer descendre jusqu'à lui,
En de honteux liens engager ma famille,
Aux vœux d'un inconnu sacrifier ma fille.

MERMÉCIDE.

Mais si de son hymen il dédaignoit l'honneur?

BÉLUS.

Je l'abandonne alors à toute ta fureur.
Adieu : bientôt ici ce guerrier doit se rendre.
En ces lieux cependant songeons à nous défendre.
Disperse nos amis autour de ce palais ;
Qu'aux troupes de la reine ils en ferment l'accès.
Il faut des plus hardis, commandés par moi-même,
Placer ici l'élite en ce péril extrême ;
Semer de toutes parts des bruits séditieux
Qui puissent ranimer les moins audacieux ;
Dire que Ninias voit encor la lumiere,
Qu'il revient pour venger le meurtre de son pere.
Je veux de ce faux bruit faire trembler ma sœur,
Porter le désespoir jusqu'au fond de son cœur :
Tandis qu'ici tu vas signaler ton courage,
Que ma vertu du mien va faire un triste usage !

SCENE III.

BÉLUS, *seul.*

Enfin c'en est donc fait ; me voilà parvenu
Au point de m'abaisser aux pieds d'un inconnu ;
De flatter une ardeur que j'ai tant méprisée,
Mais que le sort injuste a trop favorisée !
De l'espoir le plus doux il faut me dépouiller,
Et du sang de ma sœur peut-être me souiller.
Telle est donc de ces lieux l'influence cruelle
Que même la vertu s'y rendra criminelle,
Et, lorsque de ses soins la justice est l'objet,
Elle y doit emprunter les secours du forfait.
Dieux jaloux, dont j'ai tant imploré la vengeance,
Confiez-m'en du moins l'invincible puissance,
Si tel est de mon sang le malheureux destin

Qu'il y faille ajouter un crime de ma main,
Que l'astre injurieux qui sur ce sang préside
Lui doive un assassin après un parricide.
Grands dieux, si vous n'osez vous joindre à mon
courroux,
Daignez pour un moment m'associer à vous!
On vient...

SCENE IV.

BÉLUS, AGÉNOR.

BÉLUS.

C'est l'étranger. Que de trouble à sa vue
S'éleve tout-à-coup dans mon ame éperdue!
(*à Agénor.*)
N'est-ce point abuser des moments d'Agénor
Que de vouloir ici l'entretenir encor?
Seigneur, sans me flatter d'une vaine espérance,
Puis-je attendre de vous un peu de confiance?
Après un entretien mêlé de tant d'aigreur,
Puis-je en espérer un plus conforme à mon cœur?

AGÉNOR.

Dès qu'il en bannira l'orgueil et la menace,
Qu'il n'ira point lui-même exciter mon audace,
Bélus peut-il penser qu'Agénor aujourd'hui
Manque de confiance ou de respect pour lui?

BÉLUS.

Je vais donc avec vous employer un langage
Dont jamais ma fierté ne me permit l'usage.
Je vois sur votre front une auguste candeur,
Don du ciel, que n'a point démenti votre cœur,
Qui semble m'inviter à vous ouvrir sans crainte
Celui d'un prince né sans détour et sans feinte.
Mais avant qu'à vos yeux de mes desseins secrets
Je développe ici les sacrés intérêts,

Il m'importe, seigneur, de regagner l'estime
D'un cœur que je ne puis croire que magnanime.
Vous avez cru sans doute, instruit de mes desseins,
Que l'ambition seule avoit armé mes mains.
En effet, à me voir appliqué sans relâche
Aux malheureux complots où mon courroux m'attache,
Qui ne croîroit, seigneur, du moins sans m'offenser,
A de honteux soupçons pouvoir se dispenser?
Mais ce n'est pas sur moi, qu'aucun desir n'enflamme,
C'est sur les dieux qu'il faut en rejeter le blâme.
La fureur de régner ne m'a point corrompu;
Je régnerois, seigneur, si je l'avois voulu.
Si ma sœur elle-même avoit régné sans crime,
Si sur moi son pouvoir eût été légitime,
Ou si pour la punir d'un parricide affreux
Les dieux avoient été plus prompts, plus rigoureux,
Vous ne me verriez point attaquer sa puissance,
Ou sur ces dieux trop lents usurper la vengeance:
Mais ils m'ont de leurs soins dénié la faveur,
Comme si c'étoit moi qu'eût offensé ma sœur,
Ou que je dusse seul embrasser leur querelle.
Je ne suis que pour eux, ils ne sont que pour elle.
Mais vous, qu'à mes desseins j'éprouve si fatal
Lorsque vous devriez en être le rival,
Avec une vertu que l'univers révere,
Qui devroit d'elle-même épouser ma colere,
Je ne vois qu'un héros protecteur des forfaits,
Qui se laisse entraîner au torrent des bienfaits:
Car ne vous flattez point qu'avec quelque innocence
Vous puissiez de ma sœur embrasser la défense.
Eh! comment se peut-il qu'épris de Ténésis
Vous ayez pu, seigneur, servir Sémiramis?
Quel étoit donc l'espoir du feu qui vous anime?
Vous saviez mes projets; ignorez-vous son crime?

AGÉNOR.

Et que m'importe à moi ce forfait odieux?
Est-ce à moi sur ce point de prévenir les dieux?
Pour vous charger ici du soin de son supplice,
Est-ce à vous que le ciel a commis sa justice?
Seigneur, dans ses desseins votre cœur trop ardent
Ne cache point assez le piege qu'il me tend;
De vos divers complots la trame découverte
Vous fait de votre sœur vouloir hâter la perte;
Dans le dessein affreux d'attenter à ses jours
Vous voulez lui ravir son unique secours.
Cessez de me flatter que l'univers m'admire,
Pour m'en faire un devoir de refuser l'empire,
De rejeter l'honneur d'un hymen glorieux...

BÉLUS.

Dites plutôt, seigneur, d'un hymen odieux.
Oui, je veux vous ravir ce honteux diadème,
Vous ôter à la reine et vous rendre à vous-même,
Retenir la vertu qui fuit de votre sein,
De ma fille et de moi vous rendre digne enfin.
Je vois où malgré vous le dépit vous entraîne;
Mais je veux qu'en héros la raison vous ramene,
Dussé-je en suppliant embrasser vos genoux.
Je ne vous nierai pas que j'ai besoin de vous:
C'est en dire beaucoup pour une ame assez fiere
Que l'on ne vit jamais descendre à la priere;
Et si je m'en rapporte au bruit de vos vertus,
C'est en dire encor plus pour vous que pour Bélus.
Croyez que le desir de sauver une vie,
Qui malgré tous vos soins pourroit m'être ravie,
N'est pas ce qui m'a fait vous appeler ici;
Ne me soupçonnez point d'un si lâche souci;
Foibles raisons pour moi : mon cœur en a bien
d'autres,
Que je veux essayer de rendre aussi les vôtres.
Dussiez-vous révéler mes secrets à ma sœur,

Je vais vous découvrir jusqu'au fond de mon cœur.
Quelque soin qui pour elle ici vous intéresse,
Je n'exige de vous ni serment ni promesse.
Quel péril trouverois-je encore à m'expliquer?
Je n'ai plus rien à perdre, et j'ai tout à risquer.
De mon indigne sœur la mort est assurée;
Malgré les dieux et vous mon courroux l'a jurée:
Oui, seigneur, et ce jour terminera les siens,
Deviendra le plus grand ou le dernier des miens:
Les conjurés sont prêts; leur troupe audacieuse
Portoit jusque sur vous une main furieuse
Si je n'eusse arrêté leurs complots inhumains.
Quoique vous seul ici traversiez mes desseins,
La vertu sur mon cœur fut toujours trop puissante
Pour pouvoir immoler une tête innocente;
Mais je ne puis souffrir qu'avec tant de valeur
Vous vous déshonoriez à protéger ma sœur.
Si je vous haïssois, votre mort est certaine;
Je n'ai qu'à vous livrer à l'hymen de la reine:
Mais je veux vous ravir à ce honteux lien,
Et pour y parvenir je n'épargnerai rien.
Abandonnez la sœur, je vous réponds du frere.
Dites-moi, Ténésis vous est-elle encor chere?

AGÉNOR.

Cruel! n'achevez pas, j'entrevois vos desseins.
Offrez à d'autres vœux vos présents inhumains;
Laissez-moi ma vertu; la vôtre trop farouche
A mon cœur affligé n'offre rien qui le touche;
Et j'aime mieux encore essuyer vos mépris
Que de vous voir tenter de m'avoir à ce prix.
Si vous l'aviez pensé, je tiendrois votre estime
Plus honteuse pour moi que ne seroit un crime.
Votre fille m'est chere, et jamais dans mon cœur
Je ne sentis pour elle une plus vive ardeur;
Je l'aime, je l'adore, et mon ame ravie
Eût préféré sa main au trône de l'Asie:

Je conçois tout le prix d'un bonheur si charmant;
Mais je le conçois plus en héros qu'en amant.
Vous remplissez mon cœur de douleur et de rage,
Sans remporter sur lui que ce foible avantage.
Triste et désespéré de vos premiers refus,
Et d'un illustre hymen moins touché que confus,
J'allois quitter ces lieux malgré ma foi promise,
Honteux qu'à mon dépit la reine l'eût surprise:
Mais, seigneur, c'est assez pour m'attacher ici
Que de tous vos complots vous m'ayez éclairci.
Votre sœur en moi seul a mis son espérance;
Fallût-il de mon sang payer sa confiance,
Aux plus affreux dangers vous me verrez courir,
Sans donner à l'amour seulement un soupir.

BÉLUS.

Courez donc immoler Ténésis elle-même,
Une princesse encor qui peut-être vous aime:
Car enfin, à juger de son cœur par le mien,
Mon penchant doit assez vous répondre du sien:
Mais votre cœur se fait une gloire sauvage
De refuser du mien un si précieux gage.
Mon fils (d'un nom si doux laissez-moi vous nommer,
Et dans ses soins pour vous mon cœur se confirmer),
Une fausse vertu vous flatte et vous abuse;
Au véritable honneur votre cœur se refuse;
Fait-il donc consister sa gloire à protéger
Des crimes dont déja vous m'auriez dû venger?

AGÉNOR.

Voyez où vous emporte une aveugle colere.
Eh! qui défends-je ici? la sœur contre le frere.
Votre cœur croit en vain l'emporter sur le mien;
Malgré tout mon amour, je n'écoute plus rien:
Mais si l'on en vouloit à votre illustre tête,
Ma main à la sauver n'en sera pas moins prête.
Entre la reine et vous, juste, mais généreux,
Je me déclarerai pour les plus malheureux.

Adieu, seigneur : je sens que ma vertu chancelle ;
Et j'en dois à ma gloire un compte plus fidele.
Je ne vous cache point ma foiblesse et mes pleurs :
Mon cœur est déchiré des plus vives douleurs ;
Mais il faut mériter par un effort sublime,
S'il ne m'aime, du moins que le vôtre m'estime.
Vous pouvez vous flatter, malgré votre courroux,
Que vous m'avez rendu plus à plaindre que vous.

SCENE V.

BÉLUS, *seul.*

Esclave des bienfaits, moins grand que téméraire,
Puisque tu veux mourir, il faut te satisfaire.
Après t'avoir rendu maître de mes secrets,
Il faut que de tes jours je le sois désormais.
Grands dieux, qui ne m'offrez que de cheres victimes,
Ne me les rendrez-vous jamais plus légitimes ?
Mais puisque vous voulez un crime de ma main,
Dieux cruels, il faut bien s'y résoudre à la fin.

SCENE VI.

BÉLUS, TÉNÉSIS.

TÉNÉSIS.

Ah, seigneur ! est-ce vous ? que mon ame éperdue
Avoit besoin ici d'une si chere vue !
Je ne sais quels projets on médite en ces lieux,
Mais je ne vois par-tout que soldats furieux,
Que des fronts menaçants, qu'épouvante, que trouble ;
La garde du palais à grands flots se redouble ;
La reine frémissante erre de toutes parts,
Et je n'en ai reçu que de tristes regards,

Quoiqu'elle m'ait appris que son hymen s'apprête.
Mais quels apprêts, grands dieux, pour une telle fête !
Que mon cœur, alarmé de tout ce que je voi,
En conçoit de douleur, et de trouble, et d'effroi !
D'un son tumultueux tout ce palais résonne ;
Et je sais qu'en secret la reine vous soupçonne.

BÉLUS.

Ma fille, elle fait plus que de me soupçonner,
Et de bien d'autres cris ces lieux vont résonner.
Que ces tristes apprêts qui causent vos alarmes
Vont vous coûter encor de soupirs et de larmes,
Ma chere Ténésis ! On sait tous mes projets,
Et c'est contre moi seul que se font tant d'apprêts.

TÉNÉSIS.

Pourquoi donc en ces lieux vous arrêter encore ?
Souffrez que pour vous-même ici je vous implore ;
Fuyez, daignez du moins tenter quelque secours
Qui d'un pere si cher me conserve les jours.
Mais un reste d'espoir me flatte et vient me luire ;
Je crois même, seigneur, devoir vous en instruire.
Agénor a pour moi témoigné quelque ardeur
Que n'aura point peut-être étouffé ma rigueur.
Ainsi que son pouvoir sa valeur est extrême.
Que ne fera-t-il point pour plaire à ce qu'il aime ?

BÉLUS.

Agénor ! ah ! ma fille, il n'y faut plus penser.
L'insolent ! à quel point il vient de m'offenser !
Ténésis, si c'est là votre unique espérance,
Vous me verrez bientôt immoler sans défense.
Je veux à votre gloire épargner un récit
Qui ne vous causeroit que honte et que dépit.
Au maître des humains je vous avois unie.
Après m'être flatté d'une gloire infinie,
Il m'a fallu descendre à des nœuds sans éclat ;
Et d'un soin si honteux je n'ai fait qu'un ingrat.
Ma fille, on vous préfere une reine barbare ;

Contre vous, contre moi, pour elle on se déclare :
Je me suis abaissé jusques à supplier ;
Mais qu'un vil étranger vient de m'humilier !

TÉNÉSIS.

Je vous connois tous deux ; violents l'un et l'autre,
Son cœur fier n'aura pas voulu céder au vôtre :
Une timide voix saura mieux le fléchir.
Je n'examine rien s'il peut vous secourir :
Souffrez pour un moment que je m'offre à sa vue.

BÉLUS.

Ma fille, il n'est plus temps, sa perte est résolue ;
Plus que les miens ici ses jours sont en danger ;
De ses lâches refus son sang va me venger.
Adieu. De ce palais, où bientôt le carnage
Va n'offrir à vos yeux qu'une effroyable image,
Fuyez, dérobez-vous de ce funeste lieu,
Où je vous dis peut-être un éternel adieu.

SCENE VII.

TÉNÉSIS, *seule.*

O sort, si notre sang te doit quelques victimes,
La reine à ton courroux n'offre que trop de crimes !
Hélas ! c'en est donc fait, et je touche au moment
Où je verrai périr mon pere, ou mon amant,
L'un par l'autre ; et tous deux, soit l'amant, soit le pere,
Ils n'armeront contre eux qu'une main qui m'est chere,
Et ne me laisseront pour essuyer mes pleurs
Que celle qui viendra de combler mes malheurs.
Mais en est-ce un pour moi que la mort d'un perfide
Qui préfere à ma main une main parricide ?
Dès qu'un lâche intérêt le jette en d'autres bras,
Que m'importe son sort ? Ce qu'il m'importe ? hélas !

Malheureuse, malgré ta tendresse trahie,
Dis qu'il t'importe encor plus que ta propre vie,
Et que l'ingrat lui seul occupe plus ton cœur
Qu'un pere infortuné n'excite ta douleur.
Non, non, malgré Bélus, il faut que je le voie.
De leur hymen du moins je veux troubler la joie,
M'offrir à leurs regards l'œil ardent de courroux,
Les immoler tous deux à mes transports jaloux.
Hélas! que ma douleur tromperoit mon attente!
L'ingrat ne me verroit qu'affligée et mourante,
Loin de les immoler, me traîner à l'autel,
Et moi-même en mon sein porter le coup mortel,
De leur hymen offrir pour premiere victime
Un cœur qui, sans amour, auroit été sans crime.
Ah, lâche! si tu veux t'immoler en ce jour,
Que ce soit à ta gloire, et non à ton amour!
N'importe, il faut le voir; un repentir peut-être
A mes pieds malgré lui ramenera le traître:
Pour mon pere du moins implorons son secours,
Lui seul peut m'assurer de si précieux jours;
Heureuse que ce soin puisse aux yeux d'un parjure
Voiler ceux que l'amour dérobe à la nature!

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

AGÉNOR, *seul.*

Où vais-je, malheureux? et quel est mon espoir?
Indomtable fierté, chimérique devoir,
Si tu veux qu'à tes lois la gloire encor m'enchaîne,
Cache donc mieux l'abyme où mon dépit m'entraîne,
Ou ne me réduis point à te sacrifier
Un bien à qui mon cœur se promit tout entier.
Ah! fuyons de ces lieux, ou laissons dans mon ame
Renaître les transports de ma premiere flamme.
Allons chercher ailleurs des lauriers dont l'honneur
Flatte plus ma vertu, coûte moins à mon cœur.
Il ne me reste plus, pour l'ébranler encore,
Que de m'offrir aux yeux de celle que j'adore.
Qu'à regret je combats ce funeste desir!

SCENE II.

TÉNÉSIS, AGÉNOR.

AGÉNOR.

Mais je la vois; grands dieux, que vais-je devenir?
Fuyons, n'attendons pas que mon ame éperdue
S'abandonne aux transports d'une si chere vue.

TÉNÉSIS.

Ne fuyez point, seigneur; un cœur si généreux

Ne doit pas éviter l'abord des malheureux.
Hélas! je ne viens point pour troubler par mes larmes
Un hymen qui pour vous doit avoir tant de charmes;
Vous ne me verrez point, contraire à vos desirs,
A des transports si doux mêler mes déplaisirs:
Je viens, seigneur, je viens, tremblante pour un pere,
Confier à vos soins une tête si chere,
Embrasser vos genoux, et d'un si ferme appui
Implorer le secours, moins pour moi que pour lui.
Je ne demande point qu'à la reine infidele,
Pour sauver des ingrats, vous vous armiez contre elle:
Tant d'espoir n'entre point au cœur des malheureux;
Ils ne savent former que de timides vœux.
Non, d'un amour juré sous de si noirs auspices
Je n'attends plus, seigneur, de si grands sacrifices:
Hélas! qui m'auroit dit qu'après des soins si doux
Je viendrois sans succès tomber à vos genoux,
Qu'on ne me répondroit que par un froid silence?
Ah! d'un regard du moins rendez-moi l'espérance.
Ne suffisoit-il pas du refus de ma main,
Sans me plonger encor le poignard dans le sein?
Daignez prendre pitié d'une triste famille;
N'immolez pas du moins le pere avec la fille.

AGÉNOR.

Ah! ne m'outragez point par cet indigne effroi;
Si j'immole quelqu'un, ce ne sera que moi.
N'accablez point vous-même un amant déplorable,
Plus malheureux que vous, peut-être moins coupable.
Hélas! où, malgré moi, m'avez-vous engagé?
Dans quel abyme affreux vos rigueurs m'ont plongé!
Il est vrai qu'au dépit mon ame abandonnée
A voulu se venger par un prompt hyménée.
J'ai fait plus: un devoir sacré, quoique inhumain,
M'a fait avec fierté rejeter votre main;
Mais on en exigeoit pour prix un sacrifice
Dont jamais ma vertu n'admettra l'injustice;

Et, si je vous avois acceptée à ce prix,
Vous-même ne m'eussiez reçu qu'avec mépris.
Ce n'est pas que mon cœur, rebuté de sa chaîne,
Se soit un seul moment écarté vers la reine ;
J'aurois trop à rougir si pour Sémiramis
J'avois abandonné l'aimable Ténésis :
Je la perds cependant si je lui suis fidele ;
Si je lui sacrifie une reine cruelle,
Je ne suis plus qu'un cœur sans honneur et sans foi :
Sceptre, maîtresse, honneur, tout est perdu pour moi.
Adieu, madame, adieu : je vais loin de l'Asie
Signaler la fureur dont mon ame est saisie ;
Mais avant mon départ je sauverai Bélus,
Je sauverai la reine, et ne vous verrai plus.
A des périls trop sûrs c'est exposer ma gloire
Que d'oser à vos yeux disputer la victoire.

TÉNÉSIS.

Hélas ! malgré les soins de ce que je me doi,
Que la mienne, seigneur, sera triste pour moi !
Qu'Agénor frémiroit de mon destin barbare,
S'il savoit comme moi tout ce qui nous sépare,
Et de combien d'horreurs nos cœurs sont menacés !
Mais, sans vous informer de mes malheurs passés,
Je ne souffrirai point qu'une flamme si belle,
Dont je mérite peu l'attachement fidele,
Pour tout prix des secours que j'implore de vous,
Vous fasse renoncer à l'espoir le plus doux.
Quoi qu'il m'en coûte, il faut vous donner à la reine ;
Je veux former moi-même une si belle chaîne,
Ne pouvant vous payer que du don de sa foi :
Mais croyez, si ma main eût dépendu de moi,
Que j'aurois fait, seigneur, le bonheur de ma vie
De voir à vos vertus ma destinée unie,
Et, si jamais le sort pouvoit nous rapprocher,
Que votre cœur n'auroit rien à me reprocher.
Je ne vous nierai pas, seigneur, que je vous aime ;

Je trouve à vous le dire une douceur extrême,
Et l'amour n'a point cru déshonorer mon cœur
En y faisant pour vous naître une vive ardeur :
Mais, hélas ! cet aveu, si doux en apparence,
N'en doit pas plus, seigneur, flatter votre espérance.
Je ne sais point former de parjures liens :
Quoiqu'un âge bien tendre ait vu serrer les miens,
Il n'en est pas moins vrai qu'un funeste hyménée
Aux lois d'un autre époux soumet ma destinée.

AGÉNOR.

Vous, madame ?

TÉNÉSIS.

Et j'ai cru devoir vous révéler
Ce qu'ici vainement je voudrois vous celer.
Ce seroit vous trahir...

AGÉNOR.

Ah ! cruelle princesse,
De quel barbare prix payez-vous ma tendresse !
Et puisqu'enfin j'allois abandonner ces lieux,
Pourquoi me dévoiler ces secrets odieux ?

TÉNÉSIS.

Trop d'espoir eût séduit votre ame généreuse.

AGÉNOR.

Mais il en eût rendu la douleur moins affreuse.
Hélas ! que le destin, en unissant nos cœurs,
S'est bien fait un plaisir d'égaler nos malheurs !
Comme vous à l'hymen engagé dès l'enfance,
Cependant de ses nœuds j'ai bravé la puissance ;
Et de tous les serments dont j'attestai les dieux
Je n'ai gardé que ceux que je fis à vos yeux.
Quelle étoit cependant celle à qui l'hyménée
Du parjure Agénor joignit la destinée ?
J'ignore encor son nom : mais je sais que jamais
La jeunesse ne vit briller autant d'attraits ;
S'ils ont pu se former, qu'elle doit être belle !
La seule Ténésis l'emporteroit sur elle.

Que vous plaindrez mon sort à ce fatal récit!
Près de Sinope...

TÉNÉSIS.

O ciel! quel trouble me saisit!
Ne fut-ce point, seigneur, près d'un antre terrible,
Des décrets du destin interprete invisible?

AGÉNOR.

C'est là pour la premiere et la derniere fois
Que je vis la beauté qu'on soumit à mes lois;
Du pyrope éclatant sa tête étoit ornée;
Sans pompe cependant elle fut amenée.
Un mortel vénérable, et dont l'auguste aspect
Inspiroit à la fois la crainte et le respect,
Conduisoit à l'autel cette jeune merveille:
Age peu différent, suite toute pareille;
Un prêtre, deux vieillards, nul esclave près d'eux.
De la pourpre des rois on nous orna tous deux.

TÉNÉSIS.

Mais, seigneur, à l'autel ne vit-on point vos meres?

AGÉNOR.

L'un et l'autre avec nous nous n'avions que nos peres.

TÉNÉSIS.

Achevez.

AGÉNOR.

J'ai tout dit.

TÉNÉSIS.

Hélas! c'étoit donc vous!

AGÉNOR.

Quoi! madame?

TÉNÉSIS.

Ah! seigneur, vous êtes mon époux.

AGÉNOR.

Moi, votre époux! qui? moi! le fils de Mermécide!

TÉNÉSIS.

Ah! seigneur, ce nom seul de notre hymen décide:
Bélus m'en a parlé cent fois avec transport,

De ce fils disparu plaignant toujours le sort:
De celui des humains ce fils doit être arbitre.

AGÉNOR.

Mon cœur est moins touché d'un si superbe titre
Que d'un bien...

TÉNÉSIS.

Terminons des transports superflus.
Adieu, seigneur, adieu. Je cours chercher Bélus.
Les moments nous sont chers; il faut que je vous laisse.

SCENE III.

AGÉNOR, *seul.*

Qu'ai-je entendu? qui? moi, l'époux de la princesse!
Et comment ce Bélus, si jaloux de son rang,
A-t-il pu se choisir un gendre de mon sang?
Mais quel est donc celui dont le ciel m'a fait naître,
Si l'univers en moi doit adorer un maître?

SCENE IV.

MIRAME, AGÉNOR.

MIRAME.

Seigneur, un étranger, qui se cache avec soin,
Demande à vous parler un moment sans témoin.

AGÉNOR.

Qu'il entre.

SCENE V.

AGÉNOR, *seul.*

Cependant, que mon ame agitée,

Tout entiere aux plaisirs dont elle est transportée,
Auroit ici besoin d'un peu de liberté!

SCENE VI.

MERMÉCIDE, AGÉNOR, MIRAME.

AGÉNOR.

Approchez, vous pouvez parler en sûreté.

MERMÉCIDE.

D'un secret important chargé de vous instruire...
Mais daignez ordonner, seigneur, qu'on se retire.

AGÉNOR, *à Mirame.*

Sortez.

SCENE VII.

AGÉNOR, MERMÉCIDE.

AGÉNOR.

Eh bien! quel est ce secret important?
Hâtez-vous; tout m'appelle ailleurs en cet instant.

MERMÉCIDE.

Seigneur, dans ce billet que j'ose ici vous rendre...

AGÉNOR.

De quelle main?

MERMÉCIDE.

Lisez, et vous allez l'apprendre.

AGÉNOR.

C'est de Bélus sans doute, et son cœur généreux
Daigne encor... mais lisons.

Mermécide tire un poignard, et le leve pour frapper Agénor.

AGÉNOR, *arrêtant le bras de Mermécide.*

Arrête, malheureux!
D'une si foible main qu'esperes-tu, perfide?

Mais qu'est-ce que je vois? Grands dieux ! c'est
Mermécide !

MERMÉCIDE.

Ciel ! que vois-je à mon tour? me trompé-je, mon fils !
Et, pour comble d'horreurs, parmi mes ennemis !

AGÉNOR.

Seigneur, ne mêlez point d'amertume à ma joie ;
Pénétré du bonheur que le ciel me renvoie,
Mon cœur ne ressentit jamais tant de douceur.

MERMÉCIDE.

Et le mien n'a jamais ressenti tant d'horreur.
En quels lieux m'offrez-vous une tête si chere !

AGÉNOR.

O ciel ! à quels transports reconnois-je mon pere !

MERMÉCIDE.

Dieux! ne m'a-t-il coûté tant de soins, tant de pleurs,
Que pour le voir lui seul combler tous mes malheurs ?
De l'éclat qui vous suit que mon ame alarmée,
Cruel, en d'autres lieux auroit été charmée !
Ah ! fils trop imprudent, que faites-vous ici?
De votre sort affreux tremblez d'être éclairci.
Mais j'apperçois la reine, ingrat, et je vous laisse.

AGÉNOR.

Ah ! de noms moins cruels honorez ma tendresse ;
Du plaisir de vous voir ne privez point mes yeux :
Vous n'avez près de moi rien à craindre en ces lieux.

SCENE VIII.

SÉMIRAMIS, AGÉNOR, MERMÉCIDE.

SÉMIRAMIS.

Que faites-vous, seigneur? et quel soin vous arrête,
Lorsque mille périls menacent notre tête?
Babylone en fureur s'arme de toutes parts ;
On a déja chassé nos soldats des remparts ;

De ce palais bientôt les mutins sont les maîtres,
Si ce bras triomphant n'en écarte les traîtres.
Venez, seigneur, venez, accompagné de moi,
Leur montrer leur vainqueur, mon époux, et leur roi.
Eh quoi! loin de voler où ma voix vous appelle,
De nos périls communs négligeant la nouvelle,
A peine vous daignez... Mais qui vois-je avec vous?
Mon ennemi, seigneur, et le plus grand de tous!
Ah, traître! enfin le ciel te livre à ma vengeance.

AGÉNOR.

Daignez de ces transports calmer la violence.
De quels crimes s'est donc noirci cet étranger,
Pour forcer une reine à vouloir s'en venger?

SÉMIRAMIS.

De quels crimes, seigneur? le perfide! le lâche!
Mais en vain à la mort votre pitié l'arrache;
Le ciel même dût-il s'armer en sa faveur,
Rien ne peut le soustraire à ma juste fureur.

AGÉNOR.

Je vous ai déja dit que j'ignore son crime.
Quel qu'il soit cependant, j'adopte la victime:
Cet étranger m'est cher; j'ose même aujourd'hui,
Ici, comme de moi, vous répondre de lui.
Dès mes plus jeunes ans je connois Mermécide.

SÉMIRAMIS.

Vous n'avez donc connu qu'un rebelle, un perfide,
Indigne de la vie et de votre pitié,
Que, loin de dérober à mon inimitié,
Vous devriez livrer vous-même à ma justice;
Ou m'en laisser du moins ordonner le supplice.
Pour le priver, seigneur, d'un si puissant secours,
Faut-il vous dire encor qu'il y va de mes jours?
Mais, ingrat, ce n'est pas ce qui vous intéresse.
En vain je fais pour vous éclater ma tendresse.
Ce généreux secours qu'on m'avoit tant promis
Se termine à sauver mes plus grands ennemis.

AGÉNOR.

Madame, si le ciel ne vous en fit point d'autres,
Vous me verrez long-temps le protecteur des vôtres.
Si celui-ci sur-tout a besoin de secours,
Jusqu'au dernier soupir je défendrai ses jours :
Il n'est empire, honneur, que je ne sacrifie
Au soin de conserver une si chere vie.

SÉMIRAMIS.

Ah! qu'est-ce que j'entends? je ne sais quelle horreur
Se répand tout-à-coup jusqu'au fond de mon cœur.
Je ne vois dans leurs yeux qu'un trouble qui me glace.
Seigneur, entre vous deux qu'est-ce donc qui se passe?
Quel intérêt si grand prenez-vous à ses jours?

AGÉNOR.

Est-il besoin encor d'éclaircir ce discours?
Voulez-vous qu'à vos coups j'abandonne mon pere?

MERMÉCIDE.

Non, je ne le suis pas; mais voilà votre mere.

AGÉNOR.

Ma mere!

SÉMIRAMIS.

Lui, mon fils! grands dieux! qu'ai-je entendu?
Cher Agénor, hélas! je vous ai donc perdu!

MERMÉCIDE.

Heureuse bien plutôt qu'en cette horrible flamme
Un mystere plus long n'ait point nourri votre ame!
Je n'ai laissé que trop Ninias dans l'erreur;
Je frémis des périls où j'ai livré son cœur.
Eh! qui pouvoit prévoir qu'une ardeur criminelle
Relégueroit au loin la nature infidele?
Revenez tous les deux de votre étonnement;
Et vous, reine, encor plus de votre égarement.
Voilà ce Ninias, si digne de son pere,
Mais à qui les destins devoient une autre mere.

NINIAS.

Mermécide, arrêtez : c'est ma mere; et je veux

Qu'on la respecte autant qu'on respecte les dieux.
Je n'oublierai jamais que je lui dois la vie,
Et je ne prétends pas qu'aucun autre l'oublie.

SÉMIRAMIS.

Non, tu n'es point mon fils: en vain cet imposteur
Prétend de mon amour démentir la fureur;
Si tu l'étois, déja la voix de la nature
Eût détruit de l'amour la premiere imposture.
Il n'est qu'un seul moyen de me montrer mon fils,
C'est par un prompt secours contre mes ennemis.
Qu'à mon courroux sa main prête son ministere,
Qu'il t'immole, à ce prix je deviendrai sa mere.
Mais je ne la suis pas; je n'en ressens du moins
Les entrailles, l'amour, les remords, ni les soins.
Cruel, pour me forcer à te céder l'empire,
Il suffisoit de ceux que mon amour m'inspire;
Tu n'avois pas besoin d'emprunter contre lui
D'un redoutable nom l'incestueux appui.
Va te joindre à Bélus, cœur ingrat et perfide;
Rends-toi digne de moi par un noir parricide;
Viens toi-même chercher dans mon malheureux flanc
Les traces de Ninus et le sceau de ton sang.
Mais, soit fils, soit amant, n'attends de moi, barbare,
Que les mêmes horreurs que ton cœur me prépare.
Comme fils, n'attends rien d'un cœur ambitieux;
Comme amant, encor moins d'un amour furieux.
Je périrai, le front orné du diadême;
Et, s'il faut le céder, tu périras toi-même.
Ingrat, je t'aime encore avec trop de fureur,
Pour te sacrifier les transports de mon cœur.
Garde-toi cependant d'une amante outragée;
Garde-toi d'une mere à ta perte engagée.
Adieu: fuis sans tarder de ces funestes lieux;
Respecte-s-y du moins mere, amante, ou les dieux.

NINIAS.

Oui, je vais vous prouver, par mon obéissance.

Combien le nom de mere a sur moi de puissance.
Puisse à votre grand cœur ce nom qui m'est si doux
N'inspirer que des soins qui soient dignes de vous!

SCENE IX.

SÉMIRAMIS, PHÉNICE.

SÉMIRAMIS.

Ingrat, quels soins veux-tu que la nature inspire
A ce cœur qui jamais n'en reconnut l'empire?
Ce cœur infortuné, que l'amour a séduit,
A t'aimer comme un fils fut-il jamais instruit?
Un moment suffit-il pour éteindre une flamme
Que le courroux du ciel irrite dans mon ame?
Penses-tu qu'en un cœur si sensible à l'amour
L'effort d'en triompher soit l'ouvrage d'un jour?
Parceque tu me hais, tu le trouves facile;
Ta vertu contre moi te sert du moins d'asyle.
Nature trop muette, et vous, dieux ennemis,
Instruisez-moi du moins à l'aimer comme un fils.
Ou prêtez-moi contre elle un secours favorable,
Ou laissez-moi sans trouble une flamme coupable.
Mais pourquoi m'alarmer de ce fils imposteur,
Supposé par Bélus, démenti par mon cœur?
Quelle foi près de lui doit trouver Mermécide?
Puis-je en croire un moment un témoin si perfide?
Ninias ne vit plus; un frivole souci...

PHÉNICE.

Mégabise en mourant n'a que trop éclairci
Ce doute malheureux où votre cœur se livre,
Madame; Ninias n'a point cessé de vivre.
Avez-vous oublié tout ce que de son sort
Vient de vous révéler un fidele rapport?
Et quel funeste espoir peut vous flatter encore,
Puisqu'enfin Ténesis est celle qu'il adore?

Vous seule l'ignorez, lorsque toute la cour
Retentit dès long-temps du bruit de son amour.
Loin d'en croire aux transports qui séduisent votre ame,
Dans ce péril pressant songez à vous, madame.

SÉMIRAMIS.

Qu'esperes-tu de moi dans l'état où je suis?
Détester mes forfaits est tout ce que je puis.
Tout en proie aux horreurs dont mon ame est troublée,
Je cede au coup affreux dont je suis accablée.
Je succombe, Phénice, et mon cœur abattu
Contre tant de malheurs se trouve sans vertu.
Mais quoi! seule à gémir de mon sort déplorable,
J'en laisserois jouir le cruel qui m'accable!
Mon sceptre et mon amour m'ont coûté trop d'horreurs,
Pour n'y pas ajouter de nouvelles fureurs.
Quelque destin pour eux que mon cœur ait à craindre,
Le vainqueur plus que moi sera peut-être à plaindre.
Non, je ne verrai point triompher Ténésis
Des malheurs où le sort réduit Sémiramis.
Sur l'objet que sans doute un ingrat me préfere,
Il faut que je me venge et d'un fils et d'un frere.
Elle est entre mes mains, et le fidele Arbas,
Au gré de mon courroux, a juré son trépas.
Rentrons; c'est dans le sang d'une indigne rivale
Qu'il faut que ma fureur désormais se signale.
Embrasons ce palais par mes soins élevé;
Sa cendre est le tombeau qui m'étoit réservé.
C'est là que je prétends du sang de son amante
Offrir à Ninias la cendre encor fumante.
L'ingrat, qui croit peut-être insulter à mon sort,
Donnera malgré lui des larmes à ma mort.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

SÉMIRAMIS, *seule.*

QUE deviens-je? où fuirai-je? Amante déplorable,
Épouse sans vertu, mere encor plus coupable,
Où t'iras-tu cacher? quel gouffre assez affreux
Est digne d'enfermer ton amour malheureux?
Tu n'en fis pas assez, reine de sang avide;
Il falloit joindre encor l'inceste au parricide:
Tes vœux n'auroient été qu'à demi satisfaits.
Grands dieux! devois-je craindre, après tant de forfaits,
Après que mon époux m'a servi de victime,
Que vous pussiez encor me réserver un crime?
Terre, ouvre-moi ton sein, et redonne aux enfers
Ce monstre dont ils ont effrayé l'univers;
Dérobe à la clarté l'abominable flamme
Dont les feux du Ténare ont embrasé mon ame.
Dieux, qui m'abandonnez à ces honteux transports,
N'en attendez, cruels, ni douleurs, ni remords.
Je ne tiens mon amour que de votre colere:
Mais, pour vous en punir, mon cœur veut s'y complaire;
Je veux du moins aimer comme ces mêmes dieux
Chez qui seuls j'ai trouvé l'exemple de mes feux.
Cesse de t'en flatter, malheureuse mortelle;
Où crois-tu de tes feux trouver l'affreux modele?

Et quel indigne espoir vient t'agiter encor?
Crois-tu dans Ninias retrouver Agénor?
Contente-toi d'avoir sacrifié le pere,
Et reprends pour le fils des entrailles de mere.
Dangereux Ninias, ne t'avois-je formé
Si grand, si généreux, si digne d'être aimé,
Que pour me voir moi-même adorer mon ouvrage,
Et trahir la nature à qui j'en dois l'hommage?
Mais de quel bruit affreux...?

SCENE II.

SEMIRAMIS, PHÉNICE, ARBAS.

SÉMIRAMIS.

Ciel! qu'est-ce que je voi?
Phénice, où courez-vous? et d'où naît votre effroi?

PHÉNICE.

Fuyez, reine, fuyez; vos soldats vous trahissent;
Du nom de Ninias tous ces lieux retentissent;
A peine a-t-il paru, qu'à son terrible aspect
Vos gardes n'ont fait voir que crainte et que respect.
La fierté dans les yeux, et bouillant de colere,
J'ai vu lui-même encor votre perfide frere,
Des soldats mutinés échauffant la fureur,
Ordonner à grands cris le trépas de sa sœur.
Où sera votre asyle en ce moment funeste?

SÉMIRAMIS.

Va, ne crains rien pour moi, tant qu'un soupir me reste.
Au gré de son courroux le ciel peut m'accabler;
Mais ce sera du moins sans me faire trembler.
Arbas, je sais pour moi jusqu'où va votre zele,
Et vous êtes le seul qui me restiez fidele.
En remettant ici la princesse en vos mains,
Je vous ai déclaré quels étoient mes desseins.

Allez, et vous rendez, par votre obéissance,
Digne de mes bienfaits et de ma confiance.
Songez dans quels périls vous vous précipitez,
Si ces ordres bientôt ne sont exécutés.

SCENE III.

SÉMIRAMIS, PHÉNICE.

SÉMIRAMIS.

Et nous, allons, Phénice, au-devant d'un barbare,
Nous exposer sans crainte à ce qu'il nous prépare.
Viens me voir terminer mon déplorable sort.
Suis-moi; je vais t'apprendre à mépriser la mort.

SCENE IV.

NINIAS, SÉMIRAMIS, PHÉNICE.

SÉMIRAMIS.

Mais qu'est-ce que je vois?... Ah! courroux si terrible,
Qu'à cet aspect si cher vous devenez flexible!
Traître, que cherches-tu dans ces augustes lieux?

NINIAS.

La mort, ou le seul bien qui me fut précieux.
Ce que j'y cherche? hélas! j'y viens chercher ma mere;
J'y viens livrer un fils à toute sa colere.

SÉMIRAMIS.

Toi mon fils! toi, cruel! l'objet de ma fureur,
Que je ne puis plus voir sans en frémir d'horreur!
Tandis que devant moi ton orgueil s'humilie,
Je vois que tu voudrois pouvoir m'ôter la vie.
Mais Ténésis retient un si noble courroux;
Incertain de son sort, on tremble devant nous;

On vient livrer un fils à toute ma colere,
Tandis qu'au fond de l'ame on déteste sa mere.
Tu m'as plainte un moment, perfide! mais ton cœur
S'est bientôt rebuté de ce soin imposteur.
Juge si je puis voir sans un excès de joie
Les douloureux transports où ton ame est en proie.
Regarde en quel état un déplorable amour
Réduit l'infortunée à qui tu dois le jour.
Prive-moi de celui qu'à regret je respire.
Ne t'en tiens point au soin de me ravir l'empire;
Arrache-moi du moins aux horribles transports
Qui s'emparent de moi malgré tous mes efforts.
Quoiqu'il ne fût jamais mere plus malheureuse,
Mon sort doit peu toucher ton ame généreuse.
Dès que le crime seul cause tous nos malheurs,
On ne doit plus trouver de pitié dans les cœurs.

NINIAS.

Que le mien cependant est sensible à vos larmes!
Que ce sont contre un fils de redoutables armes!
Quel que soit le dessein qui m'ait conduit ici,
Avez-vous pu penser que ce fils endurci,
Déshérité des soins que la nature inspire,
Ait voulu vous priver du jour ou de l'empire?
Ah! ma mere, souffrez, malgré votre courroux,
Que d'un nom si sacré je m'arme contre vous:
Votre fureur en vain me le rend redoutable;
En vain on vous reproche un crime épouvantable:
Les dieux en ont semblé perdre le souvenir;
Je dois les imiter, loin de vous en punir.
Rendez-moi votre cœur, mais tel que la nature
Le demande pour moi par un secret murmure;
Ou je vais à vos pieds répandre tout ce sang
Que mon malheur m'a fait puiser dans votre flanc.
Rendez-moi Ténésis, rendez-moi mon épouse.
Est-ce à moi d'éprouver votre fureur jalouse?

SÉMIRAMIS.

Maître de l'univers, c'en est trop, levez-vous;
Ce n'est pas au vainqueur à fléchir les genoux.
Arbitre souverain de ce superbe empire,
Quels cœurs à vos souhaits ne doivent point souscrire?
Jugez si c'est à moi d'en retarder l'espoir.
Puisque c'est le seul bien qui reste en mon pouvoir,
Je vais, sans différer, contenter votre envie,
Vous rendre Ténésis; mais ce sera sans vie.

NINIAS.

Ah! si je le croyois...

SÉMIRAMIS.

Je brave ta fureur,
Fils ingrat; mon supplice est au fond de mon cœur.
Menace, tonne, éclate, et m'arrache une vie
Que déja tant d'horreurs m'ont à demi ravie.
Ose de mon trépas rendre ces lieux témoins;
Te voilà dans l'état où je te crains le moins.
Tes soins et ta pitié me rendoient trop coupable,
Et mon dessein n'est pas de te trouver aimable.
Je fais ce que je puis pour exciter ta main
A me plonger, barbare, un poignard dans le sein.
Et qu'ai-je à perdre encore en ce moment funeste?
La lumiere du ciel, que mon ame déteste?
La mort de mon époux, graces à mes transports,
N'est plus un attentat digne de mes remords.
Et tu crois m'effrayer par des menaces vaines!
Cruel! un seul regret vient accroître mes peines,
C'est de ne pouvoir pas, au gré de ma fureur,
Immoler à tes yeux l'objet de ton ardeur.

NINIAS.

O ciel! vit-on jamais dans le cœur d'une mere
D'aussi coupables feux éclater sans mystere?
Dieux, qui l'aviez prévu, falloit-il en son flanc

Permettre que Ninus me formât de son sang?
Que vous humiliez l'orgueil de ma naissance!

SCENE V.

NINIAS, SÉMIRAMIS, PHÉNICE, BELUS, MERMÉCIDE, MADATE, MIRAME, GARDES.

NINIAS, *à Bélus.*
Ah! seigneur, est-ce vous? que de votre présence
Mon cœur avoit besoin dans ces moments affreux!
Qu'ils ont été pour moi tristes et rigoureux!
Mais quoi! sans Ténésis!

BÉLUS.
La douleur qui me presse
Annonce assez, mon fils, le sort de la princesse.

SÉMIRAMIS, *à part.*
L'auroit-on immolée au gré de mes souhaits?

BÉLUS.
Seigneur, j'ai vainement parcouru ce palais;
En vain dans ses détours ma voix s'est fait entendre;
De son triste destin je n'ai pu rien apprendre.
C'en est fait; pour jamais vous perdez Ténésis.
Mais, que vois-je? avec vous, seigneur, Sémiramis!
Eh quoi! cette inhumaine est en votre puissance,
Et ma fille et Ninus sont encor sans vengeance!
Sourd à la voix du sang qui s'éleve en ces lieux,
Dans leur foible courroux, imitez-vous les dieux?
Et toi dont la fureur désole ma famille,
Barbare! réponds-moi, qu'as-tu fait de ma fille?

SÉMIRAMIS.
Ce que ton lâche cœur vouloit faire de moi,
Et ce que je voudrois pouvoir faire de toi.

SCENE VI.

TÉNÉSIS, NINIAS, SÉMIRAMIS, BELUS, MERMÉCIDE, MIRAME, MADATE, PHÉNICE, GARDES.

SÉMIRAMIS.

Mais qu'est-ce que je vois? O ciel! je suis trahie!

NINIAS, *à Ténésis.*

Quoi! madame, c'est vous! une si chere vie...

TÉNÉSIS.

Seigneur, si c'est un bien pour vous si précieux,
Rendez grace à la main qui nous rejoint tous deux.
(*en montrant Mermécide.*)
Vous voyez devant vous l'étranger intrépide
Par qui j'échappe aux coups d'une main parricide.
Reine, rassurez-vous; Ténésis ne vient pas
Vous reprocher ici l'ordre de son trépas:
Je viens pour implorer et d'un fils, et d'un frere,
La grace d'une sœur et celle d'une mere,
Ou me livrer moi-même à leur juste courroux.
C'est ainsi que mon cœur veut se venger de vous.
(*à Ninias.*)
Seigneur, si ma priere a sur vous quelque empire,
C'est l'unique faveur que de vous je desire;
L'un et l'autre daignez l'accorder à mes vœux.

SÉMIRAMIS.

Madame, je dois trop à ces soins généreux;
Cette noble pitié, quoique peu desirée,
N'en est pas moins ici digne d'être admirée.
Je ne m'attendois pas à vous voir aujourd'hui
Dans mon propre palais devenir mon appui.
Jouissez du bonheur que le ciel vous renvoie;
Je n'en troublerai plus la douceur ni la joie.
Je rends graces au sort qui nous rassemble ici.

Vous voilà satisfaits, et je le suis aussi.
(*elle se tue.*)

NINIAS.

Ah, juste ciel!

SÉMIRAMIS.

Ingrat, cesse de te contraindre.
Après ce que j'ai fait, est-ce à toi de me plaindre?
Que ne me plongeois-tu le poignard dans le sein!
J'aurois trouvé la mort plus douce de ta main.
Trop heureux cependant qu'une reine perfide
Épargne à ta vertu l'horreur d'un parricide!
Adieu; puisse ton cœur, content de Ténésis,
Mon fils, n'y pas trouver une Sémiramis!
(*elle meurt.*)

FIN DE SÉMIRAMIS.

TABLE
DES PIECES
CONTENUES
DANS LE SECOND VOLUME.

RHADAMISTHE ET ZÉNOBIE, tragédie. Page 5
A S. A. S. monseigneur le prince de Vaudemont. 6
XERXÈS, tragédie. 65
SÉMIRAMIS, tragédie. 139

FIN DU SECOND VOLUME.

OEUVRES

DE

CRÉBILLON.

TOME TROISIEME.

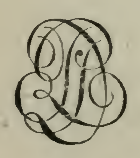
OEUVRES

DE

CRÉBILLON.

TOME TROISIEME.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'après le procédé de FIRMIN DIDOT.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE PIERRE DIDOT L'AÎNÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.

AN X. (1802.)

PYRRHUS,

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la premiere fois, le 29 avril 1726.

A M. PARIS,

Conseiller du roi en ses conseils-d'état privés, ancien garde du trésor royal.

Monsieur,

Le sort que le public a daigné faire à Pyrrhus, tout brillant qu'il a été, n'est point encore aussi touchant pour moi que le plaisir de vous offrir un ouvrage applaudi, et de pouvoir, par ce présent, vous donner une marque plus éclatante des sentiments que j'ai pour vous, sentiments auxquels vous laissez si peu de carriere à certains égards, qu'il faut, malgré soi, se conformer à votre façon de penser, trop modeste et trop délicate pour s'accommoder du style ordinaire d'une épître dédicatoire. Vous avez voulu, monsieur, que celle-ci fût seulement un témoignage authentique de l'amitié qui nous lie. Heureux si, par des preuves plus solides de la mienne, je pouvois un jour vous convaincre qu'on ne peut être avec une estime plus respectueuse et une vénération plus parfaite,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Jolyot de Crébillon.

ACTEURS.

PYRRHUS, roi d'Épire, élevé sous le nom d'Hélénus, fils de Glaucias.

GLAUCIAS, roi d'Illyrie.

NÉOPTOLÊME, usurpateur de l'Épire, prince du sang de Pyrrhus.

ILLYRUS, fils de Glaucias.

ÉRICIE, fille de Néoptolême.

ANDROCLIDE, officier des armées de Glaucias, et sujet de Pyrrhus.

CINÉAS, confident de Pyrrhus.

ISMENE, confidente d'Éricie.

GARDES.

SUITE.

La scene est à Byzance, dans le palais de Lysimachus.

PYRRHUS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

GLAUCIAS, *seul.*

Vous, à qui j'offre ici tant de vœux inutiles,
Dieux vengeurs des forfaits, protecteurs des asyles,
Que le soin de vous plaire et de vous imiter
Contre un roi généreux semble encore irriter;
Si les pleurs que j'oppose à vos décrets terribles,
Si ma juste douleur vous éprouve inflexibles,
Du moins ne laissez pas succomber ma vertu
Sous les divers transports dont je suis combattu.
Glaucias ne peut-il, sans cesser d'être pere,
Soutenir de son rang l'auguste caractere?
O mon fils! cher espoir, malheureux Illyrus,
Faut-il livrer ta tête, ou celle de Pyrrhus?
Voici le jour fatal qui veut que je décide
Entre l'ami parjure et le pere homicide.
Il ne m'est plus permis d'accorder dans mon cœur
Les droits de la nature avec ceux de l'honneur.
L'une attend tout de moi, ma foi doit tout à l'autre.
J'ai rempli mon devoir; dieux, remplissez le vôtre.
Vous fûtes les garants des serments que je fis;
Sauvez-moi du parjure, ou me rendez mon fils.
Barbare Cassander, traître Néoptolême,
Est-ce à vous que je dois livrer la vertu même?

Frappez, dieux tout-puissants; c'est assez protéger
Deux tyrans dont la foudre auroit dû me venger.
Laisserez-vous Pyrrhus, votre plus digne ouvrage,
En proie aux noirs projets de leur jalouse rage?
Est-ce un crime pour lui que d'avoir mérité
De jouir, comme vous, de l'immortalité?
Et n'est-ce point assez qu'une main parricide
Ait terminé les jours de l'illustre Aeacide?
Abandonnerez-vous son fils infortuné
Au malheur qui poursuit le sang dont il est né?
Non, il ne mourra point; le mien en vain l'ordonne.
Je dois tout à Pyrrhus, ma gloire, ma couronne,
Et la vie; et, pour dire encor plus pour un roi,
Je lui dois d'un ami le secours et la foi;
Il ne l'éprouvera légere ni perfide.

SCENE II.

ANDROCLIDE, GLAUCIAS.

GLAUCIAS.

Mais qu'est-ce que je vois? n'est-ce point Androclide?
Et que viens-tu chercher dans ces funestes lieux,
Près d'un roi le jouet du sort injurieux?

ANDROCLIDE.

Seigneur, un sort plus doux n'a pas servi le zele
D'un sujet malheureux, et cependant fidele,
Peu digne des honneurs dont il fut revêtu,
Capitaine sans gloire, et soldat sans vertu,
Que l'Illyrie a vu de retraite en retraite
Mendier des secours garants de sa défaite,
Réduit à déclarer la honte et le malheur
D'un combat dont un autre a remporté l'honneur.
Cassander m'a vaincu; sa fureur et ma fuite
N'ont laissé qu'un bûcher dans l'Épire détruite.
Tout ce qu'avoit conquis la valeur d'Hélénus,

Tout ce que j'avois fait en faveur de Pyrrhus,
A suivi le succès d'une lâche victoire,
Que le tyran obtint et poursuivit sans gloire;
Et, pour comble de maux, seigneur, je vous revoi
Parmi des ennemis sans honneur et sans foi.
Puis-je, sans succomber à ma frayeur extrême,
Voir le roi d'Illyrie avec Néoptolême?

GLAUCIAS.

Calme le vain effroi dont ton cœur est saisi;
Un intérêt plus grand doit le toucher ici.
Mes pertes, mes périls n'ont rien d'assez terrible
Pour un roi que l'honneur éprouve seul sensible.
Tu ne sais pas encor jusqu'où va mon malheur;
Apprends tout. Mais, avant que de t'ouvrir mon cœur,
Prends garde si quelqu'un ne pourroit nous entendre.
Pyrrhus avec le jour près de moi doit se rendre.
Le soleil va bientôt se montrer à nos yeux,
Et c'est Pyrrhus sur-tout que je crains en ces lieux.

ANDROCLIDE.

Vous me parlez toujours d'un roi que je révere.
Vous savez à quel point je fus chéri du pere.
Lorsque Néoptolême, armé contre ses jours,
Par un noir parricide en eut tranché le cours,
Vous savez que c'est moi qui, trompant le perfide,
Sauvai de sa fureur les enfants d'Aeacide.
Je vous remis Pyrrhus encor dans le berceau,
Qui, pour lui, sans vos soins, eût été son tombeau.
Pénétré des malheurs qui l'avoient poursuivie,
Vous jurâtes, seigneur, de défendre sa vie:
Mais depuis que Pyrrhus est en votre pouvoir,
Il ne m'a pas été permis de le revoir;
Et c'est des immortels le seul bien que j'implore.

GLAUCIAS.

Tu l'as vu mille fois, tu vas le voir encore.

Tes yeux peuvent-ils bien se méprendre à Pyrrhus?
Quoi! tu peux méconnoître, en voyant Hélénus,
La majesté des traits du redoutable Achille,
Sa fierté, sa valeur, son courage indocile,
Un héros, en un mot, si digne de celui
Dont le nom seul encor fait trembler aujourd'hui;
Qui n'a point démenti le sang qui l'a fait naître
(Il en est digne autant qu'un mortel le peut être);
Qui reçut dans son cœur, avec le sang des dieux,
Tout l'éclat des vertus que l'on adore en eux;
Qui fit à l'univers, dès l'âge le plus tendre,
Par un nouvel Achille oublier Alexandre!
Du nom de ses aïeux s'il n'est pas informé,
Son grand cœur se sent bien du sang qui l'a formé.
Il passe pour mon fils, et ma tendresse extrême
Redouble chaque jour pour cet autre moi-même.
Mais, hélas! que lui sert ma funeste amitié,
Quand les dieux et le sort sont pour lui sans pitié?

ANDROCLIDE.

J'ai toujours soupçonné, malgré votre silence,
Que Pyrrhus, en secret élevé dès l'enfance,
Sous le nom d'Hélénus cachoit dans votre fils
Le précieux dépôt que je vous ai remis.
Mais, seigneur, quel péril si pressant le menace,
Lui dont tout l'univers craint le bras et l'audace?
Pyrrhus est-il de ceux pour qui l'on doit trembler?

GLAUCIAS.

Le coup est cependant tout prêt à l'accabler.
Tu sais, lorsqu'Hélénus eut reconquis l'Épire
Qui fut de ses aïeux le légitime empire,
Que je te confiai le soin de conserver
Ces états qu'en secret j'avois fait soulever,
Et dont enfin je fis sortir Néoptolême.
Hélénus, n'écoutant que son ardeur extrême,
Poursuivit l'inhumain qui fuyoit devant lui.
Cassander le reçut, et devint son appui;

Cassander, de tout temps ennemi d'Aeacide,
Arma pour soutenir son ami parricide :
Mais ils crurent en vain arrêter le vainqueur ;
Hélénus remplit tout de carnage et d'horreur,
Les atteignit enfin vers les murs d'Ambracie ;
Lieu fatal ! jour funeste au repos de ma vie !
Hélénus, plein d'ardeur et l'œil étincelant,
N'avoit jamais paru ni plus fier, ni plus grand.
Mais s'il fit voir alors Achille formidable,
Il ne nous fit pas voir Achille invulnérable ;
Il fut blessé. Mon fils, jaloux de sa valeur,
Crut pouvoir par lui seul réparer ce malheur,
Et poursuivre sans crainte une sûre victoire
Dont Hélénus devoit s'attribuer la gloire ;
Mais ce fut pour servir de triomphe au vainqueur :
Il fut défait et pris. Juge de ma douleur
Quand je vis Illyrus tomber en la puissance
De ceux qu'au désespoir réduisoit ma vengeance.
A peine je rendis un reste de combat :
Hélénus languissoit, et manquoit au soldat,
Qui, l'ayant vu couvert de sang et de poussiere,
Et croyant qu'il touchoit à son heure derniere,
Malgré mes vains efforts plia de toutes parts ;
Et je me crus enfin, après mille hasards,
Trop heureux de pouvoir regagner l'Illyrie,
Moi qui me préparois à conquérir l'Asie.

ANDROCLIDE.

L'état où j'ai trouvé votre peuple réduit
De ce cruel revers ne m'a que trop instruit.
Mais quel que soit ici le sort qui le menace,
Vous pouvez d'Illyrus réparer la disgrace.
Seigneur, dès qu'Hélénus survit à ce malheur,
Quelle perte pourroit étonner votre cœur ?
Je ne vois point encor ce que vous devez craindre.

GLAUCIAS.

Écoute, et tu verras si mon sort est à plaindre.

Néoptolême, enflé de ses heureux succès,
Prétend s'en assurer le fruit par une paix.
Il sait que Pyrrhus vit, et que j'en suis le maître;
Que son intérêt seul m'arme contre le traître:
Il m'a fait proposer de lui livrer Pyrrhus,
Qu'il mettoit à ce prix le salut d'Illyrus;
Mais que, pour épargner mon honneur et ma gloire,
Et ne me point souiller d'une action si noire
Qui décréditeroit et mon nom et ma foi,
Cet article seroit entre lui seul et moi.
Dans ce cruel séjour voilà ce qui m'amene.
Lysimachus, qui veut terminer notre haine,
S'est de lui-même offert pour garant du traité:
Néoptolême et moi nous l'avons accepté;
Tous deux depuis huit jours dans les murs de Byzance,
Nous nous sommes tous deux remis en sa puissance.
Enfin Lysimachus, garant de notre paix,
A de soldats sans nombre investi ce palais;
Nul n'en sauroit sortir sans un ordre suprême
Qui vienne de ma part ou de Néoptolême,
Qu'on laisse cependant disposer de mon fils:
Mais le barbare y met un trop indigne prix.
Il veut plus, il prétend s'unir à ma famille;
Fier du penchant qu'il voit en mon fils pour sa fille,
Il prétend qu'elle soit le lien d'une paix
Qu'aux dépens de Pyrrhus on ne verra jamais.
Non, je ne puis souffrir qu'une si belle vie
Serre les nœuds sanglants de l'hymen d'Éricie;
Et ce même Pyrrhus met au rang de ses dieux
L'objet qui de son sang est le prix odieux.

ANDROCLIDE.

Pourquoi l'ameniez-vous en ce séjour funeste?
Quels sont donc vos desseins? et quel espoir vous reste?

GLAUCIAS.

Que veux-tu que je fasse? on me retient mon fils,
Et Pyrrhus a trop fait trembler mes ennemis.
Néoptolême a craint que, fier de mon absence,
Ce héros n'entreprît de surprendre Byzance;
Enfin il a voulu qu'il me suivît ici:
Mais je mourrois plutôt... Taisons-nous, le voici.
Garde-toi bien sur-tout de lui faire connoître
Quel péril le menace, et quel sang l'a fait naître.
Va, ne t'éloigne point de cet appartement.

SCENE III.

GLAUCIAS, HÉLÉNUS, CYNÉAS.

HÉLÉNUS, *à Cynéas.*

Allez, cher Cynéas; laissez-nous un moment.

SCENE IV.

HÉLÉNUS, GLAUCIAS.

GLAUCIAS.

Approchez, Hélénus; venez, fils magnanime,
Unique espoir d'un roi que le destin opprime.
Voici le jour cruel marqué par sa fureur
Pour éclairer ma honte, ou me percer le cœur:
Il faut livrer Pyrrhus, ou perdre votre frere,
Et je ne puis livrer qu'une tête bien chere.

HÉLÉNUS.

Je ne dois point parler en faveur de Pyrrhus,
Ni prononcer, seigneur, sur le sort d'Illyrus:
Je vois que tous les deux vous tiennent en balance,
Et je dois sur tous deux observer le silence.
L'un ne m'est pas connu, mais il a votre foi;
L'autre doit m'être cher, mais doit être mon roi;

Et je ne puis servir ni perdre l'un ou l'autre
Sans trahir mon honneur, ou sans blesser le vôtre,
Sans me rendre, seigneur, suspect d'ambition,
Ou sans vous conseiller une indigne action.
Un roi né généreux, un pere né sensible
Peut lui seul prononcer sur un choix si terrible,
Où l'honneur et le sang doivent seuls vous guider,
Où le pere et l'ami doivent seuls décider.
Daignez me dispenser d'en dire davantage
Sur ces combats affreux où votre cœur s'engage.
Seigneur, dès qu'il s'agit de si grands intérêts,
Hélénus craint sur-tout les reproches secrets.
J'avouerai cependant que ce Pyrrhus m'étonne :
Est-il digne des soins qu'un si grand roi se donne ?
Vous faites tout pour lui, que fait-il donc pour vous ?
Et quel déguisement le cache parmi nous ?
Peut-il être, en ces lieux, si voisin d'un perfide,
Sans le sacrifier aux mânes d'Aeacide,
Sans faire pour mon frere un généreux effort ?
Un descendant d'Achille a-t-il peur de la mort ?

GLAUCIAS.

Mon fils, n'insultez point au malheur qui l'opprime :
Pyrrhus n'en est pas moins digne de notre estime.
Dans l'état où je suis pourroit-il me venger
Sans mettre mon honneur et mes jours en danger ?
Le fier Lysimachus nous tient tous pour otages ;
Mais ma foi suffisoit sans ces précieux gages ;
Mon ennemi lui-même ose s'y confier,
Sûr qu'à sa foi mon cœur sait tout sacrifier.
Adieu : je vais revoir ce tyran que j'abhorre,
Le fléchir, s'il se peut, ou le tenter encore.
Que n'offrirai-je point pour Pyrrhus et mon fils !
Mon cœur pour les sauver ne connoît point de prix.

SCENE V.

HÉLÉNUS, *seul.*

O roi trop vertueux! un exemple si rare
Puisse-t-il désarmer un ennemi barbare,
Et servir de leçon aux rois peu généreux
A ne pas délaisser leurs amis malheureux!
Hélas! que je vous plains, et que je vous admire!
Sentiments de vertu que la pitié m'inspire,
Mon frere peut périr, mon frere est mon rival,
Ne vous devrois-je point à mon amour fatal?
Ah! n'est-ce point à lui que l'honneur sacrifie?
Mon frere ainsi que moi brûle pour Éricie.
Prends garde qu'en ton cœur, trop sensible Hélénus,
Éricie aujourd'hui ne parle pour Pyrrhus;
Fais-toi d'autres vertus dont le choix légitime
N'offre point avec lui l'apparence du crime.
Quand du moindre intérêt le cœur est combattu,
Sa générosité n'est plus une vertu.
Mon frere est dans les fers d'un ennemi perfide,
Monstre nourri de sang, et de meurtres avide;
Voilà ce qui me doit parler pour Illyrus.
Laissons aux dieux le soin du malheureux Pyrrhus;
Trop de pitié pour lui me touche et m'intéresse.
J'entends du bruit: on vient.

SCENE VI.

HÉLÉNUS, ÉRICIE, ISMENE.

HÉLÉNUS.

O ciel! c'est la princesse.

(*à Ericie.*)

Madame, eh! quel bonheur vous présente à mes yeux,

Lorsqu'à peine le jour vient d'éclairer ces lieux?
Puisse cet heureux jour confirmer l'avantage
Que me fait espérer un si charmant présage!

ÉRICIE.

S'il dépendoit de moi de le rendre plus doux,
Seigneur, bientôt la paix régneroit entre nous.
J'allois offrir aux dieux les vœux les plus sinceres,
Les prier de fléchir la haine de nos peres.

HÉLÉNUS.

Le vôtre avec la paix offre ici votre main;
Mais, hélas! qu'il en fait un présent inhumain!
Juste ciel! se peut-il que d'un objet si rare
Une aveugle fureur fasse un présent barbare,
Et que ce même hymen, qui combleroit nos vœux,
Soit devenu le prix du sang d'un malheureux!

ÉRICIE.

Seigneur, de ce présent j'ignore le mystere,
Et ne me charge point des secrets de mon pere:
Mais, s'il faut sans détour s'expliquer avec vous,
La paix n'est pas l'objet de vos vœux les plus doux;
Votre cœur, élevé dans le sein des alarmes,
N'interrompt qu'à regret le tumulte des armes.
Le sang, les cris, les pleurs, cent peuples gémissants,
Voilà pour vos pareils les objets ravissants.
Votre nom n'a-t-il pas assez rempli la terre?
Qu'a-t-il besoin encor des horreurs de la guerre?
Mon pere offre la paix, votre frere y consent;
Elle trouve en vous seul un obstacle puissant.
Votre haine pour nous éclate en ma présence,
Sans daigner un moment se contraindre au silence.
Je vois qu'en vain mon pere espéroit aujourd'hui
Vous trouver pour la paix de concert avec lui:
Ne me déguisez point ce qu'il en doit attendre;
Du moins accordez-lui la grace de l'entendre.
Ce prince vous demande un moment d'entretien,
J'ose vous en prier... Vous ne répondez rien!

Seigneur, vous frémissez au seul nom de mon pere!
Ah! je n'exigeois pas un aveu plus sincere.

HÉLÉNUS.

D'un reproche cruel accablez moins mon cœur,
Madame; je sens trop à qui j'en dois l'aigreur.
Je vois que pour la paix le vôtre s'intéresse,
Et je crois entrevoir le motif qui le presse.
Illyrus, avec vous de concert pour la paix,
A remis en vos mains de si chers intérêts:
Mais la guerre pour moi peut seule avoir des charmes,
Et je ne me nourris que de sang et de larmes;
Je suis un furieux que rien ne peut toucher.
Ah, madame! est-ce à vous de me le reprocher?
Si j'étois moins suspect de traverser mon frere,
Vous m'accuseriez moins de haïr votre pere.
Je ne vous nierai pas que peut-être sans vous
Rien n'eût pu le soustraire à mon juste courroux;
Que ce même palais, notre commun asile,
N'auroit été pour lui qu'un rempart inutile:
Mais peut-il avec vous craindre des ennemis?
Les plus fiers ne sont pas ici les moins soumis;
Les cœurs nourris de sang et de projets terribles
N'ont pas toujours été les cœurs les moins sensibles.
Le mien éprouve enfin que les plus grands hasards
Ne se trouvent pas tous sur les traces de Mars.
Dès mes plus jeunes ans enchaîné par la gloire,
Je n'ai connu d'autels que ceux de la victoire;
Mais vous m'avez appris qu'il n'étoit point de cœur
Qui ne dût à la fin redouter un vainqueur.

ÉRICIE.

A cet aveu si prompt j'ai dû si peu m'attendre,
Que l'étonnement seul m'a forcée à l'entendre.
Mon pere est en ces lieux, seigneur; c'est avec lui
Qu'il falloit sur ce point s'expliquer aujourd'hui;
Je sais pour vos vertus jusqu'où va son estime,
Et la mienne jamais ne fut plus légitime.

Ainsi, loin d'affecter cet orgueil éclatant
Dont la fierté s'honore et le cœur se repent,
J'avouerai sans détour que j'ai craint votre haine,
Et ne vous ai point vu notre ennemi sans peine,
Vous qui nous apprenez par cent faits glorieux
Qu'on peut voir des mortels aussi grands que les dieux,
Tels enfin qu'à l'amour un grand cœur inflexible
Pourroit les souhaiter pour devenir sensible :
Mais, malgré cet aveu que j'ai cru vous devoir,
L'estime est le seul bien qui soit en mon pouvoir :
Si votre amour ne peut se soumettre au silence,
Songez qu'il doit ailleurs porter sa confidence.
Mon pere veut vous voir : quels que soient ses desseins,
Vous savez peu fléchir, seigneur, et je vous crains.
Daignez vous souvenir que ce prince est mon pere,
Qu'il m'est cher encor plus que je ne lui suis chere,
Que jamais de son rang on ne fut plus jaloux.
Tout dépend de l'accueil qu'il recevra de vous.
Je crois après ce mot n'avoir rien à vous dire;
J'en ai même trop dit s'il ne peut vous suffire.

SCENE VII.

HÉLÉNUS, *seul.*

O ciel ! en quel état me trouvé-je réduit !
Cher espoir d'un amour qui m'avez trop séduit,
Vous m'offrez vainement la princesse que j'aime,
Mon cœur oubliera tout devant Néoptolême.
Qui ? lui, m'entretenir ! et que veut-il de moi ?
Je ne sentis jamais tant d'horreur ni d'effroi.
J'abhorre ce tyran, et son aspect farouche
L'emporte dans mon cœur sur l'amour qui le touche.
N'importe, il faut le voir ; n'allons point en un jour

Hasarder le succès d'un malheureux amour;
Quels que soient les transports dont mon ame est saisie,
Je sens que les plus grands sont tous pour Éricie.
Mais Illyrus paroît, sortons.

SCENE VIII.

ILLYRUS, HÉLÉNUS, GARDES.

ILLYRUS.

Prince, un moment.
J'ai besoin avec vous d'un éclaircissement.
(à ses gardes.)
Gardes, éloignez-vous. Répondez-moi, mon frere;
Puis-je avec vous ici m'expliquer sans mystere?

HÉLÉNUS.

Oui, seigneur, vous pouvez parler en liberté.

ILLYRUS.

Calmez donc les soupçons dont je suis agité.
Avec empressement vous cherchez Ericie,
Et je ne puis souffrir vos soins sans jalousie;
Vous savez que je l'aime, et vous n'ignorez pas
Que l'hymen à mon sort doit unir tant d'appas.
Avec elle en ces lieux que faisiez-vous encore?
Parlez.

HÉLÉNUS.

Je lui disois, seigneur, que je l'adore.

ILLYRUS.

Hélénus, songez-vous que vous parlez à moi,
Et qu'Illyrus un jour doit être votre roi?

HÉLÉNUS.

Je vous obéirai quand vous serez mon maître,
Si le destin m'abaisse au point d'en reconnoître.
Jusque-là mon amour craint peu votre pouvoir.
Je sais jusqu'où s'étend la regle du devoir:

Mais j'ignore, seigneur, ces tristes sacrifices
Qui font gémir un cœur en d'éternels supplices ;
Le mien, qui ne connoît ni crainte, ni détour,
Regarde d'un même œil et la guerre et l'amour.
Sans le péril affreux dont le sort vous menace
Vous verriez sur ce point jusqu'où va mon audace ;
Mais Hélénus, sensible autant que généreux,
N'a jamais su, seigneur, braver les malheureux.
Si l'amour vous livroit le cœur de la princesse,
Ma fierté suffiroit pour bannir ma tendresse ;
Mais si l'amour aussi daigne me l'accorder,
Jusqu'au dernier soupir je saurai le garder.
Adieu, seigneur.

SCENE IX.

ILLYRUS, GARDES.

ILLYRUS.

Ingrat, d'un orgueil qui m'offense,
Je te ferai sentir jusqu'où va l'impuissance.
Illyrus, tu le vois, ce n'est plus un secret ;
On ose t'avouer un amour indiscret,
Et l'on te brave encore ! Ah ! ma perte est jurée
Mon rival m'a fait voir qu'elle étoit assurée.
Glaucias abandonne un fils infortuné,
Qu'on ne braveroit pas s'il n'étoit condamné.
On me voit dans les fers avec indifférence ;
On n'a pour mon rival que de la déférence ;
Glaucias à mes yeux le nomme son appui ;
C'est son dieu tutélaire, enfin c'est tout pour l
Cependant, si j'en crois ma juste défiance,
Mon pere a de ce fils supposé la naissance :
Le mystere profond qu'il me fait de Pyrrhus,
Un respect qu'il ne peut cacher pour Hélénus,
Et sur ce point, malgré sa prévoyance extrême,

Quelques mots échappés à Glaucias lui-même,
N'éclaircissent que trop ses funestes secrets.
Hélénus, tu n'es pas ce que tu nous parois;
Je vois que c'est à toi que l'on me sacrifie,
Et je pourrois d'un mot mettre au hasard ta vie:
Mais un trait si perfide est indigne de moi,
Et je veux être encor plus généreux que toi.
Puisqu'on me l'a permis, allons trouver mon pere:
De ses délais enfin je perce le mystere;
Mais, sans nous prévaloir de son secret fatal,
Montrons-nous aujourd'hui plus grand que mon rival;
Humilions son cœur en lui faisant connoître
Des sentiments d'honneur qu'il n'auroit pas peut-être.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

NÉOPTOLEME, ÉRICIE.

NEOPTOLÊME.

Vous ne m'apprenez rien de cette vive ardeur
Que je n'eusse déja pénétré dans son cœur :
Je n'ai vu qu'une fois ce guerrier invincible,
Qu'on dit par-tout ailleurs si fier et si terrible,
Mais à votre aspect seul, ma fille, aussi soumis
Qu'il paroît redoutable à tous ses ennemis.
Ainsi sur cet amour, que je prévois sincere,
Je vais vous découvrir mon ame tout entiere.
Je regne; mais combien m'a coûté ce haut rang!
Et qu'est-ce enfin qu'un sceptre encor souillé de sang?
Prétexte à mes sujets de recourir aux armes,
Source pour moi d'ennuis, de remords, et d'alarmes.
Illyrus est vaillant; mais il n'est que soldat,
Et la seule valeur défend mal un état;
Héritier d'un grand roi, trop puissant, qui peut-être,
Au lieu d'un défenseur, me donneroit un maître.
J'ai besoin d'un héros qui, tenant tout de moi,
Trouve en mes intérêts de quoi veiller pour soi.
Hélénus, à la fois soldat et capitaine,
N'attend que du destin la grandeur souveraine;
En l'unissant à vous par un sacré lien,
Je m'en fais pour moi-même un éternel soutien.

Il est né généreux, et sa reconnoissance
Ne m'enviera jamais la suprême puissance.
Voilà le successeur que je me suis choisi,
Et c'est pour l'en presser que je l'attends ici.
D'ailleurs, qui mieux que lui peut engager son pere
A sacrifier tout à ma juste colere?
Chéri de Glaucias, c'est le seul Hélénus
Qui pourra le forcer à me livrer Pyrrhus.

ÉRICIE.

Seigneur, sur ses projets, qu'un grand roi lui confie,
Daignera-t-il entendre un moment Éricie?
Je n'examine point quel sera mon époux;
Son choix, vous le savez, ne dépend que de vous.
Ainsi j'obéirai. Ce qui me reste à dire,
C'est votre gloire ici qui seule me l'inspire.
D'un cœur rempli pour vous d'amour et de respect
Quel sentiment, seigneur, pourroit être suspect?
Souffrez que, m'élevant jusqu'à Néoptolême,
J'aille, sans l'offenser, le chercher dans lui-même:
C'est l'univers entier qui parle par ma voix;
J'ose l'interpréter pour la premiere fois.
Vous vous êtes vengé; le meurtre d'Aeacide
Pour tout autre qu'un roi seroit un parricide:
Mais si vous répandez le reste infortuné
De ce sang que les dieux vous ont abandonné,
Les intérêts d'état, le trône, et ses maximes,
La politique enfin, voile de tant de crimes,
Ne seront désormais que de foibles garants
Pour vous sauver des noms qu'on prodigue aux tyrans.
Quand même à vos desirs son fils pourroit souscrire,
Glaucias voudra-t-il qu'il regne sur l'Épire;
Que du sang de Pyrrhus il achete ma main,
D'un sang que deux grands rois redemandent en vain;
Lui qui, pour conserver une tête si chere,

Semble avoir étouffé les sentiments d'un pere?
Si vous vous attachez le grand cœur d'Hélénus,
Que peut vous importer le trépas de Pyrrhus?
Laissez vivre, seigneur, un prince dont la vie
D'aucun malheur pour vous ne peut être suivie.
Aeacide, ennemi des princes de son sang,
Vous força, malgré vous, de lui percer le flanc.
Si sa mort fut pour vous un crime involontaire,
Que son inimitié vous rendit nécessaire,
Le salut de son fils, qui peut seul l'expier,
Plus nécessaire encor, doit vous justifier.
Et vous vous attachez à la seule victime
Qui pouvoit expier, ou consommer le crime!

NÉOPTOLÊME.

Tant que Pyrrhus vivra, mes sujets ennemis,
A ce funeste nom, se croiront tout permis;
Et le fier Hélénus, fût-il plus grand encore,
Ne me sauveroit point d'un peuple qui m'abhorre.
Les dieux, en me livrant le superbe Illyrus,
Ont prononcé l'arrêt du malheureux Pyrrhus:
Il m'a trop fait trembler; il est temps qu'il périsse.
Glaucias m'en refuse en vain le sacrifice;
Je ne peux qu'à ce prix arrêter ses projets,
Et fixer entre nous une constante paix.
Son cœur en gémira; mais votre hymen, ma fille,
Unissant pour jamais l'une et l'autre famille,
Calmera la douleur d'un roi trop généreux,
Qui peut, par cet hymen, rendre Hélénus heureux.
Que Glaucias y soit favorable ou contraire,
Du trépas de Pyrrhus rien ne peut me distraire.
Que l'univers alors éclate contre moi;
Un crime nécessaire est pour nous une loi.
Voulez-vous qu'écoutant un discours téméraire
J'asservisse le sceptre aux erreurs du vulgaire?
Heureux qu'à notre égard son imbécillité
Nous assure du moins de sa docilité!

A tout ce qui nous plaît c'est à lui de souscrire.
Dès que, sans le troubler, il nous laisse l'empire,
Laissons-lui des discours dont il est si jaloux :
Ce qui fait ses vertus seroit vice pour nous.
Le peuple, en ce qui flatte ou choque sa manie,
Trouve de la justice ou de la tyrannie.
Nous ne nous réglons point au gré de ses erreurs :
Les dieux ont leur justice, et le trône a ses mœurs.
Mais Glaucias paroît ; ma fille, allez m'attendre.

SCENE II.

NÉOPTOLEME, *seul.*

Quel dessein le conduit? et que vient-il m'apprendre?

SCENE III.

GLAUCIAS, NÉOPTOLEME.

GLAUCIAS.

Seigneur, vous triomphez ; Androclide est défait.
Je ne sais si sa honte est pour vous un secret ;
Mais sous vos lois l'Épire est désormais réduite ;
Cassander l'a soumise, ou plutôt l'a détruite.
Je ne vous cache point les pertes que je fais,
Et je vous viens moi-même annoncer vos succès.
Le destin vous éleve, et le ciel m'humilie ;
J'ai commandé long-temps, aujourd'hui je supplie :
Voyons l'usage enfin qu'en nos succès divers
Vous ferez du triomphe, et moi de mes revers.
L'infortuné Pyrrhus n'est plus pour vous à craindre ;
Sans être trop humain, je crois qu'on peut le plaindre :
La pitié, sur ce point, dans un cœur irrité,
N'a pas même besoin de générosité.

J'ai protégé sans fruit ce prince déplorable:
Tout s'arme contre lui; tout vous est favorable;
Mais vous connoissez trop ma constance et ma foi,
Pour croire que le sort soit au-dessus de moi.
Je ne vous parle point d'une vaste puissance
Qui vous fit si long-temps éprouver ma vengeance;
A peine votre cœur se seroit satisfait,
Que vous savez assez quel en seroit l'effet.
Régnez donc, puisque ainsi le destin en ordonne;
Sans remords et sans droit gardez une couronne
Qu'un autre nommeroit le prix de vos forfaits,
Que je vais cependant consacrer par la paix.
Je rends à Cassander la Macédoine entiere;
Tout ce que j'ai conquis sera votre frontiere;
Je n'armerai jamais en faveur de Pyrrhus,
Et je consens enfin à l'hymen d'Illyrus.
Je fais plus: je promets, seigneur, que votre vie
Jamais, de mon aveu, ne sera poursuivie;
Qu'à Pyrrhus je tairai son nom et ses aïeux.
J'en jure par ce fer, j'en jure par les dieux.
J'ai tout dit, répondez.

NÉOPTOLÊME.

Où donc est l'avantage
D'une paix dont Pyrrhus ne seroit pas le gage?
Il est vrai que mon sort, seigneur, a bien changé:
Mais, pour vous craindre moins, en suis-je plus vengé?
L'Épire en sera-t-elle à mes lois plus soumise,
Mes jours plus à couvert d'une lâche entreprise?
Si Pyrrhus se connoît, pourra-t-il oublier
Que son pere fut roi, qu'il eut un meurtrier,
Qu'il vit, et qu'entre nous un coup irréparable
Doit opposer sans cesse un vengeur au coupable?
Malgré les nœuds du sang dont nous sortions tous deux,
Il fallut m'immoler un roi trop soupçonneux;

Je ne m'en cache point: si c'est un parricide,
On ne doit l'imputer qu'aux rigueurs d'Aeacide.
Son trône, après sa mort, étoit le seul abri
Que je pusse choisir à mon honneur flétri;
Je ne vis qu'un bandeau qui pût sauver ma tête:
La force en fit le droit, un meurtre la conquête,
Il est vrai; mais combien de trônes sont remplis
Par les usurpateurs qui s'y sont établis?
Votre aïeul en fut un; j'en nommerois mille autres
Qui n'eurent pour régner d'autres droits que les nôtres.
Quoi qu'il en soit, seigneur, je demande Pyrrhus,
Et ne peux qu'à ce prix relâcher Illyrus.
De vos soins vertueux outrez moins la chimere,
Et ressouvenez-vous que vous êtes son pere;
Que, s'il périt, c'est vous qui le voulez ainsi;
Que c'est vous, plus que moi, qui l'immolez ici;
Enfin, que c'est vous seul qui m'imposez un crime
Que la nécessité va rendre légitime.
Vous m'entendez, seigneur; adieu. point de traités,
Si du sang de Pyrrhus vous ne les cimentez.

GLAUCIAS.

Ah, cruel! arrêtez: puisqu'il vous faut un gage,
Si c'est peu de ma foi, prenez-moi pour otage;
Je suis prêt à vous suivre en ces mêmes climats
Où j'ai porté cent fois la flamme et le trépas.
Si ce n'est pas assez de vous céder un trône,
Prenez encor le mien, et je vous l'abandonne:
Mais ne réduisez point un prince vertueux
A trahir en Pyrrhus son honneur et ses dieux.
Quand je reçus ce prince échappé de vos armes,
Son berceau fut long-temps arrosé de mes larmes.
Je regardai Pyrrhus comme un présent divin
Que le ciel m'ordonnoit de cacher dans mon sein.
Enfin, Pyrrhus m'est plus que si j'étois son pere;
Je répondrois aux dieux d'une tête si chere.

Les serments les plus saints ont répondu de moi,
Et je mourrois plutôt que de trahir ma foi.
Il n'est fils ni sujets que je ne sacrifie
Au soin de conserver sa déplorable vie.

NÉOPTOLÊME.

Eh bien! vous pouvez donc, au sortir de ce lieu,
Aller dire à ce fils un éternel adieu.

GLAUCIAS.

Pour dérober ce fils à ta main meurtriere,
Je me suis abaissé jusques à la priere;
Mais c'est trop honorer un lâche tel que toi
Que de lui témoigner le plus léger effroi.
Je brave ta fureur, si tu braves ma plainte:
Un monstre doit causer plus d'horreur que de crainte.
Délivre ou perds mon fils, je le laisse à ton choix,
Et je cours l'embrasser pour la derniere fois.
Oui, barbare, je vole à cet adieu funeste:
Mais toi, tremble en songeant au vengeur qui me reste.

SCENE IV.

NÉOPTOLEME, *seul.*

Dans quel étonnement laisse-t-il mes esprits!
Peut-on jusqu'à ce point abandonner un fils?
Est-ce férocité, vertu, devoir, courage?
De quel nom appeler ce bizarre assemblage?
Quel oubli de soi-même! et quel mélange affreux
De pere sans tendresse, et d'ami généreux!
Dépouille-t-on ainsi des entrailles de pere?
Quelles sauvages mœurs! ou plutôt quel mystere!
Je l'ai trop admiré sur sa fausse vertu:
De soins bien différents un pere est combattu.
Glaucias m'abusoit; et son indifférence

Pour un fils sur qui va retomber ma vengeance
Me fait voir où mon bras doit adresser ses coups.
Je reconnois enfin l'objet de mon courroux;
Il est entre mes mains: le prince d'Illyrie
N'est autre que Pyrrhus que l'on me sacrifie.
Puis-je en douter encor?

SCENE V.

HÉLÉNUS, NÉOPTOLEME.

NÉOPTOLÊME, *à part.*

Mais je vois Hélénus:
J'éclaircirai bientôt mes soupçons sur Pyrrhus.
(*à Hélénus.*)
Héros dont les exploits font revivre Alexandre,
Ou plutôt qui semblez renaître de sa cendre;
Qui, jeune encore, osez faire voir aux humains
Qu'on peut même prétendre à de plus hauts destins;
Souffrez qu'un ennemi, sorti du sang d'Achille,
Sang qui n'offrit jamais un hommage servile,
S'acquitte cependant des innocents tributs
Que tout cœur généreux doit rendre à vos vertus.
Le mien, quoique irrité d'une guerre inhumaine,
Vous partagea long-temps son estime et sa haine:
Mais l'estime eut toujours de quoi la surpasser;
Et ce que l'une a fait, l'autre veut l'effacer.
J'ai proposé la paix, et la main d'Éricie;
Je l'ai moi-même offerte au prince d'Illyrie.
Pouvois-je présumer que ses foibles attraits,
D'un triomphe plus beau comblant tous mes souhaits,
Subjugueroient, seigneur, un guerrier intrépide,
Qui de nouveaux lauriers paroît toujours avide?
C'est à lui que je parle; et je n'ai pas besoin
De rappeler ses traits et son nom de plus loin.

Daignez me confirmer un amour qui me flatte.
Les moments nous sont chers ; que cet amour éclate,
Seigneur : c'est un aveu que j'exige de vous ;
Et je n'en puis entendre un qui me soit plus doux.

HÉLÉNUS.

Les charmes d'Éricie, et tout ce qu'elle inspire,
En disent plus, seigneur, que je n'en pourrois dire ;
Heureux si les vertus dont vous m'avez flatté
Lui paroissoient d'un prix digne de sa beauté !
Il est vrai que je l'aime, et n'en fais point mystere ;
J'ai cru même devoir l'avouer à mon frere :
Mais Glaucias l'ignore ; et du don de ma foi
Je ne puis disposer sans l'aveu de mon roi.
Mon cœur, indépendant du pouvoir arbitraire,
Se livre sans contrainte à ce qui peut lui plaire ;
Mais cette liberté n'étend pas son pouvoir
Jusqu'à braver les lois d'un trop juste devoir.
Je fais gloire du mien, et jamais pour un pere
Amour ne fut plus grand, ni respect plus sincere ;
Mais c'est moins en sujet que je lui suis soumis,
Que par des sentiments qui sont plus que d'un fils.

NÉOPTOLÊME.

S'il est vrai qu'Hélénus brûle pour Éricie,
Prince, je réponds d'elle et du roi d'Illyrie.
Glaucias, vous chérit, et verra sans regret
Le choix que mon estime et votre amour ont fait.
Quel successeur plus grand et plus digne d'Achille
Pouvois-je présenter à l'Épire indocile ?
Qu'il m'est doux de pouvoir, en couronnant vos feux,
Rendre à la fois ma fille et mes sujets heureux !

HÉLÉNUS.

Cessez de vous flatter d'une espérance vaine :
Glaucias à la paix peut immoler sa haine,
Mais ne souffrira point que je sois possesseur
D'un trône dont Pyrrhus est le seul successeur.

Nos malheurs, il est vrai, vous en ont rendu maître,
Et tant que vous vivrez vous pourrez toujours l'être.
Je doute cependant qu'on vous laisse jamais
Le droit d'en disposer au gré de vos souhaits.
Mon hymen, ou celui du prince d'Illyrie,
Pourra vous garantir et le sceptre et la vie;
Mais Pyrrhus, après vous reprenant tous ses droits,
A l'Épire, seigneur, doit seul donner des lois.
Qui peut lui disputer alors ce diadême?
Et, malgré mon amour, savez-vous si moi-même
Je pourrois consentir à l'en voir dépouiller,
Et d'un trône usurpé ma gloire se souiller?

NÉOPTOLÈME.

Et quel est donc le but de la paix qu'on demande,
S'il faut que de Pyrrhus ma couronne dépende?
Je n'aurai donc vaincu que pour être soumis,
Et que pour voir sur moi regner mes ennemis;
Que pour voir un hymen qui dépouille ma fille
Comme une grace encor qu'on fait à ma famille?
Le sort, en remettant la victoire en nos mains,
Nous a fait concevoir de plus nobles desseins.

HÉLÉNUS.

Oui, vous avez vaincu; mais l'honneur et la gloire
Ne suivent pas toujours le char de la victoire.
Il en est qu'on ne doit imputer qu'au hasard:
La vôtre est de ce rang; le sort vous en fit part,
Et l'arracha des mains d'un ennemi terrible,
Dont vous n'aviez pas cru la défaite possible.
Si mon sang répandu vous a fait triompher,
Ce n'est pas vous du moins qui le fîtes couler.
Le sort à mes pareils peut garder un outrage;
Mais l'on n'obtient sur eux de parfait avantage
Qu'on ne les ait privés de la clarté du jour,
Ou l'on n'en peut trop craindre un funeste retour.
Seigneur, je vous ai dit que j'aimois la princesse;
Ses charmes peuvent seuls égaler ma tendresse:

Mais je n'ai desiré que son cœur et sa main.
Ma valeur peut lui faire un assez haut destin,
Sans que j'aille à Pyrrhus ravir un diadême
Qui déshonoreroit votre fille elle-même.
Pour vous, qui vous osez déclarer mon vainqueur,
Montrez des sentiments dignes de tant d'honneur.

NÉOPTOLÊME.

Je vois bien qu'il est temps que je me fasse entendre,
Et que vous sachiez, vous, ce que j'ose prétendre.
Je ne sais de quel prix Éricie est pour vous;
Mais, si de l'obtenir votre amour est jaloux,
Si sa main est un bien qui vous semble si rare,
Il faut qu'à me servir votre cœur se prépare.
Je demande Pyrrhus; ma fille est à ce prix:
Tout autre n'est pour moi que refus ou mépris.
Voilà ce que de vous exige ma vengeance.
Vous, qui sur Glaucias avez tant de puissance,
Portez-le dès ce jour à remplir mes souhaits,
Ou déterminez-vous à ne nous voir jamais.

HÉLÉNUS.

Vous-même eussiez en vain tenté cette entrevue,
Sans les soins d'Éricie, à qui seule elle est due:
Mais sur cet entretien si l'on m'eût pressenti,
Un mépris éternel m'en auroit garanti.
Barbare, voilà donc le fruit de votre estime!
Un hymen, qui pour dot m'apporteroit un crime!
Dès qu'il faut s'allier à vous par un forfait,
Gardez à Cassander ce funeste bienfait,
Et ne vous vantez plus d'être du sang d'Achille.
Ce sang, qui fut toujours en héros si fertile,
Ne pourroit inspirer des sentiments si bas:
Vous en êtes souillé, mais vous n'en sortez pas.
Si je pouvois penser que la jeune Éricie
Eût reçu vos penchants de vous avec la vie,
Ce ne seroit pour moi qu'un objet plein d'horreur.
Cruel, si vous voulez lui conserver mon cœur,

Déguisez mieux du moins cet affreux caractere
Qui me feroit rougir de vous nommer mon pere.
Montrez-moi des vertus qui vous fassent aimer,
Et qui dans mon amour puissent me confirmer.
Ce n'est pas votre rang, c'est la vertu que j'aime;
Sans elle vous m'offrez en vain un diadême.
Dussiez-vous m'élever à des honneurs divins,
Je vous préférerois le plus vil des humains.
Je me vois à regret forcé de vous confondre,
Mais vous deviez prévoir ce que j'ai dû répondre.

NÉOPTOLÊME.

Eh bien! prince, suivez ces transports généreux;
Mais ressouvenez-vous que, pour vous rendre heureux,
J'ai voulu pénétrer jusqu'au fond de votre ame,
Et voir ce que pour nous oseroit votre flamme;
Car sans votre secours je serai satisfait.
Vous m'avez de Pyrrhus fait en vain un secret:
Il est en mon pouvoir; c'est Illyrus lui-même,
Que son triste destin livre à Néoptolême.

HÉLÉNUS.

Qui? lui, Pyrrhus, seigneur! Mais non, pensez-y bien...

NÉOPTOLÊME.

Adieu: vous-même ici pesez notre entretien.
Je n'oublierai jamais un refus qui me blesse,
Et j'en vais de ce pas instruire la princesse.

SCENE VI.

HÉLÉNUS, *seul.*

Ah, tyran! de quel trait viens-tu frapper mon cœur?
Vertu, dont les transports me coûtent mon bonheur,
Pour le prix de t'avoir sacrifié ma flamme,
Sauve-moi des regrets qui déchirent mon ame;

Tourne vers mon rival mes soins et ma pitié,
Et ranime pour lui ma premiere amitié.
Illyrus est Pyrrhus! mais d'où vient que mon pere
M'en a fait si long-temps un barbare mystere?
M'auroit-il soupçonné d'être moins généreux,
Et moins touché que lui du sort d'un malheureux?
Hélas! quoi qu'il ait fait pour défendre sa vie,
Tout ce qu'il a perdu valoit-il Éricie?
C'est Pyrrhus qui me l'ôte; et, par un sort fatal,
Je suis réduit encore à pleurer mon rival!
Allons trouver mon pere, et cessons de nous plaindre;
Étouffons sans regret des feux qu'il faut éteindre.
Voilà des ennemis dignes de mon courroux;
Le triomphe du moins en est beau, s'il n'est doux.
Héros, qui pour tout bien recherchez la victoire,
Qu'un peu de sang perdu couvrit souvent de gloire,
Pour en savoir le prix, c'est peu d'être guerrier;
Il faut avoir un cœur à lui sacrifier.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

ÉRICIE, ISMENE.

ÉRICIE.

Tu combats vainement mon désespoir funeste;
La plainte, chere Ismene, est tout ce qui me reste.
Laisse-moi le seul bien des cœurs infortunés,
Que sous d'indignes lois l'amour tient enchaînés.
Lieux, témoins de ma honte et d'un perfide hommage,
Payé de tout mon cœur, et suivi d'un outrage;
Lieux où j'ai cru soumettre un héros à mes lois,
Hélas! je vous vois donc pour la derniere fois!
Pardonne ces transports à mon ame eperdue:
On me méprise, Ismene, et la paix est rompue.
Nous reverrons bientôt, l'acier cruel en main,
Fondre dans nos états un guerrier inhumain;
Et, pour comble de maux, il faut partir, Ismene,
Sans pouvoir contre lui faire éclater ma haine.
Je fais, pour le trouver, des souhaits superflus:
Inutiles transports! je ne reverrai plus
Ce cruel Hélénus, que ma raison abhorre,
Que ma gloire déteste, et que mon cœur adore.

SCENE II.

HÉLÉNUS, ÉRICIE, ISMENE.

ÉRICIE.

Ismene, je le vois : ah ! mortelles douleurs !
Je succombe, et n'ai plus que l'usage des pleurs.
Fuyons ; n'exposons point au mépris d'un barbare
Les foiblesses d'un cœur où la raison s'égare.

HÉLÉNUS.

Près de voir succéder, peut-être pour jamais,
Les horreurs de la guerre aux douceurs de la paix,
Dans ce triste moment, où votre ame irritée
Contre un infortuné n'est que trop excitée,
M'est-il encor permis d'offrir à vos beaux yeux
Un amant qui ne peut que vous être odieux ?
Si je ne vous croyois genéreuse, équitable,
Madame, je craindrois de paroître coupable ;
Mais que peut craindre un cœur qui remplit son devoir ?
Et qu'ai-je à redouter, que de ne vous plus voir ?
Je ne vous dirai point que je vous aime encore ;
Malgré ce que j'ai fait, mon ame vous adore.
Mes refus m'ont privé de l'espoir le plus doux,
Mais n'ont point étouffé ma tendresse pour vous.
D'un rigoureux honneur déplorable victime,
Tendre amant sans foiblesse, et coupable sans crime,
D'un vertueux effort touché sans repentir,
Mon cœur sent cependant tout ce qu'il peut sentir ;
Et si, pour exciter le vôtre à la vengeance,
Ma générosité lui parut une offense,
S'il a pu souhaiter de me voir malheureux,
Non, jamais le destin n'a mieux rempli vos vœux.

ÉRICIE.

Que parlez-vous ici de haine et de vengeance ?

Non, ne redoutez rien de mon indifférence.
Quel désespoir éclate? ou que soupçonnez-vous,
Pour oser vous flatter d'un instant de courroux?
Cessez de vous troubler d'une frayeur si vaine;
C'est supposer l'amour que de craindre la haine:
Mais jusque-là mon cœur ne sait point s'enflammer;
C'est aux amants chéris, seigneur, à s'alarmer.

HÉLÉNUS.

Je sais que je dois peu ressentir leurs alarmes.
Je craignois d'avoir fait une injure à vos charmes:
Mais au ressentiment si mon cœur s'est mépris,
C'est qu'il se crut toujours au-dessus du mépris.
Ce n'est pas se flatter que de craindre, madame.
Jamais un faux orgueil n'a corrompu mon ame;
La vertu seule y mit une noble fierté,
Que l'amour laisse agir même avec dignité,
Qui n'a fait aujourd'hui que ce qu'elle a dû faire.
Heureux d'être un objet peu digne de colere,
Qui, n'osant me flatter de l'honneur d'être aimé,
Croit mériter du moins celui d'être estimé!
Madame, je vois trop qu'un récit peu fidele
M'a fait de mon devoir une lâche querelle.
Mais si votre courroux vous paroît trop pour moi,
Songez qu'ici le mien doit causer de l'effroi.
Ceux qui de mes refus ont noirci l'innocence
En recevroient bientôt la juste récompense,
Si mon amour pour vous ne daignoit retenir
Un bras qui n'est souvent que trop prompt à punir.
Malgré tous vos mépris, je sens que je vous aime;
Mais je n'ai jamais tant haï Néoptolème.
Si jamais votre cœur a pu trembler pour lui,
Dans les murs de Byzance arrêtez-le aujourd'hui.
Je souscris à la paix; qu'on me rende mon frere:
Osez le demander vous-même à votre pere;
Prévenez sur ce point un amant furieux,
Qui, hors vous, n'aura rien de sacré dans ces lieux.

ÉRICIE.

Cruel! c'est donc ainsi que votre amour s'exprime!
Voilà ce feu si beau qui pour moi vous anime,
Et l'hommage d'un cœur qui ne se donne à moi
Que pour remplir le mien de douleur et d'effroi!
On m'aime, et cependant il faut que je fléchisse;
On m'adore, et c'est moi qui dois le sacrifice.
Il faut de mon devoir que j'étouffe la voix,
Et que de mon amant je subisse les lois.
De l'amour suppliant l'orgueil a pris la place,
Et je vois à ses soins succéder la menace,
Les refus, les mépris, la fierté, la terreur.
Vos transports les plus doux ne sont que de fureur;
Impétueux amant, dont l'ardeur téméraire
Ne déclare ses feux qu'en déclarant la guerre.
Inspira-t-on jamais l'amour par la frayeur?
C'est ainsi qu'Hélénus se rend maître d'un cœur!
Il ordonne en tyran; il faut le satisfaire.
Barbare, ma fierté vous devroit le contraire;
Je devrois n'écouter que mon juste courroux;
Mais je veux me venger plus noblement de vous:
Je veux qu'en gémissant Hélénus me regrette,
Et qu'il sente du moins la perte qu'il a faite.
Il ne tenoit qu'à vous de faire mon bonheur;
L'amour à cet espoir ouvroit déja mon cœur;
Heureuse de pouvoir offrir un diadème,
Sans rechercher en vous d'autre bien que vous-même!
Je ne me vengerai de vos refus honteux,
Qu'en vous faisant rougir de mes soins généreux.
Puisque vous le voulez, je vais trouver mon pere,
Tenter pour le fléchir les pleurs et la priere;
Je vais pour vous, ingrat, tomber à ses genoux,
Et faire ce qu'en vain j'attends ici de vous.

SCENE III.

HÉLÉNUS, *seul.*

O devoir! ta rigueur est-elle satisfaite?
Vois ce qui m'est offert, et ce que je rejette.
Quels bienfaits de ta part me feront oublier
Ce que tu m'as forcé de te sacrifier?
Ah, Pyrrhus! que le soin de défendre ta vie
Sera d'un prix cruel, s'il m'en coûte Éricie!

SCENE IV.

ILLYRUS, HÉLÉNUS, GARDES.

HÉLÉNUS.

Mais on vient: c'est lui-même. Hélas! pour m'attendrir,
Que d'objets à la fois viennent ici s'offrir!

ILLYRUS.

Seigneur, car je ne sais si je parle à mon frere,
Tant le sort entre nous a jeté de mystere!
Quoi qu'il en soit, avant que de quitter ce lieu,
J'ai cru devoir vous dire un éternel adieu,
Après avoir reçu ceux du roi d'Illyrie,
Dont je suis plus touché que de sa barbarie.
Quel autre nom donner à sa rigueur pour moi,
Quand je n'y trouve plus mon pere ni mon roi?
Par quel malheur son fils a-t-il cessé de l'être?
Ai-je déshonoré celui qui m'a fait naître?
Quel est donc ce Pyrrhus, pour lui d'un si haut prix?
Encor si c'étoit vous, j'en serois moins surpris.
Seigneur, vous soupirez; je vois couler vos larmes:
Ces pleurs me causeroient de mortelles alarmes,
Si mon cœur étoit fait pour sentir de l'effroi.

Il s'émeut cependant de tout ce que je voi ;
Une douleur si noble a de quoi me surprendre :
Ce n'est pas d'un rival que j'eusse osé l'attendre,
Ni me flatter qu'il dût être si généreux,
Lorsque tout abandonne un prince malheureux.
Non qu'à votre vertu j'eusse fait l'injustice
De croire votre amour de ma perte complice ;
Mais si je n'ai rien craint de votre inimitié,
Je n'en attendois pas non plus tant de pitié.

HÉLÉNUS.

Seigneur, quelques transports qu'une maîtresse inspire,
La gloire et le devoir ont aussi leur empire.
Entre ce qui me plaît, et ce que je me dois,
L'honneur seul a toujours déterminé mon choix.
Je n'ai pas, dans les soins d'une ardeur qui m'est chere,
Perdu le souvenir de mon malheureux frere ;
Et, dût-il me haïr, même sans m'estimer,
Ses malheurs suffiroient pour me le faire aimer.
Je vois avec douleur le sort qu'on vous prépare,
Sans oser cependant immoler un barbare.
Ce palais est rempli de chefs et de soldats,
Qu'un ordre redoutable attache sur mes pas.
Le fier Lysimachus, jaloux de sa puissance,
Ne laisse à mon courroux nul espoir de vengeance ;
Et si je n'en craignois un funeste succès,
J'aurois bientôt troublé l'asile de la paix :
Mais la peur d'exposer la tête de mon pere
Me fait, en frémissant, étouffer ma colere ;
Et l'horreur de vous voir en des fers odieux
La porte à des accès quelquefois furieux.
J'ose tout, je crains tout, sans savoir qu'entreprendre.
Je plains même Pyrrhus, et voudrois le défendre :
Heureux si son secret fût resté dans l'oubli !

ILLYRUS.

Vous n'êtes pas le seul qui le sachiez ici,
A qui ce Pyrrhus doit encor plus qu'il ne pense:
Mais on veut lui garder un généreux silence;
Et pour sauver ses jours on fait plus aujourd'hui
Que jamais Glaucias n'osa faire pour lui,
Lorsque tout engageoit à le faire connoître.

HÉLÉNUS.

Ah! laissons ce Pyrrhus, seigneur, quel qu'il puisse
être.
Pénétré de son sort jusqu'au saisissement,
Mon cœur n'a pas besoin d'autre éclaircissement.
Je ne connois que vous en ce moment funeste
Où le rival s'oublie, et l'ami seul vous reste.
Mais Glaucias paroît; retirez-vous, seigneur;
Votre aspect ne feroit qu'irriter sa douleur.
Daignez la respecter dans un malheureux pere,
Et me laisser le soin d'une tête si chere.

ILLYRUS.

Non, non, ce seroit trop en exiger de vous.
Je vous exposerois, seigneur, à son courroux.
Pour la derniere fois souffrez que je le voie.

SCENE V.

GLAUCIAS, ILLYRUS, HÉLÉNUS, GARDES.

GLAUCIAS, *dans le fond du théâtre.*

Dieux cruels, dont sur moi la rigueur se déploie,
Si rien à la pitié ne vous peut émouvoir,
Jouissez de mes pleurs et de mon désespoir.
Que vois-je? quels objets! les deux princes ensemble!
Ah! que d'infortunés le sort ici rassemble!
(*à Illyrus.*)
Que cherchez-vous, mon fils, en ces funestes lieux,
Où tout doit désormais vous paroître odieux,

Où vous devez me fuir et m'abhorrer moi-même?

ILLYRUS.

Vous n'en êtes pas moins, seigneur, tout ce que j'aime.
A mon frere, il est vrai, je me plaignois de vous,
Et j'en eusse attendu des sentiments plus doux.
Je suis touché de voir, en ce moment terrible,
Que mon rival soit seul à ma perte sensible.
Hélas! qui fut jamais plus à plaindre que moi?
Méprisé d'Éricie, et peu cher à mon roi,
C'est un prince sorti d'une race étrangere
Qui l'emporte sur moi dans le cœur de mon pere.
Je ne condamne point sa générosité;
Mais l'effort en devroit être plus limité:
La gloire n'admet point de si grands sacrifices,
Et ce n'est point à moi d'illustrer ses caprices,
Victime des transports d'un chimérique honneur,
Sans avoir d'autre crime ici que mon malheur.
Ce reproche cruel dont votre cœur s'offense
Ne regarde, seigneur, que votre indifférence;
Je ne puis voir mon pere abandonner son fils,
Sans soupçonner pour moi d'injurieux mépris.
Voilà les seuls regrets dont mon ame est saisie,
Et j'en suis plus touché que de perdre la vie:
Mais je n'en ai pas moins souhaité vous revoir.

GLAUCIAS.

Illyrus, mon seul bien et mon unique espoir,
Ah! si c'est ton amour qui vers moi te rappelle,
Ne m'en refuse point une preuve nouvelle.
Viens, mon fils, dans les bras d'un pere infortuné,
Dont le cœur ne t'a point encore abandonné;
Viens te baigner de pleurs qui couleront sans cesse,
Et ne m'accuse point de manquer de tendresse.
Mon fils, je t'aime encor tout ce qu'on peut aimer,
Et je te connois trop pour ne pas t'estimer.
Tes reproches honteux, dont ma gloire murmure,

Outragent plus que moi le sang et la nature.
Mon cœur de ses retours n'est que trop combattu,
Et je n'ai plus d'espoir qu'en ta propre vertu.
Loin de déshonorer mon auguste vieillesse,
Aide-moi de mon sang à domter la foiblesse.
Le malheureux Pyrrhus est maître de ma foi;
Je ne suis pas le sien, et ta vie est à moi.
Fais voir, par les efforts d'une vertu suprême,
La victime au-dessus du sacrifice même.
Adieu; sois généreux autant que je le suis.
Te pleurer et mourir est tout ce que je puis.

ILLYRUS.

Oui, je vous ferai voir, par un effort insigne,
De quel amour, seigneur, Illyrus étoit digne;
Que ce fils malheureux, sans le faire éclater,
Des plus rares vertus auroit pu se flatter;
Qu'il sait du moins mourir et garder le silence,
Quand son propre intérêt peut-être l'en dispense.
Je pourrois d'un seul mot éviter mon malheur;
Mais ce mot échappé vous perceroit le cœur.
C'est dans le fond du mien qu'enfermant ce mystere
Je vais sauver Pyrrhus, votre gloire, et me taire.
Adieu, cher Hélénus; vous apprendrez un jour
Si j'avois mérité de vous quelque retour.

SCENE VI.

GLAUCIAS, HÉLÉNUS.

HÉLÉNUS.

Seigneur, de ce discours que faut-il que je pense?
Sur quoi le prince ici vante-t-il son silence?

GLAUCIAS.

Ah, mon fils! ce secret ne regarde que moi:
Mais il a d'un seul mot glacé mon cœur d'effroi.
Hélas! que de son sort mon ame est attendrie!

Pyrrhus, que de vertus ma foi te sacrifie !

HÉLÉNUS.

Le prince va, dit-il, se perdre pour Pyrrhus,
Et c'est lui cependant, sous le nom d'Illyrus,
Si j'en crois les soupçons du tyran de l'Épire.
Seigneur, de ce secret vous pouvez seul m'instruire.
Mon respect m'a forcé de cacher jusqu'ici
Les desirs que j'avois de m'en voir éclairci;
Mais s'il a triomphé de mon impatience,
Je rougis à la fin de votre défiance.
Si jamais votre cœur fut sensible pour moi,
Si mon amour pour vous a signalé ma foi,
Si j'ai pu m'illustrer en marchant sur vos traces,
Et par quelques exploits su mériter des graces,
Du sang que j'ai perdu je n'exige qu'un prix.
Est-il vrai qu'Illyrus ne soit point votre fils?

GLAUCIAS.

Je ne suis point surpris qu'un lâche cœur soupçonne
Qu'Illyrus soit Pyrrhus, dès que je l'abandonne:
Mais vous, jusqu'à ce jour élevé dans mon sein,
Vous, à qui des vertus j'aplanis le chemin,
Que j'instruisis d'exemple, auriez-vous osé croire
Que d'une lâcheté j'eusse souillé ma gloire?
Non, mon cher Hélénus, ce fils abandonné
N'en est pas moins celui que les dieux m'ont donné;
Et plût au sort cruel qu'il eût un autre pere!

HÉLÉNUS.

Vous n'éclaircissez pas, seigneur, tout le mystere.

GLAUCIAS.

Prince, c'est trop vouloir pénétrer un secret;
Offrez à ma douleur un zele plus discret,
Et n'en exigez pas plus que je n'en veux dire.

HÉLÉNUS.

C'en est assez pour moi, seigneur, je me retire,
Satisfait qu'Illyrus soit toujours votre fils;
Et je vais de ce pas trouver ses ennemis.

GLAUCIAS.

Ah, cruel! arrêtez! qu'allez-vous entreprendre?

HÉLÉNUS.

Ce que de ma vertu mon frere doit attendre.
Je cours le dérober à son sort inhumain,
Ou mourir avec lui les armes à la main;
Et je n'écoute plus, dans l'ardeur qui me guide,
Que la soif de verser le sang d'un parricide.

GLAUCIAS.

Barbare, immole donc le mien à ta fureur;
Cours exposer ma vie et me perdre d'honneur.

HÉLÉNUS.

Ah! vous ne craignez pas, seigneur, pour votre vie.
Ce n'est pas là l'effroi dont votre ame est saisie;
Elle est trop au-dessus d'une lâche frayeur:
Pyrrhus, le seul Pyrrhus occupe votre cœur.
Indifférent pour nous, pour lui plein de tendresse,
Voilà pour m'arrêter le motif qui vous presse,
Et l'unique frayeur qui vous trouble aujourd'hui.
N'avons-nous pas assez versé de sang pour lui?
S'il est reconnoissant, que veut-il davantage?
Je sais qu'à le sauver votre foi vous engage,
Que vous lui devez même une sainte amitié;
Mais que lui dois-je moi, qu'une simple pitié,
Qui doit céder aux soins de conserver mon frere?
Eh bien! qu'à vos deux fils votre honneur le préfere;
Consacrez à jamais ces transports vertueux,
Et me laissez le soin de nous sauver tous deux.
Que Pyrrhus avec nous vienne aussi se défendre,
S'il est digne du sang que vous laissez répandre:
Eh! de quelle vertu l'ont enrichi les dieux,
Pour vous rendre, seigneur, le sien si précieux?
Je ne sais, mais je crains que le grand nom d'Achille
Ne soit pour lui d'un poids plus onéreux qu'utile;
Que sans honneur ses jours ne se soient écoulés.

GLAUCIAS.

Ah! si vous connoissiez celui dont vous parlez,
Vous changeriez bientôt de soins et de langage,
Et je verrois mollir ce superbe courage.

HÉLÉNUS.

Seigneur, à ce discours, c'est trop me le cacher.
Je dois de votre sein désormais l'arracher.

GLAUCIAS.

Quoi! ce même Hélénus que l'univers admire,
Et dont les dieux sembloient lui désigner l'empire,
L'ennemi des tyrans, l'ami des malheureux,
Flétrit en un seul jour tant de jours si fameux,
Et me demande à moi le sang d'un misérable!

HÉLÉNUS.

Ah dieux! de ces horreurs me croyez-vous capable?
Non; vous ne m'imputez ces lâches mouvements,
Que pour vous délivrer de mes empressements.
C'est le droit d'un refus acquis par une offense,
Et dont à vos remords je laisse la vengeance.
Ce jour, qu'on croit des miens avoir flétri le cours,
Est peut-être, seigneur, le plus beau de mes jours.
A ce même Pyrrhus j'ai fait un sacrifice
Qui sera pour mon cœur un éternel supplice,
Et dont mon amour seul connoissoit tout le prix.
Mais en vain aux refus vous joignez le mépris.
Si vous voulez calmer la fureur qui m'agite,
Cessez de retenir un secret qui m'irrite,
Ou de sang et d'horreurs je vais remplir ces lieux.

GLAUCIAS.

Ah, mon fils! étouffez ces desirs curieux,
Et Pyrrhus puisse-t-il pour jamais disparoître!

HÉLÉNUS.

Je commence, seigneur, à ne me plus connoître.
(*Il embrasse avec violence les genoux de Glaucias.*)
Pour la derniere fois j'embrasse vos genoux.

GLAUCIAS.

Ah! quel emportement! c'en est trop, levez-vous;
Reconnoissez Pyrrhus à ma douleur extrême.

HÉLÉNUS.

Achevez...

GLAUCIAS.

Je me meurs... Malheureux! c'est vous-même.

PYRRHUS.

Seigneur, c'en est assez, et je suis satisfait.
(*Il veut se retirer.*)

GLAUCIAS, *l'arrêtant.*

Arrêtez, prince ingrat! quel est donc le projet
Qu'en ce triste moment votre fureur médite?
Non, ce n'est pas ainsi, seigneur, que l'on me quitte.
Je n'en conçois que trop, à vos yeux enflammés...
Mais je verrai bientôt, cruel, si vous m'aimez.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

PYRRHUS, ANDROCLIDE, CYNÉAS.

ANDROCLIDE.

Enfin il m'est permis, seigneur, de vous connoître,
Et d'oser embrasser les genoux de mon maître.
Dieux! quel ravissement! quelle douceur pour moi
De trouver un héros dans le fils de mon roi!
Mais de ce bien si doux que vous troublez la joie
Par les transports secrets où je vous vois en proie!
Glaucias, à son tour accablé de douleur,
Semble plus que jamais ressentir son malheur.
Seigneur, daignez calmer cette douleur cruelle,
Songez qu'un seul instant peut la rendre mortelle;
Ne l'abandonnez point en ces tristes moments.

PYRRHUS.

Je puis avoir pour lui d'autres empressements.
Androclide, je sais que je vous dois la vie,
Que sans vous, en naissant, on me l'auroit ravie;
Allez, de ce bienfait je saurai m'acquitter.

ANDROCLIDE.

Le roi m'a commandé de ne vous point quitter.

PYRRHUS.

Glaucias est un roi que j'estime et que j'aime;
Mais je ne dépends plus ici que de moi-même.
Pour vous, que le destin a soumis à mes lois,
Respectez-les du moins une premiere fois,

Et cessez d'écouter une crainte frivole.
Glaucias me connoît, j'ai donné ma parole,
J'ai juré d'épargner un tyran odieux,
Et de ne point troubler l'asile de ces lieux.
Que pouvois-je de plus pour le roi d'Illyrie?
Allez, si vous m'aimez, prenez soin de sa vie.

ANDROCLIDE.

Seigneur...

PYRRHUS.

Obéissez. Profitons des instants
Que j'ai pu dérober à leurs soins vigilants.

SCENE II.

PYRRHUS, CYNÉAS.

PYRRHUS.

Cynéas, approchez; l'heure fatale presse.
Puis-je encore espérer de revoir la princesse?
Sait-elle qu'Hélénus doit se trouver ici?

CYNÉAS.

Oui, seigneur, et bientôt vous l'y verrez aussi.
J'ai laissé la princesse avec Néoptolême,
Qui m'a paru frappé d'une surprise extrême,
Lorsque je l'ai flatté de l'espoir d'une paix,
Qu'il devoit regarder comme un de vos bienfaits.
Au seul nom de Pyrrhus j'ai vu sa défiance
Balancer ses desirs et son impatience.
« Je douterois, dit-il, qu'on voulût le livrer,
« Si d'autres qu'Hélénus osoient m'en assurer;
« Mais dès que ce héros souscrit à ma demande... »

PYRRHUS.

Ami, c'en est assez; dites-lui qu'il m'attende.

SCENE III.

PYRRHUS, *seul.*

Desirs impétueux que je ne puis domter,
Et qu'en vain mon devoir s'attache à surmonter,
Redoutables moments d'une trop chere vue,
Que vous allez coûter à mon ame éperdue !
Pyrrhus, à quels transports oses-tu te livrer?
Est-ce l'amour ici qui doit t'en inspirer?
Néoptolême vit, et le sang d'Aeacide
S'enflamme pour le sang d'un lâche parricide !
Mais pour lui mon amour eût en vain combattu
Si de plus hauts desseins n'occupoient ma vertu.
Infortuné Pyrrhus, il est temps qu'elle éclate.
Non, de quelque valeur que l'univers te flatte,
Quels que soient tes exploits et tes honneurs passés,
Illyrus en un jour les a tous effacés;
Et telle est aujourd'hui ta triste destinée,
Qu'il faut que par toi seul elle soit terminée.
C'est vainement qu'au ciel tu comptes des aïeux,
Si ta propre vertu ne t'y place avec eux.
Le sang d'Achille est beau; mais l'honneur d'en
descendre
Ne vaut pas désormais celui de le répandre :
Un rival généreux qui s'immoloit pour toi
T'en a tracé l'exemple et prononce la loi.
Ah! que tant de grandeur me touche et m'humilie !
Pere et fils vertueux, que je vous porte envie !
Comment vous surpasser? Dieux, voilà des mortels
Dignes de partager avec vous les autels,
Non des barbares nés pour l'effroi de la terre,
Ces idoles de sang, fiers rivaux du tonnerre,
Qui font de leur valeur un horrible métier,
Et dont je n'ai que trop suivi l'affreux sentier.

Cherchons au dessus d'eux une gloire nouvelle
Plus digne des transports que j'eus toujours pour elle;
Heureux si mon devoir pouvoit les redoubler
A l'aspect d'un objet qui peut seul les troubler!

SCENE IV.

PYRRHUS, ÉRICIE.

ÉRICIE.

Je sors en ce moment d'avec le roi d'Épire:
En croirai-je, seigneur, ce qu'il vient de me dire?
Est-ce bien Hélénus qui nous donne une paix,
Qu'on croit même devoir à mes foibles attraits?
Mais, loin de rappeler le souvenir funeste
D'un sacrifice affreux que ma vertu déteste,
Je ne veux m'occuper que du soin généreux
De pleurer avec vous un prince malheureux.
Que n'ai-je point tenté près de Néoptolême?
J'ai regardé Pyrrhus comme un autre vous-même.
Non, l'horreur de son sort n'égalera jamais
Mes regrets de l'avoir défendu sans succès.
Je sais trop à quel point Pyrrhus vous intéresse
Pour ne point partager la douleur qui vous presse;
Jugez combien mon cœur s'est senti pénétrer
De vous voir désormais réduit à le livrer.
Et plût aux dieux, seigneur, pour comble d'injustice,
Qu'on ne m'imputât point ce cruel sacrifice,
Et qu'au bien de la paix l'amour trop indulgent
N'eût point pris sur lui-même un si triste présent!
Hélénus eût moins fait pour désarmer ma haine,
S'il savoit qu'un remords en triomphe sans peine.
Mais quoi! vous rougissez, et ne répondez rien!
Pourquoi me demander un secret entretien?

PYRRHUS.

Je rougis, il est vrai, d'un discours qui m'offense;
Et jamais mon courroux n'eut plus de violence :
Puis-je voir sans frémir qu'avec un si beau feu
Ce cœur où j'aspirois m'ait estimé si peu?
Puis-je voir sans rougir de honte et de colere
Qu'Éricie ait de moi pensé comme son pere,
Et qu'elle ose imputer aux transports d'Hélénus
Le funeste présent qu'il vous fait de Pyrrhus?
Je ne sais si l'amour peut nous rendre excusables;
Mais il ne doit jamais nous rendre méprisables :
Le crime est toujours crime, et jamais la beauté
N'a pu servir de voile à sa difformité.
Peut-être que mon cœur, dans l'ardeur qui l'enflamme,
Tout vertueux qu'il est, n'est point exempt de blâme;
Mais ce qu'à mon devoir je vais sacrifier
Aux yeux de l'univers va me justifier,
Éterniser mon nom, expier ma tendresse,
Et venger ma vertu d'un soupçon qui la blesse.

ÉRICIE.

Seigneur, daignez calmer un si noble courroux :
Je sais ce que je dois attendre ici de vous.

PYRRHUS.

Dans un moment du moins vous pourrez le connoître;
Et loin de me haïr, vous me plaindrez peut-être.
Connoissez mieux, madame, un cœur où vous régnez,
Et ne l'outragez point, si vous le dédaignez.
Belle Éricie, enfin croyez que je vous aime;
Mais ne le croyez point comme Néoptolème.
Mon amour n'a jamais soumis à vos beaux yeux
Qu'un cœur digne de vous, et peut-être des dieux,
Qui ne sait point offrir pour sacrifice un crime
Qui déshonoreroit l'autel et la victime.
Je vais à son destin livrer un malheureux;

Mais ce ne sera point par un traité honteux;
Ma vertu n'admet point de si lâche injustice,
Et mon cœur vous devoit un autre sacrifice :
Trop heureux si ce cœur, facile à s'enflammer,
Au gré de mon devoir l'avoit pu consommer !
Mais dans l'état cruel où mon malheur me laisse
On peut me pardonner un instant de foiblesse;
Et vous m'avez offert des soins si généreux,
Qu'ils m'ont fait oublier qui nous étions tous deux.
Votre pere m'attend : adieu, belle Éricie.
J'ai voulu vous revoir; mais mon ame attendrie
Ne pourroit soutenir vos pleurs près de couler,
Et qu'un fatal instant va bientôt redoubler.

ÉRICIE.

Ah! seigneur, arrêtez; et, si je vous suis chere,
Daignez de vos adieux m'expliquer le mystere.
Je sens un froid mortel qui me glace le cœur;
Et la mort n'a jamais causé plus de frayeur.
Hélas ! au trouble affreux dont mon ame est saisie
Puis-je encor souhaiter de me voir éclaircie?
Vous allez, dites-vous, livrer un malheureux
Sans cesser d'être grand ni d'être généreux :
Ah! je vous reconnois à cet effort suprême;
Justes dieux! c'est Pyrrhus qui se livre lui-même.

PYRRHUS.

Oui, madame, c'est lui; c'est ainsi qu'Hélénus
Pouvoit du moins livrer l'infortuné Pyrrhus,
Qui sous ce triste nom ne craint plus de paroître
Dès qu'à de nobles traits on veut le reconnoître.

ÉRICIE.

Dites plutôt, seigneur, qu'à ce cœur sans pitié,
Dont je n'ai jamais pu fléchir l'inimitié,
J'aurois dû reconnoître une race ennemie
Qui ne s'immole ici que pour m'ôter la vie.
Inhumain, consommez vos généreux projets;
De votre haine enfin voilà les derniers traits.

Quel ennemi, grands dieux, offrez-vous à la mienne!
Quel dessein venez-vous d'inspirer à la sienne!
Ah! si c'est à ce prix que vous donnez la paix,
Barbare, faites-nous la guerre pour jamais.
Vous ne démentez point le sang qui vous fit naître;
Ingrat, vous ne pouviez mieux vous faire connoître
Que par un noir projet qui n'est fait que pour vous:
Je reconnois Pyrrhus à ces funestes coups;
Quand par des soins trompeurs il a séduit mon ame,
Des plus cruels refus je vois payer ma flamme;
Et quand je crois jouir d'un destin plus heureux,
Je retrouve Pyrrhus dans l'objet de mes vœux.
Qui vous a dévoilé, seigneur, votre naissance?
Glaucias n'a-t-il plus ni vertu ni prudence?
Devoit-il un moment douter de vos desseins,
Et méconnoître en vous le plus grand des humains?
Il faut pour mon malheur que le roi d'Illyrie
Vous ait moins estimé que ne fait Éricie.
Cruel, songez du moins, en courant à la mort,
Qu'un amour malheureux me garde un même sort.
Ne croyez point en moi trouver Néoptolême.
Vous ne voyez que trop à quel point je vous aime.

PYRRHUS.

Ah! voilà les transports que j'aurois dû prévoir,
Si l'amour m'eût laissé maître de mon devoir.
J'ai voulu consacrer à l'objet que j'adore
Quelques tristes moments qui me restoient encore:
Je bravois le trépas; mais je sens à vos pleurs
Qu'il a pour les amants son trouble et ses horreurs.
Ne m'offrez-vous les soins d'une ardeur mutuelle
Que pour me rendre encor ma perte plus cruelle?
Quel bien à notre amour peut s'offrir désormais?
Un parricide affreux nous sépare à jamais.
Songez, si je ne meurs, qu'il faut que je punisse;
Qu'un coupable avec moi n'est pas loin du supplice:
Songez enfin, madame, à ce que je me doi,

A ce que mon-honneur m'impose envers un roi
A qui je dois un fils, son unique espérance,
Et le plus digne effort de ma reconnoissance.

ÉRICIE.

Glaucias vous doit-il être plus cher que moi,
Seigneur? ne pouvez-vous récompenser sa foi
Qu'aux dépens de vos jours et de ma propre vie,
Que vous sacrifiez au prince d'Illyrie?
Ah! laissez-moi le soin de vous le conserver,
Et par pitié pour moi songez à vous sauver :
C'est Éricie en pleurs qui vous demande grace;
Verrez-vous sans pitié le sort qui la menace?
Est-ce par vous, cruel, qu'elle doit expirer?
Ah! du moins attendez qu'on ose vous livrer.

PYRRHUS.

Non, non, au sang d'Achille épargnez cet outrage :
Je dois d'un si beau sang faire un plus noble usage;
La mort pour mes pareils n'est qu'un léger instant,
Dont la crainte aux humains a fait seule un tourment.
Je vous perds pour jamais, adorable Éricie;
C'est là pour un amant perdre plus que la vie :
Mais ne présumez pas qu'en lâche criminel
Je souffre que Pyrrhus soit conduit à l'autel;
D'ailleurs pour Glaucias j'eus toujours trop d'estime
Pour lui laisser jamais la honte d'un tel crime.

ÉRICIE.

C'est-à-dire, seigneur, qu'il vous paroît plus doux
D'en rejeter ainsi l'indignité sur nous,
Et que vous aimez mieux déshonorer mon pere,
Pour m'en laisser à moi la douleur tout entiere
Et me faire haïr qui m'a donné le jour.
Voilà ce que Pyrrhus gardoit à tant d'amour!
Hé bien! cruel, allez trouver Néoptolême :
Puisque vous le voulez, je vous rends à vous-même;
Mais dans tous vos transports de générosité

Je vois moins de vertu que de férocité.

PYRRHUS.

Ne me reprochez point une vertu farouche ;
L'honneur ainsi le veut, et l'honneur seul me touche :
S'il se pouvoit trouver d'accord avec mes jours,
Vous ne m'en verriez point précipiter le cours.
Comme mortel je sens tout le prix de la vie ;
Comme amant, tout le prix d'être aimé d'Éricie :
Mais Pyrrhus, en héros épris de vos appas,
Se met, en immortel, au-dessus du trépas.

ÉRICIE.

Vous prétendez en vain qu'au gré de votre envie
Je vous laisse, seigneur, maître de votre vie :
Si vous ne rejetez vos projets inhumains,
Je cours à Glaucias découvrir vos desseins.

PYRRHUS.

Si vous m'aimez encor, gardez de l'entreprendre :
Belle Éricie, au nom de l'amour le plus tendre,
N'abusez point ici des secrets d'un amant
Qui pourroit de dessein changer en un moment ;
Considérez sur qui tomberoit ma colere :
Vous plaignez un amant, vous pleureriez un pere.
En faveur de Pyrrhus tâchez de le fléchir,
J'y consens ; mais daignez ne le point découvrir,
Et ne lui faites point mériter votre haine.
Qu'espérez-vous enfin d'une pitié si vaine?
Songez que dans l'état où m'a réduit le sort,
Il ne me reste plus que l'honneur de ma mort :
Ne me l'enviez point, et respectez ma gloire ;
Vivez pour en garder une tendre mémoire,
Et cessez de vouloir partager mes malheurs ;
Laissez mourir Pyrrhus digne enfin de vos pleurs.
Adieu, madame : allez trouver Néoptolême ;
J'irai dans un moment le rejoindre moi-même.
M'exposer plus long-temps à tout ce que je vois,
C'est moins braver la mort que mourir mille fois.

(Il sort.)

SCENE V.

ÉRICIE, *seule.*

Quoi! seigneur, vous iriez vous livrer à mon pere !
Ah! puisqu'en vos fureurs votre cœur persévere,
L'inflexible Pyrrhus, qui déchire le mien,
Va le voir surpasser la fermeté du sien.

SCENE VI.

GLAUCIAS, ÉRICIE.

ÉRICIE, *à part.*

Mais Glaucias paroît. Quel soin ici l'appelle?
Éclatez, vains transports de ma douleur mortelle,
Et laissez dans mes pleurs lire un triste secret.

GLAUCIAS.

Princesse, un ennemi, qui ne l'est qu'à regret,
Et qui touche peut-être à son heure derniere,
Osera-t-il ici vous faire une priere?
S'il fut long-temps l'objet de votre inimitié,
Il ne doit plus, hélas! l'etre que de pitié;
Les dieux viennent sur moi d'épuiser leur colere.
Je n'ai rien oublié pour flechir votre pere;
Mais le cruel qu'il est me redemande un bien
Que ma pitié protege, et qui n'est pas le mien :
Il veut Pyrrhus, il veut que je lui sacrifie
Le malheureux dépôt que le ciel me confie;
Il veut, à mon honneur portant le coup mortel,
Couvrir mes cheveux blancs d'un affront éternel,
Et plonger dans l'horreur le reste de ma vie.
Plaignez mon triste sort, généreuse Éricie;
Vous êtes désormais mon unique recours;
À des infortunés prêtez votre secours.

Je sais, dans les faveurs dont le ciel vous partage,
Que la beauté n'est pas votre seul avantage,
Et que les dieux, sur vous épuisant leurs bienfaits,
Ont de mille vertus enrichi vos attraits.
Mon cœur, près de vous voir unie a ma famille,
Vous prodiguoit déja le tendre nom de fille;
Mais, puisque le destin me ravit la douceur
D'un bien qui m'eût comblé de joie et de bonheur,
Je veux traiter pour vous un plus noble hyménée,
De vous et de Pyrrhus unir la destinée.
Je sais que je ne puis former ces tristes nœuds
Sans outrager les lois, la nature, et les dieux;
Mais la paix ne veut pas un moindre sacrifice.
Rendez à cet hymen votre pere propice:
S'il soupçonne ma foi, qu'il emmene Illyrus,
Et confie à mes soins Éricie et Pyrrhus;
Vous vous serez tous trois un mutuel otage.
Néoptolême aura l'Épire pour partage;
Et je l'en laisserai paisible possesseur,
Pourvu que votre époux en soit le successeur.

ÉRICIE.

Ah, seigneur! plût aux dieux et pour l'un et pour l'autre
Que tous les cœurs ici fussent tels que le vôtre,
Et sussent comme vous régler sur l'équité
La vengeance des rois et leur avidité!
Qui ne seroit touché de l'état déplorable
Où vous réduit le soin du sort d'un misérable!
Les dieux, tout grands qu'ils sont, en ont-ils autant fait?
Qu'un pere tel que vous est digne de regret!
Jugez à ma douleur si le cœur d'Éricie
A pu garder pour vous une haine endurcie.
Seigneur, tant de vertu trouve peu d'ennemis.
Hélas! pour conserver Pyrrhus et votre fils
Vous n'aviez pas besoin d'employer la priere:

Que n'ai-je point déja tenté près de mon pere;
Rien ne peut désarmer sa haine et sa rigueur:
Je ne vous dirai point quelle en est ma douleur,
Mais Pyrrhus aujourd'hui m'a coûté plus de larmes
Que le soin de ses jours ne vous causa d'alarmes.
Plût au ciel que celui de nous unir tous deux
Pût rendre à vos souhaits ce prince malheureux,
Et que de notre hymen les funestes auspices
Ne fussent point suivis de plus noirs sacrifices!
Adieu: puisse le ciel, attendri par mes pleurs,
Les faire avec succès parler dans tous les cœurs!
Vous ne connoissez pas le plus inexorable.
Mais si je n'obtiens point un aveu favorable,
Seigneur, au même instant fuyez avec Pyrrhus,
Et me laissez le soin du destin d'Illyrus:
Emparez-vous sur-tout d'un guerrier invincible,
Dont rien ne peut domter le courage inflexible.
Que dis-je? où mon amour se va-t-il égarer!

GLAUCIAS.

O ciel! à quels malheurs faut-il me préparer?
Dans l'état où m'a mis la fortune cruelle,
En ai-je à redouter quelque atteinte nouvelle?
Ah, madame! daignez ne me le point cacher,
Si d'un infortuné le sort peut vous toucher.
Vous avez vu mon fils; je sais qu'il vous adore,
Et j'ai cru près de vous le retrouver encore.
Je venois m'emparer d'un ingrat qui me fuit,
Et que par-tout en vain ma tendresse poursuit.
Ma vie à ce cruel devoit être assez chere
Pour ne point l'arracher à son malheureux pere;
Mais je vois qu'Hélénus ne s'éloigne de moi
Que pour mieux me manquer de parole et de foi.
Il a par ses serments surpris ma vigilance,
Dissipé mes soupçons, et trompé la prudence
D'un pere en sa faveur toujours trop prévenu.
Apprenez-moi du moins ce qu'il est devenu.

Veut-il nous perdre tous, ou se perdre lui-même?
Grands dieux ! faudra-t-il voir périr tout ce que j'aime?
Madame, ayez pitié de l'état où je suis.

ÉRICIE.

Ah ! que demandez-vous? et qu'est-ce que je puis?
N'ajoutez rien vous-même au trouble qui m'agite.
Les moments nous sont chers; souffrez que je vous quitte.
Seigneur, il n'est pas temps d'interroger mes pleurs,
Lorsqu'il faut prévenir le plus grand des malheurs.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

ÉRICIE, ISMENE.

ÉRICIE.

Si je n'ai pu toucher un amant qui m'adore,
Que pourrai je obtenir d'un pere qui l'abhorre?
Malheureuse! les dieux ont-ils doué tes pleurs
De ces charmes puissants qui fléchissent les cœurs?
Et tu crois attendrir un prince inexorable,
Que la soif de régner va rendre impitoyable;
Qui, maître du plus fier de tous ses ennemis,
Pour ne le craindre plus se croira tout permis!
Funeste ambition, détestable manie,
Mere de l'injustice et de la tyrannie,
Qui de sang la premiere a rempli l'univers,
Et jeté les humains dans l'opprobre et les fers;
C'est toi dont les fureurs, toujours illégitimes,
Firent naître à la fois les sceptres et les crimes.
Sans toi, rien n'eût borné ma gloire et mon bonheur.
Quel sort plus beau pouvoit jamais flatter un cœur?
Et mes yeux effrayés verront fumer la terre
D'un sang qui doit sa source au maître du tonnerre!
Grand Dieu, ne souffre point qu'un pere furieux
S'immole sans pitié le plus pur sang des dieux;
Daigne, loin d'employer la foudre à sa vengeance,
Tonner au fond des cœurs, et prévenir l'offense.

ISMENE.

Madame, il faut cacher ce mortel désespoir.
Glaucias, disiez-vous, demandoit à vous voir?

ÉRICIE.

Je ne l'ai que trop vu, ce prince déplorable,
Des rois les plus vantés modele inimitable,
Qui n'a que l'honneur seul pour guide et pour objet,
Pere moins malheureux encor qu'ami parfait.
Que de son sort cruel mon ame est attendrie!
Qu'il redouble les maux de la triste Éricie!
Et ce roi généreux, si digne de pitié,
De ses malheurs encore ignore la moitié.
Hélas! que je le plains! que de vertus, Ismene!
Est-ce donc là, grands dieux, l'objet de votre haine?
Que mon pere n'a-t-il un cœur tel que le sien!
Qu'il auroit épargné de désespoir au mien!
Ismene, il ne vient point; et mon impatience
Commence à soupçonner une si longue absence.
Quel autre qu'Hélénus pourroit le retenir?
Sans doute le cruel m'a voulu prévenir;
Et, si j'en crois mes pleurs, sa triste destinée
Dans les flots de son sang est déja terminée.
Je ne sais quelle horreur me saisit malgré moi;
Je sens, à chaque instant, redoubler mon effroi.
Je demande mon pere, et mon ame éperdue
N'a peut-être jamais tant redouté sa vue.

SCENE II.

NÉOPTOLEME, ÉRICIE, ISMENE.

ÉRICIE.

Enfin je l'apperçois: soutenez-moi, grands dieux!

NÉOPTOLÊME.

Hélénus, que j'attends, va paroître en ces lieux,
Ma fille; c'en est fait, ce guerrier redoutable,

Loin d'offrir à Pyrrhus une main secourable,
Lui-même doit bientôt le livrer à mes coups;
Et ce spectacle affreux n'a pas besoin de vous.
Sortez. Quoi! vous pleurez! qui fait couler vos larmes?
D'où peut naître à la fois tant de trouble et d'alarmes?
Parlez; c'est trop se taire, après ce que je voi:
Avez-vous des secrets qui ne soient pas pour moi?

ÉRICIE, *se jetant aux genoux de Néoptolême.*

Non, seigneur: mais ce n'est qu'aux genoux de mon pere
Que je puis éclaircir ce funeste mystere.

NÉOPTOLÊME, *la relevant.*

Ma fille, en cet état que me demandez-vous?
Et qui peut vous forcer d'embrasser mes genoux?
Que craignez-vous enfin d'un pere qui vous aime?

ÉRICIE.

Ah, seigneur! pardonnez à ma douleur extrême.
Je sais que vous m'aimez, et ce n'est pas pour moi
Que je viens implorer les bontés de mon roi.
Ne vous offensez point si les pleurs d'Ericie
Osent d'un malheureux vous demander la vie.
L'infortuné Pyrrhus va vous être remis...

NÉOPTOLÊME.

Quoi! c'est du plus cruel de tous mes ennemis
Que vous osez, ma fille, embrasser la défense!
Et ne craignez-vous point vous-même ma vengeance?
D'où naissent pour Pyrrhus des sentiments si vains?
Est-ce à vous que je dois compte de mes desseins,
Vous que je dois sur eux ou consulter ou croire?

ÉRICIE.

Non; mais vous me devez compte de votre gloire:
Elle est à moi, seigneur, autant qu'elle est à vous;
Et ce qui la flétrit se partage entre nous.
Si rien ne peut fléchir votre haine endurcie,
Songez de quels malheurs elle sera suivie.

Vous verrez contre vous armer tout l'univers,
Et Pyrrhus chaque jour renaître des enfers.
Quoi! pour faire oublier le meurtre d'Aéacide,
Vous méditez encore un double parricide!
Faudra-t-il vous compter au rang des assassins,
Et vous voir devenir l'opprobre des humains,
Lorsque vous en pouviez devenir le modele,
Si votre ambition eût été moins cruelle?
Le ciel vous a comblé de ses dons précieux,
Et vos vertus pouvoient vous égaler aux dieux;
La noblesse du sang, la valeur, la prudence;
En faudra-t-il, seigneur, excepter la clémence?
Malgré mille revers, vous avez vu cent fois
L'univers vous placer parmi ses plus grands rois;
Et de tant de vertus le parfait assemblage
Deviendroit d'un tyran l'inutile partage!

NÉOPTOLÊME.

Ma fille, quels discours!

ÉRICIE.

Je m'égare, seigneur;
Mais daignez pardonner ces transports à mon cœur.
Mon respect a toujours égalé ma tendresse:
Loin de me reprocher un discours qui vous blesse,
A mes larmes, seigneur, laissez-vous attendrir,
Ou du moins écoutez ce qu'on vient vous offrir.
Glaucias est tout prêt à vous céder l'Épire;
Pour vous en assurer le légitime empire,
Ce prince pour Pyrrhus vous demande ma main.

NÉOPTOLÊME.

Pour Pyrrhus! Glaucias croit m'éblouir en vain.
Je connois mieux que lui le sang des Aeacides;
Rien ne peut arrêter leurs vengeances perfides.
Loin que cette union dût assurer mon sort,
Votre hymen ne seroit que l'arrêt de ma mort.
C'est mettre sous Pyrrhus ma couronne en tutele,
Et nourrir entre nous une guerre éternelle.

Ce n'est point ma fureur qui demande son sang :
Je regne, et je dois tout à ce superbe rang.
Si de Pyrrhus enfin je m'immole la vie,
C'est au bien de la paix que je le sacrifie.

ÉRICIE.

Si jamais vous osiez lui donner le trépas,
Quelle guerre, seigneur, n'allumeriez-vous pas?

NÉOPTOLÊME.

Hélénus est le seul dont je crains le courage,
Et son amour pour vous dissipera l'orage :
Mais son courroux bientôt retomberoit sur moi,
Si j'osois à Pyrrhus engager votre foi.
Vous voyez qu'Hélénus me le livre lui-même ;
Jugez par ce présent à quel point il vous aime.

ÉRICIE.

Ah ! ne vous fiez point au présent qu'il vous fait ;
C'est peut-être, seigneur, quelque piege secret.
Ce palais vous met-il à couvert de surprise ?
Je ne sais ; mais sur vous je crains quelque entreprise.
Ne vous exposez point à revoir Hélénus ;
Et, si vous m'en croyez, emmenez Illyrus.

NÉOPTOLÊME.

Qu'aurois-je à redouter d'une ame généreuse?
Votre crainte, ma fille, est trop ingénieuse.

ÉRICIE.

Votre haine, seigneur, l'est plus que mon effroi,
Et vous ferme les yeux sur tout ce que je voi.
L'ardeur de vous venger vous rend tout légitime,
Et la soif de régner vous déguise le crime :
Mais si mes pleurs en vain combattent vos fureurs,
Vous allez voir ma mort prévenir tant d'horreurs.

NÉOPTOLÊME.

Ah ! c'en est trop, ma fille, et ce discours m'outrage ;
Pyrrhus n'auroit osé m'en dire davantage.
Mais Hélénus paroît.

ÉRICIE.

Justes dieux!

NÉOPTOLÊME.

Laissez-nous.

ÉRICIE.

Ah, seigneur! par pitié, souffrez-moi près de vous;
Je ne vous quitte point.

NÉOPTOLÊME.

Quels transports!

ÉRICIE.

Ah, mon pere!
Si jamais votre fille a pu vous être chere,
Daignez à ma douleur accorder un moment.

NÉOPTOLÊME.

Fuyez, dérobez-vous à mon ressentiment;
Je me lasse à la fin d'une douleur si vaine.

ÉRICIE.

De ces funestes lieux ôte-moi, chere Ismene.
Si d'un infortuné je veux sauver les jours,
C'est à d'autres que lui qu'il faut avoir recours.

SCENE III.

PYRRHUS, NÉOPTOLEME, GARDES.

NÉOPTOLÊME, *à part.*

Que de trouble s'éleve en mon ame éperdue!
(*à Pyrrhus.*)
Seigneur, enfin la paix, si long-temps attendue,
M'est redonnée ici par ce même héros
Dont la seule valeur nous causa tant de maux.
Heureux si cette paix, qui tous deux nous rapproche,
Pouvoit être entre nous exempte de reproche!
Mais on doit pardonner aux soins de ma grandeur
Ce que semble de vous exiger ma fureur.
Je sais ce qu'il en coûte à des cœurs magnanimes

Lorsqu'il faut immoler d'innocentes victimes.

PYRRHUS.

Ne te sied-il pas bien de t'en justifier,
Toi qui nous as contraints à les sacrifier?
Épargne à ton honneur un discours inutile,
Qui doit faire rougir un descendant d'Achille;
Et ne nous fais pas voir pour la seconde fois
Un sujet altéré du meurtre de ses rois.

NÉOPTOLÊME.

Ai-je bien entendu? quel sinistre langage!
A me l'oser tenir qu'est-ce donc qui t'engage?
Pourquoi par Cynéas me faire pressentir
Sur un espoir trompeur que tu viens démentir?
Est-ce en me préparant des injures nouvelles
Que l'on croit terminer de si grandes querelles?
Tu déclares la guerre en demandant la paix.

PYRRHUS.

Non, cruel, avec moi tu ne l'auras jamais,
Quoique je vienne ici remettre en ta puissance
Celui dont tu devrois éprouver la vengeance,
Cet innocent objet de tes noires fureurs,
Ce Pyrrhus que ta haine accable de malheurs.

NÉOPTOLÊME.

Eh bien! puisque c'est toi qui dois me le remettre,
Ne differe donc point, ou cesse de promettre.

PYRRHUS.

Tu me connois, tu peux t'en reposer sur moi,
Et, de plus, relâcher Illyrus sur ma foi.

NÉOPTOLÊME.

Hélénus, tu vas voir combien je m'y confie.
(*à ses gardes.*)
Gardes, faites venir le prince d'Illyrie.
(*à Pyrrhus.*)
Je vais dans un moment te le remettre ici;
Mais commande à ton tour que Pyrrhus vienne aussi.

PYRRHUS.

Inhumain! ne crains point qu'on te le fasse attendre;
Crains plutôt un aspect qui pourra te surprendre:
Mais daigne auparavant m'instruire de son sort;
Sois sincere sur-tout: quel sera-t-il?

NÉOPTOLÊME.

La mort.

PYRRHUS.

S'il ne craignoit que toi, tyran, ta barbarie
Te coûteroit bientôt et le trône et la vie.
Voyons donc jusqu'où peut aller ta fermeté.
Mais, pour laisser ta haine agir en liberté,
Je vais te rassurer contre un fer redoutable,
Qui rendroit dans mes mains ta perte inévitable.
(il jette son épée aux pieds de Néoptoléme.)
Frappe, voici Pyrrhus.

SCENE VI.

PYRRHUS, NÉOPTOLEME, ILLYRUS, GARDES.

ILLYRUS, *entrant.*

Dieux! qu'est-ce que je vois?

PYRRHUS.

Je m'acquitte, Illyrus, de ce que je vous dois.

NÉOPTOLÊME.

Où suis-je? quel transport de mon ame s'empare!
Quel soudain mouvement tout-à-coup s'y déclare,
A l'aspect imprévu de cet audacieux!

SCENE VI.

GLAUCIAS, PYRRHUS, NÉOPTOLEME, ILLYRUS, ÉRICIE, ANDROCLIDE, CYNÉAS, ISMENE, GARDES.

GLAUCIAS, *entrant avec Ericie.*

Que vois-je? quel objet se présente à mes yeux?
Hélénus désarmé devant Néoptolême!

NÉOPTOLÊME.

Tu vois un ennemi qui se livre lui-même,
Et qui, loin d'essayer de fléchir ma rigueur,
Ose par sa fierté défier ma fureur,
Qui me brave, me hait, me méprise, et m'offense.

GLAUCIAS.

De quoi va s'occuper ton injuste vengeance?
Sont-ce les mouvemens qu'il te doit inspirer?
Il se livre à tes coups; que veux-tu?

NÉOPTOLÊME.

L'admirer.
Ne juge point de moi par ce que j'ai pu faire:
Le malheur rend souvent le crime nécessaire;
Et le penchant des cœurs ne dépend non plus d'eux
Qu'il en dépend de naître heureux ou malheureux.
C'est dans le sang des rois que j'ai puisé la vie;
Mais quand je serois né des monstres d'Hyrcanie,
J'aurois été touché d'un trait si généreux.
Pyrrhus, un même sang nous a formés tous deux;
Mais les mêmes vertus n'ont point fait mon partage.
Si j'ai troublé des jours que t'envioit ma rage,
Je te laisse aujourd'hui maître absolu des miens,
Et je prodiguerois tout mon sang pour les tiens.
Je t'ai ravi le sceptre, et je te l'abandonne.
Un ami tel que toi vaut mieux qu'une couronne;
Et je préférerois à l'éclat de mon rang

L'honneur d'être avoué pour prince de ton sang.

PYRRHUS.

Si j'osois me flatter, malgré la mort d'un pere,
Qu'un repentir si grand fût durable et sincere...

NÉOPTOLÊME.

C'est à vous que je dois ce retour vertueux,
Qui me rend à moi-même, à mon prince, à mes dieux.
Seigneur, je n'ose encor prétendre à votre estime :
Un bien si glorieux n'est pas le prix d'un crime.
Trop heureux que Pyrrhus ne m'en punisse pas,
Et veuille de ma main recevoir ses états !

PYRRHUS.

A ce noble retour je sens que ma justice,
Malgré la voix du sang, doit plus d'un sacrifice.
Puisqu'un remords suffit pour appaiser les dieux,
Les rois ne doivent pas en exiger plus qu'eux.
Dès qu'il leur plaît ainsi, jouissez de la vie ;
Moi, je vous rends le sceptre en faveur d'Éricie.

NÉOPTOLÊME, *lui présente Ericie.*

Daignez donc accepter ce gage de ma foi,
Seigneur ; c'est le seul bien qui soit encore à moi.
(*à Illyrus.*)
Prince, sur cet hymen je n'ai rien à vous dire ;
Votre cœur est trop grand pour ne point y souscrire.
(*à Glaucias.*)
Et vous, digne mortel, dont les dieux firent choix
Pour être le vengeur et l'exemple des rois,
Généreux Glaucias, à qui je dois la gloire
De pouvoir effacer l'action la plus noire,
Recevez votre fils pour prix d'un si grand bien ;
Et vous, mon cher Pyrrhus, daignez être le mien.

FIN DE PYRRHUS.

CATILINA,

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la première fois, le 12 décembre 1748.

A MADAME LA MARQUISE

DE POMPADOUR.

MADAME,

Oser faire paroître Catilina sous vos auspices, c'est acquitter un vœu général. Il y a long-temps que le public vous a dédié de lui-même un ouvrage qui ne doit le jour qu'à vos bontés : heureux si on l'eût jugé digne de sa protectrice ! Et qui ne sait pas les soins que vous avez daigné vous donner pour retirer des ténebres un homme absolument oublié ? soins généreux, qui ont plus touché que surpris : que ne doit-on pas attendre d'une ame telle que la vôtre ? Puisse l'hommage que je vous rends, madame, consacrer à la postérité la protection que vous accordez aux talents, et ce monument de ma reconnoissance.

Je suis, avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

JOLYOT DE CRÉBILLON.

ACTEURS.

CATILINA.
CICÉRON, consul.
CATON.
PROBUS, grand-prêtre du temple de Tellus.
TULLIE, fille de Cicéron.
FULVIE.
LENTULUS.
CRASSUS.
CÉTHÉGUS.
LUCIUS.
SUNNON, ambassadeur des Gaules.
GONTRAN.
LICTEURS.

La scene est dans le temple de Tellus.

CATILINA,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

CATILINA, LENTULUS.

CATILINA.

CESSE de t'effrayer du sort qui me menace :
Plus j'y vois de périls, plus je me sens d'audace ;
Et l'approche du coup qui vous fait tous trembler,
Loin de la ralentir, sert à la redoubler.
Crois-moi, sois sans détour pour un ami qui t'aime.
Dans le fond de ton cœur je lis mieux que toi-même,
Lentulus ; et le mien ne peut voir sans pitié
Ce qu'un ambitieux coûte à ton amitié.
Ce tyran des Romains, l'amour de la patrie,
Te trompe, et se déguise en frayeur pour ma vie.
Est-ce à moi d'abuser du penchant malheureux
Qui te fait une loi de tout ce que je veux ?
Issu des Scipions, tu crains qu'à ta mémoire
On ne refuse un jour place dans leur histoire ;
Et le rang de préteur, qui te lie au sénat,
Trouble en un conjuré le cœur du magistrat.
Tu crains pour Rome enfin ; voilà ce qui t'arrête,
Quand tu ne crois ici craindre que pour ma tête.
Va, de trop de remords je te vois combattu,
Pour te ravir l'honneur d'un retour de vertu.

LENTULUS.

Catilina, laissons un discours qui m'offense ;
Tes soupçons sont toujours trop près de ta prudence.
A force de vouloir approfondir un cœur,
Un faux jour a souvent produit plus d'une erreur ;
Et les plus éclairés ont peine à s'en défendre :
Mais un chef de parti ne doit point s'y méprendre.
D'entre les conjurés distingue tes amis,
Et qu'un discours sans fard leur soit du moins permis.
De toutes les grandeurs qui feront ton partage
Je ne t'ai demandé que ce seul avantage ;
Laisse-m'en donc jouir : mon amitié pour toi
N'a que trop signalé sa constance et sa foi.
Dis-moi, si ta fierté jusque-là peut descendre,
De tant d'excès affreux ce que tu peux prétendre.
Pourquoi faire égorger Nonius cette nuit ?
Et de ce meurtre enfin quel peut être le fruit ?

CATILINA.

Celui d'épouvanter le premier téméraire
Qui, de mes volontés secret dépositaire,
Osera comme lui balancer un moment,
Et s'exposer aux traits de mon ressentiment.
Lentulus dans le fond doit assez me connoître
Pour croire que je n'ai sacrifié qu'un traître ;
Et que ces cruautés, qui lui font tant d'horreur,
Sont de ma politique, et non pas de mon cœur.
Ce qui semble forfait dans un homme ordinaire,
En un chef de parti prend un aspect contraire ;
Vertueux ou méchant au gré de son projet
Il doit tout rapporter à cet unique objet :
Qu'il soit cru fourbe, ingrat, parjure, impitoyable,
Il sera toujours grand s'il est impénétrable,
S'il est prompt à plier, ainsi qu'à tout oser,
Et qu'aux yeux du public il sache en imposer.
Il doit se conformer aux mœurs de ses complices,
Porter jusqu'à l'excès les vertus et les vices,

Laisser de son renom le soin à ses succès.
Tel on déteste avant que l'on adore après.
Je ne vois sous mes lois qu'un parti redoutable,
A qui je dois me rendre encor plus formidable:
S'il ne se fût rempli que d'hommes vertueux,
Je n'aurois pas de peine à l'être encor plus qu'eux.
Hors Céthégus et toi, dignes de mon estime,
Le reste est un amas élevé dans le crime,
Qu'on ne peut contenir sans les faire trembler,
Et qui n'aiment qu'autant qu'on sait leur ressembler.
Un chef autorisé d'une juste puissance
Soumet tout d'un coup-d'œil à son obéissance;
Mais, dès qu'il est armé pour troubler un état,
Il trouve un compagnon dans le moindre soldat;
Et l'art de le soumettre exige un art suprême,
Plus difficile encor que la victoire même.

LENTULUS.

Songe à les subjuguer sans te rendre odieux.
Mais avant que le jour nous surprenne en ces lieux
Au temple de Tellus dis-moi ce qui t'appelle;
Son grand-prêtre Probus te sera-t-il fidele?
Quoique rien en ce lieu ne borne son pouvoir,
Je ne sais si Probus remplira notre espoir.
Il est vrai qu'à ses soins nous devons cet asile,
Dont il nous rend l'accès aussi sûr que facile;
Mais au nouveau consul le grand-prêtre est lié
Par l'intérêt, le sang, l'orgueil, ou l'amitié.
Lorsqu'à des conjurés ses pareils s'associent,
C'est par des trahisons que tous se justifient.
Aujourd'hui le sénat doit s'assembler ici;
Ce n'est pas cependant mon plus cruel souci:
Je crains, je l'avouerai, les fureurs de Fulvie,
Et je crains encor plus ton amour pour Tullie,
Fille d'un ennemi dangereux et jaloux,
De Cicéron enfin, l'objet de ton courroux.

Eh ! comment, dans un cœur qu'un si grand soin
entraîne,
Peux-tu concilier tant d'amour et de haine?
L'amour pour tes pareils auroit-il des appas?

CATILINA.

Ah ! si je le ressens, je n'y succombe pas.
Qu'un grand cœur soit épris d'une amoureuse
flamme,
C'est l'ouvrage des sens, non le foible de l'ame;
Mais dès que par la gloire il peut être excité,
Cette ardeur n'a sur lui qu'un pouvoir limité:
C'est ainsi que le mien est épris de Tullie;
Ses graces, sa beauté, sa fiere modestie,
Tout m'en plaît, Lentulus; mais cette passion
Est moins amour en moi qu'excès d'ambition.
Malgré tous les objets dont son orgueil se pare,
Tullie est ce que Rome eut jamais de plus rare;
Je vois à son aspect tout un peuple enchanté,
Et c'est de tant d'attraits le seul qui m'ait tenté.
Sans la foule des cœurs qui s'empressent pour elle
Tullie à mes regards n'eût point paru si belle;
Mais je n'ai pu souffrir que quelque audacieux
Vînt m'enlever un bien qu'on croit si précieux.
Enfin je l'ai conquis; et sans cette victoire
Je croirois aujourd'hui que tout manque à ma gloire.
Ce n'est pas que l'amour en soit le seul objet;
Loin que de mes desseins il suspende l'effet,
Cette flamme, où tu crois que tout mon cœur
s'applique,
Est un fruit de ma haine et de ma politique:
Si je rends Cicéron favorable à mes feux,
Rien ne peut désormais s'opposer à mes vœux;
Je tiendrai sous mes lois et la fille et le pere,
Et j'y verrai bientôt la république entiere.
Je sais que ce consul me hait au fond du cœur,
Sans oser d'un refus insulter ma faveur;

Il craint en moi le peuple, et garde le silence :
Mais, tandis qu'entre nous Rome tient la balance,
J'ai cru devoir toujours poursuivre avec éclat
Un hymen qui le perd dans l'esprit du sénat.
Au temple de Tellus voilà ce qui m'appelle.
Probus, qu'à Cicéron je veux rendre infidele,
M'y sert à ménager des traités captieux,
Où sans rien terminer je les trompe tous deux.
Mais, loin de confier nos desseins au grand-prêtre,
De ses propres secrets je suis déja le maître.
J'ai flatté son orgueil par le pontificat;
J'ai parlé pour lui seul en public, au sénat,
Tandis que pour César, aidé de Servilie,
J'engageois Cicéron, trompé par Césonie.
Enfin Probus sait trop que s'il m'osoit trahir
Il ne me faut qu'un mot pour le faire périr;
Même ici par ses soins je dois revoir Tullie.
Ne crains point cependant le courroux de Fulvie;
Son cœur fut trop à moi pour en redouter rien.

LENTULUS.

Elle a trop pénétré l'artifice du tien
Pour ne se point venger de tant de perfidie :
Elle est femme, jalouse, imprudente, hardie;
Elle sait tout; bientôt nous serons découverts,
Et je n'entrevois plus que de tristes revers.
Que faisons-nous dans Rome? et sur quelle espérance
Parmi tant d'ennemis avoir tant d'assurance?
Contre César et toi les clameurs de Caton
Ne cessent d'irriter Antoine et Cicéron:
Ces deux consuls, tous deux amis de la patrie,
Brûlant de cet amour que tu nommes manie,
Peut-être trop instruits de nos desseins secrets
Préviendront d'un seul coup ta haine et tes projets.
Déja de toutes parts je vois grossir l'orage :
Crassus devient suspect; t'en faut-il davantage?

Et tu n'ignores pas que depuis plus d'un jour
Les lettres de Pompée annoncent son retour;
Que Pétréius, suivi de nombreuses cohortes,
Bientôt de Rome même occupera les portes.
César, dont le génie égale le grand cœur,
T'accuse d'imprudence et de trop de lenteur.

CATILINA.

Oui, je sais que César desire ma retraite,
Pour briguer au sénat l'honneur de ma défaite,
Pour voir nos légions marcher sous ses drapeaux,
Et pour profiter seul du fruit de mes travaux:
Mais, si le sort répond à l'espoir qui m'anime,
Je ferai de César ma premiere victime:
Il est trop jeune encor pour me donner la loi,
Et je n'en veux ici recevoir que de moi.
Qu'ai-je à craindre dans Rome, où le peuple m'adore,
Où je veux immoler ce sénat que j'abhorre?
Le péril est égal ainsi que la fureur;
Et j'ai de plus sur eux ma gloire et ma valeur.
L'exemple de Sylla n'a que trop fait connoître
Combien il est aisé de leur donner un maître;
Et ce Pompée enfin, si fameux aujourd'hui,
Tremblera devant moi comme il fit devant lui.
Manlius, avec nous toujours d'intelligence,
Aussi prompt que toi-même à servir ma vengeance,
Avec sa légion doit joindre Célius,
Et Céson avec lui rejoindre Manlius.
Sunnon, des fiers Gaulois le ministre fidele,
Qui les voit menacés d'une guerre nouvelle,
Habile à profiter de celle des Romains,
Doit de tout son pouvoir appuyer nos desseins.
Cesse de m'opposer une crainte frivole;
Dès demain je serai maître du capitole:
C'est du haut de ces lieux que tenant Rome aux fers,
Je veux avec les dieux partager l'univers.
Rome, je n'ai que trop fléchi sous ta puissance;

Mais je te punirai de mon obéissance.
Pardonne ce courroux à la noble fierté
D'un cœur né pour l'empire, ou pour la liberté.

LENTULUS.

Ah! je te reconnois à ce noble langage:
Rome même est trop peu pour un si grand courage;
Remplis ton sort, fais voir à l'univers jaloux
Qu'il ne devoit avoir d'autres maîtres que nous.
Adieu, Catilina. Probus vient: je te laisse.

CATILINA.

Va; dis à Céthégus qu'il tienne sa promesse:
L'un et l'autre en secret daignez voir Manlius,
Et faites observer Fulvie et Curius.

SCENE II.

CATILINA, PROBUS.

PROBUS.

Eh quoi! seigneur, c'est vous que votre vigilance
A conduit le premier aux autels que j'encense!
Saviez-vous que Tullie y dût porter ses pas?

CATILINA.

Je le sais, cependant je ne l'y cherche pas;
Votre intérêt, Probus, est tout ce qui m'amene,
Et mon cœur à vous seul veut confier sa peine.
César, que Cicéron appuyoit au sénat,
César est désormais sûr du pontificat;
Il l'emporte sur vous, et son audace extrême
Veut soumettre à ses lois la religion même.
J'ai cru de Cicéron, qui vous est allié,
Que mon parti pour vous seroit fortifié,
Ou qu'il choisiroit mieux du moins votre adversaire;
Mais ses trésors ont fait ce que je n'ai pu faire:
C'est ainsi qu'aujourd'hui se gouvernent les lois.
Ce sénat, le modele et le tuteur des rois,

Qui fit à l'univers admirer sa justice,
Qui punissoit de mort un soupçon d'avarice,
Qui puisoit ses décrets dans le conseil des dieu
Vend ce qu'à la vertu réservoient nos aïeux.
Je vois avec douleur que cet affront vous blesse

PROBUS.

Eh! ce n'est pas moi seul, seigneur, qu'il intéres.
Il rejaillit sur vous encor plus que sur moi,
Vous qu'un vil orateur fait plier sous sa loi;
Vous qui jusqu'à ce jour, armé d'un front terrible
Des cœurs audacieux fûtes le moins flexible;
Qui d'un sénat tremblant à votre fier aspect
Forciez d'un seul regard l'insolence au respect:
A sa voix aujourd'hui plus soumis qu'un esclave,
Enfin à votre tour vous souffrez qu'on vous brave;
Et vous abandonnez le soin de l'univers
A des hommes sans nom qui mettent Rome aux fers.
Eh! que m'importe à moi que le sénat m'outrage,
Que sa corruption mette à prix son suffrage?
L'univers ne perd rien à mon abaissement,
Mon nom ni mes vertus n'en font pas l'ornement;
Les dieux ne m'ont point fait pour le régir en maître:
Vous seul.... Mais désormais méritez-vous de l'être
Avec une valeur qui n'oseroit agir,
Et ce front outragé qui ne sait que rougir?
Quoi! pour vous engager à sauver la patrie
Faudra-t-il qu'avec moi tout un peuple s'écrie:
« La mort nous a ravi Marius et Sylla;
» Qu'ils revivent en toi, regne, Catilina?»

CATILINA.

Probus, ne tentez point une indigne victoire.
Les crimes du sénat ne souillent point ma gloire;
Je frémis comme vous de tout ce que j'y vois,
De l'abus du pouvoir, et du mépris des lois;
J'admire en vous sur-tout cette ame bienfaisante
Que l'approche des dieux rend si compatissante:

Mais parmi tant d'objets cités pour m'émouvoir
Vous en oubliez un.

PROBUS.

Quel est-il?

CATILINA.

Mon devoir.
A combien de desirs il faut que l'on s'arrache
Si l'on veut conserver une vertu sans tache!
L'outrage n'est suivi d'aucun ressentiment
Dès que le bien public s'oppose au châtiment;
Ses intérêts sacrés sont notre loi suprême,
Et s'immoler pour eux c'est vivre pour soi-même.
Considérez ce temple orné de mes aïeux,
Que Rome a cru devoir placer parmi vos dieux;
Le sang qu'ils prodiguoient pour cette auguste mere
N'a laissé dans son sein qu'un fils qui la révere;
Et, tout muets qu'ils sont, ces marbres généreux
Ne m'en disent pas moins qu'il faut l'être autant qu'eux.
Rome ne me doit rien, et je lui dois la vie.

PROBUS.

Ainsi vous souffrirez qu'elle soit asservie;
Qu'un peuple qui vous a nommé son protecteur
Soit réduit à chercher un autre défenseur.
En vain, fondant sur vous sa plus chere espérance,
Rome vous élevoit à la toute-puissance:
J'entrevois dans le cœur d'un fier patricien
Les foiblesses de cœur d'un obscur plébéien;
Et c'est Catilina qui seul ici protege
Un reste de sénat impur et sacrilege,
Un tas d'hommes nouveaux proscrits par cent décrets,
Que l'orgueilleux Sylla dédaigna pour sujets!
Disparu dans l'abyme où son orgueil le plonge,
Les grandeurs du sénat ont passé comme un songe:
Non, ce n'est plus ce corps digne de nos autels,

Où les dieux opinoient à côté des mortels;
De ce corps avili Minerve s'est bannie
A l'aspect de leur luxe et de leur tyrannie;
On ne voit que l'or seul présider au sénat,
Et de profanes voix fixer le consulat.
Enfin Rome n'est plus, sans le secours d'un maître;
Et qui d'eux plus que vous seroit digne de l'être?
César semble promettre un heureux avenir,
Que peut-être moins jeune il osera ternir:
Lucullus n'est plus rien, et son rival Pompée
N'a pour lui qu'un bonheur où Rome s'est trompée.
Crassus, plein de desirs indignes d'un grand cœur,
Borne à de vils trésors les soins de sa grandeur:
Cicéron, ébloui du feu de son génie...
Mais je veux respecter le pere de Tullie.
Pour Caton, je n'y vois qu'un courage insensé,
Un faste de vertu qu'on a trop encensé.
Le reste n'est point fait pour prétendre à l'empire;
C'est à vous seul, seigneur, que j'ose le prédire.
Quelle gloire pour vous, en domtant les Romains,
De pouvoir vous vanter au reste des humains
Que, sans avoir des dieux emprunté le tonnerre,
Un seul homme a changé la face de la terre!

CATILINA.

Ministre des autels, que me proposez-vous?

PROBUS.

La gloire de bien faire, et le salut de tous;
Ce qu'un grand cœur, flatté de cet honneur suprême,
Auroit dû dès long-temps se proposer lui-même.

CATILINA.

Ah! Probus, je l'avoue, une si noble ardeur
Porte des traits de feu jusqu'au fond de mon cœur;
Je sens que malgré moi mes scrupules vous cedent.

PROBUS.

Hé bien! qu'à ce remords de prompts effets succedent:
D'armes et de soldats remplissons tous ces lieux

Où le sénat impie ose troubler mes dieux;
Dans un sang ennemi...

SCENE III.

TULLIE, CATILINA, PROBUS.

PROBUS.

Mais j'apperçois Tullie.

CATILINA.

Ne vous éloignez point, cher Probus, je vous prie:
J'ai besoin de conseil dans le trouble où je suis;
Et je vous rejoindrai bientôt, si je le puis.
(*Probus se retire dans le fond du théâtre.*)

SCENE IV.

CATILINA, TULLIE.

CATILINA.

Quoi! madame, aux autels vous devancez l'aurore!
Eh! quel soin si pressant vous y conduit encore?
Qu'il m'est doux cependant de revoir vos beaux yeux,
Et de pouvoir ici rassembler tous mes dieux!

TULLIE.

Si ce sont là les dieux à qui tu sacrifies,
Apprends qu'ils ont toujours abhorré les impies,
Et que si leur pouvoir égaloit leur courroux
La foudre deviendroit le moindre de leurs coups.

CATILINA.

Tullie, expliquez-moi ce que je viens d'entendre,
Ma gloire et mon amour craignent de s'y méprendre;
Et si nous n'étions seuls, malgré ce que je voi,
Je ne croirois jamais que l'on s'adresse à moi.

TULLIE.

Ah! ce n'est qu'à vous seuls, grands dieux! que je m'adresse,
Et non à des cruels qu'aucun remords ne presse;
Monstres, dont la fureur brave les immortels,
Et que le crime suit jusqu'au pied des autels;
Qui, tout baignés d'un sang qui demande vengeance,
Osent des dieux vengeurs insulter la présence.
Le sang de Nonius versé près de ces lieux
Fume encore; et voilà l'encens qu'on offre aux dieux!
La sacrilege main qui vient de le répandre
N'attend plus qu'un flambeau pour mettre Rome en cendre.
Ce n'est point Mithridate, ennemi des Romains,
Ni le Gaulois altier qui forme ces desseins;
Grands dieux! c'est une main plus fatale et plus chere,
Qui menace à la fois la patrie et mon pere;
Ces excès de fureur, inconnus à Sylla,
N'étoient faits que pour toi, traître Catilina.

CATILINA.

D'un reproche odieux réprimez la licence,
Madame, ou contraignez vos soupçons au silence;
Songez pour violer le respect qui m'est dû
Qu'il faut auparavant que je sois convaincu;
Qu'il faut l'être soi-même avant que d'oser croire
La moindre lâcheté qui peut flétrir ma gloire;
Que l'amour est déchu de son autorité
Dès qu'il veut de l'honneur blesser la dignité:
Souvenez-vous enfin qu'un généreux courage
Pardonne à qui le hait, mais point à qui l'outrage.

TULLIE.

Et qu'ai-je à redouter de ton inimitié?
Tu ne me verras point implorer ta pitié,
Cruel! tu peux porter à la triste Tullie
Tous les coups que ta main réserve à la patrie;
Borne tes cruautés à déchirer un cœur

Qui s'est déshonoré par une lâche ardeur;
Ce cœur, que trop long-temps a souillé ton image,
N'est plus digne aujourd'hui que d'opprobre et
d'outrage;
Rien ne peut expier la honte de mes feux:
Mais ne présume pas que ce cœur malheureux,
Que tes fausses vertus t'ont rendu favorable,
T'épargne un seul moment dès qu'il te sait coupable;
Tu le verras plus prompt à s'armer contre toi
Qu'il ne le fut jamais à t'engager sa foi.
Grands dieux! n'ai-je brûlé d'une flamme si pure
Que pour un assassin, un rebelle, un parjure!
Et le barbare encore insulte à ma douleur!
Il veut que mon devoir respecte sa fureur!
Mais, cruel! mon amour n'en sera point complice;
Dût-on charger ma main du soin de ton supplice,
Je n'hésiterai point à te sacrifier.
Tu n'as plus qu'un moment à te justifier.

CATILINA.

Et de quoi voulez-vous que je me justifie?

TULLIE.

D'un complot qui bientôt te coûtera la vie.
Mais puisque ton orgueil s'obstine à le nier,
Et que tu me réduis, traître, à t'humilier,
Esclave, paroissez.

SCENE V.

CATILINA, TULLIE, FULVIE *déguisée en esclave.*

CATILINA, *à part.*

Que vois-je? c'est Fulvie!

TULLIE, *à Fulvie.*

Parlez; je vous l'ordonne au nom de la patrie.

FULVIE.

Qui? moi parler, madame! à quel péril affreux

Exposez-vous ici les jours d'un malheureux !
D'un Romain, quel qu'en soit le rang et la naissance,
Je sais combien je dois respecter la présence ;
De celui-ci sur-tout je redoute l'aspect.

TULLIE.

Parlez, et dépouillez ce frivole respect :
Un esclave enhardi par le salut de Rome
Doit-il tant s'effrayer à l'aspect d'un seul homme ?
Connoissez-vous celui qui paroît à vos yeux?
Répondez ; quel est-il ?

FULVIE.

C'est un séditieux ;
Je ne connois que trop ce mortel redoutable,
Et le plus grand de tous, s'il étoit moins coupable.
Oui, madame, c'est lui ; voilà le furieux
Qui veut souiller de sang sa patrie et ses dieux,
Égorger le sénat, immoler votre pere,
Et la flamme à la main désoler Rome entiere.

CATILINA, *feignant de ne pas reconnoître Fulvie.*

Quoi ! vous osez commettre un homme tel que moi
Avec des malheureux si peu dignes de foi !
Et vous me réduisez à souffrir qu'un esclave,
Au mépris de mon rang, me flétrisse et me brave !
Ah ! c'est pousser l'injure et l'audace trop loin.

TULLIE.

Ingrat, rougis du crime, et non pas du témoin :
Mais en vain ton orgueil s'attache à le confondre ;
Vanter ta dignité, ce n'est pas me répondre.
Adieu.

(*à Fulvie.*)

Vous, suivez-moi.

CATILINA, *arrêtant Fulvie.*

Non, non, il n'est plus temps ;
Cet esclave est chargé d'avis trop importants :
D'ailleurs dès qu'avec lui vous osez me commettre
Souffrez qu'en d'autres mains je puisse le remettre.

Probus, venez à nous.

SCENE VI.

CATILINA, TULLIE, FULVIE, PROBUS.

TULLIE.

Quel est donc ton dessein?

CATILINA.

C'est au nom du sénat et du peuple romain,
Qui de ces lieux sacrés vous fit dépositaire,
Probus, qu'entre vos mains je mets ce téméraire.

TULLIE.

En vain par ce dépôt tu crois m'en imposer,
Je vois à quel dessein tu veux en disposer.

CATILINA.

Non; loin que ma fierté désormais le récuse,
C'est devant le sénat que je veux qu'il m'accuse:
Puisqu'il doit en ces lieux s'assembler aujourd'hui,
C'est à Probus, madame, à répondre de lui.

TULLIE.

Songe, Catilina, qu'il y va de ta vie.

CATILINA.

Allez; songez, madame, à sauver la patrie:
C'est des jours d'un ingrat prendre trop de souci;
Et l'amour n'a plus rien à démêler ici.

SCENE VII.

CATILINA, *seul*.

Qu'aurois-je à redouter d'une femme infidele?
Où seront ses garants? et d'ailleurs que sait-elle?
Quelques vagues projets dont l'imprudent Caton
Nourrit depuis long-temps la peur de Cicéron;
Projets abandonnés, mais dont ma politique

Par leur illusion trompe la république,
Sait de ce vain fantôme occuper le sénat,
L'effrayer d'un faux bruit, ou d'un assassinat,
Et ne lui laisser voir que des mains meurtrieres,
Tandis qu'un grand dessein échappe à ses lumieres.
Maître de mes secrets j'ai pénétré les siens;
Et Lentulus lui-même ignore tous les miens:
De cent mille Romains armés pour ma querelle
Aucun ne se connoît, tous combattront pour elle.
De l'un des deux consuls je me suis assuré;
Plus que moi contre l'autre Antoine est conjuré;
César ne doit qu'à moi sa dignité nouvelle,
Et je sais qu'à ce prix il me sera fidele.
Voilà comme un consul qui pense tout prévoir
Souvent pour mes desseins agit sans le savoir.
L'Africain peu soumis, le Gaulois indomtable,
Tout l'univers enfin las d'un joug qui l'accable
N'attend pour éclater que mes ordres secrets;
Et Cicéron n'est point instruit de mes projets.
Ce n'est pas dans tes murs, Rome, que je m'arrête;
Des cris du monde entier j'ai grossi la tempête:
Mon cœur n'étoit point fait pour un simple parti
Que le premier revers eût bientôt ralenti,
J'ai séduit tes vieillards ainsi que ta jeunesse,
César, Sylla, Crassus, et toute ta noblesse.
Mais il faut retourner à Probus qui m'attend:
Ménageons avec lui ce précieux instant,
Pour rendre sans effet le courroux de Tullie,
Et pour mettre à profit les fureurs de Fulvie.
Soutiens, Catilina, tes glorieux desseins:
Maître de l'univers, si tu l'es des Romains,
C'est aujourd'hui qu'il faut que ton sort s'accomplisse,
Que Rome à tes genoux tombe, ou qu'elle périsse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

FULVIE, PROBUS.

FULVIE.

N'ABUSEZ point, Probus, de l'état où je suis;
Je vous perdrai : du moins songez que je le puis.
Vous croyez, à l'abri de votre caractere,
Pouvoir impunément défier ma colere,
Et que mon cœur, tremblant à l'aspect de ce lieu,
Va mettre au même rang le ministre et le dieu :
Et quel ministre encor ! un sacrilege, un traître,
Qui, de Catilina devenu le grand-prêtre,
Des Tarquins sur son front veut ceindre le bandeau,
Et du sang des Romains nourrir ce dieu nouveau :
Lâche, qui se dévoue aux amours de Tullie,
Qui, de ses propres dieux profanateur impie,
Prête leur sanctuaire à des feux criminels,
Déshonore le prêtre, et souille les autels.

PROBUS.

Cédez moins au torrent de votre jalousie;
Et loin de m'offenser écoutez-moi, Fulvie :
Considérez l'abyme où va vous engager
Une folle habitude à ne rien ménager.
Vous croyez vous venger, vous vous perdez vous-même,
Et de plus un amant qui peut-être vous aime.
Le dépit n'a jamais satisfait ses transports

Qu'il n'ait livré notre ame à d'éternels remords :
L'amour le mieux vengé, quelle que soit l'offense,
Est souvent le premier à pleurer sa vengeance ;
On punit l'inconstant, mais on perd en un jour
L'objet de sa tendresse et l'espoir d'un retour.
Enfin que savez-vous si l'on aime Tullie?
A travers les fureurs dont votre ame est saisie
Croyez-vous que l'amour éclaire assez vos yeux
Pour percer les replis d'un cœur ambitieux?
Vous savez les projets que votre amant médite :
En pénétrez-vous bien le détail et la suite?
Un homme tel que lui doit-il à découvert
Se montrer sans prudence au grand jour qui le perd?
Peut-il porter trop loin l'artifice et la feinte?
Non, il faut que son cœur ne soit qu'un labyrinthe,
Que l'amour même en vain y cherche des secrets
Que pour lui la raison et l'honneur n'ont point faits.
L'usage qu'aujourd'hui vous avez osé faire
Des secrets dont l'amour vous fit dépositaire
Ne vous prouve que trop, malgré votre dépit,
Pour peu qu'il ait parlé, qu'il n'en a que trop dit.
L'impétueux Caton murmure, tonne, éclate,
Trouble tout pour servir un consul qui le flatte:
Devenu du sénat et l'idole et l'espoir,
Cicéron est armé du souverain pouvoir :
Le sénat, qui sur lui redoute une entreprise,
Pour mettre son héros à couvert de surprise,
De l'ordre équestre entier le fait accompagner ;
Puisqu'on ne peut le perdre, il faut donc le gagner:
Pour le faire périr il faut la force ouverte ;
Mais ce seroit sans fruit travailler à sa perte.
Un hymen prétendu peut calmer ses frayeurs,
Et cet hymen devient l'objet de vos fureurs!
Plus de raison alors; et la fiere Fulvie
Expose un nom célebre au mépris de Tullie,
Se couvre sans rougir d'un vil déguisement!

Pourquoi ce déshonneur? pour perdre son amant.
Ah! madame, ce cœur, dont j'ai plaint la tendresse,
De l'habit qui vous cache a-t-il pris la bassesse?
Dans quel sein déposer des secrets dangereux,
Si le cœur d'une amante est un écueil pour eux?
Vit-on jamais l'amour dans sa plus noire ivresse
Emprunter du dépit une langue traîtresse?

FULVIE.

Qui donc ai-je trahi, ministre ambitieux?
Et quelle foi doit-on à des séditieux?
La garder aux méchants, c'est partager leurs crimes.
Mais je vois que Probus connoît peu ces maximes;
Et je sais, quand la haine enflamme vos pareils,
Jusqu'où va la noirceur de leurs lâches conseils,
Sur-tout dès qu'il s'agit de venger leurs injures.
César est désigné souverain des augures;
Cicéron a brigué pour ce rival heureux,
Et le place en un rang dont on flattoit vos vœux;
Catilina d'ailleurs vous étoit favorable.
Le moyen qu'à vos yeux je ne sois point coupable,
Moi qui viens de sauver un consul odieux,
Qui s'est osé jouer d'un ministre des dieux;
Qui, de sa dignité dépositaire habile,
Plein de faste aux autels, et près des grands servile,
Sur l'espoir de leurs dons mesure sa ferveur,
Et n'adore en effet que la seule faveur!
Mon devoir m'ordonnoit de sauver la patrie:
Imitez-le, ou gardez vos conseils pour Tullie.
Croyez-moi, terminez d'imprudentes leçons
Qui ne font qu'irriter ma haine et mes soupçons:
Cessez de me flatter qu'on peut m'aimer encore;
J'ai trop vu la beauté que l'infidele adore:
Mes yeux avant ce jour ne la connoissoient pas;
Mais vous me payerez ses funestes appas:
C'est vous qui leur gagnez sur moi la préférence;
Moi que déshonoroit la seule concurrence.

Pourquoi de cet hymen m'a-t-on fait un secret?
Et pourquoi, s'il est feint, m'en cacher le projet?
Traître, ce n'est pas vous qui deviez me l'apprendre;
Mais on croit n'avoir rien à craindre d'un cœur tendre:
Sachez que d'un secret à demi confié,
Dès qu'on peut une fois percer l'autre moitié,
On est toujours en droit d'en trahir le mystere,
Et qu'on ne doit plus rien à qui nous l'ose faire.

PROBUS.

Hé bien! perdez, madame, un homme généreux
Qui veut briser les fers de tant de malheureux;
Vengez votre beauté d'un amant infidele,
Et votre orgueil blessé des projets qu'il vous cele;
D'un long embrasement devenez le flambeau,
Et nous ouvrez à tous les portes du tombeau.
Mais Catilina vient; évitez sa présence,
Ou du moins gardez-vous d'irriter sa vengeance.

SCENE II.

CATILINA, FULVIE, PROBUS.

CATILINA.

Probus, où sommes-nous? et qu'est-ce que je voi?
Quel opprobre pour Rome! et quel affront pour moi!
C'est aux yeux du sénat, aux miens qu'une Romaine,
Au mépris des devoirs où son sexe l'enchaîne,
Sous un déguisement fait pour de vils humains,
S'en va déshonorer le premier des Romains,
De ses folles erreurs le rendre la victime,
Sans daigner seulement s'éclaircir de son crime!
Et, lorsque tout conspire à me justifier,
Sa jalouse fureur veut me sacrifier!
Eh! quel étoit le but où ma valeur aspire?

Pour qui voulois-je ici conquérir un empire?
Est-ce pour Cicéron, l'objet de mon courroux,
Lui que je voudrois voir expirer sous mes coups?
Non; c'est pour une ingrate à qui je sacrifie
Ma gloire, mon devoir, et le soin de ma vie.

FULVIE.

Poursuis, Catilina: le reproche sied bien
A des cœurs innocents et purs comme le tien;
Mais dans l'art de tromper, ta science suprême,
Tu m'en as trop appris pour me tromper moi-même.
Va, cesse d'éclater sur mon déguisement;
Tout, jusqu'à ton courroux, est faux en ce moment.
Egorge Cicéron aux yeux de sa famille,
Je ne t'en croirai pas moins épris de sa fille.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que tu sais allier
La vertu, les forfaits, l'amant, le meurtrier;
Et Tullie à tes yeux fût-elle encor plus chere,
Rien ne garantiroit la tête de son pere.
Mais de quoi te plains-tu? quel est mon attentat?
Est-ce moi qui prétends t'accuser au sénat?
De l'espoir d'être à toi ma tendresse enivrée
A tes lâches complots ne m'a que trop livrée.
Songe que tu me dois et César et Crassus,
Les enfants de Sylla, Cépion, Lentulus.
Cruel! j'aurois voulu que tout ce qui respire
Eût été comme moi soumis à ton empire;
Mais tandis que pour toi je séduisois les cœurs,
Tu préparois au mien le comble des horreurs;
Et le tien, trop épris des charmes de Tullie,
A bientôt oublié ce qu'il doit à Fulvie.
Cependant qui de nous s'arme ici contre toi?
C'est elle qui te perd, ingrat; ce n'est pas moi.
Il est vrai qu'en son cœur j'ai voulu te détruire;
Mais c'est là seulement qu'attachée à te nuire,
Contente de pouvoir vous désunir tous deux,
Je n'ai rien oublié pour te rendre odieux.

Eh! pouvois-je prévoir que l'honneur chimérique
De sauver les débris d'un nom de république
Porteroit une amante à perdre son amant?
Mais pour t'en garantir je ne veux qu'un moment;
Abandonne à mon cœur le soin de ta défense:
Je ne sais s'il te doit ou tendresse ou vengeance;
Je ne veux sur ce point nul éclaircissement
Qui puisse triompher d'un plus doux mouvement:
Mais par un désaveu souffre que j'humilie
A l'aspect du sénat l'orgueilleuse Tullie;
Son cœur est désormais indigne de ta foi.

CATILINA.

Tullie en me perdant se rend digne de moi;
Et vous, qui prétendez me sauver par un crime,
Vous ne méritez plus mes vœux ni mon estime.
C'est au sénat qu'il faut m'accuser aujourd'hui;
Je ne redoute rien ni de vous, ni de lui.
Si jamais vous osiez y démentir Tullie,
Un affront si sanglant vous coûteroit la vie:
Ainsi déclarez tout; c'est l'unique moyen
De regagner un cœur qui ne vous doit plus rien.
Vos fureurs n'ont que trop épuisé ma constance.

SCENE III.

CATILINA, FULVIE, PROBUS, LES LICTEURS.

CATILINA.

Mais je vois les licteurs, et le consul s'avance;
Éloignez-vous d'ici.

FULVIE.

Tu me braves, ingrat.
Adieu: tu me verras ce jour même au sénat.
(*Elle sort.*)

SCENE IV.

CATILINA, PROBUS, LES LICTEURS.

CATILINA.

Probus, suivez ses pas; allez tous deux m'attendre,
Et cachez Manlius, qui doit ici se rendre.

SCENE V.

CICÉRON, CATILINA, LES LICTEURS.

CICÉRON *fait signe aux licteurs de s'éloigner.*

C'est vous, Catilina, que je cherche en ces lieux,
Non comme un sénateur jaloux et furieux,
Mais comme un ennemi qui sait régler sa haine
Sur ce qu'en peut permettre une vertu romaine.
Enfin, depuis le jour que le sort des Romains
Par le choix des tribuns fut remis en mes mains,
Vous ne m'avez point vu, soigneux de vous déplaire,
Braver l'inimitié d'un si noble adversaire.
Je remportai sur vous l'honneur du consulat
Sans acheter les voix du peuple et du sénat,
Et vous savez assez que cette préférence,
Qui flattoit vos desirs, passoit mon espérance;
Mais le sénat, toujours en butte à vos mépris,
Réunit en moi seul les vœux et les esprits:
Encor si quelquefois vous daigniez vous contraindre;
Que, fait pour être aimé, vous vous fissiez moins craindre;
Que, mettant à profit tant de dons précieux,
Vous affectassiez moins un orgueil odieux!
Mais, bravant le sénat et les consuls ensemble,

A vos moindres chagrins vous voulez que tout
tremble.
Regardez ces autels, voyez parmi nos dieux
Ces marbres consacrés aux noms de vos aïeux;
Leurs grands cœurs ont toujours haï la tyrannie,
Et Rome n'a jamais tremblé que pour leur vie.
Si, moins ambitieux, votre haute valeur
Ne nous eût inspiré que la même terreur,
Qui d'entre nous pouvoit refuser son suffrage
Aux vertus dont le ciel a fait votre partage?
Politique, orateur, capitaine, soldat;
Vos défauts des vertus ont même encor l'éclat:
Quel citoyen pour nous, et le plus grand peut-être,
S'il nous menaçoit moins de nous donner un maître!
On dit... mais je crois peu des bruits mal assurés
Qui vous osent nommer parmi des conjurés:
Tout défiant qu'il est, Caton ne l'ose croire.
Cependant le sénat, jaloux de votre gloire,
Pour étouffer des bruits qui dans un sénateur
Pourroient en vous blessant blesser son propre
honneur,
Dès hier vous nomma gouverneur de l'Asie;
Pompée et Pétréius descendus vers Ostie,
L'un et l'autre chargés de vous y recevoir,
Remettront dans vos mains leur souverain pouvoir.
Partez donc; et songez que votre obéissance
Peut seule être le prix de notre confiance.

CATILINA.

Ainsi donc le sénat veut sans me consulter
Me charger d'un emploi que je puis rejeter:
Je ne sais s'il a cru me forcer à le prendre;
Mais j'ignore comment vous osez me l'apprendre,
Et croire m'éblouir jusqu'à me déguiser
Tout l'affront d'un honneur que je dois mépriser.
On me hait, on me craint, on conspire dans Rome;
Parmi des conjurés c'est moi seul que l'on nomme:

Cependant le sénat, peu certain de ma foi,
Daigne malgré ces bruits m'honorer d'un emploi;
Le farouche Caton, devenu plus flexible,
D'aucun soupçon encor ne paroît susceptible;
Et Cicéron ne vient armé que de bienfaits,
Lorsqu'il peut par la foudre arrêter mes projets.
Mais d'un consul jaloux la politique habile
Devroit mieux me cacher que c'est lui qui m'exile,
Et ne point abuser de la crédulité
D'un sénat trop jaloux de son autorité:
Car enfin tous ces bruits, enfants de sa foiblesse,
N'ont d'autres fondements qu'un soupçon qui vous
blesse.

CICÉRON.

N'est-ce rien selon vous que d'être soupçonné?
A votre ambition sans cesse abandonné,
Vous causez tant de trouble et tant d'inquiétude,
Que le moindre soupçon tient lieu de certitude:
Dès qu'on ose alarmer le pouvoir souverain
On est toujours suspect d'un coupable dessein;
Peut-on trop sur ce point rassurer la patrie?
Acceptez-vous l'emploi que Rome vous confie?
C'est pour m'en éclaircir que je viens vous trouver.

CATILINA.

J'entends; c'est sur ce point que l'on veut m'éprouver:
Si j'accepte l'emploi, c'est à tort qu'on m'accuse;
Et je suis criminel dès que je le refuse.
Mais, malgré l'appareil d'un frivole discours,
Je perce en ce moment à travers vos détours:
L'intérêt des Romains n'est pas ce qui vous guide;
C'est le seul mouvement d'une haine perfide,
Que le fiel de Caton sut toujours enflammer,
Et que mes soins en vain ont tenté de calmer:
J'ai fait plus; j'ai brigué jusqu'à votre alliance.
Et lorsque Rome attend avec impatience

Un hymen qui pourroit rassurer les esprits,
Vous osez le premier signaler des mépris!
Et depuis quand, seigneur, l'intérêt de ma gloire
Vous fait-il craindre un bruit que Caton n'ose croire;
Quand ce même Caton, citoyen furieux,
Répand seul contre moi ces bruits injurieux,
Que vous autorisez avec trop d'imprudence,
Vous qui, de son orgueil nourrissant l'insolence,
Consacrez chaque jour ses transports insensés?
Je vous connois tous deux mieux que vous ne pensez:
Timide, soupçonneux, et prodigue de plaintes,
Cicéron lit toujours l'avenir dans ses craintes;
Et Caton, d'un génie ardent, mais limité,
Ne connoît de vertu que la férocité;
Prompt à se courroucer, enclin à contredire,
La haine est le seul dieu qui le meut et l'inspire.
Mais c'est perdre le temps en discours superflus,
Et je reviens aux soins qui vous touchent le plus.
Alarmé d'un pouvoir dont la grandeur vous blesse,
L'ardeur d'en triompher vous occupe sans cesse;
Et comme il vous falloit le secours d'un emploi
Pour éloigner de Rome un homme tel que moi,
Vous m'avez fait nommer gouverneur de l'Asie,
Bienfait que je tiendrois de votre jalousie;
Mais mon nom seul ici vous faisant tous trembler,
Vous vous flattez qu'ailleurs vous pourrez m'accabler:
Déja par Manlius l'Italie occupée
Va bientôt se remplir des troupes de Pompée,
Et ce fameux vainqueur de tant de nations
Vous offre son épée avec ses légions.
Que d'inutiles soins dans le temps que Tullie
Pourroit à votre gré disposer de ma vie!
Car de ces noirs complots qui causent tant d'effroi
Elle a dû déclarer que le chef c'étoit moi:
Je ne présume pas qu'à son devoir soumise,

Elle ait pu vous celer le chef de l'entreprise ;
Pourquoi donc au sénat ne pas me déférer?
J'entrevois les raisons qui vous font différer,
C'est que mon rang demande une preuve plus grave
Que les rapports suspects d'un malheureux esclave :
Mais mon honneur m'engage à vous désabuser ;
Avec ce seul témoin vous pouvez m'accuser ;
Son nom garantit tout : cet esclave est Fulvie,
Qui, jalouse en secret des charmes de Tullie,
A cru devoir troubler quelques soins innocents
Qu'exigeoient d'un grand cœur des charmes si touchants.
Qui croiroit qu'un consul si prudent et si sage
Eût été le jouet d'une femme volage?
Vous rougissez, seigneur ; mais c'est avec éclat
Que je veux aujourd'hui me venger au sénat ;
Car c'est là qu'en consul vous devez me repondre,
Et c'est là qu'en héros je saurai vous confondre.
Adieu.

SCENE VI.

CICÉRON, *seul.*

Dans quel désordre il laisse mes esprits !
Quelle honte pour moi si je m'étois mépris !
Catilina pourroit ne pas être coupable ;
Mais qu'il est dangereux, et qu'il est redoutable !
Quel ennemi le sort nous a-t-il suscité !
Que de courage ensemble et de subtilité !
Son génie éclairé voit, pénetre, ou devine.
Rome n'est plus, les dieux ont juré sa ruine.
Essayons cependant de calmer la fureur
Du perfide ennemi qui fait tout mon malheur :
S'il paroit au sénat et qu'il s'y justifie
Son triomphe bientôt me coûteroit la vie.

Malgré tous ses détours j'entrevois ce qu'il veut;
Mais nous serions perdus s'il osoit ce qu'il peut.
Employons sur son cœur le pouvoir de Tullie,
Puisqu'il faut que le mien jusque-là s'humilie.
Quel abyme pour toi, malheureux Cicéron!
Allons revoir ma fille, et consulter Caton;
C'est là que je pourrai dans le cœur d'un seul homme
Retrouver à la fois nos dieux, nos lois, et Rome.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

SUNNON, GONTRAN.

SUNNON.

Arrêtons, cher Gontran; c'est dans ces lieux sacrés,
Décorés avec faste, au fond peu révérés,
Qu'à la face des dieux nous allons voir éclore
Un projet qui m'alarme, et qui les déshonore;
C'est ici que bientôt Crassus, Catilina,
Antoine, Céthégus, les enfants de Sylla,
Mille autres dont les noms éclatent dans l'histoire,
Et qui de leurs aïeux flétrissent la mémoire,
Vont de leur sang impur sceller leur union,
Et livrer Rome entiere à la proscription:
Heureux si je pouvois en ce désordre extrême
D'un parti que je hais me dégager moi-même!
Entraîné dès long-temps, peut-être corrompu
Par un ambitieux qui séduit ma vertu,
Je me trouve forcé d'embrasser sa querelle,
D'être ennemi de Rome, ou ministre infidele.

GONTRAN.

Quoi! des Gaules ici Sunnon ambassadeur,
De ce rang si sacré voudroit flétrir l'honneur?

SUNNON.

Laissons l'honneur d'un rang qui n'est plus qu'un vain titre

Lorsqu'un autre intérêt devient mon seul arbitre :
Les Gaules ont daigné m'envoyer en ces lieux ;
Mais où sont les Romains, leurs lois, même leurs
dieux ?
Et quel devoir encor veux-tu que je trahisse
Parmi des furieux sans frein et sans justice ?
C'est aux évènements à disposer de moi :
D'ailleurs dans ce chaos à qui garder ma foi ?
A de vils sénateurs noyés dans la mollesse,
A deux consuls jaloux et désunis sans cesse ?
L'un des deux, sans honneur et sans fidélité,
Abuse chaque jour de son autorité ;
L'autre a mille vertus, mais n'ose en faire usage :
Caton, loin de calmer, irritera l'orage ;
Formidable au-dehors, méprisable au-dedans,
Le sénat n'est enfin qu'un amas de brigands,
Unis pour le butin, divisés au partage,
Dont toute la vertu périt avec Carthage.
A peine il fut formé qu'il détruisit ses rois,
Il détruit aujourd'hui l'autorité des lois :
Après avoir détruit et lois et diadême,
Nous le verrons bientôt se détruire lui-même.
Allumons le flambeau de la sédition ;
Rien ne peut nous sauver que leur division.
Tu ne sais pas encor quel péril nous menace.
Un Romain (tu connois sa valeur, son audace),
Et quel Romain encor ! César depuis un an
Brigue en secret l'honneur d'être notre tyran ;
C'est à nous gouverner que ce héros aspire.
Si la Seine un moment coule sous son empire,
Nous sommes tous perdus ; et Gaulois et Germains
Vont tomber sous le fer ou le joug des Romains :
Ce que la Grece, Rome, et l'univers ensemble
Eurent de plus parfait, dans César se rassemble ;
Prudent, ambitieux, l'homme de tous les temps,
De toutes les vertus, et de tous les talens ;

Intrépide, éclairé ; d'autant plus redoutable
Que de tous les mortels il est le plus aimable.
Mais Catilina vient ; cher Gontran, laisse-nous.

SCENE II.

CATILINA, SUNNON.

CATILINA.
Je vous cherche, Sunnon, et j'ai besoin de vous.
De nos desseins secrets la trame est découverte,
Et je ne m'en crois pas plus voisin de ma perte.
Le sénat éperdu, les chevaliers épars,
Appellent à grand bruit le peuple au Champ de Mars ;
De toutes parts enfin on murmure, on s'assemble :
Mais, objet de leurs cris, ce n'est pas moi qui tremble.
L'instant fatal approche ; et, loin d'en être ému,
Je me sens transporté d'un plaisir inconnu.
Je craignois les délais, ils sont toujours à craindre :
Le feu des factions est facile à s'éteindre ;
Ainsi l'on ne peut trop hâter l'évènement.
Sunnon, puis-je compter sur notre engagement ?

SUNNON.
La foi de mes pareils ne fut jamais frivole.
Je suis Gaulois, ainsi fidele à ma parole ;
L'honneur est parmi nous le premier de nos dieux :
Mais vous savez quel joug on m'impose en ces lieux,
Et d'un ambassadeur quel est le ministere ;
Que je suis retenu par une loi sévere,
Qui me défend d'armer de criminelles mains,
Et d'oser les tremper dans le sang des Romains.
D'ailleurs de vos projets j'ignore le mystere ;
Je crains tout, sans savoir ce qu'il faut que j'espere.
Si vos desseins ne sont aussi justes que grands,
Et si ce n'est pour nous que changer de tyrans,
Si nos traités ne sont fondés sur la justice,

Vous prétendez en vain qu'aucun nœud nous unisse.
Notre unique vertu n'est pas notre valeur;
Nous aimons la justice autant que la candeur:
Quoiqu'enfant de la guerre, allaité sous les tentes,
Le Gaulois n'eut jamais que des mœurs innocentes.
Si vous nous surpassez par votre urbanité,
Nous l'emportons sur vous par notre intégrité;
C'est à tous nos desseins l'honneur seul qui préside,
Et de nos intérêts l'équité qui décide.
Nos dieux, nos souverains, l'autorité des lois,
La gloire, le devoir, notre épée, et nos droits;
Aussi prompts que vaillants, francs, et pleins de noblesse,
Obéissants par choix, et soumis sans bassesse.
Mais Rome cherche moins, dans ses vastes projets,
A faire des amis, qu'à faire des sujets.
Comme nous ne voulons que le simple héritage
Dont les temps et le sort firent notre partage,
Voyez si, du sénat réprimant la fureur,
Vous pouvez des Gaulois être le protecteur.
Peut-être en ce discours, ou trop fier, ou trop libre,
Ai-je peu ménagé la majesté du Tibre;
Mais, dès que de mes soins notre sort dépendra,
Je parlerois aux dieux comme à Catilina.

CATILINA.

Je ne condamne point un discours magnanime,
Qu'un intérêt sacré doit rendre légitime;
Mais je le blâmerois, Sunnon, si ma vertu
Ne vous inspiroit pas un respect qui m'est dû.
Je ne suis point surpris qu'un ministre soupçonne
De trop d'ambition un projet qui l'étonne,
Et que loin de vouloir soulager l'univers
Je prétende au contraire appesantir ses fers.
Revenez cependant d'une erreur qui m'offense,
Et qui peut vous séduire à force de prudence.
Je suis chef, il est vrai, d'un parti dangereux:

Mais vous ne devez pas me confondre avec eux:
Souvent pour s'assurer de leur obéissance
Il faut laisser régner le crime et la licence;
Le choix des conjurés est un choix hasardeux,
Qui ne veut pas toujours des hommes généreux.
Le projet le plus grand, l'action la plus belle
A quelquefois besoin d'une main criminelle.
Si vous me regardez comme un ambitieux
Que la soif de régner a rendu furieux,
Et qui ne veut user du flambeau de la guerre
Que pour subjuguer Rome, et désoler la terre,
Vous vous trompez, Sunnon. Considérez l'état
Du sénat et des lois, du peuple et du soldat;
Trouvez enfin dans Rome un seul trait qui réponde
A son titre pompeux de maîtresse du monde;
Les pirates divers que Pompée a défaits
Cachoient dans leurs rochers cent fois moins de forfaits:
Mais je suis las de voir triompher l'injustice;
Il est temps que mon bras s'arme pour leur supplice,
Que j'immole à nos lois ce sénat orgueilleux,
Pour rendre l'univers et les Romains heureux.
Voilà, mon cher Sunnon, le seul but où j'aspire,
Non au funeste honneur de conquérir l'empire;
Et comme j'ai toujours estimé les Gaulois,
Je mourrai, s'il le faut, pour défendre leurs droits.
Mais ne présumez pas que de votre courage
Dans ces murs malheureux je veuille faire usage;
Les conjurés et moi, quel que soit le danger,
Nous n'avons pas besoin d'un secours étranger;
Au contraire je veux que, fuyant de la ville,
Au camp de Manlius vous cherchiez un asyle:
Mais, avant que la nuit vous éloigne de nous,
Je vais vous expliquer ce que j'attends de vous.
Tout semble me livrer une ville alarmée;
Mais loin de ses remparts Rome a plus d'une armée.

Que le sénat ici tombe sous mes efforts;
Ce n'est point accabler ce redoutable corps,
Qui renaît de lui-même, et qui se multiplie
Dans l'univers entier comme dans l'Italie;
Que je vaincrai souvent sans le rendre sóumis,
Et qui me cherchera toujours des ennemis.
Je veux, si les destins me sont peu favorables,
Trouver dans les Gaulois des amis secourables,
Quelque retraite enfin dans un jour malheureux:
De vous, de vos amis c'est tout ce que je veux.

SUNNON.

Ah! dès que votre bras s'arme pour la justice,
Il n'est point de Gaulois qui ne vous obéisse;
Je vous réponds de tous.

CATILINA.

Quels seront vos garants?

SUNNON, *lui présentant la main.*

Touchez dans cette main, ce sont là nos serments.
Adieu, Catilina. Quelqu'un vient: c'est Tullie.

SCENE III.

CATILINA, *seul.*

Que sa triste vertu me pese et m'humilie!
Fuyons; n'exposons point tant de fois en un jour
Des cœurs nés pour la gloire aux attraits de l'amour.

SCENE IV.

TULLIE, CATILINA.

TULLIE.

Arrêtez un moment, j'ai deux mots à vous dire:
Cependant, à l'effroi que votre accueil m'inspire,
Je ne sais si je dois m'expliquer avec vous.

Victimes tous les deux d'une amante en courroux,
Si mes cruels soupçons vous ont fait une offense,
N'en accusez que vous, et votre fier silence;
Car vous pouviez d'un mot désabuser mon cœur.
Pourquoi, loin d'éclaircir une funeste erreur,
Me cacher, aux dépens de toute mon estime,
Un témoin dont le nom vous eût absous du crime,
Et que rendoit suspect son amour irrité?
Vous savez de mes mœurs quelle est l'austérité,
Qu'enchaînée aux devoirs d'une innocente vie,
Je n'ai jamais connu que le nom de Fulvie;
Que ne m'épargniez-vous la honte et le remords
D'avoir trop écouté ses coupables transports?
Falloit-il exposer une ame vertueuse
A servir les fureurs d'une ame impétueuse?

CATILINA.

Ah! je n'étois déja que trop humilié
De voir à vos mépris mon rang sacrifié,
Sans vous faire rougir d'une indigne rivale.

TULLIE.

Dût sa haine aujourd'hui m'être encor plus fatale,
Malgré votre courroux, je veux vous engager
A respecter ses feux, même à la ménager:
D'un pareil ennemi vous n'avez rien à craindre,
Et son sexe et son nom, tout m'oblige à la plaindre:
Ainsi, loin d'insulter à son déguisement,
Faisons-la de ces lieux sortir secrètement.
Vous n'avez contre vous de témoin que Fulvie,
Et l'on n'en croira point sa folle jalousie.
Loin de vous présenter l'un et l'autre au sénat,
Évitez pour moi-même un dangereux éclat.
Que vous reviendroit-il d'une foible victoire,
Qui, loin de l'embellir, flétriroit votre gloire?
Croyez-moi, méprisez une amante en fureur,
Qui d'ailleurs ne vouloit que vous perdre en mon cœur.

CATILINA.

Lorsqu'on ose attaquer mon honneur et ma vie
Vous voulez qu'en tremblant je me cache ou je fuie;
Que laissant le champ libre à l'insensé Caton,
Je souffre qu'en public il flétrisse mon nom;
Que j'éloigne Fulvie, afin que votre pere
Sur son absence même au sénat me défere?
Comment! lorsque vous-même, échauffant sa fureur,
Vous me livrez au peuple et me perdez d'honneur,
Que sur de faux rapports déja l'on délibere,
Que contre moi Caton éclate sans mystere,
Vous voulez que, témoin de leur emportement,
J'attende du sénat quelque ménagement;
Que le consul enfin, touché de mon absence,
On ne m'accuse point, ou prenne ma défense?
Ah! ne présumez pas que leur mauvaise foi
Puisse m'en imposer et triompher de moi.
Dès ce jour même il faut que je me justifie.

TULLIE.

Pourriez-vous de ma part craindre une perfidie?

CATILINA.

Non; mais on a trompé votre crédule amour,
Afin que vous puissiez me tromper à mon tour.
La plus légere peur corrompt les cœurs timides,
Et des plus vertueux fait souvent des perfides.

TULLIE.

Du moins en ma présence épargnez Cicéron.

CATILINA.

Ah! s'il écoutoit moins le dangereux Caton,
Et les fantômes vains d'une peur chimérique,
Vous et moi nous eussions sauvé la république.

TULLIE.

Il en est temps encor, cruel, écoutez-moi:
N'allez point au sénat, fiez-vous à ma foi.
Sur de vaines rumeurs votre fierté s'abuse;
Songez que c'est moi seule ici qui vous accuse;

Que je puis d'un seul mot rassurer les esprits,
Et dissiper l'erreur qui les avoit surpris.
Si de nos premiers feux vous perdez la mémoire,
Songez du moins, seigneur, qu'il y va de ma gloire.
Quoi! vous pouvez m'aimer, et me sacrifier
A l'orgueilleux honneur de vous justifier?
L'amour vous justifie et reprend son empire;
Quand mon cœur vous absout, mon cœur doit vous suffire.
Le sénat contre vous n'a rien fait publier:
Ah! laissez-moi l'honneur de vous concilier;
Laissez-moi réunir mon amant et mon pere.
Hélas! étoit-ce à moi d'en parler la premiere?
L'amour n'offre donc plus à vos tendres souhaits
Aucun bien qui vous puisse engager à la paix!
Vous ètes des Romains la plus noble espérance,
Daignez contre vous-même embrasser leur défense.
De quoi vous plaignez-vous, quand c'est vous seul, ingrat,
Qui voulez aujourd'hui convoquer le sénat?
Si vous vous obstinez encore à vous défendre,
Le consul à son tour voudra s'y faire entendre;
Et bientôt vos amis, ardents et furieux,
De carnage et d'horreur vont remplir tous ces lieux.
Voulez-vous mettre en feu la ville infortunée
Que votre amante habite, où votre amante est née?
Laissez-moi désarmer vos redoutables mains;
Accordez à mes pleurs la grace des Romains;
Et qu'il soit dit du moins de l'heureuse Tullie
Que le dieu de son cœur fut dieu de sa patrie.

CATILINA.

Ah, madame! cessez de vouloir m'abuser.
J'aimerois mieux vous voir, constante à m'accuser,
Armer contre ma vie un sénat qui m'abhorre.
Quoi! c'est moi qu'on veut perdre, et c'est moi qu'on implore!

Que dis-je? c'est à moi que Tullie a recours
Pour sauver les cruels qui poursuivent mes jours!
C'est pour eux, non pour moi qu'elle verse des larmes!
Et, loin de m'arracher à leurs perfides armes,
Je la vois avec eux conspirer à l'envi!
Rendez-moi donc l'honneur que vous m'avez ravi
Si vous ne voulez pas que j'aille le défendre.
Mais en vain par vos pleurs on cherche à me surprendre.
Eh! sur quoi votre amour prétend-il m'émouvoir?
A-t-il dans votre cœur triomphé du devoir?
Quoi! sur le seul rapport d'un témoin méprisable;
Sans rien examiner, vous me croyez coupable!
Et sans en exiger d'autre éclaircissement
Votre austere vertu sacrifie un amant!
Cet exemple est si grand qu'il faut que je l'imite.
Plus vous m'attendrissez, plus mon honneur m'invite
A m'immoler moi-même à ce que je me dois.

TULLIE.

Hé bien! cruel! adieu, pour la derniere fois.

SCENE V.

CATILINA, *seul.*

Que je me sens touché! que mon ame est émue!
Ah! que n'ai-je évité cette fatale vue!
Mais j'apperçois Probus.

SCÆNE VI.

CATILINA, PROBUS.

PROBUS.

Je viens vous avertir
Que dès ce même instant, seigneur, il faut partir:

Tout s'arme contre vous, et le sénat s'assemble.

CATILINA.

Qu'aurois-je à redouter d'un ennemi qui tremble?
Je veux, à commencer par le plus fier de tous,
Les voir dans un moment tomber à mes genoux;
Et je vais les trouver.

PROBUS.

Quoi! seul et sans défense?

CATILINA.

Aucun d'eux n'osera soutenir ma présence;
Ainsi ne craignez rien.

PROBUS.

Seigneur, y pensez-vous?
Songez que Romulus expira sous leurs coups.
Je ne condamne point une noble assurance;
Mais on n'en doit pas moins consulter la prudence.
Plus le sénat vous craint, plus il faut du sénat
Craindre contre vos jours un secret attentat.

CATILINA.

Non, Probus; et je brave un péril qui vous glace.
Le succès fut toujours un enfant de l'audace.
L'homme prudent voit trop, l'illusion le suit;
L'intrépide voit mieux, et le fantôme fuit;
L'instant le plus terrible éclaire son courage,
Et le plus téméraire est alors le plus sage.
L'imprudence n'est pas dans la témérité;
Elle est dans un projet faux et mal concerté;
Mais s'il est bien suivi, c'est un trait de prudence
Que d'aller quelquefois jusques à l'insolence;
Et je sais, pour domter les plus impérieux,
Qu'il faut souvent moins d'art que de mépris pour eux.
Adieu: dans un moment ils me verront paroître
En criminel qui vient leur annoncer un maître.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

CICÉRON, CRASSUS, CATON,
et le reste des sénateurs.

CICÉRON.

Arbitres souverains de Rome et de ses lois,
Qui parmi vos sujets comptez les plus grands rois,
Je ne viens point ici, jaloux de votre gloire,
Briguer avec éclat le prix d'une victoire;
Le sort, à mes pareils prodiguant ses faveurs,
Me réservoit le soin d'annoncer des malheurs:
De mon amour pour vous tel est le premier gage,
Et de mon consulat le funeste partage.
Tandis qu'enorgueillis par tant d'heureux travaux
Vous pouviez méditer des triomphes nouveaux,
De la terre et des mers vous promettre l'empire,
Un seul homme à vos yeux travaille à vous proscrire:
Pourrai-je sans frémir nommer Catilina,
L'héritier des fureurs du barbare Sylla;
Lui que la cruauté, l'orgueil, et l'insolence,
N'ont que trop parmi nous signalé dès l'enfance;
Lui qui, toujours coupable et toujours impuni,
Veut, ce que n'eût osé l'univers réuni,
Subjuguer les Romains? O vous, que Rome adore,
Et qui par vos vertus la soutenez encore,
Vous, l'appui du sénat et l'exemple à la fois,
Incorruptible ami de l'état et des lois,
Parlez, divin Caton.

CATON.

Et que pourrois-je dire
En des lieux où l'honneur ne tient plus son empire,
Où l'intérêt, l'orgueil, commandent tour-à-tour,
Où la vertu n'a plus qu'un timide séjour,
Où de tant de héros je vois flétrir la gloire?
Et comment l'univers pourra-t-il jamais croire
Que Rome eut un sénat et des législateurs,
Quand les Romains n'ont plus ni lois ni sénateurs?
Où retrouver enfin les traces de nos peres
Dans des cœurs corrompus par des mœurs étrangeres?
Moi-même, qui l'ai vu briller de tant d'éclat,
Puis-je me croire encore au milieu du sénat?
Ah! de vos premiers temps rappelez la mémoire;
Mais ce n'est plus pour vous qu'une frivole histoire:
Vous imitez si mal vos illustres aïeux,
Que leurs noms sont pour vous des noms injurieux.
Mais de quoi se plaint-on? Catilina conspire;
Est-il si criminel d'aspirer à l'empire
Dès que vous renoncez vous-mêmes à régner?
Un trône quel qu'il soit n'est point à dédaigner.
Non, non, Catilina n'est pas le plus coupable:
Voyez de votre état la chûte épouvantable,
Ce que fut le sénat, ce qu'il est aujourd'hui,
Et le profond mépris qu'il inspire pour lui.
Scipion, qui des dieux fut le plus digne ouvrage,
Scipion, ce vainqueur du héros de Carthage,
Scipion, des mortels qui fut le plus chéri,
Par un vil délateur se vit presque flétri:
Alors la liberté ne savoit pas dans Rome
Du simple citoyen distinguer le grand homme;
Malgré tous ses exploits, le vainqueur d'Annibal
Se soumit en tremblant à votre tribunal.
Sylla vient, qui remplit Rome de funérailles,
Du sang des sénateurs inonde nos murailles:

Il fait plus ; ce tyran, las de régner enfin,
Abdique insolemment le pouvoir souverain,
Comme un bon citoyen, meurt heureux et tranquille,
En bravant le courroux d'un sénat imbécille,
Qui, charmé d'hériter de son autorité,
Éleva jusqu'au ciel sa générosité,
Et nomma sans rougir pere de la patrie
Celui qui l'égorgeoit chaque jour de sa vie.
Si vous eussiez puni le barbare Sylla,
Vous ne trembleriez point devant Catilina ;
Par-là vous étouffiez ce monstre en sa naissance,
Ce monstre qui n'est né que de votre indolence.

CRASSUS.

N'est-ce qu'en affectant de blâmer le sénat
Que Caton de son nom croit rehausser l'éclat ?
Mais il devroit savoir que l'homme vraiment sage
Ne se pare jamais de vertus hors d'usage.
Qu'aurions-nous à rougir des temps de nos aïeux ?
Si ces temps sont changés, il faut changer comme eux,
Et conformer nos mœurs à l'esprit de notre âge.
Et qu'a donc perdu Rome à n'être plus sauvage ?
Rome est ce qu'elle fut ; ses changements divers
Ont-ils de notre empire affranchi l'univers ?
Non ; car ce fier Sylla d'odieuse mémoire,
Même en l'asservissant, combla Rome de gloire.
Mais c'est trop s'occuper de reproches honteux,
Importunes leçons d'un censeur orgueilleux,
Qui se trompe toujours au zele qui l'enflamme.
Que Caton à son gré nous méprise et nous blâme ;
N'aurions-nous désormais d'oracle que Caton,
Et les saintes frayeurs qui troublent Cicéron ?
Où sont vos ennemis ? quel péril vous menace ?
Un simple citoyen vous alarme et vous glace !
A percer ses complots j'applique en vain mes soins,
Je vois plus de soupçons ici que de témoins.
On diroit, à vous voir assemblés en tumulte,

Que Rome des Gaulois craigne encore une insulte,
Et qu'un autre Annibal va marcher sur leurs pas.
Où sont des conjurés les chefs et les soldats?
Les fureurs de Caton et son impatience
Dans le sein du sénat semant la défiance,
On accuse à la fois Cépion, Lentulus,
Dolabella, César, et moi-même Crassus:
Voyez de vos conseils jusqu'où va l'imprudence;
On craint Catilina, cependant on l'offense:
Mais plus vous le craignez, plus il faut ménager
Un homme et des amis qui pourroient le venger.
Et quel est, dites-moi, le témoin qui l'accuse?
Une femme jalouse et que l'amour abuse,
Qui, sur les vains soupçons d'une infidélité,
Veut surprendre à son tour votre crédulité;
Qui, sans pudeur livrée à l'ardeur qui l'entraîne,
Invente des complots pour flatter votre haine.
Si je plains l'accusé, c'est parcequ'on le hait:
Voilà le seul témoin qui prouve son forfait;
Car la haine a souvent fait plus de faux coupables
Qu'un penchant malheureux n'en fait de véritables:
Je dis plus; et quand même il seroit criminel,
Faut-il comme Caton être toujours cruel?
Dans son sang le plus pur voulez-vous noyer Rome?
Songez qu'un seul remords peut vous rendre un grand homme:
La rigueur n'a jamais produit le repentir;
Ce n'est qu'en pardonnant qu'on nous le fait sentir.
Rome n'est plus au temps qu'elle pouvoit sans craindre
Immoler à la loi quiconque osoit l'enfreindre:
D'ailleurs il est toujours imprudent de sévir,
A moins qu'en sûreté l'on ne puisse punir.
De quatre légions qui campoient vers Préneste
Celle de Manlius est la seule qui reste:
Quand le sénat devroit punir Catilina,

Êtes-vous assurés que quelqu'un l'osera?
S'il échappe à vos coups, redoutez sa vengeance,
Et des amis tout prêts d'embrasser sa défense :
A des projets nouveaux n'allez pas l'inviter
Par d'impuissants décrets qu'il sauroit éviter.
Pour l'intérêt public il faut qu'on lui pardonne,
Et qu'à son repentir le sénat l'abandonne.

CATON.

Si l'intérêt public décide de son sort,
Consul, qu'à l'instant même on lui donne la mort.

SCENE II.

CATILINA, ET LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

(*Catilina entre brusquement par le milieu du sénat, qui se leve à son aspect. Un moment après chacun reprend sa place.*)

CATILINA.

La mort! A ce décret je crois me reconnoître.

CATON.

Tu le devrois du moins, puisqu'il regarde un traître.

CATILINA.

Je ne sais qui des deux, dans ce commun effroi,
Rome doit le plus craindre ou de vous ou de moi :
Je la sauve, et Caton la perd par un faux zele.

CICÉRON.

Téméraire! au sénat quel ordre vous appelle?

CATILINA.

Et qui m'empêcheroit, seigneur, de m'y montrer?
Sont-ce les ennemis que j'y puis rencontrer?
Je n'en redoute aucun, ni Caton, ni vous-même.

CICÉRON.

Quoi! vous joignez encore à cette audace extrême
Celle d'oser paroître en armes dans ces lieux!

CATILINA.

Que mes armes, consul, ne blessent point vos yeux;
Mais sur ce nouveau crime avant que de répondre
Souffrez sur d'autres points que j'ose vous confondre :
Auriez-vous oublié que je vous l'ai promis?
Quoiqu'à votre pouvoir vous ayez tout soumis,
J'espere cependant qu'on daignera m'entendre,
Et c'est en citoyen que je vais me défendre;
J'abdique pour jamais le rang de sénateur.
Pardonnez, Cépion, Crassus, et vous, préteur;
Antoine, à votre tour souffrez que je vous nomme
Parmi les ennemis du sénat et de Rome :
César ne paroît point, mais je vois Céthégus :
Il ne nous manque plus ici qu'un Spartacus;
Car entre nous et lui, grace à son imprudence,
Le vertueux Caton met peu de différence.
Eh bien! peres conscripts, êtes-vous rassurés?
Vous voyez d'un coup-d'œil l'état des conjurés,
Leurs chefs et leurs soldats, cette nombreuse armée
Dont Rome en ce moment est si fort alarmée;
Ces périls enfantés par les folles erreurs
D'un témoin dont Tullie adopte les fureurs :
C'est sur ce seul témoin qu'une beauté si chere
Me croit dans le dessein d'assassiner son pere,
D'égorger le sénat; et vous le croyez tous!
Malheureux que je suis d'être né parmi vous!
Sylla vous méprisoit; et moi, je vous déteste :
De nos premiers tyrans vous n'êtes qu'un vil reste;
Juges sans équité, magistrats sans pudeur,
Qui de vous commander voudroit se faire honneur?
Et vous me soupçonnez d'aspirer à l'empire,
Inhumains, acharnés sur tout ce qui respire;
Qui depuis si long-temps tourmentez l'univers!
Je hais trop les tyrans pour vous donner des fers.

CATON.

A quoi te serviroit cette troupe cruelle
Que ton palais impur et vomit et recele,
Qui le jour et la nuit semant par-tout l'effroi,
Ministres odieux de tes fureurs...

CATILINA.

Tais-toi.
Il est vrai qu'autrefois, plus jeune et plus sensible,
(Vous l'avez ignoré ce projet si terrible,
Vous l'ignorez encor) je formai le dessein
De vous plonger à tous un poignard dans le sein :
L'objet qui vous dérobe à ma juste colere
Ne parloit point alors en faveur de son pere ;
Mais un autre penchant plus digne d'un Romain
M'arracha tout-à-coup le glaive de la main :
Je sentis malgré moi l'amour de la patrie
S'armer pour des cruels indignes de la vie.
Aujourd'hui, que tout doit rassurer les esprits,
Une femme en fureur les trouble par ses cris ;
A ses transports jaloux tout s'alarme, tout tremble,
Et c'est pour les servir que le sénat s'assemble !
C'est sur ses vains rapports qu'un homme impétueux
Veut perdre ce que Rome eut de plus vertueux ;
Orgueilleux citoyen, dont l'austere sagesse
Est moins principe en lui qu'un fruit de sa rudesse ;
Tyran républicain, qui malgré sa vertu
Est le plus dangereux que Rome ait jamais eu :
Par lui seul d'entre nous la concorde est bannie ;
C'est lui qui, du sénat détruisant l'harmonie,
Fomente la chaleur de nos divisions,
Et nous force d'avoir recours aux factions.
Mais il veut gouverner ; hé bien ! qu'il vous gouverne,
Qu'il triomphe à son gré d'un sénat subalterne,
Qui, lâche déserteur de son autorité,
N'en a plus que l'orgueil pour toute dignité.

Et quel est aujourd'hui l'ordre de vos comices ?
Le tumulte et l'effroi n'en sont que les prémices :
De chaque élection le meurtre est le signal ;
Vos préteurs égorgés au pied du tribunal,
Un consul tout sanglant, mais trop juste victime
D'un peuple malheureux qu'à son tour il opprime :
Tous vos choix sont souillés par des assassinats ;
Ainsi furent nommés vos derniers magistrats ;
C'est ainsi qu'on élit ou que l'on sait exclure,
Et qu'on osa me faire une mortelle injure :
Le plébéien s'éleve, et le patricien
Se donne sans rougir un pere plébéien ;
Et pour l'adoption où l'intérêt l'entraîne
Vous laissez profaner la majesté romaine.
Le voilà ce sénat, ce protecteur des lois,
Dont l'exemple auroit dû diriger tous les rois ;
Le voilà ce sénat qui fait trembler la terre,
Et qui dispute aux dieux le dépôt du tonnerre.
La justice, autrefois votre divinité,
Ne regne plus ici que pour l'impunité ;
La décence, les lois, la liberté publique,
Tout est mort sous le joug d'un pouvoir tyrannique :
Caton est devenu notre législateur,
L'idole des Romains...

CICÉRON.

Et vous le destructeur,
Traître. Si le sénat vous eût rendu justice,
Vos jours n'auroient été qu'un éternel supplice ;
Mais si je puis encor faire entendre ma voix,
Vous ne braverez plus la foiblesse des lois.

CATILINA.

Eh bien ! pour achever de confondre un coupable,
Qu'on offre à mes regards ce témoin redoutable,
De vos soins pénétrants monument précieux,
Cet esclave qui peut me convaincre à vos yeux.
D'où vient qu'en ce moment vous me cachez Fulvie ?

Manlius auroit-il disposé de sa vie?
Car elle fut toujours l'ame de ses secrets.

CICÉRON.

Laissons là Manlius; parlons de vos projets:
On ne connoît que trop vos lâches artifices.
Tremblez, séditieux, pour vous, pour vos complices;
Vous êtes convaincu, le crime est avéré:
Déja sur votre sort on a délibéré;
Vos forfaits n'ont que trop lassé notre indulgence.

CATILINA.

Je vais de ce discours réprimer l'insolence.
Vous pensez, je le vois, que, tremblant pour mes jours,
A des subtilités je veuille avoir recours:
Et qu'ai-je à redouter de votre jalousie?
Ainsi ne croyez pas que je me justifie.
Imprudents! savez-vous, si j'élevois la voix,
Que je vous ferois tous égorger à la fois?
Instruit de votre haine et de mon innocence,
Tout le peuple à grands cris m'excite à la vengeance;
Mais je n'imite pas les fureurs de Caton.
Et je laisse la peur au sein de Cicéron.
Je n'aurois pour punir votre coupable audace
Qu'à vous abandonner au coup qui vous menace;
Sans m'armer contre vous d'un secours étranger,
Me taire encor un jour suffit pour me venger.
Et vous me condamnez, insensés que vous êtes,
Moi qui retiens le fer suspendu sur vos têtes;
Moi qui, sans me charger d'un projet odieux,
N'ai qu'à laisser agir Manlius et les dieux;
Moi qui, pouvant me mettre à couvert de l'orage,
M'expose pour sauver un consul qui m'outrage!
(*montrant Cicéron.*)
J'ai causé par malheur votre premier effroi,
Et dans tous les complots vous ne voyez que moi;

Il en est cependant dont vous devez tout craindre.
Que vous êtes aveugle, et que Rome est à plaindre!
Laissons là Manlius, consul peu vigilant,
Tandis que Rome touche à son dernier instant,
Qu'au plus affreux danger le sénat est en proie,
Qu'on va faire de Rome une seconde Troie!
Lorsque vous ne songez qu'à me faire périr,
Ingrats, sur vos malheurs je me sens attendrir:
Je sens en ce moment l'amour de la patrie
Répandre dans mon cœur une nouvelle vie;
Et votre aveuglement me fait trop de pitié
Pour vous sacrifier à mon inimitié.

CICÉRON.

Eh bien! rompez, seigneur, un si cruel silence;
Punissez en Romain l'ingrat qui vous offense:
En faveur de vous-même osez tout oublier,
Et sauvez le sénat pour nous humilier.

CATILINA.

Je n'ai point attendu l'instant du sacrifice
Pour servir ce sénat qui m'envoie au supplice;
Depuis huit jours entiers j'assemble mes amis.
Les voilà ces complots que je me suis permis!
Mais, malgré tous les soins d'une ame généreuse,
Ils m'ont fait soupçonner d'une trame honteuse.
Armez sans différer, prévenez l'attentat,
Si vous voulez sauver la ville et le sénat.
Celui qui hors des murs commande vos cohortes,
Manlius, dès ce soir doit attaquer vos portes.

CICÉRON.

Manlius!

CATILINA.

Oui, consul; craignez qu'avant la nuit
Aux dépens de vos jours on n'en soit trop instruit.
Je vous ai déclaré le chef de l'entreprise;
Veillez, ou de sa part craignez quelque surprise;
Je n'ai pu découvrir le reste du parti.

C'est à vous d'y penser; vous êtes averti.
Manlius vous trahit: c'étoit pour vous défendre
Qu'en armes dans ces lieux j'étois venu me rendre,
Et non pour vous punir de m'avoir outragé;
En combattant pour vous je suis assez vengé.
Vous pouvez désormais ou douter, ou me croire;
J'ai rempli mon devoir et satisfait ma gloire.
Mes amis sont tout prêts, vous pouvez les armer;
Leur qualité n'a rien qui vous doive alarmer,
Vous les connoissez tous: songez au capitole,
Garnissez l'Aventin, les portes de Pouzole;
Il faut garder sur-tout le pont Sublicien,
Le quartier de Caton, et veiller sur le mien;
Car le plus grand effort de ce complot funeste
Éclatera sans doute aux portes de Prénestе,
Et mon palais y touche; on peut s'y soutenir,
Du moins un long combat pourra s'y maintenir.
Vous paroissez émus, et rougissez peut-être
D'avoir pu si long-temps me voir sans me connoître.
Après tant de mépris, après tant de refus,
Tant d'affronts si sanglants, dont vous êtes confus,
Aurois-je triomphé de votre défiance?
Non, j'en ai fait souvent la triste expérience,
On ne guérit jamais d'un violent soupçon;
L'erreur qui le fit naître en nourrit le poison,
Et dans tout intérêt la vertu la plus pure
Peut être quelquefois suspecte d'imposture:
Mais pour calmer les cœurs je sais un sûr moyen,
Qui vous convaincra tous que je suis citoyen.
On connoît Cicéron, et sa vertu sublime
A su dans tous les temps lui gagner votre estime;
Il en est digne aussi par sa fidélité:
Caton vous est connu par sa sévérité;
Cicéron ou Caton, l'un des deux, ne m'importe,
Je vais dès ce moment sans amis, sans escorte,
Me mettre en leur pouvoir: choisissez l'un des deux,

Ou le plus défiant, ou le plus rigoureux;
Je veux que de mon sort on le laisse le maître,
Qu'il me traite en héros, ou me punisse en traître:
Souffrez que sans tarder je remette en ses mains
Un homme la terreur ou l'espoir des Romains.

CATON.

Catilina, je crois que tu n'es point coupable;
Mais, si tu l'es, tu n'es qu'un homme détestable;
Car je ne vois en toi que l'esprit et l'éclat
Du plus grand des mortels, ou du plus scélérat.

CICÉRON.

Catilina, daignez reprendre votre place;
De vos soins par ma voix le sénat vous rend grace:
Vous êtes généreux; devenez aujourd'hui,
Ainsi que notre espoir, notre plus ferme appui.
Nos injustes soupçons n'ont plus besoin d'otage;
D'un homme tel que vous la gloire est le seul gage.
Vous, sénateurs, veillez à notre sûreté:
Il s'agit du sénat et de la liberté;
Courons sans différer où l'honneur nous appelle.
Adieu, Catilina: j'attends de votre zele
Tous les secours qu'on doit attendre d'un grand cœur.
Rome a besoin de vous et de votre valeur;
Combattez seulement, ma crainte est dissipée.

CATILINA, *à part, regardant sortir Cicéron.*

Va; ma valeur bientôt sera mieux occupée;
Elle n'aspire plus qu'à te percer le sein.

SCENE III.

CATILINA, CÉTHÉGUS.

CÉTHÉGUS.

Catilina, dis-moi, quel est donc ton dessein?
D'où naît ce désespoir? éclaircis ma surprise.

Après avoir formé la plus haute entreprise,
Toi-même tu détruis de si nobles projets !
Tu trahis Manlius, tes amis, tes secrets !

CATILINA.

Arrête, Céthégus ; tu me prends pour Tullie :
Tes doutes ont blessé l'amitié qui nous lie ;
Qu'entre nous désormais ils soient plus mesurés.
Mais avant tout dis-moi l'état des conjurés,
Et s'il en est quelqu'un qui tremble ou qui balance.

CÉTHÉGUS.

Aucun d'eux : nous pouvons agir en assurance.
Autour du vase affreux par moi-même rempli
Du sang de Nonius avec soin recueilli,
Au fond de ton palais j'ai rassemblé leur troupe :
Tous se sont abreuvés de cette horrible coupe ;
Et se liant à toi par des serments divers,
Sembloient dans leurs transports défier les enfers.
De joie et de frayeur mon ame s'est émue.
César, le seul César s'est soustrait à leur vue.

CATILINA.

César n'a pas besoin de serments avec moi,
Et son ambition me répond de sa foi.
Pour toi, que de ma part rien ne devroit surprendre,
Qui sur un seul regard auroit dû mieux m'entendre,
Apprends que Manlius vouloit nous perdre tous,
Et qu'un moment plus tard c'en étoit fait de nous.
Manlius autrefois soupira pour Fulvie ;
Corrompu pas ses pleurs, ou par sa jalousie,
Le perfide couroit nous vendre à Cicéron ;
Mais d'un dessein si lâche informé par Céson,
Un instant m'a suffi pour prévenir le crime :
Ma main fumoit encor du sang de la victime
Quand tu m'as vu paroître au milieu du sénat,
Qui pourra, s'il apprend ce nouvel attentat,
Croire qu'en sa faveur je l'ai commis peut-être,
Et que pour le gagner je l'ai défait d'un traître.

Au reste ne crains rien des frivoles récits
Dont je viens d'effrayer de timides esprits
Qu'il falloit exciter par de feintes alarmes,
Si je veux les forcer de recourir aux armes,
Ne pouvant sans nous perdre armer un seul guerrier
Si le sénat tremblant n'eût armé le premier.
Quel triomphe pour moi dans ce péril extrême
De le voir pour ma gloire armé contre lui-même!
Des postes différents faussement indiqués,
Qui, selon mon rapport, pourroient être attaqués,
Aucun ne me convient; mais il faut par la ruse
Disperser les soldats d'un sénat qu'elle abuse.
Prends garde cependant qu'à des signes certains
On puisse distinguer nos soldats des Romains.
Le palais de Sylla, notre plus fort asile,
Pourra seul plus d'un jour tenir contre la ville.
Céson, de Manlius devenu successeur,
Avec sa légion doit servir ma fureur.
Je ne crains que Rufus, préfet de six cohortes
Pleines de vétérans qui défendent les portes:
Rufus n'a de soutien ni d'ami que Caton,
Et je n'ai convaincu ni lui ni Cicéron.
Si Rufus, dont je crains le courage et l'adresse,
Pénetre les complots où Céson s'intéresse,
Rufus tentera tout, la force ou les bienfaits,
Pour regagner Céson, ou rompre ses projets;
C'est l'unique moyen de tromper notre attente:
Mais ce péril nouveau n'a rien qui m'épouvante.
Les dangers que pour moi j'ai laissés entrevoir,
Malgré tant d'ennemis, me flattent de l'espoir
Qu'en des pieges nouveaux je pourrai les surprendre.
Soit pour s'en emparer, ou soit pour le défendre,
Autour de mon palais ils vont tous accourir;
Que ce soit pour ma perte ou pour me secourir,
Nos premiers sénateurs viendront le reconnoître;
Cicéron et Caton s'y trouveront peut-être.

Que ce moment me tarde, et qu'il me seroit doux
De pouvoir d'un seul coup les sacrifier tous!
Adieu, cher Céthégus. je vais revoir Tullie.

CÉTHÉGUS.

C'est elle qui nous perd.

CATILINA.

Crois-tu que je l'oublie?
Je veux, pour l'en punir, employer à mon tour
Aux plus noirs attentats ses soins et son amour:
Va, ce n'est point à moi, dès qu'il s'agit d'offense,
Que l'on doive donner des leçons de vengeance;
De ce soin sur mon cœur tu peux te reposer:
C'est aujourd'hui qu'il faut tout perdre et tout oser.
Je vais solliciter la défense des portes,
Et l'ordre d'y placer de nouvelles cohortes,
Sur le prétexte vain de quelque affreux projet
Dont je puis avoir seul pénétré le secret.
Ce n'est pas tout; je veux par Tullie elle-même
M'assurer cet emploi, s'il est vrai qu'elle m'aime:
Sur ce fatal décret je vais la prévenir;
C'est de son amour seul que je veux l'obtenir.
Dans trois heures au plus le jour va disparoître:
Des postes d'alentour il faut te rendre maître.
Probus ne m'a fait voir qu'un esprit chancelant;
Prévenons les retours d'un conjuré tremblant,
Et de la même main songe à punir Fulvie
De ses forfaits nouveaux et de sa perfidie.
Plus de ménagements, de pitié, ni d'égards:
Le feu, le fer, le sang, voilà mes étendards.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

CICÉRON, *seul.*

Caton ne paroît point, et la nuit qui s'avance
Accroît à chaque instant l'horreur qui la devance.
Pétréius, invité de hâter son retour,
Ne peut plus arriver avant la fin du jour;
Et ce jour malheureux étoit le seul peut-être
Qui pouvoit me flatter de triompher d'un traître:
Plus sur son innocence il a cru m'abuser,
Plus mon cœur défiant s'obstine à l'accuser.
Je sais qu'à Manlius il vient d'ôter la vie;
C'est pour mieux m'éblouir qu'il nous le sacrifie.
Trop heureux si je puis à mon tour lui cacher
Le péril du décret qu'il vient de m'arracher!
Mais nous sommes perdus si jamais il devine
Qu'en secret par Céson je trame sa ruine;
Des pieges qu'on lui tend habile à se venger,
Il en feroit sur moi retomber le danger.
Rufus m'assure en vain d'une longue défense,
Céson est désormais mon unique espérance.
Quelle honte pour vous, indomtables Romains,
De n'avoir pour appui que de si foibles mains!
O toi, qu'en ses malheurs Rome toujours implore,
Et que sans te nommer en secret elle adore;
Toi, qui devois un jour, couronnant ses exploits,
Soumettre à son pouvoir les peuples et les rois,

Daigne aujourd'hui du moins, favorable génie,
La sauver de l'opprobre et de la tyrannie.
Caton ne revient point; je crains que son ardeur
Plus loin que je ne veux n'entraîne son grand cœur.

SCENE II.

CATON, CICÉRON.

CICÉRON.
Mais je le vois, c'est lui. Quoi! vous êtes en armes?
Venez-vous redoubler, ou calmer nos alarmes?

CATON.
Je voudrois vainement, dans ce désordre affreux,
Vous promettre, consul, quelque succès heureux:
Le destin du sénat est d'autant plus terrible
Que la main qui nous frappe est encore invisible;
Victorieux, vaincu, j'ai combattu long-temps
Sans pouvoir reconnoître un seul des combattants.
Nos soldats étonnés, peu touchés de leur gloire,
N'ont plus ce noble orgueil garant de la victoire:
J'ai vu non sans frémir nos premiers vétérans
Muets, intimidés, abandonner les rangs.
La nuit achèvera bientôt de tout confondre;
Et Rufus de Céson n'ose plus me répondre.
Si Pétréius enfin ne vient nous secourir,
Il ne nous restera que l'honneur de mourir:
Mais si nous en croyons les lenteurs de Pompée,
Notre attente sur lui sera toujours trompée:
Son lieutenant, nourri dans cet abus fatal,
N'imitera que trop ce tiede général.
Cependant il est temps que Pétréius arrive;
La chaleur du combat ne peut être plus vive.
Le fier Catilina, revêtu d'un emploi
Dont vous avez voulu le charger malgré moi,
Sur le frivole espoir de pouvoir le surprendre

Dans les pieges nouveaux que vous croyez lui tendre,
L'adroit Catilina vous aura pénétré :
Aux portes de Préneste il ne s'est point montré ;
L'intrépide Rufus, qui s'en est rendu maître,
A ce poste du moins ne l'a point vu paroître ;
Et je crains qu'il ne soit au palais de Sylla,
Car j'en ai vu sortir Célius et Sura :
Pomponius, suivi d'une troupe fidele,
L'investit, et pour vous rien n'égale son zele ;
Il a fait mettre aux fers, sur l'avis de Céson,
Plusieurs séditieux, les Gaulois et Sunnon.
Soit haîne, soit mépris, dessein, ou négligence,
L'indifférent Crassus garde un honteux silence.
César se taît aussi ; quel qu'en soit le sujet,
Rien n'est si dangereux que César qui se taît ;
Cependant son palais, dans une paix profonde,
Est selon sa coutume ouvert à tout le monde.
La moitié du sénat défend le Champ de Mars,
Où le peuple en fureur accourt de toutes parts ;
Rome enfin n'offre plus que l'effroyable image
D'un champ couvert de morts, et souillé de carnage.
Mais ce qui me surprend c'est que Pomponius
M'a dit qu'en aucun lieu l'on n'a vu Manlius.

CICÉRON.

Manlius ne vit plus.

CATON.

Dieux ! quel bonheur extrême !
Qui l'a donc immolé?

CICÉRON.

Catilina lui-même.

CATON.

Consul, vous m'alarmez ; et je crains que Céson
N'abuse comme vous d'un injuste soupçon.
Gardons-nous d'attaquer un homme impénétrable,
Qu'il faut craindre encor plus innocent que coupable.

CICÉRON.

Caton, écoutez moins cette rare candeur.
Eh! qui de tant de maux pourroit être l'auteur?
Qui, hors Catilina, peut vouloir nous détruire?
A de fausses lueurs vous laissez-vous séduire?
Que Manlius soit mort, qu'il l'ait sacrifié,
C'est prouver seulement qu'il s'en est défié:
Je ne vois dans ce coup que le meurtre d'un traître,
Qu'un autre a prévenu dans la crainte de l'être.
Plût aux dieux que, moins lent à punir ses forfaits,
Du chef des conjurés Céson nous eût défaits!
Si de quelque succès son audace est suivie,
Ses cruautés n'auront de bornes que sa vie.
Des infâmes complots formés par Céthégus
Ne voudriez-vous pas excepter Lentulus?
Bientôt jusque sur vous leur fureur va s'étendre.
Mais c'est trop s'arrêter.

CATON.

Consul, daignez attendre:
Je ne souffrirai point qu'abandonnant ces lieux
Vous osiez exposer des jours si précieux;
C'est votre ami, c'est moi qui vous en sollicite:
De chevaliers romains une troupe d'élite
Par mon ordre bientôt va se rejoindre à nous;
Permettez qu'avec eux je combatte pour vous.

SCENE III.

CICÉRON, CATON, LUCIUS.

CATON.

Mais je vois Lucius; que vient-il nous apprendre?

LUCIUS.

Qu'à l'instant près de vous Pétréius va se rendre;
J'entends déja son nom voler de toutes parts,
Et déja ses soldats ont bordé les remparts:

Sans le secours heureux que le ciel nous envoie
Aux plus cruelles mains Rome alloit être en proie.
Nous avons vu trois fois le fier Catilina
S'élancer en fureur du palais de Sylla,
Renverser, foudroyer nos plus fermes cohortes;
Trois fois, mais vainement, il a tenté les portes:
Je l'ai vu presque seul se mêler parmi nous;
J'ai vu Céson lui-même expirer sous ses coups;
De qui l'ose attaquer la ruine est certaine,
Et Rufus contre lui ne se soutient qu'à peine.
Seigneur, il m'a chargé de vous en avertir.

CATON.

Je vois nos chevaliers; il est temps de partir.

SCENE IV.

CICÉRON, CATON, TULLIE.

TULLIE.

Seigneur, où courez-vous, tandis que le carnage
Au soldat furieux laisse à peine un passage?

CICÉRON.

Rassurez-vous, ma fille, et restez en ces lieux;
Bientôt nous reviendrons y rendre grace aux dieux:
Ce temple en attendant vous servira d'asile;
Que sur Rome et sur moi votre cœur soit tranquille.

SCENE V.

TULLIE, *seule.*

Espoir des malheureux, dieux, soyez mon recours!
Hélas! c'est de vous seuls que j'attends du secours.
A quel excès de maux me voilà parvenue!
On me fuit, on se tait: ô soupçon qui me tue!
Que je plains les malheurs de ce fatal décret,

Que mon pere a paru m'accorder à regret!
Loin d'oser sur ce choix lui faire violence,
Ne devois-je pas mieux pénétrer son silence?
J'entends avec fureur nommer Catilina;
On dit qu'il se retranche au palais de Sylla,
Tandis qu'en d'autres lieux il auroit dû paroître.
Est-ce là, s'il m'aimoit, que l'ingrat devroit être?
Peut-il m'abandonner en cette extrémité?
Quel usage fait-il de sa fidélité?
Aucun de ses amis n'accourt pour ma défense;
Et tous, jusqu'à Probus, évitent ma présence.
D'un funeste décret n'aurois-je armé sa main
Que pour voir immoler jusqu'au dernier Romain?
Cruel Catilina, soit perfide ou fidele,
Que tu coutes de pleurs à ma douleur mortelle!
Que dis-je? et Manlius qu'il a sacrifié
Ne l'a-t-il pas déja plus que justifié?
Ne l'aimerai-je donc que pour lui faire outrage?
Dieux, éloignez de moi cet horrible nuage.
On vient: c'est lui. Je sens redoubler mon effroi.

SCENE VI.

CATILINA, *sans épée, un poignard à la main*, TULLIE.

TULLIE.

Seigneur, en quel état vous offrez-vous à moi?
Quoi! tout couvert de sang! Quel désordre effroyable!
A qui réservez-vous ce fer impitoyable?
Que vois-je?

CATILINA.

Un malheureux qui vient d'être vaincu,
Honteux de vivre encore, ou d'avoir tant vécu.
Dieux, qui m'abandonnez à mon sort déplorable,

Ramenez-moi du moins l'ennemi qui m'accable.
En vain, pour le chercher, j'échappe à mille bras,
Le lâche à ma fureur ne s'exposera pas.
Tandis qu'au désespoir tout mon cœur est en proie,
Mes cruels ennemis se livrent à la joie.
Ce fer, que je gardois pour leur percer le flanc,
Ne sera plus souillé que de mon propre sang.

TULLIE, *à part.*

Fatale vérité, que j'ai trop combattue,
De quel affreux éclat viens-tu frapper ma vue !
(*à Catilina.*)
Écoutez-moi, seigneur, et reprenez vos sens.
Qui peut vous arracher ces terribles accents ?
Si vous êtes vaincu, mon pere est donc sans vie ?

CATILINA.

Eh ! sait-il seulement qu'on meurt pour la patrie ?
Ce n'est pas vous, c'est lui que je cherche en ces lieux ;
Fuyez, éloignez-vous d'un amant furieux.
Dieux ! après tant d'exploits dignes de mon courage,
Il ne me restera qu'une inutile rage !
Ah ! si j'eusse manqué de prudence ou de cœur
Je pourrois au destin pardonner mon malheur ;
Mais que n'ai-je point fait dans ce moment terrible !
Et que falloit-il donc pour me rendre invincible ?
Intrépides amis, dignes d'un sort plus doux,
Vous êtes morts pour moi, j'ose vivre après vous !
Quoi ! Sylla presque seul, plus heureux que grand homme,
N'eut besoin que d'un jour pour triompher de Rome ;
Et moi, triste jouet du perfide Céson,
Je suis vaincu deux fois, et par toi, Cicéron !
Quoi ! dans le même instant qu'il faut que Rome tombe,
C'est toi qui la soutiens, et c'est moi qui succombe !
Mon génie, accablé par ce vil plébéien,

Sera donc à jamais la victime du sien?
Après m'avoir ravi la dignité suprême,
Ce timide mortel triomphe de moi-même!
Fortune des héros, ce n'est pas sur les cœurs
Que l'on te vit toujours mesurer tes faveurs.
Que l'on doit mépriser les lauriers que tu donnes,
Puisque c'est Cicéron qu'aujourd'hui tu couronnes!
O de mon désespoir vil et foible instrument,
Tu me restes donc seul dans ce fatal moment!
Mes généreux amis sont morts pour ma défense;
Et, pour comble d'horreurs, je mourrai sans vengeance!
Dieux cruels, inventez quelque supplice affreux,
Qui puisse être pour moi plus triste et plus honteux!

TULLIE.

Malheureux! que dis-tu? Quand la mort t'environne,
Ton cœur respire encor le fiel qui l'empoisonne,
Et gémit de laisser des crimes imparfaits!

CATILINA.

Qu'entends-je? on m'ose ici reprocher des forfaits!
Cœur foible, qui, rampant sous de lâches maximes,
Croyez l'ambition une source de crimes,
Vaine erreur qu'un grand cœur sut toujours dédaigner,
Apprenez que le mien étoit fait pour régner.
Rome esclave, sans frein, avoit besoin d'un maître:
J'ai voulu lui donner le seul digne de l'être;
C'est moi. Si vous osez condamner ce projet,
Vous ne méritez pas d'en devenir l'objet.
N'auriez-vous pas voulu, pour gouverner l'empire,
Que j'eusse de Caton consulté le délire;
Ou que, faisant un choix plus conforme à vos vœux,
J'eusse, pour avilir tant d'hommes généreux,
Donné ma voix au dieu que le sénat révere,
Lui dont la seule gloire est d'être votre pere?

TULLIE.

Songez qu'il est du moins l'arbitre de vos jours.

CATILINA.

Voilà celui qui doit décider de leur cours.
Tout vaincu que je suis, craignez de voir paroître
Cet arbitre nouveau qu'on me donne pour maître.

TULLIE.

Écoutez-moi, cruel, avant que la fureur
Acheve d'aveugler votre indomtable cœur :
Les moments nous sont chers ; et celui-ci, peut-être,
Va flètrir sur l'airain le jour qui vous vit naître.
Encor si, dans les champs où préside l'honneur,
Où le vaincu souvent peut braver le vainqueur,
Je vous voyois chercher une sorte de gloire,
Je pourrois sans rougir chérir votre mémoire :
Mais se donner la mort pour de honteux complots,
Est-ce donc là mourir de la mort des héros ?
Je devrois vous haïr ; mais votre mort prochaine
Éteint tout sentiment de vengeance et de haine.
Mon cœur, de ses devoirs autrefois si jaloux,
Qui, malgré tout l'amour dont il brûloit pour vous,
Se fit de votre perte un devoir légitime,
Ne sait plus aujourd'hui que pleurer sa victime.
Barbare, si jamais vous fûtes mon amant,
Si la mort vous paroît un frivole tourment,
Craignez-en un pour vous plus cruel: c'est moi-même ;
C'est une amante en pleurs, qui vous perd et vous aime ;
C'est ma douleur, qui va me conduire au tombeau.
Voulez-vous, en mourant, devenir mon bourreau ?
Reconnoissez ma voix ; c'est la fiere Tullie,
Que l'amour vous ramene et vous réconcilie,
Qui veut vous arracher à votre désespoir,
Et qui ne rougit plus de trahir son devoir.
Songez, Catilina, que Rome est votre mere ;
Qu'à vous, plus qu'à tout autre, elle doit être chere.

Renoncez à l'orgueil de vouloir mettre aux fers
Un peuple à qui les dieux ont soumis l'univers.
Pour sauver votre honneur, n'employez d'autres armes
Qu'un retour vertueux, vos remords, et mes larmes:
Jurez-moi que jamais vous ne teindrez vos mains
De votre propre sang, ni du sang des Romains.
Je vais vous dérober au coup qui vous menace ;
Ce que j'ai fait pour Rome obtiendra votre grace.

CATILINA.

Ma grace est dans mes mains, cœur indigne du mien.
Cicéron vous a-t-il déja transmis le sien ?
Moi, fléchir ! moi, prier ! moi, demander la vie !
L'accepter, ce seroit me couvrir d'infamie.

TULLIE.

Eh bien ! cruel, méprise un pardon généreux,
J'y consens ; mais du moins, dans ton sort malheureux,
De la part d'une amante accepte une retraite.

CATILINA.

M'y pourriez-vous cacher ma honte et ma défaite?
C'est là le trait cruel qui déchire mon cœur.
Ah ! s'il vous touche encor, respectez mon malheur.
Si de vous obéir ce cœur étoit capable,
J'aurois trop mérité le destin qui m'accable.
Dans l'état où je suis, loin de vous attendrir,
C'est vous qui devriez m'exciter à mourir,
Et même me prêter une main généreuse.
Cachez à mes regards cette douleur honteuse.
Que craignez-vous? ma mort? La mort n'est qu'un instant
Que le grand cœur défie, et que le lâche attend.
Vous m'indignez: je sens que ma raison s'égare.

TULLIE.

Frappe ; mais, malgré toi, tu me suivras, barbare.
Ne crois pas m'effrayer par tes emportements ;

Je ne me connois plus dans ces affreux moments.
Quoi ! c'est Catilina qui manque de constance !
Malheureux! qu'attends-tu, sans armes, sans défense?
Le sénat va bientôt revenir en ces lieux,
Veux-tu que je te voie égorger à mes yeux?
Ingrat, suis-moi ; du moins une fois en ta vie,
Reconnois, par pitié, l'empire de Tullie.
Tu n'as que trop bravé sa tendresse et ses pleurs ;
Prête-moi ce poignard.

CATILINA, *se perce, et donne le poignard à Tullie.*

Le voilà.

TULLIE.

Je me meurs !

CATILINA.

Tout est fini pour moi : mais, si je perds la vie,
Du moins mes ennemis ne me l'ont point ravie.
Séchez vos pleurs, Tullie ; et que prétendez-vous
D'un cœur dont la mort seule éteindra le courroux?
Étouffez des regrets que ma fierté dédaigne ;
C'est de mourir vaincu qu'il faut que l'on me plaigne.

SCENE VII.

CATILINA, TULLIE, LENTULUS, CÉTHÉGUS, LES LICTEURS.

CATILINA, *voyant arriver les conjurés qu'on mene au supplice.*

Voici le dernier coup que me gardoit le sort.

CÉTHÉGUS, *en passant.*

Adieu, Catilina : nous allons à la mort.

CATILINA.

Amis infortunés, ma main vient de répandre
Ce sang que j'aurois dû verser pour vous défendre.

SCENE VIII.

CICÉRON, CATON, TULLIE, CATILINA,
LES LICTEURS.

CATILINA, *voyant paroître Cicéron et Caton.*
Il ne me restoit plus, pour comble de douleur,
Que d'expirer aux yeux de mon lâche vainqueur.
(*à Cicéron.*)
Approche, plébéien; viens voir mourir un homme
Qui t'a laissé vivant pour la honte de Rome.
(*à Caton.*)
Et toi, dont la vertu ressemble à la fureur,
Au gré de mes desirs tu feras son malheur.
Cruels, qui redoublez l'horreur qui m'environne,
(*il fait un mouvement pour se lever.*)
Qu'heureusement pour vous la force m'abandonne!
Mais croyez qu'en mourant mon cœur n'est point changé.
O César! si tu vis, je suis assez vengé.

FIN DE CATILINA.

LE TRIUMVIRAT,

OU

LA MORT DE CICÉRON,

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la premiere fois, le 23 décembre 1754.

A MADAME BIGNON.

MADAME,

Vous dédier le Triumvirat, c'est offrir un enfant a sa mere : heureux, si vous vous en fussiez moins rapportée à moi pour son éducation! plus heureux encore, si vous eussiez pu le douer d'une portion de ce génie si sage et si éclairé qui fut votre partage, mais qu'une modestie portée jusqu'à l'excès, vous force trop souvent de condamner à un silence injurieux pour vos amis ! Y en a-t-il qui se lassent de vous entendre? Quand on sait si bien penser et si bien parler, je crois, madame, qu'il est honteux de se taire. Je souhaite que ce reproche fasse plus d'effet sur vous que n'en ont fait sur moi vos judicieux avis ; mais on n'est pas poëte impunément. Malgré un grand nombre de fautes, que j'aurois pu éviter si je n'eusse consulté que vous, je me flatte que vous daignerez accepter sans répugnance l'hommage que je vous rends, avec serment d'être plus docile dans le nouvel ouvrage que vous me forcez d'entreprendre. Vouloir bien devenir, à votre âge, le précepteur d'un homme de quatre-vingt-un ans, est un trait digne de vous.

Je suis, avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,
JOLYOT DE CRÉBILLON.

PRÉFACE.

Il y a peu d'exemples qu'un homme de quatre-vingt-un ans, âge qui semble inviter à l'indulgence, se soit vu aussi cruellement traité par la cabale que je le fus à la premiere apparition de cet ouvrage. Il est rare en même temps que le public se soit jamais déclaré si vivement et si promptement contre des manœuvres odieuses qui l'avoient indigné, puisqu'à la seconde représentation de cette tragédie, il me prodigua plus d'applaudissements que je n'en reçus de ma vie à aucune de mes pieces. On eût dit qu'il se faisoit un point d'honneur de protéger un vieux nourrisson qu'il a paru adopter dès ses premieres productions. Malgré les bontés dont il m'a honoré, la cabale n'en a pas moins répandu d'absurdités contre cet ouvrage, jusqu'à dire que c'étoit un réchauffé de Cromwel. Si j'aimois la vengeance, rien ne pourroit plus contribuer à la satisfaire qu'une méchanceté si stupide. Je laisse à penser quel rapport il peut y avoir entre le Triumvirat et Cromwel. Si j'avois un peu plus d'amour-propre, ce déchainement me feroit croire que je puis encore exciter l'envie; mais je n'en aurai jamais d'autre que celle de mériter les suffrages du public, et de lui donner des marques de ma reconnoissance. Je ne puis mieux le lui prouver, qu'en continuant d'augmenter la mauvaise humeur de mes ennemis par de nouveaux ouvrages.

ACTEURS.

OCTAVE-CÉSAR, } triumvirs.
LÉPIDE, }

CICÉRON, consul.

TULLIE, fille de Cicéron.

SEXTUS, fils de Pompée, et déguisé sous le nom de Clodomir, chef des Gaulois.

MÉCENE, favori d'Octave.

PHILIPPE, affranchi du grand Pompée.

La scene est à Rome, dans la place publique.

LE TRIUMVIRAT,

OU

LA MORT DE CICÉRON,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

TULLIE, *seule.*

Où vais-je, infortunée? et quel espoir me luit?
Que de cris! que de pleurs! et quelle affreuse nuit!
Effroyable séjour des horreurs de la guerre,
Lieux inondés du sang des maîtres de la terre,
Lieux dont le seul aspect fit trembler tant de rois,
Palais où Cicéron triompha tant de fois,
Désormais trop heureux de cacher ce grand homme,
Sauvez le seul Romain qui soit encor dans Rome.
(*Appercevant le tableau des proscrits.*)
Que vois-je à la lueur de ce cruel flambeau?
Ah! que de noms sacrés proscrits sur ce tableau!
Rome, il ne manque plus, pour combler ta misere,
Que d'y tracer le nom de mon malheureux pere,
Qu'on peut sans t'offenser nommer aussi le tien;
Hélas! après les dieux il est ton seul soutien.

(*A la statue de César.*)

Toi qui fis en naissant honneur à la nature,
Sans avoir des vertus que l'heureuse imposture,
Trop aimable tyran, illustre ambitieux,
Qui triomphas du sort, de Caton, et des dieux;
Brutus, s'il est ton fils, a plus fait pour ta gloire

(*Elle montre le nom d'Octave à la tete des proscripteurs.*)

Que ce tigre adopté pour flétrir ta mémoire:
César, vois à quel titre il prétend t'egaler;
Mais c'est en proscrivant qu'il sait se signaler.
Sacrifie à nos pleurs ce successeur profane;
Si ton cœur l'a choisi, ta gloire le condamne;
Ce n'est pas sous son nom qu'un glorieux burin
Enchaînera jamais et la Seine et le Rhin.
Sous un joug ennobli par l'éclat de tes armes
Nous respirions du moins sans honte et sans alarmes;
Loin de rougir des fers qu'illustroit ta valeur,
On se croyoit paré des lauriers du vainqueur:
Mais sous le joug honteux et d'Antoine et d'Octave,
Rome, arbitre des rois, va gémir en esclave.
Quel spectacle nouveau vient me remplir d'effroi!

(*à la statue de Pompée.*)

Ah! Pompée, est-ce là ce qui reste de toi?
Misérables débris de la grandeur humaine!
Douloureux monuments de vengeance et de haine!
Plus on dispersera vos restes immortels,
Et plus vous trouverez et d'encens et d'autels.
Et toi, digne héritier d'un nom que Rome adore,
Héros qu'en ses malheurs chaque jour elle implore,
Pour nous venger d'Octave accours, vaillant Sextus;
A ce nouveau César sois un nouveau Brutus.
Octave est si cruel, qu'il rendroit légitime
Ce qui même à ses yeux pourroit paroître un crime...

SCENE II.

CLODOMIR, TULLIE.

TULLIE.

Mais dans l'obscurité qu'est-ce que j'entrevois ?
Hélas ! que je le plains ! c'est le chef des Gaulois.
Tandis que pour mon pere il expose sa vie,
Mon pere pour jamais va lui ravir Tullie.
Que cherchez-vous ici, généreux Clodomir ?

CLODOMIR.

Ce que les malheureux cherchent tous, à mourir.
Madame, c'en est fait ; la colere céleste
Va bientôt des Romains détruire ce qui reste :
Le jour n'éclaire plus que des objets affreux,
Et l'air ne retentit que de cris douloureux ;
Les autels ne sont plus qu'un refuge effroyable
Que souille impunément le glaive impitoyable :
Un tribun massacré par ses propres soldats
Ne sert que de signal pour d'autres attentats ;
Un fils presque à mes yeux vient de livrer son pere ;
J'ai vu ce même fils égorgé par sa mere :
On ne voit que des corps mutilés et sanglants,
Des esclaves traîner leurs maîtres expirants ;
Le carnage assouvi réchauffe le carnage.
J'ai vu des furieux dont la haine et la rage
Se disputoient des cœurs encor tout palpitants ;
On diroit, à les voir l'un l'autre s'excitants,
Déployer à l'envi leur fureur meurtriere,
Que c'est le dernier jour de la nature entiere ;
Et, pour comble de maux dans ces cruels instants,
Rien ne m'annonce ici les secours que j'attends.
D'infortunés proscrits une troupe choisie
Va bientôt par mes soins se trouver dans Ostie :
J'ai sauvé Messala, Métellus, et Pison ;

Mais ce n'est rien pour moi si je n'ai Cicéron;
C'est à ce tendre soin que mon amour s'applique
Pour sauver à la fois vous et la république.
Fuyez, belle Tullie, et daignez un moment
Vous attendrir aux pleurs d'un malheureux amant;
C'est pour vous, digne objet qui causez mes alarmes,
Que le plus fier des cœurs a pu verser des larmes.

TULLIE.

Moi fuir! ah! Clodomir, c'est en moi, dans mon sein,
Que Rome doit trouver son salut ou sa fin:
Les pleurs pour m'ébranler sont de trop foibles armes;
La vie a ses attraits, mais la mort a ses charmes.

CLODOMIR.

N'accablez point, Tullie, une ame au désespoir:
Si ma douleur n'a rien qui vous puisse émouvoir,
Écoutez-moi du moins en ce moment funeste.
De ce pere si cher, le seul bien qui vous reste,
L'implacable Fulvie a juré le trépas:
Vous la verrez bientôt l'arracher de vos bras,
Et couvrir de son sang cette auguste retraite,
Qui n'est pour Cicéron ni sûre ni secrete.
Octave a découvert qu'il étoit en ces lieux:
Rien n'échappe aux regards de cet ambitieux;
Dangereux et prudent, plus adroit que sincere,
Il ne s'attachera qu'à tromper votre pere.
Mécene est avec lui: ce sage courtisan,
Peu digne du malheur de servir un tyran,
Vient flatter Cicéron d'une faveur ouverte,
Sans savoir que peut-être il travaille à sa perte.
Octave vous adore, et prétend à son tour
Que votre pere et vous couronniez son amour;
Et moi qui vous aimois plus qu'on n'aime la vie,
Je vous perds avec elle, adorable Tullie.
Votre hymen mettra fin à leur division,

Et c'est mon sang qui va sceller leur union.

TULLIE.

Votre sang ! ah ! croyez qu'il n'est point de puissance
Que je n'ose braver ici pour sa défense.
Eh ! quel sang fut jamais si précieux pour nous ?
Est-il quelque Romain qui le soit plus que vous ?
Clodomir, il est temps de vous ouvrir mon ame,
J'ai vu sans m'offenser éclater votre flamme ;
J'ai souffert sans courroux qu'un amour malheureux
Malgré ma dignité m'entretînt de ses feux ;
Et, cédant sans effort au penchant invincible
Qui triomphoit d'un cœur si long-temps insensible,
Mon devoir contre vous n'a jamais combattu.
L'amour pour vos pareils devient une vertu ;
Et la vôtre, d'accord avec mon innocence,
Ne m'a point fait rougir de ma reconnoissance.
Je ne vous cache point que mes vœux les plus doux
Se bornoient à l'espoir de vous voir mon époux ;
Mais vous n'ignorez pas que la fierté romaine
Jamais dans ses hymens n'admet ni roi ni reine ;
Qu'étranger, et sur-tout sorti du sang des rois,
Notre union ne peut dépendre de mon choix.
Parmi tant de malheurs que nous avons à craindre,
De celui-ci mon cœur n'auroit osé se plaindre,
Si ce cœur, pénétré de vos soins généreux,
N'avoit cru vous devoir de si tendres aveux.
C'en est fait, Clodomir, la fortune inhumaine
Vient de briser les nœuds d'une innocente chaîne :
Plaignez-moi, plaignez-vous ; mais respectez mon cœur,
Ses regrets, son devoir, sa gloire, et sa candeur.
Un rival... (à ces mots ne craignez rien d'Octave,
Un tyran à mes yeux ne vaut pas un esclave)
Un rival plus heureux va causer nos malheurs,
Et je n'oserai plus vous donner que des pleurs ;
Pour la derniere fois écoutez leur langage ;

Votre amour n'en doit pas exiger davantage.
Le fils du grand Pompée... hélas ! que n'est-ce vous !
Que j'eusse avec plaisir accepté mou époux !
C'est vous en dire assez, et j'en dis trop peut-être :
Adieu. Bientôt Sextus en ces lieux va paroître :
Consultez mon devoir... Ah ! fuyez, Clodomir !
Quelqu'un vient, et je crois que c'est un triumvir.
Mon pere vous attend.

SCENE III.

LÉPIDE, TULLIE.

LÉPIDE.

Vertueuse Tullie,
Arrêtez un moment; c'est moi qui vous en prie.
Confondez-vous Lépide avec des furieux,
Opprobres à la fois des hommes et des dieux?
Triumvir malgré moi, tyran sans barbarie,
Je venois avec vous pleurer sur la patrie,
Et dire à votre pere un éternel adieu.
Ma vertu souffre trop en ce funeste lieu,
Dont je ne puis chasser mes collegues impies,
Monstres dans les enfers nourris par les Furies;
Et le sénat, en proie à ces deux inhumains,
Me charge des forfaits réservés à leurs mains :
Tandis que nos malheurs sont leur unique ouvrage,
La haine et le mépris vont être mon partage;
Sur un honteux soupçon et si peu mérité
Du cœur de Cicéron j'attends plus d'équité.
Mais de ces lieux cruels il faut que je m'exile;
Dans l'Espagne, où j'ai su me choisir un asyle,
Je vais chercher, madame, un ciel moins corrompu,
Pour sauver mon honneur, mon nom, et ma vertu.

TULLIE.

Ah ! la vertu qui fuit ne vaut pas le courage

Du crime audacieux qui sait braver l'orage :
Que peut craindre un Romain des caprices du sort
Tant qu'il lui reste un bras pour se donner la mort?
Avez-vous oublié que Rome est votre mere?
Demeurez; imitez l'exemple de mon pere,
Et de votre vertu ne nous vantez l'éclat
Qu'après une victoire, ou du moins un combat.
On n'encensa jamais la vertu fugitive,
Et celle d'un Romain doit être plus active :
On ne le reconnoit qu'à son dernier soupir;
Son honneur est de vaincre, et vaincu, de mourir :
De toute autre vertu rejetez le mensonge :
La mort pour un Romain n'est que la fin d'un songe.

SCENE IV.

CICÉRON, TULLIE, LÉPIDE.

TULLIE.

Mais Cicéron qui vient vous dira mieux que moi
Qu'un grand homme n'est rien s'il ne l'est que pour soi.

CICÉRON.

Près de voir consommer mon destin déplorable,
Et parer de mon nom cette odieuse table,
(*montrant le tableau des proscrits.*)
Je ne m'attendois pas qu'un lâche triumvir
Vînt m'apporter lui-même un ordre de mourir :
Hélas! c'est aujourd'hui tout ce que je desire;
Vous n'aurez pas besoin, cruel, de me proscrire.

LEPIDE.

Rendez plus de justice aux soins d'un tendre ami.

CICÉRON.

Eh! quel autre dessein peut vous conduire ici?
Lépide, est-ce bien vous? Quoi! ce même Lépide
Qui s'enorgueillissoit d'une vertu rigide,

De nos derniers malheurs sacrilege artisan,
A mes yeux indignés n'offre plus qu'un tyran!

LÉPIDE.

Cicéron, respectez l'amitié qui nous lie;
La mienne vous révere, et la vôtre s'oublie.
Quoi! si savant dans l'art de lire au fond des cœurs,
C'est vous qui des tyrans m'imputez les fureurs!
Ah! de leur cruauté loin que je sois complice,
Il n'est point de moments où mon cœur n'en gémisse.

CICÉRON.

Faites moins éclater une feinte douleur
Qui ne sert qu'à prouver que vous manquez de cœur:
Pourquoi donc vous unir à la toute-puissance
Dès que vous n'en pouvez réprimer la licence
Ni soutenir un rang qui doit régler vos pas?
Si votre cœur est pur, vos mains ne le sont pas.
Le sang coule à vos yeux, vous n'osez le défendre;
C'est vous qui le versez en le laissant répandre.
D'Antoine et de César collegue sans honneur,
Lorsque vous en pourriez devenir la terreur,
A peine vous osez disputer votre tête,
Trop heureux en fuyant d'éviter la tempête.
Inutile tyran d'un peuple malheureux,
Soyez du moins pour nous un tyran courageux;
Et si c'est à régner que votre cœur aspire,
Sauvez donc les sujets qui forment votre empire.
Unissons nos efforts et notre désespoir;
Du sénat expirant ranimons le pouvoir.
Lorsque de Rome en feu les cris se font entendre,
Attendez-vous sa fin pour pleurer sur sa cendre?
Ouvrez les yeux, Lépide, et revenez à vous;
Rome en pleurs avec moi vous implore à genoux:
Devenons tour-à-tour peres de la patrie,
Et rendons aux Romains une nouvelle vie:
Dussions-nous à la mort nous livrer sans succès,
Nous revivrons tous deux pour ne mourir jamais.

LÉPIDE.

Pour le salut de Rome inutile espérance!
Abandonnez aux dieux le soin de sa défense.
Il n'est plus de Romains, ni de lois, ni d'état;
C'est votre nom lui seul qui fait tout le sénat.
Romain trop vertueux, dans ce malheur extrême
Ne songez qu'à sauver votre fille et vous-même.
Tout l'univers en vain s'intéresse à vos jours
Si la fureur d'Antoine en veut trancher le cours.
Échauffé par les cris d'une femme inhumaine,
Que des fleuves de sang satisferoient à peine,
Ce cruel veut vous mettre au nombre des proscrits;
Et vous pouvez juger quel en sera le prix.
Je crains qu'à vos dépens Octave ne se venge,
Et que de Lucius vous ne soyez l'échange.
Octave, qui poursuit l'oncle du triumvir,
Ne se rendra jamais qu'on ne l'ait fait mourir;
Et l'on n'appaisera la haine de Fulvie
Que de tout votre sang on ne l'ait assouvie.
Il est vrai que contre eux Octave vous défend;
Mais de ses intérêts son amitié dépend:
La seule ambition gouverna sa jeunesse,
Et le gouvernera jusque dans sa vieillesse;
Ainsi n'attendez rien de ce volage appui,
Que vous perdrez demain, si ce n'est aujourd'hui.
J'ai fixé mon séjour sur les rives du Tage;
C'est sur ces bords heureux devenus mon partage,
D'un pouvoir usurpé restes injurieux,
Que je veux transporter Cicéron et mes dieux:
Venez y partager l'empire et ma fortune,
Qu'une tendre amitié doit nous rendre commune.

CICÉRON.

Qu'entends-je?

LÉPIDE.

Et dans ces lieux quel est donc votre espoir?

CICÉRON.

J'y veux avec le mien remplir votre devoir;
J'y veux faire moi seul ce qu'y doit faire un homme
Qui veut mourir pour Rome, ou mourir avec Rome.
Vous croyez, je le vois, parler au Cicéron
De qui la fermeté n'illustra point le nom;
Mais je vous ferai voir que ma seule sagesse
Me fit sur ma douceur soupçonner de foiblesse.
Dans les temps orageux où mon autorité
N'avoit sur le sénat qu'un pouvoir limité,
Je laissai de Sylla triompher l'insolence:
Le respect sur César m'imposa le silence;
Et ce même César prouve que la douceur
Peut ainsi que la gloire habiter un grand cœur.
Quand par des soins prudents j'ai conjuré l'orage,
Si l'on m'a reproché de manquer de courage,
Les désordres présents, ma mort, et mes revers,
Vont me justifier aux yeux de l'univers.

LÉPIDE.

Et sur quoi voulez-vous que l'on vous justifie?
Vivez pour illustrer encor plus votre vie.
Je crains un désespoir. Ah! mon cher Cicéron,
Le ciel ne vous fit point pour imiter Caton.

CICÉRON.

L'exemple de Caton seroit honteux à suivre;
Plus le malheur est grand, plus il est grand de vivre.

LÉPIDE.

Voilà les sentiments qu'a dû vous inspirer
Cette gloire où vous seul avez droit d'aspirer:
Mais laissez-moi le soin d'une tête si chere,
Daignez me confier et la fille et le pere;
Que je puisse, en sauvant des jours si précieux,
Me flatter avec vous d'un retour en ces lieux.
Conservons au sénat un ami si fidele,
A Rome un magistrat qui fut si digne d'elle;
Dans notre exil commun venez me consoler.

Voulez-vous qu'à mes yeux je vous voye immoler?
D'Octave prévenant redoutez les finesses;
Mais craignez encor moins son art que ses promesses.
Je vais guider vos pas en des lieux écartés
Où l'on ne peut jamais vous découvrir.

CICÉRON.

Partez:
J'aurai moins à rougir de me donner un maître
Que de suivre un ami si peu digne de l'être.
Que César me soutienne ou me manque de foi,
Antoine, vous, et lui, tout est égal pour moi;
Si le destin me garde une fin malheureuse,
La fuite ne pourroit que la rendre honteuse.
Je n'ai connu qu'un bien, c'étoit la liberté;
Je l'ai perdu: grands dieux, qui me l'avez ôté,
Que ne m'arrachiez-vous une importune vie
Qu'en vain votre courroux réserve à l'infamie?

LÉPIDE.

Je ne vous presse plus; mais avant mon départ
D'un secret important je veux vous faire part.
Sextus, que l'on croyoit au rivage d'Ostie,
Est depuis quelque temps caché dans l'Italie;
Je soupçonne de plus qu'il pourroit être ici;
Gardez-vous d'embrasser ce dangereux parti:
Celui des conjurés seroit moins sûr encore;
Ce sont des assassins que l'univers abhorre;
Et si jamais César peut découvrir Sextus,
Vous vous perdez tous deux ainsi que Métellus.

CICÉRON.

Que m'importe Sextus? et que voulez-vous dire?

LÉPIDE.

Ce que pour vous sauver mon amitié m'inspire.
En vain vous prétendez sous le nom d'un Gaulois
Nous cacher un guerrier connu par tant d'exploits:
Cicéron, mon dessein n'est pas de vous surprendre;
Je sais tout, j'ai tout vu; cessez de vous défendre.

J'ai trop aimé Pompée, et trop connu ses fils
Pour croire qu'à Sextus mes yeux se soient mépris:
Je viens de l'entrevoir.

CICÉRON.

Eh bien! si de son pere
La mémoire aujourd'hui peut vous être encor chere,
Loin de rougir des biens qu'il répandit sur vous,
Qu'un noble souvenir vous les rappelle tous;
De ce nom si vanté ranimons la puissance,
Et d'un fils malheureux embrassez la défense:
Détruisons les tyrans et le triumvirat,
Ou formons-en un autre appuyé du sénat;
Qu'aux transports d'un ami votre vertu réponde:
Devenons les soutiens et les maîtres du monde;
Mais ne le soumettons à notre autorité
Que pour donner aux lois toute leur liberté.

LÉPIDE.

De ce rare projet j'admire la noblesse;
J'en conçois la grandeur, encor mieux la foiblesse:
Je vois des généraux qui n'auront pour soldats
Que des proscrits errants de climats en climats.
Croyez-moi, Cicéron, votre unique espérance
Est de pouvoir d'Antoine éviter la vengeance:
Fuyez avec Sextus, ou fuyez avec moi;
Choisissez l'un de nous, et comptez sur ma foi.
Mais pour jamais de Rome il faut que je m'exile:
Pour la derniere fois je vous offre un asile;
Adieu.

SCENE V.

CICÉRON, *seul.*

Foible tyran, garde pour tes pareils
Ton amitié, tes soins, ta honte, et tes conseils;
Lâche, plus digne encor de mépris que de haine.

Déja le jour plus grand m'annonce que Mécene,
Qui dans ce trouble affreux s'intéresse à la paix,
Doit être dès long-temps rentré dans ce palais :
Allons. Mais il est temps que j'instruise ma fille
D'un secret qui peut perdre ou sauver ma famille.
Sur nos desseins communs craignons moins d'alarmer
Un grand cœur qui sait plus que de savoir aimer.
De ses frayeurs pour moi Sextus qui se défie
Ne connoît pas encor tout le cœur de Tullie.
Non, ne lui laissons plus ignorer un secret
Que ma tendre amitié lui cachoit à regret.
Clodomir, devenu le fils du grand Pompée,
Ne pourra me blâmer de l'avoir détrompée.
Unissons-les, donnons à César un rival
Dont le nom seul pourra lui devenir fatal.
Essayons cependant de fléchir un barbare,
Pour suspendre les coups que sa main nous prépare;
Mais s'il veut s'emparer du pouvoir souverain,
A son ambition nous pourrons mettre un frein.
Dieu puissant des Romains, indomtable génie,
Aujourd'hui dieu du meurtre et de la tyrannie,
Si je ne puis changer tes décrets immortels,
Fais-moi du moins mourir au pied de tes autels.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

OCTAVE, MÉCENE.

OCTAVE.

Oui, Mécene, je sais qu'une ardente vengeance
A souvent confondu le crime et l'innocence,
Qu'à des yeux prevenus le mal paroît un bien,
Que la haine est injuste et n'examine rien;
Mais je sais encor mieux qu'une aveugle clémence,
Loin d'arrêter le crime, en nourrit la licence;
Plus on doit épargner les hommes vertueux,
Plus il faut des méchants faire un exemple affreux.
Quel que soit mon courroux, il est si légitime
Qu'il ne me permet pas le choix d'une victime:
Le seul infortuné digne de mes regrets,
Dont la mort flétriroit à jamais nos décrets,
C'est l'orateur fameux pour qui Rome m'implore,
Et qu'un funeste amour me rend plus cher encore,
Le divin Cicéron, dont le nom glorieux
Triomphera toujours dans ces augustes lieux;
Je veux le rendre aux pleurs de l'aimable Tullie,
Et le sauver des coups de l'indigne Fulvie.
Tu l'as vu cette nuit, conçois-tu quelque espoir
Qu'il veuille en ma faveur employer son pouvoir?
Il est bon qu'en public il prenne ma défense,
Pour disposer le peuple à plus d'obéissance,
Et que par ses amis il inspire au sénat

De réunir en moi tout le triumvirat.
César, pour rétablir l'état en décadence,
Crut devoir s'emparer de la toute-puissance;
Il sentit (et j'ai dû le sentir comme lui)
Qu'il ne faut aux Romains qu'un seul maître aujourd'hui.

MÉCENE.

Cicéron désormais n'a qu'un desir unique,
C'est de vous voir, seigneur, sauver la république,
D'Antoine qu'il méprise abaisser la grandeur,
Devenir du sénat l'ame et le protecteur:
Sur tout autre projet il sera peu flexible.
Cependant à vos soins il m'a paru sensible:
Essayez d'engager ce fier républicain
A vous laisser jouir du pouvoir souverain;
C'est sur ce point qu'il faut le vaincre ou le séduire.
Cicéron, dès qu'il peut vous servir ou vous nuire,
Ne vous laisse qu'un choix, le perdre ou le sauver:
Le plus digne de vous est de le conserver;
Son amitié, son nom, ses conseils, sa prudence,
Son crédit au sénat, sur-tout son éloquence,
Deviendroient votre appui dans un péril pressant.

OCTAVE.

Rien n'est si dangereux dans un état naissant
Que ces hommes de bien que le public admire,
Qui, sur le préjugé d'un vertueux délire,
N'embrassent le parti des autels ou des lois
Que pour tyranniser les peuples ou les rois.

SCENE II.

OCTAVE, MÉCENE, CICÉRON.

OCTAVE.

J'apperçois Cicéron; laisse-nous seuls, Mécene.

SCENE III.

OCTAVE, CICÉRON.

OCTAVE, *à part.*

Que sa douleur me trouble, et me cause de peine!
(*haut.*)
A votre nom célebre on doit trop de respect
Pour croire que le mien vous puisse être suspect.
Quoique des triumvirs il ait lieu de se plaindre,
Cicéron près de moi sait qu'il n'a rien à craindre.
Comme il s'agit de Rome, à ce nom si chéri
Je suis sûr de trouver votre cœur attendri,
Et que vous me verrez ici sans répugnance.

CICÉRON.

Comment avez-vous pu desirer ma présence?
César, en quel état vous offrez-vous à moi?
Ah! ce n'est ni son fils, ni César que je voi;
Vos mains n'en ont que trop souillé la ressemblance,
Et Rome n'en peut trop pleurer la différence.
Malheureux! pouvez-vous sans l'inonder de pleurs
Sur son sein déchiré déployer vos fureurs?
O César, ce n'est pas ton sang qui l'a fait naître;
Brutus qui l'a versé méritoit mieux d'en être:
Le meurtre des vaincus ne souilloit point tes pas;
Ta valeur subjuguoit, mais ne proscrivoit pas:
Si tu versois du sang pour soutenir ta gloire,
De ta clémence en pleurs tu parois la victoire;
Et vous, sans redouter l'exemple de sa mort,
Vous semblez n'envier que son funeste sort:
Peu jaloux d'hériter de ses sages maximes,
Cruel, vous ne songez qu'à parer des victimes.

OCTAVE.

D'un reproche odieux qui blesse mon honneur,
Cicéron, modérez l'indiscrete rigueur;

Mais, pour justifier un discours qui m'étonne,
Et que mon amitié cependant vous pardonne,
César, que vous venez de placer dans les cieux,
Et que pour m'abaisser vous égalez aux dieux,
En quels lieux, répondez, a-t-il perdu la vie?
Fut-ce aux bords de la Seine, ou dans Alexandrie?
Est-ce aux champs de Pharsale, où pour votre bonheur
La victoire à genoux couronnoit sa valeur?
Non, ce fut au sénat, et dans le sein de Rome,
Que l'on osa trancher les jours de ce grand homme;
Et vous m'osez blâmer de répandre le sang
De ceux dont la fureur lui déchira le flanc!
Quel autre ai-je proscrit? orateur téméraire!
Je voudrois en pouvoir couvrir toute la terre:
Quelque sang qu'à sa mort j'ose sacrifier,
Je n'en connois aucun digne de l'expier.
Du meurtre de César condamner la vengeance,
C'est des plus noirs forfaits consacrer la licence.

CICÉRON.

Un meurtre, quel qu'en soit le prétexte ou l'objet,
Pour les cœurs vertueux fut toujours un forfait;
Mais les républicains ne se font pas un crime
D'immoler un tyran même digne d'estime:
Ils ne regardent point leur tyran comme un roi
Qu'éleve au-dessus d'eux la naissance ou la loi;
Et sans avoir pour lui les lois ni la naissance
César osa des rois s'arroger la puissance.
Non que des conjurés j'approuve la fureur;
Je déteste leur crime, encor plus son vengeur;
Car vous multipliez à tel point les supplices,
A Brutus vous cherchez tant de nouveaux complices,
Qu'il semble que César renaisse chaque jour,
Et que chacun de nous l'assassine à son tour.
Contre un peuple à genoux armer la tyrannie,
De l'univers entier détruire l'harmonie,

Et de ses ennemis se defaire à son choix,
Rendre le glaive seul l'interprete des lois,
Employer pour venger le meurtre de son pere
Des flammes ou du fer l'odieux ministere,
Donner à ses proscrits pour juges ses soldats;
Du neveu de César voilà les magistrats.
Qui vous a confié l'autorité suprême?

OCTAVE.

Le besoin de l'état, mon épée, et moi-même.
Et de quel droit enfin osez-vous aujourd'hui
Interroger César, et César votre appui?
Revenez d'une erreur qui vous seroit fatale:
Un homme tel que moi ne veut rien qui l'égale;
Dès que César n'est plus, et qu'il revit en moi,
Qui d'entre les Romains doit me donner la loi?
Croyez-vous rétablir par votre politique
D'un peuple et d'un sénat l'union chimérique?
Ce n'étoit qu'un vain nom dès le temps de Sylla,
Qui s'est évanoui depuis Catilina.
Si de nos Scipions les jours pouvoient renaître;
Ce n'est que sous moi seul qu'on les verroit paroître:
Mais vous voyez assez qu'il n'est aucun espoir
De remettre les lois dans leur premier pouvoir.
Le glaive qui vous fit gagner tant de victoires,
Et qui de nos exploits embellit tant d'histoires,
Le glaive qui vous fit triompher tant de fois,
Vous subjugue à son tour, et triomphe des lois.
Dès qu'il faut obéir, le parti le plus sage
Est de savoir se faire un heureux esclavage.
La liberté n'est plus qu'un bien d'opinion;
Le nom de république une autre illusion,
Dont il faut rejeter l'orgueilleuse chimere,
Source de trop de maux pour vous être encor chere.
Qu'espérez-vous enfin quand tout est renversé,
Quand le sénat n'est plus qu'un troupeau dispersé?
Où sont vos légions pour soutenir la gloire

De ce corps dont sans vous on perdroit la mémoire?
En vain vous prétendez affranchir les Romains
Du joug qu'ils imposoient au reste des humains:
L'univers nous demande une forme nouvelle,
Et Rome un empereur qui commande avec elle;
Trop heureux les Romains si pour ce haut emploi
Ils n'avoient désormais à redouter que moi!
Mon collegue insolent vous fait assez connoître
Que d'un emploi si noble il se rendroit le maître,
Si vous pouviez souffrir qu'il osât s'en saisir;
Mais vous me choisirez, si vous savez choisir.
Le cruel triumvir demande votre tête;
Son crédit l'obtiendra, si le mien ne l'arrête.
Un intérêt si cher doit nous concilier.
Pour mieux détruire Antoine il faut nous allier.
Vos vertus, vos malheurs, mon amour pour Tullie,
Mon honneur, tout m'engage à vous sauver la vie.
Vous fûtes autrefois mon premier protecteur,
Votre bouche long-temps s'ouvrit en ma faveur;
Je vous dois mes grandeurs, une amitié sincere.
Aimez-moi, Cicéron, et devenez mon pere.

CICÉRON.

Abdique, je t'adopte, et ma fille est à toi,
Pourvu qu'elle consente à te donner sa foi,
Qu'elle daigne accepter l'époux de Scribonie,
Et qu'au sort d'un César elle veuille être unie:
Je doute cependant qu'élevée en mon sein,
Un tyran, quel qu'il soit, puisse obtenir sa main.
Elle vient, tu pourras t'expliquer avec elle:
Si tu l'aimes, tu dois la prendre pour modele.
Rentre dans ton devoir, sois Romain; à ce prix
Tu deviendras bientôt son époux et mon fils:
Mais si tu veux toujours tenir Rome asservie,
Tu peux quand tu voudras me livrer à Fulvie.

SCENE IV.

OCTAVE, *seul.*

L'excès où Cicéron vient de s'abandonner
M'éclaire, et d'un complot me le fait soupçonner :
C'est lui qui doit trembler, et c'est lui qui menace !
Sans Brutus ou Sextus il auroit moins d'audace.

SCENE V.

TULLIE, OCTAVE.

TULLIE.

Tandis que pour lui seul je venois en ces lieux,
Cicéron tout-à-coup disparoît à mes yeux ;
Je n'en ai pas moins vu qu'une peine mortelle
Accabloit son grand cœur d'une douleur nouvelle.
Se peut-il qu'un objet si digne de pitié
Ne puisse triompher de votre inimitié ?
Languissant, malheureux, sans amis, sans défense,
Auroit-il de César essuyé quelque offense ?
J'ai vu que tout en pleurs il s'éloignoit de vous,
Et vos yeux sont encore enflammés de courroux.

OCTAVE.

Si les vôtres daignoient lire au fond de mon ame,
Ils seroient peu troublés du courroux qui l'enflamme,
Et vous jugeriez mieux des sentiments d'un cœur
Digne de s'enflammer d'une plus noble ardeur.
Quelque haine que fasse éclater votre pere,
Pour oser le haïr sa fille m'est trop chere ;
Je n'oublierai jamais qu'en vous donnant le jour
C'est à lui que je dois l'objet de mon amour.
Ah ! loin de l'outrager, c'est Cicéron lui-même

Qui venge ses chagrins sur un cœur qui vous aime.
Plus il est malheureux, plus je m'attache à lui,
Sur-tout depuis qu'il n'a que moi seul pour appui.
C'est pour lui conserver et les biens et la vie
Que j'arme contre moi la cruelle Fulvie :
Lorsque César enfin s'offre pour votre époux,
Cicéron est encor plus injuste que vous.

TULLIE.

Je vous croyois toujours l'époux de Scribonie;
Mais avec vos pareils malheur à qui s'allie!
A vous voir d'un hymen nous imposer la loi
On croiroit que César peut disposer de moi,
Et qu'au mépris des lois, au défaut du divorce,
Il peut quand il voudra m'obtenir par la force,
Et qu'enfin au-dessus d'un citoyen romain,
Il veut de ses amours traiter en souverain.
Encor si vous aviez abdiqué la puissance,
Ou plutôt d'un tyran abdiqué l'arrogance,
Vous pourriez à vos vœux permettre quelque espoir.

OCTAVE.

Si j'osois abdiquer le souverain pouvoir
Quel rang pourrois-je offrir désormais à Tullie?

TULLIE.

Le rang d'un citoyen pere de la patrie;
D'un Romain qui ne sait briguer d'autres honneurs
Que ceux dont la vertu couronne les grands cœurs.

OCTAVE.

Prévenu comme vous des chimeres romaines,
Si de l'autorité j'abandonnois les rênes
Pour régler ma fortune au gré de mon amour,
Antoine voudra-t-il abdiquer à son tour?

TULLIE.

Eh! que peut m'importer que le cruel abdique
Dès que nous n'avons plus ni lois, ni république?
Impérieux amant, qui me parlez en roi,
Savez-vous que Brutus est moins Romain que moi?

Régnez, si vous l'osez; mais croyez que Tullie
Saura bien se soustraire à votre tyrannie :
Si du sort des tyrans vous bravez les hasards,
Il naîtra des Brutus autant que des Césars.

OCTAVE.

De la part de Tullie un dédaigneux silence
Eût été plus séant que tant de violence :
Je ne m'attendois pas qu'un si cruel mépris
De tout ce que j'ai fait dût être un jour le prix.
De l'ingrat Cicéron j'ai souffert les caprices
Sans me plaindre de lui ni de ses injustices :
Votre pere au sénat m'a cent fois outragé ;
Dans ses emportements il n'a rien ménagé ;
Avec mes ennemis son cœur d'intelligence
N'a jamais respiré que haine et que vengeance;
Tandis qu'avec ardeur je combattois les siens,
Cicéron à me perdre encourageoit les miens ;
Je viens d'en essuyer la plus sanglante injure,
Sans qu'elle ait excité le plus léger murmure :
Et l'on m'outrage, moi ! je suis un inhumain
Dont sans crime à son gré l'on peut percer le sein !
Pourquoi ? parcequ'on veut arracher aux supplices
Du meurtre de César l'auteur et les complices,
Et que le furieux qui lui perça le flanc
S'abreuve dans le mien du reste de son sang.
César, qui jusqu'au ciel vit s'élever sa gloire,
Immortel ornement du temple de mémoire ;
César, indignement traîné dans le sénat,
N'est point encor vengé d'un si noir attentat ;
Et si je veux vous plaire il faut que je l'oublie,
Que je laisse un champ libre au pere de Tullie,
Qui veut que de César les lâches meurtriers
Rentrent dans le sénat couronnés de lauriers ;
Et que sacrifiant à Brutus son idole,
J'aille de son poignard orner le capitole !

TULLIE.

Auriez-vous prétendu qu'à vos ordres soumis,
Cicéron à vos coups dût livrer ses amis ;
Que de vos cruautés spectateur immobile,
Son cœur désespéré vous laisseroit tranquille?

OCTAVE.

D'autres soins le devroient occuper aujourd'hui :
Antoine, avec fureur soulevé contre lui,
Me demande à grands cris le sang de votre pere.
Notre hymen peut sauver une tête si chere ;
Quoique d'un triumvir tout soit à redouter,
A peine sur ce point on daigne m'écouter :
Le péril cependant redouble, et le temps presse ;
Au sort de Cicéron Rome qui s'intéresse,
Sans doute avec plaisir verroit notre union
Le terme spécieux de la proscription.
Devenez de la paix le lien et le gage ;
C'est l'unique moyen de dissiper l'orage.
Je vois ce qui vous flatte en ce cruel instant ;
C'est le frivole honneur d'un refus éclatant :
Mais ne présumez pas que je m'e détermine
A me priver du rang que le ciel me destine ;
Si je m'en dépouillois, ce seroit me livrer
Au premier assassin qui voudroit s'illustrer.

TULLIE.

Après ce fier aveu, je crois, pour vous confondre,
N'avoir à votre amour que deux mots à répondre :
Je ne vous aime point ; j'aimerois mieux la mort
Que de me voir un jour unie à votre sort :
Cependant si César veut déposer l'empire,
A son fatal hymen je suis prête à souscrire ;
Dût mon cœur indigné n'y consentir jamais,
Je me sacrifierai pour le bien de la paix :
Mais si vous usurpez l'autorité suprême,
Vous pouvez de mon sang teindre le diadême ;
Que ne peut ma mort seule en relever le prix,

Et sauver de vos coups tant d'illustres proscrits !

OCTAVE.

Ah ! c'en est trop ; songez, orgueilleuse Tullie,
Que c'est vous qui livrez votre pere à Fulvie.

SCENE VI.

TULLIE, *seule.*

Barbare, que mon cœur ne peut trop dédaigner,
Nous saurons mieux mourir que tu ne sais régner.
Dieux cruels, épuisez sur moi votre colere,
Ou de son désespoir daignez sauver mon pere !
O Romains ! que l'honneur de mériter ce nom
Coûte cher si l'on veut imiter Cicéron !
Tout est perdu pour moi.

SCENE VII.

CLODOMIR, TULLIE.

CLODOMIR.

Je vous cherchois, madame.
Quel trouble à mon aspect s'empare de votre ame !
Quoi ! vous levez au ciel vos yeux baignés de pleurs !
N'ai-je donc pas assez éprouvé de malheurs ?
Les premiers n'ont que trop exercé ma constance :
Ah, Tullie ! autrefois ma plus chere espérance,
Pardonnez à mon cœur quelques transports jaloux ;
L'heureux César va-t-il devenir votre époux ?

TULLIE.

Eh ! plût au ciel n'avoir d'autre malheur à craindre !
Vous et moi nous serions peut-être moins à plaindre ;
Offrez à ma douleur de plus dignes objets.
Accablé de ses maux, consumé de regrets,
Mon pere avant sa mort veut que notre hyménée

Éclaire de ses feux cette horrible journée.
Eh! que lui servira d'unir des malheureux
Menacés comme lui du sort le plus affreux?
Quel temps a-t-on choisi pour me faire connoître
Un époux qui n'aura qu'un seul moment à l'être?
Sextus, mon cher Sextus, renoncez à ma main;
Ce n'est pas moi qui dois borner votre destin.
Lorsque j'ai desiré que vous fussiez Pompée,
Hélas! qu'en ce souhait mon ame s'est trompée!
A peine mon amour voit combler ce desir
Que je perds à la fois Sextus et Clodomir.
Pourquoi de votre nom m'a-t-on fait un mystere?

SEXTUS.

J'ai cru devoir moi-même y forcer votre pere;
Je craignois de jeter dans un cœur généreux
Trop d'effroi, s'il avoit à trembler pour nous deux:
D'ailleurs convenoit-il au fils du grand Pompée
De se montrer ici sans éclat, sans armée,
Lui qui ne prétendoit s'offrir à vos regards
Qu'en protecteur de Rome, et vainqueur des Césars?
Et que ne veut-on pas quand l'amour est extrême?
Clodomir desiroit d'être aimé pour lui-même;
Sextus sans votre amour pouvoit-il être heureux?
Mais en d'autres climats venez combler mes vœux.
Vous pleurez: depuis quand votre cœur intrépide
N'oppose-t-il au sort qu'un désespoir timide?
Je viens de rassembler quelques soldats épars,
Dispersés sous leurs chefs autour de ces remparts;
Vous les trouverez tous ardents à vous défendre:
Et si de la valeur le succès doit dépendre,
J'espere que la mienne y pourra concourir,
Ne dût-il m'en rester que l'honneur de mourir.
Dès que pour vous dans Rome il n'est plus d'espérance,
Allons de la Sicile implorer l'assistance.
Ma flotte nous attend, je regne sur les eaux;

Engageons votre pere à fuir sur mes vaisseaux ;
Il est honteux pour lui de se laisser proscrire :
Vous avez sur son cœur un souverain empire,
Venez ; faisons-lui voir qu'un glorieux retour
Peut le mettre en état de proscrire à son tour.
S'il veut m'accompagner, je réponds de sa vie ;
Et l'amour couronné répondra de Tullie.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

CICÉRON, TULLIE, SEXTUS.

CICÉRON.

Héritier des vertus du plus grand des Romains,
Si digne de mémoire et des honneurs divins,
Adoré dans la paix, redouté dans la guerre,
Qui vit parer son char du globe de la terre,
Fils de Pompée enfin, à cet auguste nom
Vous daignez allier celui de Cicéron.
Je ne vous ceindrai point le front d'un diadême;
Je n'ai plus de trésor que cet autre moi-même;
O mon fils! puisse-t-il faire votre bonheur,
Et vous être aussi cher qu'il le fut à mon cœur!
Et vous, unique bien que le destin me laisse,
Délices de ma vie, espoir de ma vieillesse,
Qui n'avez plus pour dot que mon ame et mes pleurs,
Puissiez-vous n'hériter jamais de mes malheurs!
Je veux avant ma mort que ma main vous unisse;
J'ai promis à Sextus ce tendre sacrifice:
Mais après cet hymen qui va combler nos vœux
Fuyez, éloignez-vous d'un pere malheureux;
Je ne veux plus vous voir dans une triste ville
Où les morts même ont peine à trouver un asile.
Approchez, mes enfants; venez, embrassez-moi;
Jurez-vous dans mon sein une constante foi;
De nos derniers adieux scellons une alliance

Que nous desirions tous avec impatience.
Que vois-je? on se refuse à mes embrassements !

TULLIE.

Qu'exigez-vous de nous dans ces cruels moments?
Quoi ! lorsqu'avec bonté votre amour nous assemble,
Ne nous unissez-vous que pour mourir ensemble?
Et comment sans frémir pouvez-vous ordonner
A Sextus comme à moi de vous abandonner?
Quel nouveau désespoir contre nous vous anime?
De nos soins mutuels nous feriez-vous un crime?
C'est vous-même, seigneur, qui dans ce triste jour
Me faites malgré moi douter de votre amour.
Quoi ! ce pere, l'objet de toute ma tendresse,
Qui me cherchoit encor, quoiqu'il me vît sans cesse,
Ce pere qui sembloit ne vivre que pour moi,
Ne pourra désormais me voir qu'avec effroi !
Quel transport imprévu de votre ame s'empare?
Apprenez-vous d'Octave à devenir barbare?
La flotte de Sextus nous attend tous au port :
Faites-vous sur vous-même un généreux effort ;
C'est votre fille en pleurs, cette même Tullie
Du pere le plus tendre autrefois si chérie,
Qui, la mort dans le sein, vous demande à genoux
De ne lui point ravir ce qu'elle tient de vous:
Ma vie est dans vos mains, et ne tient qu'à la vôtre ;
Daignez en ce moment nous suivre l'un et l'autre.
Ce lieu n'est point encore entouré de soldats
Qui puissent observer ou retenir vos pas ;
Nous pouvons en secret gagner les bords du Tibre :
Mon pere, suivez-nous, puisque vous êtes libre,
Et que vous n'êtes pas au nombre des proscrits.

CICÉRON.

Ah ! c'est moins par respect pour moi que par mépris;
Ne pouvant m'effrayer, Antoine m'humilie ;
C'est pour flétrir mon nom que le cruel m'oublie.
Si sa main m'eût proscrit, l'univers auroit su

Que parmi ces héros du moins j'aurois vécu.
Pour braver mes tyrans je veux mourir dans Rome:
En implorant ses dieux c'est moi seul qu'elle nomme;
Je ne priverai point de mes derniers soupirs
Ce lieu qui fut l'objet de mes premiers desirs.
J'ai tant vécu pour moi, si peu pour ma patrie,
Que je veux dans son sein du moins finir ma vie:
Si je fuyois, César, qui me redoute encor,
A ses projets bientôt donneroit plus d'essor.

SEXTUS.

Cessez de vous flatter d'une espérance vaine;
César aime Tullie, et craint peu votre haine.
Dans ses murs malheureux Rome va succomber;
Croyez-vous qu'avec elle il soit beau de tomber,
Lorsqu'en lui conservant un ami si fidele,
Nous pouvons espérer de renaître avec elle?
N'avons-nous pas ailleurs des secours assurés,
La Sicile, Brutus, Rhodes, les conjurés?

CICÉRON.

Qui? moi, mon fils, que j'aille, errant dans la Sicile,
Allumer le flambeau d'une guerre civile?

SEXTUS.

Eh! comment pouvez-vous désormais l'éviter?
Ce n'est pas vous d'ailleurs qui l'allez susciter.
Il n'est point aujourd'hui de climat sur la terre
Qui puisse être à l'abri des fureurs de la guerre;
Traversez l'univers de l'un à l'autre bout,
Vous trouverez la guerre et des Romains par-tout,
Enfants infortunés d'une ville déserte,
Qui ne peut plus sentir vos soins, ni votre perte.
Pourquoi vous obstiner à mourir dans ses murs?
Donnons-lui des secours plus brillants et plus sûrs.
Croyez-vous qu'il sera pour vous plus honorable
D'être aux yeux de César traîné comme un coupable,
Pour servir de risée au soldat furieux,
Qui fera peu de cas d'un nom si glorieux?

Rome n'est plus qu'un spectre, une ombre en Italie,
Dont le corps tout entier est passé dans l'Asie :
C'est là que notre honneur nous appelle aujourd'hui ;
Rendons-nous à sa voix, et marchons avec lui.
Ce n'est pas le climat qui lui donna la vie,
C'est le cœur du Romain qui forme sa patrie.
Qui doit s'intéresser à Rome plus que moi ?
(*Il montre la statue de Pompée renversée.*)
Voyez ces monuments de douleur et d'effroi,
Ces marbres mutilés, dont le morne silence
N'en demande pas moins de sang pour leur vengeance ;
Il ne leur reste plus que le nom précieux
D'un héros que l'on vit marcher égal aux dieux :
Votre sort est écrit sous ce nom redoutable,
A tout mortel fameux exemple formidable ;
Et pour le prévenir vous n'avez qu'à vouloir.
La honte suit toujours un lâche désespoir ;
Il vaut mieux se flatter d'un espoir téméraire,
Que de céder au sort dès qu'il nous est contraire ;
Il faut du moins mourir les armes à la main,
Le seul genre de mort digne d'un vrai Romain ;
Mais mourir pour mourir n'est qu'une folle ivresse,
Triste enfant de l'orgueil, nourri par la paresse.
Ranimez-vous, mon pere, et soyez plus jaloux
De la haute vertu que j'admirois en vous.

CICÉRON.

S'il est vrai que Sextus la respecte et l'admire,
Qu'il regle donc ses soins sur ceux qu'elle m'inspire.

SEXTUS.

C'est-à-dire, seigneur, que pour vous imiter
Il faut mourir ensemble, et ne nous point quitter.

CICÉRON.

Ah, Sextus ! quoi ! c'est vous qui voulez que je fuie !
Non, ne vous flattez pas que je passe en Asie,
Ni que, des conjurés empruntant le secours,

De mes jours malheureux j'aille flétrir le cours :
Rien ne peut m'engager à quitter l'Italie ;
Cependant je suis prêt, pour contenter Tullie,
A sortir avec vous de ce triste palais :
La nuit, à Tusculum nous nous joindrons après ;
Au bois le plus prochain ma fille ira m'attendre :
Dans deux heures, Sextus, ayez soin de vous rendre
Avec quelques soldats au pont Supplicien.
Le temps ne permet pas un plus long entretien ;
Adieu : mais avant tout je veux revoir Mécene.

SCENE II.

TULLIE, SEXTUS.

TULLIE.

Ah, Sextus ! notre fuite est encore incertaine ;
Mécene à Cicéron fera changer d'avis,
Et les plus généreux ne seront pas suivis.
On vient : éloignez-vous ; c'est César qui s'avance.

SEXTUS.

Il seroit dangereux d'éviter sa présence :
Le tyran nous a vus ; je me rendrois suspect
Si je disparoissois à son premier aspect :
Il croit que sur ses bords la Seine m'a vu naître ;
Et d'ailleurs je crains peu César, quel qu'il puisse
être.

SCENE III.

OCTAVE, SEXTUS, TULLIE.

OCTAVE.

Je cherchois Cicéron ; je veux encor le voir,
Quoique sa dureté me laisse peu d'espoir.
Mais que fait près de vous ce Gaulois dont l'audace

Semble vouloir ici me disputer la place ?

TULLIE.

Quel rang près de Tullie auriez-vous prétendu
Pour croire qu'à tout autre il seroit défendu ?

OCTAVE.

En des lieux où je crois pouvoir parler en maître,
Sans mes ordres exprès on ne doit point paroître,
Et sur-tout un Gaulois : qu'il retourne en son camp ;
C'est parmi ses soldats qu'il trouvera son rang.

SEXTUS.

Depuis quand sommes-nous sous ton obéissance,
Pour oser me parler avec tant d'arrogance ?
Le sort de mes pareils ne dépend point de toi ;
Je ne releve ici que des dieux et de moi.
Aux lois du grand César nous rendîmes hommage,
Mais ce ne fut jamais à titre d'esclavage :
Comme de la valeur il connoissoit le prix,
Il estimoit en nous ce qui manque à son fils.
Sans le fer des Gaulois le César qui me brave
Eût vu borner sa gloire au simple nom d'Octave.

OCTAVE.

Qu'entends-je ? holà, licteurs !

TULLIE.

César, modere-toi ;
Apprends que ce guerrier est ici sur ma foi,
Sur celle des Romains, dont tu n'es pas le maître,
Malgré tous les projets que tu formes pour l'être.
Si tu te plains de lui, pourquoi l'outrageois-tu ?
Penses-tu n'outrager que des cœurs sans vertu ?
S'il te faut des garants, je réponds de la sienne ;
Commence à nous donner des preuves de la tienne.
Si de l'humanité tu méconnois la voix,
Des peuples alliés respecte au moins les droits ;
Sois humain, généreux, et cesse de proscrire,
Si tu veux sur les cœurs t'établir un empire.
L'art de se faire aimer, et celui de régner,

Sont deux arts que ton pere auroit dû t'enseigner :
Mais en vain tu prétends livrer à ta vengeance
Un guerrier qui n'est point soumis à ta puissance ;
Jusqu'au dernier soupir je défendrai ses jours.

OCTAVE.

Ingrate, qui des miens voulez trancher le cours,
Et de mes ennemis me rendre la victime,
Vous justifiez trop le courroux qui m'anime.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que cet audacieux,
Qui veut ne relever que de vous et des dieux,
Dans ses divers complots plus ardent que vous-même,
Brave des triumvirs l'autorité suprême :
Je sais qu'il a sauvé Messala, Métellus,
Lucilius, Pison, les fils de Lentulus ;
Mais, malgré son orgueil, je lui ferai connoître
Que je puis à mes loïs l'immoler comme un traître.

SEXTUS.

En sauvant tes proscrits j'ai fait ce que j'ai dû :
Ton pere en pareil cas eût loué ma vertu ;
Toi même, applaudissant à mes soins magnanimes,
Tu devrois me louer de t'épargner des crimes,
Et rougir, quand tu crois être au-dessus de moi,
Qu'un Gaulois à tes yeux soit plus Romain que toi.
Viole nos traités, punis-moi d'aimer Rome,
Et d'oser de nous deux être le plus grand homme.

OCTAVE.

Téméraire étranger, tu m'apprends mon devoir ;
Et ta mort...

TULLIE.

Si ma voix est sur toi sans pouvoir,
De ce rival des dieux interroge l'image ;
(Elle lui montre la statue de César.)
Que sa clémence au moins devienne ton partage :
Du grand nom de César si tu veux hériter,
Dans ses soins vertueux commence à l'imiter.

Épargne ce guerrier, je demande sa vie;
Ose me refuser.

OCTAVE.

Imprudente Tullie,
Qui voulez de régner me donner des leçons,
Que ne me donnez-vous de plus nobles soupçons?
De la vertu du moins empruntez le langage.
J'aurois trop à rougir d'en dire davantage;
Mais je ne crois pouvoir mieux vous humilier
Qu'en vous abandonnant le soin de ce guerrier,
Que je crois en effet plus digne de clémence
Qu'il ne se croit encor digne de ma vengeance.
Adieu.

(*aux licteurs*)

Vous, suivez-moi.

SCENE IV.

SEXTUS, TULLIE.

TULLIE.

Sextus, qu'avez-vous fait?

SEXTUS.

Trop peu pour mon courroux, puisqu'il est sans effet.
Tout César n'est ici qu'un objet de colere.
Héritier de l'ingrat qui détruisit mon pere,
Octave n'est pour moi qu'un rival odieux
Dont l'orgueilleux mépris m'a rendu furieux:
Tenté plus d'une fois d'en punir l'insolence...
Qu'il rende de ses jours grace à votre présence.

TULLIE.

Sextus, ce fier rival n'en est pas un pour vous;
Un amant méprisé ne fait point de jaloux:
Mais un grand cœur doit-il céder sans espérance
Aux dangereux appas d'une aveugle vengeance?
Ah! quand même à César on donneroit la mort,

Son trépas seul peut-il relever votre sort?
Tout vous promet ailleurs de hautes destinées,
Qui sans gloire en ces lieux se verroient terminées.
Fuyons, mon cher Sextus; fuir n'est un déshonneur
Que pour ceux dont on peut soupçonner la valeur;
Fuyons, loin de tenter des efforts inutiles.
Tandis qu'en ce palais on nous laisse tranquilles,
Allons, sans plus tarder, rejoindre Cicéron.
La vertu de Mécene, exempte de soupçon,
Ne nous en doit pas moins alarmer sur son zele.
Je vois, sur son départ, que mon pere chancele.
Courons le raffermir : Octave est violent;
Pour nous perdre tous trois il ne faut qu'un moment.

SEXTUS.

Ah! ne redoutez rien; je connois la prudence
De ce nouveau tyran peu sûr de sa puissance.
Comme il me croit Gaulois, et qu'il a besoin d'eux,
Il craint trop d'irriter ces peuples dangereux.

SCENE V.

PHILIPPE, SEXTUS, TULLIE.

TULLIE.

Jugez de ses frayeurs à l'objet qui s'avance;
C'est l'affranchi chargé du soin de sa vengeance,
Qui vient vous immoler, ou s'assurer de vous.
Ah! Sextus, laissez-moi m'offrir seule à ses coups.

SEXTUS.

Vous exposer pour moi, c'est m'outrager, Tullie.
M'enviez-vous l'honneur de défendre ma vie?
(*à Philippe.*)
Approche, digne chef des infâmes humains
Que César entretient pour ses lâches desseins.

PHILIPPE, *à part.*

Quel trouble dans mon cœur éleve sa présence!

O mes yeux! contemplez: voilà sa ressemblance,
Le port majestueux de cet homme divin,
Qui, tout percé de coups, vint mourir sur mon sein.
Hélas! si c'étoit lui... Mais puis-je méconnoître
Et les traits et la voix de mon auguste maître?
Quelle horreur en ces lieux regne de toutes parts!
Dieux! quel spectacle affreux vient frapper mes
regards!
(*il s'appuie sur les débris de la statue de Pompée.*)
Chers débris, monuments de la fureur d'Octave,
Arrosez-vous des pleurs d'un malheureux esclave;
Ou plutôt revivez, triste objet de mes vœux,
Et venez recevoir l'ame d'un malheureux.
Je me meurs.

TULLIE.

Que dit-il? et qu'est-ce qui l'arrête?

SEXTUS.

Avance; à m'immoler ta main est-elle prête?
Que vois-je? quel mortel se présente à mes yeux?
Grands dieux! n'est-il donc plus de vertus sous les
cieux?
L'erreur qui me flattoit malgré moi se dissipe.
Qui m'eût dit qu'à regret je reverrois Philippe?
Ce fidele affranchi du plus grand des mortels,
Qui sembloit avec lui partager ses autels;
Que ses derniers soupirs avoient couvert de gloire;
Ce Philippe, autrefois si cher à ma mémoire,
Qui sut de la vertu m'applanir les chemins,
Philippe est devenu chef de mes assassins.
Tu pleures, cœur ingrat! que de torrents de larmes
Il faudroit pour laver tes parricides armes!
Va, comble tes forfaits: si tes barbares mains
N'ont point assez trempé dans le sang des Romains,
Viens, cruel, dans le mien ennoblir ton épée;
Plonge-la dans le sein du malheureux Pompée.

PHILIPPE.

Ah, Sextus!

SEXTUS.

Serois-tu capable d'un remords?

PHILIPPE.

Écoutez-moi, mon maître, ou me donnez la mort.
Daignez vous rappeler l'histoire de ma vie;
D'aucun crime jamais elle ne fut flétrie.

SEXTUS.

Leve-toi.

PHILIPPE.

Non, seigneur, souffrez qu'à vos genoux,
Avant que de mourir, je m'explique avec vous.

SEXTUS.

Leve-toi.

PHILIPPE.

Se peut-il que mon illustre éleve
Contre un infortuné s'indigne et se souleve?
A-t-il pu soupçonner un cœur tel que le mien
De vouloir enfoncer un poignard dans le sien?
(*il montre la statue de Pompée.*)
Hélas! depuis la mort de ce maître adorable
Je n'ai fait que gémir de son sort déplorable.
Octave, prévenu que j'avois mérité
Qu'un maître pût compter sur ma fidélité,
Me prévint, et bientôt m'accorda son estime.
On sait que ce tyran s'est fait une maxime
D'attacher à son sort les hommes généreux
Qui par quelques vertus se sont rendus fameux.
C'est ainsi que j'ai su gagner sa confiance:
Mais, dans l'art de tromper imitant sa science,
Philippe n'a jamais trempé dans ses forfaits,
Et Rome n'a de moi reçu que des bienfaits.
Mais c'est par d'autres soins qu'un esclave fidele
Doit vous justifier son amour et son zele.
Octave ne croit plus que vous soyez Gaulois:

Votre noble fierté, les accents de la voix,
Vos soins pour les proscrits échappés vers Ostie,
Et l'ardeur que pour vous fait éclater Tullie,
Alarment à tel point ce cœur né soupçonneux,
Qu'il voudroit vous pouvoir sacrifier tous deux;
Et, sans bien pénétrer quelle est votre origine,
Il veut que cette nuit ma main vous assassine,
Sans croire cependant que vous soyez Sextus:
Mais il vous croit du moins un ami de Brutus.
Il vient de me quitter pour passer chez Fulvie;
Je crains qu'à Cicéron il n'en coûte la vie.
Les moments vous sont chers; et c'est fait de vos
jours,
Si de ceux du tyran je n'abrege le cours.
Pour sauver l'un de vous il faut immoler l'autre:
Choisissez du trépas de César ou du vôtre.
Rien n'est sacré pour moi dès qu'il s'agit de vous.

SEXTUS.

L'assassinat, Philippe, est indigne de nous.
Avant que d'éclater, tu pouvois l'entreprendre;
Mais, instruit du projet, je dois te le défendre.
Je m'en ferois un crime après l'avoir appris,
Et l'on t'eût pardonné de l'avoir entrepris.

PHILIPPE.

On ne peut trop louer un soin si magnanime:
Mais je vois d'un autre œil l'autel et la victime.
Le destin n'a point mis des sentiments égaux
Dans l'ame de l'esclave et celle du héros.
Mon devoir le plus saint c'est de sauver mon maître:
Qui, d'Octave ou de vous, aujourd'hui le doit être?
César ne fut jamais ni mon dieu ni mon roi;
Et le plus fier tyran n'est qu'un homme pour moi.
Si, pour vous soutenir, une égale fortune
Rendoit entre vous deux la puissance commune,
Et que de l'immoler vous eussiez le dessein,
Sextus pourroit ailleurs chercher un assassin:

Mais s'armer du poignard qu'un lâche nous destine,
Ce n'est que le punir alors qu'on l'assassine.
Se laisser prévenir est moins une vertu
Que l'imbécillité d'un courage abattu.
Il ne vous reste plus qu'une fuite douteuse;
Pour le fils de Pompée elle seroit honteuse.
Bientôt de toutes parts vous serez observé;
Prévenez donc le coup qui vous est réservé.

TULLIE.

Rejetez les conseils que Philippe vous donne;
Mais fuyons, puisqu'ainsi votre honneur nous l'ordonne.
Allons trouver mon pere, et remettons aux dieux
Le soin de nous sauver de ces funestes lieux.

PHILIPPE.

Moi, je vais retrouver César: daignez attendre
Que je sois en état du moins de vous défendre.
Vous verrez, si mon bras ne peut vous secourir,
Que Philippe avec vous est digne de mourir.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

CICÉRON, *seul.*

Orgueilleux monuments d'une grandeur passée,
Qui par celle des dieux n'étoit point effacée;
Et vous, marbres sacrés de nos premiers aïeux,
Qui faisiez l'ornement de ces superbes lieux,
En vain, de vos travaux célébrant la mémoire,
Rome a cru de vos noms éterniser la gloire;
Bientôt vous ne serez qu'un horrible débris,
Et de nouveaux objets de larmes et de cris.
Déja les rejetons de vos tiges fameuses,
D'Antoine et de César victimes malheureuses,
N'offrent plus à nos yeux qu'un mélange confus
De morts et de mourants dans la fange étendus.
(*il jette les yeux sur le tableau des proscriptions, et il y voit son nom.*)
Mais, parmi tant d'horreurs, quelle gloire imprévue
Vient ranimer mon cœur et briller à ma vue?
Mon nom ne sera plus étouffé dans l'oubli,
Et dans ses dignités le voilà rétabli.
Enfin je suis proscrit; que mon ame est ravie!
Je renais au moment qu'on m'arrache la vie.
Héros infortunés, souffrez que ce tableau
Me serve, ainsi qu'à vous, de trône et de tombeau.
Je mourrai dans ton sein, ô ma chere patrie!
Eh! que ne peut mon sang épuiser la furie

Des cruels triumvirs qui s'abreuvent du tien!
Qu'avec plaisir pour toi j'aurois donné le mien!
Au milieu des tourments je serois mort tranquille;
Je vivois pour toi seule, et je meurs inutile.
Quelqu'un vient.

SCENE II.

MÉCENE, CICÉRON.

CICÉRON.

C'en est fait; voici l'heureux instant
Qui va livrer ma tête au glaive qui l'attend.
Mais je l'espere en vain; c'est le sage Mécene,
Qu'une pitié cruelle en tremblant me ramene,
Et qui me croit peut-être accablé de douleur
A l'aspect du seul bien qui peut toucher mon cœur.

MÉCENE.

Malgré les soins divers dont vous étiez la proie,
Je lis dans vos regards une secrete joie
Qui dissipe ma crainte et flatte mon espoir.
César l'augmente encor, dès qu'il veut vous revoir.
Ah! Cicéron, souffrez que je vous concilie.
Pour triompher d'Antoine, et pour braver Fulvie,
Accordez votre fille aux soins officieux
D'un ami qui voudroit pouvoir l'unir aux dieux;
Renoncez à l'orgueil de ces vertus austeres
Qu'en des temps moins cruels se prescrivoient nos peres.
Ce n'est qu'en se pliant à la nécessité
Que l'on peut des tyrans tromper l'autorité.
Un torrent n'a jamais causé plus de ravage
Que lorsqu'à son courant on ferme le passage;
Laissez-le s'écouler, et nous donnez la paix:
Couronnez par ce don tous vos autres bienfaits.

CICÉRON.

César vous auroit-il chargé de la conclure,
Rebuté d'outrager les dieux et la nature?
Moins pressé de la soif de grossir ses trésors,
Vous auroit-il promis de respecter les morts,
De ne point dépouiller leurs enfants et leurs femmes
Des biens que ce cruel prodigue à des infâmes?
Ignorez-vous encor que des édits nouveaux
Ordonnent de fouiller jusque dans les tombeaux;
Que son avidité, par des lois inhumaines,
Impose des tributs jusqu'aux dames romaines?
Vous fait-il espérer que de notre union
L'instant sera la fin de la proscription?

MÉCENE.

C'est pour vous que d'hier César l'a suspendue.

CICÉRON.

Eh bien! sur ce tableau daignez jeter la vue.
(*il lui montre le tableau de la proscription.*)
Pour me mieux distinguer, c'est mon funeste nom
Qui seul en fait le prix.

MÉCENE.

Dieux! quelle trahison!
César auroit dicté cet arrêt sanguinaire!
Mais non; je reconnois la main du téméraire
Qui seul aura tracé cet horrible décret:
Eh! quel autre qu'Antoine eût commis ce forfait?
César jusqu'à ce point eût-il flétri sa gloire?
Si je l'en soupçonnois, ou si j'osois le croire,
Loin de tenter encor de le justifier,
Je serois le premier à le sacrifier.
S'il est vrai que César ait voulu vous proscrire,
Sur ce même tableau je vais me faire inscrire.
Adieu: si je ne puis vous sauver de ses coups,
Vous me verrez combattre et mourir avec vous.

SCENE III.

CICÉRON, *seul.*

Eh! qu'importe à César que nous mourions ensemble,
Et qu'un même supplice aux enfers nous rassemble?
Que je plains ton erreur, aveugle courtisan,
Si tu crois par ta mort attendrir un tyran!

SCENE IV.

CICÉRON, OCTAVE.

CICÉRON.

Je le vois; terminons ma course infortunée
Par l'emploi que m'avoit commis ma destinée.
Parlons; fassent les dieux que mes derniers accents
Ne se réduisent point à des cris impuissants!

OCTAVE.

Cicéron en ces lieux n'a-t-il point vu Mécene?

CICÉRON.

Je ne l'ai que trop vu pour accroître ma peine.
Mais sur un autre point, César, écoute-moi;
C'est l'unique faveur que j'exige de toi.
Je vois avec pitié que ta rigueur extrême
Attirera bientôt la foudre sur toi-même.
Si pour nous accabler de maux et de douleurs
La terre a ses tyrans, le ciel a ses vengeurs.
Crains, malgré ton pouvoir, que quelque main hardie
Ne te punisse un jour de tant de barbarie.
Quels monstres ont jamais immolé des enfants?
Peut-on trop respecter ces êtres innocents?
Hélas! de tes fureurs victimes lamentables,
Leurs meres ne sont pas pour toi plus redoutables;

Et cependant tu veux les priver de leurs biens:
César leur eût plutôt prodigué tous les siens.
C'étoit par des bienfaits qu'il vengeoit une injure;
Son fils, pour se venger, détruiroit la nature.
Est-ce ainsi que tu veux succéder à César,
Ce héros qui traînoit tous les cœurs à son char?
Imite sa bonté; crois-moi, fais-nous connoître
Que tu peux l'égaler, le surpasser peut-être.

OCTAVE.

Et pourquoi n'imputer qu'à moi seul ces décrets
Dont Rome a ressenti de si cruels effets?
Antoine est-il pour eux un dieu plus favorable?

CICÉRON.

Eh! qui pourroit fléchir ce tigre inexorable,
Dans l'ivresse, l'orgueil, et le luxe allaité,
Monstre, que le destin n'a que trop bien traité,
Et qui, pour ton malheur, nourri dans le carnage,
N'a pour toute vertu qu'une valeur sauvage?
César, dès qu'il s'agit d'avoir recours aux dieux,
Qui, d'Antoine ou de toi, leur ressemble le mieux?
Le ciel de ses bienfaits t'enrichit sans mesure,
Respecte les faveurs que te fit la nature.
Que n'as-tu pas reçu de sa prodigue main?
Tous les dons d'un génie au-dessus de l'humain.
Lorsqu'il ne tient qu'à toi d'être adoré dans Rome,
Te sied-il d'être Antoine, ou de n'être qu'un homme?
Sois César, sois un dieu; tu le peux, tu le dois:
Trop heureux que le sort te laisse un si beau choix!

OCTAVE.

Tu n'auras pas en vain recours à ma clémence,
Ni d'un sexe timide embrassé la défense.
Je souscris à tes soins; je veux, en ta faveur,
Abolir ces décrets qui te font tant d'horreur.
Au sort des malheureux une ame si sensible
Pour moi seul aujourd'hui sera-t-elle inflexible?
Je viens sur ta fierté faire un dernier effort.

Qu'avec mon amitié la tienne soit d'accord.
Je ne refuse rien, lorsque ta voix m'implore:
Laisse-moi triompher du fiel qui te dévore;
Réunissons deux cœurs divisés trop long-temps
Pour des cœurs vertueux, j'ose dire aussi grands.

CICÉRON.

Octave, tu me fis admirer ton enfance:
J'attendois encor plus de ton adolescence;
Tu m'as trompé. Les cœurs remplis d'ambition
Sont sans foi, sans honneur, et sans affection:
Occupés seulement de l'objet qui les guide,
Ils n'ont de l'amitié que le masque perfide;
Prodigues de serments, avares des effets,
Le poison est caché même sous leurs bienfaits.
La gloire d'un grand homme est pour eux un supplice,
Et pour lui, tôt ou tard, devient un précipice.
Je n'espere plus rien, et je crains encor moins.
Garde pour tes amis tes bontés et tes soins;
Pour en être il faudroit aimer la tyrannie.

OCTAVE.

Déchire le bandeau d'une aveugle manie,
Erreur dont ton orgueil s'est laissé prévenir,
Et rougis des discours que tu m'oses tenir.
Que peut me reprocher ton injuste colere?
Qu'ai-je fait qu'avant moi n'eût fait ici mon pere?
N'obéissoit-on pas lorsque César vivoit?

CICÉRON.

Sois seulement son ombre, et je suis ton sujet.
Du bonheur des humains sage dépositaire,
En faisant toujours bien, ne songe qu'à mieux faire.
Sois clément, vertueux, et rétablis les lois,
Je serai le premier à te donner ma voix;
Mais, tant que je verrai des tigres en furie
Déchirer les enfants de ma triste patrie,

Je ferai de mes cris retentir l'univers,
Et je les porterai jusque dans les enfers.

OCTAVE.

Pour me livrer la guerre avec plus d'assurances,
Des hommes et des temps pese les circonstances.
Mon pere n'eut jamais que sa gloire à venger,
Ainsi César pouvoit pardonner sans danger;
Pour un autre César il n'eut point à proscrire.
Qui d'ailleurs eût osé lui disputer l'empire?
Je ne suis entouré que de vils sénateurs,
Opprobre des humains, lâches perturbateurs,
Que se fût immolé la justice ordinaire,
Dont Brutus a voulu lui-même se défaire,
Et que ce meurtrier n'a laissé dans ces lieux
Que pour m'assassiner, ou me rendre odieux:
Car de mes ennemis l'indigne politique
Ne tend qu'à me charger de la haine publique.
Mais en de vains discours c'est trop nous engager:
Je ne suis pas venu pour me faire juger.
Pour la derniere fois je demande Tullie.

CICÉRON.

Faut-il que jusque-là ta grandeur s'humilie?
D'un amour simulé laissons là les attraits:
Va, je t'ai pénétré plus que tu ne voudrois.
Les doux liens du cœur, étrangers dans ton ame,
Ne triompheront point de l'ardeur qui t'enflamme;
C'est la soif de régner; voilà ce que tu veux:
Mais, comme il faut voiler ce projet dangereux,
Tu veux en imposer par l'hymen de Tullie;
Faire croire aux Romains, puisqu'à toi je m'allie,
Que j'épouse à mon tour ta haine et ta fureur
En faveur d'un hymen qui me comble d'honneur;
Si je t'ouvre un chemin à la grandeur suprême,
Que je l'applanis moins pour toi que pour moi-même;
Et qu'enfin c'est moi seul qui dicte tes arrêts:

Prétexte précieux pour m'immoler après. (1)

OCTAVE.

Si j'avois de te perdre une secrete envie,
Qui pourroit m'engager à retenir Fulvie?
Imprudent orateur, songe que ton orgueil
A de tes intérêts toujours été l'écueil.
S'il me faut pour régner l'appui d'une famille,
Qu'ai-je besoin, dis-moi, de toi ni de ta fille?
Ingrat, si tu jouis de la clarté du jour,
Apprends que tu ne dois ce bien qu'à mon amour;
Vois ton nom.

CICÉRON.

Je l'ai vu, César; je t'en rends grace.
Mais il ne s'agit pas du sort qui me menace,
Il s'agit des Romains. Pour la derniere fois,
D'un ami malheureux daigne écouter la voix.

OCTAVE.

Je n'écoute plus rien d'un ami si perfide.
Ce n'est pas l'intérêt de Rome qui te guide;
Ce fameux Clodomir, ce rival odieux,
Qu'avec tant de secret tu cachois en ces lieux,
Injurieux objet d'une lâche tendresse,
Est le seul où ton cœur aujourd'hui s'intéresse:
C'est l'amant de Tullie; ose me le nier.

CICÉRON.

Je ne chercherai pas à m'en justifier.
Pourquoi de ce rival te ferois-je un mystere?
A-t-il trempé ses mains dans le sang de ton pere?
Ou, si c'est un forfait que d'aimer les Romains,
Implacable tyran, détruis tous les humains.

---

(1) Prétexte spécieux de m'immoler après.

Ce vers est celui du manuscrit de la comédie françoise.

C'est dans la cruauté que brille ton courage.

OCTAVE.

Ah! c'est pousser trop loin le mépris et l'outrage.
Adieu: je t'abandonne à mon inimitié.

CICÉRON.

Va, fuis; je l'aime mieux encor que ta pitié.
Celle de tes pareils à la fois déshonore
Et celui qu'elle épargne et celui qui l'implore.

SCENE V.

CICÉRON, *seul.*

Mais que sont devenus mes enfants malheureux,
Depuis l'instant fatal qui m'a séparé d'eux?
Ma fille dans sa fuite a-t-elle été surprise,
Ou Sextus auroit-il manqué son entreprise?
Hélas! de Tusculum s'ils ont pris le chemin,
Dans mes tristes foyers ils m'attendront en vain;
Je ne reverrai plus ce couple que j'adore.
Eh! puis-je desirer de les revoir encore?
J'obtiens le seul honneur que j'avois souhaité;
Et du moins je pourrai mourir en liberté...

SCENE VI.

CICÉRON, SEXTUS, TULLIE.

CICÉRON.

Mais je vois mes enfants! Chers témoins de ma joie,
C'est pour la partager que le ciel vous envoie.
Le destin va bientôt terminer mes malheurs,
Et mon sort est trop beau pour mériter des pleurs.
Viens, ma fille, jouis des honneurs de ton pere:
Vois, lis sur ce tableau la fin de ma misere.

Sextus, vous m'avez vu le front humilié
Que, parmi ces grands noms, le mien fût oublié.
Je me plaignois à tort des mépris d'un barbare,
Pardonnons-lui tous deux un affront qu'il répare.

TULLIE.

Seigneur, est-ce donc là ce destin glorieux,
Qui doit être pour nous si grand, si précieux?
Mourir dans les tourments, victime de Fulvie,
C'est mourir dans l'opprobre et dans l'ignominie.
Eh! comment, sans rougir d'un si cruel transport,
Pouvez-vous avec joie annoncer votre mort?
Changerez-vous toujours d'avis et de conduite?
Un grand cœur doit avoir plus d'ordre et plus de suite.
A peine vous formez un généreux dessein,
Qu'à l'instant même il est banni de votre sein.
A l'amour paternel un faux honneur succede;
Et, plus le mal est grand, plus on fuit le remede.
César ne vous a point encore abandonné.
Si nous mourons, c'est vous qui l'aurez ordonné.
Vous le savez, la mort n'a rien qui m'épouvante;
Des cœurs infortunés c'est la plus douce attente.
Ce qui me fait gémir, c'est de voir votre cœur
S'honorer d'un trépas qui n'est qu'un déshonneur.
Mais de ce même fer dont l'amour de Tullie
S'est armé pour défendre une si belle vie,
Si vous vous obstinez à rester en ces lieux,
Je saurai, malgré vous, m'immoler à vos yeux.

CICÉRON.

Ah! ma fille, étouffez ce transport téméraire.

SEXTUS.

Mon pere, il vous apprend ce que vous devez faire.
Se peut-il qu'un grand cœur se montre si jaloux
Des honneurs qu'un esclave obtiendroit comme vous?

Quel misérable orgueil pour une ame romaine !
Ah ! loin de nous vanter une gloire si vaine,
Rougissez de vous voir proscrit sur ce tableau.
C'est dans le ciel qu'il faut inscrire un nom si beau.
Des plus nobles proscrits je viens d'armer l'élite,
C'est à mourir entre eux que l'honneur nous invite.
Laisserez-vous périr ces guerriers généreux
Qui s'exposent pour vous au sort le plus affreux ?
Un Romain, tant qu'il veut, peut rétablir sa gloire ;
C'est en cherchant la mort qu'il trouve la victoire.
Lorsqu'il faut terminer ses déplorables jours
Est-ce au fer des bourreaux qu'il faut avoir recours ?

CICÉRON.

Ah ! je n'aspire point aux honneurs de la guerre ;
Le ciel ne m'a point fait pour désoler la terre,
Ni pour briller dans l'art des travaux meurtriers.
Ainsi que ses vertus, chacun a ses lauriers.
Et que peut m'importer, dès qu'il faut que je meure,
Quelle main me viendra marquer ma derniere heure ?
Lorsqu'on ne peut plus vivre, il faut savoir mourir,
Et se rendre, quand rien ne peut nous secourir.
A quoi me servira votre valeur suprême,
Plus terrible cent fois pour moi que la mort même ?
Tullie est un héros au-dessus du trépas,
Qui viendra s'élancer à travers les soldats.
Voulez-vous qu'à mes yeux on égorge ma fille,
Et l'héritier qui peut relever ma famille ?
Et comment osez-vous hasarder nos amis,
Dès que le moindre espoir ne nous est plus permis ?
Dans l'ardeur de tenter une vaine défense,
Les ferez-vous périr pour toute récompense ?

SEXTUS.

Eh bien ! si rien ne peut nous sauver de la mort,
Nous mourrons tous du moins dignes d'un meilleur
sort.

CICÉRON.

C'est parler en soldat, dont l'ardente manie
Méprise également et la mort et la vie.
Je suis pere, et je dois mieux penser qu'un amant
Qui ne consulte plus que son emportement.
On n'en veut qu'à moi seul en ce moment funeste;
Faut-il imprudemment sacrifier le reste?
Mon sang appaisera la fureur des tyrans:
Ah! laissez-lui l'honneur de sauver mes enfants.
Calmez les fiers transports de ce cœur indomtable;
Ma mort est désormais un mal inévitable.
Ma fille, qui n'a plus d'autre soutien que vous,
Aura-t-elle à pleurer son pere et son époux?
Adieu, mon cher Sextus; adieu, chere Tullie:
Pour m'aimer plus long-temps conservez votre vie.
On vient. Ah! c'en est fait: dieux! quel moment affreux!
Hélas! pour ma défense ils se perdront tous deux.

SCENE VII.

CICÉRON, SEXTUS, TULLIE, PHILIPPE.

PHILIPPE, *à Sextus.*

Vos amis assemblés sous diverses cohortes,
Pour vous accompagner, sont déja loin des portes.
(*à Tullie.*)
Madame, en ce moment, daignez suivre ses pas.
Du sort de Cicéron ne vous alarmez pas.
Octave, qui ne veut que semer l'épouvante,
A cru, pour ébranler votre ame trop constante,
Devoir ranger son nom au nombre des proscrits;
Mais, malgré le courroux dont son cœur est épris,
Il ne peut consentir à livrer votre pere:
Ainsi ne craignez rien de sa feinte colere.

(*à Cicéron.*)

Loin de vouloir, seigneur, en terminer le cours,
Il vient de m'ordonner de veiller sur vos jours:
Marchons à Tusculum, tandis qu'avec Tullie
Sextus ira se rendre au rivage d'Ostie.

CICÉRON.

Adieu, triste témoin de mes vœux superflus,
Palais infortuné, je ne vous verrai plus.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

OCTAVE, *seul.*

Je le connois enfin, ce rival trop heureux,
Que pour nous son seul nom rendoit si dangereux,
L'audacieux Sextus, que César, trop facile,
Laissa vivre, ou plutôt régner dans la Sicile,
Et dont il n'est sorti que dans le noir dessein
De me plonger peut-être un poignard dans le sein.
Le traître n'a que trop attenté sur ma vie
En séduisant le cœur de l'ingrate Tullie.
Que de soins différents m'agitent tour-à-tour!
Un peuple mutiné, l'ambition, l'amour.
Sont-ce donc là les biens que tu cherchois, Octave,
Et dont, pour ton honneur, tu n'es que trop esclave?
Regne, puisque tu veux soumettre l'univers;
Mais en l'en accablant partage moins ses fers.
Sextus, qui te bravoit, échappe à ta vengeance.
Avec une valeur égale à sa naissance
Que n'ai-je point encore à redouter de lui?
Voilà ce qui me doit occuper aujourd'hui.
Sans être secouru que de sa seule épée,
Sextus, par ses exploits, fait revivre Pompée.
Nous le verrons un jour disputer avec nous
Un fardeau dont le poids ne paroît que trop doux.

Mais je saurai bientôt prévenir son attente; (1)
Immolons à la fois Sextus et son amante.
Heureusement Tullie est encor dans nos mains,
Et de Rome son pere a repris les chemins;
Bientôt Hérennius, qui devoit l'y conduire,
De son sort, quel qu'il soit, aura soin de m'instruire.
Mais Mécene paroît.

SCENE II.

OCTAVE, MÉCENE.

OCTAVE.

Cher ami, que mon cœur
Avoit besoin de toi pour calmer ma douleur!
Philippe m'a trahi : cet esclave infidele,
Que je croyois si sûr et si rempli de zele,
Par ses fausses vertus abusant mes esprits,
Étoit d'intelligence avec tous les proscrits;
C'est lui qui les a tous sauvés de ma poursuite,
Et qui seul de Sextus a préparé la fuite.

MÉCENE.

Philippe n'a jamais mieux rempli son devoir
Qu'en trompant votre haine et votre fol espoir;
Et d'ailleurs devoit-il vous livrer son éleve?
A ce nom si chéri déja l'on se souleve.
Si par malheur Sextus fût resté dans vos mains
Vous eussiez contre vous armé tous les Romains.
Mais n'êtes-vous point las de tant de barbaries,
Et d'exercer ici l'empire des Furies?

---

(1) Mais ma fureur saura prévenir son attente,
Ou du moins pour jamais lui ravir son amante.

Ces vers se trouvent dans le manuscrit de la comédie françoise.

OCTAVE.

Qu'entends-je?

MÉCENE.

Les discours d'un ami vertueux,
Dont vous approuveriez le zele impétueux,
Si de quelque retour votre ame étoit capable;
Mais aux cris comme aux pleurs elle est impénétrable.
Vous ne serez que trop entouré de flatteurs,
Et que trop inspiré par de vils délateurs;
C'est l'unique entretien où vous trouviez des charmes:
Je ne puis plus vous voir sans répandre des larmes.
L'ami que j'avois cru digne d'être adoré,
C'est le même par qui je suis déshonoré;
Tandis que c'est lui seul qui détruit, persécute,
Aux pleurs qu'il fait verser c'est moi qui suis en bute.
Vos soldats, rebutés de servir d'assassins,
M'ont déja reproché vos ordres inhumains:
On diroit qu'en effet votre cœur sanguinaire (1)
Fait du sang des mortels sa substance ordinaire,
Qu'il ne voit qu'à regret des hommes innocents;
Car vous les croyez tous criminels ou méchants;
Et bientôt à vos yeux dans son sein déplorable
Rome n'offrira plus qu'un gouffre abominable,
Que vous acheverez de combler de forfaits;

---

(1) Poursuivez, achevez de mettre Rome en cendre;
Mais de votre amitié je ne veux plus dépendre.
Il faudroit à la fin partager vos forfaits;
Et, comme je suis las d'en supporter le faix,
Adieu.

Ces vers se trouvent dans le manuscrit de la comédie françoise.

Mais comme je suis las d'en supporter le faix,
Adieu.

OCTAVE.

Quoi ! c'est ainsi que Mécene me quitte ?
D'où peut naître, dis-moi, le transport qui t'agite ?
Ah ! loin de redoubler mon trouble et ma terreur,
De l'état où je suis adoucis la rigueur.
Tu sais que dès hier j'ai cessé de proscrire.
Antoine, qui jouit avec moi de l'empire,
Pour me perdre d'honneur, par ses détours secrets
Fait passer sous mon nom ses horribles décrets.

MÉCENE.

Est-ce à vous de ramper sous les lois d'un infâme (1)
Asservi lâchement aux fureurs d'une femme ?
Triumvir comme lui, libre de tout oser,
Au plus cruel trépas il falloit s'exposer,
Et laver dans son sang une pareille injure.
Un affront vit toujours sur le front qui l'endure ;
Qui ne s'en venge pas est fait pour le souffrir.
On croiroit, à vous voir tour-à-tour vous flétrir
Par l'odieux trafic des plus illustres têtes,
Que vous vous partagez le fruit de vos conquêtes :
Il abandonne un oncle ; et vous, un protecteur
Dont vous avez long-temps recherché la faveur,
A qui seul vous devez votre grandeur suprême,
Et qu'il falloit sauver aux dépens de vous-même.

---

(1) Ah ! César, qui se plaint d'un collegue perfide,
Du sang du malheureux est-il donc moins avide ?
Est-il quelque douleur qui vous puisse attendrir ?
On croiroit, à vous voir l'un l'autre vous flétrir
Par l'odieux trafic..... etc.

Ces vers se trouvent dans le manuscrit de la comédie françoise.

OCTAVE.

Cesse de m'effrayer, et me nomme l'objet
Qui fait couler tes pleurs.

MÉCENE.

Ingrat, qu'avez-vous fait?
Hélas! hier encor il existoit un homme
Qui fit par ses vertus les délices de Rome,
Mémorable à jamais par ses talents divers,
Dont le génie heureux éclairoit l'univers;
Il n'est plus... Son salut vous eût couvert de gloire,
Et de vos cruautés effacé la mémoire :
Qu'ai-je besoin encor de vous dire son nom?
Ah! laissez-moi vous fuir, et pleurer Cicéron.

OCTAVE.

Qui? moi, j'aurois livré ce mortel admirable!
Et c'est de ce forfait toi qui me crois coupable?

MÉCENE.

C'est en l'abandonnant que vous l'avez livré.
De sang et de fureur votre cœur enivré,
Soigneux de me cacher la moitié de ses crimes,
Laisse au Tibre le soin de compter ses victimes.

OCTAVE.

Ah! Mécene, un moment du moins écoute-moi;
Je ne veux entre nous d'autre juge que toi.
Moi-même, pour sauver le pere de Tullie,
J'ai disposé sa fuite à l'insu de Fulvie;
Et chargé de ce soin Léna, Salvidius,
Soutenus par Philippe et par Hérennius;
C'est par eux qu'en secret je le faisois conduire,
Sans prévoir que peut-être on pouvoit les séduire:
Comment s'en défier, et sur-tout de Léna,
Tribun que j'ai reçu de la main d'Agrippa?
D'ailleurs à Cicéron Léna devoit la vie.

MÉCENE.

C'est à son défenseur lui seul qu'il l'a ravie.
L'intrépide orateur a vu sans s'ébranler

Lever sur lui le bras qui l'alloit immoler :
« C'est toi, Léna, dit-il ; que rien ne te retienne :
« J'ai défendu ta vie, arrache-moi la mienne.
« Je ne me repens point d'avoir sauvé tes jours,
« Puisque des miens c'est toi qui dois trancher le cours » ;
A ces mots Cicéron lui présente la tête
En s'écriant, « Léna, frappe, la voilà prête ».
Léna, tandis que l'air retentissoit de cris,
L'abbat, court chez Fulvie en demander le prix.
Un objet si touchant, loin d'attendrir son ame,
N'a fait que redoubler le courroux qui l'enflamme ;
Les yeux étincelants de rage et de fureur,
Elle embrasse Léna sans honte et sans pudeur,
Saisit avec transport cette tête divine
Qui semble avec les dieux disputer d'origine,
En arrache... Épargnez à ma vive douleur
La suite d'un récit qui vous feroit horreur.
Nous ne l'entendrons plus du feu de son génie
Répandre dans nos cœurs le charme et l'harmonie :
Fulvie a déchiré de ses indignes mains
Cet objet précieux, l'oracle des humains ;
Mais on ne m'a point dit, après ce coup funeste,
Ce que sa barbarie a pu faire du reste.

OCTAVE.

Eh bien ! sur Cicéron suis-je justifié ?

MÉCENE.

Si ce n'est pas César qui l'a sacrifié,
Que de sa mort du moins la plus haute vengeance
De César soupçonné fasse voir l'innocence.

OCTAVE.

Si je m'en vengerai ? quoi ! tu peux en douter ?
Ta douleur sur ce point n'a rien à redouter.
Ma haine désormais ne peut être assouvie
Qu'en noyant dans son sang l'exécrable Fulvie.
Ce n'est pas Lucius qui m'en fera raison ;

C'est Antoine qui doit payer pour Cicéron.
Si tu m'aimes encor, va me chercher sa fille;
Je veux de ce grand homme adopter la famille:
De tes cris, de tes pleurs tu m'as importuné,
Rends-moi de Ciceron le reste infortuné.
Pardonne à mon dépit une fatale feinte
Qui porte à ma tendresse une si rude atteinte;
En croyant l'effrayer, hélas! je l'ai perdu.
Par pitié, rends sa fille à mon cœur éperdu:
Je ne me connois plus; que mon sort t'attendrisse.

MÉCENE.

C'est vouloir de vos maux accroître le supplice.
Eh! comment osez-vous souhaiter de la voir?
Pourrez-vous soutenir ses pleurs, son désespoir?
Peignez-vous les tourments où Tullie est en proie.

OCTAVE.

Ah! n'importe, Mécene, il faut que je la voie.

MÉCENE.

Il est vrai que Tullie est rentrée en ces lieux,
Et j'ai cru qu'il falloit la soustraire à vos yeux.
Sans vouloir cependant la voir ni la contraindre
(De son juste courroux que ne doit-on pas craindre?)
J'ai pris soin seulement qu'en ces moments affreux
On ne l'instruisît point de son sort rigoureux.
N'allez point irriter une ame impérieuse
Dont rien n'arrêteroit la haine audacieuse:
Quels efforts aujourd'hui n'a point tentés son bras
Pour Sextus entraîné par ses propres soldats?
La dignité des mœurs, la vertu la plus pure,
Ne sont pas les seuls dons que lui fit la nature;
Tullie en a reçu la valeur de Sextus,
Les charmes de son sexe, et le cœur d'un Brutus;
Et vous la reverrez, si vous daignez m'en croire.
Tant d'amour convient-il avec autant de gloire?
Qu'espérez-vous d'un cœur épris d'un autre amant?
Faites-en à Sextus un généreux présent.

OCTAVE.

Mes fureurs n'ont que trop justifié sa haine...
C'en est fait, j'y consens, renvoyons-la, Mécene ;
Puisqu'il faut s'occuper de soins plus glorieux...

SCENE III.

TULLIE, OCTAVE, MÉCENE.

OCTAVE.

Je la vois... Juste ciel !... Cachons-nous à ses yeux.

TULLIE.

Pourquoi me fuyez-vous, César? je suis vaincue;
Les soldats de Sextus l'ont soustrait à ma vue:
Vous avez triomphé de moi comme de lui.
Hélas ! dans mes malheurs où trouver un appui?
Ne redoutez plus rien de la fiere Tullie ;
Il n'est point de fierté que le sort n'humilie:
Loin de vous refuser à mes tristes regards,
Faites revivre en vous la bonté des Césars :
Si j'ai porté trop loin les mépris et l'audace,
(*Elle lui montre la statue de César.*)
Au nom de ce héros, daignez me faire grace ;
Ah ! seigneur, par pitié, rendez-moi Cicéron ;
Honorez-nous tous deux d'un généreux pardon :
En des temps plus heureux votre haine endurcie
Eût été désarmée au seul nom de Tullie.

OCTAVE.

Ce nom n'est point encore effacé de mon cœur ;
Un seul jour n'éteint point une si vive ardeur,
Et des feux que Tullie allume dans une ame
Elle ne sait que trop éterniser la flamme ;
Et, malgré le mépris dont vous payez mes vœux,
J'oublie en vous voyant que je suis malheureux ;
Et j'ose me flatter que, moins préoccupée,
Vous eussiez respecté César devant Pompée :

Le ciel ne le fit point pour être mon égal ;
Il n'est pas même fait pour être mon rival.

TULLIE.

Ah ! César, est-il temps de me chercher des crimes ?
Daignez vous occuper de soins plus légitimes.
Vous avez trop connu le cœur de Cicéron
Pour en avoir conçu le plus léger soupçon :
Si de quelque refus vous avez à vous plaindre,
Son austere vertu ne laisse rien à craindre ;
A-t-il des conjurés emprunté le secours,
Ou versé dans les cœurs le poison des discours ?
Il a toujours gardé le plus profond silence :
Sa fuite ne peut être un motif de vengeance
Puisque vous-même avez ordonné son départ ;
Philippe étoit dailleurs chargé de votre part
Avec Herennius du soin de le défendre.

OCTAVE.

Mais si vous n'aviez point dessein de me surprendre
Auriez-vous de Sextus accompagné les pas,
Et pour le soutenir corrompu mes soldats ?

TULLIE.

Quel peut être l'effroi que Sextus vous inspire ?
Ce n'est pas en fuyant qu'on dispute un empire ;
L'a-t-on vu contre vous soulever les esprits,
Ou d'un nom redouté ranimer les débris ?
Il en eût recouvré la puissance usurpée
S'il se fût un moment fait voir comme Pompée.
Ah ! du sort de Sextus ne soyez point jaloux ;
Philippe n'a voulu que l'éloigner de vous :
Son maître infortuné, qui n'a plus d'autre asile,
Va sans doute avec lui regagner la Sicile.
Faites-vous un ami de ce jeune héros ;
Il est digne de vous par ses nobles travaux.
César, vous ignorez qu'une main meurtriere
Vous auroit sans Sextus privé de la lumiere ;
Tandis que votre haine éclate contre lui,

C'est sa seule vertu qui vous sauve aujourd'hui :
Pour l'en récompenser permettez que mon pere
Aille près de Sextus terminer sa misere ;
Prenez en leur faveur des sentiments plus doux.

OCTAVE.

Mais, madame, Sextus est-il donc votre époux?
Sitôt qu'à votre hymen je ne dois plus prétendre,
Aux vœux de mon rival je consens de vous rendre.

TULLIE.

Ah! César, vos détours sont trop injurieux ;
Plus sincere que vous, je m'expliquerai mieux :
De Sextus, il est vrai, je dois être l'épouse ;
Loin de vouloir tromper votre flamme jalouse,
J'avouerai sans rougir que nous avons tous deux,
Malgré tant de malheurs, brûlé des mêmes feux ;
Mais, quel que soit l'amour qu'il inspire à Tullie,
Si vous m'aimez encor, je vous le sacrifie.
Vous pouvez d'un seul mot rendre mon sort heureux :
Parlez ; me voilà prête à contenter vos vœux :
Un si grand sacrifice est le prix de mon pere ;
Rendez à ma douleur une tête si chere ;
Apprenez-moi du moins ce qu'il est devenu.

OCTAVE.

Hérennius ici n'a point encor paru :
Mécene, en attendant, prenez soin de Tullie ;
Je vais sur Cicéron interroger Fulvie.

TULLIE.

Non, César, demeurez... Mais quel objet nouveau
Vient frapper mes regards sous ce triste tableau?
Hélas! je reconnois la céleste tribune
Que mon pere occupoit avant son infortune ;
C'est de là que, rempli d'un feu toujours divin,
Il sembloit prononcer les arrêts du destin...
Plus j'ose l'observer, plus ma frayeur augmente.
Mécene... la tribune... elle est toute sanglante!

Ce voile encor fumant cache quelque forfait;
N'importe, je veux voir.
(*Elle monte à la tribune, et leve le voile.*
Dieux! quel affreux objet!
La tête de mon pere!... Ah! monstre impitoyable,
A quels yeux offres-tu ce spectacle effroyable?

OCTAVE.

L'horreur qui me saisit à ce terrible aspect
Pourroit justifier l'homme le plus suspect:
On n'en peut accuser que la main de Fulvie.

TULLIE.

La tienne a-t-elle moins fait voir de barbarie?
Ne lui conteste point un coup digne de toi.
O Sextus! tout est mort et pour vous et pour moi!
Traître! pour assouvir la fureur qui t'anime,
(*Elle se tue.*)
Tourne les yeux; voilà ta derniere victime.

FIN DU TRIUMVIRAT.

DISCOURS
ACADÉMIQUES.

M. de Crébillon ayant été élu par MM. de l'académie françoise à la place de M. de la Faye, y prit séance le jeudi 27 septembre 1731, et prononça le remerciement qui suit:

REMERCIEMENT.

Muse, voici le jour si long-temps attendu,
Jour dont aucun espoir ne m'annonçoit l'aurore,
Jour heureux, qui pour nous ne luiroit pas encore
Si de nos seuls succès sa course eût dépendu:
Muse, vous le voyez, une troupe immortelle
Daigne vous partager ses honneurs, ses emplois:
Parlez; et, s'il se peut, justifiez son choix;
Mais ne prononcez rien qui ne soit digne d'elle.
Apollon, c'est ici que tu dois m'avouer,
Puisque ma voix t'appelle au temple de mémoire:
Je ne demande rien qui ne soit à ta gloire;
Ce sont tes favoris que je voudrois louer.
Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume;
Ferois-je pour chanter des efforts superflus?
Dieu des vers, au rayon dont brillent tes élus
Souffre pour un moment que mon feu se rallume.
Je les vois tout couverts de ces rayons divins;
Dans leurs mains chaque jour tu déposes ta lyre.
Ma Muse, un jour de gloire est un jour de délire;
Sers mon audace, et prends la lyre dans leurs mains.

Téméraire, arrêtez, et respectez Minerve;
Elle a comme Apollon ses autels en ces lieux;
La raison y préside, et son front sérieux

Se rideroit aux traits d'une indiscrete verve :
Je la vois qui déja blâme nos vains efforts.
Puisque du moindre excès sa dignité s'offense,
Muse, ne célébrons que ma reconnoissance :
La raison elle-même avouera nos transports.

Mais quel éclat nouveau tout-à-coup m'environne?
Sommes-nous sur l'Olympe ou dans le champ de
 Mars ?
Quel charme vient d'unir sous mêmes étendards
Les enfants des neuf sœurs aux enfants de Bellone?
Pourpre, mitres et croix, Mars, Neptune, et Thémis,
Tout se confond ici, s'allie, et s'humanise :
Sans orgueil avec moi le héros fraternise ;
Et je ne crois plus voir qu'une troupe d'amis.

Ame de Richelieu, contemple ton ouvrage,
Qui doit ainsi que toi percer la nuit des temps ;
Ces illustres mortels, sans cesse renaissants,
Comme pour t'assurer un éternel hommage.
Dans l'art de gouverner moins ministre que roi,
L'univers en tremblant adora ton génie ;
Tout plia devant toi dans le cours de ta vie :
Tu soumets l'avenir, et regnes après toi.

Cependant il n'est plus, ce mortel si célebre
Qui fit trembler Thétis et le fier dieu de l'Ebre.
Quelle éclipse pour vous! et quel astre nouveau
Pouvoit ici du jour ramener le flambeau?
Mais en sujets la France aussi riche que Rome,
En même temps regrette et produit un grand homme.
Armand vous laissoit-il l'espoir d'un successeur?
Il apparut, cueillit ce sublime héritage ;
Et sur Armand Séguier eut même un avantage,
Du plus grand des mortels il fut le précurseur.

Louis, ô nom chéri! souverain adorable,
Des caprices du sort exemple mémorable,
A tes mânes sacrés nous n'offrons plus de fleurs
Que nos regrets profonds n'arrosent de nos pleurs.
Vous, qui l'avez suivi de victoire en victoire,
A la fois compagnons et témoins de sa gloire,
Qui de tout votre sang sûtes la consacrer,
Guerriers, qui mieux que vous pourroit la célébrer?
Quel roi mérita mieux une auguste louange?
De dons et de vertus quel précieux mélange!
C'étoit après les dieux l'ame de l'univers;
Roi grand par ses exploits, plus grand par ses revers:
La mort termine en vain son illustre carriere;
Ce demi-dieu mortel ressemble à la lumiere,
Qui prend de nouveaux feux dans l'ombre de la nuit,
Et semble encor s'accroître au moment qu'elle fuit.

France, console-toi; Louis vient de renaître:
Des hommes tels que lui peuvent-ils cesser d'être?
Digne trône d'un roi fameux par ses travaux,
On diroit que le ciel te doive des héros;
Que le sang des Bourbons, tige heureuse et féconde,
Doive dans chaque enfant donner un maître au monde.
Français, loin de gémir sous d'odieuses lois,
Vous retrouvez toujours vos peres dans vos rois.
Votre bonheur constant ne dépend point des Parques;
A peine vous perdez le plus grand des monarques,
Qu'un autre jeune encor fait briller des vertus
Que Rome à quarante ans admiroit dans Titus;
Juste, clément, pieux, son austere jeunesse
Semble déja dicter les lois de sa vieillesse.

Un ministre attentif, prudent, religieux,
Fuyant de vains lauriers l'éclat ambitieux,

Qui sait, du bien public sage dépositaire,
User en citoyen du pouvoir arbitraire:
Aigle de Jupiter, mais ami de la paix,
Il gouverne la foudre, et ne tonne jamais.
Louis, c'est mériter l'empire de la terre
Que savoir dignement confier son tonnerre.

Tu crains après ces noms de reparoître au jour,
La Faye; et que crains-tu? c'est ici ton séjour;
Viens t'y montrer paré de ces graces naïves
Qu'Apollon dans tes vers semble tenir captives:
De ton génie heureux prête-moi la douceur;
Viens toi-même établir ton foible successeur.
De combien d'agréments ta raison fut ornée!
Sur quels objets encor parut-elle bornée?
Le goût du vrai, du beau; censeur ingénieux,
Qui sans humilier montroit à faire mieux;
Le sel athénien, l'urbanité romaine;
Tour-à-tour Lélius, Malherbe, ou La Fontaine:
Aimable paresseux plongé dans le loisir,
Quel n'eût-il pas été? mais sa muse volage,
Parmi tant de talents qui n'avoit qu'à choisir,
Aimoit trop de l'esprit le doux libertinage.
Quelle perte pour vous! quelle honte pour moi!
Apollon, je me tais; j'espérois mieux de toi:
Il faut plus de grandeur quand l'audace est extrême.
Sur ta foi j'ai suivi mon orgueilleux projet:
Tu ne te plaindras pas du moins de mon sujet;
Et tu me le fais croire au-dessus de toi-même.

ÉLOGE

DE M. LE MARÉCHAL DE VILLARS,

prononcé dans l'académie françoise, le 9 décembre 1734.

Il n'est plus ce guerrier dont nos derniers malheurs
Ont immortalisé la prudence et les armes.
Peuples, dont sa valeur dissipa les alarmes,
Élevez-lui du moins un tombeau dans vos cœurs.
Toi, dont le nom préside au temple de mémoire,
Nom par tant de vertus à jamais consacré,
Nom fameux, et toujours foiblement célébré,
Malgré ce que nos chants ont redit de ta gloire,
Louis, descends des cieux, parois sur ces autels
Que la terre a dressés au plus grand des mortels;
Ce fut toi : viens placer dans ce temple où tu regnes
Un guerrier qui souvent eut part à tes exploits,
Qui par tant de travaux justifia ton choix,
Et qui sut d'un seul coup relever nos enseignes.
Dans ces temps où ton peuple osa trembler pour toi,
Ces jours marqués de sang, où le sort infidele
Éprouvoit ton grand cœur pour en faire un modele,
Ce guerrier seul fléchit les destins de son roi,
Les força de rentrer dans cette obéissance
Qui les tint si long-temps soumis à ta puissance.
Il ne lui restoit plus, après tant de hauts faits,
Après tant de remparts qu'il réduisit en poudre,
Qu'à porter aux vaincus l'olivier de la paix,
De cette même main dont il lançoit ta foudre.
Capitaine, ministre, et soldat tour-à-tour,
Dévouant à son roi tous les temps de sa vie,
L'état, le cabinet, les champs de Mars, la cour,

Partagerent son cœur sans lasser son génie.
Quels périls pour Louis n'a-t-il pas affrontés!
Combien pour nous venger en a-t-il surmontés!
Aucun n'a triomphé de sa valeur suprême.
Ces foudres que l'airain fait voler dans les airs,
Ces foudres inconnus à Jupiter lui-même,
N'étoient pour ce héros que de foibles éclairs:
On eût dit, à le voir poursuivre la victoire,
Qu'ils brilloient seulement pour annoncer sa gloire.
Louis, à ce portrait tu reconnois Villars,
Cet éleve, ou plûtôt ce fier rival de Mars,
Et peut-être le tien: son ame généreuse
(Quoiqu'il n'eût que toi seul pour but de ses travaux)
De toutes les vertus étoit ambitieuse:
Et les tiennes sans doute ont formé ce héros.
Fridelingue, Denain, batailles mémorables,
Quels succès glorieux m'offrez-vous à chanter!
Vous-mêmes, lieux cruels, mais pour nous honorables,
Où la mort sur ses jours osa presque attenter,
Les lauriers de Villars sur vos champs redoutables
N'ont-ils aucun éclat que nous puissions vanter?
Cependant quels exploits viendroient se presenter
Au seul ressouvenir de ces temps déplorables!
Déja tous nos honneurs étoient évanouis;
L'état sur son déclin, défaite sur défaite;
(C'étoit alors le temps des revers de Louis;)
Nos soldats accablés de honte et de disette,
De désespoir, peut-être, autant que de langueur,
Hommes quant aux besoins, François pour la valeur:
Leur chef, d'un seul coup-d'œil, réveille leur audace;
Tous s'offrent en héros au coup qui le menace;
Et Villars, qui bravoit la mort et le destin,
Appelle, tout sanglant, l'ennemi vers Denain.
C'est là que ce vengeur de la Seine et de l'Ebre
Fit voir qu'à Malplaquet il n'avoit survécu

Que pour rendre à Denain sa valeur plus célebre,
Et qu'un foudre de moins, Eugene étoit vaincu.
Ainsi, de nos destins fixant la violence,
Villars humilia de superbes vainqueurs,
Fit revivre en un jour leurs anciennes terreurs,
Vengea son roi, soi-même, et rétablit la France.
Tel, et plus grand encor, les Alpes l'ont revu,
Non pas jeune, et tenté d'une fortune illustre
(Au comble des honneurs il étoit parvenu);
C'étoit Villars, bravant son dix-septieme lustre,
Le premier des François, fortuné, glorieux,
Qui pouvoit, de tous soins exempt par sa vieillesse,
Borner tous ses devoirs aux conseils précieux (1)
D'un chef dont les travaux ont formé la sagesse.
Et quelle gloire encor pouvoit flatter Villars,
Ou relever l'éclat d'une si belle vie?
Mais Villars étoit né pour servir sa patrie,
Et pour trouver la mort dans les champs des Césars.
Guerriers, qui pour Louis signalez votre zele,
Villars n'aima jamais que l'état et son roi;
Il s'en fit un honneur, un devoir, une loi.
Ne perdez point de vue un si parfait modele.
Quel roi plus digne encor de régner sur vos cœurs
Doit exciter en vous la généreuse envie
D'armer pour le servir ces bras toujours vainqueurs,
Dont l'effort fit trembler le Rhin et l'Italie?
Du siecle de Louis heureux restaurateur,
Louis, nouveau soleil, paroît sur l'hémisphere
Avec tous les rayons de son prédécesseur,
Et toutes les vertus de son auguste pere:
Équitable vengeur d'un téméraire affront
Que n'a point dû souffrir l'honneur du diadême,
La justice du ciel semble ceindre elle-même

(1) M. le maréchal de Villars étoit chef du conseil de guerre.

Les lauriers destinés à couronner son front.
Il est d'autres bienfaits, et qu'un bon roi préfere
A toutes les faveurs qu'il tient des immortels;
C'est un sujet doué des dons du ministere,
Qui partage avec lui ses devoirs paternels;
Un ministre éclairé, qui, clément et sévere,
Soutienne également le trône et les autels;
Qui soit tel que Fleury, dont les soins éternels
Nous représentent moins un ministre qu'un pere.
Regne heureux et brillant, tu nous rends à la fois
Nos plus vaillants guerriers, nos plus sages ministres;
Tu nous rends avec eux le plus grand de nos rois.
France, tu ne crains plus d'évènements sinistres:
Du plus hardi soldat rivaux et compagnons,
Deux soldats, adoptés par le dieu de la Thrace,
Héritiers des vertus et du sang des Bourbons,
Signalent à l'envi leur zele et leur audace.
Le vainqueur de Rocroi, fécond en successeurs,
Condé, qui, pour le nom, la gloire et les honneurs,
N'eut au-dessus de lui que les dieux et son maître,
L'intrépide Condé vient encor de renaître.
Vous qui, formé d'un sang et si noble et si beau,
Joignez à sa splendeur la valeur la plus fiere,
Qui d'un sentier pour vous étranger et nouveau
Trouvez du premier pas la route familiere;
Clermont, tous vos aïeux, héros dès le berceau,
N'ont pas plus dignement commencé leur carriere:
Poursuivez; votre cœur est fait pour les hasards;
Qu'avec vous et Conti, déja plus redoutables,
Nos guerriers, sur vos pas, soient toujours indomtables;
Vous devez cette gloire aux mânes de Villars;
Ce héros qui, pliant sous le faix des années,
Eût cru voir au mépris les siennes condamnées,
Et que de ses lauriers il eût flétri l'éclat,
Si son dernier soupir n'eût été pour l'état.

Cinquante ans après la réception de M. DE FONTENELLE, l'académie françoise, ayant jugé à propos de célébrer une époque si rare, et de donner des marques particulieres de son estime à cet illustre académicien, le nomma directeur, par acclamation, et M. DE CRÉBILLON lui adressa ces vers, le jour de la séance publique du 25 août 1741.

TOI (1) qui fus animé d'un souffle d'Apollon,
Dépositaire heureux de son talent suprême,
Esprit divin qui n'eut d'autre pair que lui-même,
Héros de Melpomene et du sacré vallon,
Parois; nous consacrons une fête à ta gloire,
A ce nom qui suffit pour nous illustrer tous:
Viens voir un héritier digne de ta mémoire
Une seconde fois renaître parmi nous.
Louis, ton regne fut le regne des merveilles;
L'univers est encor rempli de tes hauts faits;
Mais les lauriers cueillis par l'aîné des Corneilles
Font voir que tu fus grand jusque dans tes sujets.
Si ton auguste fils n'a point vu le Permesse
Enfanter sous ses lois ce mortel si fameux,
Il a dans ses neveux un sujet que la Grece
Eût placé dès l'enfance au rang des demi-dieux.
Jeune encor ses écrits exciterent l'envie;
Mais il en triompha par leur sublimité.

(1) Le grand Corneille.

A peine il vit briller l'aurore de sa vie
Qu'il vous parut déja dans sa maturité.
S'il cueillit en Nestor les fruits de sa jeunesse,
Dix-sept lustres n'ont point ralenti ses talents;
L'âge qui détruit tout rajeunit sa vieillesse;
Son génie étoit fait pour braver tous les temps.
Albion (1), qui prétend nous servir de modele,
Croit que Locke et Newton n'eurent jamais d'égaux;
Le Germain, que Leibnitz compte peu de rivaux;
Et nous, que l'univers n'aura qu'un Fontenelle.
Prodigue en sa faveur, le ciel n'a point borné
Les présents qu'il lui fit au seul don du génie;
Minerve l'instruisit, et son cœur fut orné
De toutes les vertus par les soins d'Uranie.
Loin de s'enorgueillir de l'éclat de son nom,
Modeste, retenu, simple, même timide,
On diroit quelquefois qu'il craint d'avoir raison,
Et n'ose prononcer un avis qui décide.
Illustres compagnons de ce nouveau Nestor,
Assemblés pour lui ceindre une double couronne,
Pour la rendre à ses yeux plus précieuse encor,
Parez-la des lauriers que votre main moissonne.
C'est ici le séjour de l'immortalité.
En vain mille ennemis attaquent votre gloire,
Ces auteurs ténébreux passeront l'onde noire;
C'est vous qui tiendrez lieu de la postérité.
Si les écrits pervers, la noirceur, l'impudence,
Ont fermé votre temple aux hommes sans honneur,
Les talents, le génie, et la noble candeur,
Ont toujours parmi vous trouvé leur récompense.
Le soin de célébrer le plus grand des mortels
N'est pas, quoique constant, le seul qui vous anime,
Quelquefois des mortels d'un ordre moins sublime

(1) L'Angleterre.

Ont vu brûler pour eux l'encens sur vos autels :
Daignez donc soutenir le zele qui m'inspire ;
Pour chanter Fontenelle il faut plus d'une voix ;
Ranimez les accents d'un vieux chantre aux abois,
Ou du moins un moment prêtez-moi votre lyre.
Assidu parmi vous, dix lustres de travaux
Ont déja signalé sa brillante carriere ;
Mais ce ne fut pour vous qu'un instant de lumiere:
Condamnez Fontenelle à dix lustres nouveaux.
Pour pénétrer le ciel en ses routes profondes,
Destin, accorde-lui des jours sains et nombreux.
Il en fallut beaucoup pour parcourir les mondes ;
Il en faut encor plus pour contenter nos vœux.

COMPLIMENT AU ROI,

SUR LE RÉTABLISSEMENT DE SA SANTÉ.

Le mardi 17 novembre 1744.

Sire,

Votre majesté vient de voir, dans nos transports et dans nos acclamations, une image naïve de l'état déplorable où la crainte de perdre un si digne souverain avoit réduit toute la France; et on ne lira point sans étonnement que le plus aimable et le meilleur de tous les rois nous ait coûté plus de larmes que les tyrans n'en ont jamais fait répandre. L'admiration des étrangers et l'amour des peuples furent toujours des objets de la plus noble ambition: César lui-même se fût estimé trop heureux de pouvoir inspirer ces sentiments dans le cours d'une longue vie; et votre majesté, qui les inspira dès l'enfance, qui les a justifiés chaque jour, nous en a fait une sorte de religion dans le cours de six mois. Trop heureux les François si votre majesté, plus ménagere d'une vie si précieuse, n'éprouvoit pas si souvent leur tendresse, et ne leur causoit pas des alarmes plus terribles pour eux que la haine d'un ennemi, qui, grace à votre valeur, ne leur donne plus d'autre soin que celui de vous élever des tro-

phées! puisse l'Académie françoise, sire, après avoir partagé si vivement la douleur et la joie de tant de fideles sujets, célébrer au gré de ses vœux les vertus d'un si grand maître!

VERS

récités au roi, à la suite du compliment.

Quel orage soudain s'éleve et m'environne!
L'épouvante et l'horreur regnent de toutes parts.
Que de gémissements! l'air mugit, le ciel tonne.
Dieux! quels tristes objets s'offrent à mes regards!
Où suis-je? quoi! je touche à l'infernale rive!
François infortunés, y portez-vous vos pas?
Qui vous amene en foule aux portes du trépas?
J'entends parmi vos pleurs une bouche plaintive
Articuler des mots qui me glacent d'effroi:
O déplorable sang! ô malheureuse reine!...
La reine!... Ah! c'en est fait, notre mort est certaine:
La France va donc perdre et son pere et son roi!
François, le désespoir où votre ame se livre
Doit aller aussi loin que la rigueur du sort.
Si Louis ne vit plus, il faut cesser de vivre:
Pouvons-nous souhaiter une plus digne mort?
Roi, notre unique bien, quoi! la Parque perfide
Voudroit porter sur vous une main parricide!...
Mais quel bruit éclatant vient agiter les airs?
Quelle étrange lueur roule dans les ténebres?
A travers tant d'objets terribles et funebres
Je vois quelque clarté pâlir dans les enfers.
Est-ce le dieu des morts qui tient sa cour funeste?

Mais non, ce qui paroît n'a rien que de céleste.
Mais quel est donc le dieu que je vois accourir?
Il tend vers nous les bras, c'est pour nous secourir;
Mille rayons brillants forment son diadême;
Le dieu des morts n'a point ce port majestueux,
Cet air noble et touchant, ni ce front vertueux:
C'est, je n'en doute plus, Louis-le-Grand lui-même,
Qui vient sécher nos pleurs et calmer nos regrets.
Hélas! il veille encor sur ses anciens sujets.
Ce roi, qui si long-temps a gouverné la terre,
Regne-t-il en des lieux inconnus au tonnerre?
On diroit qu'aux enfers il va donner des lois:
Voilà ses traits, ses yeux, je reconnois sa voix.

« Fermez, dit-il, fermez la retraite des ombres;
« Mon fils n'entrera point dans les royaumes sombres.
« S'il mouroit, que d'exploits seroient ensevelis!
« Et qui pourra compter les exploits de mon fils?
« Entre César et moi le ciel marque sa place;
« Mais les dieux seront lents à terminer ses jours;
« Et si sa gloire a droit d'en prolonger le cours,
« Il n'est point de Nestor que son âge n'efface.
« François, vous reverrez ce roi si généreux.
« Puissent le voir aussi les fils de vos neveux »!
Il dit, et tout-à-coup les enfers disparoissent:
La mort fuit, le jour vient, et les François renaissent.

Mais quel éclat nouveau vient embellir ces lieux?
Passons-nous des enfers dans le séjour des dieux?
Quels feux étincelants brillent sur l'hémisphere?
Ah! si c'étoit Louis: mais en vain je l'espere;
Il est trop occupé de ses nobles travaux,
Il brave également la mort et le repos.
Qu'est-ce donc que je vois? c'est un autre lui-même:
La gloire, je le juge à sa beauté suprême;

C'est elle en ce moment qui vient nous l'annoncer;
La gloire prend toujours soin de le devancer.
Hélas! il est donc vrai, nous allons voir paroître
Ce héros, le plus grand que le ciel ait fait naître.
Venez, voyez, chantez l'aimable souverain
Dont nous a fait présent la faveur du destin.
O François, peuple heureux, et si digne de l'être,
Venez en rendre grace à votre auguste maître;
C'est lui, c'est sa bonté qui vous rend tous heureux.
Qu'il soit après le ciel l'objet de tous vos vœux;
Qu'en vos temples pour lui sans cesse l'encens fume;
Que par le peuple épars le salpêtre s'allume;
Que le feu s'élançant par éclats dans les cieux,
De leur reconnoissance aille instruire les dieux!

SECONDE PIECE DE VERS

présentée au roi, le jeudi 26 novembre 1744.

Dieu des rimeurs, crois-moi, point de querelle,
Ou soutiens mieux tes airs de protecteur.
Qui mieux que moi, ton ancien serviteur,
Dut espérer une grace nouvelle?
Mais qu'as-tu fait de ce jour le plus beau,
Le plus brillant, le plus doux de ma vie?
Je l'avouerai, j'ai manqué de génie:
Mais nous pouvons faire un effort nouveau.
Chanter son roi, c'est chanter sa maîtresse:
Il faut toujours la louer bien ou mal;
C'est d'un seul trait signaler sa tendresse,
Et désoler celle de son rival.
Nommer Louis est un préliminaire
Qui va d'abord gagner tous les François;

Ce nom si cher vaut lui seul l'art de plaire :
Ainsi chantons, je réponds du succès.
D'autres que nous dans la même carriere
Eussent été sifflés sans la matiere ;
Tous cependant ont trouvé des lecteurs,
Tant le sujet intéressoit les cœurs !
Disons que Mars, d'accord avec Minerve..
Le beau début ! ô la sublime verve !
Laisse-moi dire, écoute jusqu'au bout;
Amour nous aide, et Louis sur le tout.
A ses conseils la justice préside,
Et la sagesse y recueille les voix,
Mars exécute, et Minerve décide;
Mais c'est Louis qui leur dicte ses lois,
Qui tour-à-tour tient le glaive et l'égide,
Pere, soldat, et monarque à la fois.
Disons qu'il fait honneur à notre espece,
Grand sans orgueil, redoutable et charmant...
Est-ce-là tout? Pauvre dieu du Permesse,
Sans tes leçons j'en dirois bien autant.
Va, laisse-moi, je te tiens quitte
De l'avenir et du présent.
Tu m'as donné pour tout mérite
Le cruel et morne talent
De hurler dans la tragédie :
Tu diras de plus que c'est toi
Qui m'as mis à l'Académie ;
Moi, je t'ai fait parler au roi.

RÉPONSE aux discours prononcés par M. l'abbé Girard et M. l'abbé de Bernis.

MONSIEUR (1),

Vous avez recherché avec empressement l'académie; c'étoit faire son éloge : elle vous reçoit; c'est faire le vôtre. Heureux si, en nous associant des hommes célebres qui nous sont indiqués par les suffrages du public, nous n'avions pas de si grandes pertes à déplorer! Celle que nous venons de faire dans la personne de votre illustre prédécesseur nous coûtera des regrets éternels. En vain nous retrouverons en vous ses vertus et ses talents : les mêmes charmes ne font pas la même personne; et il est souvent plus aisé d'être dédommagé que consolé: d'ailleurs l'estime, l'amitié et la reconnoissance perdroient trop de leurs plus belles fonctions si l'on pouvoit oublier les morts. Un souvenir durable est le plus digne monument que nous puissions ériger aux hommes vertueux. Eh! que ne devons-nous point à la mémoire de M. l'abbé de Rothelin? Ce fut un des plus grands sujets que l'académie ait jamais eus; recommandable par sa naissance, par son attachement à ses devoirs, par

(1) A M. l'abbé Girard.

ses liaisons, par ses mœurs ; l'esprit orné, mais naturel, et qui ne connut jamais d'autre art que celui de dire son avis sans humilier celui des autres.

Critique sage, profond et poli, mais ferme lorsqu'il s'agissoit de sacrifier ces endroits défectueux que les auteurs, soit dégoût, soit paresse, ou vanité, si l'on veut, cherchent toujours à justifier. Ce seroit peu de dire qu'il aima les lettres, il les protégea ; et plusieurs d'entre ceux qui les cultivent ne le désavoueront point pour protecteur, ni même pour bienfaiteur. Magnifique, libéral, il ne lui manqua, pour être un second Mécene, que les trésors du favori d'Auguste; mais s'il ne les eut pas dans les mains, il les eut dans le cœur. L'air de dignité, qui donne du relief aux plus grandes vertus, ou qui sert du moins à les faire respecter ; la décence, qui les décore, si elle ne les suppose pas toujours, régnoit dans les moindres actions de M. l'abbé de Rothelin, non comme des ornements empruntés pour parer les dehors, mais à titre de qualités personnelles et nées avec lui. Enfin il fit honneur à sa naissance, à son état, et à l'académie. Les louanges que je donne à votre prédécesseur, monsieur, sont d'autant moins suspectes, que je suis peut-être de tous les académiciens celui qui ai le moins profité du bonheur de l'avoir pour confrere.

Puisque nos usages, monsieur (1), et la fatalité de mon ministere, me forcent, pour ainsi dire, de

(1) A M. l'abbé de Bernis.

rendre aujourd'hui les derniers devoirs au mort que vous remplacez, et que d'ailleurs il est naturel d'entretenir de nos pertes ceux que nous avons choisis pour les réparer, je viens à M. l'abbé Gédoyn. Si le genre de vie qu'il avoit embrassé ne lui permit point de se dévouer au service de l'état, ainsi que ses ancêtres, il n'en fut pas moins utile à sa patrie par le desir ardent qu'il avoit pour l'accroissement des lettres, auquel il contribua si long-temps par lui-même. Son assiduité parmi nous, son attachement pour la compagnie, non seulement nous le rendirent infiniment cher, mais lui avoient gagné toute notre confiance : et nous regretterons toujours cette aimable franchise avec laquelle il nous disoit si souvent et si bien nos vérités ; talent desirable dans la société, mais quelquefois dangereux, à moins qu'il ne soit soutenu par les qualités qui brilloient dans M. l'abbé Gédoyn, beaucoup de probité, beaucoup d'esprit, beaucoup d'érudition, et un grand usage du monde. Je ne dirai rien de ses ouvrages : ce ne seroit qu'une répétition de ce que vous en avez dit ; et il seroit difficile de rien ajouter au tour ingénieux que vous avez pris pour louer votre prédécesseur. Votre génie a paru jusqu'ici tourner du côté de la poésie : mais vous avez généreusement sacrifié votre goût particulier à celui que M. l'abbé Gédoyn avoit pour l'histoire, en nous donnant vous-même celle du progrès des lettres en France, et qui amenoit si naturellement l'éloge de notre fondateur ; éloge tant de fois entrepris, et avec si peu de succès, que l'on pourroit nous re-

garder moins comme ses panégyristes que comme un monument tacite de sa gloire.

Mais c'est le sort de ces mortels fameux que la vertu éleve au-dessus des autres hommes, de ne pouvoir être loués que par leur réputation. En vain les murs de ce palais retentissent du nom de Louis-le-Grand : après beaucoup de louanges, et multipliées presque à l'infini, qui de nous pourra se flatter de lui en avoir donné qui fussent dignes de lui ? Et que n'aurons-nous pas à craindre si nous osons célébrer les vertus de son successeur ; de ce roi l'objet de notre admiration, mais trop souvent le douloureux objet de nos larmes ; de ce pere aimable, qui fait voir chaque jour avec tant d'éclat, et à la gloire de la nation, que l'amour prodigieux des François pour leur souverain n'est pas un amour de caprice ? Avec quelles couleurs enfin peindre un héros que l'on vient de voir, jeune encore, et à peine échappé au danger qui menaçoit sa vie ; que dis-je ? presque mourant, se frayer tout-à-coup un chemin des bords de l'Achéron au faîte de la gloire ? Ce dernier trait paroîtra sans doute trop poétique dans un discours en prose ; mais, monsieur, en vous adressant la parole, il étoit bien juste de vous parler un moment votre langue maternelle.

COMPLIMENT AU ROI,

Sur le glorieux succès de sa campagne de 1745.

SIRE,

Votre majesté, en se couvrant d'une gloire nouvelle, n'a fait que varier nos alarmes. Vous avez voulu nous payer en héros et en roi des sentiments d'amour que nous vous devions si naturellement comme à notre pere : mais si nous vous avons vu partir avec confiance pour les succès; si la nouvelle d'une grande victoire n'a point étonné vos peuples; enfin si vous nous avez accoutumés sans peine à mépriser l'ennemi quand vous allez combattre, j'ose assurer votre majesté qu'elle n'accoutumera jamais les François à lui voir hasarder sa personne sacrée. Ce qu'on doit pardonner en faveur d'une réputation à faire paroît de trop quand la réputation est faite. Dès qu'il nous faudra craindre pour vous-même et pâlir les premiers à vos moindres mouvements, nous ne vous verrons plus partir sans murmurer. C'est dans ces occasions, sire, qu'il est permis à notre tendresse de parler avec liberté. Hé ! comment pourrions-nous sans frémir nous rappeler qu'un petit coin de la terre inconnu jusqu'ici ait vu dans un même jour ce que l'univers

a de plus grand, ce que la France a de plus précieux, exposé à des périls qui semblent n'être faits que pour le soldat! Cependant, sire, quelles que soient nos craintes, vous n'entendrez point nos voix timides troubler le cours de vos conquêtes, ni vous demander la paix. Non, sire, ne la donnez jamais à l'Europe, cette paix tant desirée, que vos ennemis ne soient hors d'état de la troubler. Qu'ils tombent, ces audacieux, et que leur désolation apprenne à la terre effrayée combien les forces d'un roi de France sont redoutables, sur-tout quand la sagesse et la valeur du monarque sont encore au-dessus de sa puissance! Mais, sire, ne pouvons-nous pas nous flatter que votre majesté, qui vient d'être le témoin de l'intrépidité de ses troupes, comme elle en a été l'ame, daignera du moins leur confier le soin de sa vengeance, et qu'elle se contentera d'éclairer ces hommes généreux et fideles dont elle a tant de fois éprouvé le zele et le courage? Victorieux, adoré, et digne de l'être, il ne manque à votre majesté qu'un peu d'amour pour elle-même, pour une vie glorieuse à laquelle la vie de tant de milliers d'hommes est si tendrement attachée.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES

DANS LE TROISIEME VOLUME.

PYRRHUS, tragédie. 5
Épître à M. Pâris. 7
CATILINA, tragédie. 73
Épître à madame la marquise de Pompadour. 75
LE TRIUMVIRAT, OU LA MORT DE CICÉRON, tragédie. 143
Épître à madame Bignon. 144
Préface. 145
DISCOURS ACADÉMIQUES. 211
Remerciement de M. de Crébillon à l'académie françoise. 213
Éloge de M. le maréchal de Villars. 217
Vers à M. de Fontenelle, sur sa nomination à la place de directeur de l'académie françoise. 221
Compliment au roi, sur le rétablissement de sa santé. 224
Vers récités au roi, à la suite du compliment. 225
Seconde piece de vers, présentée au roi le jeudi 26 novembre 1744. 227
Réponse aux discours prononcés par M. l'abbé Girard et M. l'abbé de Bernis. 229
Compliment au roi, sur le glorieux succès da sa campagne de 1745. 233

FIN.

3 tomes reliés en
1 vol - 60f

